ANALECTA

BOLLANDIANA

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS XXXIII

EDIDERUNT

FRANCISCUS VAN ORTROY,
HIPPOLYTUS DELEHAYE,
PAULUS PEETERS
ET CAROLUS VAN DE VORST

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
22, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Alphonse Picard et fils
82, Rue Bonaparte

1914

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior, Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid. 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae, Belgii, Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893 Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in ANAL. BOLL., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae,* ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

Les origines du christianisme chez les Gots [1].

L'unité politique des Wisigots date de l'émigration en masse d'une partie d'entre eux au sud du Danube, fait qui se place au printemps de 376 [2]. A partir de cette date il y eut un peuple got au milieu des populations romaines, un État got au milieu de l'État romain. La nation gotique prit ainsi peu à peu conscience d'elle-même et le patriotisme nationaliste s'organisa d'année en année, jusqu'à atteindre le niveau d'exaltation que nous révèle le célèbre manifeste d'Athaulf : il ne rêvait rien moins que d'effacer de la terre l'empire romain et d'établir à sa place l'empire des Gots. Avant 376 nous ne rencontrons en Gotie rien de pareil : l'autorité est morcelée entre une foule de chefs locaux, variant à l'infini suivant le prestige personnel de chacun d'eux. Ils n'hésitaient pas à faire intervenir les Romains dans leurs querelles : vers 370, Valens, appelé par Fritigern, fit triompher celui-ci sur son rival Athanaric.

On se figure aisément les difficultés de la propagande chrétienne dans un milieu aussi anarchique que ces nations germaniques qui semblent perpétuellement en mouvement et dont la guerre paraît la seule raison d'être. Aussi serait-ce une erreur de chercher dans la Gotie d'Ulphilas une organisation ecclésiastique régulière. Il y a eu des foyers de christianisme isolés, souvent sans rapports entre eux, car au moins trois communions différentes nous sont connues en Gotie : les orthodoxes nicéens, les ariens et les audiens.

Il n'est pas sans intérêt de mettre ce point en lumière, car les historiens ecclésiastiques du V[e] siècle, trompés sans doute par la cohésion du bloc gotique de leur temps, ont souvent négligé d'y prendre garde. De plus, ce qui concerne les barbares ne les inté-

[1] D'après un usage universel en Allemagne et qui prévaut actuellement en France dans les milieux de linguistes, nous écrivons, conformément à l'étymologie, Got, gotique, Gotie, sans *h*.

[2] Schmidt, *Allgemeine Geschichte der germanischen Völker*, München und Berlin, 1909, p. 111.

resse que médiocrement et c'est plutôt par hasard, incidemment, qu'ils songent à nous faire part de tel ou tel détail. Leur information relativement aux envahisseurs n'est pas toujours de première main. C'est ainsi que les historiens orthodoxes Socrate, Sozomène et Théodoret n'ont sur Ulphilas que des données assez vagues, maintes fois erronées. Un hasard heureux nous a conservé des fragments d'Auxence, évêque arien de Durostorum en Mésie inférieure (Silistria en Bulgarie actuelle), élève et ami d'Ulphilas, lesquels contiennent quelques détails biographiques précis. Un passage de Philostorge permet de les compléter [1]. S'il en est ainsi d'un personnage hors pair comme l'était sans aucun doute Ulphilas, nous ne saurions nous étonner d'être mal renseignés sur les autres centres chrétiens des Gots. C'est une raison de plus d'être attentifs aux moindres détails quand il est question de ces chrétientés barbares. Ce serait une vue par trop simpliste que de se représenter toute la Gotie arienne, parce qu'Ulphilas, évêque des Gots, était arien. Au contraire, une foule d'indices nous révèlent que la situation était beaucoup plus complexe. Nous essayerons ici d'en démêler quelques détails.

1. Existait-il des communautés chrétiennes dans l'ancienne province de Dacie, qui correspondait à la Transylvanie et à une partie de la Roumanie actuelles ? Les Gots s'y établirent définitivement vers 257 et à partir de 270 l'Empire renonça à cette province pour s'en tenir à la ligne du Danube. Les barbares y trouvèrent-ils des chrétiens ? Parlant des établissements romains débordant la ligne du Rhin et du Danube, Mgr Duchesne (*Histoire ancienne de l'Église*, II[4], p. 567), s'exprime de la sorte : « Il est possible que le christianisme s'y fût déjà implanté en quelques endroits ; mais de cela nous n'avons ni indice ni témoignage. » Pour nous, nous inclinons plutôt à croire à l'existence de centres chrétiens. La Dacie était fortement romanisée : la survivance du latin dans la langue roumaine en est une preuve. D'autre part, nous trouvons parmi les martyrs gots un nom latin comme Constans, et Dulcilla est la fille d'une princesse gotique chrétienne (voir le texte dans Achelis, *Zeitschrift f. d. neutestam. Theologie*, I, p. 318). Dans la passion de S. Sabas (§ 4, *Anal. Boll.* XXXI, 218), on voit le martyr se rendre dans une autre ville (εἰς ἑτέραν πόλιν). D'après le même récit, les Gots habitent des villages (κῶμαι), comme tous les barbares. Il s'agit donc d'une ville romaine, sans doute une ancienne colonie de Dacie. Comme Sabas s'y rend pour retrouver dans la ville le

[1] II, 5. Les textes relatifs à la biographie d'Ulphilas sont commodément réunis dans Streitberg, *Die gotische Bibel* (Heidelberg, 1908) I, p. XIII-XXV.

prêtre *Guththikas* et célébrer la fête de Pâques avec lui, on se demande si la ville en question ne contenait pas un petit noyau chrétien antérieur à l'invasion gotique. C'est là une hypothèse bien hasardée, nous dira-t-on. Observons cependant que si les Gots ont pu recevoir la foi des captifs chrétiens qu'ils avaient faits en Cappadoce [1], rien ne s'oppose à ce que leurs sujets romains en Dacie aient eu la même influence. Précisement à l'époque de S. Sabas, nous voyons les chrétiens de Gotie en relations fréquentes avec leurs coreligionnaires de la Scythie romaine au sud ou à l'est du Danube. Sans vouloir insister sur l'importance d'un facteur problématique, il nous paraît intéressant de mettre en lumière un élément dont on aura peut-être à tenir compte dans l'histoire du christianisme chez les Gots.

2. Épiphane est le seul auteur qui nous parle des communautés audiennes chez les Gots (Epiph. *Contra haeres.* 70, *P. G.* 42, 372 B). Audius, relégué en Scythie par l'empereur, franchit le Danube et fonda en Gotie des chrétientés prospères, qui eurent des monastères florissants et plusieurs évêques. Mais ces chrétiens dont Épiphane loue la piété et la vertu, se virent bientôt dispersés et contraints de fuir par une persécution sanglante qui semble avoir été celle d'Athanaric. Les débris de cette chrétienté durent après la persécution aller grossir le nombre des Gots orthodoxes. Il n'y a du moins pas de raison de supposer qu'ils fussent plus enclins à passer à l'arianisme. Nous constatons une fois de plus, à propos des Audiens, l'insuffisance de nos sources. Épiphane traite fort au large des ariens, mais il ne songe pas à nous apprendre qu'il y avait des Gots ariens. D'autre part, les historiens qui ont parlé du christianisme chez les Gots ne mentionnent pas les Audiens.

3. Il semble qu'on soit d'accord pour admettre aujourd'hui qu'Ulphilas était arien. Sa profession de foi conservée par Auxence [2] peut être caractérisée comme elle l'est par Mgr Duchesne [3], « c'est l'arianisme le plus net » ou, si l'on veut préciser davantage, par M. Boehmer : « Wulfila war... sicher... Homöer » (*Realencykl. für prot. Theologie*, 21, p. 555), car tout ce que l'on sait d'Ulphilas et de ses relations dans le monde ecclésiastique de son

[1] Ce fait qu'on a voulu mettre en doute est rapporté indépendamment par Philostorge (II, 5) et par Sozomène (II, 6). De plus la formule tout à fait générale qu'emploie ce dernier historien montre qu'à son avis c'est chose très habituelle de voir la foi se répandre chez les barbares par le fait de captifs chrétiens, prêtres ou clercs.

[2] Cf. Streitberg, *Got. Bibel*, I, p. XVIII.

[3] *Hist. ancienne de l'Église*, II[4], p. 569, n. 1.

temps indique nettement qu'il appartenait à la fraction *homéenne* du parti, de ceux qui n'admettaient pour caractériser les rapports du Père et du Fils que le vague terme de ὅμοιος, s'opposant aussi bien au ὁμοιούσιος des semi-ariens qu'au ὁμοούσιος nicéen. Le rôle d'Ulphilas fut considérable, parce qu'il fut le traducteur des Livres saints et qu'il posa ainsi, semble-t-il, les bases d'une église gotique nationale. Mais il n'y a pas trace qu'il ait été réellement, comme paraissent le dire les historiens, l'évêque des Gots, ὁ ἐπίσκοπος τῶν Γότθων. Il n'était l'évêque que des quelques Gots qu'il avait pu convertir. « En fait nous savons de Wulfila seulement qu'il travailla comme chorévêque en Gotie de 341 à 348 environ ; dans la suite, durant plus de trente ans, et probablement en la même qualité, — car c'est une hypothèse indémontrée que d'en faire un évêque de Dorostorum — il fut à la tête d'une communauté de Gots immigrés près de l'Hémus dans le voisinage de la Plevna actuelle ; il quitta par occasions cette région pour des missions dans son ancienne patrie, mais ce point a été également contesté [1]. » Cette phrase de M. Pfeilschifter nous semble résumer très exactement ce que l'on sait de l'activité d'Ulphilas comme missionnaire. En tout cas, les chrétiens qu'il avait laissés derrière lui en Gotie vers 348, — il n'est pas vraisemblable que tous l'aient suivi en Mésie — forment l'un des plus anciens noyaux de fidèles que l'on connaisse dans ce pays. Ce furent les persécutions qui obligèrent Ulphilas à se retirer en Mésie. Il n'est pas impossible que le texte de S. Cyrille de Jérusalem, cité par le P. Delehaye (*Anal. Boll.* XXXI, 274), fasse allusion à la même persécution, vu la coïncidence des dates (vers 350). S. Cyrille pouvait ignorer que l'évêque des chrétiens gots n'était pas orthodoxe. Quoi qu'il en soit, la retraite d'Ulphilas vers 348 laissa isolés au milieu des païens, les chrétiens qu'il abandonna probablement derrière lui. On voit combien il est faux de se représenter une église chrétienne organisée en Gotie.

4. Nous savons par la lettre 164 de S. Basile (*P. G.* 32, 636 C suiv.) qu'un certain Cappadocien Eutychès avait prêché la foi aux peuples gotiques. Nous n'avons malheureusement aucune autre donnée sur ce personnage. L'epithète μακάριος semble dire qu'il n'était plus de ce monde au moment où Basile écrivait (après l'automne de 373 d'après Pfeilschifter, *art. cit.*, p. 194). Ce qui est confirmé par l'expression τῇ

[1] Pfeilschifter, *Kein neues Werk des Wulfila*. Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistor. Seminar München, III. Reihe, Nr. 1, p. 199.

ὑπομνήσει τῶν παλαιῶν se rapportant à l'époque d'Eutychès. Il n'est pas impossible que cet Eutychès ait été, comme le pensait Bessell, l'un des captifs cappadociens enlevés vers 267 par les Gots en même temps que les grands-parents d'Ulphilas (art. GOTHEN, *Encyklopädie* de Ersch u. Gruber, Sect. I, vol. 75, p. 140-141). Mais on peut croire avec autant de vraisemblance qu'il était descendant, ou parent de l'un d'eux. En tout cas, c'est à Eutychès ou tout au moins à la Cappadoce que S. Basile rapporte l'honneur d'avoir jeté les semences de la foi en Gotie [1]. Il s'agit de la foi orthodoxe, car on peut actuellement tenir pour établi que le récit du martyre de S. Sabas (*Acta S. S.* 12 avril, *Anal. Boll.* XXXI,216-221) est écrit par une plume orthodoxe, ce qui implique l'orthodoxie du martyr et de la communauté chrétienne à laquelle il appartenait [2]. Il y avait donc en l'an 372, à l'époque de la grande persécution d'Athanaric, une communauté orthodoxe en Gotie, en relation à la fois avec l'église de Scythie et avec celle de Cappadoce. Ceci résulte de divers passages de la Passion de S. Sabas sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

5. Sozomène nous parle (VI,37, *P. G.* 67, 1408 A-B) d'une église brûlée en Gotie avec ceux qui s'y trouvaient. Le fait est placé par lui à l'époque d'Athanaric et rapporté aux conversions opérées par Ulphilas. Les noms de ces martyrs ont été conservés en partie par le calendrier gotique (29 octobre) et surtout par les synaxaires grecs (26 mars) [3]. Le calendrier gotique est arien, la preuve décisive en a été donnée par le P. Delehaye: l'évêque Dorothée du 6 novembre est évidemment l'évêque arien de ce nom, mort le 6 novembre 407 [4]. D'autre part, les martyrs sont honorés par l'Église grecque. Sozomène semble considérer tous les Gots comme ariens et Socrate (IV, 33) dit expressément qu'Athanaric a fait périr des martyrs ariens. Nous ne pensons pas cependant qu'il faille prendre trop à la lettre les textes de nos historiens, car ils

[1] Ep. 165, *P. G.* 32, 640 A, cf. Pfeilschifter, *art. cit.* p. 213 : dieses Märtyrers [S. Sabas] Christentum ist eine Frucht kappadokischer Gotenmission gewesen.

[2] La démonstration de M. Pfeilschifter a convaincu M. Böhmer, qui croyait pouvoir attribuer la Passion de S. Sabas à Ulphilas (cf. *Realencyklopädie für protest. Theologie*, 21, p. 556) ainsi que M. Streitberg (*Gotisches Elementarbuch* 3-4, p. 22 ; dans sa précédente édition, M. Streitberg semblait donner raison à M. Böhmer. Cf. Delehaye, *Anal. Boll.* XXXI, 288, n. 8).

[3] Voir en dernier lieu Delehaye, *Martyrs de l'Église de Gothie*, *Anal. Boll.* XXXI, 274 et suiv., particulièrement 275-281. Achelis, *Der älteste deutsche Kalender*, *Zeitschr. f. d. neutest. Wissenschaft*, I, p. 308-335.

[4] *Art. cit.*, p. 277. Il est curieux que M. Achelis (*art. cit.*, p. 331) n'ait pas songé à rechercher la date de la mort du Dorothée arien, alors qu'il insiste avec raison sur l'importance de cette date du 6 novembre.

oublient de mentionner Sabas et les Audiens qui périrent certainement dans la même persécution. Les martyrs brûlés en Gotie forment un groupe à part parmi les chrétiens de Gotie ; nous les considérerons isolément.

6. C'est encore un groupe bien distinct que celui des Gots orthodoxes dont s'occupa S. Jean Chrysostome. Ses préoccupations s'étendaient aussi bien aux Gots de la capitale qu'à ceux qui étaient demeurés dans leur pays natal. Aux premiers, déjà séduits par le mirage d'un christianisme national, il faisait prêcher la parole de Dieu dans leur langue et célébrer les offices en gotique par des prêtres de leur nation dans une église qui leur était spécialement attribuée [1]. Nous n'avons aucun moyen de savoir comment ces Gots orthodoxes, dont plusieurs semblent, d'après le texte de Théodoret, être des convertis de l'arianisme, se rattachent aux autres chrétiens de Gotie d'avant la migration, car S. Jean Chrysostome n'arriva à Constantinople qu'en 397 (ou 398). Mais l'évêque de Constantinople ne se contenta pas d'évangéliser les barbares dans l'empire ; il envoya aussi des missionnaires au delà des frontières. Depuis Bessell (*Encyclopädie* de Ersch und Gruber I, 75, p. 141) on considère ces derniers Gots comme des Gots de Crimée [2]. S'il en est ainsi, ils se rattachent au plus ancien évêque got dont nous ayons connaissance, le Bosphoritain (c.à d. habitant de la Crimée) Théophile, qui signa le symbole de Nicée (Socrate II, 41). Il y aura à revenir sur ce centre chrétien de Gotie qui peut avoir eu une influence sur les autres chrétientés gotiques. C'est très probablement une fable que les prétendues relations de Théophile avec Ulphilas [3], mais il ne faut pas oublier que c'est à des Gots de Crimée qu'il faut attribuer la razzia qui amena de Cappadoce en Gotie les grands-parents d'Ulphilas [4] et qu'ils doivent avoir eu par conséquent des relations avec les Gots du Danube.

7. La Passion de S. Nicétas ne saurait rien nous apprendre sur le christianisme chez les Gots [5], car tous les renseignements qu'elle fournit sont de seconde ou de troisième main. Nous devons nous résigner à ignorer.

[1] Théodoret, *Hist. eccles.*, V, 30.

[2] La lettre 14 de S. Jean Chrysostome (*P. G.* 52, p. 618) parle du Βόσπορος à propos d'un évêque Unila récemment décédé. C'est le Bosphore de Crimée.

[3] G. Kaufmann, *Kritische Untersuchungen der Quellen zur Geschichte Ulfilas*, *Zeitschr. für deutsches Altertum*, XXVII (1883), p. 229.

[4] K. Schmidt, *Allgemeine Geschichte der germ. Völker*, München u. Berlin, 1909, p. 85.

[5] Voir Delehaye, *Anal. Boll.* XXXI, 281 et suiv. et les auteurs qu'il cite. G. Kaufmann. *art. cit.* p. 231 et suiv.

8. Les saints martyrs Ἰννᾶς, Ῥημᾶς, Πινᾶς [1] portent des noms germaniques, *Inna* = v. h. all. *Inno* (Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, I, col. 955), *Rēma* se trouve dans les listes de M. Schönfeld, de même que Γοδδᾶς (Goda) mentionné dans la même passion[2]. Pour Pinas (Πινᾶς) la question peut être douteuse. Rien malheureusement dans le récit de leur martyre ne permet de deviner à quelle communauté, audienne, orthodoxe ou arienne ils ont pu appartenir. Les détails historiques semblent d'ailleurs avoir manqué à l'hagiographe, car la notice du synaxaire déclare que l'on ignore la date de leur martyre et que pour cette raison l'on célèbre la fête le jour de la déposition (κατάθεσις) des reliques [3]. Le seul nom propre qui pourrait donner une indication est un endroit nommé Ἅλισκον (acc. sing.), qui était un port d'après le texte. Ceci rappelle Alisca, poste de la Pannonie inférieure, sur la rive droite du Danube, près de Tolna, en Hongrie actuelle [4]. En supposant, chose fort douteuse, que le port (λιμήν) en question ait été une ville située sur les bords d'un fleuve, et que cette ville soit l'Alisca pannonienne, nous n'en demeurons pas moins dans le vague quant à l'identification tant de la patrie que de la communion des martyrs. La Pannonie tomba aux mains des Ostrogots, Huns et Alains en 380 (Schmidt *op. cit.*, p. 41). Les noms des confesseurs et celui de leur évêque indiquent qu'ils étaient germains, le texte nous affirme qu'ils étaient gots, mais nous n'en pouvons deviner davantage. Si leur martyre se plaçait au IVe siècle, ce serait un exemple de plus de la grande diversité des centres chrétiens en Gotie à cette époque. Mais nous ne pouvons rien affirmer avec vraisemblance.

Ce bref aperçu des renseignements que nous possédons sur les commencements du christianisme chez une partie des Gots — il n'est question que des Wisigots et incidemment des Gots de Crimée — nous montre combien complexes ont été les facteurs qui ont amené les Germains orientaux au christianisme. Pour les autres tribus Ostrogots, Vandales, Burgondes, nous ne connaissons guère que le point d'aboutissement, le fait qu'ils étaient ariens, et nous ignorons le comment de cette évolution. Mais ce que nous savons nous incline à penser que, chez eux aussi, l'action d'une foule de facteurs individuels a dû précéder l'acceptation du christianisme par la masse de la nation.

[1] *Anal. Boll.* XXXI, 215-216, 287 suiv.

[2] Schönfeld, *Wörterbuch der altgerm. Personen u. Völkernamen* (Heidelberg 1911) p. 111, 187.

[3] *Anal. Boll.* XXXI, 216, 15.

[4] Cf. Pauly-Wissowa s. v. Alisca.

II

Comme on l'a fait remarquer de divers côtés, la Passion de S.Sabas compte parmi les meilleurs des documents hagiographiques [1]. Raison de plus pour tâcher de tirer de ce document précieux au premier chef tous les renseignements qu'il peut nous fournir.

L'auteur — on est d'accord maintenant pour admettre que ce n'est pas Ulphilas [2] — n'est probablement pas un barbare [3]. Pour lui c'est un fait remarquable et auquel il semble avoir peine à croire que Sabas, Got de naissance, vivant en Gotie au milieu d'une « génération perverse et corrompue »(γενεᾶς σκολιᾶς καὶ διεστραμμένης § 1), puisse être un saint et un martyr du Christ. Dès lors il semble bien que ce ne soit pas un témoin direct, car les circonstances du martyre se sont déroulées en plein milieu barbare, et les civilisés, si l'on peut dire, n'entrent en scène en la personne de Junius Soranus qu'après la mort du saint, pour recueillir ses reliques. On ne nous dit pas si le prêtre Sansalas, compagnon de Sabas dans les fers sinon dans le martyre, était Got, mais son nom a une allure plutôt barbare, de même que la façon dont il est traité par les persécuteurs nous fait croire qu'il était leur compatriote. Tout ceci semble nous indiquer que la Passion a été écrite dans un milieu grec, voisin du théâtre des faits et peu de temps après ceux-ci. Le nom du duc de Scythie, Junius Soranus, que le récit nous apprend être cappadocien, achève de nous donner les précisions nécessaires : c'est en Scythie, sous l'inspiration du λαμπρότατος δοὺξ Σκυθίας, qu'un clerc lettré de la province a mis en style hagiographique et sous forme de lettre à l'Église de Cappadoce le récit que lui avait fait vraisemblablement le prêtre Sansalas.

Nous nous permettons d'insister quelque peu sur ces conclusions qui ne sont pas neuves — on en retrouvera l'équivalent dans les articles de M.Pfeilschifter et du P. Delehaye, cités plus haut — parce qu'elles nous paraissent avoir une importance extrême pour la suite de la discussion. Celle-ci aura pour objet les lettres de S. Basile portant respectivement les numéros 155, 164 et 165 dans la collection. La première (155) est adressée à Soranus et notre passion de S.Sabas (Σ) est en réalité la réponse de Soranus à la lettre 155 dans laquelle S. Basile lui demande des reliques de martyrs [4]. Pour la

[1] Boehmer, *Neue Jahrbücher für das klass. Altertum*, XI (1903), p.288, Delehaye, *art. cit.*, p. 290,291.

[2] Voir ci-dessus, p. 9 n. 2.

[3] C'est également l'avis du P. Delehaye, *art. cit.* p. 291.

[4] Delehaye, p. 288. Cette identification est déjà dans Tillemont, *Mémoires*, X, 1e partie (S. Sabas)

forme, elle vient de l'Église de Gotie et c'est le πρεσβυτέριον de celle de Scythie [1] qui donne l'autorisation de transférer les reliques. En réalité c'est le Cappadocien Soranus qui « offre à sa patrie ce présent de choix et ce fruit glorieux de la foi » (χαριζόμενος τῇ ἑαυτοῦ πατρίδι δῶρον τίμιον καὶ καρπὸν πίστεως ἔνδοξον Σ § 8). L'ami laïque à qui Basile écrit la lettre 155 d'un ton de confidence intime sous quelques formules convenues et à qui il montre une estime si profonde est évidemment un soutien des orthodoxes de Scythie [2]. Il n'a pas moins de titres à la reconnaissance des chrétiens de Gotie, qui ne manquent pas de se réfugier en Romanie à chaque persécution. C'est donc autour du duc de Scythie que gravitent tous les événements ; c'est lui qui les dirige et l'on aurait tort de presser les termes officiels de la lettre qu'il a fait écrire, car le fond seul nous intéresse [3]. C'est en Scythie que tout se passe : c'est de là que partent les émissaires qui vont recueillir les restes du martyr, là qu'est composé le récit, c'est de là que Soranus envoie les reliques à Basile. Dès lors il nous semble bien évident que c'est également en Scythie qu'il faut chercher le destinataire de la lettre 165 et je comprends mal le scepticisme du P. Delehaye à l'égard de l'hypothèse de M. Pfeilschifter qui propose le nom de Bretanion (ou plutot Vétranion) pour la suscription de celle-ci [4]. Sans doute, on ne peut formuler que des hypothèses et s'arrêter à la plus vraisemblable. Mais le nom de Soranus, auquel le P. Delehaye semble songer, doit être écarté ; la lettre ne peut pas avoir été adressée à un laïque, il y a tout lieu de croire que le correspondant de Basile était évêque et les arguments de M. Boehmer contre la suscription Soranus gardent toute leur valeur[5] non moins que l'analyse que fait M. Pfeilschifter de la même épître [6]. Celle-ci est adressée à celui qui envoie le corps du martyr en Cappadoce. Donc à Soranus, disait Garnier, mais nous venons de voir que cette attribution est impossible. Dès lors c'est à celui qui a tenu ou fait tenir la plume pour lui : d'après Σ c'est

[1] Sur ce mot, cf. Pfeilschifter, *art. cit.* p. 203-204.

[2] Sur l'attachement des Scythes à l'orthodoxie, cf. Sozomène VI, 21 ; Pfeilschifter, *art. cit.* p. 210. — Basile écrit à Soranus : δεόμεθα καὶ ὑπὲρ τῶν ἐν ταῖς στρατείαις ἐξεταζομένων καὶ ὑπὲρ παρρησιαζομένων διὰ τὸ ὄνομα Κυρίου, καὶ... ὧν πάντως ἐν τοῖς πλείοσιν ἢ καὶ ἐν τοῖς πᾶσι νομίζομεν καὶ τὴν σὴν ἐμπεριλαμβάνεσθαι τιμιότητα (*P. G.* 32, 613 A).

[3] Cf. Delehaye, *art. cit.* p. 289 : « il ne faudra pas presser ces formules comme des phrases originales... »

[4] Delehaye, *art. cit.* p. 288-289 ; Pfeilschifter, p. 224. M. Parmentier dans son édition de Théodoret (*Die griechischen christlichen Schriftsteller*, vol. 19, Leipzig 1911), lit Βετρανίων = lat. Vetranio.

[5] Boehmer, *Neue Jahrb. f. d. klass. Altertum*, 11, p. 275-277.

[6] Pfeilschifter, *art. cit.*, p. 211 suiv.

le πρεσβυτέριον de la province ecclésiastique et, puisqu'il s'agit d'un évêque, c'est son chef, l'évêque de Tomes. Le P. Delehaye accumule à plaisir les difficultés. « L'étape serait la ville de Tomi, où l'on pense que Soranus avait sa résidence et le consentement donné par le conseil des prêtres avec l'évêque à sa tête aurait valu à ce dernier la reconnaissance de Basile. Système ingénieux mais reposant sur beaucoup d'hypothèses à vérifier » (p. 289). Il nous semble tout à fait inutile ici de faire intervenir la ville de Tomes, résidence de l'évêque, qui pouvait être aussi celle de Soranus (Pfeilschifter, p. 209) mais ce détail n'a pas l'importance qu'il aurait dans un autre cas, puisque toute la Scythie n'avait qu'un seul évêque pour toutes ses villes [1]. L'une d'entre elles possédait, de par la volonté de Soranus, car c'est lui qui les a fait rapporter de Gotie, les reliques de S. Sabas. Pas n'est besoin que cette ville fut Tomes, résidence de l'évêque, pour que celui-ci se crût assez intéressé à la translation pour écrire à Basile. L'organisation ecclésiastique de Scythie paraissait extraordinaire à un historien du Ve siècle : εἰσέτι δὲ καὶ νῦν ἔθος παλαιὸν ἐνθάδε κρατεῖ, τοῦ παντὸς ἔθνους ἕνα τὰς ἐκκλησίας ἐπισκοπεῖν (Soz. VI, 21). Mais il ne résulte pas de cette phrase de Sozomène que Vétranion ne dût pas se considérer comme le chef tout désigné pour parler au nom du πρεσβυτέριον d'une église de Scythie, quelle qu'elle fût. La seule hypothèse invérifiable, c'est celle qui fait de Vétranion un Cappadocien. Au moins n'avons-nous pas la preuve du contraire et, au IVe siècle, cette province fut si féconde en hommes éminents de toute espèce que nous ne saurions nous étonner de rencontrer aux bouches du Danube un champion de l'orthodoxie issu de la même région que Basile et Grégoire de Nazianze.

Plusieurs arguments décisifs établissent que la lettre 165 de S. Basile ne peut pas avoir été écrite à Ascholius, évêque de Thessalonique, et nous venons de voir que d'après l'hypothèse très séduisante de M. Pfeilschifter, c'est Βετρανίωνι qu'il faudrait lire au lieu de Ἀσχολίῳ. La lettre 164 du recueil porte également la suscription Ἀσχολίῳ ἐπισκόπῳ Θεσσαλονίκης et elle présente beaucoup d'analogie avec la suivante. Basile y manifeste sa joie d'avoir reçu la lettre d'Ascholius — nous supposons pour l'instant la suscription exacte, — elle respire l'amour du Seigneur, l'admiration pour les martyrs, et tout lui rappelle les premiers temps du christianisme, alors que la persécution était ouverte et que les supplices ne faisaient que multiplier le nombre des fidèles. En ce temps-là, la paix régnait entre chrétiens, alors qu'aujourd'hui il n'en reste plus

[1] Théodoret, *Hist. eccl.* IV, 35 ; Sozomène VII, 19, *P. G.* 67, 1476 A.

trace. Au moment où lui parvient la lettre d'Ascholius, il est arrivé en Cappadoce un martyr venu des pays au delà du Danube. Et en voyant le martyr, dit Basile, nous avons béni son maître, qui recevra la couronne de justice du juste Juge. Vient alors l'allusion au Cappadocien Eutychès, apôtre des barbares du Danube et enfin de nouvelles plaintes sur le triste état actuel de la Cappadoce, où l'hérésie provoque tous les jours des naufrages dans la foi. La lettre finit par une demande de prières pour l'église persécutée de Cappadoce.

On a reconnu depuis Tillemont (*Mémoires*, X, S. Sabas) dans l'allusion τὸ ξύλον, τὸ ὕδωρ (Basile Ep. 164 *P. G.* 32, 637 A) une rencontre directe avec le τελειωθεὶς διὰ ξύλου καὶ ὕδατος (Σ § 7) du martyre de S. Sabas et il est hors de doute par conséquent que cette lettre, comme la suivante, fait allusion au martyr de Gotie. D'autre part, il est vraisemblable que l'épître que nous venons d'analyser se place chronologiquement à peu près à la même date que celle à Vétranion (n° 165). Il est dit dans l'une que l'on vient de recevoir le corps du martyr : (Ep. 165) μάρτυς... ὃν... ὑπεδεξάμεθα χαίροντες (640 A) ; dans l'autre qu'au moment où la lettre d'Ascholius rappelait à Basile le bonheur des temps anciens, un martyr des pays au delà du Danube est arrivé en Cappadoce : (Ep. 164) μάρτυς δὲ ἡμῖν ἐπεδήμησεν ἐκ τῶν ἐπέκεινα Ἴστρου βαρβάρων (*P. G.* 636 B). Cette lettre est-elle réellement écrite à Ascholius ? La chose n'est pas évidente à première vue. On s'est demandé quel pouvait être le rôle de l'évêque de Thessalonique dans la translation du corps de S. Sabas et Böhmer a même posé la question de l'authenticité de la suscription (p. 275 n. 1). Le système admis par Pfeilschifter (p. 221 et suiv.) après Böhmer (p. 275) est le suivant. On fait voyager par terre le cortège des martyrs jusque Thessalonique. Là, le vieil évêque de cette ville mis au courant des circonstances de sa mort en écrit à Basile une description détaillée et c'est de Thessalonique qu'on embarque les restes sacrés pour la Cappadoce, tandis que les Gots ou Scythes qui avaient accompagné le corps s'en retournent chez eux. L'hypothèse est ingénieuse. Mais a-t-on songé aux difficultés d'un pareil voyage, par terre, à l'énorme distance de la Dobroudja à la Macédoine, alors que l'arianisme triomphait à la cour de Constantinople, qu'une bonne partie des diocèses compris entre Tomes et Thessalonique avaient des ariens à leur tête ? M. Pfeilschifter voit dans cette circonstance une explication de l'intervention d'Ascholius et de Thessalonique (p. 223-224). Sans doute, on devait éviter de passer par Constantinople, mais il semble a priori qu'on devait s'embarquer à Tomes, « ville grande et prospère, située près de

la mer », dit Sozomène (VI, 21), et non faire l'énorme détour que suppose l'itinéraire admis par M. Pfeilschifter. Quoi qu'il en soit, l'intervention d'Ascholius nous paraît aussi peu justifiée que possible. Et si la suscription de la lettre 165 doit être changée, on est amené à se demander si celle du n° 164 est mieux établie. Nous avons une autre lettre de Basile à Ascholius, qui porte le n° 154 dans la collection. C'est une lettre toute simple, écrite, semble-t-il, à un vieil ami. Une seule phrase rappelle un peu la rhétorique : Ascholius et les autres évêques orthodoxes y sont comparés à des astres qui éclairent un ciel obscurci par les nuages. Tout au contraire, les lettres 164 et 165 sont remplies de tournures convenues, de formules de politesse qui montrent que Basile n'est pas sur le pied d'une grande intimité avec son correspondant. Le début seul de la lettre suffirait à le montrer : « De quelle joie la lettre de ta sainteté (ὁσιότης) nous a comblés, c'est ce que nous pourrions difficilement exprimer, tant la parole est faible pour en exprimer la splendeur (ἐνάργεια) : c'est à toi de t'en rendre compte, jugeant d'après la beauté de ta lettre. Que ne trouvé-je pas dans la lettre ? L'amour du Seigneur ? l'admiration pour les martyrs ?... » etc. Pour la lettre 165, cette absence d'intimité ne nous étonne nullement, car écrite à Vétranion, que Basile ne connaissait que de réputation avant d'avoir le premier reçu une lettre de lui, la réponse ne pouvait être d'un ton bien familier. Mais on a peine à croire que Basile écrive une lettre aussi peu naturelle dans la forme à un homme avec qui l'épître 154 montre qu'il avait des relations vraiment cordiales. Voici quelques exemples des tournures communes aux deux lettres 164 et 165 :

164	165
ὁσιότης σου 633 C	σοῦ θεοσέβεια 637 B
	σύνεσίς σου 637 B
τῶν παρ' αὐτοῦ χαρισμάτων 636 C	Πνεύματος χαρισμάτων 637 B
ὅτε εἰς χεῖρας τὴν ἐπιστολὴν ἐδεξάμεθα 936 A	ὅτε ἐλάβομεν εἰς χεῖρας τὴν ἐπιστολήν 637 B
ὅσης ἡμᾶς εὐφροσύνης ἐνέπλησε τὰ γράμματα 633 C	πολυπλασίονα δὲ ἡμῖν τὴν εὐφροσύνην ἐποίει 637 C
πατρίδα... παρασχομένην τῆς εὐσεβείας τὰ σπέρματα 636 C	παρασχομένοις τὰ σπέρματα 640 A
τὰ δὲ ἡμέτερα οἷα ; 637 A	οἷα δέ σου τὰ παρόντα 637-640 A.

Cette dernière phrase de la lettre 165 pourrait n'être qu'une simple formule de transition à comparer à celle de l'épître 164,

non une question de Basile relativement à l'état de choses en Scythie, comme le croit Pfeilschifter (p. 213). Dans ce dernier cas elle aurait pu appeller une réponse de Vétranion.

Quoi qu'il en soit, il nous paraît difficile d'admettre qu'une lettre d'un ton aussi solennel que l'épître 164 soit adressée au destinataire du n° 154, surtout que rien ne justifie son intervention dans la translation du corps de S. Sabas. L'emploi du mot ὁσιότης σου suggère que l'on a affaire à un évêque, qui est plein d'estime et d'affection pour Basile (τὴν περὶ ἡμᾶς αὐτοὺς τιμήν τε καὶ διάθεσιν 636 A). La lettre vient de loin (ἐκ τῆς μακρόθεν 636 B). L'auteur est bien au courant de la persécution qui sévit en Gotie, il en a fait des descriptions qui la font revivre sous les yeux de Basile, et lui donnent l'illusion des premiers temps du christianisme. — Ce n'est pas non plus un barbare (βαρβάρους ἐξημερῶσαι 636 C serait peu poli). Le destinataire a parlé d'Eutychès, Basile fait allusion à l' ἀλείπτης de Sabas.

Bessel [1] a exprimé l'opinion que l'ep. 164 est la réponse faite par Basile à l'église de Gotie pour la lettre de celle-ci (Σ). Cette manière de voir est loin d'être invraisemblable. L'admiration de Basile pour la lettre de son correspondant (... τῷ κάλλει τῶν ἐπεσταλμένων 633 D), qui lui fait voir en quelque sorte ses descriptions, qui lui fait penser aux premières persécutions, correspond fort exactement à l'impression que nous fait à nous modernes la Passion de S. Sabas : « une des perles de l'hagiographie antique », dit le P. Delehaye (p. 291), qui la compare aux Actes de Ste Perpétue. C'est également l'impression de Böhmer (p. 288). Le récit est vivant, d'une sobriété de détails vécue, qui exclut toute hypothèse d'embellissement artificiel. D'autre part les premiers paragraphes justifient pleinement les épithètes βρύουσαν ἐν αὐτῇ [ἐπιστολῇ] χάριν τοῦ Πνεύματος 636 A ; ἀνθοῦντα [τὰ γράμματα] τῷ τῆς ἀγάπης κάλλει 636 B. La rencontre textuelle τὸ ξύλον, τὸ ὕδωρ a déjà été notée. M. Böhmer réfute l'opinion de Bessell en deux mots : il y a un et non plusieurs martyrs dans Σ ; il n'y est pas question d'Eutychès, alors que Basile rappelle à son correspondant que dans sa lettre il parlait de ce dernier. La première objection nous paraît presser par trop les termes de l'épître 164. Si Basile trouve dans la lettre de son correspondant τὸ περὶ τοὺς μάρτυρας θαῦμα 636 A, cela ne prouve pas qu'il soit question de plus d'un martyr. La seule phrase qui fasse difficulté est la suivante : Τὰ δὲ σὰ διηγήματα, ἐνστάσεις ἀθλητικαί, σώματα ὑπὲρ

[1] Ersch u. Gruber, I, 75, p. 144.

τῆς εὐσεβείας καταξαινόμενα, θυμὸς βαρβαρικὸς ὑπὸ τῶν ἀκαταπλήκτων τὴν καρδίαν καταφρονούμενος [1], αἱ ποικίλαι βάσανοι τῶν διωκόντων, αἱ διὰ πάντων ἐνστάσεις τῶν ἀγωνιζομένων, τὸ ξύλον, τὸ ὕδωρ, τὰ τελειωτικὰ τῶν μαρτύρων (636 D-637 A). Sauf l'emploi du pluriel, tout se rapporte exactement à Sabas, ses résistances héroïques à trois persécutions (§ 3-4), son corps déchiré au milieu des ronces enflammées et des fouets (§ 4), son mépris pour la fureur des persécuteurs (§ 5), les divers supplices (on lui écarte violemment les bras et les jambes, etc. § 5), la résistance à de nouvelles tentations (§ 6), puis sa mort par le bois et l'eau (§ 7). Si le correspondant de Basile a décrit le supplice de plusieurs martyrs, un seul cependant est arrivé en Cappadoce et, par une rencontre singulière, de tous les détails des supplices de ces divers martyrs racontés, au dire de Basile, de manière si vivante, ce dernier n'a retenu que ceux qui coïncident exactement avec le martyre du seul Sabas. Dès lors, on est en droit de se demander si dans cette lettre 164, où,comme on l'a vu, la rhétorique joue un certain rôle, l'emploi du pluriel n'est pas simplement un procédé littéraire. De plus Sansalas avait souffert avec Sabas, il avait été pris, garrotté et jeté sur un char et même il avait, comme Sabas, intrépidement demandé à mourir (§ 6). S'il était difficile de le tenir pour martyr, les formules ἐνστάσεις ἀθλητικαί (636 D), ἐνστάσεις τῶν ἀγωνιζομένων (637 A), θυμὸς... ὑπὸ τῶν ἀκαταπλήκτων τὴν καρδίαν καταφρονούμενος (636 D) s'appliquent à lui, de même que la tournure ὠμῶς καὶ ἀνηλεῶς φερόμενοι κατὰ τῶν δούλων τοῦ Θεοῦ (Σ § 4 in fine) montre qu'il y avait plus d'une victime durant la persécution.

La deuxième objection de Böhmer est plus sérieuse. « Puisque tu nous remets en mémoire le saint homme Eutychès, et exaltes notre patrie en ce qu'elle a fourni les semences de la piété ; tu nous réjouis par la pensée du passé et nous affliges quant au présent... » (636 C). Ceci semble décisif : dans Σ, Eutychès n'est pas nommé et il n'y est pas question des semences de la foi. Si la phrase de Basile a un sens,c'est une allusion directe à un passage de son correspondant qui ne se trouve pas dans la Passion qui nous est conservée. Bessell (Ersch u. Gruber, I, 75, p.144) a d'ailleurs reconnu la force de cette objection, car il suppose qu'outre son écrit officiel au nom de l'église de Gotie (Σ), Ascholius avait écrit à Basile une lettre particulière dans laquelle il était fait allusion à Eutychès. Nous

[1] Comparer Delehaye, *art. cit.* p. 291 : « cette héroïque endurance aux mauvais traitements à laquelle l'hagiographe donne je ne sais quel air d'invulnérabilité. »

concluons de cette discussion que la lettre 164 n'est pas adressée à l'Ascholius du n° 154, le style s'y oppose ; elle ne peut guère avoir été justifiée par une intervention de l'évêque de Thessalonique, car rien ne permet de supposer qu'il ait eu à se mêler, à un titre quelconque, de la translation des reliques. D'autre part, elle répond fort exactement à Σ sauf sur un point ; et comme cette relation émane certainement du clergé de Scythie, c'est encore une fois de ce côté qu'il faut chercher le destinataire de l'épître. Dans la lettre 165, Basile n'est pas encore au courant des détails du martyre de Sabas, du moins rien n'y paraît. S'il les avait connus, il est vraisemblable que, s'adressant à un évêque cappadocien, voisin des événements, il aurait donné cette preuve d'intérêt, à la fois pour les martyrs et la mission cappadocienne, de louer l'héroïque constance du confesseur, de rappeler les circonstances de son martyre. Et quoi qu'il en soit, l'épître 165 est la première qu'il adresse à son correspondant et elle suppose une lettre toute différente de Σ. Dans la lettre 164, Basile répond à Σ et en même temps, semble-t-il, à une lettre particulière où il est question d'Eutychès (cf. plus haut p. 18); il connaît maintenant les particularités de la mort de Sabas, dont il fait un rapide panégyrique. Il a donc reçu, non seulement les reliques, mais aussi la lettre de l'église de Gotie, il en remercie l'auteur. Ce n'est pas Soranus, car la lettre s'adresse à un évêque ; ce n'est pas un évêque de Gotie, car on traite les Gots de barbares sans les ménagements qu'on devrait avoir en s'adressant à leur pasteur séjournant au milieu d'eux. Ce personnage épiscopal, qui s'intéresse de très près à S. Sabas, ne peut être que le chef du πρεσβυτέριον de Scythie dont il est question dans la Passion (Σ § 8), car c'est de Scythie qu'est partie la lettre. Donc l'épître 164, comme l'épître 165, est adressée à Vétranion, mais elle se place après celle-ci. L'ordre des événements est le suivant. A une première lettre de Vétranion, d'un caractère personnel et assez intime, puisque l'âme de l'auteur s'y laissait voir comme dans un miroir (καθορᾶν τὴν ψυχὴν οἷον δι' ἐσόπτρου τινός 637 B-C), Basile répond par la lettre 165, aussitôt après l'arrivée du corps de Sabas. Vient ensuite la relation officielle (Σ) du martyre, à laquelle Basile répond par une seconde épitre (164), d'allure fort solennelle, comme il convient dans une circonstance où le style quasi-officiel était de rigueur. Comme la précédente, cette lettre doit être adressée à l'évêque des Scythes. Si l'on admet qu'il est le destinataire de la lettre 165, on n'aura pas de peine à conclure de même pour celle-ci.

Il reste encore deux difficultés. Nous avons vu que la lettre 164 correspond point par point à la Passion de S. Sabas, de telle sorte qu'on ne puisse guère douter que celle-là ne soit la réponse à celle-

ci. Cependant la relation du martyre est impersonnelle et Basile répond à un personnage déterminé et non à une église ; de plus, il reprend une allusion au missionnaire Eutychès, allusion visiblement tirée de la lettre de son correspondant. Pour Bessell (voir ci dessus, p. 18), la relation officielle était accompagnée d'une missive particulière d'Ascholius. Pour nous, nous admettrions plutôt qu'à la relation impersonnelle (Σ) Vétranion ajouta un « envoi » en son nom propre et que la lettre 164 répond à la fois à Σ et à cet envoi. Et si les considérations qui précèdent sont exactes, c'est évidemment dans Vétranion qu'il faut chercher l'ἀλείπτης de Sabas (cp. 164, 636 C), comme l'admet Pfeilschifter, tout en hésitant à croire que ce personnage puisse être identifié de façon précise (p. 222).

Tout cet échafaudage peut paraître bien artificiel. Mais il est certain, autant que l'on peut en juger, que la lettre à laquelle Basile répond dans son épitre 164 offrait des points de ressemblance frappants avec Σ ; que l'attribution traditionnelle des lettres est loin d'être toujours exacte, puisque le n° 165 porte comme suscription Ascholius, dont elle fait un Cappadocien, alors que nous savons qu'il était originaire d'Achaïe ; et enfin nos conjectures ont l'avantage de ne pas sortir du théâtre où certainement les événements se sont passés : la Scythie et la Cappadoce. Ceci, joint aux présomptions très fortes que M. Pfeilschifter a fait valoir en faveur de l'attribution de la lettre 165 à Vétranion, nous semble donner une somme de vraisemblances suffisante au moins pour soumettre notre façon de concevoir les faits à l'appréciation des historiens.

Le foyer d'arianisme gotique que représente l'évangélisation des Wisigots par Ulphilas avait une origine cappadocienne, puisque ses grands parents venaient de Sadagolthina en Cappadoce [1]. D'autre part, une communauté orthodoxe de Gotie, fondée semble-t-il par Eutychès, soutenue dans les persécutions par ses frères de Scythie, remontait également à une mission cappadocienne et elle savait s'en souvenir, puisqu'elle envoyait à l'église-mère les prémices de ses martyrs. Ce sont là des détails à ajouter à l'histoire déjà si glorieuse de la Cappadoce au IVᵉ siècle.

III

Les martyrs gots dont parle le calendrier gotique au 29 octobre et dont les synaxaires grecs nous ont gardé le souvenir (cf. ci-dessus, p. 9) réclament notre attention à plus d'un titre. Le calendrier

[1] Philostorge II, 5. Sur l'identification de cet endroit, cf. Delehaye, *art. cit.* p. 284 n. 1.

gotique, vu son état fragmentaire et les fautes de toute espèce [1] qu'il renferme, n'est pas toujours d'une interprétation aisée ni sûre. Raison de plus de chercher à tirer de la notice du 29 octobre tout ce qu'elle contient et de ne pas lui faire dire non plus autre chose que ce qu'elle dit. On est d'accord pour voir dans les mots : *aikklesjons fullaizos ana Gutthiudai gabrannidai* une allusion au fait rapporté par Sozomène [2] d'une église brûlée par les persécuteurs. Quel est le sens des mots *ana Gutthiudai ?* Mor. Heyne, suivi par Achelis [3] traduit « für das Gotenvolk ». La même expression au 23 octobre : *thize ana Gutthiudai managaize marytre* [sic] est traduite de la même manière par Heyne. Ceci nous paraît inadmissible. La préposition *ana* a un sens nettement local, qui se sent encore dans les emplois métaphoriques où elle semble prendre le sens causal. Fréquemment nous trouvons des tournures comme *faginon ana fahedai*, se réjouir de la joie ; *sildaleikjan ana frodein*, s'étonner de la sagesse, et d'autres où les verbes se réjouir, s'affliger, se consoler, s'épouvanter, remercier, etc., sont accompagnés d'un complément indiquant la cause ou l'objet de la joie, de la douleur, de la consolation, ce pourquoi l'on remercie. Mais ce serait un contresens que de donner à *ana* le sens de « à cause de ». Comme son équivalent français ou germanique, *ana* signifie « sur » (*über*, *over*, angl. *on*), c'est-à-dire à propos de, il correspond très régulièrement à ἐπί (avec le datif), jamais à διά. En d'autres termes, la préposition indique qu'il y a un rapport, mais elle ne suggère que d'une façon très imprécise la nature de ce rapport. Même dans un cas comme *kauridai ana thammei ni wileima afhamon* βαρυνούμενοι ἐφ' ᾧ οὐ θέλομεν ἐκδύσασθαι, 2 Cor. 5, 4, je traduirais : « affligés en ce que nous ne voulons pas nous dévêtir... » Il est évident que le sens est « parce que », mais la phrase reste intelligible sans que l'on y exprime cette nuance que ni ἐφ' ᾧ, ni *ana* ne suggèrent d'une manière expresse. Le mot *ana* ne signifie pas davantage « en vue de », du moins avec le datif. L'accusatif avec *ana* marque la direction, sou-

[1] En voici quelques exemples ; 23 oct. *Fritharcikei*[*kei*]*s* : 3 nov., *Kustanteinus* Constantin pour Constance ; 15 nov. S. Philippe, au lieu du 14 ; 29 nov. S. André, au lieu du 30 ; 19 nov. *thizc althjano ine Bairaujai*, lire *thizo althjono in B.* Le 31 octobre est supprimé. Le mot *martyre* est écrit deux fois *marytre*. Presque aucune des brèves indications du fragment qui nous est conservé (il remplit moins d'une petite page in-12) n'est exempte de fautes.

[2] Soz. VI, 37. Il est peu probable que les conversions qui ont provoqué la persécution fussent le fait d'Ulphilas, comme le dit Sozomène. Auxence et Philostorge mettent les persécutions dont Ulphilas fut victime vers 348, tandis que celle dont parle Sozomène se place vers 370.

[3] *Zeitschr. f. neutest. Wiss.* I, p. 309.

vent dans un sens hostile : *du weitwodithai ana ins* en témoignage contre eux (Luc 9. 5). Une seule fois διά est rendu par *ana* avec l'accusatif : *liubai ana attans*, ἀγαπητοὶ διὰ τοὺς πατέρας, Rom. 11, 28. Mais on ne saurait conclure de cet unique passage à une traduction de *ana Gutthiudai* « à cause du peuple des Gots », car il faudrait corriger deux fois (au 23 et au 29 octobre) *Gutthiudai* en *Gutthiuda*. Et enfin la preuve décisive que l'auteur du calendrier n'a pas voulu dire « brûlés à cause du peuple got » ou « pour le peuple got, » est à notre avis, la phrase suivante, où « mourir pour » est exprimé par *in* avec le génitif : *fraqisnith... ana theinamma witubnja brothar in thize Xristus gaswalt*, 1 Cor. 8, 11, « de par la connaissance que tu as, ton frère, pour qui le Christ est mort, périra-t-il[1] ? » Tant que le calendrier ne porte pas *in Gutthiudos* ou *ana Gutthiuda*, il nous paraît impossible que le sens puisse être autre chose que « en Gotie » ou « parmi le peuple got ». Nous ne pouvons démontrer que *thiuda* signifiait contrée, comme plusieurs de ses équivalents dans d'autres langues germaniques (anglo-saxon *on thœre theode*, in the country), mais le sens de *parmi* me semble ressortir suffisamment de *gathrafstiths was ana izwis* παρεκλήθη ἐφ' ὑμῖν, 2 Cor. 7, 7, « il fut consolé au milieu de vous » (Vulgate *in vobis*). Pour ἐπί avec le datif dans ce sens, cf. τἀπὶ Λυδοῖς... λατρεύματα, Soph. Trach. 356.

Nous avons cru devoir discuter avec un certain détail la traduction de Heyne à cause de l'importance qu'y a attachée M. H. Achelis dans son étude sur le calendrier gotique. M. Achelis va jusqu'à retrouver ici cette idée que le martyr meurt pour son peuple comme le Christ est mort pour le genre humain[2]. Il n'est pas question de cela et le sacristain malhabile qui nous a conservé tant bien que mal les dates des saints de son église eût été bien étonné d'avoir mis tant de théologie dans son texte.

Si *ana Gutthiudai* signifie en Gotie, le reste de la traduction de Heyne devient fort problématique ; que *aikklesjo fulla* ait signifié l' « Église catholique » on n'en a nulle preuve ; tout au plus pourrait-on dire que ces mots peuvent avoir servi de nom à une communauté qui se serait intitulée en grec ἐκκλησία τελεία d'après Eph. 4, 13, où ἄνδρα τέλειον et rendu par *waira fullamma*. Nous persistons à penser que pour ne pas chercher midi à quatorze heures, la seule façon sensée d'entendre le texte est d'y lire qu'il s'agit d'une église pleine, en Gotie, et que l'on y a été brûlé. La

[1] Le grec a ici δι' ὃν Χριστὸς ἀπέθανεν. Là où il emploie ὑπέρ, le gotique dira *faur* : *faur allans gaswalt*, 2 Cor. 5, 15, « un seul est mort pour tous ». Cf. Gal. 2, 20, etc.

[2] Achelis, *art. cit.*, p. 324, 325.

grammaire réclamerait que l'on lût *gabrannidaizos* pour *gabrannidai*. Cette correction est moins considérable qu'il ne paraît : un homoiotéleuton *Gutthiudai gabrannidai* satisfait l'oreille en donnant un semblant d'accord, car *gabrannidai* peut s'entendre comme un datif féminin se rapportant à *Gutthiudai*. Et cette faute n'est pas pour nous surprendre de la part du scribe inconnu qui écrit *Frithareikeikeis*, *ine*, etc. (cf. ci-dessus p. 2, n. 1). La dernière partie de la notice du 29 octobre signifie donc : *ecclesiae plenae* (gén. sing.) *in Gothia combustae*.

Quant au début du même passage, nous sommes mal renseignés sur ce que signifient *bilaif* et *gaminthi*. Si l'on songe que le 31 octobre a été oublié et que deux dates (14 et 30 novembre) sont déplacées d'un jour, on se demandera si notre notice du 29 octobre n'appartient pas en réalité au 30, avant-dernier jour du mois, et précisément octave du 23. Nous observons que *gaminthi* signifie « souvenir » (dans les deux autres passages où le mot se rencontre il équivaut à μνεία) ou en langage liturgique « commémoraison ». Sans vouloir appuyer sur une rencontre de mots peut-être fortuite, on peut noter un rapprochement avec un terme de la liturgie romaine. Si, comme nous croyons pouvoir le suggérer, il y a un rapport à établir entre la fête du 23 octobre et celle du 29, la première est celle des nombreux martyrs de Gotie et en particulier de Frédéric, la seconde ne concerne que ceux qui accompagnent Wereka et Batwins, ceux de l'église pleine brûlée en Gotie, et le calendrier nous dit que leur souvenir, leur commémoraison demeure : *gaminthi bilaif* ; du moins c'est l'interprétation la plus autorisée, celle qui fait de *bilaif* un verbe. Il n'est pas impossible en effet que ce mot soit un synonyme de *gaminthi* et un terme technique désignant la manière dont on célébrait l'anniversaire de l'incendie de l'église brûlée en Gotie. Cela nous donnerait une phrase mieux construite et un sens satisfaisant : « commémoraison des martyrs... et (célébration) de l'église... » Malheureusement cette interprétation serait aussi artificielle que celle qui fait de *ana Gutthiudai* « pour le peuple got ». Si *bilaif* est une forme verbale, ce parfait isolé ne devrait-il pas comme *lais*, je sais, être tenu pour un prétérito-présent ? Le mot est parent de *liban*, vivre, c'est-à-dire sans doute, survivre au combat, rester (vivant) et de l'anglo-saxon *belǣfan* « leave undestroyed, spare » ; et il n'est pas impossible que le parfait *bilaif* « j'échappai » soit arrivé, plus tard, à signifier « je demeure ». Si cette hypothèse est exacte, nous obtenons ainsi pour *bilaif* le sens du présent qu'exige le texte, et je traduis littéralement : *manet commemoratio martyrum, illorum apud Verekam presbyterum et Batvinem, ecclesiae plenae in*

Gothia combustae. Les mots *gaminthi bilaif* indiqueraient peut-être que la célébration continue les huit jours durant, pour les seuls martyrs du groupe Wereka et Batwins, les autres étant exclus.

On se rendra compte aisément de ce qu'il y a de conjectural dans cet essai d'interprétation du seul monument liturgique que les Gots nous aient laissé. Mais si maltraité que soit le fragment que nous possédons, il nous dit clairement qu'une église remplie de fidèles a été brûlée ; ces martyrs, ceux qui accompagnent Wereka et Batwins (*bi* signifiant « avec » ne doit pas nous surprendre) [1], sont célébrés spécialement le 29 octobre. Le terme « église remplie » s'accorde fort bien avec les données des synaxaires qui citent une liste de vingt-six noms de martyrs, précédée de la mention ἐξ ὧν εἰσί ce qui donne à penser que les victimes étaient plus de vingt-six [2]. De plus Sozomène nous parle d'une tente qui servait d'église [3], par suite le nombre des martyrs n'a pu en aucun cas être bien considérable.

L'histoire des reliques de S. Sabas, martyr d'une communauté orthodoxe, transportées par les soins du Cappadocien Soranus à Césarée, se répète en partie pour les martyrs brûlés avec Wereka et Batwins. Leurs restes aboutirent à Cyzique et c'est là sans doute que fut rédigée la Passion, dont les synaxaires nous conservent des extraits. On se demande à quelle communauté ils ont pu appartenir ? Nous n'avons pas pour nous affirmer leur orthodoxie un garant de la valeur de S. Basile. Le fait qu'ils figurent au calendrier arien de Bobbio à côté de l'évêque Dorothée [4] constitue une forte présomption en faveur de l'opinion qu'ils étaient de la communion d'Ulphilas. Sozomène considère tous les martyrs Gots comme ariens, ce qui ne l'empêche pas de rendre hommage au mâle courage qu'ils mettaient à confesser leur foi (παρρησιασαμένους ἀνδρείως ὑπὲρ τοῦ δόγματος, VI, 37). Mais il faut se défier des historiens du Ve siècle quand ils parlent de l'arianisme des peuples germaniques : ils ont gardé des traces nombreuses des légendes par lesquelles on expliquait l'origine de l'hérésie chez ces derniers, ce qui nous prouve que les données précises manquaient [5];

[1] Mc. 4, 40 *thai bi ina* = οἱ περὶ αὐτόν. Cf. Streitberg, *Got. Bibel,* Glossar s. v. *bi,* qui interprète comme nous ce passage du calendrier.

[2] Achelis. *art. cit.* p. 322. Textes dans Achelis et *Anal. Boll.* XXXI, 279.

[3] ἐπὶ τὴν σκηνὴν τῆς ἐνθάδε ἐκκλησίας κατέφυγον, Soz. VI. 27 *in fine.* La tournure employée par l'historien n'est pas absolument claire, mais il en résulte que le feu fut mis à une tente où les chrétiens s'étaient réfugiés.

[4] Cf. Delehaye, *Anal. Boll.* XXXI, p. 277 ; ci-dessus p. 9.

[5] Sur ces légendes, cf. G. Kaufmann, *Zeitschr. f. deutsches Altertum* XXVII, p. 222 suiv.

de plus, sauf Épiphane, aucun historien ne nous affirme d'une façon nette qu'il y ait eu des martyrs catholiques. D'autre part, les synaxaires, sans doute d'après les Actes qui leur ont servi de base, nous disent de Gaatha, la princesse gotique qui recueillit les reliques des martyrs, qu'elle était χριστιανὴ καὶ ὀρθόδοξος, chrétienne et orthodoxe [1]. Mais ce témoignage n'est pas moins suspect que l'autre, vu l'identification généralement admise au Ve siècle : Got = arien, « le premier soin d'un hagiographe qui avait à faire l'éloge d'un saint de ce pays devait être de le laver de tout soupçon [2]. » On peut admettre avec Achelis que les Actes furent rédigés vers 400 [3], à une époque où on pouvait être bien renseigné sur l'orthodoxie des martyrs, mais l'interpolation χριστιανὴ καὶ ὀρθόδοξος était facile à introduire dans une rédaction postérieure. Nous avons donc les mêmes personnages honorés à la fois par une communauté arienne et par une église orthodoxe. Y a-t-il eu erreur d'un côté ou de l'autre ? A-t-on volontairement modifié la communion des martyrs dans un sens ou dans un autre, pour augmenter le nombre des saints que l'on vénérait ?

G. Kaufmann est tout disposé à admettre une pieuse falsification de la part des catholiques. L'église d'Ulphilas, dit-il, n'avait aucune raison de vénérer ses adversaires comme des martyrs alors qu'elle pouvait en vénérer tant des siens. L'église catholique, au contraire, avait le plus grand intérêt après sa victoire sur l'arianisme, à transformer en catholiques les martyrs honorés autrefois par les Ariens [4]. Et il invoque à l'appui l'exemple parallèle d'Ulphilas, dont la légende fait un catholique devenu plus tard arien. Sans doute, il était dans l'intérêt de la polémique catholique de montrer qu'il y avait eu des orthodoxes parmi les Gots, antérieurement à l'arianisme, comme l'évêque Théophile au concile de Nicée. Mais au fond de toutes les erreurs relatives à Ulphilas il y a surtout de l'indifférence de Grec pour des barbares et de l'ignorance de ce qui les concerne. Nous sommes en présence, dans le cas d'Ulphilas, non d'une falsification consciente mais d'une légende, qui s'est formée par la combinaison maladroite des quelques données historiques que l'on avait sur le personnage. Le cas des martyrs du 29 octobre est tout différent. Le souvenir de leur mort dans les

[1] Texte II chez Achelis, p. 319 ; Delehaye, p. 279.

[2] Delehaye, *art. cit.*, p. 283.

[3] Achelis, *art. cit.*, p. 321.

[4] *Z. f. d. A.*, XXVII, p. 238. M L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung*, I, p. 92 n. 4, signale comme tout à fait erronée *(ganz irrig)* l'opinion qui fait des vingt-six martyrs des catholiques. Mais il n'apporte aucune preuve.

flammes s'est conservé précis chez les Gots ariens, comme l'attestent les deux noms propres, et chez les fidèles de Cyzique, où leurs reliques étaient l'objet d'un culte. Notons cependant, contre G. Kaufmann, que le fait de leur admission dans le calendrier gotique arien ne prouve pas qu'ils fussent disciples d'Ulphilas. Le calendrier remonte tout au plus dans sa forme actuelle à l'année 407, date de la mort de l'évêque Dorothée [1]. Nous avons vu plus haut que très vraisemblablement l'arianisme ne devint pour les Gots une religion nationale qu'assez tard, après que les Gots de l'empire romain se furent groupés en un corps de nation. C'est à cette époque que S. Jean Chrysostome essayait de retenir dans l'orthodoxie les Gots que séduisait le côté national de l'arianisme professé par leurs compatriotes. Nous avons donc tout lieu d'admettre que, à cette date, des groupes de Gots orthodoxes — ou audiens — ont passé à la religion dominante de leur nation. Supposons qu'un de ces groupes vénérait des martyrs gots brûlés dans leur église dont peut-être ils avaient conservé des reliques ; je ne vois pas pourquoi l'église gotique arienne, qui était bien plus une église nationale qu'une secte attachée par des raisons de dogme à un credo déterminé, n'eût pas d'admis sur ses autels ces martyrs nationaux, brûlés autrefois en Gotie pour la foi. A l'époque de S. Jean Chrysostome, les Gots orthodoxes de la capitale étaient assez nombreux pour remplir une église ; antérieurement, à l'époque même d'Athanaric, S. Sabas avait souffert en Gotie pour la foi orthodoxe. La possibilité reste entière que l'église où furent brûlés les prêtres Batwins et Wereka était une église catholique.

Les synaxaires nous rapportent que Gaatha, reine ou princesse de chez les Gots, recueillit, avec le laïque Wella, les restes des martyrs. Elle abandonna le pouvoir à son fils Arimerius [2] et, après un voyage de plusieurs étapes, atteignit le pays des Romains. Sa fille Dulcilla l'accompagnait. Plus tard elle retourna en Gotie et laissa sa fille à Cyzique. Celle-ci donna à la ville comme un présent sacré (ἁγιασμόν) une partie des reliques. Wella retourna en Gotie où il périt lapidé ; Dulcilla mourut en paix. La date du martyre est environ 367-378 et celle de l'arrivée à Cyzique 383-391. D'après M. Achelis, la rédaction des Actes dont nous sont conservés des extraits peut se placer vers l'an 400. Et tout cas, les nombreux noms propres qu'ils citent sont transmis d'une manière assez

[1] Delehaye, ***art. cit.***, p. 277.

[2] On a fait remarquer (L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme*, I, p. 93, n. 7) l'invraisemblance de ce détail au point de vue de l'ancien droit germanique. Mais il n'affecte pas le fond du récit.

fidèle pour qu'on puisse reconnaître facilement la forme gotique d'un bon nombre d'entre eux: ceci plaide pour une rédaction assez voisine des événements. Le théâtre du martyre semble n'avoir pas été très proche des pays romains, car Gaatha n'arrive sur le territoire de l'Empire que par une série d'étapes, τόπον ἐκ τόπου ἀμείβουσα. Ce détail marque une différence avec Sabas, martyrisé dans les eaux du Buzeu (Μουσέος), dont le cours inférieur se rapproche de la Scythie romaine. Mais comme Sansalas, la princesse gotique fuit la persécution en se dirigeant vers l'Empire. Les deux textes hagiographiques divergent quant au moment où les reliques furent données à Cyzique. Si nous en croyons le texte III de M. Achelis (p. 319), ce fut Dulcilla seule qui arriva à Cyzique, sa mère l'ayant quittée pour retourner en Gotie. L'essentiel est de noter que ces reliques restèrent la possession privée des deux princesses, et qu'une partie seulement passa assez tard aux mains de l'église. Cette question de date n'est pas indifférente. Plus on rapporte à une époque tardive le culte des reliques à Cyzique, moins il devient vraisemblable que l'on ait admis sans examen des restes d'hérétiques comme reliques véritables. On nous dira que plus la date est tardive plus le souvenir des événements devait s'être effacé. Dans le cas présent cette objection n'est pas recevable. La tradition des synaxaires prouve par des raisons intrinsèques (transmission exacte des noms propres, souvenir précis des faits, etc.) sa propre authenticité, et dès lors, l'intervalle de temps n'importe guère puisque nous avons les meilleurs motifs pour croire qu'il n'y a que des témoins directs (Gaatha) ou en tout cas autorisés (Dulcilla) entre les faits et leur notation par écrit. Si la rédaction est plus récente, c'est une présomption plus forte en faveur de l'exactitude des souvenirs de Dulcilla. Par suite, la question de la communion à laquelle appartenaient les martyrs aura fait un grand pas si nous parvenons à établir quelle était la confession de l'église de Cyzique à la fin du IVe siècle.

L'évêque de cette ville, Éleusius appartenait aux tenants de l'ὁμοιούσιον, c'est-à-dire à cette fraction du parti arien qui penchait vers l'orthodoxie et finit par se réunir avec elle. La population de la ville au dire de Philostorge (IX,13) tenait les mêmes doctrines et était fort attachée à son évêque (cf. Socr. IV, 6-7). L'anoméen (arien extrême) Eunomius, installé de force, fut repoussé par la population et Éleusius garda son siège [1]. Il avait déjà été déposé une première fois par les homéens [2] et s'il commit sous Valens la

[1] Socrate IV, 6.
[2] Socrate II, 42.

faute d'accepter la communion d'Eudoxe, il ne tarda pas à pleurer sa faiblesse [1]. La fin de sa vie le montre attaché aux mêmes doctrines. Fidèle à son maître Macédonius, il fut l'âme du parti macédonien au concile de Constantinople en 381 et après la condamnation du macédonianisme, Éleusius et ses amis lancèrent des appels dans toutes les directions pour combattre l'orthodoxie et recommander le credo arien plutôt que la foi de Nicée (Socr. V, 8). Cette explosion de rage au lendemain d'une condamnation ne doit pas nous faire illusion sur les véritables sentiments d'Éleusius et de ses frères dans l'hérésie. Éleusius avait passé de l'armée à l'Église et M. Allard caractérise justement son épiscopat en disant qu'il « mena en soldat les affaires de son diocèse » [2]. Son geste d'exaspération après la défaite n'eut pas, semble-t-il, de suites. Cyzique et l'Hellespont demeurèrent jusqu'au Ve siècle des foyers, non d'arianisme, mais de macédonianisme (Socr. VII, 31). Dans un autre endroit, Socrate nous dit (V, 20) que Théodose laissa en paix les macédoniens, tandis qu'il poursuivait les seuls Eunomiens (ou anoméens). Sozomène de son côté rapporte qu'entre orthodoxes et macédoniens la différence était minime et qu'ils avaient entre eux des rapports de communion (Soz. VII, 2, *P. G.* 67, 1420 A). Enfin le témoignage de saint Hilaire de Poitiers est nettement favorable à Éleusius (*De synodis* 63). Certaines de ces appréciations de contemporains peuvent nous étonner [3], la suite des événements montre leur justesse. En ce qui concerne Cyzique, il faut en retenir que, depuis 383 jusqu'à la fin du siècle, le macédonianisme, c'est-à-dire la forme alors la plus atténuée de l'arianisme y domina certainement. Ce que dit Sozomène des bons rapports entre macédoniens et catholiques nous laisse supposer que l'orthodoxie, protégée par le pouvoir central, pouvait y être également représentée. Mais il est invraisemblable que l'arianisme proprement dit, qu'Éleusius avait repoussé toute sa vie, que Théodose combattait de toute son énergie et de toute son habilité, eût pu s'établir à Cyzique.

Il nous semble donc probable que, si Gaatha et Dulcilla vinrent s'établir à Cyzique, ce n'était pas pour y chercher des coreligionnaires ariens. Par suite, les reliques qu'elles y apportèrent durent être considérées comme des reliques orthodoxes, non comme appartenant à des membres d'une communauté notoirement arienne.

[1] Socr. IV, 6.

[2] P. Allard, *Julien l'Apostolat*, III, p. 34.

[3] Il est clair qu'au point de vue dogmatique l'hérésie macédonienne n'est pas moins éloignée de l'orthodoxie que l'arianisme. Mais en fait les macédoniens étaient les derniers venus des semi-ariens, lesquels avaient déjà fait un pas décisif dans le sens de l'orthodoxie et ils ne tardèrent pas à se joindre aux orthodoxes.

Sans doute il était facile aux princesses gotiques d'affirmer la parfaite orthodoxie des martyrs dont elles vénéraient les restes, et les clercs de Cyzique n'avaient probablement aucun moyen d'en contrôler l'authenticité. Mais on ne voit pas bien l'intérêt que pouvaient avoir les princesses barbares à conserver avec le plus grand détail le souvenir de la catastrophe de l'église brûlée en Gotie, si leur but était de favoriser une falsification historique. On pourrait imputer la falsification à l'hagiographe : mais la note discrète χριστιανὴ καὶ ὀρθόδοξος paraîtra bien inoffensive si on la compare aux maladroites interpolations qui ont fait passer dans la Passion de S. Nicétas une partie du texte de Socrate [1]. Nous n'avons pas, il est vrai, la Passion originale des vingt-six martyrs. Mais les extraits conservés par les synaxaires ont une allure d'historicité qui parle en leur faveur et si nous pouvons nous en rapporter à leur témoignage, nous conclurons que les vraisemblances paraissent être du côté de l'orthodoxie des martyrs de Cyzique. Nous ne pouvons aller plus loin. Y avait-il parmi les Gots des fidèles de la nuance semi-arienne d'Éleusius, nous ne le savons pas. Toujours est-il que dans ce que nous voyons de l'état religieux de Cyzique au IVe et au Ve siècle, rien ne nous autorise à supposer une relation plus étroite entre les vingt-six martyrs et Ulphilas [2]. Comme on l'a insinué plus haut, il n'est pas impossible non plus que les reliques de Cyzique fussent celles de martyrs audiens. Mais aucun indice ne permet de deviner quoi que ce soit à cet égard.

[1] Cf. *Anal. Boll.* XXXI, 282 et suiv.

[2] Dans l'article ARIANISME du *Dictionnaire de Théologie catholique* de Vacand (I, col. 1850) nous trouvons cette opinion sur la profession de foi d'Ulphilas chez Auxence (Streitberg, *Gotische Bibel*. I, p. XVIII, F. Kauffmann, *Aus der Schule des Wulfila*, p. 76) : « en ce qui concerne le Saint-Esprit, c'est la doctrine macédonienne pure et simple » (X. Le Bachelet). Cette manière d'apprécier le credo d'Ulphilas ne doit pas nous faire illusion et il ne faudrait pas songer à établir quelque relation entre Ulphilas et Éleusius, qui durent se rencontrer à Constantinople en 383, sous prétexte que tous deux étaient macédoniens. Si le credo d'Ulphilas contient des précisions très nettes sur la question du Saint-Esprit, c'est qu'il fut fait en vue de la réunion de 383 qui devait, dans l'idée des adversaires de l'orthodoxie, rouvrir les débats sur les questions tranchées par le concile de 381. A ce titre, tous les ariens, de quelque nuance qu'ils fussent, auraient été macédoniens. Mais pour Ulphilas, il nous semble certain, avec la plupart des auteurs qui se sont occupés de la question (voir ci-dessus p. 7), que consacré par Eusèbe de Nicomédie, ami d'Acace de Césarée, d'Eudoxe d'Antioche et signataire du concile homéen de Constantinople en 360 qui déposa Éleusius, l'évêque des Gots appartenait à « l'arianisme le plus net ». Les mots « *filium... non habentem similem suum* » dans sa formule montrent qu'Ulphilas était loin du κατ' οὐσίαν ὅμοιον de Cyzique dont parle S. Basile (ep. 244, *P. G.* 32, p. 924 B). Rien n'indique donc dans la position dogmatique d'Ulphilas et d'Éleusius une communauté d'idées qui expliquerait la présence de martyrs ariens à Cyzique.

L'histoire des martyrs de Cyzique nous montre une fois de plus combien la position dogmatique des Gots pris en masse était indécise durant la dernière moitié du IVe siècle. A côté des païens qui formèrent très vraisemblablement la grande majorité, du moins au début de cette période, nous connaissons une importante fraction audienne, un groupe arien, celui d'Ulphilas, des catholiques remontant à la mission cappadocienne d'Eutychès. Le dernier groupe, celui que nous venons d'étudier, peut appartenir à chacune des communautés que nous venons d'énumérer, sans qu'aucune raison décisive permette de trancher dans un sens ou dans l'autre. Et si l'on était certain qu'il existait en Gotie une communauté semi-arienne ou macédonienne, c'est à elle qu'il faudrait rattacher avec le plus de vraisemblance les martyrs de Cyzique, vu que leurs reliques ont abouti dans un milieu opiniâtrément fidèle à cette secte. Si donc vers 395 la «nation gotique» est arienne, c'est qu'elle l'est devenue dans l'espace d'une vingtaine d'années, car on ne saurait dire que dans son ensemble elle le fût vers 376. Cette conclusion contredit trop nettement une vue simpliste de l'arianisme des peuples germaniques pour qu'il ne soit pas permis de la formuler avec une certaine insistance.

Liége Joseph MANSION.

Ces lignes étaient écrites et composées, quand nous avons eu connaissance de l'article de M. Jülicher : *Ein letztes Wort zur Geschichte der gotischen Bibel* [1]. L'histoire de Sunnia et de Fretela, Gots de noble naissance, devenus ascètes et moines catholiques, faisant de la récitation des psaumes leur occupation principale, offre un parallélisme trop frappant avec celle de Gaatha et de Dulcilla pour n'être pas signalée. De tout ce qu'on a écrit pour interpréter l'épître 106 de S. Jérôme *(ad Sunniam et Fretelam)*, c'est la solution de M. Jülicher qui paraît la plus vraisemblable.

[1] *Zeitschr. f. deutsches Altertum*, LIII, p. 369-381 (1912).

La Petite Catéchèse de S. Théodore Studite.

Parmi les œuvres de l'abbé de Stoudion, il y a une double série de courts sermons, qui ont reçu le nom de catéchèses. La première qui compte 134 numéros, est intitulée Petite Catéchèse, tandis que l'autre, plus considérable, fut appelée Grande Catéchèse. C'est uniquement de la Petite Catéchèse que nous nous occuperons dans les pages qui suivent. Dès 1602, le chanoine Livineius en fit paraître une traduction latine [1] à Anvers. Le texte grec ne fut publié, dans son ensemble, que longtemps après. Un moine grec, nommé Zacharias [2], semble l'avoir édité, le premier, en 1887. L'année suivante, l'édition de Cozza-Luzi vit le jour [3]. Trois ans plus tard, l'abbé Auvray [4] donna la sienne; elle repose sur une base manuscrite beaucoup plus large. Lorsqu'au cours du IXe siècle le moine Michel écrivait la Vie de S. Théodore, la collection avec ses 134 allocutions, formait déjà un tout nettement délimité [5]. Elle est placée en tête de la liste des œuvres du saint, bien que, chronologiquement, elle soit la dernière en date ; elle renferme en effet une pièce écrite ou plutôt dictée par le Studite sur son lit de mort.

Quelle fut l'origine de ce recueil parénétique ? D'après l'abbé Auvray [6] « pour perpétuer dans le monastère l'enseignement du célèbre abbé, on fit après sa mort un choix de 134 pièces parmi ses instructions diverses. Cet extrait fut dès lors désigné sous le nom de *Petite Catéchèse*, par opposition, sans doute, à la catéchèse plus étendue que l'hégumène, ou à son défaut un autre religieux, devait faire le soir, καθ' ἑσπέραν, trois fois par semaine ; en même temps, par une autre opposition à la *Petite Catéchèse* elle-même, on appela *Grande Catéchèse* toutes les autres allocutions, lesquel-

[1] Elle fut reproduite par de La Bigne, dans sa *Magna Bibliotheca veterum Patrum*, IX, pars 1, 214-75, et, plus tard, par Migne, *P. G.* 99, 509-688.

[2] Hermoupolis (Syra), 1887. Nous empruntons cette indication à la *Geschichte der Byzantinischen Litteratur*², 150. L'auteur déclare n'avoir pas eu l'ouvrage entre les mains.

[3] Mai, *Patrum novae bibliothecae*, tomus IX editus a I. Cozza-Luzi, Pars prima.

[4] *Theodori Studitae Parva Catechesis*, edidit E. Auvray et annotatione historica instruxit A. Tougard, Parisiis, 1891.

[5] *Vita Theodori Studitae* (= BHG. 1754), c. 23.

[6] Op. cit. LVII.

les, à ce qu'il paraît, ne furent jamais réunies en corps [1]. » Sur le point principal notre avis s'écarte de celui d'Auvray [2]. Il nous paraît que les 134 pièces qui constituent la Petite Catéchèse datent toutes de la vieillesse de Théodore ou, pour parler de façon plus précise, de l'an 821 à l'an 826. A la mort du saint, les allocutions de cette dernière époque qui avaient été conservées, furent réunies et formèrent la Petite Catéchèse, par opposition à la collection plus considérable de la Grande Catéchèse. Un biographe [3] affirme que la Petite Catéchèse fut le résultat de l'improvisation, tandis que la Grande Catéchèse aurait été écrite plus à loisir. En cela il peut avoir raison. Il est très vraisemblable, et le tour simple et familier de ces entretiens en est une confirmation, que durant les dernières années de sa vie, Théodore jugea inutile de coucher par écrit sa pensée et qu'il pouvait se fier à sa facilité naturelle, secondée par une longue habitude [4].

Avant d'établir que la Petite Catéchèse ne renferme pas de pièces antérieures à l'année 821, il est nécessaire de rappeler brièvement quelques faits de la vie du Studite. On sait que Théodore subit trois fois l'exil. Une première fois sous Constantin VI, en 797, il fut relégué à Thessalonique. Durant cette période, confiné dans sa prison, il ne put adresser d'exhortation à sa communauté. Il en est de même, peu d'années après en 809, lorsque le saint se voit enfermé dans l'île de Chalki. Le troisième et dernier exil va de 815 à sa mort. A Métopa, où il resta d'abord, à Bonita, qui le garda de 816 à 819, pendant les dix-huit ou vingt mois de son séjour à Smyrne, il était loin des siens et ne put communiquer avec eux que par lettres, ce dont il ne se fit pas faute. A la fin de décembre 820, Léon l'Arménien tombait sous le glaive des assassins et Michel s'empressa de permettre aux iconophiles exilés par son prédécesseur le retour dans la patrie. Théodore revint près de Constantinople, où

[1] Cette dernière assertion d'Auvray est contraire au témoignage des historiens de Théodore. Michel (BHG. 1754, c. 23) énumère après la Petite Catéchèse trois volumes de la Grande Catéchèse : δευτέραν καὶ τρίτην καὶ τετάρτην τῶν μεγάλων κατηχήσεων. La seconde partie de cette collection, formant un tout de 124 sermons, a été publiée par A. Papadopoulos-Kerameus. Plus loin nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

[2] M. Grossu, dans son ouvrage sur S. Théodore Studite, **Преподобный Θеодоръ Студитъ**, Kiev, 1907, pp. 208, 209, se rallie aux conclusions d'Auvray.

[3] *Vita Theodori Studitae* (= BHG. 1574), c. 23.

[4] Dans une des grandes catéchèses (Mai, op. cit. IX, pars altera, 213), le saint avoue que par suite des nombreuses visites qu'il a reçues il n'a pu composer son sermon : ὥστε μηδὲ τὴν κατὰ συνήθειαν κατήχησιν ἰσχύειν με ποιήσασθαι. De fait, ce soir-là, il fut plus bref que de coutume.

il se vit entouré de ses amis et de ses disciples. A ses yeux pourtant l'exil ne prendrait fin que le jour où il lui serait permis de réintégrer son couvent. Ce jour il l'attendit vainement ; ce n'est que vingt-trois ans plus tard, en 844, que ses restes feront leur entrée triomphale à Stoudion [1]. Malgré tout la communauté se reconstitua ; elle s'établit d'abord à Crescent sur le golfe de Nicomédie, puis à Saint-Tryphon, enfin, très probablement, à Prinkipo [2]. Durant la guerre contre le rebelle Thomas, qui se donnait comme partisan des images, les Studites ainsi que les autres iconophiles durent, par mesure de précaution, rentrer provisoirement à Constantinople [3]. De toute la carrière de Théodore, la période qui s'étend de 821 à 826 fut donc la seule où, étant encore en exil et victime de la persécution, le saint pourra reprendre le cours de ses entretiens. Or très fréquentes sont dans la Petite Catéchèse les allusions à la situation dont les Studites pâtissent en ce moment. Partout où dans les allocutions nous trouverons des passages de ce genre, nous aurons la preuve qu'elles furent prononcées entre les années 821 et 826, seule période de la carrière de Théodore où pareilles circonstances se vérifient.

Pour éviter d'allonger outre mesure une sèche nomenclature, il suffira de donner pour chaque pièce les quelques mots caractéristiques, que nous citerons d'après l'édition d'Auvray.

Cat. 3, l. 8, 9 : τῆς ὁμολογίας ἧς ὡμολογήσαμεν, τοῦ διωγμοῦ οὗ δεδιώγμεθα διὰ κύριον.

Cat. 5, l. 56, 57 : πρὸς τὸν παριστάμενον διωγμόν, ὃς ἀπειλῶν ἀπειλεῖ τοῦτο κἀκεῖνο, ὡς ἀκούομεν.

L'expression ἐν τῇ νήσῳ ταύτῃ, qu'on lit dans la catéchèse 12, l. 37, fait songer aussi à la période qui suit 820. Ni à Stoudion, ni à Saccoudion, Théodore n'aurait pu s'exprimer de la sorte.

Cat. 14, l. 41 : εἰδότων ὅτι καὶ ὁ διωγμὸς πρὸ προσώπου ἡμῶν etc.

Cat. 15, l. 5 : πῶς δὲ νῦν ἐσμεν διεσπαρμένοι ἄλλος ἀλλαχοῦ.

Cat. 19, l. 37 : εἰ καὶ ἐν ἐξορίᾳ ἐσμὲν διὰ τὸν λόγον τοῦ Θεοῦ.

Cat. 30, l. 67 : ἐχώμεθα τῆς ἀσκήσεως ἡμῶν, τοῦ διωγμοῦ οὗ κατηξιώθημεν.

Cat. 37, l. 5 : ἐξόριστοί ἐσμεν καὶ δεδιωγμένως ζῶμεν.

Cat. 42, l. 23 : εἴπερ ἄχρι τῆς ἄρτι ὥρας τὸν ὑπὲρ Χριστοῦ διωγμὸν διανύομεν.

[1] Cf. *Anal. Boll.* XXXII, 27 seq.
[2] Ibid. 33, 34.
[3] *Vita Theodori*, BHG. 1754, c. 61.

Cat. 48, l. 7 : εἰ καὶ ἐν ἐξορίᾳ ἐσμέν.

Cat. 49, l. 43 : ὁμολογία ὑπὲρ ἧς καὶ δεδιώγμεθα. La catéchèse 51, prononcée immédiatement [1] après la catéchèse 49, appartient par conséquent à la même période.

Cat. 58, l. 39, 40 : προσευχόμενοι καὶ ὑπὲρ τῶν ὧδε κἀκεῖσε διεσπαρμένων ἀδελφῶν ἡμῶν.

Cat. 61, l. 8 seq. : ὑμῖν δὲ ὁ κύριος τὸν μισθόν, ἀνθ' ὧν προείλεσθε ὑπὲρ αὐτοῦ διωχθῆναι, παράσχοι αὐτοτελῆ.

Cat. 62, l. 5 seq. : ἐπειδὴ καιροῦ καλοῦντος οὐ προείλοντο τὸν ὑπὲρ Χριστοῦ διωγμόν etc.

Cat. 72, l. 26 seq. : ὁρᾶτε γὰρ ποῦ ἐστε. Οὐχὶ διὰ τὸν λόγον αὐτοῦ καὶ τὴν μαρτυρίαν αὐτοῦ ἐν ἐξορίᾳ, ἐν διωγμῷ ;

Cat. 75, l. 4 : ἀλλ' ἐπειδὴ τοῦτο ὁ διωγμὸς οὐ παραχωρεῖ.

Cat. 77, l. 34 : ἔτι ἐν ἀγῶνι καὶ διωγμῷ πάρεσμεν.

Cat. 81, l. 15 : καὶ μαρτυροῦσιν αἵ τε ἐξορίαι καὶ διωγμοί, φυλακαί τε καὶ κακώσεις.

Cat. 84, l. 14, 15 : διὰ τοῦτο ἡμεῖς οἱ ταπεινοὶ ἐμακρύναμεν τῶν ἐν ἄστει ἐν τῇ ἐσχατιᾷ ταύτῃ καθεζόμενοι.

Cat. 87, l. 1, 2 : μεγίστην δωρεὰν ἔδωκεν ἡμῖν ὁ Θεὸς τὸν ὑπὲρ αὐτοῦ διωγμόν.

Cat. 92, l. 41 : ἔτι Χριστὸς δεδίωκται, καὶ αὐτοὶ τὰ μοναστήρια ὑπεδύσαντο.

Cat. 102, l. 3, 4 : τίς δὲ ὁ λόγος ; ἵνα ἄξιον τοῦ κατὰ Χριστὸν διωγμοῦ.

Cat. 103, l. 33 : ... μὴ ὑπάρχειν βοοτρόφον, μή τι ἄλλο πρακτικεύεσθαι παρὰ τὸν τοῦ διωγμοῦ κανόνα.

Cat. 107, l. 42 seq. καίτοι ἐν τῷ μοναστηρίῳ καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἐξὸν ἦν τῷ βουλομένῳ κοινωνεῖν, νῦν δὲ καὶ σπανιώτερον. Théodore et ses moines sont donc hors de leur monastère.

Cat. 114, l. 47 : ὅτι μὴ κατὰ πολλοὺς τῶν δεδιωγμένων κατέχομεν τὰ μοναστήρια.

Cat. 120, l. 34 : καὶ τὸν ἀναίτιον διωγμὸν ὡς ὑπαίτιον τῶν τοιούτων προβαλλόμενοι.

Cat. 121, l. 9 seq. : ὁ ἀνὴρ ὑπὸ τοῦ ἀσεβοῦς Λέοντος κρατηθεὶς καὶ τιμωρηθεὶς ἱκανῶς. L'allusion à Léon l'Arménien montre que le discours est postérieur à l'an 820.

Examinant dans la catéchèse 69 les causes de la chute du moine

[1] Dans la catéchèse 49, l. 48, 49, Théodore disait : ἐπειδὴ καὶ λόγος ἐξῆλθεν, ὅτι ὁ κρατῶν ἐπισκήπτει τὰ καθ' ἡμᾶς, et dans la catéchèse 51, l. 4 seq. on lit : ἤδη γὰρ ἀνήγγειλα ὑμῖν ἐν τῇ προλαβούσῃ κατηχήσει, ὅτι ὁ κρατῶν ἐπισκήπτων ἐστὶ τὰ καθ' ἡμᾶς. Remarquez en outre que les deux catéchèses ont été dites durant les jours qui précèdent le carême.

Alexandre, l'orateur constate, l. 36, que cette apostasie est due en partie à l'isolement dans lequel il vivait : ἐκ τοῦ εἶναι αὐτὸν μεμονωμένον. A cette époque de dispersion, Théodore ne cesse de mettre les siens en garde contre le danger de rester seul, sans compagnon.

La catéchèse 129 renferme un passage (l. 38 seq.) qui paraît nous reporter à la même période. On reprochait aux Studites d'avoir refusé de faire durant le service divin la mémoire de quelqu'un qui avait communié avec les hérétiques et était mort sans avoir donné de signes de repentir. Il n'y a pas de doute qu'il s'agisse ici de l'hérésie des iconomaques.

De la même époque aussi est la catéchèse suivante, la 130ᵉ. Des recommandations adressées (l. 58 seq.) πρὸς τοὺς ὧδε κἀκεῖσε διεσπαρμένους rappellent la dernière phase de la persécution, pendant laquelle tous les Studites n'étaient pas encore groupés en communauté. Une conclusion analogue s'impose pour la catéchèse 117, où le saint donne des conseils identiques à ses subordonnés (l. 42 seq.). La suite du discours nous le montre se plaignant de l'indiscrétion de ses auditeurs trop empressés de divulguer une confidence qu'il leur avait faite : εὐθὺς διεφημίσθη ὁ λόγος, ἔνθεν μὲν ἕως Κωνσταντινουπόλεως, ἐκεῖθεν δὲ ἕως Προύσης. L'orateur n'était donc pas en ce moment à Byzance. Une allusion à la chute lamentable du moine Memnon contenue dans la même pièce (l. 28) nous donne un point de repère pour une autre catéchèse, la 35ᵉ, où nous voyons Memnon repentant accueilli par Théodore. Cette dernière catéchèse est donc postérieure à la catéchèse 117 et rentre dans notre catégorie.

Ailleurs les allusions à la persécution sont moins concluantes. A la rigueur elles pourraient convenir aussi à une période antérieure de la carrière de Théodore. Dans la catéchèse 40, l. 51 seq. nous lisons : « πάντα διὰ Χριστὸν δεύτερα ἡγούμενοι,... ἄν τε πληγὰς ὡς τρυφάς, ἄν τε διωγμὸν ὡς μακαρισμόν..., ainsi ont agi les pères et les frères dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. » Dans la catéchèse 85, l. 12 seq. Théodore demande à ses auditeurs « Ὑπὲρ τίνος δεσμὰ καὶ φυλακαί ; ὑπὲρ τίνος ἐξορίαι καὶ κακώσεις ; ὑπὲρ τίνος βάσανοι καὶ θάνατοι ; » paroles appropriées aux circonstances qui ont suivi la persécution de Léon l'Arménien. La catéchèse 6, avec ses attaques contre les adversaires des images, se rattache vraisemblablement au même groupe, l. 46 seq. : Ἀλλ' οἱ μὲν εἰκονομάχοι ἴσα τῶν Μανιχαίων φρονοῦντες etc.

La persécution est rappelée dans d'autres catéchèses ; il est superflu de les énumérer ici. Elles rentrent dans des catégories que nous pouvons dater de manière encore plus sûre.

Il n'est pas rare que dans une catéchèse Théodore prononce incidemment le nom d'un Studite. Il fournit ainsi plus d'une fois, grâce aux renseignements donnés par sa correspondance, le moyen de fixer approximativement l'âge de certaines pièces.

La catéchèse 2 rappelle la mort de Dométianus. Par les lettres du Studite nous savons que ce moine était encore en vie durant le troisième exil. Théodore lui a écrit personnellement [1] et deux fois il le fit saluer par d'autres [2]. S'il parle publiquement de lui comme d'un défunt, il n'a pu tenir ce langage qu'après son retour de Smyrne. Dans la catéchèse 38 Dométianus est cité également; ici, d'autres indices révélateurs aideront à dater la pièce. Comparant les Studites aux disciples de S. Joannice, Théodore fait remarquer que ceux-ci n'ont subi ni exil, ni emprisonnement, ni flagellation, allusion qui ne s'applique qu'à la dernière période.

On sait que S. Thaddée fut une des victimes de Léon l'Arménien et mourut probablement vers la fin de 816 [3]. Les catéchèses 29, 43 et 133, où son martyre est rappelé, furent donc prononcées après le retour de Smyrne. Disons la même chose de la catéchèse 115 ; elle nous apprend le décès de Jacques, un des compagnons de Thaddée. Flagellé comme lui, il traîna encore pendant quelques années une existence languissante [4]. Grégoire, autre compagnon de Thaddée [5], mourut avant que la catéchèse 132 fût prononcée.

La catéchèse 36 parle de la perte récente de Théodule, qui, lui aussi, reçut de Théodore des lettres durant son troisième exil [6]. Cartérius fut un des trois Studites, retenus prisonniers dans le Stoudion [7] ; nous savons par la catéchèse 96 qu'il vient de passer à un autre monastère, fait qui se place après le retour de Smyrne. La mention des trois apostats Léontius, Hermeias et Nectarius rejette la catéchèse 101 dans la même période.

Une lettre [8] écrite après 820 rappelle la mort de plusieurs moines, parmi lesquels Théososte ; la catéchèse 109, qui fait l'éloge du défunt, datera donc du même temps. La catéchèse 9, parlant de la

[1] Ep. 107, Mai, *Patrum nova bibliotheca*, VIII.

[2] Ep. 38 et 105, Mai.

[3] Cf. *Anal. Boll.* XXXII, 44, note 1.

[4] Cf. ep. II, 100, *P. G.* 99, dans laquelle Théodore fait l'éloge du défunt.

[5] Cf. ep. 51, Mai. Théodore lui écrivit pendant sa captivité. Une lettre, conçue à peu près dans les mêmes termes, est adressée à ses compagnons, parmi lesquels S. Thaddée (Ep. 53, 54, 55, 57, Mai).

[6] Ep. 116, 242, 258, Mai.

[7] Ep. II, 58, *P. G.* 99.

[8] Ep. II, 147, *P. G.* 99.

mort d'Euprépianus, qui reçut une lettre de Théodore pendant le troisième exil [1], doit être rangée dans la même catégorie.

Jean, métropolite de Chalcédoine [2], fut un des correspondants de Théodore, qui, durant le troisième exil, lui adressa deux lettres [3]. Par la vie de S. Joannice nous savons en outre [4] qu'après l'an 820, le métropolite accompagna Théodore rendant visite au saint dans sa retraite de l'Olympe. La catéchèse 22, qui nous apprend la mort de Jean, date donc au plus tôt de 821.

Pour quelques catéchèses il y a moyen de fixer, parfois de façon très précise, l'année, pour quelques-unes le jour, où elles furent dites.

Dans la catéchèse 13, Théodore déclare que la mort continue à faire le vide autour de lui ; il vient d'assister au décès de l'higoumène de Chalki. Par une lettre adressée en 826 à l'évêque Antoine [5], Théodore lui annonce la mort de Michel de Synnades : Avant lui, ajoute-t-il, nous avions déjà perdu Athanase de Paulopétrion et Jean de Chalki. Comme Michel de Synnades est mort le 23 mai 826 et Athanase le 22 février de la même année [6], nous avons le droit de supposer que Jean succomba lui aussi en 826, au plus tard à la fin de 825, et par là nous avons la date de la catéchèse qui nous occupe.

Pour la catéchèse 83 on obtient une date au moins approximative ; l. 23 seq. on lit : Τετραετίαν σήμερον οὐ σπείρουσιν οὐδὲ θερίζουσι δέδωκεν ἡμῖν ὁ Θεὸς ἀνελλιπῶς τὰς τροφὰς τοῦ σώματος. Supposons que la communauté se soit reconstituée vaille que vaille dès les premiers mois de 821, Théodore aurait prononcé ces mots en 825.

D'après des indices analogues, il faudrait placer la catéchèse 86 en l'an 824. Théodore débute comme suit : Ἐν τοῖς τρισὶν ἔτεσι τούτοις, καινήν τινα ζωὴν διαζῶμεν οὔτε πάντη δεδιωγμένοι οὔτε μὴν ἀδίωκτοι διαμένοντες. Ces paroles, qui caractérisent exactement la situation des Studites sous Michel II, auraient donc été dites en 824.

La catéchèse 126 nous apprend que le saint a été malade et qu'il

[1] Ep. 233. Mai.

[2] On ne doit pas confondre Jean, métropolite de Chalcédoine, avec Jean, higoumène de Chalki, dont il est question quelques lignes plus bas. Prochainement nous comptons publier une note sur ce point.

[3] Ep. 166 et 221, Mai.

[4] *Acta SS.* Nov. II, 357, c. 28.

[5] Ep. II, 208, *P. G.* 99.

[6] Pargoire, *Saints iconophiles*, dans *Échos d'Orient*, IV, 347-56.

a cru mourir ; d'ailleurs la vieillesse est là et ceux de son âge ont disparu : οἱ σύγχρονοί μου παρῆλθον. Si ces derniers mots visent, comme cela n'est pas improbable, Pierre de Nicée, Michel de Synnades, Athanase de Paulopétrion, il faudrait placer le discours en 826.

Il est quelque peu malaisé de dater la catéchèse 127, qui suit immédiatement. Michel II était revenu à son projet de réunir dans une sorte de concile [1] partisans et adversaires des images, les souverains eux-mêmes devant être juges des débats contradictoires. Théodore se montre très hostile à l'idée. Incidemment il rappelle à ses auditeurs que voilà douze ans que la persécution dure : μετὰ διωγμὸν δωδεκαετίζοντα. On peut regarder la fin de 814 ou le commencement de l'année 815, comme inaugurant la persécution de Léon l'Arménien ; d'après cela, la catéchèse aurait été dite dans les premiers mois de 826. Mais il y a de bonnes raisons de croire que Théodore fait coïncider le début de la persécution avec celui du règne de Léon, qui monta sur le trône en juin 813. Dans une lettre à Léon le sacellarios [2], Théodore traite le même objet et indique les motifs pour lesquels on ne peut accéder à la volonté du basileus au sujet du synode. Cette lettre est de 824 : « Il y a trois ans, dit Théodore, lorsque j'ai été admis en présence de l'empereur, il nourrissait déjà un projet analogue [3]. » Cette première entrevue ayant eu lieu en 821, la lettre doit dater de 824. Différentes allusions contenues dans le texte confirment cette conjecture. Théodore écrit à Léon que la guerre civile, ἐμφύλιος πόλεμος, sévit. La lutte contre les partisans de Thomas n'a donc pas encore entièrement pris fin. Au même endroit il parle de tremblements de terre [4]. Par la lettre que Michel envoya le 10

[1] Dès le début de son règne Michel le Bègue avait songé à ce moyen pour ramener la paix religieuse ; cela ressort de la lettre adressée à l'empereur (ep. II, 86) au nom des évêques et des higoumènes. Théodore y sollicite une audience impériale mais déclare ne pouvoir accepter le projet d'un synode auquel seraient admis les hérétiques. Après sa victoire sur Thomas, Michel reprit son projet ; et Théodore lui envoya à lui et à son fils un nouveau mémoire (ep. II, 199). La lettre à Léon le sacellarios (ep. II, 129) donne à ce sujet des détails plus explicites : Ἀλλὰ καὶ αὐτοῦ ἤδη τοῦ βασιλεύοντος ἡ αὐτὴ ἔνστασις ὁπηνίκα κατὰ πρόσωπον πρὸ τριῶν ἐτῶν διελέχθη ἡμῖν · οὐκ αὐτοῦ λέγοντος κρίνειν τὴν διαδικασίαν, ἀλλὰ τοῦτον κἀκεῖνον τῶν δῆθεν ὁμοφρόνων ἡμῖν (*P. G.* 99, 1417 B). D'après ces derniers mots, Michel voulait être lui-même juge du débat, tandis que trois ans auparavant il était prêt à laisser ce soin à quelque partisan des iconophiles.

[2] Ep. II, 129, *P. G.* 99.

[3] Cf. plus haut, note 1.

[4] L. c. 1415, C : Νυνὶ δὲ ἐμφύλιος πόλεμος πρόκειται.... σεισμοί τε καὶ λιμοί.

avril 824 à Louis le Débonnaire [1] on sait qu'en ce moment la guerre était terminée ; il y est question de tremblements de terre qui firent tomber bas les murailles de la ville de Panion [2]. Ces mêmes renseignements sont confirmés par le continuateur de Théophane [3]. Il devient difficile dès lors de reculer la lettre de Léon, et conséquemment la catéchèse 127, au delà de 824. Car ces négociations au sujet du concile ne se sont pas prolongées pendant des années. Si la catéchèse 127 est de 824, il faut en dire autant de la catéchèse 116, où il est également fait mention du concile.

La catéchèse 21 fut prononcée peut-être le soir même de la mort de Michel de Synnades, qui succomba, nous l'avons dit, le 23 mai 826. Elle ne saurait être postérieure à cette date que de très peu de jours.

La catéchèse 26 est du 14 septembre 826, fête de l'Exaltation de la croix. Théodore y mentionne la mort toute récente de son ami Pierre de Nicée († 10 ou 11 septembre 826) [4].

La catéchèse 31 fut dictée par l'abbé de Stoudion sur son lit de mort. Reproduite tout entière dans l'encyclique où Naucrace retrace les derniers jours de son supérieur, elle fut lue à la communauté le dimanche 4 novembre 826 [5].

Plus haut (p. 34) on a vu que la catéchèse 69 appartenait aux années qui suivent 820 ; nous pouvons être plus précis. L'orateur rappelle (l. 27) qu'on célébrait en ce jour la fête de S. Platon, fixée au 4 avril. Il avait dit en commençant (l. 6) que le carême touchait à son terme. De 821 à 826, Pâques tombait le 24 mars, le 13 avril, le 5 avril, le 24 avril, le 9 avril et le 1 avril. Il faut exclure les années 821 et 826, où, le 4 avril, on n'était plus en carême ; de même 822 : au mois d'avril de cette année, Théodore était à Constantinople assiégée par Thomas. Séparé des siens, il n'a pu leur adresser des discours. Reste le choix entre 823, 824 et 825. En 823, le 4 avril tombait le samedi saint, en 825 le mardi de la semaine

[1] Baronius, *Annales ecclesiastici*, a. 824, XVIII seq.

[2] L. c. XXIII : *Deinde profecti pervenimus ad castellum, quod dicitur Panadus... immisit eis Deus terrae motum, qui concussit civitatem, a quo muri eius diruti sunt.*

[3] 71, 9 (ed. Bonnae) : τοῦ μὲν σεισμοῦ ἐπιγινομένου καὶ τοῦ τείχους τοῦ Πανίου καταβληθέντος.

[4] Pargoire, *Saints iconophiles*, dans *Échos d'Orient*, IV, 350 seq.

[5] Théodore mourut le dimanche 11 novembre 826 ; le dimanche précédent la catéchèse fut lue à la communauté : Μετὰ δὲ τὴν τετράριθμον τῶν ἡμερῶν τῇ ἑξῆς — ἦν γὰρ ἀναστάσιμος αὕτη — ἐφ' ᾗ κατὰ τὸ εἰωθὸς προκαθεσθεὶς ὁ μακαρίτης, καὶ ἀναγνωσθείσης τῆς αὐτῆς κατηχήσεως. *P. G.* 99, 1841 A.

sainte, en 824 le mercredi de la 5[e] semaine du carême [1]. Or il se fait que l'indication liturgique inscrite en tête de la catéchèse dans plusieurs manuscrits [2] assigne le sermon à ce dernier jour : τῇ τετράδι τῆς πέμπτης ἑβδομάδος. Cette raison paraît suffisante pour admettre que la catéchèse fut prononcée le 4 avril 824. Remarquons en outre que le mardi et le samedi n'étaient pas des jours de catéchèse et que dans la pièce il n'y a aucune allusion ni à la semaine sainte, ni à Pâques [3].

Michel II qui, après quelques années de règne, perdit sa première femme Thécla, n'attendit pas longtemps pour convoler en secondes noces [4]. Son choix, au grand scandale des bons chrétiens, s'était porté sur la fille de Constantin VI, Euphrosyne, alors religieuse à Prinkipo. Ce mariage fera le sujet de la 74[e] catéchèse, qui se place donc en l'an 824 ou 825.

Parmi les catéchèses, il en est trois 43, 99 et 124, qui contiennent une allusion à un même événement. Devant une incursion des Sarrasins la communauté a pris la fuite ; se fiant à la providence, elle passe d'un abri à un autre. Ces trois catéchèses sont, comme les précédentes, de la dernière période. Nous avons vu déjà que, dans l'une d'elles, la 43[e], le Studite rappelle le souvenir de Thaddée, mort en 816 ; et il n'y a pas lieu de croire que, dans les catéchèses 99 et 124, une autre incursion soit visée. Les historiens de l'époque rapportent que, tout au début de la guerre civile, les Arabes se sont livrés à des déprédations sur le territoire de Byzance [5]. Par une politique habile, Thomas parvint à mettre fin à leurs ravages, les ralliant à sa cause et en faisant ses auxiliaires dans la lutte contre l'empereur. Nos trois catéchèses viseraient-elles par hasard cette première incursion, qui se place au commencement du règne de Michel ? Il y a des raisons de croire qu'il s'agit d'une autre razzia, accomplie un peu plus tard. Au moins en deux endroits de la correspondance, Théodore parle des ennuis que lui causent les Agaré-

[1] Ce jour correspond chez les Latins au mercredi de la 4[e] semaine du carême, c'est-à-dire au mercredi qui précède le dimanche de la Passion.

[2] Tel est p. ex. le manuscrit de l'université de Leipzig 348, très riche en indications de ce genre. Cf. Auvray, t. c. 568.

[3] La seule difficulté que l'on puisse faire valoir c'est que, dix jours avant la semaine sainte, on n'est pas encore au bout du carême. Les paroles du Studite devraient donc être prises dans un sens assez large.

[4] Cf. Bury, *History of the eastern Roman empire* (Londres, 1912), 110 et 111. D'après le continuateur de Théophane, 78, le second mariage eut lieu peu après la fin de la guerre. Michel le Syrien, 72, dit que Michel contracta une nouvelle union après quatre ans de règne.

[5] Theophanes continuatus, 54 (ed. Bonn.).

niens. Il écrit à Pierre de Nicée [1] qu'à cause d'eux il a dû s'éloigner de sa retraite, τῆς ξενίας ; il a passé par l'île de Prinkipo, encombrée de fugitifs, d'où il a gagné Chalcédoine. Après une maladie de plusieurs jours il a pu rendre visite à S. Nicéphore, le patriarche dépossédé de Constantinople, et il s'est justifié devant lui. De cette entrevue avec le patriarche il est question également dans la Vie de Théodore [2]. D'après les indications du biographe elle eut lieu après le siège de Byzance, vraisemblablement en été 823, car la chaleur était accablante [3]. Dès lors il y a un motif très plausible pour attribuer à cette époque les trois catéchèses qui traitent de l'incursion des Sarrasins. Une lettre à Sergius, higoumène de Pélécète [4], rappelle les mêmes faits et confirme notre hypothèse. Sergius aurait voulu consulter Théodore en personne, mais il en a été empêché par les Arabes qui ravageaient la contrée. Au même endroit Théodore nous apprend que la guerre civile n'est pas terminée [5]. Peut-être Thomas est-il encore assiégé dans Arcadiopolis. Au moins constatons-nous par ces deux lettres que les incursions des Arabes dont parle Théodore sont tout à fait indépendantes de celles qui remontent aux premiers mois du règne. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les Sarrasins, alliés de Thomas, aient ravagé les provinces restées fidèles à Michel, tel le thème d'Opsikion [6], où se trouve Pélécète, ou que même, après la défaite du rebelle, ils aient profité de l'affaiblissement de l'empire pour faire du butin [7]. Les Sarrasins d'Espagne en feront bientôt autant et enlèveront la Crète à Byzance ; d'autres mettront en danger la Sicile.

Nombreuses sont donc dans la Petite Catéchèse les pièces que l'on doit rapporter aux années 821-826. Avant d'en tirer une conclusion par rapport à l'ensemble de la collection, il convient de jeter un coup d'œil sur les arguments que font valoir ceux qui assignent à l'œuvre du Studite un caractère plus mêlé. L'abbé

[1] Ep. II, 127, *P. G.* 99.
[2] BHG. 1754, *P. G.* 99, c. 61.
[3] Ep. II, 127, *P. G.* 99, 1412 A : Ἐν ῇ ὅσον ἐταλαιπωρήσαμεν, ἀπό τε τοῦ συνέχοντος ἡμᾶς φυγαδευτικοῦ λαοῦ, τοῦ τε καύσωνος...
[4] Ep. II, 179, *P. G.* 99.
[5] Ibid. 1553 C : κωλυθέντα γε μὴν ὑπὸ τῆς συνοχῆς τῶν ἐμφυλίων πολέμων.
[6] Theophanes continuatus, 53, 22.
[7] M. E. W. Brooks parlant d'une époque antérieure de quelques années seulement à celle qui nous occupe, écrit que, d'après les historiens arabes, il ne se passait guère d'année sans que les Sarrasins n'entreprissent au moins une expédition de ce genre. *Byzantine and Arabs in the time of the early Abassids*, dans *The English historical review*, XV (1900), 731.

Auvray énumère dans son introduction [1] toute une série de catéchèses antérieures à 821 ; nous allons les examiner rapidement.

La catéchèse 33 serait de 813. L'orateur débute en disant que, la veille, a été célébré l'anniversaire de la mort de S. Platon : χθὲς τὴν μνήμην τοῦ μακαρίου πατρὸς ἡμῶν ἐπετελέσαμεν. Comme ce jour était commémoré chaque année par les Studites, rien ne nous autorise à croire que le discours fut prononcé le lendemain de la mort du saint († 4 avril 814) [2] ; d'autant plus que nous possédons l'éloge funèbre prononcé par Théodore à l'occasion du décès de son oncle [3].

La catéchèse 60 fut écrite, assure-t-on, avant 813. Motif : les mots ἁγίου πατρὸς παρόντος καὶ διδασκάλου se rapporteraient à S. Platon, qui aurait donc encore été en vie au moment où parlait Théodore. Pour nous, ces mots sont dits à l'adresse non pas de Platon, mais d'un personnage de distinction qui est en ce moment l'hôte de la communauté ; c'est lui, semble dire Théodore, qui aurait dû prendre la parole. Dans beaucoup de grandes catéchèses on trouve une phrase presque stéréotypée qui fait allusion à la présence de Platon et par laquelle l'orateur se recommande à ses prières [4]. Elle diffère complètement de celle-ci. D'ailleurs la pensée des vides que la mort multiplie en ce moment nous reporte bien plutôt aux dernières années de Théodore.

La catéchèse 63 serait de 816. L'hypothèse repose sur un très fragile fondement. Si les martyrs de Bulgarie dont il est question ici, sont ceux que l'on célèbre le 23 ou le 25 juillet et si la catéchèse fut prononcée peu après leur mort, elle serait bien antérieure à 816 ; car ces événements se placent sous Nicéphore. D'ailleurs en 816 Théodore était en prison. La catéchèse appartient vraisemblablement à la dernière période de la vie du Studite. La mort des martyrs de Bulgarie n'est pas présentée comme un fait récent ; les premiers mots de l'exorde le montrent à l'évidence : Βούλομαι ὑμᾶς ἀπὸ διηγήματός τινος προτρέψασθαι εἰς παράκλησιν. Τὸ δὲ διήγημά ἐστι τοιοῦτον. Plus loin dans le courant du discours (l. 46) l'orateur s'écrie : « Que répondent à cela ceux qui croient qu'il n'y a pas de faute à communier avec les hérétiques ? » Idée

[1] Op. cit. LVII, LVIII.

[2] Cf. Pargoire, *Échos d'Orient*, IV, 164 seq. Auvray pensait que le saint était mort en 813.

[3] BHG. 1553.

[4] Parmi les grandes catéchèses, il y en a plus de quarante où l'on trouve des expressions telles que : τῇ εὐχῇ τοῦ πατρός μου καὶ πατρὸς ὑμῶν· συνεργείᾳ τῶν εὐχῶν τοῦ πατρός μου καὶ πατρὸς ὑμῶν· δι' εὐχῆς τοῦ πατρός μου καὶ πατρὸς ὑμῶν etc.

familière à Théodore et caractéristique de la dernière phase de la lutte.

C'est à l'an 818 qu'est assignée la catéchèse 83 à cause des mots : τετραετίαν σήμερον οὐ σπείρουσιν (l. 23). Ci-dessus (p. 37) nous avons montré que cette homélie est plus récente. La mettre en 818, c'est oublier qu'à cette époque Théodore est rigoureusement surveillé dans son cachot de Bonita.

Une date beaucoup plus ancienne est attribuée à la catéchèse 114; elle aurait été prononcée en 809. Comme preuve, on cite le membre de phrase : τῶν τε ἁγίων πατέρων ἡμῶν ἀναθεματιζομένων. Ces mots auraient trait au synode réuni en 809 par Nicéphore. Ils se rapportent plutôt au synode qui eut lieu sous Léon l'Arménien, après la déposition du patriarche S. Nicéphore. La catéchèse est d'ailleurs beaucoup plus récente. La situation actuelle des Studites comparée (l. 40) à celle d'autres religieux qui avaient souffert pendant la dernière persécution (l. 47 ; cf. ci-dessus p. 34) nous ramène en deçà de 820. Plus loin nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

La catéchèse 116 serait de 820 à cause de la mention du concile. Nous croyons avoir prouvé plus haut (p. 39) que ce discours est postérieur de plusieurs années.

On n'allègue pas d'autres arguments contre la thèse que nous avons tâché d'établir. L'abbé Auvray, qui ne touche cette question que de façon secondaire, s'est appuyé en général sur l'autorité des Bénédictins qui, au XVIIIe siècle, songèrent à éditer les œuvres du Studite. C'est à leurs travaux préparatoires qu'il a emprunté les raisons que nous venons de contrôler [1].

La catéchèse 7 nous fournit le moyen de faire une sorte de contre-épreuve de notre thèse. Elle fut prononcée peu avant l'Ascension : ἑορτὴ ἡμῖν ἡ ἐν προθύροις ἀνάληψις τοῦ σωτῆρος ἡμῶν (l. 1, 2). Dans la même allocution l'orateur parle aussi de S. Pacôme : ὁ νῦν ὑμνούμενος Παχώμιος (l. 55). C'est le 15 mai [2] que les Studites faisaient la mémoire de ce saint. De 821 à 826, l'Ascension tombait respectivement le 2 mai, le 22 mai, le 14 mai, le 2 juin, le 18 mai, le 9 mai. Il est donc à présumer que la catéchèse fut dite le 14 mai 825. Ce jour était un dimanche. Le soir après mati-

[1] Cf. Auvray, op. cit. *Notae historicae*, 635 seq.

[2] La fête de S. Pacôme est célébrée le 7 ou le 15 mai. C'est cette dernière date qui lui était assignée chez les Studites. Le cod. Paris. 382, qui nous a conservé un calendrier de leur monastère, porte fol. 247 : μηνὶ τῷ αὐτῷ ιε' τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Παχωμίου...

nes, qu'on anticipait toujours, l'higoumène pouvait dire que la fête de l'Ascension était ἐν προθύροις et faire la mémoire de S. Pacôme dont on venait de célébrer l'office [1].

Dans les pages qui précèdent, nous avons pu dater, au moins de façon approximative, bon nombre de catéchèses ; pour celles qui restent, un tiers environ, il est moins aisé de prouver qu'elles remontent à la même époque. Ce que l'on peut affirmer, c'est que rien dans ces courtes allocutions ne s'oppose à ce que le Studite les ait prononcées à la fin de sa vie. On y cherche vainement un trait, une parole qui fasse soupçonner qu'elles appartiennent à une période plus reculée. Bien au contraire, certaines idées familières à Théodore, surtout durant ses dernières années, reviennent volontiers sur ses lèvres : la perte de ses amis, l'approche de la mort, l'appréhension du redoutable au-delà, toutes les préoccupations d'un homme qui sent ses forces dépérir et sait que ses jours sont comptés [2]. Fréquemment aussi, dans ses paroles, on sent comme le regret de ne pouvoir rentrer sans condition dans le Stoudion, où se sont passées ses meilleures années. Les Studites traînent une existence souvent errante, toujours précaire, tandis que leurs compagnons de souffrance du temps de Léon l'Arménien se sont montrés moins rigides et ont la libre jouissance de leurs monastères. C'est ainsi que Théodore fera des reproches à l'abbé de Cathares, rentré dans sa μονή [3]. Pour lui, il refuse toute relation avec l'adversaire des images et préfère l'exil plutôt que de transiger sur ce point. L'écho de ces sentiments se perçoit dans plusieurs catéchèses (60, 63, 81, 84, 92, 97, 114) et peut servir de critère pour les dater. Malgré tout,un certain nombre d'entre elles se refusent à nous livrer des indices positifs. Ce n'est évidemment pas une raison pour ne pas affirmer qu'elles sont aussi de la même époque.

[1] Depuis l'entrée en charge de Théodore comme higoumène en 794 jusqu'en 815, où commence le troisième exil du saint, l'Ascension ne tomba jamais le 19 mai, ni le 16 mai, ni le 18 mai, seuls jours pour lesquels se vérifient les conditions présupposées dans la catéchèse. En 798 et en 809, la fête se célébrait le 17 mai, mais en ce cas la catéchèse aurait eu lieu le lundi ou le mardi, ce qui était contraire à l'usage. Les dimanches,mercredis et vendredis étaient les jours de catéchèse.

[2] Cf. les catéchèses 8, 60, 88, 89. 112 etc. Parmi les pièces dont nous avons tâché de fixer l'âge par d'autres voies, plus d'une développe le même thème.

[3] Il s'agit ici de S. Jean, higoumène de Cathares en Bithynie, un de ceux qui tinrent bon durant la persécution de Léon l'Arménien ; il mourut en exil sous l'empereur Théophile. Cf. sa notice dans *Synax. Eccl. CP.* 631-34.

La correspondance du Studite a été rangée dès l'origine en plusieurs livres correspondant aux différents exils subis par le saint. Pour les catéchèses nous pouvons en dire autant. Le livre II de la Grande Catéchèse [1] qui compte 124 pièces n'en renferme aucune qui se rapporte à la dernière période [2]. Pour les catéchèses publiées par Cozza-Luzi [3], nous avons pu faire une constatation analogue. D'autres catéchèses n'ont pas encore été retrouvées ou sont demeurées inédites. N'est-il donc pas très probable que les 134 sermons qui composent la Petite Catéchèse et dont un nombre considérable, nous l'avons vu, doivent être placées entre les années 821 et 826, se rapportent toutes à cette même période ?

Un autre problème se pose. Si la Petite Catéchèse remonte tout entière aux dernières années de Théodore, a-t-elle conservé dans la classification des pièces l'ordre chronologique ? Suivant les indications des manuscrits [4], la Petite Catéchèse se divise en deux parties. La première qui comprend 73 sermons est rangée d'après le cycle des fêtes, et chacun d'eux est assigné à un jour déterminé. On y trouve des allocutions pour Pâques et pour les dimanches qui suivent, pour l'Ascension, la Pentecôte etc., pour les fêtes de S. Jean Baptiste, de la Transfiguration etc. ; puis viennent les solennités de la Nativité, de l'Épiphanie, les fêtes de S. Euthyme (20 janvier), de S. Jean Chrysostome (27 janvier), des sermons pour les dimanches, mercredis et vendredis du carême, pour la fête de l'Annonciation (25 mars), pour la semaine sainte. Avec la catéchèse 74, commence la deuxième série où l'ordre devient beaucoup plus arbitraire. Dans certains manuscrits [5], on lit en

[1] Au témoignage des historiens de Théodore, la Grande Catéchèse se composait de trois livres. Le manuscrit 111 de Patmos, incomplet du commencement, contient les deux premiers. Le livre II seul a été livré à l'impression, Τοῦ ὁσίου Θεοδώρου τοῦ Στουδίτου Μεγάλη Κατήχησις : βιβλίον δεύτερον ἐκδοθὲν ὑπὸ τῆς αὐτοκρατορικῆς ἀρχαιογραφικῆς ἐπιτροπῆς, ἐν Πετρουπόλει, 1904. Le même texte a paru dans l'édition des Grands Ménées de Macaire, novembre 11, Saint-Pétersbourg, 1904.

[2] Elles semblent s'échelonner entre l'année 798, date de l'établissement des Studites à Constantinople, et l'année 815, où commence le troisième exil du Studite. Bon nombre ont été prononcées du vivant de S. Platon († 4 avril 814).

[3] Mai, *Nova Patrum Bibliotheca*, IX, pars altera et X, pars prima, 7-159. Cozza-Luzi y a publié 111 sermons de la Grande Catéchèse ; de ce nombre 38 appartiennent au livre II ; les 73 autres sont extraites vraisemblablement des livres I et III.

[4] Auvray, dans son édition de la Petite Catéchèse, a mis l'annotation critique à la fin du volume ; c'est là que l'on trouve les lemmata placés en tête des différentes pièces.

[5] Auvray, op. cit. p. 574.

cet endroit : ἀρχὴ τῶν κατηχήσεων τοῦ χύματος. Si j'entends bien, on a réuni là, pêle-mêle, toutes les catéchèses qu'on n'avait pas fait rentrer dans la catégorie précédente.

Parmi les pièces de la première partie bon nombre ont été dites au jour marqué par les mss ; le plus souvent, dans le corps même de la catéchèse, la fête qu'on célèbre est rappelée. Pour les grandes solennités, il était tout naturel que l'orateur prît comme thème le mystère du jour. Mais à vouloir prétendre que toutes les catéchèses furent prononcées à la date liturgique que porte le manuscrit, on courrait risque de se tromper. En tête de la catéchèse 60 la plupart des codices ont : τῇ δ' τῆς γ' ἑβδομάδος, c'est-à-dire le mercredi de la 3e semaine (du carême). Dans le discours, il est parlé incidemment (l. 7 seq.) de l'évangile du jour, qui n'est autre que celui d'un des dimanches après la Pentecôte [1].

Pourtant l'ordre suivi dans le classement, et qu'on peut regarder comme originel, ne fut pas, en général, arbitraire. Parmi les catéchèses de la dernière période, un choix a été fait de toutes celles qui se rapportaient ou convenaient à une fête de l'année, et on les a rangées dans l'ordre du calendrier liturgique. Dans cette disposition il n'y avait pas lieu de se soucier si une catéchèse avait été prononcée en telle ou en telle année ; il suffisait qu'elle fût appropriée à la solennité. L'higoumène n'étant pas obligé d'adresser lui-même la parole à sa communauté, il pouvait remplacer le sermon par une lecture. L'usage ne tarda pas à s'établir de lire trois fois par semaine pendant une partie de l'année liturgique une catéchèse du Studite [2]. Il ne faut probablement pas expliquer autrement pourquoi la première partie des catéchèses fut disposée de cette façon; celles qui restaient furent rangées d'après un ordre plus arbitraire, dans la seconde catégorie τοῦ χύματος. Il y a d'ailleurs des preuves péremptoires pour établir que l'ordre des catéchèses ne fut pas chronologique [3]. Qu'on se rappelle les catéchèses que nous avons pu dater et qu'on examine la place qu'elles occupent :

[1] C'est la péricope de S. Luc sur le jugement dernier, XVII, 26; elle était lue le mardi qui suit le 9e dimanche de S. Luc, c.-à-d. bien longtemps après le carême. Cf. Scholz, *Novum Testamentum graece*, I, 467.

[2] Cet usage est déjà mentionné par les biographes de Théodore, *Vita*, BHG. 1754, c. 23 et *Vita*, BHG. 1755, c. 36 et il s'est maintenu depuis. Cf. Nilles, *Kalendarium*[2], II, 11 : A dominica publicani et pharisaei catecheses S. Theodori Studitae in monasteriis ecclesiae orientalis legi e Card. Lewicki enotavimus.

[3] Les catéchèses 64 et 65 ont été prononcées l'une et l'autre à l'occasion de la fête de l'Annonciation. Bien qu'elles se suivent immédiatement, il n'y a pas de doute qu'elles n'aient été dites au moins à un an d'intervalle.

par exemple celle qui fut prononcée le 4 novembre 826 est rangée 31[ième]. En plus d'un sermon, le Studite rappelle la catéchèse précédente [1]; tel est le cas pour les catéchèses 2, 44, 48, 51, 70, 81. Il suffit d'examiner ces pièces pour constater que l'allusion ne se vérifie en aucune façon. Au contraire on peut affirmer que les catéchèses 116 et 117 ont été dites à peu d'intervalle [2]; la catéchèse 51 fut prononcée [3] après la catéchèse 49.

Une dernière question avant de conclure.

Avons-nous toutes les catéchèses prononcées de 821 à 826 ou quelques-unes se sont-elles perdues ? Les catéchèses qui, au lendemain de la mort du Studite, furent réunies en volume, nous les possédons encore. Il est permis de penser qu'au cours des nombreuses pérégrinations des Studites, certaines instructions de cette période se sont perdues ou ne furent pas recueillies par les tachygraphes ; mais il semble peu probable qu'elles soient nombreuses. Après son retour de l'exil Théodore vécut encore six ans environ. Du texte même des catéchèses [4] il ressort que tantôt la maladie, tantôt un voyage, d'autres fois les déplacements forcés de la communauté empêchèrent l'higoumène de faire sa conférence habituelle. Défalquez en outre tout le temps du séjour à Constantinople durant la guerre contre Thomas. Songeons que Théodore ne dut pas reprendre l'usage des catéchèses dès les premiers jours du retour de Smyrne ; quelques mois s'écoulèrent sans doute avant que la communauté, partiellement reconstituée, reprît ses usages forcément interrompus depuis longtemps. Rien d'ailleurs dans les catéchèses ne rappelle le temps qui suivit immédiatement l'exil.

A cet égard, un point important est de savoir combien de fois par semaine la catéchèse avait lieu. Dans son testament [5] Théodore recommande à l'higoumène de la faire trois fois par semaine, soit par lui-même, soit par un de ses subordonnés. Dans la note du

[1] Cf. Auvray, op. cit. LVIII.

[2] La catéchèse 116 parlait de l'arrivée d'Eustratius. Théodore fait à son auditoire une communication à ce sujet ; il s'agissait de la réunion du concile. Dans l'entretien suivant l'higoumène se plaint de l'indiscrétion de ses moines qui ont aussitôt divulgué ce qu'ils venaient d'apprendre (cf. supra p. 35).

[3] Cf. ci-dessus, p. 34.

[4] Cf. cat. 82, l. 6 ; cat. 124, l. 1.

[5] Παραφυλάξεις πάντως τοῦ ποιεῖσθαι τρισάκις τὴν κατήχησιν τῇ ἑβδομάδι, καὶ καθ' ἑσπέραν ἢ διὰ σαυτοῦ, ἢ δι' ἄλλου τῶν τέκνων. *P. G.* 99, 1820, c. ια'.

codex Paris. 891 le scribe a ajouté [1] qu'elle se fait le dimanche, le mercredi et le vendredi de chaque semaine ainsi qu'aux grandes fêtes de l'année. S'il en était ainsi, le chiffre de 134 catéchèses paraîtrait bien petit pour un espace de plusieurs années. Mais il est certain que Théodore, même en temps normal, ne faisait pas régulièrement, trois fois la semaine, l'instruction à sa communauté ; sur ce point nous avons son propre témoignage. Dans la catéchèse 47, il dit qu'il adresse la parole à ses religieux une, deux ou trois fois la semaine [2], et ailleurs [3] il nous apprend qu'un des devoirs de sa charge est de composer la catéchèse hebdomadaire. Naucrace, son disciple et successeur, lorsque, dans l'encyclique adressée aux Studites après la mort de Théodore, il loue le saint de sa fidélité à faire la catéchèse, semble dire qu'elle ne devait se donner que le dimanche [4]. Les autres fois c'était sans doute une homélie des Pères ou un extrait de Vie de saint qui en tenait lieu.

Théodore lui-même remplaçait parfois la catéchèse par une lecture tirée des Saints Pères. C'est ainsi qu'un jour de Pâques il lut à sa communauté, en guise de catéchèse, un sermon de S. Jean Chrysostome, qu'il fit précéder de quelques paroles d'introduction [5].

Dès lors le chiffre de 134 catéchèses ne paraîtra pas trop inférieur pour cette dernière partie de la carrière de Théodore. La Grande Catéchèse renferme les instructions données par Théodore avant son exil de 815. Ce recueil, nous l'avons vu un peu plus haut, comprend trois parties : la première et la seconde sont conservées dans un manuscrit de Patmos. La deuxième par-

[1] Fol. 7ᵛ : Βίβλος περιέχουσα κατηχήσεις συλλεγείσας ἀπὸ τῶν ὅλων κατηχήσεων τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Θεοδώρου τοῦ Στουδίτου, αἵτινες καὶ ὀφείλουσιν ἀναγινώσκεσθαι ἔν τε ταῖς κυριακαῖς, ταῖς τετραδοπαρασκευαῖς καὶ ταῖς μεγάλαις ἑορταῖς τοῦ ὅλου ἐνιαυτοῦ, καθὼς ἄρα καὶ συνετέθησαν. Cf. Auvray, op. cit. LXXII.

[2] L. 1 seq. : οὐ μέγα τι ποιοῦμεν κατὰ μίαν σαββάτων, ἤτοι δὶς ἢ τρὶς διαλεγόμενοι ὑμῖν.

[3] Οὐκ ὀφείλω ἀμελεῖν τῆς διακονίας μου, ἀλλ' ἀεὶ μετὰ τῶν ἄλλων καὶ τὴν ἑβδομαρήσιον κατήχησιν ποιεῖσθαι. Grande Catéchèse κβ', op. cit. 157, l. 8 seq. Dans la catéchèse 53, Mai, *Patrum nova bibliotheca*, IX, 2,146, on lit également : εἴθε δὲ καὶ ὑμῖν ἡ ἡμερησία τῆς ἑβδομάδος... ἐπιδιδομένη κατήχησις.

[4] Nous avons vu plus haut (p. 39) que Théodore dicta sur son lit de mort une dernière catéchèse. A ce propos Naucrace écrit : ἡ ἄληκτος καὶ οἱονεὶ ἀπαράβατος κατὰ τὸ εἰωθὸς παρ' αὐτοῦ ἐξηχουμένη ἑκάστοτε σωτήριος διδασκαλία... *P. G.* 99, 1836 C. Plus loin nous voyons que le saint fait lire le dimanche son discours composé quatre jours plus tôt. Cf. ci-dessus, p. 39, note 5.

[5] *P. G.* 99, 709-720.

tie, publiée par A. Papadopoulos-Kerameus, compte 124 morceaux, tandis que la première, encore inédite en partie, en a 87. Admettons que la troisième et dernière partie, dont les pièces sont dispersées, en renferme une centaine, nous aboutissons à un total d'un peu plus de 300 discours pour la première partie de l'higouménat de Théodore [1], qui s'étend à une période bien plus longue et pendant laquelle la vie de communauté se déroule avec moins d'incidents troublants. Comparativement, le chiffre de 134 sermons de la Petite Catéchèse ne paraît pas disproportionné.

Si, comme nous croyons l'avoir établi, la Petite Catéchèse constitue l'ensemble des allocutions faites par Théodore Studite à sa communauté durant la dernière phase de sa vie, elle devient d'un précieux secours pour contrôler et compléter les données que nous ont laissées les biographes du saint. Éclairée par la correspondance, la Petite Catéchèse à son tour confirme et explique les indications fournies par les lettres. A l'occasion, elle pourra venir en aide à l'histoire profane pour l'intelligence d'une période trop peu connue. C'est ce que nous voudrions montrer en finissant.

Le rebelle Thomas vint mettre le siège devant Constantinople avant la fin de la première année du règne de Michel. A cet égard le témoignage de l'empereur dans sa lettre à Louis le Débonnaire est formel [2]. Au mois de mai de la même année, Théodore était établi avec sa communauté renaissante en face de la ville [3]; écrivant à quelques-uns de ses religieux, il parle des empereurs au pluriel : τῶν θεοπροβλήτων ἡμῶν βασιλέων [4]. Théophile

[1] M. Grossu, op. cit. p. 210 et 213, mentionne une traduction russe très libre de la Grande Catéchèse par l'archevêque Théophane parue en 1898 (lire sans doute 1888) et faite d'après un ms. du monastère de S. Panteléémon du mont Athos. Le premier livre compte 87 catéchèses, le second 124 et le troisième 60. Nous avons quelques raisons de croire que ce dernier est incomplet.

[2] (Thomas) potestatem habuit veniendi partibus Thraciae et Macedoniae et sic festinus veniens, civitatem nostram obsedit, et navali exercitu circumdedit eam in mense decembri *decima quinta indictione*. Baronius, *Annales ecclesiastici*, ad annum 824, XXI. Le mois de décembre de la quinzième indiction correspond à l'année 821. M. J. B. Bury (*A history of the Eastern Roman Empire*, London, 1912, p. 463, 464) est d'avis que la ville ne fut véritablement investie qu'au printemps 822.

[3] Ep. II, 90, *P. G.* 99, 1340 C : Ὧδε ἐσμὲν πρὸ τοῦ ἄστεως παροικοῦντες εἰδήσει τῆς βασιλείας. Le mot ἄστυ désigne Constantinople ; plus d'une fois nous retrouvons sous la plume de Tnéodore la même expression employée dans le même sens.

[4] Ibid. 1340 B. Un peu plus loin il dira : ἀπευχαριστοῦμεν τοῖς κρατοῦσιν.

était donc déjà associé au trône, événement qui se place le 12 mai 821 [1]. La première entrevue avec Michel venait d'avoir lieu également. Malgré l'échec partiel subi par les iconophiles en cette occasion, le Studite est heureux de la liberté que lui a laissée l'excellent empereur : ἡ ἐλευθερία πρὸς τοῦ ἀγαθοῦ βασιλέως ἐπιτεταγμένη. Pour ce qui est de l'avenir, il restera là où il est, ou se retirera ailleurs suivant le bon plaisir impérial [2]. Supposons que l'ordre de partir pour Crescent, sur le golfe de Nicomédie, ne tardât pas à être intimé au Studite, celui-ci n'a pu y être installé avant le commencement de juin au plus tôt. Ne serait-ce pas dans cette retraite paisible que Théodore eut vent pour la première fois de la guerre civile ? Au début de la catéchèse 97, il s'écrie : Πάλιν πόλεμος γέγονεν, ὥς φασιν, καὶ πόλεμος ἐμφύλιος. Il faudrait conclure qu'à la cour de Byzance, avant juin 821, on ne s'était guère préoccupé de ce que faisait le compétiteur Thomas. Vers cette époque seulement, l'alarme fut donnée et un premier corps expéditionnaire, trop faible numériquement, fut envoyé contre lui [3]. Peut-être trouvera-t-on dans la catéchèse 94 un écho de la défaite subie.

Cette catéchèse s'occupe incidemment du triste sort réservé aux sujets du basileus qui ont fui devant les barbares ; leur seul crime est de ne pas s'être fait tuer. Selon toute apparence l'affaire est récente. Si, comme nous le croyons, elle se rapporte au règne de Michel II, il y a là peut-être une allusion au premier échec subi par les troupes impériales [4]. Thomas traînait à sa suite suffisamment de barbares pour qu'on pût employer le terme de ἀλλοφύλων en parlant de son armée.

La catéchèse 27 rapporte que l'empereur est rentré de son expédition et va s'occuper probablement des affaires religieuses [5]. Elle fut prononcée à l'époque des semailles et on n'était pas encore

[1] Cf. Bury, op. cit. 80.

[2] Ep. II, 90, *P. G.* 99, 1340. Au témoignage du biographe de Théodore, Michel, le saint était déjà établi à Crescent (c. 59), avant d'avoir eu sa première entrevue avec l'empereur. Si l'on veut concilier cette affirmation avec ce que nous lisons dans la lettre II, 90, il faudrait admettre que Théodore, avant de rentrer à Crescent, s'établit pour quelque temps en face de Byzance ; il est bien possible que ce ne fut qu'après les démarches faites chez Michel II, que le Studite se fixa à Crescent. Pour cette dernière période, l'information du biographe présente plus d'une lacune.

[3] Theophanes continuatus, 55, l. 15.

[4] Ibid. l. 15 seq.

[5] L. 39 seq. Ὅτι δὲ ὁ κρατῶν ἐπέστρεψεν ἐκ τῆς ἐκ στρατείας ἴσως ἀναβαίνουσι λογισμοὶ ἐν ταῖς καρδίαις ὑμῶν διασκοπούντων τί καὶ πῶς ἀποβήσεται τὰ τῆς ἐκκλησίας.

au 21 mars ; car les nuits sont plus longues que les jours [1]. Selon toute probabilité, c'est du retour définitif de Michel après sa victoire sur les rebelles qu'il s'agit ici. Thomas est mort dans les supplices [2] à la mi-octobre 823 ; peu après les habitants de Bizye livrèrent à l'empereur le fils adoptif de Thomas, Athanase, auquel le même sort fut réservé. Restait à soumettre deux villes, Panion [3] et Héraclée [4], qui ne tardèrent pas à être réduites. C'est seulement alors que, d'après le témoignage concordant des sources, Michel II revint à Constantinople. Dans la lettre que l'empereur écrivit le 10 avril 824 à Louis le Débonnaire, il lui raconte les différentes péripéties de la guerre qui vient de se terminer. D'après les indications fournies par notre catéchèse, ce serait au moment des semailles [5], fin de février ou commencement de mars, que Michel rentra dans sa capitale. Menus détails, si l'on veut, mais qui, aux yeux de l'historien, ont leur valeur.

V. D. V.

[1] L. 27... αἱ νύκτες ἄρτι πελαγίζουσι τῇ σμικρότητι τῶν ἡμερῶν.

[2] Genesius, 45 ; Theophanes continuatus, 70.

[3] La ville de Panion se trouvait au nord de la Marmara, à quelque distance de Rodosto. Cf. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, dans *Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien*, 113, p. 332.

[4] Héraclée est l'ancienne cité de Périnthe.

[5] Il est à noter pourtant que la catéchèse 27, qui dans presque tous les manuscrits porte le titre εἰς τὸν σπόρον, est assignée par le codex grec 348 de Leipzig au 26 septembre. Si elle avait été réellement prononcée à cette date, il faudrait admettre que l'empereur Michel rentra provisoirement à Constantinople aussitôt après la prise d'Arcadiopolis et encore avant l'exécution de Thomas, qui n'aurait pas été mis à mort immédiatement après la reddition de la place. Remarquons que le codex de Leipzig renferme des dates qui sont manifestement inexactes. En tête de la catéchèse 41 on lit : μηνὶ τῷ αὐτῷ λ' (janvier) εἰς τὴν μνήμην τῶν ἁγίων τριῶν ἱεραρχῶν Βασιλείου, Γρηγορίου καὶ Χρυσοστόμου. La fête des trois hiérarques mentionnée ici est d'institution récente et postérieure à l'époque du Studite. Cf. E. Lamerand, *La fête des trois hiérarques dans l'Église grecque*, dans *Bessarione*, IV, 164-76.

L'autobiographie de S. Antoine le néo-martyr.

Après avoir annoncé, il y a plus de deux ans [1], l'intention de publier la version géorgienne de la Passion de S. Antoine le Qoraïšite, en même temps que le texte arabe et la version éthiopienne, il nous a fallu renoncer à cette partie de notre projet. La copie photographique du manuscrit 57 du couvent des Ibères qui nous avait été promise, a paru ensuite impossible à obtenir [2], puis nous est arrivée finalement quand nous ne l'attendions plus, après que l'article où elle devait être employée avait déjà paru [3].

Ce contretemps est le moindre de ceux qui devaient survenir à notre édition. Il fut aussitôt réparé avec avantage. Un érudit géorgien, M. I. Kipšidze, a repris et traité excellemment le sujet abandonné [4]. Le texte de la Passion géorgienne qu'il vient de publier est celui de ce même manuscrit 57 d'Iviron, que, plus heureux que nous, il avait à sa portée dans une photographie exécutée en 1911 pour le Musée Asiatique, par ordre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Il put le collationner sur le manuscrit du Sinaï géorgien 62 [5], photographié pour lui par M. le prof. V. Beneševič. Le même obligeant opérateur lui avait photocopié également le texte d'un second codex de la bibliothèque de Sainte-Catherine, géorgien 71 [6]. Mais l'épreuve s'altéra en route et ne put être utilisée qu'en partie.

Outre la Passion de S. Antoine-Rawakh — pour garder ici le style du nouveau document — M. K. a publié l'office du saint, contenu dans les Ménées géorgiens, à la date du 19 janvier, d'après deux manuscrits : l'un du musée Asiatique (N° 124), l'autre de la Bibliothèque de la « Société pour la propagation de l'écriture et de la lecture parmi la population géorgienne », à Tiflis (N° 425 ; Xe siècle).

[1] *Anal. Boll.* XXX, 401, note 7.
[2] *Anal. Boll.*, XXXI, 414.
[3] Ibid. XXXI, 410-50.
[4] **Житіе и мученичество св. Антонія-Раваха**, dans **Христіанскій Востокъ**, II, 54-104.
[5] Ou 52 (Kipšidze, l. c. 62).
[6] Ou 77 (Kipšidze, l. c. 66).

Il ne nous appartient pas d'apprécier ici du point de vue philologique ou linguistique [1] cette publication érudite où l'on croit reconnaître la marque distinctive de la jeune et laborieuse école groupée autour de M. le prof. N. Marr. C'est, en tout cas, la même méthode attentive et patiente, à laquelle on ne pourrait souhaiter qu'une exactitude un peu moins soucieuse d'épuiser la matière, et qui, renonçant à tout dire, garderait mieux à chaque détail son rang d'importance relative [2].

Mais M. K. a pris argument des textes édités par lui pour discuter, prudemment d'ailleurs, la valeur historique de la légende et l'histoire de la légende elle-même [3]. A ces deux côtés de la question, nous pouvons aujourd'hui apporter quelques données complémentaires. Voyons d'abord les nouvelles indications qui ressortent de la version géorgienne.

Ce qu'elle a de plus original, c'est qu'elle affecte le tour d'une autobiographie. Le prologue oratoire que paraissait révéler l'*incipit* de la pièce [4] est en réalité une prière, par laquelle Antoine remercie Dieu de l'avoir amené des ténèbres de l'infidélité à la lumière de la vérité chrétienne. Après cet exorde, qui tient en quelques phrases toutes générales, le narrateur supposé raconte sa propre histoire, telle à peu près qu'on la connaît déjà. Il y a pourtant quelques différences. Nous les relèverons tout à l'heure, si tant est qu'elles n'apparaissent pas suffisamment dans le résumé ci-dessous.

Rawakh est un habitant de Damas. Sa maison est située — dans la ville même [5], semble-t-il — tout proche le couvent de

[1] Une large partie de l'introduction est consacrée à décrire, dans le plus minutieux détail, avec un facsimilé à l'appui, toutes les particularités paléographiques et grammaticales des manuscrits.

[2] Une simple question cependant, P. 82, l. 3-4 : ვითარ იყო ჵ ძმანო ჩემნო ქრისტჱს-მიერო დღესასწაული : « Quand vint, ô mes frères, la fête du Christ de S. Théodore » (Христовъ праздникъ святого Θеодора), ne serait-il pas plus naturel de dire : *Quando venit, fratres mei in Christo, festum S. Theodori...?* — P. 83, l. 27 : « des vieillards estimables selon ma supposition » [по (моему) предположенію достойныхъ]. Les mots géorgiens : მოხუცებულთა ღირსად საგონებელთა, retraduits en arabe : شيوخ اعزّاء الاعتبار donnent le sens parfaitement simple : *senes auctoritate spectabiles*. Mais ceci anticipe un peu sur les observations qui vont suivre.

[3] T. c. 56-61.

[4] *Anal. Boll.* XXXI, 414.

[5] Et non à Naïrab (cf. ibid. 419-20).

Saint-Théodore. De sa fenêtre, qui domine l'église, juste en face de l'autel, Rawakh, à qui la psalmodie des chrétiens donne sur les nerfs, se venge en troublant les offices. Il lance des projectiles sur le célébrant, ou bien il s'amuse en l'absence des fidèles à cribler de trous les draperies du sanctuaire.

Un jour de fête, il tire une flèche sur le prêtre occupé à célébrer le saint sacrifice. La flèche, ramenée en arrière par une force mystérieuse, revient lui transpercer la main droite. Antérieurement à cet exploit sacrilège, Rawakh s'était déjà oublié à prendre comme cible l'image de S. Théodore. Cette fois-là, il en avait été quitte pour un choc inoffensif de sa flèche, qui était venue rebondir contre sa poitrine.

Le jour de la fête de S. Théodore, Rawakh, posté comme d'ordinaire à sa fenêtre, assiste à la grand' messe. Il voit le pain d'autel remplacé par un agneau blanc, au dessus duquel une colombe blanche agite ses ailes. (La vision est décrite à peu près comme dans le texte éthiopien, avec quelques détails supplémentaires.) L'office terminé, Rawakh interpelle le célébrant et les autorités du clergé, leur demandant l'explication de ce spectacle insolite. A son récit, très circonstancié, ceux-ci répondent que tout s'est passé comme à l'ordinaire et que du reste il n'a pu les voir goûter à la chair d'un agneau, puisque l'on est en carême.

Le lendemain matin, après une nuit d'insomnie, Rawakh voit en songe S. Théodore, qui lui tient à peu près le même discours que dans la version éthiopienne. Rawakh n'attache aucune importance à cette apparition et la vision se répète la nuit suivante. Cette fois, il prend peur mais ne conclut pas. La troisième nuit, il finit par se rendre à une dernière et plus pressante exhortation.

Le converti garde quelque temps son secret. Quand arrive l'époque où les chrétiens vont à Jérusalem, il se joint à un groupe de pèlerins. Parvenu dans la ville sainte, il vend son cheval et se tient caché durant plusieurs jours. Puis il va se présenter au patriarche Élie. La suite des faits se déroule, ou très peu s'en faut, comme dans le texte arabe et la version éthiopienne.

Rawakh fut baptisé, la nuit, dans le Jourdain par un prêtre nommé Jean, assisté de deux moines. Au moment où le prêtre lui posait la main sur la tête, une douce chaleur se répandit dans l'eau environnante, malgré la température glaciale du fleuve et l'âpre vent qui soufflait sur la plaine cou-

verte de neige [1]. Au même instant, le ciel s'illumina d'une clarté radieuse.

Huit jours plus tard, le néophyte partit pour l'Égypte. De là, il regagna Damas, où il ne tarda pas à être dénoncé, arrêté et mis sous les verrous. Après sept mois de captivité dans la prison ordinaire, il fut transféré dans un cachot spécial appelé la « Maison de Sang » (სახლი სახისხლჱ). La dix-septième nuit qu'il y passa, une lumière miraculeuse remplit tout à coup ce réduit, où la lueur du jour ne pénétrait jamais. Le juge, averti aussitôt par le gouverneur de la prison, envoya un appariteur, qui ne put que constater le fait, car cette lumière prodigieuse garda le même éclat plusieurs heures durant. Le juge, rendu plus hargneux encore par ce prodige, fit alors enfermer le confesseur avec d'autres détenus sarrasins, qui reçurent mission de le tourmenter à qui mieux mieux. Antoine se défendit en les catéchisant si bien que le juge délibéra de le faire traduire devant le roi de sa nation, « qui est le prince des croyants » (ამირა მუმნი). Le lendemain, après avoir été favorisé d'une dernière vision — la même que rapportent l'arabe et l'éthiopien — Rawakh, ou plutôt Antoine, fut mandé devant le juge, qui le fit charger sur une litière et l'envoya au roi des Sarrasins, en compagnie d'un autre moine amené de Tibériade (მღყვანებული ტიბერიით). Les prisonniers furent d'abord dirigés vers la Nouvelle Perse (ახალსა სპარსეთსა), où se trouvait alors le « prince des croyants ». Ils séjournèrent quelque temps en Perse. Puis l'ordre vint d'expédier Antoine sur Alep (ჴალაბისა ქალაქსა). D'Alep, il fut ramené à quelque localité située près du cours de l'Euphrate, où on le mit à bord d'une barque à destination de Raqqa. (Le texte dit plus rondement qu'on l'envoya d'Alep à Raqqa en bateau par l'Euphrate : შემსუეს მე ევფრატსა ნავითა). Le narrateur continue : « *Me igitur Harthamo* [2] (ჴართამას) *principi commiserunt. Istic dies meos absolvi, donec in mortem martyrio tradar.*

Ici se termine l'autobiographie, sur une manière de courte péroraison. Un autre narrateur est censé prendre la parole pour raconter les derniers jours du martyr. Son récit est

[1] Voyez ci-après, p. 62 note 2.

[2] L'éthiopien appelle cet émir : *Herănïni*, ሀሬዪኒ ፡ Plusieurs personnages historiques ont porté le nom de Hartham ; mais celui-ci est inconnu. (Voyez Kipšidze, p. 58).

celui des deux textes déjà connus. Antoine comparaît devant « le roi des Sarrasins » ; il résiste à ses menaces comme à ses flatteries et s'entend condamner à avoir la tête tranchée. En recevant sa sentence, il remercie le roi de lui donner occasion d'expier les trois péchés qu'il a commis et qui sont d'avoir été en pèlerinage à la Mecque, d'avoir reçu la circoncision et d'avoir porté les armes contre les Grecs. Le roi le fait exécuter sur le champ, et la relation finit là. Rien sur les funérailles du martyr, ni sur la gloire réservée à son tombeau.

Telle est la version géorgienne. M. K. fait observer [1] que les noms propres et quelques termes spéciaux, comme ამირა, « émir », ont une couleur bien arabe. Mais il ne croit pas pouvoir en conclure que le texte géorgien soit une traduction de l'arabe. Cette preuve serait en effet insuffisante, mais, et c'est ici que nous demandons à placer un mot, le manuscrit du Vatican arabe 175, contient de quoi compléter la démonstration.

Ce manuscrit, dont une description détaillée sera donnée en son lieu, est un volume en papier de 319 feuillets (0, 172 × 0,12 m.), écrit en lignes pleines, par trois, sinon quatre mains différentes. L'une d'elles, non la plus ancienne, a mis au fol. 29 l'apostille suivante :

نجزت بعون الله وحسن توفيقهِ بمدينة مصر المحروسة سبح التاسع من
شهر هتور سنة الف وواحدة الشهدا الابرار الموافق الرابع والعشرين من
شعبان ستة مائه واربعة وثمانين يا رب ارحم عبدك هباكم بن جرجس

(Haec) iuvante Deo et fortunante gratia eius, perfeci Memphide (Miṣr) *in urbe a Deo custodita, mane diei noni mensis hatur, anno martyrum integerrimorum millesimo primo, qui (dies) incidit in vicesimum quartum mensis ša'bān anni* (Arabum) *sescenti octogesimi quarti* [2]. *Eia, Domine, parce servo tuo Habacuc Georgii filio.*

La partie de ce manuscrit dont nous avons à nous occuper ici peut dater de la seconde moitié du VIII[e] siècle. Elle contient, fol. 116[v]-121[v], un texte arabe que la rubrique initiale désigne en ces termes : هذه قصة الشهيد المبارك انبا انطوني : *Haec*

[1] T. c. 61.
[2] C'est-à-dire en l'année 1285 de notre ère.

est historia patris Antonii martyris benedicti. Cette histoire n'est autre que l'autobiographie de S. Antoine-Rawakh, avec son prologue et tous les épisodes que nous connaissons déjà. Tous, c'est trop dire. Ils ne sont pas au complet, parce que le manuscrit a perdu quelques feuillets, tout justement en cet endroit. La relation s'interrompt au moment où le martyr raconte comment il fut dirigé sur Alep. Elle est, de plus, assez notablement abrégée. Pour ces deux motifs, il n'y aurait que peu d'utilité à la publier in extenso. Telle qu'elle existe cependant, elle suffit à prouver que la version géorgienne représente assez fidèlement une rédaction arabe distincte de celle que nous avons déjà fait connaître.

Qu'elle le représente fidèlement, on pouvait presque y compter d'avance [1]. Mais du moment qu'il y a deux rédactions arabes, il faut bien se demander si le traducteur géorgien est tombé sur la meilleure. M. K. s'est posé la question et l'a résolue, sans balancer, par l'affirmative [2]. Évidemment, il est trop bon philologue pour s'arrêter un seul instant à l'hypothèse qu'une pièce alambiquée, où s'étalent plusieurs plagiats caractérisés, sans parler du reste, pourrait être, en effet, l'autobiographie d'un martyr, et les données qu'il en retient comme acceptables ne vont guère au delà de notre estimation [3]. Mais il n'hésite pas à déclarer que ce fond ou ce résidu historique apparaît mieux dans l'autobiographie géorgienne que dans la Passion et que c'est dans l'original, arabe ou autre, de cette autobiographie qu'il aura d'abord été mis en œuvre. En analysant son texte géorgien, M. K. a été fort frappé du fait qu' Haroun ar-Rachid (car il ne peut s'agir que de lui) n'y est jamais désigné par son nom, mais qu'il est constamment appelé par l'un de ses titres officiels : « prince des croyants », « roi des Sarrasins », etc. On ne nomme de la sorte que le souverain régnant. Il y a donc apparence, conclut M. K. que la Passion géorgienne, ou plutôt son original, reflète un document authentique rédigé du vivant même de Rachid [4].

Nous préférons ne pas discuter ici ce principe de critique, qui mènerait peut-être un peu loin. Mais il n'y a pas que le nom de Rachid qui soit absent de l'autobiographie. Rawakh

[1] Cf. *Anal. Boll.* XXXI, 414.
[2] T. c. 60.
[3] Cf. Kipšidze, 60 et *Anal. Boll.* t. c. 421.
[4] Kipšidze, 57.

aussi n'y est dénommé que juste assez pour n'être pas anonyme. Les autres textes disent en outre son origine, sa nationalité, sa race, son lien de parenté avec le khalife, et la version éthiopienne y ajoute sa généalogie. Dans l'autobiographie, au contraire de ce qu'on attendrait d'un homme qui se présente lui-même, un nom, et c'est tout.

Il ne servirait à rien d'objecter ici que les détails complémentaires ajoutés par les autres rédactions se sont introduits plus tard dans la légende. D'abord, ils remontent à une date qui rend difficile, sinon impossible, de les exclure du fond primitif de la tradition : témoin le calendrier des melkites du Kharizm, où S. Antoine « abū Rawaḥ » était impatronisé dès le Xe siècle, avec sa qualité de parent du khalife Harūn [1]. Ensuite, et ceci, dans l'espèce, est plus grave, ces mêmes détails sont garantis par les sources littéraires de notre légende. Le premier biographe d'Antoine le néo-martyr a dérobé à S. Grégoire le Décapolite l'histoire d'un Sarrasin converti par une vision miraculeuse, qui lui apparaît dans les espèces eucharistiques [2]. Or, chez Grégoire, le héros de cette anecdote est un émir sarrasin parent du khalife de Syrie. Si donc la Passion de Rawakh, qui a imité ce miracle, se rencontre sous deux formes, dont l'une présente et dont l'autre ne présente pas ce trait d'identité, c'est la plus ressemblante qu'il est raisonnable d'attribuer au premier emprunteur.

Dans un autre cas, tout au moins, le remaniement est encore mieux visible. L'autobiographie a dénaturé tout à la fois le texte original et sa première contrefaçon. On a pu voir ci-dessus [3] comment la version géorgienne raconte le châtiment miraculeux dont fut puni un attentat sacrilège de Rawakh. Voici maintenant le passage correspondant du texte arabe :

وكانت لي كوة مشرفة على المذبح فرميت بسهم منها فاخرق ستر المذبح
واستعمدت القس بسهم لعز منها وهو واقف في القداس فرجع السهم
اليّ وعقر يدي اليمنا [22] واثر فيها اثرًا شديدًا وقمت منه ايامًا وجعًا
وكنت رميت قبل ذلك صورة القديس ماري ثاودرس الشهيد المبارك
وهو يوم عظيم عند النصارى....

[1] Cf. *Anal. Boll.* XXVII, 171, XXXI, 410.
[2] Cf. *Anal. Boll.* XXXI, 416-18.
[3] P. 54.
[4] Texte اليمني

Erat porro mihi fenestra quae altari imminebat, ex qua emissa sagitta aulaeum altaris transverberavi. Sacerdotem quoque sagitta impetii, qua strictim tactus est [1] *cum sacris intentus staret. Regressaque sagitta manum meam dexteram transfixit, in qua vulnus acerbum reliquit, ex quo per multos dies dolui. Antehac etiam sancti domni Theodori martyris benedicti imaginem sagitta petieram. Erat porro dies ille sollemnis apud christianos...*

Il est probable que le narrateur voulait ajouter la suite de l'histoire, comme elle se lit dans le texte géorgien. Mais trompé par un « homéoteleuton », il laisse sa phrase inachevée et tombe, quelques lignes plus bas, dans la description de la fête de S. Théodore. Cet hiatus est ici sans conséquence. On n'en voit pas moins distinctement les tranformations successives par où l'anecdote a passé. Dans le récit primitif, ou plus exactement dans le Miracle qui est ici le modèle immédiat de notre légende [2], la flèche miraculeuse, qui revient percer la main d'où elle est partie, était dirigée contre une image de S. Georges [3]. Du reste, c'est toujours une icone ou une statue pieuse qui est en cause dans les légendes arrangées sur ce thème, qui appartient proprement à la littérature de la persécution iconoclaste [4]. C'est aussi sous cette forme, traditionnelle on peut le dire, que l'histoire a d'abord été rattachée à la Passion de S. Antoine le Qoraïšite. Dans l'autobiographie, Rawakh est blessé par la flèche qu'il avait lancée sur un prêtre à l'autel. Quel motif peut avoir suggéré cette substitution ? on ne le sait trop, mais il y a eu substitution et ce qui achève de le prouver, c'est le retour en arrière par lequel le narrateur rejoint l'ancien récit en y opérant un raccordement artificiel.

Ces deux exemples sont décisifs. S'il en fallait d'autres, il n'en coûterait que la peine de les chercher. Il s'est donc rencontré un hagiographe qui a pris la peine de transformer en autobiographie la Passion [5] de S. Antoine-Rawakh. L'idée en

[1] Littéralement : « fut léché ».

[2] Il est probable que ce Miracle (BHG. 691) est déjà une imitation.

[3] *Anal. Boll.* t. c. 414-15.

[4] *Anal. Boll.* t. c. 415, note 2.

[5] C'est-à-dire, pour être entièrement précis, un texte arabe de la Passion, puisque jusqu'à présent rien ne démontre que celle-ci ait été traduite d'une autre langue. Néanmoins M. A. Ehrhardt insiste pour qu'on lui suppose un original grec (*Byzantinische Zeitschrift*, XXII, 260). Si notre éminent critique y tient absolument, nous aurions mauvaise grâce de le contredire sur ce point qui demeure, en effet, discutable. Nous ferons toutefois observer que le doute aussi reste permis. Les auteurs chrétiens de

elle-même semblera bizarre ; elle peut néanmoins s'expliquer, notamment par le succès que paraît avoir rencontré chez les chrétiens orientaux, l'autobiographie du pseudo-Denys l'Aréopagite [1].

Outre la différence générale de tour et de style qui tient à cette transposition, l'autobiographie se distingue de la Passion

langue arabe n'ont pas utilisé que des sources grecques préalablement traduites. Et leur vocabulaire est plein de mots transcrits ou imités du grec, qui sont devenus d'usage courant et qui ne donnent par eux-mêmes aucune indication sur la source du passage où on les trouve.

[1] *Anal. Boll.* XXIX, 302-322. La version arabe de l'autobiographie du faux aréopagite existe encore dans de très nombreux manuscrits. — L'autobiographie de S. Antoine-Rawakh a été à son tour démarquée. Certains manuscrits du synaxaire éthiopien rapportent, à la date du 17 naḥasē (10 août) la légende S. Enṭāwos l'Amorrhéen (éd. Guidi, *Patrologia orientalis*, IX, 342-44). On pourra juger de cette contrefaçon par l'extrait suivant, qui se passe de commentaire. *Hodie passio sancti Entauos ammorhaei. Qui sanctus antea impius fuerat et Christi nescius adeoque opibus corrogandis incumbebat. Cum ad urbem Damascum pervenisset, ecclesiam ingressus est Theodori Orientalis, in quam turba multa convenerat : erat quippe dies festus eorum. Ingressus autem, ecclesiae supellectilem incendit crucemque confregit. Deinde, cum in partem superiorem aedium ascendisset* (ወሶበ ፡ ዓርገ ፡ ተሰላሰ ፡), *propriis ipse oculis sagittas igneas e caelo decidentes vidit, quae omnes eius milites confixerunt. Ipsi vero sagitta latus dextrum transverberavit, ita ut dolore cruciatus sudore manaret. Imo ex pectore exclamavit cum lacrimis dicens : « Credo tibi, Iesu Christe, Dei fili, domine sancti Theodori, et Trinitati tuae sanctae. » Atque in animo suo (Christo) promisit se deinceps nulli alii deo serviturum. Porro christiani (qui) sacrificio intererant, quid contigisset ignorabant. Quod cum audirent, vehementer admirati sunt auctaque est eorum fides. Sanctus autem Entauos cum ad patriarcham adiisset, cui nomen erat abbas Elias, eidem rettulit ea quae acciderant eumque rogavit ut se baptismo christiano ablueret. Cum autem patriarcha baptisterii aquam benedixisset, luminis columna iridi similis, omni conspiciente populo, descendit. Baptizatus est sanctus Entauos et qui cum eo erant, Iudaei et infideles, quasi decem milia septingenti nonaginta octo, atque Iesu Christi — cui sit laus ! — corpus et sanguinem participarunt. Dixit sanctus Entauos : « Dum haec miror, vidi in somno mulierem lumine splendentem quae, apprehensa manu mea, me ad altare deduxit et manu sua mihi eucharistiam administravit. Deinde Hierosolyma profectus, Christi corpus et sanguinem participavi. Rursusque in altari vidi agnum album, quem cum sacerdos cochleari crucis immolasset, cruor eius in calicem infusus est. Corpus (tamen) Christi, cum illud participarem, panis erat purus et sanguis eius, vinum electum. » Damasci reducem eum Amorrhaei comprehenderunt et ad regem deduxerunt...* Le reste de la notice n'est plus qu'un banal récit de martyre, sans aucun rapport avec l'autobiographie. Rappelons que S. Antoine le Qoraïšite est mentionné dans ce même synaxaire éthiopien à la date du 25 iakātit. (19 février. Cf. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale*, 175).

par un certain nombre de variantes. Les unes doivent être le fait du contrefacteur — nous en connaissons déjà un cas — mais rien n'empêche que les autres aient appartenu à l'exemplaire sur lequel il opérait. Il est difficile d'en faire le décompte exactement. Que le premier nom du saint se soit écrit *Rawakh*, روخ (რავახი), au lieu de *Rawaḥ* (روح), ce peut être l'affaire d'un simple accident de copie, duquel il n'y a rien à conclure.

Dans la description que le texte géorgien fait de la messe solennelle, on remarquera ce détail insolite que la procession des *oblata* à l'introït, vient de l'extérieur : « *Postquam diu oraverunt, ut adfuit tempus sacrae introductionis, multi sacerdotes ecclesiam ingressi sunt, qui hostiam suam ferebant in patenis aeneis et argenteis, itemque vinum sacrificale in calicibus, quae ex alia domo in ecclesiam intulerunt* (და ესე შემოიღეს სხჳთ სახლით ეკლესიად) *et ad altare deduxerunt... Cum autem ante fenestram meam transirent sacerdotes, vidi...* [1]

Même leçon en abrégé dans le texte arabe (fol. 177) : فلما صلوا ساعة اذ اقبل منهم جماعة بقربانهم في صواني وشرابهم في كؤوس من بيت غير الكنيسة يريدون الذبح : *Postquam oraverunt per horam, nonnulli ex illis hostiam eorum in patenis potumque in calicibus e domo quadam alia ab ecclesia attulerunt, ut sacris operarentur.* Cette variante n'a peut-être pas d'autre but que de mettre le héros du récit mieux en situation d'observer et de constater le miracle.

Le cachot où Rawakh fut enfermé durant le seconde partie de sa détention à Damas, était, d'après l'autobiographie géorgienne, un endroit intérieur de la prison, appelé : « Maison du Sang », (სახლსა ერთსა რომელსა ჰრქჳა სახლი სასისხლჱ შინაგან საპყრობილესა). L'autobiographie arabe l'appelle : « Maison de la Vermine », بيت الحنش (fol. 121). Dans la Passion arabe il était dénommé tout simplement : « le Resserré », الضيق [2]. Il n'y a aucune raison décisive de préférer l'une de ces leçons.

Le baptême de Rawakh, dans l'autobiographie, est accom-

[1] *Kipšidze*, 82.
[2] *Anal. Boll.* XXXI, 448.

pagné d'un miracle : la nuit s'illumine et l'eau du Jourdain devient tiède, malgré le froid glacial qui régnait en cette saison. Cette description s'amorce directement sur une remarque incidente du texte éthiopien [1] : *Erant autem hoc tempore frigus et gelu acerbissimum* [2], à moins que cette sorte de parenthèse ne soit elle-même un reste de la phrase qui racontait le miracle en question. Dans les deux cas, il est maintenant prouvé que cette singulière observation météorologique n'a pas été ajoutée en Éthiopie, comme nous l'avions cru d'abord [3]. D'où cette autre conclusion qu'une histoire où le climat du désert de la mer Morte est si mal observé, passera difficilement pour avoir été rédigée à Jérusalem ou aux environs.

L'autobiographie ajoute enfin qu'Antoine fut expédié de Damas vers le « prince des croyants » avec un moine amené de Tibériade. Ce compagnon de captivité semble venir ici à point nommé pour recueillir les mémoires du martyr et y ajouter le post-scriptum nécessaire.

Que ce personnage fictif soit un prisonnier venant de Tibériade, il n'y a rien à déduire de là sur la nationalité du lettré qui a tourné la Passion de S. Antoine en autobiographie. A Tibériade aussi, on connaissait fort bien les hivers de la plaine du bas Jourdain. Nous savons de plus que ce rédacteur entreprenant ne travaillait ni pour une église d'Alep, ni pour le couvent de Naïrab près de Damas, ni pour le couvent du Pilier à Raqqa [4]. Sinon, il n'aurait pas omis toutes les indications précises par lesquelles la mémoire et le culte de S. Antoine-Rawakh se rattachent plus étroitement à ces localités, comme du reste il omet tous les noms propres qui dénotent, dans la Passion, une connaissance exacte de la topographie syro-palestinienne [5]. D'autre part il semble avoir voulu allonger vers l'est la course errante du captif à la recherche de son juge, comme à dessein de faire passer le saint précisément dans ces mêmes régions où se rencontre la plus ancienne trace de sa fête et où sa légende

[1] Ibid. 432-33.

[2] S'il y a interpolation, on remarquera qu'un motif identique se retrouve dans la Passion des neuf enfants martyrs de Kola, éditée par M. le professeur Marr d'après ce même manuscrit 57 d'Iviron (**Тексты и разысканія по армяно-грузинской филологіи**, t. V. Saint-Pétersbourg, 1903, p. 57-58).

[3] *Anal. Boll.*, t. c. p. 433, note 1.

[4] Cf. *Anal. Boll.* XXXI, 420.

[5] Keswa (*Anal. Boll.* XXXI, 412, note 1 ; 444), Khorib (ibid. 432, note 1 ; 433), etc.

était connue [1]. Pour confirmer et compléter la version géorgienne, nous citons les dernières phrases du texte arabe [fol. 121v] :

فاصبحت فرحاً جداً قد اشتد ايماني بالمسيح ثم دعاني القاضي فحملني على بريد مع راهب اقبل بهِ من طبرية حتى [2] اتى خراسان المحدثة ثم اقم[نا] بخراسان اياماً فاومر الذي حملني ان يحو||||

Mane igitur gaudio perfusus fui, confirmata fide mea in Christum. Deinde me arcessivit iudex vehiculoque publico imposuit una cum monacho qui Tiberiade ad eum fuerat adductus. Quod (vehiculum) ad Chorasanum Novum usque perrexit. Mansimus autem in Chorasano dies aliquot. Dein iussus est qui me adduxerat ut...

Le texte arabe s'interrompt sur ces mots, dont la suite nous aurait peut-être aidés à deviner où écrivait le falsificateur de la Passion de S. Antoine le néo-martyr.

Nous avons déjà dit que son culte, qui se rencontre pour la première fois chez les melkites du Charizm, semble être né chez les Grecs catholiques de langue arabe [3]. En confirmation de cette vue on peut apporter le synaxaire maronite du Vatican, manuscrit syriaque 243 [4]. Ce synaxaire écrit en karšūni, n'est devenu maronite que par appropriation. Un copiste libanais l'a naturalisé en y insérant en appendice la Vie de S. Jean Maron. Mais tout paraît indiquer que l'original de cet exemplaire provient du monastère de Mār Sabas dont il représente le calendrier propre. A la date du 24 décembre on y lit l'annonce que voici : ܘܦܝ ܕܠܟ ܐܠܝܘܡ ܕܟܪ ܐܠܩܕܝܣ ܐܢܛܘܢܝܘܣ ܐܠܩܪܝܫܝ ܘܠܗ ܐܠܩܪܐܗ ܘܐܠܩܐܢܘܢ

Eodem die memoria sancti Antonii Coraisitae de quo est (huius diei) lectio et canon.

Ce texte nous apprend donc que S. Antoine le Qoraïšite était pourvu d'un office complet.

M. K. s'est demandé si les hymmes géorgiennes qu'il a publiées sont originales ou traduites d'une autre langue, qui, dans le cas présent, serait l'arabe [5]. Le synaxaire de Mār Sabas contient peut-être la réponse à sa question. P. P.

[1] Voyez le texte d'al-Birūni (*Anal. Boll.* XXXI, 410).

[2] Ms. اتا

[3] *Anal. Boll.* XXXI, 420.

[4] Voyez provisoirement la description d'Assemani, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codicum manuscriptorum catalogus*, III, 522-24.

[5] L. c. 61.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — C. Van de Vorst et H. Delehaye. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, apud socios Bollandianos, 1913, in-8°, VI-415 pp. (= *Subsidia hagiographica 13*).

Le titre de ce catalogue doit être pris au sens le plus large. Dans cet ouvrage sont décrits les mss hagiographiques grecs des différentes bibliothèques de l'empire d'Autriche et d'Allemagne, de la Belgique et de la Hollande ainsi que ceux du royaume uni d'Angleterre ; le catalogue de Holkham (*Anal. Boll.* XXV, 451-77) n'a pas été reproduit. On y trouve également les codices grecs de Suisse, de Suède et de Danemark. En tout, 41 bibliothèques ont été dépouillées. Pour achever de répertorier les dépôts de l'Europe occidentale, il reste peu de chose à faire. Outre les catalogues de Paris et du Vatican, ceux de l'Escurial, de Naples, de Venise et de Messine ont paru ici même. Celui de Madrid ne tardera pas à voir le jour. Lorsqu'on y aura ajouté quelques bibliothèques d'Italie, le moment sera venu de tourner les regards vers Saint-Pétersbourg, Moscou, Kiev. Malheureusement l'empire russe, actuellement au moins, est pour nous une terre inhospitalière.

La méthode suivie dans ce nouveau livre n'a guère varié. Au lieu de nous servir des sigles B, B1, B2, pour renvoyer à la *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, nous écrivons toujours BHG. avec le numéro courant. Celui-ci ne devant plus changer dans les éditions ultérieures de la BHG., l'utilisation de nos répertoires restera commode. Au lieu de décrire dans le détail les ménologes de Métaphraste, qui occupent une si large place dans les collections de manuscrits, nous avons recours à une méthode abrégée dès que le codex est d'accord avec la *Synopsis Metaphrastica* qui forme l'appendice de la BHG. V. d. V.

2. — * R. H. Charles. *The Apocrypha and Pseudepigrapha of the Old Testament in English with introduction and critical and explanatory notes to the several books* edited in conjunction with many scholars. Oxford, Clarendon Press, 1913, 2 vol. in-4°, xii-684, xiii-871 pp.

Comme dans le recueil similaire de Kautzsch, la première partie du grand ouvrage que M. Charles vient de publier avec le concours de plusieurs spécialistes distingués, a exclusivement pour objet les apocryphes de l'ancien Testament au sens protestant du mot, c'est-à-dire les parties de l'Écriture contenues dans la Vulgate sans faire partie du canon hébreu. Elle est tout entière en dehors de notre cadre et nous laissons aux exégètes de profession le soin de l'apprécier.

La seconde partie, et la plus considérable, se rapporte aux pseudépigraphes de l'Ancien Testament, un genre d'apocryphes longtemps dédaigné pour ses allures bizarres et un peu aussi pour les difficultés spéciales que le chercheur y rencontre, et dont des travaux récents, ceux de M. Ch. en tout premier lieu, ont révélé toute l'importance. Malgré les origines juives de la plupart d'entre eux, les adaptations chrétiennes qu'ils ont subies et l'époque qui les vit naître — on a pris comme limite le second siècle de notre ère — on ne peut plus les ignorer si l'on veut approfondir l'histoire de la pensée chrétienne. L'hagiographe est d'autant moins reçu à s'en désintéresser que cette littérature a fini par pénétrer dans les ménologes, que plusieurs de ces écrits y figurent à côté des Vies de saints et font partie du programme des lectures liturgiques et monastiques, et qu'ils ont suscité des imitations dont les collections hagiographiques ont livré plus d'un exemple. Nous tenons à souligner cette particularité, qui n'est pas ignorée des lecteurs habitués à feuilleter nos catalogues de manuscrits, mais dont ni M. Ch. ni ses distingués collaborateurs ne semblent s'être préoccupés.

Il est vrai qu'ils ont traité fort largement toutes les autres parties du sujet, après avoir d'abord amplifié le plan de Kautzsch pour le nombre des pseudépigraphes sur lesquels ont porté les recherches. Voici comment M. Charles a groupé la matière : 1°) Histoire primitive refaite au point de vue de la Loi : le livre des Jubilés. 2°) Légendes sacrées : lettre d'Aristée, les livres d'Adam et Ève ; le martyre d'Isaïe. 3°) Apocalypses : le livre d'Énoch ; les testaments des XII patriarches ; les oracles sibyllins ; l'assomption de Moïse ; le livre des secrets d'Énoch ; l'apocalypse syriaque de Baruch ; l'apocalypse grecque de Baruch ; l'apocalypse d'Esdras. 4°) Psaumes : les psaumes de Salomon. 5°) Littérature morale : le quatrième livre des Machabées ; Pirke aboth ; l'histoire d'Ahikar. 6°) Histoire : fragments d'une œuvre sadducéenne. Sur ce dernier texte, encore peu connu, voir le P. Lagrange dans *Revue biblique*, 1912, 213-40.

Tous les collaborateurs ont travaillé sur un plan uniforme, tracé par le directeur du recueil. Chaque morceau est traduit en anglais et accom-

pagné d'un commentaire critique et exégétique ordinairement fort développé. Il est également précédé d'amples prolégomènes, où sont examinées les questions que voici : idée générale du livre et conclusions principales de l'éditeur ; titre du livre — on sait que la plupart du temps chacun de ces écrits a été cité sous des titres divers qu'il est important de connaître ; les manuscrits ; les anciennes versions ; date de l'original et des anciennes versions ; intégrité du texte ; auteur du livre ; influence du livre sur la littérature juive ou chrétienne ; doctrine du livre ; bibliographie, comprenant les éditions du texte, les principales études critiques. Grâce à cette disposition méthodique, on se retrouve très facilement dans un recueil dont la complication est en réalité très grande. Comme l'étude de chaque livre a été confiée à un savant préparé spécialement par ses travaux antérieurs, sous le contrôle d'un maître des plus qualifiés, on peut être certain qu'aucun des résultats acquis dans ce domaine spécial ne leur a échappé. On peut regretter qu'ils n'aient pas, par manière d'appendice, dit leur opinion sur certaines pièces qui, sans pouvoir prétendre à une haute antiquité, se réclament du même genre littéraire, comme par exemple le testament d'Abraham, le testament de Job et diverses apocalypses à peine étudiées jusqu'ici. Dans la bibliographie des Testaments des douze Patriarches, je ne trouve aucune mention d'un des plus anciens travaux (je ne prétends pas qu'il soit des plus importants) sur la matière, celui de Macé : *Les douze testamens des patriarches traduits de l'Hébreu en Grec et du Grec en Latin par Robert, Évêque de Lincolne, et du Latin en François, avec une dissertation, des Argumens et des Notes.* Paris, 1713. A consulter sur cet ouvrage le *Journal des Sçavans*, juillet 1713, 78-88 ; *Mémoires* de Trévoux, janvier, 1714, 133-36. H. D.

3. — * F. X. Funk — F. Diekamp. *Patres Apostolici. Editionem Funkianam novis curis in lucem emisit* Franciscus Diekamp. Volumen II. *Clementis Romani epistulae de Virginitate eiusdemque martyrium. Epistulae Pseudo-Ignatii. Ignatii martyria. Fragmenta Polycarpiana. Polycarpi vita.* Tubingae, H. Laupp, 1913, in-8°, xc-490 pp.

Lorsqu'en 1901 Funk fit paraître la seconde édition des *Patres Apostolici*, le deuxième volume ne subit guère de retouches. M. Diekamp, en assumant le soin de le republier, s'est donc vu obligé de tenir compte des travaux survenus depuis 1881, date de la première apparition. Pendant ce long espace de temps, plus d'une controverse a surgi, devant laquelle il a fallu prendre position. M. D. s'est tiré avec bonheur de la tâche délicate qui lui était confiée. Non seulement il a tenu l'ouvrage de Funk à jour, il s'est donné aussi beaucoup de peine pour le perfectionner, et la nouvelle édition marque un progrès considérable sur les précédentes.

S'inspirant des principes de son prédécesseur et en communauté d'idées avec lui sur la plupart des questions, M. D. a refondu en quelque sorte les

prolégomènes de Funk et il n'y a pas eu lieu de distinguer par la typographie les modifications introduites. Il serait un peu long d'indiquer par le détail tous les changements qu'a subis le corps même de l'ouvrage ; nous devons nous contenter de signaler les principaux. A la version latine de la lettre de S. Clément sur la Virginité ont été joints sept nouveaux fragments de l'original grec, trouvés dans Antiochus. M. D. a revu sur les mss et corrigé ceux que Funk avait déjà publiés. Il a remplacé la version latine du martyre de S. Clément par une traduction plus ancienne, dont Grégoire de Tours avait déjà fait mention (= BHL. 1848). Il s'est servi à cet effet des éditions imprimées et en outre du Taurin. K. II. 24 et des Bruxell. 8223 et II. 975. M. D. ne semble pas avoir eu connaissance des deux catalogues de la Vaticane et des autres bibliothèques romaines publiés par le P. Poncelet. Il aurait constaté que le même texte est au Vatican dans 19 mss et ailleurs à Rome dans 14 mss. Les lettres du pseudo-Ignace ont été collationnées derechef sur le Monac.gr. 394 ; pour la version latine ancienne cinq nouveaux mss ont été consultés. Dans l'édition du *Martyrium Ignatii Antiochenum* (BHG. 813), M. D. est le premier à se servir du Taurin. gr. A. 17, qui, bien que plus récent, paraît l'emporter sur les autres mss. Plus d'une leçon de ce codex a été introduite dans le texte et M. D. compte le mettre à profit pour la réédition de la lettre de S. Ignace aux Romains. Il se sert aussi de l'ancienne version latine (= BHL. 4255), qui est apparentée au ms. de Turin et qui remplace désormais la traduction de Funk. Aux nombreux mss employés pour le *Martyrium S. Ignatii latinum* (BHL. 4256) pourrait s'ajouter le Burgh. 297, fol. 38ᵛ-41, aujourd'hui au Vatican (*Catal. lat. Vatic.* 444). Le martyre de S. Ignace par Syméon Métaphraste est édité d'après quelques mss seulement. Loin de nous de faire un reproche à l'auteur de ne pas avoir collationné tous les mss connus. Mais mieux valait peut-être s'en tenir aux plus anciens et ne plus avoir recours à des codices récents.

Ces modifications et ces additions ont considérablement grossi le volume, qui de LXIII-352 pages passe à XC-490 pages. Personne assurément ne s'en plaindra. V. D. V.

4. — * C. W. MITCHELL. *S. Ephraim's prose refutations of Mani, Marcion, and Bardaisan*, t. I. The Discourses addressed to Hypatius. Londres, Williams et Norgate, 1912, 1 vol. in-8°, [14]-CXIX-185 pp. 2 fac-similés *(= Text and Translation Society)*.

5. — * F. C. BURKITT. *Euphemia and the Goth, with the Acts of Martyrdom of the Confessors of Edessa.* Londres, Williams et Norgate, 1913, 1 vol. in-8°, XIII-187 — ܐ-ܦ pp., plan, gravure *(= Text and Translation Society)*.

La Text and Translation Society vient de publier, à un court intervalle, deux volumes qui feront honneur à son élégante et utile collection. Le premier en date est une édition du traité de S. Éphrem contre les mani-

chéens. J. J. Overbeck a publié, en 1865, quelques fragments de cet ouvrage, composé sous la forme de cinq discours ou lettres à Hypatius. Ces fragments méritaient d'être traduits. M. C. W. Mitchell, qui s'en était chargé courageusement, a d'abord essayé de les compléter. Il a eu la chance heureuse, ou plutôt il a mérité le bonheur inespéré de réussir à reconstituer le texte à peu près entier des cinq discours, d'après le palimpseste Addit. 14623 du British Museum. On en trouvera, dans son volume, la traduction anglaise in extenso, avec les parties nouvelles du texte syriaque. Nous ne pouvons ici que rendre hommage à l'extraordinaire mesure de savoir et de ténacité dont témoigne cette édition. Les lettres à Hypatius contribueront surtout à mieux faire connaître Mani, Marcion, Bardesane et autres personnages dont les titres à la célébrité ne sont pas précisément ceux qui nous amèneraient à nous occuper de leur histoire. Elles n'ajoutent aucun trait nouveau à celle de leur saint auteur.

Il était à prévoir qu'on essaierait de sauver l'authenticité de la Passion des SS. Guria, Šamona et Ḥabīb, si compromise par MM. Heisenberg, Nöldeke et von Dobschütz (cf. *Anal. Boll.* XXXI, 333). Ce qui est une surprise, c'est de voir M. le prof. Burkitt s'employer à ce sauvetage. M. B. n'estime guère la littérature des Actes des martyrs. Il s'est fait, sur ses propres lectures, une théorie du genre (cf. p. 12-13), théorie un peu sommaire et où les appréciations ne sont pas suffisamment nuancées. C'est la sévérité même de ce jugement qui, par une conséquence inattendue, semble avoir désarmé sa critique dans le cas présent. Si l'on part du principe que toute Passion apocryphe doit presque nécessairement contenir une certaine mesure de choses incongrues, il faut conséquemment accorder l'impunité à tous les faussaires qui auront su respecter à peu près les vraisemblances. Nous n'entrerons pas en discussion sur le point de savoir si le soi-disant Théophile, qui prétend avoir assisté au jugement et au supplice des confesseurs d'Édesse, a réussi à garder impeccablement le ton et l'accent d'un témoin oculaire. Il s'est fait prendre au sérieux par un esprit aussi cultivé que M.B.; il n'a donc pas trop mal joué son personnage. Cela ne conduit pourtant pas à lui supposer une habileté transcendentale. Les meilleurs critiques estiment que les Actes des SS. Guria, Šamona et Ḥabīb ont été rédigés entre les années 340 et 360. A cette époque, encore voisine des faits, dans la ville même où les saints martyrs avaient confessé la foi, où leur souvenir était entretenu par leur tombeau et leur basilique, et peut-être par les récits des derniers survivants de la persécution, l'imposteur qui voulait se donner lui aussi pour un témoin des événements, était comme malgré lui contenu et guidé par la tradition locale. Et puisqu'on prétend le juger par comparaison avec ses pareils, rappelons que l'hagiographie apocryphe en était alors aux tout premiers débuts de cette progression qui l'a conduite si loin dans le merveilleux et dans l'invraisemblable. Il ne faut donc pas s'exagérer la présomption d'authenticité que

peut créer la narration suffisamment raisonnable du soi-disant Théophile. Et si, par moments, le faussaire se trahit, c'est trop d'indulgence que de lui rajuster son déguisement ou de couper le bout d'oreille qu'il laisse passer. Or il en passe tout de même une belle longueur. La chronologie des Actes notamment est inextricable. M. B. n'entreprend pas d'expliquer comment un témoin oculaire, même à cinquante ans de distance, aurait pu s'embrouiller à ce point dans ses propres souvenirs. Il préfère supposer que ces anachronismes flagrants et inexcusables auront été interpolés (p. 17 note 2 ; p. 29). Interpolée également la liste des martyrs qui sont énumérés dans la Passion ; interpolée la liste impossible des évêques d'Édesse (p. 31). Voilà qui est lestement dit. L'interpolateur ne viendra pas se défendre et le nommé Théophile se trouve blanchi à peu de frais. Nous n'insistons pas, car M. B. lui-même donne assez clairement à entendre qu'il aimerait mieux avoir trouvé une autre explication (p. 33).

L'histoire d'Euphémie et du Goth, qui occupe la place principale dans le titre de l'ouvrage, sinon dans l'ouvrage lui-même, est un Miracle des Confesseurs d'Édesse. On la connaissait par deux rédactions grecques, dont la seconde est une métaphrase (BHG. 739, 738). M. B. en publie une rédaction syriaque d'après les ms. Brit. Mus. Add. 14649 et Bibl. Nation. Paris, Orient. 234, et s'attache à démontrer qu'elle représente l'original, dont le grec serait une traduction. Ce classement est, en soi, difficile à prouver ; il ne pourrait être établi péremptoirement que par une série de non-sens qui existeraient dans le grec et dont le syriaque donnerait la clef. Il n'y en a pas. Le rédacteur grec savait son métier. Mais, à défaut de véritables méprises, on trouve pourtant dans son récit un certain nombre de traits qui semblent dévier du tour plus naturel de la rédaction syriaque. Aux exemples que M. B. met fort bien en lumière, on peut joindre les suivants. Non seulement le narrateur syrien expose avec des circonstances plus précises comment les Romains vinrent à Édesse (cf. Burkitt, p. 52), mais il paraît aussi avoir des idées plus nettes sur la condition d'un Goth enrôlé dans les armées de l'empire. Pour désigner l'endroit où Euphémie a été emmenée il se contente de dire ܡܕܝܢܬܐ ܕܓܘܬܐ (p. ܣܒ) : « la ville du Goth », c'est-à-dire la ville où son Goth tenait garnison ; car il ressort de toute la suite de l'histoire que celui-ci n'a pas quitté le service. Le grec de son côté écrit, un peu à l'étourdie : ἐν τῇ Γοτθίᾳ χώρᾳ (Gebhardt-Dobschütz, *Die Akten der edessenischen Bekenner* dans *Texte und Untersuchungen*, XXXVII, 2, 180), comme si une armée romaine dans laquelle servait un Goth ne pouvait être stationnée qu'en Gothie et comme si la Gothie elle-même au IVᵉ/Vᵉ siècle était encore le pays des Goths. Il est permis aussi de trouver que le grec abrège peu adroitement le syriaque à l'endroit où ce dernier rapporte comment le ravisseur d'Euphémie, revenu à Édesse, fut amené à se présenter de nouveau dans la famille qu'il avait si indignement outragée.

Malgré ces exemples et tous ceux que l'on pourrait y joindre, la priorité du texte syriaque n'est pas prouvée à l'évidence. Les gens positifs, qui s'en tiennent aux résultats certains, trouveront pourtant dans le volume de M.B. de quoi tirer profit. D'abord (p. ܐ-ܟܗ, 90-110) une édition renouvelée, texte et traduction, des Actes de Šamona et Guria par le pseudo-Théophile (BHO. 363) ; pp. ܟܘ-ܠܙ, 114-128, la Passion de Ḥabīb, rééditée et traduite d'après le ms. de Cureton (cf. BHO. 367) ; pp. ܡܙ-ܥܒ, 129-153, l'histoire d'Euphémie, dont il vient d'être question, texte syriaque inédit et traduction anglaise ; enfin, en appendice, pp. ܥܘ-ܦܐ, 155-59, l'histoire du marchand de Ḥarrān, anecdote syriaque, qui fait suite à l'histoire d'Euphémie, dans le ms. de Londres. Chacun de ces textes est accompagné d'une introduction spéciale. Dans les Actes de Guria et Šamona, l'éditeur a bravement mis entre [ ] les passages qu'il juge interpolés. L'introduction générale du volume comprend un très intéressant chapitre (p. 35-47) sur la topographie d'Édesse ; p. 66-69, le récit de la prise de la ville par Zenghi, en 1144, à la suite de laquelle les reliques des SS. Guria, Šamona et Ḥabīb disparurent pour toujours. Cette dernière page de leur histoire sert de conclusion à l'étude critique de la légende d'Euphémie. L'appendice II (p. 160-61) est une note sur la date de la prise de Jérusalem par Saladin. Il y a aussi (p. 61-65) un paragraphe sur les confesseurs d'Édesse et les Dioscures. Si je pouvais dire que je ne l'ai pas lu !... P. P.

6. —* J. Bidez. *Philostorgius Kirchengeschichte mit dem Leben des Lucian von Antiochien und den Fragmenten eines arianischen Historiographen.* Leipzig, Hinrichs, 1913, CLXVIII-340 pp.

7. — * P. Koetschau. *Origenes Werke.* Fünfter Band. *De principiis* (Περὶ ἀρχῶν). Id. ibid. 1913, CLX-423 pp.

8. — * I. A. Heikel. *Eusebius Werke.* Sechster Band. *Die Demonstratio evangelica.* Id. ibid. 1913, XXX-590 pp.

9.— * R. Helm. *Eusebius Werke.* Siebenter Band. *Die Chronik des Hieronymus, Hieronymi Chronikon,* Erster Teil (= *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte,* 21, 22, 23, 24).

Le peu de place dont nous disposons ne permet guère de nous livrer à un examen approfondi des nouveaux et importants volumes dont vient de s'enrichir coup sur coup la collection des Pères grecs de Berlin. Ce n'est d'ailleurs pas ce que l'on exige de nous en ce moment, et il suffirait presque, pour les recommander au public, de dire que ces éditions, préparées de longue main et exécutées sous un sérieux contrôle, ont été menées à bonne fin. Philostorge était un des auteurs dont la tradition fragmentaire et incertaine rendait l'usage peu sûr et décourageait la recherche. M. Bidez traite les débris qui nous en restent avec toutes les ressources que la philologie peut mettre au service d'un savoir étendu et d'une patience à toute

épreuve Comme cet homme célèbre qui allait demandant à tout le monde : « Avez-vous lu Baruch ? » il est allé dans tous les coins de la république des lettres interroger ceux qui ont pu lire Philostorge ou entendre parler de lui. Quoique l'on sût vaguement ces choses, on est étonné du nombre d'informations qui ont pu être recueillies au cours de cette enquête. On ne saura jamais,sans doute, le nombre d'endroits où l'intrépide chercheur a été accueilli par une fin de non recevoir. Pour savoir si Syméon Métaphraste a lu Philostorge, il a parcouru les trois volumes de Migne où sont rassemblées les Vies de saints qui lui sont attribuées. Il eût été plus sûr, en vue du résultat spécial à obtenir, de s'en tenir à la liste dressée dans notre *Synopsis Metaphrastica*. Mais ceci n'a pas d'importance, car tout donne à penser que Syméon ne s'est point servi de Philostorge, qu'il connaissait sans doute beaucoup moins bien que nous — depuis M. B. La littérature hagiographique a été largement mise a contribution, et c'est ce qui nous vaut les études sur la *Passio Artemii* (BHG. 170),la *Vita Constantini* (BHG. 365), et, en appendice aux fragments de Philostorge, plusieurs extraits de la *Passio Artemii* citée, une autre *Passio Artemii* inédite d'après les manuscrits de la bibliothèque nationale de Paris 769, 1468 (on aurait pu ajouter le ms. de Berlin gr. folio 43), le prologue de la Vie de S. Théodore de Chora (BHG. 1743), des extraits de la Vie de Constantin (BHG. 365) avec une sorte de reconstruction d'une Vie de S. Lucien d'Antioche antérieure à Métaphraste. Il y aura lieu de revenir sur cette matière hagiographique si abondante et dont on devine tout l'intérêt. Quant à Philostorge lui-même, si son histoire ne nous est pas rendue telle qu'elle sortit de ses mains, et il s'en faut de beaucoup, on aurait tort d'en vouloir à M. B. à qui l'on ne pouvait demander davantage. C'est aussi faute de matériaux qu'il n'a pu reconstituer l'anonyme arien dont on retrouve des lambeaux dans la Chronique pascale et un certain nombre d'autres chroniques. Il est utile de posséder ces fragments réunis. Serait-il permis d'ajouter que le traducteur de la préface, en s'attachant trop à la phrase de l'auteur, rend souvent la lecture pénible et que, pour bien saisir l'idée, il faut, par la pensée, retraduire en français?

Ce n'est point diminuer le mérite de l'éditeur de Philostorge que d'insister sur les difficultés plus grandes encore qui attendaient l'éditeur du Περὶ ἀρχῶν, œuvre capitale, dont on exagérerait difficilement l'importance, mais qui nous est parvenue dans des conditions exceptionnellement désavantageuses. Du texte original il n'existe plus que des fragments épars dans les sources les plus éloignées et les plus disparates, et de l'ensemble nous n'avons plus que la traduction de Rufin, d'une infidélité notoire. S. Jérôme a caractérisé, sans aucune bienveillance, le travail du traducteur : *Abstulit quae erant, dicens ab haereticis depravata, et addidit quae non erant, asserens ab eodem in locis aliis disputata* (*Apol.* I, 7). De la version bien meilleure de S. Jérôme, il ne reste pas grand'chose,

et c'est à travers de pareils éléments qu'il fallait essayer de reconnaître ce que fut ce livre fondamental, autour duquel s'allumèrent de si vives querelles, et dont le sens fut si souvent dénaturé. Certes, M. K. n'est pas le premier à s'attaquer à ce problème épineux. Mais personne ne l'avait traité jusqu'ici avec cette ampleur et cette précision de détails. Il serait téméraire, désormais, de parler du Περὶ ἀρχῶν sans se servir de l'édition de M. Koetschau.

La Démonstration évangélique d'Eusèbe n'est pas à mettre en parallèle, à aucun degré, avec le grand ouvrage théologique d'Origène. Elle occupe pourtant une belle place dans la littérature chrétienne et dans l'histoire de l'exégèse biblique. Il en existe malheureusement fort peu de manuscrits, et tous ceux qui nous restent dérivent d'un seul, le Parisinus 469 ; encore est-il incomplet. Heureusement, pour suppléer à ses lacunes, nous avons le manuscrit de Bologne 3644, copié sur le précédent avant que celui-ci ne subît de regrettables mutilations. Les autres dérivés du Parisinus n'ont naturellement pas la même importance, et la tradition indirecte est ici très pauvre. Une collation minutieuse des manuscrits de Paris et de Bologne, le relevé des textes scripturaires et de bonnes tables assurent à la présente édition une supériorité marquée sur les précédentes.

M. Helm s'est décidé à reproduire ligne par ligne le manuscrit d'Oxford (V^{e}-VIe siècle) de la Chronique de Jérôme en ajoutant en marge les divergences d'autres manuscrits. Il y aura lieu de revenir sur cette publication lorsque l'introduction aura paru. H. D.

10. — * A. J. Wensinck. *Legends of Eastern Saints chiefly from Syriac sources*. T. II, *The Legend of Hilaria*. Leyden, Brill, 1913, 1 vol. in-8, xxxvi-93-ܟܠ-٣٣-፲፩ pp., 3 fac-similés.

Une collection polyglotte des versions de la légende d'Hilaria est au moins une intéressante curiosité philologique. Elle a de plus l'utilité de faire connaître un cas assez exceptionnel de la transplantation des textes hagiographiques. Originairement, cette fabuleuse histoire est égyptienne. M. von Lemm a montré depuis longtemps que la prétendue Hilaria, fille de l'empereur Zénon, est une métamorphose chrétienne et monastique de la princesse Bent-Reš, l'héroïne d'un vieux conte égyptien. Il est donc « probable a priori », pour parler comme M. Wensinck (p. xix), que, de la littérature populaire égyptienne, elle pénétra d'abord dans l'hagiographie copte. Du copte, elle dut être traduite en arabe ; de l'arabe, elle passa, par deux voies divergentes, en éthiopien d'une part et en syriaque d'autre part. C'est ici que se présente l'exception, à laquelle nous venons de faire allusion. La plupart des textes chrétiens ou autres qui existent en syriaque et en arabe, ont été empruntés à la première de ces langues par la seconde. Mais plus cette loi semble constante, plus il importe de mettre en lumière

les dérogations qui la limitent. C'est ce qui donne au recueil de M. W. un intérêt que les documents eux-mêmes ne comportent pas. Ces documents sont : 1. L'histoire de Bent-Reš, traduction anglaise (p. 3-6) d'après MM. Breadsted et Maspero. — 2. Les fragments coptes de la légende d'Hilaria, traduits du français en anglais (p. 9-16), d'après MM. Amélineau et Giron (BHO. 379). — 3. Légende arabe d'Hilaria d'après la rédaction développée du synaxaire alexandrin au 21 ṭubah : traduction anglaise (p. 19-29; texte arabe dans l'édition de M. Forget, 1, 484-91). — 4. Synaxaire arabe abrégé (ed. Forget, I, 224-26), traduction anglaise (p. 32-34). — 5. Recension syriaque : texte, p. ܠܐ-ܟ, traduction, p. 37-57. — 6. Abrégé arabe, en karšūni : texte arabe, p. ٣٣-٣٢, traduction, p. 60-62. — 7. Rédaction arabe, en karšūni; texte arabe, p. ٣١-١, traduction, p. 65-89. — 10. Synaxaire éthiopien, en deux recensions, pp. ፫-፳, ፬-፲፬. D'après le classement proposé par M. W. (p. XXXI), ces différentes formes de la légende se groupent comme suit, en laissant d'ailleurs la place ouverte à d'autres formes intermédiaires. Les numéros 3, 7 et 4 dérivent de 2, indépendamment les uns des autres ; 10 est une traduction de 4 (cf. Wensinck, p. XXII), enfin ce même numéro 4,c'est-à-dire la rédaction abrégée du synaxaire alexandrin, est la source de la recension syriaque (= 10), de laquelle dérive l'abrégé karšūni (= 6). Celui-ci est donc une traduction arabe au second degré. On voit tout de suite s'élever une grosse objection contre ce classement. Le synaxaire copte a été composé par Michel de Malig en 1249/1250, à moins que ce soit plus tard encore (cf. Fr. Cöln, *Oriens Christianus*, VI, 1906, p. 74-75). Or la légende syriaque d'Hilaria existe déjà dans un manuscrit du IX[e] siècle (Wensinck, p. XXXI). Il est donc extrêmement peu vraisemblable qu'elle dépende de l'abrégé arabe qui est inséré dans le synaxaire, car cet abrégé porte les traces les plus évidentes de la préparation qu'il a dû subir pour s'adapter au plan du compilateur. En fait, la ressemblance des deux textes n'a rien de caractéristique,si tout se borne aux parallélismes que M. W. a fort sommairement indiqués (cf. pp. XXI-XXII, XXVI).

Les Syriens qui ont fait connaître à leurs compatriotes la légende d'Hilaria sont, à n'en pas douter, les moines de Deïr es-Suriān en Nitrie. Ces bons traducteurs se sont probablement fort peu souciés de lui conserver sa couleur locale égyptienne et surtout d'en ajouter. C'est leur supposer trop d'érudition ou en abuser soi-même que d'évoquer le mythe d'Horus à propos d'un terme obscur qui leur échappe (cf. Wensinck, p. XXV-XXVI).

La rédaction copte se réclame du nom de l'abbé Pambo,ce même Pambo de Scété qui aurait mis par écrit l'histoire de S. Cyr, comme M. W. le rappelle d'après le synaxaire éthiopien (pp. XVIII-XXI). Le synaxaire n'est ici qu'un simple écho. Pour connaître cet autre chef-d'œuvre de Pambo, il

faut lire l'histoire de S. Cyr l'anachorète, frère de l'empereur Théodore, dont une version éthiopienne a été publiée par M. Boris Turaiev (BHO. 258). On y verra que l'hagiographe inventif qui pourvoyait d'illustrations apocryphes les familles impériales en prenait fort à son aise aussi avec le catéchisme.

L'édition de M. W. est faite avec un soin extrême. Ce second volume est assuré de l'accueil flatteur qui a salué le précédent (cf. *Anal. Boll.* XXXI, 477). Quelques remarques de détail, ديار مصر = سوق مصر (p. XVII). سوق est l'équivalent et presque la translitération de ܫܘܩܐ, « laure » et, par extension, « monastère ». Il n'est pas tout à fait exact que *Bamū* soit une « corruption » de Pambo (p. XXI). D'abord sommes-nous certains que بموا doive se transcrire *Bamū* ? La vraie prononciation de ⲡⲁⲙⲃⲱ nous échappe non moins probablement. Et des exemples comme le copte ⲥⲁⲣⲁⲡⲁⲙⲱⲛ, rendu en grec par Σαραπάμβων (*Synax. Eccl. CP.* 22, l. 16), sont faits pour nous prouver que nous ne connaissons guère le vocalisme copte. — P. ١٤, l. 10 ; cf. p. 93 ; هدى lire : تدنى : « s'approcha » ? — P. ٣٣, l. 19 : مناشر (cf. pp. 62, 93). A l'endroit correspondant, le texte syriaque parle de puits (cf. p. ܗܘ). On pourrait en conséquence lire مناقير, « réservoirs d'eau ». P. P.

11. — * Margaret Dunlop Gibson. *The commentaries of Isho'dad of Merv Bishop of Hadatha (c. 850 a. D.)* T. IV. *Acts of the Apostles and three catholic epistles in Syriac and English.* Cambridge, University Press, 1913, 1 vol. in-8°, XVI-ܥܘ-41 pp., 1 fac-similé. (= *Horae Semiticae*, N° X).

Cette seconde série des commentaires d'Išo'dād de Marw n'a pas l'ampleur de la première, ni son importance (cf. *Anal. Boll.* XXXI, 90). On dirait que l'auteur s'est lassé, ou que des abréviateurs ont passé sur son œuvre. Son explication des épîtres catholiques (épître de S. Jacques, 1e de S. Pierre et 1e de S. Jean) tient en un petit nombre de pages. Des chapitres entiers des Actes sont expédiés en quelques lignes, et l'ensemble du commentaire ressemble plutôt à une suite de courtes scolies sur des points de détail. Il faut néanmoins remercier Mme Gibson d'avoir tenu à publier Išo'dād au complet. Les théologiens et les exégètes n'y manqueront pas. Pour ne point sortir de notre rôle, nous avons couru d'abord aux endroits où nous avions chance de trouver quelque allusion aux légendes apostoliques : le catalogue des Apôtres (Actes I, 13), l'épisode de Simon le magicien et de S. Pierre (Actes, VIII, 9-24), la conversion de Denys l'Aréopa-

gite (Actes, XVII, 34), etc. Mais c'est à peine si l'on remarque en ce dernier passage une vague réminiscence légendaire (Denys premier évêque d'Athènes). Išo'dād, qui étale volontiers ses connaissances en mythologie païenne, ne semble guère ici avoir lu les apocryphes chrétiens. On n'en est que plus surpris de remarquer, tout à la fin du livre (ܡܟܐ ; trad. p. 35), un récit abrégé de la fin des apôtres Pierre et Paul, qui remonte à une recension tardive des *Acta Petri*.

M. Rendel Harris, qui a écrit, à l'intention des exégètes, une savante introduction au volume de Mme G., a cru devoir s'interdire de louer une publication à laquelle il avait été mêlé de si près. Si nous avions la moindre qualité pour réparer cette omission, nous le ferions avec empressement. P. P.

12. — * Theodor WIEGAND. *Der Latmos,* unter Mitwirkung von Konrad BOESE, Hippolyte DELEHAYE S. J., HUBERT KNACKFUSS, Friedrich KRISCHEN, Karl LYNCKER, Walther VON MARÉES, Oskar WULFF. Berlin, Georg Reimer, 1913, in-4°, x-230 pp., mit 10 Tafeln, 6 Beilagen und 127 Abbildungen im Text (= *Königliche Museen zu Berlin. Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899,* herausgegeben von Theodor WIEGAND. Band III, Heft 1).

A lire l'énoncé que nous venons de transcrire, peu de lecteurs sans doute auront soupçonné qu'ils se trouvaient en présence d'un ouvrage dont le contenu est en bonne partie hagiographique. Au cours des fouilles entreprises à Milet sous les auspices des musées royaux de Berlin, M. Théodore Wiegand a fait des explorations au mont Latmos (Latros). Il y a découvert les ruines de plusieurs monastères byzantins, ainsi que quelques grottes habitées autrefois par les moines et dont l'intérieur est couvert de fresques remarquables. Pendant plus de trois mois, des artistes travaillèrent, Dieu sait au prix de quelles privations, à copier ces peintures, dont plusieurs sont reproduites en couleurs à la fin du volume. Parmi ces ermitages décorés de façon si brillante, se trouvait celui-là même qu'habita autrefois S. Paul du Latros. La Vie de ce saint fut écrite peu d'années après sa mort par un de ses compagnons. Dans la série des biographies byzantines, elle occupe un des tout premiers rangs. Admirablement informé, connaissant à fond la contrée, l'auteur a tracé du Latros et de ses habitants un tableau dont les dernières explorations n'ont fait que souligner une fois de plus l'exactitude.

On s'explique dès lors l'intérêt qu'il y avait à joindre ce texte au récit des explorateurs ; il était utile aussi d'y ajouter les autres documents qui se rapportent à cette contrée, de manière à traiter le sujet à la fois sous toutes ses faces et de façon définitive. Notre collègue, le P. Delehaye, qui

autrefois avait édité plusieurs de ces pièces, fut chargé de la partie hagiographique.

La Vie de S. Paul du Latros (= BHG. 1474) est publiée d'après dix manuscrits. Outre les six ms. utilisés pour la première édition (*Anal. Boll.* XI, 19-74, 136-81), qui ont été collationnés encore une fois, le P. D. se servit de l'Oxon. Barroc. 192 (= O), du Vatican. Barber. VI, 22 (= T), du Paris. 1195 (= V), du Berolin. Hamilton 617 (= H). Il n'y eut malheureusement pas moyen d'obtenir ni copie, ni photographie du codex Patmiensis 248. A cette Vie, la plus importante de toutes, fait suite une Laudatio S. Pauli iunioris, inédite jusqu'ici, publiée d'après le Vatican. 704. Les chapitres 46-51, qui contiennent les dernières recommandations du saint, sont surtout instructifs. Puis viennent une Vita S. Nicephori (=BHG. 1338), la notice des synaxaristes sur S. Arsène et divers extraits d'autres Vies de saints qui présentent de l'intérêt pour le Latros. Signalons entre autres un passage de la Vie et un extrait de la règle de S. Christodule, qui, après avoir été higoumène du Latros, fonda le monastère de Patmos, encore debout aujourd'hui. Grâce surtout à la Vie de S. Paul du Latros les archéologues sont parvenus à identifier plusieurs de leurs découvertes ; celles-ci constituent à leur tour une magnifique illustration pour la Vie du saint.

Mentionnons au moins d'un mot l'étude de M. Wulff sur les peintures murales trouvées dans les grottes ; elle forme la dernière partie de ce luxueux et savant ouvrage. V. D. V.

13. — * O. TAFRALI. *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie byzantines*. Paris, Paul Geuthner, 1913, in-8°, 96 pp., illustrations.

L'ouvrage de M. O. Tafrali se compose en bonne partie d'articles parus en 1909 et 1910 dans la *Revue archéologique*. Les deux premiers chapitres, qui se corrigent et se complètent l'un l'autre, s'occupent de l'incendie du sanctuaire de S. Démétrius à Salonique. Un passage tiré du ms. grec 1517 de la Bibliothèque nationale et qui n'avait été édité que partiellement par Tougard (BHG. 519) est donné ici au complet. De l'analyse de ce texte il ressort que l'église ne fut pas entièrement détruite par le feu, conclusion confirmée par l'étude archéologique de l'édifice. M. T. montre fort bien qu'il ne faut pas prendre à la lettre certaines phrases de ce récit. Il est peu vraisemblable aussi que deux heures aient suffi pour que les flammes fissent leur œuvre et pour que le terrain fût déblayé. On a peine à se figurer comment les poutres encore brûlantes aient pu être retirées aussitôt. D'après les évaluations de M. T., l'événement eut lieu au VIIe siècle, avant l'an 634. Il fait valoir de bonnes raisons pour placer la restauration du temple au VIIe siècle et non sous le règne de Léon l'Isaurien, comme le fait M. Uspensky.

La dissertation suivante nous apprend ce qu'il faut entendre par le τρίβηλον de saint Démétrius. Ce ne serait autre chose que l'atrium ou le

narthex (p. 43) décoré de *vela*. M. T. donne ensuite une vue d'ensemble sur l'architecture religieuse roumaine d'après les publications récentes, et publie une série d'inscriptions chrétiennes du Sinaï, connues en partie. P. 82, n. 5, il faut écrire Θεώφηλο[ς] au lieu de Θεώφηλος et p. 85, n. 11, προσκινητοῦ au lieu de προσκυνητοῦ. Le texte des miracles de S. Démétrius aurait pu être plus correct au point de vue de l'accentuation. V.D.V.

14. — * JOHANN GEORG Herzog zu SACHSEN. *Der heilige Spyridon*. Leipzig, Teubner, 1913. in-8, 28 pp., gravures.

Dans trois articles succincts publiés dans la *Byzantinische Zeitschrift* (1910, 1911, 1912) le prince Jean Georges de Saxe s'était occupé de l'iconographie de S. Spyridon. Depuis lors, il a visité Corfou et son principal sanctuaire, où il a examiné de près les reliques du saint. Ses nouvelles recherches sur le culte de S. Spyridon font l'objet du présent travail, divisé en trois chapitres : Vie de Spyridon et translation de ses reliques ; le culte ; l'iconographie. Le corps conservé à Ἅγιος Σπυρίδων est venu de Constantinople. L'auteur fait remarquer avec raison que l'on ne possède pas toutes les garanties désirables de l'authenticité de ce dépôt sacré. Le saint est honoré en beaucoup de localités du pays grec ; on le vénère également en Dalmatie et dans la Vénétie, notamment à Chioggia. Il serait à souhaiter que les rapides indications données par l'auteur fussent complétées, et qu'on lui signalât de partout les manifestations d'une dévotion très étendue et très populaire. Une bibliographie de S. Spyridon compléterait utilement le tableau. Émile Legrand avait songé à la dresser pour les *Analecta*. La mort l'a empêché de donner suite à ce projet. La partie iconographique est illustrée de plusieurs reproductions de peintures, représentant le buste du saint ou son tombeau, dans lequel on le voit debout, la tête légèrement inclinée sur l'épaule gauche. La plus curieuse est une icone à deux registres. En haut on voit la Vierge, $\overline{\text{ΜΡ}}$ $\overline{\text{ΘΥ}}$, avec l'enfant Jésus ; en bas trois saints, debout dans leurs châsses, au milieu S. Spyridon, de part et d'autre S. Gérasime († 1579) et S. Denys d'Égine († 1624), honorés spécialement l'un à Céphalonie l'autre à Zante. Se basant sur la notice de S. Denys que lui a communiquée un résident, le prince Jean-Georges s'étonne de le voir revêtu des insignes épiscopaux. Les renseignements fournis étaient incomplets. S. Denys ne fut pas seulement un anachorète ; il devint archevêque d'Égine. H. D.

15. — * Paul-V. CHARLAND, O.P. *Madame saincte Anne et son culte au moyen âge*. Paris, Picard, 1911-1913, 2 vol. in-8°, 1-350, 351-700 pp.

En 1898, le R. P. Charland a fait paraître un premier volume sur Madame saincte Anne (cf. *Anal. Boll.* XX, 94 seq.). Il traitait de la légende hagiographique. Un second volume devait avoir pour sous-titre : *La légende*

historique (le culte). Il semble bien que le présent ouvrage en tienne lieu. Pour réaliser le plan primitif, il reste à publier une troisième partie : *La légende iconographique (les arts).* L'auteur ne désespère pas de pouvoir étudier un jour (p. 488) la question sous cet aspect.

L'ouvrage du P. Ch. se divise en deux parties principales, dont l'une s'occupe de l'Orient, l'autre de l'Occident. Dans le but de faire remonter le plus haut possible le culte de sainte Anne, il interroge tour à tour les monuments littéraires, la liturgie, les sanctuaires et, très sommairement, l'iconographie. Le lecteur qui suivra le P.Ch. dans ses recherches aura, nous le craignons, l'impression que le voyage est un peu long et coupé trop souvent de détours inutiles. L'auteur a beaucoup compulsé ; partout où il a cru trouver des traces de la « chère Madame saincte Anne », il n'a pas reculé devant la peine ; mais il ne fait grâce ni d'un détail, ni d'une réflexion. Il y aurait aussi à formuler çà et là une réserve et à relever certaines inexactitudes. P. ex., à propos de S. Théophane Graptus, le P.Ch. écrit (p. 208) qu'il a été surnommé ainsi « sans doute parce que l'Orient a reconnu en lui un maître écrivain ». On sait que le nom de Graptus a été donné au saint parce que l'empereur Théophile a fait inscrire au fer rouge quelques vers sur son front. L'auteur parle longuement (p. 580 seq.) de l'église Santa-Maria-Antica retrouvée à Rome, il y a quelques années. Il n'a pas eu connaissance de l'importante monographie de Grüneisen sur ce sanctuaire (cf. *Anal. Boll.* XXX, 466 seq.). Assez étrange aussi l'idée de publier sur clichés de longs extraits des ménées d'après l'édition de Venise de 1880. Pour ce qui regarde les sanctuaires et l'iconographie de l'Occident le sujet est à peine effleuré. Ces points seront probablement repris et développés dans le complément que le P. Ch. se propose d'ajouter à son œuvre.

V. D. V.

16. — * Constantin BACHA. سيرة القديس يوحنا الدمشقي الاصلي *Biographie de Saint Jean Damascène.* Texte original arabe. Harissa (Liban), Imprimerie Grecque Melchite, 1912, 1 vol. in-8°, 29 pp.

17. — * Georg GRAF. *Das arabische Original der Vita des hl. Johannes von Damaskus.* Extrait de *Der Katholik*, t. XCIII (1913), pp. 164-90, 320-31.

Nous allons peut-être étonner plus d'un lecteur que le sous-titre de la première de ces deux publications aura mis en défiance. Le R.P. Constantin Bacha n'a pas obéi à la complaisance trop naturelle d'un éditeur pour le document nouveau qu'il révèle au monde savant. Ou plutôt, ce sentiment qu'il a tout de même un peu écouté, ne l'a pas égaré. Rien n'empêche d'admettre en effet que la biographie arabe de S. Jean Damascène ne soit, comme il le dit, un original — bien ou mal conservé, nous n'en décidons pas. Il y a même de sérieuses raisons qui portent à croire

que le savant éditeur de Théodore Abū Qurra a eu, cette fois encore, la main heureuse.

Ce qui n'est pas également heureux, c'est la méthode qu'il a suivie dans son édition. Trois copies ont été employées. Un « vieux manuscrit » de Ḥoms, dont nous apprenons uniquement qu'il a perdu son premier et son dernier feuillet ; un second provenant de Kafr-bū, près de Ḥamāh, et qui fut écrit en 1646, par un certain Gabriel, petit-fils de Grégoire archevêque de Ḥamāh ; enfin un troisième actuellement conservé à la bibliothèque Vaticane (arabe 79). Ce dernier est l'œuvre d'un moine sabaïte nommé Poemen, qui l'acheva à Damas en 1223. En considération de cette date, ou pour quelque autre raison qui nous échappe, le P. B. l'a pris comme texte fondamental en l'élucidant et en le complétant aux endroits mutilés ou obscurs, à l'aide des deux autres manuscrits. Il est à regretter que ces corrections n'aient pas été indiquées au moins dans un rudiment d'appareil critique. Il faut surtout protester contre le principe même de ce classement qui compromettrait, s'il était exact, l'importance propre du texte arabe.

Celui-ci, en effet, concorde de point en point, quant au contenu historique, avec la Vie grecque attribuée à Jean de Jérusalem (BHG. 884). Il ne s'en distingue que par son épilogue et par une introduction, absente du manuscrit du Vatican, disparue du manuscrit de Ḥoms et que le P. B. a suppléée d'après le manuscrit de Kafr-Bū. Cette introduction, qu'il faudrait sacrifier, si la copie d'anba Poemen représentait la tradition originale, est de beaucoup la partie la plus instructive du document. L'auteur, qui se donne le nom de Michel, prêtre et moine, y raconte dans quelles circonstances il fut amené à composer son petit ouvrage. Il se trouvait à Antioche dans les premiers jours de décembre 1084, lorsque la ville fut emportée d'assaut par les Turcs aux ordres de Solaïmān ibn-Quṭulmiš. Tombé aux mains des envahisseurs avec une troupe de fugitifs, Michel fut relâché, ainsi que ses compagnons d'infortune, après des angoisses dont il fait un récit très vivant. Les captifs, libérés contre toute attente, attribuèrent la clémence du vainqueur à la protection de Ste Barbe et de S. Jean Damascène, dont la fête avait lieu ce jour-là (4 décembre). L'année suivante, à l'anniversaire de ces tragiques événements, Michel voulut s'édifier en lisant la vie de son libérateur. Apprenant qu'il n'en existait aucune digne de ce nom, « ni en grec ni en arabe », il résolut d'en écrire une, par reconnaissance pour le saint auquel il devait son salut. Il la composa donc en arabe, à l'aide de notices et de mentions qu'il trouva éparses dans les œuvres des Pères, et parmi lesquelles il fit un choix. Dans l'épilogue de son récit, Michel se plaint encore d'avoir dû se contenter des renseignements, incomplets et dépareillés, qu'il a pu glaner un peu partout, au prix de longues recherches.

Tel est le témoignage de l'auteur sur son œuvre. Le P. B. l'a jugé suffi-

samment clair par lui-même et n'a pas cru nécessaire de le discuter, non plus que d'élucider les autres problèmes soulevés par le document. Cet examen qui restait à faire nous avait tenté, et nous nous étions déjà mis à traduire le texte en latin, quand M. l'abbé Graf eut la prévenance de nous avertir qu'il envoyait à l'impression une traduction allemande de la biographie avec une étude critique sur l'ensemble de la question. Cette publication maintenant achevée fait honneur à M. G., de qui l'on connaît la compétence en littérature arabe chrétienne. Son interprétation du texte est exacte et consciencieuse. Outre l'édition un peu éclectique du P. B., le traducteur s'est servi d'un manuscrit de la bibliothèque orientale de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, lequel ne jette malheureusement pas grande lumière sur l'histoire et la transmission du document. Les conclusions de M. G. sont intéressantes et plausibles. Le moine Michel ne semble pas être un personnage fictif. Il doit avoir écrit comme il le dit, après le 4 décembre 1085. Il résulte de son témoignage que, plus de deux siècles après la mort de l'illustre docteur, personne n'avait encore songé à retracer sa vie. Les maigres données que Michel put recueillir se réduisent nécessairement à peu de chose. Son œuvre représente un effort de bonne foi et de bonne volonté, mais qui ne se prête guère à combler les lacunes de l'histoire. Rien n'empêche d'y reconnaître le document διαλέκτῳ Ἀράβων καὶ γράμμασι κείμενον (cf. *Anal. Boll.* XXX, 406), d'après lequel l'énigmatique Jean de Jérusalem dit avoir composé la première Vie grecque de Jean Damascène. Or le plus ancien manuscrit grec que l'on connaisse, le palimpseste de Vienne, phil. gr. 158, qu'on a fait remonter au Xe siècle, pourrait, dit-on, en bonne paléographie, être daté aussi bien du XIe. Il n'oppose donc aucune impossibilité insurmontable à l'hypothèse que les Vies grecques connues dépendraient du texte de Michel. Quant à savoir par qui ce texte fut traduit ou paraphrasé en grec et qui était Jean de Jérusalem, M. G. estime qu'il faut y renoncer provisoirement.

La sincérité nous oblige d'avouer que le palimpseste de Vienne ne nous paraîtrait pas si facile à écarter par ce procédé sommaire. Si réellement, d'après ses caractères paléographiques, on a pu le dater du Xe siècle, il ne faudrait pas le rajeunir uniquement pour les besoins de la cause. Et même en le rajeunissant jusqu'à la limite extrême du possible, on tombe encore bien près de l'année 1085, où la Vie arabe fut composée. A cette époque, l'œuvre de Michel était de trop fraîche date pour être citée comme une pièce d'archives. Faut-il déjuger la paléographie ou le rhéteur qui parle ainsi des documents arabes, qu'il prétend avoir découverts ?

En attendant que les spécialistes aient levé ce doute, M. G. nous permettra de lui signaler un témoignage qui confirme ses déductions et les complète. L'écrivain géorgien Éphrem Mtsiré qui mourut au commencement du XIIe siècle, un peu après 1110, à ce qu'il semble, traduisit du grec en géorgien une Vie de Jean Damascène dont il nous apprend ce

qui suit : Elle fut composée par Michel prêtre du monastère de Saint-Syméon (აღწერილი მიქლისგან ხუცისა სჳმეონ წმიდელისა) en l'honneur du saint qui, le jour même de sa fête, l'avait protégé contre les Turcs de Sulaïman (suit un précis des circonstances, qui résume excellemment le récit de notre Michel). Il l'écrivit en arabe, de laquelle langue Samuel métropolite d'Adana la traduisit en grec et la mit en style plus orné (აღეწერა ესე საკითხავი არაბულსა ენასა ზედა : ვინაჲ იგი ბერძენთა ენად გამოთარგმნა და შეამკო სამოჳლი წმიდმან მიტროპოლიტმან ადანაელმან ; cf. N. Marr, Записки восточнаго отдѣленія И. Р. Археологическаго Общества, XXI, 1911, 095).

Cette attestation contemporaine des faits transporte la question sur un autre terrain. Les paléographes qui examineront le palimpseste de Vienne, feront bien d'apporter tout le soin possible à leur expertise. P. P.

18. — R. Graffin et F. Nau. *Patrologia Orientalis*, t. IX et X. Paris, Firmin-Didot, s. a. in-8°.

La *Patrologia Orientalis* n'a pas chômé depuis la dernière fois que nous en avons entretenu nos lecteurs (*Anal. Boll.* XXXI, 107). Les nombreuses éditions qu'elle a publiées dans l'intervalle font une large part aux textes hagiographiques, si large même que nous devons nous borner à énumérer ici ceux d'entre ces travaux qui nous intéressent directement.

1° T. IX, fasc. 4, p. 238-487. *Le synaxaire éthiopien*. III. *Les mois de nahasê et de paguemen*, édités par Ignazio Guidi, traduits en français par Sylvain Grébaut.

Le mois éthiopien de *nahase* (naḥasē) allait du 25 juillet au 23 août du calendrier julien ; il correspond actuellement au 7 août — 6 septembre du calendrier grégorien. *Paguemen*, corruption de ἐπαγόμενος comprend les 5 derniers jours de l'année (24-28 août ; aujourd'hui 7-12 septembre). Ainsi se trouve achevé, avec son complément, le trimestre du synaxaire dont la publication avait été confiée à M. le professeur Guidi (cf. *Anal. Boll.* XXVII, 426 ; XXX, 461). On connaît déjà la nature et la portée du document, le plan de l'édition et la méthode de l'éditeur. Nous n'en reparlons ici que pour en prendre occasion d'exprimer de nouveau notre respectueuse admiration envers l'illustre maître chez qui l'âge n'a diminué en rien l'activité non plus que la sympathique modestie de sa jeunesse. La traduction française a été faite par M. l'abbé S. Grébaut, de qui est pareillement la table analytique des noms propres qui termine le volume. Elle est très littérale sans jamais cesser d'être lisible. Si nous voulions prouver à M. Gr. que nous l'avons lue, nous y noterions, çà et là, quelque détail qui prête à discussion ; par ex. p. 256 : « île de Syrie » pour désigner le Ǧazīra (cf. p. 405) ; p. 261 : « qui avait fortifié ses reins par une corde » ; « ceint » ou « serré » serait plus exact en soi et dans le contexte ; etc. En principe,

quand une leçon corrompue a été rectifiée dans le texte ou dans l'appareil critique, il serait utile que la correction fût adoptée ou du moins mentionnée dans la traduction. Ceux qui ont besoin qu'on leur interprète le document sont censés avoir besoin aussi qu'on leur explique, par ex. que *S. Bikabès* (p. 295) semble bien s'appeler « Jean » de son vrai nom. — P. 267, *Marmehnâm* est évidemment Mār Behnam.

Le synaxaire se clôt sur cette invocation du scribe : « (Bénédiction) à celui qui écrira ce (livre) sur le papier, à celui qui le dictera en l'expliquant, à celui qui en donnera lecture, à celui qui le traduira en une langue nouvelle, à celui qui en écoutera les paroles avec l'oreille de l'esprit. » Il se trouvera peu de personnes pour mériter cette dernière bénédiction ; mais les autres ne serviraient pas mal à exprimer la reconnaissance des travailleurs pour M. Guidi et son excellent auxiliaire.

2° T. X, fasc. 1 (p. 1-163). F. Nau, *Martyrologes et ménologes orientaux*. I-XIII. *Un martyroge et douze ménologes syriaques*.

Ne pressons pas trop les deux termes que ce titre paraît mettre en opposition. Martyrologe n'est pas pris ici au sens étymologique de catalogue des fêtes de martyrs, puisque le document en question annonce aussi des mémoires de confesseurs comme Eusèbe de Césarée, Jacques de Nisibe, Arius d'Alexandrie (l'hérésiarque). Un ménologe tel que M. N. le définit dans une publication qui fait suite à celle-ci, n'est guère qu'un martyrologe pourvu de rubriques appropriées à sa destination spéciale. Martyrologe et ménologe ainsi entendus pourraient être réunis sous la dénomination collective de calendriers, et c'est sous ce terme qu'ont été désignés plusieurs des textes publiés ici par M. N.

Sur ce que nous venons d'en dire, on aura déjà compris que le martyrologe syriaque qui forme la première pièce du nouveau recueil n'est autre que le célèbre document édité d'abord par Wright d'après le manuscrit Add. 12150 du Musée Britannique et republié ensuite dans les *Acta Sanctorum* (Nov. II, 1, p. [lii]-[lxv]). M. N. l'a revu sur le manuscrit et réimprimé avec un commentaire qui complète et améliore en plusieurs points celui des *Acta SS.*, notamment dans la liste de martyrs persans, qui fait suite au calendrier proprement dit. Les différents manuscrits du martyrologe hiéronymien y sont désignés collectivement par un même sigle, ce qui n'est peut-être pas strictement conforme au dernier mot de la critique, mais coupe court à de redoutables complications. Pratiquement, on ne pouvait guère demander davantage.

Suivent douze « ménologes » syriaques. Les quatre premiers (III-V) paraissent refléter le calendrier d'Édesse ou de quelques églises et monastères de la Syrie euphratésienne. M. N. croit y reconnaître « la forme la plus ancienne du ménologe jacobite » (p. 29). C'est bien possible et nous n'aurions rien du tout à objecter si cela était mis au pluriel. Le martyrologe monophysite est sorti du martyrologe grec, mais sous combien de

formes à la fois ? Or chacune de ces formes, en tant que jacobite, est primitive, puisqu'elle inaugure à sa manière la nouvelle tradition.

Des sept exemplaires restants, quelques-uns (nos VII, XI, XII) semblent provenir du Ṭūr-ʿAbdīn. Les autres n'ont pas d'attaches locales clairement reconnaissables. Mais quand on a parcouru d'un bout à l'autre la collection ainsi mise au jour par M N., on se prend à sourire de ceux qui croyaient connaître le calendrier jacobite, pour avoir dépouillé un ou deux manuscrits, d'après une édition quelconque. L'extrême diversité de ces documents, dont plusieurs, il est vrai, ne sont que des abrégés ou des fragments, n'est pas loin de paraître déconcertante ; mais rien ne prouve mieux l'étendue du nouveau service rendu par le laborieux directeur de la *Patrologia Orientalis*.

Tous les textes n'ont pas été traités avec le même honneur et ne le méritaient pas. Quelques-uns ont été annotés, d'autres simplement traduits. Traduire, quand il s'agit de noms propres orientaux, est un mot dont nous croyons avoir mesuré par expérience toute l'ambiguïté. Faut-il interpréter ou transcrire ? Corriger ou respecter les fautes ? Et quelque règle que l'on adopte, est-on obligé de l'appliquer partout, avec une conséquence rigoureuse ? Peut-on ou doit-on écrire, d'une part : Cyprien, Jacques, Eugène, Thomas, et d'autre part *Thâopônpâ* (p. 77), *Aqîqôs* (p. 121 = Acacius), *Bišvi* (p. 111 = Bišoi, Bisoès), *Dârôtînî* (p. 114, pour : fête d'Érotéide), etc ? Qui en décidera ? Il y a des difficultés sinon des impossibilités à tous les systèmes trop logiques et, plutôt que de la logique, il est meilleur d'y mettre, comme l'a fait M. Nau, du soin, de l'exactitude, du savoir et de la clarté.

3° T. X, 2 (p. 166-244). F. Nau, *Les ménologes des évangéliaires coptes-arabes*, édités et traduits.

Pour déterminer l'exacte signification de ce titre, il faudrait transcrire ici les notions préliminaires exposées par M. N. (p. 167-69). Mais celles-ci demanderaient à être mises en concordance avec la terminologie à laquelle nos lecteurs sont habitués (cf. H. Delehaye, *Le synaxaire de Sirmond*, dans *Anal. Boll.* XIV, 397-401). Disons seulement que le savant auteur entend par ménologes la liste des fêtes de saints — et des fêtes fixes — qui se trouve placée à la fin des évangéliaires coptes-arabes ; liste ordinairement double, une série comprenant les fêtes auxquelles sont assignées des leçons, l'autre les fêtes qui en sont dépourvues. Deux de ces listes — dont l'une extraite par le musulman Qalqašandi du traité de Maqrizi sur les fêtes des Coptes — avaient déjà été imprimées vaille que vaille, d'après les papiers laissés par Selden. M.N.a repris cette publication sur une plus vaste échelle, en utilisant huit manuscrits, sans compter le fragment Barberini Or. 2, qui est édité séparément dans l'appendice II (p. 223-24), et le « ménologe » du ms. arabe-chrétien 1 de la Bibliothèque Victor-Emmanuel à Rome, dont M. l'abbé Tisserant a fourni à M. N. une

traduction française imprimée p. 225-28 (appendice III). De plus le calendrier de l'évangéliaire arabe Brit. Mus. Or. 3382, qui figure dans l'appareil critique sous le sigle G, est retraduit en entier dans l'introduction (p. 174-77), et celui duquel proviennent les variantes E de la traduction française (Vatican ar. 15) est réédité à part, en son texte original, dans l'appendice II (p. 223-24).

Tout cet appendice II, où sont racontées les vicissitudes du ms. Barberini Or. 2 (p. 217-22), intéresse encore l'hagiographie autrement que par le contenu du volume dont il y est question. On y voit intervenir deux Pères capucins de la mission d'Égypte,qui se mettent fort en peine pour acquérir ce manuscrit et le transmettre à Peiresc. Ces deux zélés auxiliaires du célèbre collectionneur ne sont autres que les martyrs d'Éthiopie, Cassien de Nantes et Agathange de Vendôme, proclamés bienheureux le 1 janvier 1905, et M. N. se trouve avoir écrit une page curieuse et même édifiante des *Acta Sanctorum* (cf. Ladislas de Vannes, *Deux martyrs capucins*, Paris, 1905, p. 199-216).

M. N. se montre fort généreux pour les nombreuses mais très excusables erreurs commises par Selden ou ses éditeurs posthumes. « La peine que nous ont coûtée ces petits calendriers, nous rend, dit-il, très indulgent pour les éditeurs antérieurs » (p. 172). On ne saurait mieux dire. Mais cette miséricorde devait-elle aller jusqu'à reproduire en note les fausses lectures de Selden, du moment que M. N. les avait rectifiées d'après le manuscrit même employé par Selden ? Il semble que l'appareil critique eût pu être dégagé de ce poids encombrant.

Pour nous, ce n'est pas d'indulgence que nous parlerons à propos de cette érudite publication, qui n'a besoin que de la justice. Quelques détails qui nous ont frappé à la lecture n'ont pas grande importance. P. 217, note الهثم, lire : الهشم ? — P. 219, note 11, dans l'annonce martyrologique de Ste Heraïs : « ابصا sans doute Bassa » ; on opinerait plutôt pour انصنا, « Antinoé », qui est mentionné dans la Passion de la sainte. — P. 228 (15 abīb) : Éphrem le syrien ; n'est-ce pas plutôt Abraham (افراهام) le syrien,dont la fête n'est pas annoncée au 6 kihak ? Cf. p.226, au 7 et au 9 ṭubah.

4° T. X, fasc. 3, p. 243-86. Eug. Tisserant, *Le calendrier d'Abou'l-Barakāt*, édité et traduit.

Il a déjà été question ici de ce grimoire (*Anal. Boll.* XXVIII, 300). A cause de la notoriété dont il jouit depuis Selden et Renaudot, sinon à raison de son importance propre, il méritait les honneurs d'une édition critique. Personne n'était mieux désigné pour s'en charger que M. l'abbé Tisserant, qui promet à la philologie arabe un paléographe de première force. Le nouvel éditeur n'a négligé aucun des secours qu'il était raisonna-

ble d'utiliser pour la constitution et l'interprétation d'un pareil texte. Puisqu'il a pris la peine de consulter le synaxaire copte-arabe de Florence Mediceus 115-116 « d'après le catalogue d'Étienne-Évode Assemani » (p. 249), il nous permettra de lui faire observer qu'il a été induit en erreur, comme tout autre l'eût été à sa place. Assemani a transcrit tel quel dans son catalogue le sommaire d'un autre manuscrit beaucoup plus récent du synaxaire Alexandrin. Sa prétendue description ne tient pas même compte des lacunes du manuscrit qui en est l'objet ou plutôt le prétexte. Nous y reviendrons.

M. T. a bien voulu s'occuper aussi des quelques coups de plume que nous avions donnés au passage (*Anal. Boll.* l. c.) dans le calendrier d'Abū 'l-Barakāt. Comme il a principalement relevé celles de nos conjectures qui ne se trouvent pas vérifiées, nous demandons à pouvoir faire remarquer que ces conjectures portaient, non sur le texte original, mais sur une transcription qui ne figure pas dans l'appareil critique de M. T. P. 271, note 4 : la forme *Coluthus* est traditionnelle (cf. *Anal. Boll.*, t. c. 301) et il n'y a pas lieu de la changer en *Acolythe*. — P. 260 : 16 kihak (= 12 décembre), S. Rawachios a passé de la catégorie des martyrs dans celle des confesseurs. C'est une raison de plus pour le distinguer de S. Antoine-Rawaḥ pour lequel nous l'avions pris d'abord, (S. Rawaḥ le Qoraïšite est mentionné dans le synaxaire éthiopien au 25 iakātit (= 17 février ; cf. Zotenberg, *Catalogue des mss. éthiopiens de la bibliothèque Nationale*, 177 et ci-dessus, p. 52-62). Mais d'autre part S. Herwaǧ, avec lequel M.T. l'identifie, est aussi un martyr. La concordance des deux noms n'en est pas moins établie à l'évidence par la forme grecque 'Ωρουώγχιος qui vient d'être signalée par M.W.E. Crum (*Theological texts from Coptic papyri* = *Anecdota Oxoniensia*, Semitic series, t. XII, 1913, p. 75 note 2).

Comme les deux fascicules publiés par M. Nau, l'ouvrage de M. T. est pourvu d'une bonne table alphabétique qui résume le commentaire. L'annotation est abondante sans être touffue et ajoute un nouveau prix à la grande sûreté du déchiffrement. P. P.

19. — * P. F. KEHR. *Regesta pontificum Romanorum. Italia pontificia*, vol. V, VI, pars I. Berlin, Weidmann, 1911-1913, 2 vol. in-8, LIV-534, XLIV-419 pp.

20. — * P. F. KEHR-A. BRACKMANN. *Regesta pontificum Romanorum. Germania pontificia*, vol. I, pars II. Berlin, Weidmann, 1911, in-8, XXXIV-412 pp.

21. — * A. BRACKMANN. *Studien und Vorarbeiten zur Germania pontificia. I. Die Kurie und die Salzburger Kirchenprovinz.* Berlin, Weidmann, 1912, in-8, XIV-270 pp.

La double série des regestes pontificaux pour l'Italie et l'Allemagne (*Anal. Boll.* XXIX, 165, XXX, 99) n'est pas demeurée stationnaire. La

première s'est enrichie de deux gros volumes. Le tome V comprend l'Émilie, ou province de Ravenne. L'antique Aemilia était la région comprise entre le Pô et l'Apennin, de Plaisance à Rimini. Au IVe siècle apparaît le nom de provincia Flaminia; puis, après l'invasion lombarde, les territoires restés au pouvoir des Romains forment l'Exarchat de Ravenne. Le nom de Romania, Romandiola, d'où la dénomination actuelle de Romagna, remonterait jusqu'au VIe siècle. Les diocèses sont les suivants : Ravenne, Cervia, Sarsina, Cesena, Forlimpopoli, Forlì, Faenza, Imola, Comacchio, Adria, Ferrara, Bologna, Modena, Reggio, Parma, Piacenza. Le nombre des actes pontificaux enregistrés pour ces diocèses monte à 1474, soit 674 de plus que dans les regestes de Jaffé. Le volume VI est consacré à la Ligurie ou à l'ancienne province de Milan. M. Kehr l'a divisé en deux parties répondant l'une à la Lombardie actuelle, l'autre, qui est sous presse, au Piémont et à la Ligurie maritime. La Lombardie comprend Milan, Pavie, Lodi, Cremona, Brescia, Bergamo, Como. Les pièces signalées sont au nombre de 1087, à peu près exactement le double des numéros de Jaffé. Comme dans les volumes précédents, on retrouve partout la même étendue d'information, la même exactitude dans le détail, et une bibliographie d'une richesse incomparable. Une remarque en passant. Cervia est l'ancien *episcopatus Ficoclensis*. Avec les équivalents Ficuclas, Ficoclum, M. K. donne également *Ficodia*. Cette forme, qui se rencontre dans la légende de S. Gerontius, n'est pas correcte et provient d'une erreur paléographique très commune, la confusion de *cl* avec *d*. Ficodia ne doit pas figurer dans les séries topographiques.

A propos des indulgences — certainement apocryphes — données à l'église de S. Simplicien à Milan *in festivitate translationis trium martyrum*, M. K. met la note suivante *(magorum ?)*. L'identification avec les Rois Mages est impossible pour bien des raisons, et les « trois martyrs » sont connus ; ce sont les saints d'Anaunie, Sisinnius, Martyrius et Alexandre, dont les reliques ont été transportées dans la basilique en question.

La *Germania Pontificia* de M. Brackmann ne s'est accrue que d'un demi-volume, qui termine, avec Ratisbonne, Freising, Neuburg (Trente en appendice), la province de Salzbourg. La moisson a été moins abondante que pour l'Italie, ainsi qu'on pouvait s'y attendre : en tout 634 lettres de papes, de cardinaux ou de légats, dont 467 figuraient déjà dans les Regestes de Jaffé; il s'y ajoute 75 lettres dont les papes sont les destinataires. Dans la bibliographie du diocèse de Ratisbonne, aurait peut-être figuré utilement le commentaire des *Acta SS.* sur S. Wolfkang (Nov. II, 565), et quelques travaux qui s'y rattachent. La forme de regeste ne permet guère que d'énoncer les résultats d'un travail critique souvent fort considérable, et dont il peut être nécessaire de connaître la marche. M. B. l'a compris, et il a entrepris, parallèlement aux Regestes, la publication d'une suite d'études préparatoires, où il a consigné les résultats principaux de ses recherches.

En comparant les privilèges pontificaux envoyés en Allemagne aux pièces analogues recueillies en terre italienne,il a constaté entre les deux séries de notables différences, commandées évidemment par les besoins et les suppliques des destinataires.Pour s'en rendre compte, il fallait une étude approfondie d'un groupe considérable de pièces et des conditions historiques des divers milieux où elles furent envoyées. Cette question forme le sujet de la première partie du livre, intitulée : « Histoire du privilège pontifical dans les limites de la province ecclésiastique de Salzbourg. » Une seconde partie traite des faux privilèges de Salzbourg, de Passau, de Ratisbonne, de Freising. Comme troisième partie, M.B. nous donne quelques recherches complémentaires et l'étude d'un certain nombre de privilèges déterminés. L'exposition est fort claire et,malgré la minutie des détails dont les questions se compliquent parfois, la lecture du livre est fort aisée. H. D.

22. — * Johannes Bolte und Georg Polívka. *Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm,* neu bearbeitet. Erster Band, n. 1-60. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1913, in-8, VIII-556 pp.

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur l'origine du célèbre recueil des contes des frères Grimm ni à expliquer longuement en quoi il peut intéresser le critique et l'hagiographe. On pourra voir dans les ouvrages de M. E. Tonnellat, *Les frères Grimm, leur œuvre de jeunesse ; Les contes des frères Grimm* (Paris, 1912), dans quel esprit il fut conçu par les deux savants allemands. L'on sait assez le rang qu'il occupe parmi les collections qui servent de base à l'étude du folklore, et l'importance de cette branche, qui tend de plus en plus à devenir une science, n'est plus à contester. Pour reconnaître, dans les vieux textes hagiographiques, les emprunts fort nombreux, faits à la littérature populaire, la connaissance des motifs dont les contes sont agencés est indispensable, et on n'arrive à les distinguer que par une étude très approfondie de la littérature comparée.

Les frères Grimm avaient, dès 1812, publié des notes à leur recueil de contes ; en 1822 ils avaient formé de ces annotations un volume séparé, paru en troisième édition en 1856. Certes c'était un précieux secours pour les travailleurs. Mais ce n'est qu'après cette période que commencent à se multiplier partout les recueils de contes et les études critiques ; les matériaux s'accumulent, au point de décourager les chercheurs, qui ne peuvent tout de même pas, à propos d'un conte, parcourir toute une bibliothèque, pour découvrir les ouvrages les plus disparates en toute langue, fournissant quelque parallèle ou quelque dérivé. Il a fallu un spécialiste d'une aussi vaste érudition que M. Bolte, aidé de M. G. Polívka, qui a recueilli les traditions publiées en langue slave, pour enrichir le commentaire des Grimm des résultats de la production fiévreuse qui s'est manifestée dans tous les pays depuis un quart de siècle et plus. Rien ne donne une meilleure

idée de l'étonnante diffusion des contes, qu'autrefois on regardait partout comme originaux et indigènes, que cette bibliographie rapide et condensée où l'on voit défiler tous les pays et tous les dialectes. M. B. ne s'est d'ailleurs pas borné à une simple énumération d'ouvrages à consulter. Il a, autant que c'était nécessaire, caractérisé les diverses versions et indiqué les éléments d'une classification. On voit ainsi des histoires, dont la parenté se laisse à peine deviner, se grouper ensemble de la façon la plus naturelle, et un récit d'allures hagiographiques prendre place à côté d'un conte de fées. Voici par exemple le n° 3, intitulé *Marienkind.* La sainte Vierge adopte une pauvre jeune fille,et la prend avec elle dans le ciel. Un jour elle lui confie les clefs des treize portes principales du royaume céleste en l'autorisant à passer partout, sauf par la treizième porte, qu'elle lui défend rigoureusement d'ouvrir. La jeune fille enfreint la défense, et, bien qu'elle refuse obstinément d'avouer, elle est chassée du ciel. Après diverses lamentables aventures, elle finit par épouser un prince et lui donne un fils. Alors la sainte Vierge lui apparaît et la presse d'avouer sa désobéissance. Sur son refus la sainte Vierge lui prend son enfant. Un an après, elle met au monde un second fils, qui lui est enlevé dans les mêmes circonstances, de même une fille, l'année suivante. Cette fois elle est accusée par la rumeur publique de manger ses enfants, et condamnée à périr sur le bûcher. Lorsque déjà la flamme s'élève, elle s'écrie tout à coup : « Oui, Marie, je l'ai fait. » La sainte Vierge la délivre aussitôt et lui rend ses enfants. C'est le conte du Bénitier d'or (Cosquin, *Contes de Lorraine,* 38), ou de la Filleule de la Vierge. Avec M. Cosquin, M. B. distingue trois groupes de la même famille. Le premier met en scène la sainte Vierge ; le second la remplace par une femme mystérieuse ; le troisième par un nain noir. Chaque groupe a un bon nombre de représentants. Naturellement beaucoup de détails diffèrent d'une forme à l'autre, et l'introduction de certains motifs établit des liens de parenté avec d'autres contes. Ainsi dans l'Enfant de Marie il reste au doigt de la jeune fille une trace ineffaçable de sa désobéissance ; dépouillée de ses vêtements elle parvient à se couvrir de sa chevelure. Ce sont là des traits connus qui se retrouvent ailleurs, et même en hagiographie. On pourra noter encore à propos des contes 31 *(Das Mädchen ohne Hände),* 33 *(Die drei Sprachen),* des motifs employés dans les légendes de Ste Olive, de S. Barthélemy, du pape Grégoire, dans certains miracles de Notre-Dame. Quand le dernier volume des *Anmerkungen* aura paru, muni, comme nous le souhaitons, d'une liste bibliographique et peut-être d'une table des matières, on appréciera mieux encore le service que MM. Bolte et Polívka ont rendu à nos études.

H. D.

23. — Bernard Pösinger, O. S. B. *Ein Kirchenkalender aus dem 9. Jahrhundert im Stift Kremsmünster,* dans *Studien und Mitteilungen*

zur Geschichte des Benediktinerordens und seiner Zweige, t. XXXIII (1912), p. 220-36.

Le *codex millenarius*, évangéliaire conservé à l'abbaye de Kremsmünster, a souvent été utilisé par les liturgistes; le calendrier qu'il renferme n'avait cependant jamais été publié. Le P.P. fait précéder son édition d'une étude du manuscrit. Contrairement à l'opinion du P. Schwarzenbrunner et du P. Beissel, qui l'avaient daté du VIIIe siècle, le P. P. l'attribue à la fin du IXe. Le nombre des saints mentionnés au calendrier est peu considérable, et le P. P. n'a pas cherché à préciser la valeur hagiographique du document; son attention s'est uniquement portée sur les péricopes assignées aux différentes fêtes de l'année. Le texte de l'évangéliaire est celui qui date de la réforme liturgique entreprise sous les auspices de Charlemagne, et le calendrier se rapproche de très près de ceux qui furent édités par le P. Beissel. (*Entstehung der Perikopen des Römischen Messbuches.* = 96. *Ergänzungsheft zu den Stimmen aus Maria-Laach*, p. 131-41). Pour permettre de les comparer plus aisément l'auteur a adopté les mêmes sigles que le jésuite allemand. Sa publication est une intéressante contribution à l'étude de cette classe d'évangéliaires. H. Moretus.

24. — * Balthasar Baedorf. *Untersuchungen über Heiligenleben der westlichen Normandie (der Diözesen Avranches, Coutances, Bayeux und Séez).* Bonn, Georgi, 1913, in-8°, 150 pp.

Les thèses de doctorat écrites par les élèves de M. Levison ont toutes un air de famille auquel on les reconnaît aisément : elles se distinguent par la nette délimitation du sujet, la simplicité du plan et surtout par un soin spécial et comme une prédilection accordée à la recherche des emprunts littéraires, de ce que, dans la critique biblique, on appelle parfois des citations implicites. M. B. étudie les Vies de vingt-et-un saints de l'époque mérovingienne qui tous sont originaires des diocèses d'Avranches, de Coutances, de Bayeux, de Séez, ou qui y ont prêché l'Évangile. A chacun de ces saints personnages l'auteur consacre une notice succincte et rédigée suivant un plan uniforme. Après avoir indiqué les différents textes biographiques, les manuscrits où on les rencontre et les éditions qui les reproduisent, M.B. résume brièvement ce que l'on sait de certain au sujet de chaque saint ; puis, et c'est la partie la plus développée et aussi la plus neuve de son travail, il indique les sources auxquelles ont puisé les hagiographes. Les emprunts littéraux ont été l'objet exclusif de ses patientes recherches ; parfois elles l'ont amené à découvrir le peu de valeur de récits qui jouissaient d'un certain crédit, le plus souvent elles ont confirmé les méfiances des meilleurs critiques. En terminant son inventaire M. B. est amené à constater que les Vies étudiées, à l'exception d'une seule, celle de S. Paterne écrite par Venant Fortunat, furent toutes rédigées à l'époque carolingienne ou plus tard encore. Placés à grande distance des événements, les biographes

n'ont pu généralement recueillir que des informations trop incomplètes pour reconstituer la vie de leur héros. En même temps que ces renseignements, ils ont cru pouvoir insérer dans leurs écrits des traits édifiants et des récits de miracles empruntés aux biographies les plus en vogue et qu'ils attribuaient au saint dont ils écrivaient la Vie. Il est souvent difficile de faire le départ entre ce qui appartient en propre à l'histoire d'un saint et les épisodes qui y ont été inconsidérément mêlés. L'étude des emprunts littéraires a fourni à M. B. un précieux critère. Cette méthode de recherches l'a de plus mis à même de préciser l'époque à laquelle les biographes anonymes ont écrit. La date de composition des ouvrages qu'ils ont utilisés et l'âge des plus anciens manuscrits qui renferment leur œuvre, constituent deux limites grâce auxquelles M. B. a pu déterminer approximativement quand plusieurs Vies furent rédigées.

M. B. continuera, espérons-le, son utile travail. Après avoir étudié la valeur des textes hagiographiques et indiqué leurs sources, puisse-t-il nous en donner prochainement une édition critique. La thèse qu'il vient de publier l'a excellemment préparé à cette publication. H. Moretus.

25. — * Max Huber, S.I. *Die Nachahmung der Heiligen in Theorie und Praxis.* Freiburg i. B., Herder [1912], 2 vol. in-8, xx-510, xiv-583 pp. *(= Ascetische Bibliothek).*

L'ouvrage du P. Huber sur l'imitation des saints comprend deux parties : la théorie et la pratique. Cette dernière partie répond tout à fait au programme habituel d'une « Bibliothèque ascétique » et nous laisserons à de plus experts que nous le soin de l'apprécier. L'introduction théorique, qui forme le premier volume, constitue dans cette catégorie d'ouvrages une innovation dont il faut sans réserve féliciter l'auteur, car elle réalise un progrès. Les saints sont nos modèles, qui le contesterait ? Mais sont-ils toujours et en tout imitables, et sont-ils généralement tels que nous les présentent leurs biographes ? Ce sont là des questions de la plus haute importance au simple point de vue d'un ascétisme sain et raisonnable, et nous sommes heureux de voir que, sans entente préétablie, on insiste dans d'autres milieux que le nôtre sur la nécessité de distinguer toujours entre le saint et son biographe, et de ne pas préférer en pratique le second au premier. Que de traits choquants, dans la Vie des saints, n'ont jamais existé que dans l'imagination des hagiographes ? Que d'idées moins exactes n'ont-ils pas propagées par la tendance à ne montrer dans les saints que le côté héroïque, sans songer que c'est là le meilleur moyen de décourager la pauvre humanité ? Et puis ce préjugé qui leur défend de jamais exprimer la moindre réserve au sujet de certains actes que l'on ne peut évidemment proposer à l'imitation des fidèles ; et ces exagérations qui transforment en habitudes des actes isolés, et ces libertés que l'on prend avec la théologie,

confusion du conseil avec le précepte, de la justice avec la charité, des visions avec la révélation ; et cette tendance à attribuer une importance excessive à des faits qui ne reposent que sur des témoignages insuffisants ; tous ces défauts, dont le P. H. apporte des exemples typiques, font comprendre la nécessité de procéder avec discernement dans le choix des Vies de saints à recommander aux fidèles. Sur tout cela le P. H. s'exprime avec la plus grande fermeté et avec une parfaite mesure. Il fera beaucoup réfléchir sans choquer l'âme la plus timorée. Que répondre à des faits comme celui-ci ? Ste Jeanne de Chantal, dans un accès de ferveur, imprima dans sa chair, avec un fer rouge, le saint nom de Jésus. Un biographe n'hésite pas à déclarer qu'elle le fit par une inspiration spéciale du Saint-Esprit. De quel droit rend-il pareil oracle ? Saint François de Sales, lui, désapprouva sa fille spirituelle, et son opinion vaut bien celle d'un hagiographe. Je ne dirai pas que les exemples du P. Huber sont tous également bien choisis. Ceux qu'il emprunte à l'antique littérature auraient besoin d'être revisés en partie, et sur certains points nos conclusions ne concorderaient pas entièrement avec les siennes. Il n'en reste pas moins vrai que cet intéressant essai est une œuvre sincère et méritoire, qui répond à un véritable besoin. H. D.

26.— * John Edward LLOYD. *A History of Wales from the earliest times to the Edwardian Conquest,* second edition, 1912, 2 vol. in-8°, XXIV-816 pp., carte.

27. — *S. BARING-GOULD and John FISHER. *The Lives of the British Saints. The saints of Wales and Cornwall and such Irish Saints as have Dedication in Britain,* vol. III, London, The Honorable Society of Cymmrodorion, 1911, in-8, 509 pp., gravures.

La préface de la première édition du livre de M. Lloyd est datée du 1 novembre 1910 ; celle de la seconde édition, qui n'est pas une simple réimpression de la précédente, est du 14 novembre 1911. Pareil succès de librairie suffirait à recommander un ouvrage dont l'étendue et le caractère scientifique ne sont pas de nature à attirer spécialement la curiosité du public. L'historien du pays de Galles remonte jusqu'à l'âge préhistorique, relève les premières traces de civilisation, pour s'arrêter à la conquête et à la domination romaine, et plus spécialement encore à la période qui s'étend du VIe siècle à l'invasion normande. C'est la matière du premier volume. Le second raconte les préliminaires de la conquête par les Normands, la conquête elle-même et le réveil national qui suivit. L'histoire est conduite jusqu'à la fin du XIIIe siècle. L'auteur est aussi familiarisé avec les sources historiques et le développement des institutions qu'avec la topographie. Son exposé est d'une clarté remarquable, et l'habile critique nous intéresse, sans effort, à l'histoire d'un pays à laquelle l'onomastique seule donne je ne sais quel aspect rébarbatif. Des tables

excellentes, une carte du pays de Galles au moyen âge, une bibliographie choisie accentuent encore le caractère pratique que l'auteur a su donner à son ouvrage.(Pourquoi cite-t-il les *Acta Sanctorum* d'après l'édition de Venise ?)

Bien que l'histoire ecclésiastique ne soit pas toujours au premier plan, elle n'a pas été négligée et elle ne pouvait l'être lorsqu'il s'agit d'un pays où la religion a laissé des empreintes si profondes. Tout un chapitre (le Ve) est consacré à « l'âge des saints ». Gildas est ici le principal garant; mais les Vies des saints gallois ne sont pas négligées, bien qu'elles ne représentent pas toujours des traditions également sûres. Illtud, — pour lequel il y avait peut-être à citer les *Act.SS.* nov. III, 219 — Samson, Dubricius ou Dyfrig, David, le grand patron du pays, Cadog ou Cadfael qui jouit également d'une grande popularité, sont surtout mis en évidence, ainsi que leurs plus célèbres fondations. L'antique église de Galles est étudiée dans ses rapports avec Rome, dans son organisation, dans ses monuments et sa littérature. M.L. n'oublie pas de nous dire ce que devient l'église galloise sous les Normands et quels furent les résultats de la conquête au point de vue ecclésiastique. Il rencontre chemin faisant le célèbre évêque Sulien ou Sulgen de Saint-David, et lui consacre une notice spéciale ainsi qu'à sa famille (p. 459-61) qui a laissé un nom dans les lettres. Rhygyfarch était son fils (plus haut, p. 37). M.L. réfute une fois de plus l'erreur qui fait de ce dernier un évêque. Une des conséquences de la nouvelle domination, importante à noter pour nous, fut la reconstruction d'un grand nombre de vieilles églises fondées par les saints du pays et dont ils étaient devenus les titulaires. Ces nouveaux édifices furent dédiés, en même temps qu'aux patrons locaux, à d'autres saints honorés dans l'église universelle ou même à des saints étrangers. Ceux-ci, dans bien des cas, firent oublier l'ancien titulaire dont le nom figurait en second lieu. Même à Mynyw (Menevia), dans sa propre église, le saint national Dewi prit la seconde place et l'église fut placée *sub patrocinio beati Andreae et sancti David.* A Llandaff, S. Pierre eut la préséance sur le patron du lieu S. Teilo ; à Carmarthen, S. Jean l'évangéliste eut bientôt fait de supplanter S. Teulyddog ; à Rockfield, S. Kenelm, un saint Mercien, sans attaches avec le pays de Galles, prit la place de S. Cynfal ; à Foy (Llan tiuoi), S. Tyfoe dut céder le pas à Ste Foi (Fides). Bien des noms ont probablement disparu sans retour, emportant des souvenirs qui comptaient parmi les plus vénérables du pays.

Bien que conçue dans un esprit tout différent, nos lecteurs le savent (*Anal. Boll.* XXVII, 432, XXIX, 173), la continuation des *British Saints* de MM. Baring-Gould et Fisher, où les saints du pays de Galles occupent une si large place, mérite d'être mentionnée ici. Disposée sur le plan d'un dictionnaire, elle apporte cette fois les notices des saints depuis Faustus jusque Mynno. Quelques-unes sont relativement considérables, ainsi celle de S. Germain d'Auxerre — un saint dont nous ne voulons pas critiquer

l'admission dans les fastes des églises celtiques — celles de S. Gildas, de S. Illtud, de S. Malo. En général ces courtes biographies exposent les données courantes, et les auteurs ne semblent pas animés d'un désir extrême de peser les détails au poids d'une critique rigoureuse. Au point de vue de la bibliographie et pour l'histoire du culte des saints elles sont fort utiles, encore qu'elles ne visent pas à être absolument complètes sous ce double rapport. L'illustration est d'importance assez inégale. Quelques-unes des représentations des vieux saints du pays sont de curieux spécimens d'iconographie semi-barbare. H. D.

28.— * Tobias ANAISSI. *Bullarium Maronitarum complectens bullas, brevia, epistolas, constitutiones aliaque documenta a Romanis Pontificibus ad patriarchas Antiochenos Syro-Maronitarum missa.* Romae, Max Bretschneider, 1911, in-8°, 580 pp.

Dans la pensée de l'auteur cet ouvrage n'est pas seulement un instrument de travail fort utile, ce qui est incontestable, c'est aussi une preuve de la fidélité perpétuelle des Maronites à la foi catholique. Énoncée d'une manière aussi générale, cette affirmation semble exagérée ; le document le plus ancien publié ici date en effet de 1213. Or, ce que les *adversarii parum veritatis amici* (préface) nient surtout, c'est que l'orthodoxie des Maronites soit antérieure à 1182. Quant à certaines expressions louangeuses, dont les papes ont pu se servir par égard pour un sentiment national respectable, il faut se garder de les considérer comme autant de définitions *ex cathedra.* La pièce la plus intéressante au point de vue hagiographique (bien que sans données nouvelles) est celle où Benoît XIV distingue S. Maron, mentionné chez Théodoret, de l'hérétique Maron dont parle Eutychius.

Notons qu'en homme averti des difficultés du sujet, il confie « eruditis eius nationis (scil. Maroniticae) scriptoribus » le soin de prouver la perpétuité de l'orthodoxie maronite et la nécessité d'attribuer la fondation de la nation au saint et non pas à l'hérétique. Cette attitude était assurément prudente et peut-être la seule possible. Car même si on admet, ce qui paraît certain, que la nationalité maronite s'est formée autour du couvent de Saint-Maron, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été, à proprement parler, fondée ou organisée par le saint. Surtout il ne s'ensuit pas, qu'entre le Ve et le XIIe siècle les Maronites n'aient jamais été monothélites.

Certains documents publiés par M. A. ne sont pas à leur place chronologique, par ex. pp. 30-40 et 41, où des pièces datées du 18 août et du 1er septembre 1515 précèdent celles du 22 juillet et du 1er août de la même année, imprimées pp. 42 et 43-51. Voir aussi pp. 79-80, 110 et 112, 156-157. A signaler quelques fautes d'impression : p. 21 *nota* (lire *vota*), p. 27 *hoo (hoc)*, p. 76 *vacavat*, p. 104 *juvines*, p. 107 *iudicandam* (*indicandam*), p. 139 *jejungat*

(sejungat), p. 156 V (IV), p. 346 *scribut*, p. 384 *quaeritur (queritur)* etc. Un index des noms eût encore rehaussé la valeur du travail.

J. B. POUKENS.

29. — * Zacarías GARCIA VILLADA S. J. *Cómo se aprende a trabajar científicamente. Lecciones de metodología y crítica históricas.* Barcelona, Tipografía católica, 1912, in-8°, 242 pp., 2 fac-similés hors texte.

Ce petit livre est le fruit d'une série de leçons faites en 1911-1912 au « Fomento de Cultura » (Extension universitaire) de Barcelone. C'est donc une œuvre de vulgarisation, mais qui se présente au lecteur avec toutes les qualités d'information, de clarté et de concision que le nom de l'auteur, avantageusement connu dans le monde savant, nous mettait en droit d'attendre. L'ouvrage est destiné à initier au travail scientifique tous ceux qui veulent s'occuper de théologie positive, de critique textuelle et de recherches historiques. Ils ne peuvent que gagner à le fréquenter. Certaines pages même, p. ex. celles qui sont consacrées aux bibliothèques médiévales d'Espagne, ne manqueront pas d'intéresser les professionnels de l'histoire. Pour nous conformer au désir de l'auteur, nous lui signalerons ici les rares imperfections que nous avons cru rencontrer dans son livre : pp. 70-71 il cite parmi les collections de sources les manuels de Bardenhewer (Patrologie), Christ, Schanz, Krumbacher, Manitius, Gröber. N'est-ce pas donner au mot « source » un sens trop large ? Parfois on dirait que le choix des renseignements bibliographiques a été un peu hâtif ; ainsi p. 155, à la place de Kiepert, *Atlas antiquus*[11], 1892 (dont il existe d'ailleurs des éditions plus récentes) ne fallait-il pas citer la *Forma orbis antiqui* du même auteur ? Et n'y a-t-il pas d'atlas historique meilleur que celui de Kiepert-Wolf paru en 1896 ? Il sera utile aussi de vérifier les titres des publications étrangères ; il s'y est glissé, croyons-nous, un certain nombre de fautes d'impression.

J. B. POUKENS.

30. — Bruno ALBERS, O. S. B. *Zu den beiden ersten Lebensbeschreibungen des Abtes Columba von Iona*, dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens und seiner Zweige*, t. XXXIII (1912), p. 406-20.

Les deux anciennes biographies de S. Columba de Hy (BHL. 1884 et 1886), l'une attribuée à l'abbé Cumineus, l'autre l'œuvre d'un de ses successeurs S. Adamnan, comptent parmi les documents les plus importants de l'hagiographie britannique ; aussi est-ce avec un réel plaisir que nous apprenons que le P. A. se propose de leur consacrer une série d'articles. Disons tout de suite que l'auteur n'admet pas que la première de ces biographies soit écrite par Cumineus. Cette opinion est, à son avis, insoutenable parce que ce texte renferme le récit d'un miracle, qu'Adamnan rapporte lui aussi

et dont il précise l'époque en ces termes : *ante annos quatuordecim*. Le fait se serait donc passé en 690, puisque Adamnan écrivait peu de temps avant sa mort survenue en 704. Comme l'on sait d'ailleurs que Cumineus cessa de vivre en 679, il ne peut avoir raconté l'événement.

Ces constatations amènent le P. A. à rechercher qui est l'auteur de cette Vie. Les rapports entre les deux premières biographies de S. Columba sont indéniables ; la recension attribuée à Cumineus se retrouve chapitre pour chapitre et presque intégralement dans la Vie écrite par S. Adamnan. Le P. A. admet que celui-ci s'est contenté souvent de paraphraser cette recension abrégée, et cette opinion est communément admise. Mais ce que personne avant le P. A. n'avait jamais conjecturé, c'est que S. Adamnan pourrait avoir écrit l'une et l'autre biographie, et que le texte le moins développé (BHL. 1884) ne serait qu'un premier jet et comme un brouillon de la Vie (BHL. 1886).

Cette hypothèse, nous le craignons, sera difficilement admise. Sans doute on n'a aucune preuve décisive pour attribuer à Cumineus la Vie BHL. 1884 ; mais on sait avec certitude que cet abbé rédigea un *Liber de virtutibus sancti Columbae*. S. Adamnan lui-même l'atteste expressément (l. III, c. 5) et il cite une phrase de cet opuscule. Or le passage qu'il en reproduit se retrouve dans la Vie BHL. 1884 et le titre qu'il indique convient fort bien à cet ouvrage. Il s'ensuit que tout ce que nous savons de la biographie écrite par Cumineus peut s'appliquer au texte qui nous est parvenu BHL. 1884. Il était naturel dès lors d'y reconnaître l'œuvre de l'abbé de Hy. Cette identification est d'autant plus probable qu'il faudrait sinon admettre que dans l'espace de quelques années on rédigea à la même abbaye deux *Libri de virtutibus sancti Columbae*, et que, peu satisfaits encore de ces biographies, les moines eussent demandé à leur abbé Adamnan de rédiger une troisième Vie. Ces instances seraient assez surprenantes si, comme le croit le P. A., le saint abbé était lui-même l'auteur de la seconde biographie.

L'objection proposée par le P. A. contre l'attribution à Cumineus de la Vie BHL. 1884 n'est ni aussi neuve, ni aussi péremptoire que l'auteur semble le croire. Cette difficulté avait déjà été signalée par Reeves et plus récemment par Fowler [1]. Sans vouloir en atténuer l'importance il y a lieu de remarquer que l'époque à laquelle saint Adamnan composa son opuscule BHL. 1886, n'est pas connue avec certitude, et que par conséquent le prodige rapporté dans la Vie BHL. 1884 peut s'être produit avant 690. De plus, l'indication chronologique fournie par S. Adamnan *ante annos ferme quatuordecim* [2] n'est pas assez précise pour qu'on puisse en tirer un argu-

[1] Si le P. A. avait eu connaissance de ces excellentes éditions, il se serait épargné la peine de reproduire la liste des emprunts faits par S. Adamnan à la Vie BHL. 1884.

[2] Une erreur de transcription a sans doute fait omettre au P. A. le mot *ferme*.

ment péremptoire contre l'attribution à Cumineus de la recension BHL. 1884. Un examen minutieux des deux Vies BHL. 1884 et 1886 s'impose pour éclaircir cette délicate question.

Le P. A. fait une constatation fort intéressante. Il a remarqué différentes analogies de pensée et d'expression entre les Vies de S. Columba et celle de S. Benoît écrite par Grégoire le Grand. Ces emprunts, d'après le P. A., n'ont pas été faits au hasard, mais dans un but déterminé et pour servir les intérêts d'une rivalité. Les fils spirituels de S. Columba ne pouvaient assister indifférents à la rapide diffusion de la règle de S. Benoît. Pour prouver que les institutions monastiques établies par leur saint fondateur ne le cédaient en rien à celles du grand patriarche d'Occident, il importait de montrer que la vie de S. Columba avait été aussi fertile en miracles, et lui attribuer les merveilles, qu'au témoignage de Grégoire le Grand, S. Benoît avait opérées. Le P. A. ne fait qu'énoncer cette intéressante conjecture, se réservant sans doute d'en fournir la preuve dans un prochain article. H. Moretus.

31. — * Pietro Pirri. *L'Abbazia di S. Eutizio in Valcastoriana presso Norcia e le chiese dipendenti.* Castelplanio, Romagnoli, 1913, in-8°, 96 pp.

L'excellente monographie publiée par M. P. Pirri sur l'abbaye de S. Euticius a paru d'abord, lisons-nous, dans le *Bollettino diocesano di Norcia* dans le courant des années 1911-1913. L'auteur nous fait connaître toutes les phases par lesquelles passa l'abbaye depuis ses origines jusqu'à l'époque où elle n'eut plus que des abbés commendataires. Pour ce qui est de la période primitive, M. P. est porté à croire que la maison dont S. Euticius devint le supérieur n'était pas celle qui fut fondée par S. Spes, comme on l'admet communément. Le chapitre V, très développé, donne une liste détaillée de tous les bénéfices dépendant de S. Euticius, avec une notice historique sur chacun d'eux. Dans le dernier chapitre, on lit une légende du saint, inédite jusqu'ici, mais signalée déjà dans le supplément de la BHL. 2780 b. L'édition est faite d'après trois manuscrits de la Vallicellane : tom. XXIV, tom. XXV et cod. B. 92. Le texte étant dépourvu de tout appareil critique, on se demande comment s'y est pris l'auteur. Celui-ci note (p. 80) que le ms. XXIV de la Vallicellane est une copie du ms. XXV. Est-ce uniquement sur l'âge du manuscrit que cette appréciation est basée ? Pourquoi écrire (p. 81 seq.) *Xpo, Xpicolas* etc., au lieu de résoudre les abréviations ?

D'après une note de la page 9, les bollandistes auraient distingué deux Euticius venus de Syrie l'un au III[e] siècle, l'autre au VI[e]. Janning, qui toucha ce point (*Acta SS.* Iul. I, 21), examina l'hypothèse et la rejette très nettement. Signalons aussi l'index détaillé des noms propres qui, pour l'historien, double la valeur de travaux de ce genre. V. d. V.

32 — * Giuseppe TOMASSETTI. *La Campagna Romana antica, medioevale e moderna*, T. II et III. Roma, Loescher, 1913, in-8, XII-562, XII-583 pp., cartes et nombreuses gravures.

Le grand travailleur qui avait consacré sa vie à l'étude de la campagne Romaine et qui l'avait parcourue en tous sens à une époque où l'on ne disposait d'aucun des moyens de locomotion introduits en ces dernières années, M. G. Tomassetti, n'a pas eu la joie de mettre la dernière main à l'ouvrage qui devait définitivement consacrer sa réputation. Après le premier volume que nous avons annoncé (*Anal. Boll.* XXIX, 189), il a pu mener à bonne fin la publication du second ; mais le troisième n'était pas entièrement rédigé lorsque la mort vint le surprendre. M. Francesco Tomassetti, initié depuis longtemps aux travaux paternels, s'est chargé de terminer l'ouvrage, qui aura quatre volumes.

Ceux que nous annonçons comprennent les voies Appienne, Ardéatine, Aurélienne, Cassia et Clodia, Flaminienne et Tibérine, Labicane, Prénestine. Avec un guide dont l'information ne laisse rien à désirer, nous parcourons ces routes célèbres depuis les portes de Rome jusqu'aux extrémités de la Campagna ; nous visitons les monuments, les « tenute », les villages, les petites villes, dont aucune n'est insignifiante, dont quelques-unes sont d'un intérêt capital pour l'historien et l'archéologue. On sait que M. T. ne s'est pas contenté de décrire les lieux, de relever les moindres traces de constructions antiques et les fragments d'inscriptions ou d'œuvres d'art; il a compulsé les archives et mis à profit les sources littéraires qui lui ont permis d'enrichir notablement la toponymie de la campagne romaine et parfois de fixer sur la carte certains points dont la position n'était connue jusque-là que très approximativement. Toutes les identifications ne sont pas définitives, et il faut reconnaître qu'il reste encore beaucoup à faire en cette matière. Mais personne n'aura plus contribué que M. T. à dresser la carte archéologique que rêvent les érudits. On sait la forte empreinte qu'a laissée sur toute la contrée, dès l'antiquité chrétienne, le culte des saints, des martyrs surtout. La liste des basiliques, des églises et des chapelles est considérable, et bien des localités sont désignées par le nom du patron. Celui-ci n'est pas toujours un saint indigène. S. Anthime, S. Quiricus, S. Nicandre, S. Leucius, S.Proculus etc. semblent bien rendre témoignage de la diffusion lointaine de certains cultes orientaux ou du moins étrangers au centre de l'Italie Certaines déformations du parler populaire risqueraient, si on n'y prenait garde, d'aller allonger indûment le catalogue des saints. Ainsi Santa Palomba (voie Ardéatine) n'est en réalité que *mansa* ou *massa Palumba*. Santa Pupa (de Bracciano) n'est évidemment pas le nom d'une sainte, bien qu'on ne découvre pas immédiatement le mot qui a donné lieu à cette dénomination. M. T. pensait à un fragment d'inscription comme celui-ci *aureliu*S PVPA*e suae dilectissimae fecit ;* mais pareille inscription

n'a pas été vue. Ailleurs un nom de saint authentique a été défiguré. Ainsi, S. Proculus est devenu Santa Procula, ou Santa Broccola, et dans un texte du XVI[e] siècle il est fait mention d'un *tenimentum sancti Abroculi*. L'explication donnée par M. T. de l'origine du *titulus Fasciolae* (II, 25), qu'il met en rapport avec la *fascia* de S. Pierre, est généralement abandonnée.

H. D.

33. — * *Martyrologium Romanum Gregorii XIII iussu editum Urbani VIII et Clementis X auctoritate recognitum ac deinde anno* MDCCXLIX *Benedicti XIV opera ac studio emendatum et auctum. Editio typica Vaticana auspice SS. D. N. Pio Papa X confecta in qua sanctorum et beatorum exstant elogia a S. Rituum Congregatione ad haec usque tempora adprobata.* Romae, typis polyglottis Vaticanis, 1913, in-4°, LXIV-396 pp. ; in-8°, CL-673 pp. Lire 8,50 et 4,50.

La typographie Vaticane veut bien nous envoyer les deux éditions in-quarto ou grand in-8° et petit in-8° du Martyrologe Romain qu'elle vient de publier. L'impression est fort belle, le papier excellent et les prix sont abordables. Le texte du martyrologe a reçu les compléments nécessaires. Les introductions sont restées ce qu'elles étaient depuis Benoît XIV ; on n'y a ajouté qu'un décret de quelques lignes concernant la présente édition déclarée « typique », c'est-à-dire que les imprimeurs qui entreprennent une édition du martyrologe romain sont tenus de s'y conformer. H. D.

34. — * Lucien ROURE. *Figures franciscaines, saint François d'Assise, sainte Claire d'Assise, saint Antoine le Padouan.* Paris, Plon, 1913, in-16, X-280 pp. Fr. 3,50 c.

En réunissant en volume les trois monographies franciscaines qu'il avait d'abord publiées dans les *Études* de Paris, t. CXXII (1910), 145, 721 ; t. CXXIV (1910), 297 ; t. CXXVI (1911), 463 ; t. CXXVIII (1911), 433, 772 ; t. CXXIX (1911), 153, l'auteur les a fait précéder d'une introduction, où il tâche de donner une idée exacte des vraies sources de la Vie du séraphique patriarche d'Assise. Cet exposé sage, modéré, impartial mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui désirent s'initier aux recherches franciscaines. Il leur permettrait de s'orienter sûrement et rapidement sur le bon chemin. Je n'ai qu'un regret, c'est que le judicieux écrivain n'ait pas estimé utile d'entreprendre un examen aussi détaillé au sujet de S. Antoine de Padoue. Il pourrait, il est vrai, alléguer l'excuse que la mémoire du grand thaumaturge n'a pas été livrée, dans ces derniers temps surtout, à la dispute des hommes comme celle de son bienheureux fondateur. Quoi qu'il en soit, l'étude qu'il lui a consacrée, repose sur les meilleurs travaux critiques et forme le digne pendant des deux autres. Après avoir visité lui-même les lieux illustrés par la présence et les vertus de ses héros, M. R. s'est appliqué à caractériser la vie et les aspi-

rations franciscaines de la première génération, en fouillant avec sa finesse habituelle l'âme du fondateur et de ses deux plus insignes imitateurs. Son analyse psychologique, très intéressante en elle-même, contribuera encore à faire comprendre l'immense succès que le nouvel institut remporta au XIIIe siècle dans toutes les classes de la société. V. O.

35. — * Salvatore BARSOTTI. *Vita e culto del beato Andronico della Rocca frate della Penitenza del terz' Ordine di S. Francesco ed altre memorie franciscane in Pisa e sua archidiocesi.* Levanto, Tipografia L'Immacolata, 1910, in-12, XIV-118 pp., portrait.

Cet opuscule semble avoir été écrit avant tout pour obtenir du saint-siège la béatification officielle d'un personnage fort peu connu. On ignore même la date exacte de sa naissance et de sa mort, mais on conjecture avec quelque probabilité qu'il vécut de 1170 à 1251. L'auteur a recueilli avec grand soin une foule de menus traits, tendant à prouver que dès 1520 un culte ininterrompu a été rendu au saint frère Andronico della Rocca. L'ensemble ne constitue pas, je le crains, une démonstration inattaquable, bon nombre de ces indices de vénération publique émanant d'écrivains de la seconde moitié du XVIIe siècle et plus modernes encore. En revanche on sera satisfait d'apprendre d'autres particularités concernant la grande famille de S. François. V. O.

36. — * Ernest BARKER. *The Dominican Order. A study of the growth of representation in the Church during the thirteenth century.* Oxford, Clarendon Press, 1913, in-8°, 84 pp. Sh. 3.

En prenant pour point de départ un excellent article du R. P. Mandonnet O. P. (*The Catholic Encyclopedia*, vol. XII, s. v. Preachers), M. Barker s'est demandé dans quelle mesure le réveil des convocations régionales du clergé anglais au XIIIe siècle a été provoqué par le type de l'organisation dominicaine. Ces sortes de synodes ne légiféraient guère au sens strict du mot ; leurs délibérations avaient pour objet principal la restauration de la discipline ecclésiastique. Les membres qui en faisaient partie, étaient de véritables représentants de leurs confrères ; chargés de défendre leurs intérêts, ils avaient à tenir compte des aspirations des absents, mais sans être liés par un mandat impératif.

C'est le système qui fonctionna de bonne heure dans la famille des Frères Prêcheurs. Les chapitres généraux, composés de délégués qui représentaient la masse des Frères, nommaient aux premières charges de l'ordre et grâce à la périodicité et à la fréquence des assises plénières, continuaient à exercer un contrôle efficace sur le gouvernement absolu de l'institut. Il se peut, dit M. Barker, que S. Dominique ait emprunté ce régime aux chevaliers Hospitaliers d'Espagne, qui s'étaient mis à le pratiquer dans ses grandes lignes dès le XIIe siècle. A coup sûr, les Frères

Mineurs, chez qui l'esprit administratif ne se manifesta que plusieurs années après la mort de leur fondateur, se sont-ils inspirés de l'organisation des Frères Prêcheurs. Et ceux-ci s'étant solidement implantés en Angleterre dès la première moitié du XIII[e] siècle, leur régime gouvernemental contribua à ranimer parmi le clergé séculier l'usage à peu près perdu des synodes provinciaux.

Telle est, au milieu d'*excursus* très intéressants, la thèse fondamentale proposée timidement par l'auteur, mais développée avec un grand luxe d'érudition. Sa perspicacité ne peut pas en effet ne pas voir que l'évolution accomplie dans l'organisation, très primitive au début, de l'ordre de S. François n'implique pas nécessairement imitation du système dominicain. Que ce dernier ait eu une répercussion sur la convocation du clergé anglais en synodes quelconques, cela n'est guère mieux établi. En revanche on ne peut méconnaître que la constitution du parlement national ne se soit ressentie des exemples donnés par la convocation ecclésiastique. C'est un point qui résulte de l'étude si fouillée de M. Barker, où l'on pourra recueillir une foule de notions instructives sur les origines du régime représentatif en Angleterre. V. O.

37. — * Rodolfo MAIOCCHI. *Il B. Isnardo da Vicenza O. P. e il suo apostolato in Pavia nel secolo XIII.* Pavia, Rossetti, 1910, in-8°, VIII-192 pp., illustrations.

Les origines du B. Isnard et la vie qu'il mena dans le siècle sont enveloppées d'obscurités. Le souvenir de ses vertus étant particulièrement vivace à Chiampo, grosse bourgade près de Vicence, on a cru qu'il y naquit. Nous sommes un peu mieux renseignés sur sa vie religieuse. Gérard de Frachet fait son éloge en quelques mots. La caractéristique en est : « Gratiosus admodum praedicator ». En outre un document diplomatique nous apprend qu'en 1240 il remplissait la charge de prieur au couvent dominicain de Pavie (p. 171). Il semble avoir introduit son ordre dans cette ville dès 1231 (p. 48). Il y opéra quelques guérisons merveilleuses, dont le récit nous a été transmis dans le *Vitas Ordinis Fratrum Praedicatorum*. Avec le temps on vit se former à Pavie une communauté de sœurs dominicaines. Il est à croire, observe Mgr M., que ce fut l'œuvre du B. Isnard, quoique la bulle d'approbation n'ait été donnée que cinq ans après la mort du serviteur de Dieu († 19 mars 1244). Vers la même époque, on lutta vaillamment contre les hérétiques qui infestaient la ville universitaire. Mgr M. ne doute pas que l'âme de la campagne ait été le saint prieur. C'est peut-être forcer un peu la note ; en tout cas, cette conjecture a fourni la matière d'un nouveau chapitre. Du reste, il a fallu que l'auteur recourût à bien d'autres raccords ingénieux pour donner à son ouvrage une juste étendue.

La partie la plus intéressante du volume concerne le culte rendu au B. Isnard auprès de son tombeau. Des miracles opérés par son intercession

hâtèrent l'essor de la piété populaire. Autre particularité singulière : jusqu'à la moitié du XIIIe siècle, le nom d'Isnard ne se rencontre guère dans les archives locales. Depuis, on le relève presqu'à chaque page aux registres de la population pavesane (p. 129-132). En 1320, il y eut une translation solennelle des reliques du bienheureux et on les déposa dans la nouvelle église de S. Thomas, où une chapelle lui fut dédiée. Le titulaire de cette chapelle ayant changé en 1392, le culte du B. Isnard s'en ressentit et passa dans la suite par des alternatives diverses, qui sont judicieusement exposées par son nouveau biographe. Un dernier chapitre, fort curieux, est consacré aux diverses images d'Isnard, dont la plus ancienne date de 1352. Ces représentations ajoutent à notre connaissance de la vie du bienheureux quelques traits, qui sont le produit de la tradition populaire ou dominicaine.

V. O.

38. — * Salvatore Barsotti. *Il Beato Giordano da Pisa. Note critiche nel sesto centenario dalla sua morte.* Firenze, Tipografia domenicana, 1911, in-8°, 30 pp. Estratto dal periodico « *Il Rosario* », Memorie domenicane, 1911.

Ces notes érudites, d'un intérêt tout local, font bonne justice de l'opinion de ceux qui ont prétendu au XVIIe siècle que le B. Jourdan, célèbre prédicateur de l'ordre de S. Dominique, est né à Rivalto. Ce bourg fortifié, appartenant au diocèse de Volterra, est le berceau de la famille de l'éminent serviteur de Dieu ; mais lui-même est né à Pise, comme il résulte de minutieuses investigations faites dans les archives de cette ville. Pour avoir perdu de vue le comput pisan, on s'est aussi trompé sur l'année de la mort du bienheureux, qui n'arriva point en 1311, mais l'année auparavant. V. O.

39. — * David A. Perini O. E. S. A. *Il B. Bonaventura Baduario-Peraga dell' ordine Erem. di S. Agostino, cardinale del tit. di S. Cecilia.* Roma, Artigianelli S. Giuseppe, 1912, in-8°, VI-86 pp., portrait.

La monographie du R. P. Perini contribuera sans doute dans une large mesure, comme c'est l'intention de l'auteur, à la reconnaissance officielle du culte immémorial rendu au cardinal de la sainte Église, Bonaventure Baduario-Peraga. Les anciens bollandistes en avaient déjà fourni quelques indices sérieux (*Acta. SS.*, iun. II, 392-93). Né à Padoue le 22 juin 1332, ce personnage est une des gloires de l'ordre des Ermites de S. Augustin. Théologien distingué, il excella dans tous les genres sacrés et fut lié d'étroite amitié avec Pétrarque, qui fut en correspondance avec lui. Il aurait même composé un recueil de Vies de saints, demeuré manuscrit, mais dont on a, semble-t-il, perdu la trace.

Ses capacités administratives égalaient son savoir et son talent d'écrivain. Elles le firent placer à la tête de son ordre et lui valurent d'être chargé d'importantes missions diplomatiques, au cours desquelles il exerça un

fructueux apostolat en Pologne. Contemporain du grand schisme, il vit son gouvernement aux prises avec d'inextricables difficultés, et périt († 1389) sous le poignard d'un sicaire, pour avoir défendu la juridiction ecclésiastique contre les empiétements d'un tyran de Padoue. Telle est, en substance, la carrière de cet éminent serviteur de Dieu, qui a trouvé dans le P. P. un biographe digne de ses héroïques vertus et du glorieux rôle joué par lui. On ne lira pas sans un vif intérêt l'étude (p. 54-74) que l'auteur consacre à l'iconographie du bienheureux. Elle constitue un appoint solide à l'histoire de son culte. V. O.

40. — * Pierre GIRARD. *Saint Elzéar de Sabran et la bienheureuse Delphine de Signe.* Paris, Librairie Saint-François, 1912, in-16, x-120 pp. (= *Nouvelle Bibliothèque franciscaine*, 1re Série, XXIII).

Ces deux tertiaires de S. François, qui menèrent dans le monde la vie ascétique et édifièrent le coin de la Provence dévolu à leur juridiction, sont une gloire de leur pays natal et de l'ordre séraphique. Elzéar mourut († 1323) quelque trente-cinq ans avant sa femme († 1360); il laissa un tel renom de sainteté que plusieurs années avant la mort de celle-ci la cause de sa canonisation fut introduite. Delphine fut naturellement appelée à déposer des faits et gestes de son mari. Il est infiniment regrettable que cette déposition ne figure point au sommaire qui nous est parvenu du procès de canonisation. Les autres matériaux réunis par les anciens bollandistes (*Acta SS.* Sept. VII, 528-94) ont néanmoins permis à M. P. Girard d'écrire une vie pieuse et instructive de la grande et charitable dame que fut Delphine de Signe et de son noble époux, véritable émule, quoique sur un théâtre plus restreint, de saint Louis IX, roi de France. V. O.

41. — * Godefroid KURTH. *Histoire des croix miraculeuses d'Assche.* Assche, Van Achter, 1912, in-12, 72 pp., illustrations.

Assche est une grosse commune flamande située à quinze kilomètres de Bruxelles. Son église paroissiale possède deux croix de bois réputées miraculeuses, et qui sont l'objet de la vénération de tout le peuple des environs. C'est surtout le 3 mai et le 14 septembre, jours de l'Invention et de l'Exaltation de la sainte Croix, qu'on en fête la commémoraison. Au témoignage de la tradition, ce culte daterait de plusieurs siècles. Pour concourir à la célébration de son 600e anniversaire, M. Kurth, qui réside l'été à Assche, a composé l'an dernier, à l'invitation de son curé, un opuscule intéressant où, prenant pour guide Jean Gielemans, le premier qui ait fixé la tradition écrite, il retrace l'histoire probable de ces croix miraculeuses. M. K. est, comme on sait, un écrivain qui charme en instruisant; il n'a négligé aucun détail susceptible de donner du relief au culte de ces objets sacrés et au sanctuaire qui les renferme. Sa plaquette, éditée et illustrée avec goût, est le vade mecum indispensable de tous les fidèles, qui visiteront ce lieu de

pèlerinage. L'appendice contient le récit original du moine de Rouge-Cloître et le texte authentique de quelques lettres pontificales [1]. V. O.

42. — * *La Santa nella storia, nelle lettere e nell'arte*. Bologna, A. Garagnani 1912, in-4°, 248 pp., nombreuses illustrations. Prix : 5 frs.

La sainte par excellence dont Bologne aime à se glorifier est Catherine de la famille patricienne des Vigri. C'est à Bologne qu'elle vit le jour, l'an 1413, qu'elle passa les dernières années de sa vie en qualité d'abbesse d'un monastère de clarisses, fondé par ses soins, et qu'elle rendit le dernier soupir, le 9 mars 1463. Après sa mort, on ne tarda pas à s'apercevoir que ses restes n'avaient point subi les atteintes de la corruption. Et ce phénomène perdurant, on exposa le corps de la sainte à la vénération des fidèles dans une des chapelles de l'église du Corpus Domini, où il avait été enseveli. Ce fut là le principe d'un culte intense qui ne s'est point ralenti de nos jours. Il n'est donc pas étonnant que, pour perpétuer le souvenir du deuxième centenaire de la canonisation de la sainte, il soit sorti de la plume de quelques écrivains, outre des poésies, un recueil d'une trentaine de dissertations historiques. Le sujet s'y prêtait merveilleusement. Catherine ne fut pas seulement une grande sainte, dont le tombeau est demeuré glorieux ; elle excella encore dans l'art d'écrire, comme en témoigne son célèbre traité *delle Battaglie spirituali e delle sette armi per combatterle*, et se distingua parmi les miniaturistes et les peintres de son temps. Si tout cela a déjà tenté maintes fois la plume des critiques d'art et des hagiographes, les derniers venus ont montré qu'il y avait moyen de renouveler le sujet, de l'enrichir et de le mettre en meilleure lumière en remontant aux sources et en apportant plus de rigueur dans les recherches. Il suffira, pour s'en convaincre, de parcourir les trois monographies que composa sur les écrits de la sainte (p. 41-70), son portrait (p. 137-46) et ses compagnes de couvent (p. 152-69), le R. P. Lucio Maria Nuñez, O. F. M., qui fut comme l'âme de ce recueil jubilaire. Au cas où il entreprendrait un jour, — il semble en caresser le dessein — la publication intégrale des œuvres de la sainte, il ferait chose sage d'examiner de plus près l'authenticité de tel ou tel traité qui lui sont attribués, tous ne paraissant pas d'une provenance incontestable. On pourrait y joindre, pour donner une idée plus complète de l'auteur, la meilleure biographie contemporaine, le *Specchio d'illuminazione*, qu'un témoin oculaire, la B[se] Illuminata Bembo, intime de la sainte, écrivit sous forme de mémorial. Le portrait véritable que l'on a conservé de Catherine au monastère du Corpus Domini de Bologne, justifie cette description de sa personne, faite par l'un de ses biographes : « Poco

[1] Page 59, l. 1 lire *etiam* au lieu de *cliam* ; et page 60, l. 7 *quandum* au lieu de *quadam*.

« avvenente della persona, piccola, sottile, pallida in viso, brunetta di car- « nagione, aveva dolci gli occhi, soave lo sguardo, grazia di tratto » (p. 14). La B. Illuminata est encore plus catégorique : « Era più de aspecto « mortorio che vivale, tanto era palida tuta, etiam le labra sine colore ; « e per più tempo may li fu veduto colore in faça, se non tanto quanto « era in elevatione di mente, che alora pareano doe vermiglie rose le sue « gote » (p. 145). Enfin le choix des illustrations ne mérite pas moins d'éloges que la partie littéraire et historique. Elles se rapportent toutes à la vie et, comme on dit, à la gloire posthume de sainte Catherine. Si la finesse artistique de l'exécution laisse parfois un peu à désirer, c'est sans préjudice aucun pour la valeur documentaire des objets et des monuments dont la fidèle reproduction rehausse encore le prix de ce beau volume.

V. O.

43. —* Orazio M. PREMOLI, Barnabita. *S. Gaetano Thiene* (1480-1547). Crema, Cazzamalli, 1910, in-12, 76 pp., image du saint.

44. — * Orazio PREMOLI, Barnabita. *Fra Battista da Crema secondo documenti inediti*. Roma, Desclée, 1910, in-12, 162 pp.[1]

45. — * Orazio PREMOLI, Barnabita. *S. Gaetano Thiene e Fra Battista da Crema*, 1910, in-8°, 34 pp. (= *Rivista di scienze storiche*, 1910, II, p. 33-66).

Le S. Gaétan du R. P. Premoli est un opuscule de propagande, écrit par un hagiographe de profession, très au courant de son sujet et maniant la plume avec aisance et dextérité. Aucun étalage d'érudition ; mais des références bibliographiques, choisies à propos, donnent l'impression constante que l'auteur n'avance rien que sur preuves bien établies. Il a entrevu notamment qu'il y avait moyen de tirer de la correspondance du fondateur des Théatins meilleur parti qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Ainsi quoique tributaire des biographes ses devanciers, l'étendue de ses recherches et sa pénétration psychologique lui ont permis d'exprimer avec plus de fermeté certains traits de la physionomie un peu fuyante du *Santo della Provvidenza*, comme on aimait à l'appeler dans la Vénétie, et de raviver la sympathie que provoque l'activité dévorante de ce bâtisseur d'hôpitaux pour incurables. Et l'édification n'a rien perdu à ce travail scientifique.

Celui qui contribua le plus à la formation spirituelle de S. Gaétan, non moins qu'à celle d'un autre fondateur de clercs réguliers, S. Antoine-Marie Zaccaria, fut un humble frère de S. Dominique, Fra Battista de Crema. Les patientes recherches du P. Pr. sont parvenues à ressusciter la mémoire de ce vénérable Frère Prêcheur et à rendre à sa fécondité littéraire

[1] C'est, à quelques corrections près, une nouvelle édition de l'étude parue sous le même titre dans la *Rivista di scienze storiche*, VI (1910), 203-18, 383-403, 659-77, 781-833.

toute la notoriété qu'elle mérite. Frère Baptiste exerça plus particulièrement son influence sur l'organisation des *Angeliche*, branche féminine de l'institut naissant de Saint-Paul. Même après sa mort (1 janvier 1534), les religieuses de Saint-Paul continuèrent à s'inspirer de ses exemples et de sa doctrine. L'une d'entre elles, personne d'une intelligence très vive, mais déséquilibrée, la fameuse Paola Antonia Negri, en était véritablement férue. Ses extravagances et ses intrigues faillirent compromettre l'existence même de la congrégation tant des hommes que des femmes. Elle avait acquis un tel empire sur tout le monde que chacun lui obéissait, jusqu'à ceux qui avaient autorité pour lui commander. Ce qui faisait dire en 1576 à un des premiers prévôts des Barnabites : « Quel gran padre Ignazio, primo « Proposto de la Compagnia di Gesù, in questi nostri travagli diceva che « erano i nostri peccati d'umiltà » (p. 64, note 2).

L'aveugle confiance que l'on avait placée en cette femme, ses roueries, son hypocrisie finirent par devenir tellement suspectes, qu'on la déféra au Saint-Office, à Rome. Pour bénigne que fût la sentence de l'Inquisition édictée en 1552, elle ne laissa aux inculpés aucune échappatoire. La Negri fut condamnée à la réclusion perpétuelle dans un monastère de clarisses ; on établit, entre les Pères de Saint-Barnabé et les Angéliques, une séparation radicale, de nature à les soustraire les uns et les autres au danger de retomber dans leurs errements passés. Quant à l'enseignement ascétique et moral de Fra Battista, dont la Negri et ses adhérents se prévalaient avec opiniâtreté, la censure ecclésiastique fut impitoyable. Des écrits qui exposaient la doctrine équivoque circulaient nombreux dans le monde de la dévotion. Défense fut faite de les lire, moins pour ce qui s'y trouvait réellement exprimé, qu'à cause des propositions pélagiennes que les disciples du bon frère prétendaient y découvrir et dont ils se faisaient une règle de conduite. Tous ces ouvrages figurèrent plus de trois siècles au catalogue de l'Index, et ils n'en disparurent que grâce à la législation nouvelle, promulguée en 1900. Ainsi s'expliquent la rareté des exemplaires parvenus jusqu'à nous, et l'appréhension qu'ont eue les bibliographes de l'ordre de S. Dominique de décrire la production littéraire de leur confrère. Le P. Pr. a été le premier à se charger de ce soin (p. 100-122) et il faut reconnaître qu'il s'est acquitté de sa tâche dans la perfection. La documentation toute neuve, publiée en appendice, est des plus instructives ; elle achève de dévoiler une mystification douloureuse, qui ébranla quelque peu les assises de l'édifice que S. Antoine-M. Zaccaria et ses premiers compagnons avaient eu tant de peine à élever. Le flair et le sens critique du P. Pr. ont rendu à Fra Battista la place qui lui revient dans l'histoire primitive de l'ordre de Saint-Paul : Baptiste en a été à la fois le bon et le mauvais génie.

Enfin le dernier article du savant barnabite reproduit presque en entier, en l'accompagnant d'un discret commentaire, une longue lettre de Fra Battista écrite aux environs de l'année 1520. C'est la réponse à une foule de

doutes de conscience que S. Gaétan de Thienne avait soumis à l'appréciation de son directeur spirituel. Elle met admirablement à découvert la belle âme du fondateur des Théatins et fait honneur à la sagesse et à la clairvoyance du guide qu'il s'était choisi. V. O.

46. — * Luigi Leoni. *Il Beato Pietro Fabro della Compagnia di Gesù e il suo Apostolato in Parma nel 1539-40. Memorie.* Parma, E. Tomati, 1910, in-8°, 112 pp.

La substance de la brochure de Mgr Leoni se retrouve dans le premier volume du P. Tacchi-Venturi sur la *Storia della Compagnia di Gesù in Italia* (cf. p. 568 et suiv.) Pour le texte des lettres de S. Ignace de Loyola, il y avait mieux à consulter que Boero. Ceux qui ont le culte de la précision chronologique, même dans les petites choses, seront sans doute satisfaits d'apprendre que la date de l'arrivée du B. Lefebvre à Parme est le 23 juillet 1539. Cela résulte d'une pièce découverte par l'auteur dans les archives communales de cette ville (p. 78). D'autres détails inédits ne peuvent manquer d'intéresser les amateurs d'histoire locale. Il est prouvé encore que Pierre Lefebvre communiqua une vie nouvelle et dicta des règles à la *Congregazione della Carità* qui, tombée bien bas, redevint un institut de bienfaisance des plus florissants. Dans le dernier chapitre, l'auteur énumère les noms de plusieurs Parmesans distingués, dont le bienheureux Lefebvre fit la conquête pour la Compagnie de Jésus. En parcourant quelques volumes des *Monumenta historica Societatis Iesu*, il eût été facile de fournir sur chacun de ces jésuites des renseignements topiques. Antonio Criminali, notre premier martyr, méritait en tout cas une mention particulière.

V. O.

47. — * Don Vicente Garcia de Diego. *B° Juan de Avila. Epistolario spiritual.* Madrid, La Lectura, 1912, in-12, xxx-304 pp. (*Clasicos Castellanos*, 11).

Ç'a été une heureuse idée d'avoir fait entrer dans la nouvelle collection des classiques castillans la correspondance spirituelle du B. Jean d'Avila (1500-1569). Si ses discours, mieux connus par le témoignage de ses contemporains que par le texte fragmentaire qu'on a pu en recueillir, lui ont valu auprès du grand public l'auréole de la popularité, ce sont cependant ses lettres, modèles incomparables de langage ascétique, qui lui ont conféré le droit de cité dans la république des lettres. Moins de dix ans après la mort du vénérable serviteur de Dieu, en 1578, on en donnait déjà une édition. Celles qui suivirent à très bref intervalle, furent parfois accompagnées de la Vie et d'autres ouvrages du bienheureux. On en compte dix-neuf jusqu'à nos jours.

Don V. Garcia de Diego a tenu à reproduire l'édition princeps. Dans l'analyse bibliographique que renferme son introduction, il a rendu suffi-

samment compte de ses préférences. Non moins judicieuses sont les règles qu'il a suivies dans la réimpression fidèle du texte, tout en se permettant certaines libertés avec l'orthographe ancienne. Un autre mérite du nouvel éditeur est d'avoir retracé avec une grande rigueur chronologique la carrière de celui qu'il plut à la postérité de surnommer l'apôtre de l'Andalousie. De ce précis clair et net, il ressort notamment que Jean d'Avila fut un généreux ami de S. Ignace de Loyola, qu'il contribua dans une large mesure à l'érection de plusieurs collèges de la Compagnie de Jésus et qu'il se serait fait lui-même jésuite à l'âge de 59 ans, s'il n'avait été déconcerté par les tendances rigoristes et les excentricités du P. Bustamante, alors provincial d'Andalousie. Il fut enseveli, selon la volonté expresse qu'il en avait signifiée, dans une église de la Compagnie de Jésus.

L'annotation substantielle qui accompagne le texte de chaque lettre achève de donner à cette édition sa valeur critique [1]. V. O.

48. — * Al. Brou. *S. François Xavier*. Tome I, 1506-1548. Tome II, 1548-1552. Paris, G. Beauchesne, 1912, 2 voll. in-8°, xvi-446 et 488 pp. Fr. 12.

Les biographes n'ont certes pas manqué à S. François Xavier ; et peut-être la pensée d'écrire sa Vie ne serait-elle jamais venue à l'esprit du P. Brou, s'il ne s'était aperçu que ses devanciers n'avaient eu nul souci de situer dans leur cadre naturel le personnage principal et les diverses phases de sa prodigieuse carrière. Ce qui faisait dire déjà aux missionnaires du XVIIe siècle, après avoir pris connaissance de l'histoire du Père Fr. Xavier par le Père Lucena (Lisbonne, 1600) : « Le livre est excellent ; mais il a été écrit en Europe. » Le P. Br. a tâché au contraire de donner l'illusion qu'il avait quitté l'Europe pour composer son ouvrage. Sa tentative a parfaitement réussi, mais au prix de quel labeur ! Pour décrire, comme Xavier les avait vus, les pays, les villes, les peuplades visités par l'apôtre au cours de ses randonnées évangéliques, il a dû se livrer à une étude approfondie des sources (lettres et avis des missions, chroniques, histoires, biographies, récits de voyages, recherches de géographie et d'ethnographie), puiser de préférence chez les contemporains du saint dont les ouvrages étaient souvent d'un difficile accès et, à leur défaut, consulter les écrits de voyageurs moins anciens — ce qui a souvent mis la sagacité de l'auteur à une dure épreuve, — s'enquérir en divers lieux de la persistance de certains usages et de l'éclosion de traditions nouvelles. A chaque page du livre on reconnaît la marque de ce vaste travail d'exploration. On a l'impression de s'instruire d'une foule de choses, pour ne les avoir jamais rencontrées chez les autres

[1] La *Revista de archivos, bibliotecas y Museos* (t. XIX, 1908, p. 207) a donné un portrait que l'on présume être celui du B. Jean d'Avila. Voir à ce sujet, A. de Barcia, ibid. 202-203.

biographes du saint. Sous ce rapport, un des chapitres les plus curieux est celui, intitulé *L'Asia Portuguesa* (I, 124), où il est question des précurseurs de Xavier aux Indes et des contrastes variés que présentait la ville de Goa, quand le saint y débarqua pour la première fois. Il s'était écoulé plus d'une année depuis son départ de Lisbonne. La traversée avait été d'un calme atroce, pire que la plus terrible des tempêtes, et les mois d'hiver qu'on avait dû passer dans la station malsaine de Mozambique avaient conduit Xavier aux portes du tombeau. De ce premier voyage l'auteur nous a laissé une peinture à la fois si sombre et si vraie, qu'elle suffit à donner une idée juste des souffrances et des tribulations, qui ne cesseront d'être la rançon habituelle des conquêtes de son héros. Le P. Br. excelle dans le genre descriptif ; mais il en use avec modération, assez pour donner à la narration historique la vie et le relief qu'elle comporte. Un beau spécimen de ce talent est le portrait physique et moral du saint (II, 354-58), exécuté avec une extrême finesse de touche. Mieux que ses devanciers il a réussi à analyser le caractère de Xavier et à définir le genre de surnaturel dont toutes ses relations étaient imprégnées et qui lui ont facilité tant d'admirables conversions (I, VI). Pour aboutir à ce résultat, les moindres témoignages des contemporains, les lettres du saint et de ses correspondants, les attestations de nos historiens, tout a été scruté avec un sage esprit critique.

L'étude des procès de canonisation, dont on achève la publication au tome II des *Monumenta Xaveriana*, permettra sans doute de compléter cette analyse psychologique. La volumineuse chronique du P. Jean Polanco n'a pas été oubliée. Et l'on admirera à nouveau combien ce recueil est une mine précieuse à exploiter pour quiconque cherche à comprendre les personnes et les choses de notre primitive histoire. Avec de pareils secours, comment s'est-on avisé de recourir si souvent à la littérature pompeuse de Tursellin ?

Avant de partir pour l'Orient, Xavier fut l'apôtre de la ville de Bologne, où il séjourna de longs mois, *per molti mesi*, et finit par implanter la Compagnie de Jésus. C'est ce qui résulte de l'information demeurée jusqu'ici inédite du P. François Palmio, recteur du collège des jésuites en cette ville (*Mon. Xaveriana*, II, 114-18). Le cœur sensible et affectueux du grand apôtre s'y découvre tout entier. Lorsqu'il quitta Rome en 1540 pour aller s'embarquer au Portugal, *voloe passar per Bologna per visitare gl'amici et divoti*. Il se produisit alors une scène d'attendrissement qui rappelait le départ de S. Paul d'Éphèse pour Jérusalem. Pareil spectacle devait se renouveler plus tard chez les peuplades déshéritées du cap Comorin.

La nature affectueuse et ardente de Xavier se manifestait souvent en des épanchements épistolaires d'une belle longueur. Les lettres, qu'il envoyait en Europe et dont beaucoup furent livrées à la publicité, ne resserraient pas seulement les liens de charité qui l'unissaient à ses con-

frères absents ; elles opéraient encore au dehors de la Compagnie de Jésus un apostolat sans cesse renouvelé. Fruits de la réflexion et de l'expérience, les avis spirituels qu'elles renferment constituent même aujourd'hui le véritable vade mecum du missionnaire. Le P. Br. a eu raison de puiser à pleines mains dans ce trésor. Çà et là cependant, on aurait pu se montrer moins prodigue de citations textuelles, d'autant que celles-ci sont souvent accompagnées d'un commentaire qui à lui seul eût suffi. Ailleurs c'est le commentaire qu'il aurait fallu sacrifier, la pensée de l'apôtre étant déjà parfaitement claire en elle-même.

S'il est encore d'autres endroits qui peuvent paraître un peu longs à des lecteurs pointilleux, il ne viendra à l'esprit de personne, je pense, de trouver à redire à la riche annotation de tout l'ouvrage. La carrière de l'apôtre, ses voyages continuels, ses triomphes, voire ses échecs, tout porte l'empreinte de l'extraordinaire, et le merveilleux y occupe une large place. Rien d'étonnant qu'une pareille histoire ait subi de bonne heure les déformations de la légende. Au sujet du cas de résurrection, le P. Emmanuel Texeira, qui avait connu le saint, n'observe-t-il pas : « Tout est possible avec une sainteté comme celle de François ; mais, tout bien examiné, ce qu'on raconte « est douteux... Les témoins oculaires font défaut » (I, 274) ? Et, après avoir lu attentivement la Vie de S. Ignace par Ribadeneira, le P. Valignano, qui fut le premier organisateur des chrétientés du Japon, ne taxe-t-il pas d'hyperboles bon nombre de faits, concernant S. François Xavier ? Il ne nie pas que celui-ci ait opéré des miracles, puisque lui-même dans son *Historia Indica* en rapporte quelques-uns solidement établis ; mais il met en garde contre l'enthousiasme irréfléchi et les complaisances de l'imagination populaire : « Aunque en la verdad se dixeron « muchas cosas, no se halló por averiguado ningún milagro cierto, ni en la « India, ni en Japon, si no es lo que va en la prima parte de la *Historia* « *Indica* » (*Scripta de S. Ignatio*, I, 744). Aussi convient-il de féliciter le nouveau biographe d'avoir relevé en des notes discrètes une foule d'exagérations, d'inexactitudes et d'erreurs, commises par ses devanciers ; et l'on approuvera, je pense, les principes d'après lesquels il juge le thaumaturge (II, 430-41). Parfois cependant on est déconcerté de voir que le récit n'est pas assez conforme aux principes posés après coup par l'auteur dans un savant appendice. Pour la date de la mort de Xavier si discutée en ces derniers temps, c'est bien le 27 novembre qui s'impose, après la démonstration péremptoire du P. Br. (Ibid. 442-50). L'année de sa naissance est incontestablement 1506, et non 1497, comme le soutenait à outrance Daniel Bartoli. Voir à ce sujet le surcroît de preuves fournies par le P. Poussines en 1676 et récemment publiées (*Mon. Xaveriana*, II, 88-114).

En résumé, le beau livre que nous analysons n'est pas seulement une histoire édifiante ; c'est encore une apologie scientifique du plus grand apôtre de nos temps modernes. A la fin de son travail (II, 407-28) l'auteur

se plaît à rencontrer et à réfuter l'une après l'autre les plus grosses objections des protestants contre l'œuvre du saint, ses méthodes d'évangélisation, ses voyages, ses projets. Nul mieux que le P. Br. n'a montré que Xavier fut un catéchiste incomparable. Ce qu'il communiquait à son auditoire étaient souvent de pauvres traductions, apprises péniblement par cœur. En étudiant sa vie, on n'a pas l'impression qu'il prima par les dons de l'éloquence. Mais plus haut que le prédicateur, l'homme de Dieu parlait par sa bouche, l'homme de prière, l'homme courageux, humble, patient, étonnant d'endurance dans les tribulations et d'une intarissable miséricorde à l'égard de tous les malheureux. L'héroïsme sous toutes les formes donne seul la clé de ses succès. C'est en effet l'aveu tombé de la plume de son dernier historien protestant, M. le pasteur Haas (*Anal. Boll.* XXII, 364-65) dont le livre méritait au moins une mention honorable. On aurait pu en utiliser certains chapitres, pour pénétrer plus avant dans la connaissance de ce mystérieux archipel du Japon. Il est profondément regrettable que tant d'adversaires du catholicisme n'aient pu apprécier l'œuvre de Xavier qu'à travers leurs préjugés. Qu'une administration coloniale gangrenée de vénalité et se targuant de l'impunité des coupables ait maintes fois entravé le plein épanouissement de son zèle, qui songerait à le nier ? Mais de là conclure à la caducité des missions que l'apôtre fonda aux Indes et au Japon, c'est une autre exagération, que l'auteur a réduite à ses justes proportions, dans l'étude calme et sereine qui termine une ample biographie d'un caractère strictement scientifique. V. O.

49. — * Sisto DA PISA O. M. Cap. *Lettere inedite di santa Caterina de' Ricci*, pubblicate con illustrazioni e note. Firenze, Barbèra, 1912, in-12, LIV-68 pp., portrait et fac-similé.

C'est une heureuse aubaine pour les admirateurs de la belle langue italienne que la publication d'une quarantaine de lettres inédites de Ste Catherine de Ricci (23 avril 1522 — 2 février 1590). On sait en effet que l'organe littéraire le plus autorisé de la péninsule, l'Académie de la Crusca, a rangé les écrits de la sainte parmi les *testi di lingua*. Trente-trois des nouvelles lettres ont pour destinataire Pier Francesco da Gagliano, évêque de Pistoie à l'époque où Catherine gouvernait en qualité de prieure le monastère dominicain de S. Vincent de Prato, dont elle avait embrassé la règle, à peine âgée de treize ans. Rien n'est moins mystique que les lettres de ce recueil; ce sont plutôt des billets d'affaires, des messages, d'un intérêt d'ailleurs fort restreint. La lettre qu'elle écrivit à Ste Marie Madeleine de Pazzi a plus de cachet. Celle-ci ruminait, avec l'ardeur de ses vingt ans, de vastes projets de réforme et avait consulté à ce sujet la sainte prieure dominicaine de Prato. Catherine, qui était alors plus que sexagénaire, se récusa et recommanda à l'extatique fille du Carmel de prendre conseil de son père spirituel et de se tenir à ses avis. Toutes nos félicitations au R. P. Sixte de Pise,

pour la façon consciencieuse dont il s'est acquitté de sa tâche d'éditeur. Le commentaire philologique, qui accompagne chaque lettre, ajoute encore au prix du texte. V. O.

50. — Orazio PREMOLI. B. *Da un carteggio inedito fra due santi prelati,* dans *Rivista di scienze storiche,* 1907, t. II, 161-77, 261-79, 435-55 pp. ; 1908, t. I, 3-18, 103-112 pp.

Les deux saints prélats, dont le R. P. Premoli a eu l'heureuse idée de publier, partiellement du moins, la correspondance inédite embrassant un peu plus d'une année (19 mai 1591-26 septembre 1592), sont S. Alexandre Sauli, canonisé en 1905, et le vénérable Carlo Bascapè, supérieur général des Barnabites, qui devint en février 1593 évêque de Novare. Bascapè fut un personnage très distingué, un des plus habiles auxiliaires de S. Charles Borromée, qui l'envoya à peine âgé de trente ans en mission spéciale auprès du roi d'Espagne, Philippe II. Il connaissait trop les usages de cour, pour prendre en face du monarque l'attitude cavalière que lui prête le P. Pr. sur la foi d'un médiocre biographe de S. François de Sales D'autre part, son succès de diplomate fut plus que modeste, car il ne put amener le prince à blâmer les empiètements de ses fonctionnaires sur le terrain de la juridiction ecclésiastique. Ceci soit dit sans rien enlever ni au talent de l'ambassadeur, ni au bon droit de l'archevêque de Milan.

Les lettres mises au jour par le P. Pr., malgré la masse de particularités fort ternes dont elles sont encombrées, font ressortir les capacités administratives de Bascapè, sa connaissance du droit canonique, la modération de son esprit, son noble et loyal caractère. Elles fournissent surtout des détails précieux sur l'épiscopat d'Alexandre Sauli à Pavie. Jusqu'à présent on était à ce sujet dans une ignorance complète. Grâce à la publication du P. Pr., on pourra se rendre assez bien compte de l'activité et du courage déployés au terme de sa carrière († 11 octobre 1592) par le bon pasteur, malgré les infirmités qui brisaient souvent les élans de son zèle. V. O.

51. — * Mgr DEMIMUID. *La bienheureuse Marguerite-Marie (1647-1690).* Paris, Gabalda, 1912, in-12, 234 pp. Fr. 2. *(= Les Saints).*

Tout le monde sait que la Bse Marguerite-Marie Alacoque a été intimement mêlée à l'essor et au développement de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Sans ses révélations et ses visions touchant cet objet spécial, la réputation de l'humble Visitandine n'eût guère franchi le seuil du cloître. C'est encore à raison des manifestations extraordinaires dont son âme fut le théâtre et qui ont joué un rôle prépondérant dans sa destinée, que cette religieuse au tempérament mystique mérite d'occuper autant l'attention du théologien et du psychologue que de l'historien. Aussi les biographies et les études de toute nature, à commencer par son autobiographie, ne lui ont point manqué ; et Mgr Demimuid n'a eu pour se documenter que

l'embarras du choix, tout en ayant bien de la peine à ne point trop dépasser les bornes fixées aux collaborateurs de la collection *Les Saints*. Il s'est bien gardé de proclamer que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, qui s'épanouit au XVII[e] siècle, fut une absolue nouveauté dans l'Église ; et pour en esquisser l'histoire à travers le moyen âge, avant la grande révélation du mois de juin 1675, il a suivi un excellent guide, le P. Bainvel. Il fait aussi au vénérable Père de la Colombière la juste part qui lui revient dans la direction de la bienheureuse Marguerite. Le chapitre intitulé *Épreuves et contradictions*, le principal de l'ouvrage, est un exposé lucide des problèmes délicats qui se présentent dans la Vie de la sainte Visitandine. On admirera et souvent même on agréera les solutions proposées par l'auteur avec un heureux mélange de finesse et d'émotion. Bref, cette biographie précise, instructive, écrite dans un style clair et élégant, est assurée d'un légitime succès. V. O.

52. — THEOBALD. *Petrus Canisius und die Gegenreformation*, dans *Neue kirchliche Zeitschrift*. t. XXIII, (1912), p. 845-83.

53. — * BRAUNSBERGER (Otto) S. I. *Beati Petri Canisii S. I. epistulae et acta*. Friburgi Br., 1910 et 1913, in-8°, 2 voll., vol. V (1565-1567), LXXX-938 pp., et vol. VI (1567-1571), LXVI-818 pp. Mk. 33 et 30.

54. -- * Idem. *Des ersten deutschen Jesuiten Berufsgeschichte*. Extrait des *Stimmen aus Maria-Laach*, 1913, Fascicule 6, p. 36-57.

55. — J. NEVILLE FIGGIS. *Petrus Canisius and the German Counter-Reformation*, dans *English historical Review*, t. XXIV (1909), p. 18-43.

L'article de M. le professeur Theobald est symptomatique. Il se borne à une esquisse fidèle de la carrière du B. Pierre Canisius jusqu'à l'année 1567, comprise encore dans le V[e] volume de la remarquable collection du P. Braunsberger, *B. Petri Canisii S. I. epistulae et acta*. Comme si le critique avait voulu signifier par là qu'il n'est pas prudent de s'aventurer à travers les faits et gestes du grand apôtre de l'Allemagne catholique du XVI[e] siècle, sans être muni au préalable, pour éclairer sa marche, de la documentation entièrement renouvelée de son docte confrère du XX[e]. Encore peut-on regretter que l'auteur ne se soit pas tenu strictement à cette règle. La fin en effet de son article (p. 882-83) est une sorte d'épilogue, où Canisius nous est représenté comme s'effondrant depuis 1569 jusqu'à sa mort (20 décembre 1597) dans un effacement toujours plus profond, victime des inimitiés personnelles de Paul Hoffaeus, son successeur immédiat au provincialat de la Haute Allemagne, victime plus encore des craintes et des ressentiments de la Compagnie de Jésus et du saint-siège. On redoutait que le premier jésuite allemand n'opposât aux exigences de la curie romaine un reste d'indépendance nationale. Or il se fait que le volume VI

de la correspondance canisienne, qui vient de paraître en 1913, donne déjà un démenti formel à ces suppositions fantaisistes. Il eût suffi de se rappeler la célèbre confession de Canisius, publiée en 1571 et maintes fois réimprimée depuis (t. VI, p. 745-46), pour se convaincre que pareil homme n'aurait jamais pu devenir suspect.

Une autre tendance de M. Th. est de chercher, tout en rapportant exactement les faits, à dénaturer ou à ravaler le mérite de la prédication et de l'apostolat de Canisius. A l'entendre, si le bienheureux aimait à visiter les malades dans les hôpitaux ou à prêter aux condamnés à mort son assistance jusqu'au lieu de leur supplice (p. 871), c'était pour attirer sur lui l'attention du public ; et s'il réprimandait le clergé du haut de la chaire chrétienne, c'est parce qu'il n'ignorait pas que de tels discours plaisent à la malignité populaire (p. 873). Franchement, on aurait pu, me semble-t-il, assigner des mobiles moins invraisemblables aux actions de ce grand serviteur de Dieu.

Sauf ces défaillances et quelques autres qui sont le produit d'une mentalité protestante bien caractérisée, je suis heureux de constater que l'analyse de l'auteur donne une idée fort nette de la formation de Canisius, de ses premières années d'apostolat, et de la tactique qu'il suivit avec une constante ardeur et un admirable esprit de suite pour combattre et repousser la réforme protestante. Quel homme ! quelle vigueur d'âme et de corps pour résister aux fatigues d'incessants voyages et d'accablants travaux ! L'auteur nous en trace en raccourci un tableau saisissant de vérité et d'exactitude. Même justesse et pénétration à décrire les moyens de conquête employés sans jamais se lasser par Canisius : ouvrir partout des collèges de la Compagnie de Jésus et purifier l'atmosphère des universités, prêcher la doctrine catholique et administrer les sacrements, enfin s'appliquer à la propagande d'écrits orthodoxes. Ce fut l'origine du petit catéchisme que Canisius lança avec tant de succès contre celui de Luther. Malgré toutes ses réticences et ses correctifs parfois peu charitables, cette étude de M. Th. est de nature à faire connaître et apprécier avec plus d'impartialité dans les milieux protestants ce type accompli de l'ouvrier évangélique qui, de Cologne à Varsovie, exerça une influence si considérable sur les destinées religieuses de l'Allemagne, de la Bavière et de l'Autriche.

La puissante personnalité de Canisius se dégage de plus en plus de sa correspondance, dont nous pouvons annoncer le Ve et le VIe volume. C'est une suite digne des tomes antérieurs. Ensemble, les deux nouveaux volumes embrassent une période d'environ sept années (février 1565-décembre 1571) et renferment 573 lettres et regestes de lettres de Canisius et à Canisius, et 463 *Acta* ou *Monumenta* (rapports de contemporains sur lui, descriptions de ses ouvrages, etc.). Des 310 lettres publiées in extenso, 39 seulement avaient paru dans leur teneur complète, les autres étaient inédites, en partie du moins.

Ce qui double la valeur du recueil, ce sont les introductions, un peu longues peut-être, placées en tête de chaque volume. L'éditeur y examine d'une façon approfondie l'apport historique du volume, en indiquant pour chaque point la page et le passage du livre à prendre en considération. Suit un tableau chronologique, où se trouvent consignés l'itinéraire du bienheureux et le détail de son activité apostolique, mois par mois, voire jour par jour. L'index final alphabétique des noms et des matières est un modèle du genre. On y signale dans le minimum d'espace possible toutes les richesses d'information que chaque volume renferme. Que l'on parcoure, pour s'en convaincre, au tome V les articles Albertus V, duc de Bavière, Augusta Vindelicorum, Canisius, Colonia Agrippina, le cardinal Commendone, Dilinga, Franciscus Borgia, Ingolstadium, Maximilianus II imperator, Monachium, Natalis Hier. S. I., Oenipons (Innsbruck), Pius IV et Pius V, Roma, le cardinal Truchsess (Otto). Ces noms reviennent avec la même abondance dans la table du volume VI, où il convient en outre de signaler les articles Catechesis et Catechismus, Centuriae Magdeburgenses, Contionatores, Fabula Udalriciana, Fugger, Hala (Hall en Tyrol), Herbipolis, Hoffaeus (Paul) S. I., Lanoius (Nic.) S. I. Les matériaux amassés dans le Ve volume sont tirés de 132 manuscrits, appartenant à 45 bibliothèques ou dépôts d'archives ; pour le VIe volume on a dépouillé 138 manuscrits dans 40 bibliothèques ou dépôts d'archives.

Plus que jamais, Canisius apparaît dans ces deux volumes comme un des principaux champions de la restauration catholique en Allemagne. Jusqu'en 1569, il remplit la charge de provincial de la Haute-Allemagne, où la Compagnie de Jésus possède l'université de Dillingen, les collèges et les gymnases d'Ingolstadt, de Munich, d'Innsbruck et la résidence d'Augsbourg. Dans cette dernière ville il est le prédicateur ordinaire de la cathédrale jusqu'à la mi-juillet 1566, il prêche en 1567 la station de carême à la cathédrale de Wurzbourg, s'acquitte du même ministère en 1568 à l'église collégiale d'Ellwangen et durant l'automne 1571 il exerce à Innsbruck les hautes fonctions de prédicateur de la cour sur l'invitation expresse de l'archiduc Ferdinand II.

C'est à son zèle principalement et à son habileté que l'on est redevable de la courageuse résistance que les catholiques déployèrent enfin contre les revendications outrées des protestants à la diète impériale d'Augsbourg en 1566 et qu'ils déclarèrent au légat pontifical le cardinal Commendone accepter les décrets du concile de Trente. Pie V aurait désiré que Commendone élevât alors une énergique protestation contre la paix religieuse d'Augsbourg. Canisius parvint à faire comprendre qu'une pareille démonstration susciterait des troubles graves. Sa prudence épargna ainsi à l'Allemagne une nouvelle guerre religieuse. C'est encore l'époque où Canisius travailla avec une inlassable application à la besogne, que lui avait confiée Pie V, de réfuter les *Centuriae Magdeburgenses*. Le 1er volume traitant de

S. Jean Baptiste parut en 1571. En même temps il encourageait et aidait de tout son pouvoir la publication des *Vitae Sanctorum* de Surius, de la *Confessio Augustiniana* de Jérôme Torrensis S. I. et des *Litterae Indicae*. Il loue surtout, recommande et soutient l'historien des papes, Onofrio Panvinio O. S. A.

Les nombreuses lettres qu'il échange avec S. François Borgia ne contribuent pas seulement à faire mieux connaître l'organisation de la Compagnie de Jésus, mais elles mettent encore dans un jour plus agréable l'austère figure de l'ascète espagnol, qui produit l'effet d'être un père bon et compatissant. Ainsi se confirme l'impression qui résultait déjà de la nouvelle édition des lettres de Borgia (5 volumes dans *Monumenta historica S J.)* Pie V gagne aussi à être connu à travers la correspondance canisienne. Il tenait notre bienheureux en très haute estime et s'entendit admirablement à combiner ses efforts avec les siens, pour raviver dans le haut clergé allemand la foi et la ferveur chrétienne et ramener au saint-siège les sympathies du peuple par des marques répétées de sa haute bienveillance. Cette collaboration intelligente et dévouée de Canisius fut si chère au cœur du souverain pontife, qu'il songea sérieusement à lui conférer la dignité cardinalice, comme l'atteste au VIe volume la dépêche de l'ambassadeur impérial à Rome. Contrairement à ce que l'on a cru jusqu'à présent, le recul du protestantisme en Allemagne date du pontificat de S. Pie V ; c'est ce qui ressort clairement des lettres de Canisius et de ses correspondants. La matière est même si abondante que le P. Braunsberger en a pu tirer un livre très intéressant : *Pius V. und die deutschen Katholiken* (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 113).

Une autre personnalité bien sympathique, dont on pourrait écrire une Vie fort instructive rien qu'avec la documentation des deux volumes que nous examinons est l'archiduchesse Madeleine, fille de l'empereur Ferdinand I ; la cause de sa béatification vient d'être introduite devant la congrégation des Rites. C'était une femme d'élite, non moins remarquable par son zèle apostolique et son généreux dévouement aux œuvres de la Compagnie de Jésus, que par sa piété éclairée et son inépuisable charité à l'égard des pauvres, des malades et des plus misérables pécheresses.

On verra encore dans ces volumes avec quelle basse jalousie toute une tourbe de prédicants et de professeurs hétérodoxes s'acharnèrent par leurs discours et leurs écrits à salir et à ruiner le bon renom et le crédit de l'illustre champion de la foi romaine et de ses meilleurs lieutenants. Quand Canisius fut déchargé en 1569 du soin de gouverner sa province, de fausses rumeurs circulèrent sur les causes de cette démission. La vérité est, comme le montrent les lettres du général François Borgia, que cet office était devenu incompatible avec les fatigues de la chaire, auxquelles Canisius ne pouvait se soustraire, et le lourd surcroît de travail que lui imposait l'ordre du saint-siège de réfuter les *Centuriae Magdeburgenses*. Dans la suite, ce furent les propres biographes du saint qui introduisirent l'élément légendaire dans la

narration de sa vie. Le récit du dernier séjour que Canisius fit à Nimègue en 1565 au sein de sa famille ne manque pas de piquant. Quelques écrivains mal avisés, en s'abandonnant aux caprices de leur imagination, ridiculisèrent cette touchante réunion familiale. Les pages consacrées par le P. Br. à réfuter leurs commentaires sont des mieux venues (V, 661-67).

On louera aussi la façon à la fois spirituelle et onctueuse dont il a exposé dans les *Stimmen aus Maria Laach* l'histoire de la vocation religieuse du premier jésuite allemand. C'est, à l'aide de renseignements nouveaux, une mise au point de ce qui avait déjà été dit sur le même sujet dans le premier volume de la correspondance canisienne. Prémices d'une nouvelle Vie de celui que l'Église a surnommé le second apôtre de l'Allemagne, et qui laisse concevoir pour la suite les plus belles espérances.

L'étude de M. Figgis, qui s'est documenté aux quatre premiers volumes du P. Braunsberger et qui reproduit en note maint passage textuel, mérite d'être signalée pour la modération, la sincérité et la déférence qu'apporte cet écrivain anglican à juger le caractère de l'apôtre et son œuvre de restauration en Allemagne. Un examen approfondi lui permet d'affirmer que les merveilleux succès de Canisius furent bien moins le résultat d'un heureux concours de circonstances, que de ses qualités personnelles, notamment de sa finesse et de sa prudence, de sa bonté et d'un tact parfait. Presque partout il eut à se mouvoir sur un terrain ingrat. Qu'on se souvienne de la dernière période du concile de Trente et des négociations ardues qu'il lui fallut mener à bien avec l'empereur Ferdinand I. S'il y échouait, l'issue du concile eût été gravement compromise. En Bavière et en Autriche, les sympathies de la bourgeoisie et de la petite noblesse allaient aux luthériens ; à Vienne, l'héritier présomptif, Maximilien II penchait du même côté. Dans le monde scientifique, la situation n'était guère meilleure. Aucune université allemande n'était tombée aussi bas qu'Ingolstadt ; en quelques années, le bienheureux y fait renaître le catholicisme dans tout son éclat. Et puis durant son provincialat, il eut à supporter le Père Vittoria, recteur du collège de Vienne ; ce fut une bien lourde croix pour ses épaules, ployant déjà sous tant d'autres charges. Là encore, il triompha par la pratique du *suaviter in modo*. C'était son procédé habituel. Il dénonçait les vices avec vigueur, mais traitait les personnes avec une inépuisable miséricorde. Homme de condescendance et de persuasion, il répugnait à l'application des mesures de rigueur. D'autre part, quoiqu'il poussât la conciliation jusqu'à ses extrêmes limites, on doit reconnaître que pour le fond de la doctrine il fut réfractaire à tout changement, à toute apparence même de nouveauté. Ces quelques idées, qui résument la méthode de Canisius, ont été bien mises en lumière par M. F. avec des exemples topiques à l'appui et un juste renfort de fines réflexions personnelles. Le critique est encore parvenu à extraire de ces quatre volumes des détails fort intéressants sur la vie estudiantine aux universités allemandes du XVIe siècle. V. O.

56. — * Francesco LANZONI. *Cronotassi dei vescovi di Faenza dai primordi a tutto il secolo XIII.* Faenza, Novelli e Castellani, 1913, in-8°, 208 pp., illustrations hors texte.

Parmi les précédentes publications de M. le chanoine Lanzoni, nombreuses sont celles qui par quelque côté ont trait à l'histoire de Faenza. Cette fois, dans un travail d'ensemble, il étudie la liste des évêques de Faenza depuis les origines jusqu'à la fin du XIII[e] siècle. On a plaisir à voir s'exercer la critique sagace de M. L. sur ce terrain où il se sent si parfaitement maître. Çà et là, dans la première période surtout, un nom disparaît, tel celui de S. Sabinus, qui ne fut jamais évêque de Faenza, ou un point douteux s'éclaircit ; ailleurs M. L. parvient à déterminer plus nettement la durée du règne des évêques. Pour ceux qui sont plus connus, il a composé une sorte de regeste des principaux documents qui les concernent. Il est intéressant de comparer les résultats obtenus avec ceux de Gams. Puissent de nombreuses églises posséder des listes épiscopales dressées avec pareil souci de la plus rigoureuse exactitude ! V. D. V.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ALBANÈS (J.-H.) — CHEVALIER (Ulysse). Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France d'après les documents authentiques recueillis dans les Registres du Vatican et les archives locales. Tome V, Toulon (évêques, prévôts). Valence, Imprimerie Valentinoise, 1911, in-4°, XXVIII pp., 944 coll. *(Gallia Christiana novissima)*, 26 sceaux et 24 fac-similés.

AMICI (Michele), d. M. d. I. Memorie storiche intorno a S. Camillo de Lellis fondatore dei CC. RR. Ministri degl' Infermi nonchè alla chiesa e casa di S. Maria Maddalena dello stesso ordine in Roma. Roma, Artigianelli S. Giuseppe, 1913, VIII-265 pp., illustrations.

AUFHAUSER (Ioannes). Miracula S. Georgii. Lipsiae, Teubner, 1913, in-12, VI-178 pp., facsimile. *(Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana.)*

BECCARI (C.) S. I. Rerum Aethiopicarum Scriptores Occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX. Vol. XIII. Relationes et epistolae variorum. Pars prima. Liber IV. Romae, C. de Luigi, 1913, grand in-8°, XVIII-494 pp., facsimilés. Fr. 25.

BURLET (J.) Les calendriers liturgiques des heures manuscrites N[os] 3 et 4 de la bibliothèque municipale de Chambéry. Chambéry, A. Perrin, 1913, in-8°, 12 pp. Extrait de *La Savoie littéraire et scientifique*, 1913, 3[e] Trimestre.

Ceretti (Felice). Sulla missione data dal P. Paolo Segneri Juniore S. J. nella parrocchia di Cividale presso la Mirandola nel 1712. Mirandola, Grilli, 1913, in-8°, 24 pp.

Chevalier (Ulysse). Poésie liturgique des églises de France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Paris, Picard, 1913, in-8°, xcii-256 pp. (*Bibliothèque liturgique*, XVI.)

Chevalier (Ulysse). Notice sur la vie et les travaux de M. Edmond Saglio. Paris, Firmin Didot, 1913, in-4°, 46 pp., portrait (Institut de France, Académie des Inscriptions et belles-lettres).

Cirilli (René). Les prêtres danseurs de Rome. Étude sur la corporation sacerdotale des Saliens. Paris, Geuthner, 1913, in-8°, xii-188 pp.

Couturier (Dom M. J.) O. S. B. Sainte Bathilde, reine des Francs. Histoire politique et religieuse. Paris, Téqui, 1909, in-12, x-308 pp. Fr. 3,50.

Daval (Guy). La bienheureuse Bonne d'Armagnac, avec un aperçu historique sur la vie et l'influence de sainte Colette. Paris, Bloud, 1912, in-12, lxviii-186 pp., illustrations.

de Ghellinck (J.) S. J. Le mouvement théologique du XIIe siècle. Études, recherches et documents. Paris, Lecoffre, 1914, in-8°, x-410 (= *Études d'histoire des dogmes et d'ancienne littérature ecclésiastique*).

Denifle (Henri). Luther et le luthéranisme. Étude faite d'après les sources. Traduit par J. Paquier. Vol. IV. Paris, Picard, 1913, in-12, 318 + 134 pp., illustrations. (= *Bibliothèque d'histoire religieuse*.) Fr. 5.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. X. Ambassadeurs-Ampère. Paginé 1025-1354.

Ferrers Howell (A. G.) S. Bernardino of Siena, with a chapter on S. Bernardino in art by Julia Cartwright (Mrs. Ady). London, Methuen, 1913, in-8°, xvi-374 pp., illustrations. Sh. 10/6.

Frazer (J. G.) The Golden Bough, third edition. Part VII. Balder the Beautiful. The fire-festivals of Europe and the doctrine of the external soul. 2 voll. London, Macmillan, 1913, in-8°, xx-346 pp. et xii-390 pp.

Grapin (Émile). Eusèbe. Histoire ecclésiastique. Livres IX-X. Sur les martyrs de Palestine. Texte grec et traduction française avec un index général des deux ouvrages. Paris, Picard, 1913, in-12, lxxxvi-544 pp. (= *Textes et documents*. Collection Hemmer et Lejay).

Grosso (Orlando). Il san Giorgio dei Genovesi, con xilografie del pittore Pietro Dodero. Genova, Libreria editrice moderna, 1914, in-12, 306 pp., illustrations.

Hammer (Heinrich). Traktat vom Samaritanermessias. Studien zur Frage der Existenz und Abstammung Jesu. Bonn, Georgi, 1913, in-8°, 102 pp.

Hebbelynck (A.) Les manuscrits coptes-sahidiques du Monastère Blanc. Recherches sur les fragments complémentaires de la collection Borgia. II. Les fragments des Évangiles. Louvain, Istas, 1912, in-8°, 88 pp.

Hilka (Alfons). Neue Beiträge zur Erzählungsliteratur des Mittelalters (die Compilatio singularis Exemplorum der Hs. Tours 468, ergänzt durch eine Schwesterhandschrift Bern 679). Breslau, 1913, in-8°, 24 pp. Extrait du 90. *Jahresbericht der Schlesischen Gesellschaft für vaterl. Cultur*.

Hörmann (Joseph). Untersuchungen zur griechischen Laienbeicht. Ein Beitrag zur allgemeinen Bussgeschichte. Donauwörth, Auer, 1913, in-8°, IV-300 pp.

Huber (Michael) O. S. B. Iohannes Monachus. Liber de miraculis. Ein neuer Beitrag zur mittelalterlichen Mönchsliteratur. Heidelberg, Winter, 1913, in-8°, XXXII-144 pp. *(Sammlung mittellateinischer Texte* von A. Hilka, 7).

Jerphanion (G. de) S. J. Inscriptions byzantines de la région d'Urgub en Cappadoce (= *Mélanges de la faculté orientale de Beyrouth*, t. VI, 1913, p. 305-400).

Jerphanion (G. de). Rapport sur une mission d'études en Cappadoce. Note sur les peintures cappadociennes. Paris, Leroux, 1913, in-8°, 24 pp., illustrations. Extrait du *Bulletin de la société française des fouilles archéologiques*.

Kempeneers (A.) Hendrik van Veldeke en de bron van zijn Servatius. Antwerpen, Veritas, 1913, in-4°, x-168 pp. (= *Studiën en Tekstuitgaven* van L. Scharpé, 3). Fr. 8.

Knopf (Rudolf). Ausgewählte Märtyrerakten, IIe Auflage. Tübingen, Mohr, 1913, in-8°, VIII-114 pp. (= *Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschichtlicher Quellenschriften* von G. Krüger, II, 2.) Mk. 2,50.

Lanzoni (Francesco). Le Leggende di S. Cassiano d'Imola. Forlí, Bordandini, 1913, in-8°, 50 pp. (Extrait de *La Romagna*, an. X, Ser. V, 1913).

Lowther Clarke (W. K.) St Basil the Great. A Study in monasticism. Cambridge, University Press, 1913, in-8°, XII-176 pp. 7 sh. 6 d.

Mélot (Joseph). Entre l'Olympe et le Taygète. Paris, Plon, 1913, in-12, II-310 pp., illustrations. Fr. 3,50.

Montgomery-Carmichael. An Altarpiece of saint Humility. Excerptum ex *The Ecclesiastical Review*, Philadelphia, 1913, p. 429-444, illustrations.

Saegmueller (Joh. Bapt.) Nochmals das impedimentum impotentiae bei der Frau vor Alexander III. Ein Beitrag zur Ehe Heinrichs II. d. H. mit Kunigunde. Extrait de *Theolog. Quartalschrift*, Bd. 95 (1913), p. 565-611.

Sandkühler (Konrad). Der Drachenkampf des hl. Georg in englischer Legende und Dichtung vom 14. bis 16 Jahrhundert. Pasing, Meindl, 1913, in-8°, 121 pp. Wissenschaftliche Beilage zum III. und IV. Jahresbericht des k. Progymnasiums Pasing.

Schrörs (Heinrich). Konstantins des Grossen Kreuzerscheinung. Bonn, Hanstein, 1913, in-8°, VI-70 pp.

Scorraille (Raoul de). François Suarez de la Compagnie de Jésus d'après ses lettres, ses autres écrits inédits et un grand nombre de documents nouveaux. Paris, Lethielleux, s. a. (1912), 2 voll. in-8°, XXII-484 et 550 pp., portrait et facsimilé.

Solesmes (L'abbé de). Commentaire sur la règle de S. Benoît. Paris, Plon, s. a. (1913), in-8°, VIII-570 pp.

Spomen Knjiga u Prijodi Šesnaeste Stogodišnjice Milanskog Edikta Koji se je Slavio u Solinu-Spljetu dne 26-38 Listopada MCMXIII (Opuscolo commemorativo pubblicato nell' occasione del decimosesto Centenario dell' Editto di Milano, che si festeggiò a Saiona-Spalato li 26-28 ottobre 1913). Spljet, Leonava Tiskara, 1913, in-4, 116 pp., nombreuses illustrations.

STIGLMAYR (Joseph) S. J. Kirchenväter und Klassizismus. Stimmen der Vorzeit über humanistische Bildung. Freiburg i. B.,Herder, 1913, in 8°, VIII-104 pp. (= 114. Ergänzungsheft zu den *Stimmen aus Maria-Laach)*.

TERRACINI (Benvenuto A.) Il « cursus » e la questione dello Speculum perfectionis, 1913, 48 pp. Estratto dagli *Studi medievali*, IV.

TOUFLET (J.) Le Millénaire de la Normandie. Souvenirs, études. Rouen, Girieud, 1913, in-4°, 324 pp., illustrations.

WELLNHOFER (Matthias). Johannes Apokaukos, Metropolit von Naupaktos in Aetolien (c.1155-1233). Sein Leben und seine Stellung im Despotate von Epirus unter Michael Doukas und Theodoros Komnenos. Inauguraldissertation. Freising, Datterer, 1913, in-8°, VI-72 pp.

ZELLER (Joseph). Stift Edelstetten. Beiträge zu seiner Geschichte und Verfassung im Mittelalter. Extrait de Schröder, *Archiv für die Geschichte des Hochstifts Augsburg*, IV. Bd., 1913, 369-432.

VIE ET MIRACLES DE S. LAURENT
archevêque de Dublin.

Nous publions la Vie de S. Laurent, archevêque de Dublin, d'après le manuscrit de la bibliothèque du primat Marsh de Dublin (M), connu sous le nom de Codex Kilkenniensis. La Vie, suivie des Miracles, occupe les ff. 116^{b} — 124^{a}. Elle se trouvait également dans le manuscrit 175 (coté E.3.11) du collège de la Trinité de Dublin (T), f. 92^{v}. Malheureusement, par suite de la mutilation de ce manuscrit, il n'en reste que le commencement jusqu'au milieu du sixième chapitre. J'ai collationné ce fragment.

De ces manuscrits, copiés tous les deux sur le même original, j'ai assez parlé ailleurs (voir Vitae SS. Hiberniae, *pp.* XI-XIV). *Ils datent des environs de l'année 1400. Je ne connais pas d'autre manuscrit sur parchemin de cette recension de la Vie de S. Laurent de Dublin.*

Mais il y en a des copies sur papier, dont deux se trouvent à la Bibliothèque Royale de Bruxelles ; l'une (B^1) N° 8943 (= 3503) ff. 2-26^{v} ; l'autre (B^2) N° 11987 (= 3234, vol. IV *de la collection Antoine Geens), ff. 167-174. Les pères Bollandistes ont bien voulu mettre à ma disposition leurs collations de ces deux copies, qui sont du dix-septième siècle [1]. J'en donne quelquefois les leçons [2]. Les différences entre le texte de M, T et de B^1 et B^2 ne sont pas grandes. Ce sont pour la plus part de légères variétés de style et de phraséologie, dues peut-être aux copistes du dix-septième siècle. Presque la seule différence importante que j'ai notée se trouve à la fin du chap. 7, où, selon notre texte, S. Laurent aurait été consacré par ses suffragants, les évêques de Kildare et de Ferns, tandis que, selon les manuscrits de Bruxelles, le prélat consécrateur aurait été l'archevêque d'Armagh, le primat d'Irlande. Je fus tenté d'abord de voir dans cette dernière version une altération faite par quelque scribe jaloux de l'honneur du siège primatial. Toutefois elle est confirmée par les Annales de l'Ulster (A. D. 1162,* II. *142) et il se pourrait très bien que les deux*

[1] Deux autres copies sur papier, du même siècle, existent dans la Bibliothèque de Ste-Geneviève à Paris, mss. 1832, 1833. Voir *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, KOHLER, t. II, pp. 168 suiv.

[2] Quand B^1 et B^2 sont d'accord, je les cite tout simplement comme B.

versions se complètent mutuellement, le primat ayant été assisté par les deux évêques [1].

Une différence d'un autre genre est que, dans les manuscrits de Bruxelles, la Vie est divisée en deux livres, dont le premier contient la Vie proprement dite, et le deuxième la narration de la translation et de la canonisation du saint. Dans M, au contraire, les deux parties de la Vie et les Miracles se suivent sans aucune interruption.

Des deux livres du texte de Bruxelles le premier est identique à la Vie donnée par Surius, IV. 331 (Sur.), dont le texte est plus conforme à B qu'à M. Toutefois Surius a modifié, more suo, *le style de son original, comme il dit lui même :* Stylum aliquot locis expoliuit Fr. Laurentius Surius, *mais sans toucher au fond.*

Le texte de Surius a été réimprimé par Messingham, Florilegium Insulae Sanctorum *(Paris, 1624), pp. 379-387. Il dit à la fin:* Pauca de principio huius uitae non sine causa omisimus. *Mais il donne tout ce qui se trouve chez Surius, et il ajoute la bulle de canonisation, qui n'y existe pas.*

La Vie de S. Laurent publiée par les Bollandistes, Catal. Codd. Hagiogr. Latin. Paris., *III, 236-248, d'après le manuscrit 14 364 de la Bibliothèque Nationale (P) présente une recension tout à fait différente de la nôtre. Le compilateur a puisé probablement aux mêmes sources, mais il a retranché ou abrégé plusieurs des incidents de la Vie pour faire place à de longs discours homilétiques d'une lecture extrêmement ennuyeuse.*

Une autre recension se trouve encore dans les deux manuscrits de la Bibliothèque Bodléienne, Rawlinson B. 485, f. 124^b *(R*^{1}*), Rawl. B. 505, f. 207*^{b} *(R*^{2}*). De ces manuscrits aussi j'ai assez parlé ailleurs* (Vitae SS. Hiberniae, *XV-XXIII), et vu que R*^{2} *n'est qu'une copie de R*^{1}*, il n'est pas nécessaire en général de distinguer les leçons de ces deux manuscrits. La recension R de la Vie de S. Laurent est, comme celle de toutes les Vies contenues dans cette collection, une recension fortement abrégée, faite, sans doute, dans le but pratique de servir de leçons pour le chœur ou de lecture de réfectoire* [2]. *L'abrégé, du reste, est assez bien fait, et le lecteur ordinaire préfèrera peut-être la concision de R à la narration plus prolixe de M et aux longueurs édifiantes de P. Toutefois le*

[1] Une autre différence concerne le nom de l'abbé d'Eu qui a reçu le dernier soupir de S. Laurent. Notre texte l'appelle Ailbertus ; dans B il se nomme Osbertus.

[2] C'est une grande erreur de Sir T. Duffus Hardy, *Catalogue of Materials,* II. 425, que d'identifier cette recension avec le texte de Surius. Il a été trompé probablement par le fait que le commencement du prologue des deux recensions est le même.

rédacteur de R, en cherchant à tout prix la brièveté, a supprimé bien des détails intéressants.

Comme cette rédaction est fort peu connue, je l'ai comparée soigneusement avec notre texte, et j'en ai cité plusieurs extraits dans l'apparat critique, pour donner une idée de la méthode employée par l'auteur. De cette comparaison minutieuse résulte une observation intéressante. C'est que jusque vers le milieu de l'ouvrage, c'est le texte de P qui sert de base à l'abrégé, tandis que, dans la seconde moitié, c'est plutôt le texte de M qui est employé par le rédacteur. L'explication de ce fait curieux reste encore à chercher. R ne mentionne que très sommairement la translation et la canonisation du saint, et n'a rien des détails donnés par M et B¹ dans la deuxième partie de la Vie [1].

Quant aux Miracles, M en a vingt-trois chapitres ; P et B¹ en ajoutent encore vingt [2]. *Les Miracles ne se trouvent nullement dans B². Je les donne d'après P et M* [3]. *R donne une version abrégée de sept des Miracles contenus dans M (chapp. XLVI-LII), et puis ajoute six autres Miracles, lesquels, à ma connaissance, n'existent pas ailleurs. On les trouvera dans l'apparat critique au chap. LII* [4].

Si on peut se fier au témoignage du prologue, l'auteur de notre Vie était membre du collège de chanoines réguliers d'Eu, (sancto Augensi collegio fraterna societate coniunctus). *Il est vrai que le même prologue se trouve presque mot à mot avant la Vie de Paris, où il est attribué à* Magister Iohannes Cardinalis , *c'est à dire à Jean Halgrinus d'Abbeville, archevêque de Besançon (1225), mort en 1237. Mais notre Vie permet de constater que c'est bien à elle qu'appartient le prologue. L'auteur est bien renseigné sur les événements qui se sont passés*

[1] Une Vie de S. Laurent avec le même prologue, mais qui paraît différente des Vies énumérées jusqu'ici, se trouve sous le nº 5 dans le manuscrit 1833 de Ste-Geneviève, Kohler, *Catalogue.* Je laisse à d'autres le soin de rechercher la relation de cette Vie avec les textes mentionnés ci-dessus.

[2] Une copie de ces miracles se trouve aussi dans le manuscrit cité dans la note.

[3] Jusqu'à la fin du chap. 54 je donne le texte de M. Ce manuscrit, quoique moins ancien que P, a un intérêt tout particulier, parce que c'est le seul manuscrit de provenance irlandaise qui existe de ces Miracles. Selon mon ami M. Falconer Madan, directeur de la bibliothèque Bodléienne, dont les avis en matière de paléographie font autorité, P est de la première moitié du treizième siècle.

[4] Il semble qu'il existe encore deux autres collections de Miracles : *a)* Bruxelles, ms. 8943 (= 3503 = B¹) ff. 87-99. Inc. *Hec sunt miracula que Deus ad laudem* etc. ; Ste-Geneviève ms. 1833. n. 4. p. 175 ; *b)* Ste-Geneviève ms. 1834. Inc. *Haec sunt miracula que Dominus in hac ecclesia Augensi patrare dignatus est.* Le n. 5 du ms. 1833 est probablement un sommaire de cette dernière collection. N'ayant pas vu ces documents je n'en dirai pas davantage.

à Eu ; il est beaucoup moins orienté dans les affaires d'Irlande. Il est à craindre que le bon cardinal ait emprunté un prologue qui ne lui appartient pas[1].

L'auteur ne se donne pas pour contemporain. Il écrit post annorum multa curricula, *et les faits qu'il a recueillis ne sont que le reste,* quasi pauce reliquie, *d'une tradition autrefois beaucoup plus étendue. Mais c'est un écrivain de bonne foi, qui cherche ses informations chez les meilleurs témoins,* certissimis accepta testibus *(ch. 24).*

La chronologie de la Vie du saint, autant qu'elle se laisse fixer, paraît être la suivante. S. Laurent, ou, pour lui donner son nom indigène en toutes lettres, Lorcan[2] *úa Tuathail (O'Toole), naquit en 1123*[3]. *Son père Muirchertach*[4] *n'était pas, comme dit notre auteur, roi de Leinster*[5], *mais bien chef des úi Muiredaig, situés dans le sud du comté actuel de Kildare. Laurent était son plus jeune fils*[6]. *Dans sa jeunesse il fut donné par son père en otage à Diarmait (Dermicius) roi d'Irlande*[7]. *En 1148 il fut élu abbé de Glendalough*[8]. *En 1152 il refusa d'être élu*

[1] Le cardinal n'a pas été le seul à faire pareil emprunt. Voir note 1, p. 123.

[2] Son nom latin de Laurentius n'est en vérité qu'une accommodation. Les Irlandais, quand ils écrivent en latin, ont l'habitude de remplacer les noms indigènes par des noms latins qui leur ressemblent plus ou moins, Eogan : Eugenius, Muirchertach : Mauricius, etc. Dans ces conditions, les jeux de mots Laurentius, laurus, laurea, laureola, qui plaisent tant à tous les biographes de notre saint, semblent quelque peu déplacés.

[3] Il avait vingt-cinq ans lors de son élection comme abbé de Glendalough (ch. 5). Quatre ans après (ch. 5, 6), quand il avait vingt-neuf ans, on a voulu le faire évêque du même lieu en remplacement de Gilla-na-naem II, mort en 1152 (Gams, p. 218). Il s'excusa parce qu'il n'avait pas l'âge canonique de trente ans. Il naquit donc en 1123.

[4] Mort en 1164, d'après les Four Masters, II, 1152, qui le mentionnent aussi à l'an 1154, *ibid.*, p. 1110. Pour la généalogie des O'Toole, voir la note d' O'Donovan, ibid. VI. 1900.

[5] Le Pape dans la bulle de canonisation fait encore mieux pour son héros, qu'il nomme : *regis et regine Hybernie filius.* Infra, ch. 29.

[6] *Post multam prolem... L. ultimo datus est filius,* ch. 1 ; *de quatuor filiis... iuniorem, L. delegauit,* ch. 3. Mac Carthy est dans l'erreur quand il dit : « Lorcan was apparently the eldest». *Ann. Ult.* II. 143, note. Il a peut-être pris au pied de la lettre la rhétorique des biographes, lorsqu'ils affirment que Laurent, pour suivre la carrière ecclésiastique, a renoncé à ses droits sur une couronne terrestre, (ch. 4.)

[7] Très connu sous le surnom de Diarmait na nGall, ou D. des étrangers, parce qu'il a été l'occasion de l'invasion des Anglais sous Henri II. Laurent retourna de cet exil *duodennis,* donc en 1185 (ch. 3 à la fin).

[8] Notre auteur s'étonne d'apprendre que les revenus de l'abbaye étaient plus grands que ceux de l'évêché (ch. 5). Pour lui, comme pour Bède quelques siècles auparavant, l'organisation monastique de l'église irlandaise est un *ordo inusitatus* (Baeda, *Hist. Eccl.* III, 4, avec mes notes).

évêque de ce lieu (v. s.). Dix ans plus tard, en 1162 [1], *il était élu archevêque de Dublin. D'avoir été consacré par le primat, ou par les évêques de Kildare et de Ferns, ou par le premier assisté des deux autres c'était, au point de vue irlandais, un avantage appréciable ; son prédécesseur Greine ou Gregorius, étant d'origine scandinave, était considéré comme évêque des étrangers (epscop na nGall), et avait été consacré par Ralph, archevêque de Cantorbéry* [2]. *En 1167 S. Laurent assistait au synode d'Athboy* [3]. *Trois ans plus tard, en 1170, eut lieu l'attaque sur Dublin par Diarmait «des étrangers» avec Richard de Clare, deuxième Comte de Pembroke, événement qui, selon notre auteur (ch. 11), avait été prédit par le saint. En 1171 Laurent, avec ses cinq suffragants faisait hommage à Henri II* [4]. *En 1175, il alla en Angleterre pour négocier un accord entre Ruaidri úa Conchobair (O' Connor), roi de Connaught*[5], *et Henri II, qui se conclut le 6 octobre à Windsor* [6]. *C'est lors de cette visite qu'eut lieu le bizarre attentat d'un fou à Cantorbéry, qui faillit faire de S. Laurent un martyr malgré lui (ch. 12).* [7] *Au commencement de 1179 S. Laurent avec d'autres prélats irlandais passa par l'Angleterre, en route pour le concile du Latran. Ils furent forcés de prêter le serment qu'ils ne tenteraient rien au préjudice du roi ni du royaume d'Angleterre* [8]. *Mais le fait que St. Laurent accepta du Pape Alexandre III une confirmation des privilèges de son siège* [9] *et l'office de légat d'Irlande (ch. 16), fut regardé par le roi comme une violation de ce serment* [10] *; et quand en 1180 l'archevêque se rendit en Angleterre pour arranger de nouveaux différends entre le roi de Connaught et Henri II, celui-ci refusa de négocier avec lui et même de lui permettre de retourner en*

[1] *Ann. Ult.* II, 142 ; *Four Masters*, II, 1145, sub hoc anno, avec la note d' O'Donovan.

[2] Le successeur de S. Laurent, Jean Cumin, fut consacré par le pape, peut-être pour éviter questions de ce genre (Bened. Petroburg, ed. Stubbs, I. 287.)

[3] F. M. II. 1162.

[4] Benedictus Petroburg. I, 27 ; Hoveden, II, 31. En tout ce qui concerne S. Laurent, Hoveden n'est que le copiste de Benoît de Peterborough.

[5] Le *rex Cognoc* du ch. 15.

[6] Bened. Petrob. I. 101-104 ; Hoveden, II, 83-85.

[7] Les Quatre Maîtres, par une étrange bévue, confondent cet attentat, qui heureusement échoua, avec la date de la mort du saint, et le mettent en 1180, F. M. III. 50.

[8] *Quod malum regi uel regno Anglie non quererent* (Bened. Petrob. I, 221-1 ; Hoveden, II, 171).

[9] *Datum Laterani... XII Kal. Maii... MC. LXXIX.* Ce document est imprimé par Ussher, *Sylloge Epistolarum*, n. XLVIII, Works, ed. Elrington, IV, 551-4, avec une note intéressante où Ussher cite notre Vie d'après le texte de Surius.

[10] *Ob privilegia in Lateranensi concilio... contra regie dignitatis honorem....impetrata, Anglorum regi suspectus,* (Giraldus Cambr. *Expugn. Hib.* Lib. II. cap. XXIV. ed. Dimock, V, 357, cité par Ussher, u. s.)

Irlande. Il suivit le roi en Normandie, mais près d'Eu il fut pris d'une fièvre, à laquelle il succomba, le 14 novembre 1180 (ch. 25)[1].

Quelques années après le décès de S. Laurent le chapitre d'Eu commença des négociations avec la curie en vue d'obtenir sa canonisation. Ces négociations continuèrent pendant les règnes de trois Pontifes, Célestin III (1191-8), Innocent III (1198-1216), Honorius III (1216-1227), et furent enfin couronnées de succès sous ce dernier pape, en 1225[2], *après quoi eut lieu, le 10 mai 1226, la translation solennelle des reliques du saint. L'histoire de la canonisation et de la translation forme le sujet de la deuxième partie de la Vie*[3]. *Les Miracles qui suivent sont, en partie au moins, les pièces justificatives du procès de canonisation.*

Charles PLUMMER.

Oxford, 8 Nov. 1913.

[1] Bened. Petrob. I. 270, suivi par Hoveden II, 253, et par quelques auteurs modernes, place la mort du saint en 1181 « *post purificationem S. Marie* » (2 février). Mais toutes les autres autorités sont d'accord pour dire, qu'il est mort *XVII° kal. dec.*, qui était effectivement un vendredi en 1180, *in confinio subsequentis sabbati* M, ch. 25; *uespere VI° ferie que transit in sabbatum*, P, ch. 18. Si on voulait dire que le saint est mort le 14 novembre 1181, il suffit de répondre que Henri II n'était pas sur le continent à cette époque. Voir Bened. Petrob. II. CXLV. *Alexius... Scotie legatus* qui assistait aux funérailles de St. Laurent, plus tard (1188) cardinal prêtre du titre de Ste-Susanne, n'était à cette époque que *subdiaconus Romane ecclesie*, (Bened. Petrob. I, 251) et avait été envoyé par Alexandre III en 1180 pour arranger les différends entre le pape et le roi d'Écosse, à propos du siège de St.-Andrews. Mais il fut obligé de se réfugier avec le candidat du pape en Normandie auprès de Henri II (Bened. Petrob. I, 250-1, 263-6). Notre auteur est donc dans l'erreur quand il appelle Alexius *Romane ecclesie cardinalis* en 1180.

[2] Je ne sais pourquoi Gams, p. 218 *b*, et le *Gallia Christiana*, XI, 295, donnent 1210 comme la date de la canonisation. La vraie date résulte évidemment de la bulle même.

[3] Les chapitres 30, 31 de notre texte *Deportatis igitur Reate scriptis.......... miracula non desinit operari Iesus Christus*, ont été imprimés par F. Pommeraye, *Rothomagensis Ecclesiae concilia* (1667) pp. 213-215, BHL. 1478. Voir aussi pour S. Laurent de Dublin : G. T. Stokes, *Ireland and the Anglo-Norman Church*, pp. 66, 113-4, 153, 172, 176-199.

Incipit prologus in uita sanctissimi [1] Laurencii, archiepiscopi Dubliniensis et legati Hibernie [2].

Benedictio et claritas et sapientia et gratiarum actio, honor et uirtus et fortitudo Deo nostro, qui sponsam suam ecclesiam mirabili prole fecundat, ut nunquam sit sterilis, sed semper gratiosa fecunditate mirabilis ; ut in tempore persecutionis rosas martyrum, in tranquillitate pacis pariat lilia confessorum, quatenus dilecto suo, qui candidus est et rubicundus, sponsa respondeat in rubore rosarum et candore liliorum. Non enim in emissionibus paradisi sola sunt mala punica, sed coniuncta sunt cum pomorum fructibus, nec nardus [3] sola, sed cypri cum nardo, et uenter seu fecunditas sponse non tantum [4] aceruo tritici comparatur, sed etiam dicitur uallatus liliis. Virum quoque qui stabat inter mirteta, ascendentem super equum rufum non tantum equi rufi secuti sunt, sed et albi ; et de medio duorum montium ereorum non tantum quadriga equorum rusinorum [5],sed etiam alborum equorum quadriga egredi uidebatur.Dominus quoque qui fecit Arc<c>turum,cum Ar<c>turo non tantum fecit Orionas sed et Hyadas, sicut[6] dicit Iob : *Qui fecit Ar<c>turum et Orionas, et Hyadas.* Per Ar<c>turum septem stellarum designatur ecclesia, septiformis Spiritus luce radiosa ; Oriones, qui orientes in hyeme tempestates excitant, demonstrant martires, qui in hyeme infidelitatis exorti, excitauerunt contra se persecutionum tempestates ; Hyades, stelle pluuiales, orientes in uere, confessores significant, qui tempore tranquillitatis apparentes, mentes hominum irrigauerunt pluuiis doctrinarum. Sicut igitur cum Ar<c>turo fecit Dominus Oriones et Hyadas, sic Dominus de ecclesia sponsa sua, ut nunquam sit sterilis, sed semper fecunda, aliquando martires, interdum quoque generat confessores. Inter quos [7] effulsit sancte matris ecclesie proles egregia, gloriosus Christi sacerdos, et antistes Dubliniensis ecclesie, uir beatus Laurentius, cuius memoria in benedictione permanet [8], genere nobilis, et insignis uirtutibus, clarus operibus, et signis [9] magnificus. Similem [10] enim fecit eum Dominus in sanctorum gloria, et glorificauit eum in conspectu regum, cuius uitam et uirtutes <ego>, licet indignus, sed tamen non indeuotus seruulus,

Prologus. — [1] *Deest Prologus in* MT ; *exstat multum breuiatus in* R. *Hic editur ex* B^1 B^2, *adhibito etiam cod.* P. — [2] Inc. prol. magistri Iohannis cardinalis in uita s. L. quam ipse ex parte descripsit P ; inc. uita beati (sanctissimi R^2) L. Dublinensis arch. R. — [3] nec nardus..... generat confessores *om.* R. — [4] tam. B. — [5] ruforum P. — [6] sicut..... Hyadas *om.* B^2 P. (*homoiotel.*). — [7] inter quos fructus s. Matris eccl. effulsit proles etc. R. — [8] cuius..... permanet *om.* RP. — [9] in signis P ; in miraculis R. — [10] similem..... regum *om.* RP.

sancto Augensi Collegio fraterna societate coniunctus, ad laudem Dei et sancti confessoris [11] gloriam, ad excitandam deuotionem legentium, stylo compendioso, inuocata Sancti Spiritus gratia, tractare curaui. Hec [12] de prefatione dixisse sufficiat. Stultum etenim [13] est ante historiam effluere, et in ipsa historie narratione succingi.

Incipit Vita S. Laurencii archiepiscopi Dublinensis. [1]

I. Dilectus igitur Deo et hominibus sacerdos Dei pontifex Laurentius [2] ex partibus orientalibus [3] insule Hybernie claris parentibus [4] extitit oriundus. Quem Dominus [5] in terra barbara sicut lilium inter spinas, uel sicut Iob in terra Hus inuenit, qui non plus traxit de terre [6] sue barbarie quam piscis marinus de maris salsugine. Magna siquidem fuit sanctitatis ipsius commendacio, quod in medio nacionis praue et peruerse luceret quasi stella matutina in medio nebule, ymmo tanquam luminare in mundo uerbum uite continens, lumen ad reuelacionem gentium barbarorum [7] et gloriam ecclesie Dei.

Natus [8] in terra barbara, de nobili tamen fuit prosapia, per matrimonium regis [9] filius et regine. Cuius pater lingua patrie Muircheartach o Tuathail [10] appellatus est, latine uero Mauricius ; mater uero eius Ingen hi Bruin [11] lingua sua, id est, filia principis lingua latina. Cuius pater tanta generositate claruit, ut non modica pars Hybernie que Lagenia dicitur, ad eundem iure hereditario pertineret. In hoc autem minime gloriandum est, non tamen [12] silendum, quia inde maior fuis<s>e probatur uirtus in illo, quanto mundane uanitatis maior fomes extinctus est. Suis igitur parentibus post prolem multam [13] procreantibus Laurencius ultimo datus est filius ; qui etsi ex eo quod ex carne nascitur fuerit nouissimus, tamen quantum ad spiritum, emicuit primus.

[11] conf. sui Laur. et ad exc. R. — [12] et quoniam breuitatem sectari debeo de pref. tantum dix. R. — [13] namque R.

I. — [1] *Deest lemma in* R. — [2] beatus ig. Laur. electus Dei pont. et confessor egregius R,P.— [3] partibus (parte R) occidentis, R, P,— [4] natalibus T, P, B. — [5] quem Dom...... eccl. Dei *om.* R, P. — [6] terra M. — [7] *sic.* M,T. — [8] *Hinc usque ad finem cap. III breuiat* R *in hunc modum :* Fuit quoque de semine regio, regis scilicet et regine progenitus. Vnde quodam presagio futurorum bonorum Laurencius, quasi lauream, id est coronam uictorie, tenens, dictus est. Olim (obid R^1 R^2; *correxit man. rec. in* R^2) enim de foliis lauri uictores coronabantur. P *breuiat ita :* Fuit enim de semine regio regis et regine filius et, quasi in typum predestinate sibi lauree, uocatus est Laurentius, pretermisso nomine quod pater suus eidem preceperat imponendum. — [9] regius M ; regis T. — [10] Mariartach o Tuohail T. — [11] ɔ Bruin T. — [12] ex toto *add.* B. — [13] multiplicem B, Sur.

II. Nato beato puero, pater ipsius qui infensus [1] fuerat comiti Kylldarie [2], nomine Dermicio, placatus post <modum in fedus>[3] pacis et amiciciarum ad inuicem seruandarum eidem comiti filium suum transmisit,ut eundem faceret baptizari,addens ut Conchubar [4] uocaretur. Sed ferentibus puerum ministris, uenit in obuiam eis quidam homo, qui, sicut de Merlino apud Anglos [5] legitur, propheta apud eos habebatur, uera enim omnia uel plurima pronunciare [6] hominibus probabatur. Hic namque cum causam iteneris cognouisset, et quod de puero mandauerat pater eius, statim accensus Spiritu, uersum Hybernicum protulit [7] in hoc sensu : « Iste puer magnificus erit in terris, et gloriosus in celis, et preerit plurimis, tam diuitibus quam pauperibus, et erit Laurencius nomen eius, sic eum iubeo nuncupandum ».

Ad quem cum ministri admirantes responderent, non audere se patris imperio non parere, dixit uates : « Ego hac nocte domum patris eius ingrediar, et uos satis reddam de mutacione nominis excusatos ». At illi cepto itenere incedentes [8], ad Darensem ciuitatem, sancte Brigide sedem, puerum pertulerunt, ubi receptus est a predicto comite cum gaudio et, ab episcopo ciuitatis protinus baptizatus, sicut uates predixerat, Laurencius uocatus [9] est.

Videtur itaque in prophetia predicta de sancto puero et nomen non sine causa prophetatum,et meritum simul insinuatum,<et premium> [10]. Si enim a lauro Laurencius nominatur, propter perpetuum lauri uirorem fidem significat per dilectionem operantem, sic indicat meritum ; si a laurea uel laureola, pertinet ad premium. Huic Domini sancto [11] et laurea necnon et laureola Laurentio triumphanti debetur, quia cum milicia sit uita hominis super terram, non honorabitur [12] nisi qui legittime certauerit ; laureola tanquam predicatori, et sic magnificus significatur futurus in terris quantum ad meritum, et in typum predestinate sibi lauree gloriosus in celis quantum ad premium. Creuit itaque puer, et cepit bone indolis adolescens esse, et honorifice, ut decuit, enutritus usque ad annum decimum, supra omnes coetaneos suos profecit mirificis incrementis.

Accidit autem ut pater pueri maximum regis Dermicii odium incurrisset, metuebatque iuxta regis furibundi minas, non solum in se, sed in totam terram suam ipsius potentiam [13] deseuire.

II. — [1] inf. id est maestus aut iratus T.— [2] Kild- T. — [3] *om.* M, T. — [4] Conchur T *(scriptio phonetica)*. — [5] Angelos M,T. — [6] pre— B. — [7] protulit *bis*, M. — [8] insistentes B, Sur. — [9] uacatus T. — [10] *om.* M, T. — [11] sancti M, T. — [12] *sic.* M, T ; coronabitur B. — [13] potentia M, T.

III. Igitur [1] et metuens bellorum et dissencionum districcionem, communicato cum suis consilio, de quatuor filiis quos habebat iuniorem eis [2] Laurencium obsidem delegauit. At rex inhumanus crudeliter tractans puerum [3], ipsum in terram lapidosam et sterilem, uictum ubi seges egra negabat, iussit ligatum uinculis deportari, ubi a fructibus frumenti uini et olei priuabatur, ubi paruulus [4] petiit panem, et non erat qui porrigeret [5] ei. Ibi sanctus puer aliquamdiu multiplicem passus est iniuriam, in fame scilicet et nuditate, in tantum ut per inopiam uictualium et stridentis Boree flatum ad inimicorum [6] squalorem peruenit, ut a planta pedis usque ad uerticem capitis percussus, quodammodo secundum carnem tabesceret omnino. Hec cum ad aures patris quorumdam relatu uenissent, tenens haut mora duodecim de regis Dermicii militibus, quamtocius occidere eos minabatur, nisi sibi filius, super quo commota fuerant paterna uiscera, celeriter redderetur. Quo audito, rex Dermicius, cernens terram illius esse munitissimam [7] priusquam milites suos perderet, puerum reddere preelegit, non tamen patri, sed cuidam uicino episcopo Glenndalochcensi, eundem episcopum pacto astringens, quod beatum Laurencium patri suo non redderet, nisi prius sibi sui milites redderentur. Missi sunt igitur milites ad episcopum, et regi Dermicio eosdem curauit remittere, puerum autem per duodecim dies secum detenuit, et capellano suo, ut curam de illo gereret qui inciderat [8] in latrones, tamquam bonus Samaritanus, commisit. Qui puerum benigne suscipiens, more discreti stabularii, non minus curam spiritus quam carnis agens [9], non erogare tantum ea quibus corpus de suis infirmitatibus conualescere posset, studuit ; uerum etiam supererogando ad eius spiritum confouendum per illius breuis temporis spacium in oratione dominica et primis fidei rudimentis, hoc est in symbalo [10] apostolorum, sicut decebat, paruulum Laurencium erudiuit. Sic igitur puer, conualescens de infirmitatibus suis, fortis factus, ad maiora toleranda pro pace patrie, si iuberet Dominus, passus exilia, duoden<n>is ab exilio reuertens, pacem populo reddidit, et gaudium uniuerse terre.

IV. Post dies [1] autem duodecim adueniens pater pueri, sollicitauit episcopum ut per sortem inquireret quem de natis [2] suis asscriberet

III. — [1] Metiens ig. et metuens B, Sur. — [2] ei B, Sur. — [3] crudelius tractans de puero B, Sur. — [4] paulus M, T. — [5] —giret M, T. — [6] *sic.* M, T ; mendicorum B (*recte*). — [7] *sic* B^1 ; inmitissimam M, T ; inuictissimam B^2, Sur. — [8] insiderat T. — [9] gerens B^2, Sur. — [10] *sic* M ; simbulo T.

IV. — [1] Decreuerat (enim R) pater eius ut per P, R. — [2] filiis P, R.

clericali milicie, et eius [3] obsequiis dedicaret [4]. Sed diuine predestinacionis electione iam puer [5] Laurencius Deo sortitus hoc audiens risisse [6] fertur, et dixisse : « Non opus est, pater, sortium iactacione ; ego, si permittis, clericorum sortem gratis eligo, quasi iam senciens quod ait psalmista : *Dominus pars hereditatis mee*, et cetera. Cetera uero, tanquam uana, amatoribus mundi relinquo. » Puerilis igitur animi audita dulcedine, pater subrisit, episcopus et omnes qui audierunt admirati sunt et gauisi, quod puer adeo nobilis, contempta hereditate temporali, que ipsum contingere posset, Christum sibi in hereditatem alacriter elegit. Cui pater consenciens et gaudens, arrepta [7] pueri dextera, tamquam sinistram spernens, eumdem Deo obtulit et sancto Coemhgenio [8], ecclesie cathedralis illius regionis patrono, deuouit, dicti episcopi custodie eumdem nichilominus recommendans, ut illum, qui se spontaneus diuino ministerio mancipauerat, ministrum ydoneum literatura et moribus exhiberet.

Datus igitur sancte ecclesie perpetuo seruiturus, uelut alter Samuel ab Helcana [9] patre suo, sub episcopi tanquam sub Hely magisterio fuit ; qui enim episcopus quamdiu uixit eum docuit uerbo pariter et exemplo. Sed qui [10] elegit Dominus ipsum in scola Sancti Spiritus plenius edocuit, et multiplici uarietate uirtutum ornauit. Profecit proinde etate et sapientia [11] et gratia apud Deum et homines. Nam gratia Dei erat in illo et naturalia corporis incrementa spiritualium prosequebantur augmenta gratiarum. Eratque [12] celo totus inherens [13], mundum et mundana repudiens [14], feruens in audiendo, sagax in repetendo, prudens in discernendo, sollicitus audita tenaci memorie [15] commendando. Nam in lege Domini fuit uoluntas eius et in ipsa meditabatur die ac nocte. Et dedit illi Dominus cor ad precepta et legem uite et discipline, ut doceret postmodum Iacob testamentum Domini, et iudicia sua Israel.

Electus itaque Domini Laurencius, olim a parentibus terrenis uelut adeps separatus a carne, et nunc patrem suum spiritualem, uirum religiosum, episcopum Glenndalochcensem ineuitabili

[3] diuinis P, R, B. — [4] —rat M. — [5] *Hinc usque ad uerba* « pariter et exemplo » *breuiat* R *textum in hunc modum :* iam factum est, ut puer Laurencius preueniret paternum desiderium, offerens se uoluntarie ad Christi obsequium. Exultans igitur pater de filio quod se sic Domini optulisset seruicio, ipsum sancto Caymino ecclesie de Glendalacha patrono commisit, ut eum in liberalibus sanctus (*lege:* studiis) erudiret, ac moribus informaret. — [6] rississe T. — [7] arepta T. — [8] Camgenio T. — [9] Elc. T.— [10] Sed ille qui ante constitucionem mundi preelegerat ipsum, plenius quam homo docuit, ac m. uir. uar. ornauit R. — [11] profecit *add.* P, B. — [12] eratque celo.... lasciuie iuuenilis *om.* R, P. — [13] inhesens M ; inhians B, Sur. — [14] *sic.* M, T. — [15] —ria M.

morte preuentum amisit. De cuius obitu tanquam pius filius condolens, suum patrem omni [16] maiori quam antea deuocionis ardore complexus est, cogitans quia omnis qui la<s>ciuie[17] est particeps, expers est iusticie Dei. Quapropter agebat senem moribus, expers omnis lasciuie [18] iuuenilis. Concurrebant in ipso morum honestas et scientia litterarum et ex adiuncta scientia uite sanctitas [19] splendidius [20] rutilabat et ipsam scientiam honestas uirtutum sociata [21] Domino consecrabat [22].

V. Igitur [1] Dominus [2] uolens in talentis periciam experiri, eundem sic destitutum patrono, XXV etatis sue anno[3] in abbatem Glenndu-loccensis ecclesie, clero et populo id postulantibus, consequenter promouit. Huius ecclesie nomen a prima fundacione celebre per Hyberniam totam extitit et famosum. Nam eius patronus Coemghenus [4], ortus de stirpe regali, multis miraculis pre ceteris sanctis Hybernie in eadem olim legitur effulsisse. In hac siquidem ecclesia et episcopatus erat et abbatia ; <sed abbatia> [5] quoad temporales diuicias, quod raro uidetur, longe ditior erat ; in episcopos non nisi nobiles maxime uiros in tocius <regionis> [5] presidium ab antiquo populus eligebat. Susceptum itaque huius dignitatis gradum beatus Laurencius humiliter administrans, cepit se magis ac magis in uite honestate, dignitate [6], castitate et sobrietate, preeunte gratia diuina, exercere. In elimosinarum largicione et ceteris misericordie operibus uidebatur, ut dignum erat, minister pocius quam prelatus, ut dicere posses [7] eum semper illud habuisse pre oculis : *Ducem te constituerunt, noli extolli, sed esto mitis in illis quasi unus ex ipsis*, non elatus de regimine, sed frustratus [8] de sollicitudine, non de generis nobilitate superbiens, quia uirtute decet niti, <non> [5] sanguine ; non de uirtutum uel gratiarum donis insolenter tumescens. Primis igitur quatuor annis [9] non habuit requiem seruus Dei ; erat enim in tota regione illa intolerabilis rerum inopia, que necessaria <que> [5] ad uictum hominum exiguntur, denegabat [10]. In quo cum uir Domini erat [11] ualde compaciens, et super afflictos pia gestans uiscera, iuxta propriam habundanciam larga manu indigentibus subuenire satagebat. Nulli saltim com-

[16] summum patrem omnium B. — [17] laciuus T, M *man. pr.* ; laciuie M *man. sec.* ; lactis B *recte*. — [18] laciuie T. — [19] sanctitatis T. — [20] splendius T, M *man. pr.* — [21] sociabat M, T. — [22] et exadiuncta...... consecrabat *om.* R.

V. — [1] *Hinc usque ad uerba* «euangelium adimpleret» R *textum cum* P *fere concordantem, sed paulo breuiorem exhibet.* — [2] serui *add.* B. — [3] anno et. sue T. — [4] Comhgenus T. — [5] *om.* M, T. — [6] dignitatem M, T. — [7] posset M, T. — [8] *sic* M, T ; substratus B ; sustratus P ; substractus R, Sur. — [9] sue administrationis *add.* B, Sur. — [10] maxime autem super (in) pauperes flagellum hoc seuiebat *add.* B, Sur. — [11] ut erat..... satageret, nulli B, Sur.

passionis affectu defuit, sed benigne animi uoluntate sic omni se petenti tribuens, ut euangelium adimpleret. A falsis quoque fratribus graues persecuciones sustinuit, qui inuidie facibus accensi detraccionis dente sinceram ipsius uitam rodebant [12], sed palpantes quasi ceci parietem, non inueniebant ostium [13] per quod ad dignam ipsius reprehensionem ingredi potuissent. Apparebat inter ipsos aurora, sed inuidie [14] cecati malicia, sicut dicit Iob, arbitrantur umbram mortis. Horum uir sanctus liuidam nequiciam et dissimulacionis cautela et caritatiua beneficiorum impensione uiriliter [15] superabat [16].

Erat etiam in terra illa predo quidam, nobilis genere, in hoc tamen degenerans, quod uispilionum et raptorum se gerebat principem, qui omnibus omnia pro posse surripiens, magis autem super abbatis Laurencii subditos insidiis grassabatur [17] non fraudulencia miserie, sed [18] uiolencia seuiens manifesta. Quadam namque die detestabilis ille occurrit hominibus abbatis, qui ex uicinis mel et frumentum ad releuandam penuriam populi deferebant. Et insiliens in eos nephanda rabie laicos occidit, clericos spoliauit, feminas uiolentia maculauit. Quo relato ad audienciam uiri Dei, ingenti dolore [19] percussus [20], ascendens in domum Dei, non capiebat cibum. Et cum clientulorum et amicorum carnalium multitudine numerosa uigeret, non superba temeritate ulcionem diuinam presumpsit, sed ad humilem orationem se [21] conuertens, et humiliter expectans Dominum, ut a dictis predonibus populum misericorditer liberaret. Nam in fide et lenitate sua sanctum fecit illum Dominus, unde et dicebat : « Tua est ulcio, Domine, tu melius nosti tempus retribucionis et modum ». Quod non multum post eius orationem impletum est. Tercia namque die iniquus ille predo, qui caterue latronum preerat, Domino permittente, ad manus quorumdam hominum deuenit, qui comprehensum, sine regis licentia, eo maxime quod esse de stirpe regia [22] diceretur, uita prorsus priuare non audentes, orbatum oculis dimiserunt, qui statim non post multum tempus expirauit.

VI. Eodem etiam tempore tres magni latronum principes, qui multis sceleratis preerant, tres turmas satellitum sibi collegerant [1], religiosisque personis et ecclesiasticis ad sancti Coemhgeni [2] et abbatis Laurencii proteccionem pertinentibus, molestias et dampna

[12] reddebant M, T. — [13] ocium M, T. — [14] inuidentie R, P. — [15] prudenter R. — [16] *Hinc usque ad electionem S. Laurentii in archiep. Dublin. omnia praetermittuntur in* P *et* R. — [17] crass— M. — [18] nunc fraudulentia, nunc B. — [19] dol. animi B[1] ; merore an. B[2], Sur. — [20] percusso T. — [21] pocius se T. — [22] regis T.

VI. — [1] colligerant T, M *man. pr.* — [2] Comhgenii T.

plurima sepius inferebant. Quadam igitur die in uia quam manibus suis beatus Coemgenus [3] construxisse dicitur trans paludes [4] et aquarum scaturigines, dum in suis expectarent latibulis, si quos spoliandi o<p>portunitas se offerret, mox quatuor sacerdotes cum magna turba hominum transire nouerunt, qui eucaristiam, sicut tunc moris erat, plurimis presbiteris secum pro tuto uiatico ac securo duce iteneris puplice deferebant. Inter quos ferociter irruentes, sacerdotes manu sacrilega spoliarunt, nostre redempcionis precio, hoc est eucaristie, nullam reuerentiam exhibentes, sed magis irreuerenter tractantes nephandis dentibus attingere et atterere presumpserunt, et ceteros usque ad mortem fere uerberibus affecerunt. Quo audito discrimine, cepit dolere non modicum abbas Laurencius, meritis [5] suis imputans iniurias quas audiebat suis subditis irrogari, maxime cum pater patrie diceretur. Qua considerata [6] non de fastu honoris, non de nobilitate generis, non <de>[7] potencia seculari superbe elatus est, sed humiliter ad orationem conuersus, malens persecucionis gladium in se quam in suam [8] <plebem>[7] conuerti, ieiunium sibi indixit, ut uno die naturali nec cibum nec potum caperet, et ecclesiam ingressus cum suis clericis incessanter Dominum deprecabatur, more fidelis patroni pro liberacione suorum as<s>istens. Non longe sic post diuina ulcio in dictis sacrilegis promulgata est. Nam die octaua dicti predonum principes a quibusdam seruis regis deprehensi sunt, et quamuis aliquantulum a ciuitate beati Laurencii capti essent, unus tamen ex illis, quasi [9] non alibi posset inueniri patibulum, hoc necessitate diuinitus compellente, ad Glenndaloccensem ciuitatem adductus est, et in rupe eminentissima ingrediencium ecclesiam et egrediencium prospectui patula [10] suspensus interiit, ut [11] ibi de flagicioso equum Dei cognosceretur iudicium, ubi contra libertatem [12] constabat eumdem perpetrasse delictum [13]. Quibus ita ablatis, tranquillitas patrie et uiatoribus securitas restituta est. Requiem dedit Dominus populo [14] suo ab omnibus inimicis. Sic utique similem fecit eum Dominus in sanctorum gloria, et magnificauit eum in conspectu regum [15], et in uerbis suis monstra placauit. Glorificauit eum in conspectu populi sui, et ciuitas Glenndaloccensis magni, ut supra dictum est, nominis olim, nunc autem maxime, tanto irradiata sydere, in tota regione illa honori et reuerencie [16] habebatur.

[3] Comhgenus T. — [4] plaudes M, T. — [5] peccatis B², Sur. — [6] —tione B. — [7] *om.* M, T. — [8] sua M. *man. sec.* — [9] *Hic desinit* T *mutilus*. — [10] prospecturi patibulo M *(incpte)*. — [11] et M. — [12] ecclesie *add.* B. — [13] reliqui uero duo consortes eiusdem nequicie in prefata uia qua sacrilegium commiserant pro retributione suspendium sunt perpessi *add.* B. — [14] famulo B, Sur. — [15] inimicorum B, Sur. — [16] — cia **M.**

His quatuor annis ita peractis, pax reddita est toti regioni, et copiosa fertilitas inopiam preteriti temporis mire suppleuit. Unde abbas Laurencius, caritate feruidus, ad opera caritatis totus accinctus, copiam rerum sibi oblatarum [17] in pauperibus nutriendis et ecclesiis edificandis habundanter erogauit. Et cum diuicie eius, licet plurime, caritatis sumptibus non responderent, thesaurum patris sui, sue commissum custodie, omnino pauperibus distribuit, et quecumque inuenire poterant manus eius multimodis operibus caritatis liberaliter dispergendo per manus indigencium in celeste edificium deportauit ; ut, sicut de sancto leuita et martyre Laurencio, cuius nomen adeptus fuerat, non sine presagio meritorum, ueraciter dici possit de eo quod scriptum est : *Dispersit, dedit pauperibus, iusticia eius manet in seculum seculi.* Certe si electus Dei inter mundi scandala, inter serpentis antiqui sibilos et fragilis carnis blandicias, les[s]us ex aliqua parte fuerit, non est enim qui faciat bonum in terra et non peccet, caritatis affectus, qui in eo erat effectiuus, operire poterat multitudinem peccatorum, quoniam iuxta prouerbia Salomonis : *universa delicta operit caritas*, et, si peccauerit multum, remissum est ei, quoniam dilexit multum. Multas etiam infirmitates tam manuum imposicione quam oris anelitu salutifero sanauit ; et homines [18] peierantes, manu eius imposita, quod prius celauerant, cogebantur confiteri.

VII. Interea contigit ut Glenndaloccensis episcopus, qui tunc temporis preerat, uite diem extremum ageret, ac sedem cathedralem desereret. Qua sic euacuata pastore, communi quasi spiramine sanctus abbas Laurencius ad pontificalis honoris cathedram ab omnibus instanter ac concorditer petebatur. Qui more solito humiliora de se senciens, petentibus [1] renitens, etatis sue defectum prouide pretendebat. Nec tamen humilis eius excusacio postulancium deuotam superasset instanciam, nisi affuisset diuina prouidentia, qua dictante [2] prouide scriptum est : *Aduocatus a potenciore discede, ex hoc enim magis te aduocabit.* Quod de beato Laurencio suo tempore est factum, quem Dominus ad maiora et pluribus utiliora reseruans, quia fidelis et prudens seruus super talentis sibi commissis extiterat. Contentus illis, non pusillanimitate sed humili timore [3] ductus, episcopum fieri recusauit, non solum presulis infulam, sed archiepiscopalem postmodum dignitatem similiter negauit [4]. Procedente [5] namque non modico tempore, Gre-

[17] allatam B, Sur. — [18] omnes B^2, Sur.

VII. — [1] petenti... populo B, Sur. — [2] distante M. — [3] recusauit *add.* M (*perperam*). — [4] quia contentus.... non solum presulis infula sed archipresulis postmodum honestauit B. — [5] Preced — M. *Hic narrationem repetunt* P *et* R, *breuiante* R, *ut antea, textum* P.

gorius Dublinensis archiepiscopus ad patres suos collectus est. Cuius sede uacante, fuerunt quam plurimi qui ambicione cecati, generis nobilitate ac scientia literarum tumentes, dignos se crederent [6] huiusmodi presulatu [7]. Quos tamen ut improbos impegit Dominus onere [8] qui superbis resistit, humili et mansueto Laurencio in oculis electorum tantam gratiam conferens [9], quod cum de eligendo pastore tractaretur, affuit subito flatus Sancti Spiritus eligencium [10] mentes abbatis Laurencii famosa recordacione perfundens. Nam et generis nobilitate et honestate morum erat apud eos clarissimus, utpote secundum uerba apostoli de institutione episcopi monentis Tymotheum et Tytum, irreprehensibilis Dei dispensator, non superbus, non iracundus [11], non percussor, non turpis lucri cupidus ; sed hospitalis, benignus, prudens, sobrius, iustus, sanctus, continens, amplectens [12] qui secundum doctrinam est [13] fidelem sermonem, ut sollicite se ipsum preberet bonorum operum exemplum, in doctrina,[14] in integritate, in grauitate, ut is qui ex aduerso erat, uereretur, et opilaretur omne os inique loquencium, cum nichil haberent mali de ipso dicere, uel contra ipsum. Unde statim, omni sop[h]ita [15] discordia, diuersas eligencium uoluntates Spiritu Sancto conflante in unum, beatum Laurencium elegerunt in archipresulem et pastorem. Quorum [16] uotis consentire metuens, secum cepit deliberare de onere et honore. Nam onus prosternit debiles, honor autem pussillanimes deiicit. Sic itaque [17] uir sanctus et honorem formidat et onus, ne aut opprimeretur sub onere, aut euanesceret ex honore. Nec leuigabat onus honoris ambicio, sed pocius oneris grauitas declinandum probat honorem. Librabat enim montes in pondere, quod pauci faciunt ; unde de ipsorum paucitate miratur, et exclamat Ysaias, dicens : *Quis librauit in pondere montes, et colles in statera ?* Si montes libremus in pondere suo, maior ponderositas montium quam eorum altitudo ; nam altitudo superari potest, et pedibus conculcari ; ponderositatem quis poterit sustinere ? Per montes autem intelligimus dignitates, que plus habent in onere quam honore, que quidem despici possunt, sed a quibus portari queunt [18] ? Si colles librare uolumus in statera, quantus ascensus collium, tantus est descensus eorum.Si<c> et in dignitatibus que per colles designantur ; quia si ascenditur ad prelacionem,descenditur ad seruitutem.

[6] credentes M. — [7]—tui M. — [8] honore B. — [9] conferentes M. — [10] fl. sanctus sancti elig. M. — [11] non uinolentus *add.* P, B ; uiolentus R. — [12] eum *add.* P, *qui textum farcit more homiletico, sequente et breuiante* R. — [13] et M. — [14] in doct. *om.* B², Sur. — [15] *sic* M. — [16] Quorum..... et honore *om.* B². — [17] sic itaque..... ex honore *om.* B². *Hic* P *ad nostrum textum redit.* — [18] queruntur M.

Librans igitur animus uiri sancti montes in pondere, et colles in statera, onus in honore et seruitutem <in> prelacione[19] pensabat, et auertebat ab eius animo consideracio seruitutis et oneris[20] omnem affectationem prelacionis et honoris. Tandem[21] autem se iactans in Dominum desiderio fructus laborem suscepit ; a suffraganeis Darensi et Fernensi episcopis[22] in ipsa Dublinensi ecclesia, multis episcopis presentibus, gratias agente <populo>, solemniter consecratus est.

VIII. Beatus igitur Laurentius pontificalem sortitus infulam[1], diligenti studio satagebat ut esset subditis suis sanctitatis et totius honestatis exemplum, quatenus[2] predicantem uel docentem contraria non remorderet conscientia, sed potius predicacionem uite sanctimonia commendaret. Decet enim maiorem[3] et illum qui primus est in ecclesia, sic pronunciare uerbum sciencie secundum doctrinam sapientis, ut non impediat musicam. Impeditur siquidem melodia musice, si laudatur Dominus in sono tube et non laudatur in psalterio et cythara. Laudetur ergo Dominus in cymbali[4] predicacionis sono, et consonet psalterium[5] et cythara, quatenus[6] concordent[7] consonanciam predicacio, que per tubam exprimitur, et decem mandatorum perfectio, que in decacordo signatur psalterio, et carnis mortificacio que per cytharam demonstratur. Statim namque ut indutus est stola glorie, cupit coronari in uas[s]e uirtutis. Quare circumcinxit <se> zona iusticie circum pedes, et femoralia et humerale sibi imponens, tunicam talarem totam cilicinam non tantum induens, sed carni consuens, cuius cilicii asperitate[8] et uermium multitudine suc<c>rescente, perforabatur caro sancti pontificis, ut <ex> interiori ardore spiritus, flamma exterius resultante, ipsa caro uelut in frixorio coqueretur. Sicque clauum clauo retundens, punctiones punctionibus reprimens, corpusculum proprium exarabat, ex terra, hoc est ex carne, primo maledicto <supposita> spinas et tribulos eliminare contendens, ut sic aceruum frugum ualeret sibi in posterum cumulare.

Sic attendens sibi pastor egregius, de omni corde suo satagebat laudare Dominum, in diuinis officiis assiduus et deuotus, diligens-

[19] —ni M. — [20] omnino M *(perperam).* — [21] *Narrationem de consecratione S. Laurentii* « tandem.... consecratus est », *omittit* R ; *cuius loco inserit* P *longum sermonem homileticum.* — [22] suscepit ; a Gelasio primate totius Hybernie in ipsa etc. B, Sur.

VIII. — [1] cathedram R, P. — [2] quatenus..... in uasse uirtutis, *om.* R ; P *nostrum textum sequitur usque ad uerba* « per cytharam demonstratur », *deinde de uirtutibus S. Laurenti homiletice disserit, breuiante hic illic* R ; *aliquando cum nostro textu concordant, aliquando discrepant.* — [3] natu *add.* B, P. — [4] tubali B, P.— [5] concordet *add.* B, P.— [6] in unam *add.* B, P. *(recte).* — [7]— dant M. — [8] —tem M.

que decorem domus Domini, ut amplificaret cultus dominici sanctitatem, et sacris altaribus debitam reuerentiam exhibere<t>, cogitauit [9] ad sacrum Domini ministerium uiros ydoneos ordinare, ne propter seruitores seruitia Domino displicerent ; sicut scriptum est: *Ne offeratis ultra sacrificium frustra; incensum uestrum abhominatio est mihi ; neomeniam et sabbatum et festiuitates uestras non feram.* Et subditur causa, quia *iniqui sunt cetus uestri.* Ideo uir sanctus et timoratus, honestatis amator et zelator religionis, operam dedit et industriam ut clericos seculares, qui in cathedrali ecclesia sancte Trinitatis [10] Dublinensi fuerant instituti canonici, [11] secundum interiorem et exteriorem hominem commutatos in melius in regulares canonicos transformaret ; et ut hoc ipsum summi pontificis auctoritate confirmaret, duos de suis canonicis misit Romam propter usum et consuetudinem Acreacensis [12] ordinis, per quos sancti uiri desiderium adimpletum est. Fecitque regulares cantores circa altare, ut laudarent nomen sanctum Domini, et dedit in celebrationibus decus, et in sonos eorum dulces fecit modos [13].

IX. Ut [1] ergo beatus Laurentius suo domino securius militaret, spiritualis certaminis milites [2] electos ordinans, armis eorum <et> signis se muniens habitum predictorum regularium canonicorum [3] et uiuendi normam suscepit et studuit obseruare. Nam pene continuo, dum ei licebat, cum eisdem canonicis in refectorio comedebat [4], locis et horis <debitis> [5] silencium obseruabat, ad matutinas singulis fere noctibus chorum cum eisdem intrans una cum eis uigilias et laudes Domini celebrabat [6]. Sciens [7] igitur scriptum quia uigilia honestatis tabefacit carnem, deuocione feruens uigilabat in orationibus et attenuabat [8] carnem suam. Finitis enim laudibus matutinis, pausatum [9] euntibus ceteris, ipse in ecclesia remanebat, et si non solus semper, tamen ut solitarius ; et ibat ex consuetudine ante signum dominice passionis, ubi uelut in speculo uite contemplabatur serpentem eneum eleuatum in stipite crucis, et eius dulci memoria sanabatur a languoribus suis ; psallebatque Domino cum tremore ; et nunc stando, nunc sedendo,

[9] cooptauit B. — [10] S. Trin. *om.* B, P. — [11] fuerant seruitores P. — [12] *sic.* M ; Aroasiensis B *(recte) ; missionem Romanam omittit* P.— [13] et ornauit tempora usque ad consummationem uite *add.* P ; *tunc de uirtutibus S. Laurentii longe disserit, et de secessu eius in solitudinem S. Coemgeni* (cap.X).

IX. — [1] *Hoc capitulum inserit* R *post cap X. Narrationem de institutione canonicorum et de uita ipsius Laurentii canonica om.* P. — [2] bellatores R. — [3] quos de secularibus canonicis fecerat *add.* R. — [4] comedere M. — [5] *sic.* R,B ; *om.*M.— [6] uigilans laudes D. decantabat R. — [7] sciens..... carnem suam *om.* R. — [8] —ebat M. — [9] —tim M ; ad pausandum R ; *cuius textus aliquanto breuior exstat.*

nunc etiam flectendo genua totum psalterium resonabat. Affirmatum est equidem a fratribus religiosis qui pre ceteris frequencius [10] orationibus insistebant, quod uir sanctus cum cruce predicta dulcissimum habebat colloquium, de quo [11] multa miracula memorantur ; que magna peregrinorum ueneracione ab antiquis temporibus frequentatur. Facto uero die exibat in cimiterium, et illic aliquantulum deambulans, commendacionem defunctorum fidelium decantabat [12]. Sciens etiam quod seruum inclinant operaciones assidue, carnem propriam uigiliis et ieiuniis exsiccatam <et> asperitate [13] cilicii, ut supra dictum est, exaratam reducto paululum cilicio uerberibus exponebat, terque ad minus in die se disciplinari per [14] aliquem sibi familiarem et secreti obseruatorem faciebat, excussiebatque per confessionem, adiuncta uirga<rum> scopa, si quid eius anime sancte pedibus mundani pulueris adhesisset. Licet autem huiusmodi disciplinis et operacionibus carnis cohercebat [15] maliciam,in omnibus tamen discrecionis moderamen seruabat, nec sine iudicio flagellabat carnem propter illud uerbum sapientis: *Si non obedierit seruus, curua illum compedibus ;* uerum tamen sine iudicio nichil faciebat [16] illi graue. Nam apostolus ad perfectam carnis mortificationem nos [17] inuitans, cum premisisset: *Obsecro uos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora uestra hostiam uiuentem, sanctam, Deo placentem,* subiecit : *racionabile obsequium,* uidelicet secundum ethnicum : « ne quid nimis ».A carnibus [18] quidem semper abstinuit postquam canonicus factus fuit, omni uero tempore a desideriis carnalibus. Sexta feria solo pane uescebatur et aqua ; frequenter nec panem sumebat illo die, nec refeccionis aliquid corporalis, cibatus solo pane et aqua doloris ex compassione crucis Iesu Christi, in [19] quo se crucifigebat animo. Sepe etiam panem cum lecciuia [20] mixtum solebat comedere, ut posset cum psalmista dicere : *Cinerem tanquam panem manducabam et potum meum cum fletu miscebam.* Erat [21] autem plurimum liberalis prelatus non solum pauperibus, sed et diuitibus hospitalis et discretus, unumquemque prout decebat suscipiens, pauperum inopiis succurrendo, diuites uero inuitando suis beneficiis ad sectanda caritatis opera,ut simul diuites et pauperes ab uno reciperent non solum temporale subsidium, sed et consilium spirituale. Sic enim decebat pastorem bonum pascere gregem suum. In omnibus autem

[10] cum eo *add.* R. — [11] qua B, R. — [12] *Hic epitomen cap. XI inserit R ; v. cap. XI not. 1.* — [13] — tem M. — [14] ut M. — [15] cohiberet B¹ ; coerceret B².— [16] facias B. — [17] non M. — [18] R *textum* P *ita breuiat :* Abstinebat etiam ab esu carnium, et utens uino non tanquam potu sed tanquam medecina etc. — [19] cum B, P. — [20] lixiuia B. — [21] *Hic* R *ad nostrum textum se conuertit, quem breuiat aliquantum.*

quibus poterat popularem suscitare fauorem se cautum exhibuit, inanem gloriam et luppinam ypocrisim quasi pestem euitans. Nam carnis proprie macerator, amator abstinencie, non tantum <hospitibus> se splendidum <in> panibus [22] ferculorum uarietate atque potuum diuersis generibus exhibebat, uerum etiam se ipsum, cum personaliter cum illis discumberet, inter epulas multas cibis utens asperioribus [23], uel communem se simulans comedentem [24], se conuiuantibus sub secreto pie simulacionis ostendebat ; et, quod est argumentum mire prudentie, sepe merum bibere credebatur, quod merum non erat, sed magis aqua modici uini commixtione sic tincta, ut uinum a discumbentibus putaretur. Singulis autem diebus pauperes sexaginta aut quadraginta aut triginta ad minus in conspectu suo refici faciebat, exceptis aliis pauperibus de quibus in sequentibus memorabo.

Erat autem uir sanctus magne admodum et elegantis stature, uestimenta eius nec nitida nimium, nec abiecta plurimum, sed ex moderato et competenti habitu erant. Exterior namque eius habitus propter rudem et seruilem populum auctoritatem et reuerentiam pontificis demonstr<ab>at, medius uero canonicum regularem [25], ad carnem cilicina et talaris interula, penite<n>tem [26]. Per hec et alia beatus pontifex, tamquam sapiens architectus, se ipsum [27] dabat in similitudinem picture exemplum bonorum operum, et sculpebat in subditis signacula sanctitatis, et assiduitate sua narrabat [28] picturam et in lege Domini iudicauit [29] congregacionem, et in fide sua probatus est et cognitus est in uerbis suis fidelis. Transigebat noctem sicut diem, et uigilia sua perfecit opus et in diebus suis suffulsit domum Domini et coroborauit templum et preualuit amplificare ciuitatem Dei et adeptus est gloriam in conuersionem suam [30]. Nam in diebus suis prosperata est plantatio illa Dei nouel'a, ut uerum esset quod scriptum est: *Seruiuit Israel Domino cunctis diebus Iosue.*

X. Non est [1] autem ex toto silendum, quod beato uiro ex abbatis minori officio in pontificem sic translato, prefatus rex Dermicius quemdam clericum successorem eius uiolenter constituit, et contra ius consuetudinis, quo tam clerus quam populus ibidem abbatem eligere consueuerat, in dictam abbaciam, eisdem reclamantibus, eumdem irreuerenter intrusit. Qui ne euangelicum illud in-

[22] panis M. — [23] grossioribus B[2]. — [24] uel comedentem se sim. communem B. — [25] sed interior *add.* R. — [26] penitencie austeritatem R. — [27] exemplum bonorum operum prebebat cunctis R ; *reliquum capituli omittens.* — [28] uariabat B. — [29] indic— M. — [30] in conuersione gentis sue B.

X. — [1] Non est..... libencius uisitauit *om.* R.

expletum transiret : *Omnis plantacio quam non plantauit Pater meus celestis eradicabitur,* tam a dignitate quam ab officio postmodum est amotus. Clero autem et populo eligendi iure plenarie restituto, nepotem sancti Laurencii, Thomam, sanctum iuuenem, preclarum moribus et scientia et sancti pontificis conuictu et consorcio clariorem, in abbatem [2] concorditer elegerunt. In quo facto non defuit Dominus seruo suo,de quo scriptura dicit : *Bonus relinquit heredes filios et nepotes ;* et iterum : *In semine sanctorum perseuerabit bona hereditas, et nepotum ipsorum semen in testamento stetit.* Hunc igitur cum sanctus Laurencius, non propter propinquitatem carnis,sed magis caritate spiritus,pre ceteris affectuos[s]e diligeret, cui etiam secreta securius committebat, dictam ciuitatem Glenndaloccensem ex tunc tam frequencius quam libencius uisitauit. Prope ciuitatem [3] enim, sub trium miliarum distancia, locum secretum et beati Coemgeni consecratum frequencia,tanto specialius elegit pre ceteris, quanto dicti patroni uirtutum imitator fieri studiosius satagebat. Hic autem locus non in hominum spectaculo, sed in miranda solitudine situs esse refertur. Nam ex una parte rupes ex alto pendens triginta cubitis ad hunc locum transitum negat, ex altera stagnum non modici ambitus totidem cubitis in profundum descendens a parte sua nauigium pandit. Nec tamen sine fontis dulcedine locus est. Nam ex eadem rupe riuulus sonorus [4] aquarum mire dulcedinis prosiliit, habitatori loci non paruum prebens solamen, consitis arboribus seu herbis continuum uirorem ministrans ; prope quem riuulum salix mirifica reperitur poma gerens usque ad hyemale festum beati Martini crudissima. ut a nemine tunc nisi uix ualeant degustari. Hec, appropinquante natiuitate dominica, quadam celeritate ad maturitatem perueniunt, solis infirmis pro medecinali remedio reseruanda. Locus autem inferior eidem cauitati subiacens a duodecimo kalendas octobris usque ad octauo kalendas marcii solis lumine non participat, cuius etiam quedam pars nunquam solis radiis illustratur.

Igitur uir beatus Laurencius in concauitate prefate rupis, quam sanctus Coemhgenus propriis manibus excauasse refertur, persepe latitans, contemplatiuas delicias ibidem deuotus amplectebatur, minime curans de suo corpore, cui [5] tamen in arta neces-

[2] Glendalacenis ecclesie *add.* B. — [3] *Reliquum cap. ita breuiat* R : Habitabat aliquando in spectu [R[2] conspectu (!) *lege :* specu] quodam apud Glendalacha, ubi sanctus Caeminus pro tempore degebat, et maxime quadrigesimali tempore inibi uictitabat,ubi ter in ebdomada panem et aqua<m> et raro holera commedebat, et ab uno solo ministro annona ei ministrabatur. — [4] — ris M. — [5] uix M.

sitate nolens [6] deesse, ter [7] tantum in hebdomada panem et aquam, olus autem interdum prebebat eidem, tamquam alter Moyses contemplationis diuine suauitate refectus. Ibi igitur morans per quadragenas, hominum non admittebat frequenciam, nisi predicti abbatis nepotis sui, qui ei cibum, qualem diximus, offerebat. Ad ipsum quoque causas populi, et ad populum sancti sacerdotis responsa atque consilia reportabat. Erat accessus ad ipsum per scalam, cuius yma pars in aqua figebatur, superior tenebatur ad rupem. Siquidem sancto uiro ex loco illo egredi pigrum nequaquam erat, si [8] pro urgenti negocio subdit<is>suis hoc ipsum necessarium fore aliquando cognouisset. Sic quasi alter Moyses factus in ingressu tabernaculi et egressu, Rachelis et Lye, Marie et Marthe, pro loco et tempore in se facies uarias transfigurabat. Sic autem implebat fidelis pastoris ac prudentis rectoris officium, non propter improbam actuositatis instanciam contemplacionem negligens, aut propter contemplacionis studium agenda postponens.

XI. Videbatur [1] autem populo barbaro cornuti Moysi similitudinem afferre ex frequenti colloqucione cum Domino. Nam uerbum eius quasi facula ardebat, radios exsufflabat igneos, et sermones eius quasi stimuli, et sicut claui in altum defixi. Ibatque uir sanctus per arma iusticie a dextris et a sinistris, detruncans cruentas uiciorum acies, predicans assidue uerbum Dei, et opus faciens euangeliste, instans oportune <importune>, arguens, obsecrans, increpans in omni patiencia et doctrina, ne de manu sua requireretur [2] sanguis commissi sibi populi pereuntis. Ducebatur enim ad mortem populus Dublinie, uel pocius iam perierat, infami ternario uiciorum, concupiscencia uidelicet carnis, concupiscencia oculorum, et

[6] uolens M. — [7] cum M. — [8] sed M.

XI. — [1] *Hoc cap. ita breviatur in R :* Iste etiam dono prophetie ditatus, multa de futuris, acsi essent presentia, ueridica assercione predicebat. Predixit enim ciuibus Dublinensibus de uentura Dei ira nisi cito se corrigerent, et Niniuitarum more se per penitentiam humiliarent. Et quoniam ad uocem sapienter in canticis [*lege :* incantantis] aures suas obturauerunt, ideo secundum uaticinium uiri Dei in manus inimicorum inciderunt. Dermicius enim mac Murcudha, una cum Ricardo comite, et multis aliis, de Anglia aduenientes, ciuitatem Dublinensem in manu forti ceperunt, atque ciues in ore gladii perimentes, eam succenderunt, et bona eius diripuerunt. Sed uir Dei Laurencius, sicut pius pastor, quamuis hoc uero Dei iudicio euenisse non dubitaret, uisceribus tamen pietatis, quibus semper affluebat, populi miserie compaciens non sine sui corporis dispendio, pro uiribus se pro grege sibi commisso opponens, mortem nullatenus formidabat. Bona enim eorum et corpora, ut poterat, defensabat, et si quos interfectos reperiebat ecclesiastice sepulture tradebat. Spoliatos etiam de bonis sibi ad usum concessis misericordlter refouebat. — [2] acquir— M.

superbia uite. Ex quibus, uelut ex fontibus toxicatis, oriuntur et effluunt riuuli mortiferi tocius iniquitatis, ebrietates, crapule, et concommitans ignis luxurie, contenciones, rapine, iniurie mutue, homicidia et alia mala infinita. Hiis igitur uiciis cum ciues suos uideret beatus pontifex irretitos, dolebat plurimum, et speculator constitutus a Domino, super speculam suam stetit iugiter per diem, et super custodiam suam totis noctibus, et quod audiuit de ore Domini uerbum annunciauit populo subdito sibi. Vidit enim et predixit quod post uicia sequerentur supplicia, quod scilicet iniuriosi <punirentur iniuriis>, luxuriosi uastarent<ur> incendiis ; luxuria namque ignis usque ad perdicionem deuorans et omnia uirtutum eradicans genimina ; et quod homicide [3] homicidiis perderentur. Per que enim peccat quis, per hec et punietur. Veniente gladio Domini, sicut pastor sepe predixerat, non longo temporis interuallo rex Dermicius, adiuncto sibi Ricardi comitis auxilio, <cum> Anglorum caterua plurima Hyberniam ingressus, ciuitatem Dublinie fortitudine magna cepit, captam igne succendit, bona ciuitatis diripuit, et homines interfecit [4]. Sic secundum uaticinium uiri Dei misit in eos Deus iram et uindictam et reddidit illis iniquitatem ipsorum. Beatus autem Laurencius ad Ieremie similitudinem testis extitit stragis [5] eiusdem populi sui. Ubi idem pontifex, multis iniuriis affectus, rebus eorum quantum ipse poterat defensis, inuictus [6] morti se exponere pro eis nullatenus formidauit. Corpora etiam pereuntium pastor pius inter manus hostium adhuc palpitancia capiebat, et, uelut alter Thobias, festinabat christiane tradere sepulture. Si quos autem post stragem superstites inuenit quibus poterat facultatibus succurrebat. Maiori tamen affectu mouebatur in illos quos prius uiderat florere felicitate [7] pleniori, subito tamen Dei [8] iudic<i>o summam miseriam assecutos. Inter enim omnia malorum genera summum <in> miseriis infelicitatis genus est fuisse felicem. Clericos [9] preterea contra impetum gentis [10] superbe que ciuitatem obtinuerat, in suis locis permanere, non sine magnis periculis, impetrauit ; quibus libros et ornamenta ecclesie ipse, cuius bonis temporalibus et ecclesiasticis non pepercit hostilis iniquitas, ymmo [11] potius uniuersa rapuerat uel uastauerat, prudenter et strenue restitui procurauit.

[3] homicidia M. — [4] *Reliquum capituli om.* P ; *exin de miraculis sancti summatim tractat, sc. de tempestatibus sedatis* (capp. XIV, XV infra), *de femina demoniaca* (cap. XXI), *de mariscallo aegro* (c. XXII), *de sacerdote cataleptico* (c XXIII), *post quae ad cap. XII redit.* — [5] strages M. — [6] def. et munitis, morti B, Sur. [7] — tati (?) M. — [8] tam subito Dei tamen iusto B. — [9] cunctos M. — [10] que *add.* M. — [11] nimio M.

XII. Quodam tempore beatus Laurencius pro[1] ecclesie sue negociis in Angliam profectus, ad regem Henricum uenit Cantuariam, ibique, ut decuit, susceptus a monachis, in ecclesia Christi [2] ob impetranda suffragia sancti Thome, gloriosi martiris, deuote pernoctans, in crastino monachorum precibus missarum solempnia celebrare disposuit. Cumque pontificalibus uestibus processisset ornatus, quidam fatuus [3], audito quod beatus Laurencius uir religiosus esset et sanctus, sua simplici fatuitate [4] concepit in animo se pie agere et premia posse promereri diuina, si tam beatum <uirum> beato Thomae in martirio coequaret. Moxque conceptum animi uolens perficere, fustem ingentem arripuit et per medium irruens populum ad beatum antistitem, totis uiribus ipsum in capud percussit [5]. Qui statim percussus corruit ad latus altaris, grauiter uulneratus. Quod uidentes monachi et omnes qui aderant, dolentes et flentes in faciem terrae se prostrauerunt, credentes dictum pontificem letaliter esse uulneratum. At uero sanctus [6], breui morrula temporis interiecta, leuato capite, dare sibi aquam <in uasculo postulauit, super quam>[7] dicens orationem dominicam, et eamdem benedicens signo sancte crucis imposito, lauari ex ea uulnus capitis imperauit. Quo facto, cessauit fluxus sanguinis, et protinus uolnus sanatum est. Sicque sanus effectus inchoata missarum solempnia celebrauit. Quod qui uidit testimonium perhibuit [8]. Sed et ipsum signum uolneris semper gessit in capite, et nunc in ipsa capitis testa deficiens ossis particula, fractura creditur [9] apparere. Iubente [10] uero rege suspendi fatuum, beatus pontifex uix precibus obtinuit ne dicto fatuo propter hoc malum aliquod inferretur.

XIII. Alio tempore, dum uir sanctus de regis Anglie curia remearet, uenit in Valleam, ubi diu uentum expectans prosperum, tedio angebatur. Erat autem in illis partibus quedam ecclesia in honore beate Virginis cura [1] et expensis cuiusdam diuitis nouiter fabrifacta, cuius latteri homo quidam uelut as<s>utus se incluserat, ut Deo liberius adhereret. Huic igitur uiro Dei nocte apparens Virgo sancta, ornatu et facie reuerendissima, siscitabatur cur sua ecclesia non esset dedicata. Cui enim cum anachorita responderet, quod episcopus dyocessanus diu abfuerat : « Ego », inquit, « ab illo

XII. — [1] quibusdam. *add.*R, B[1].— [2] a mon. Sancte Trinitatis, ibi quoque ob R ; in eccl. S. Trin. B.— [3] a deuocione pulsatus *add.* R. — [4] seu fatua simplicitate, *add.* B. — [5] ac letaliter uulnerauit R *add.*, *omittens* 'qui statim..... uulneratus'. — [6] sed uir Dei in Spiritu Sancto confortatus R.—[7] *om.* M. *(homoiotel.)*— [8] quod.... perhibuit *om.* R. — [9] cernitur B. — [10] iubente..... inferretur *om.* R, *qui hic inserit miraculum de sacerdote cataleptico (cap. XXIII infra)*, *post quod redit ad cap. XIII.*

XIII. — [1] b. V. edificata, sed non consecrata. In hac quoque eccl. R.

nolo eam dedicari. Ecce adest Laurencius, Dublinensis archiepiscopus, cuius prestolabar aduentum, ut ipse meam ecclesiam consecraret. Et hoc ei signum, quod uentum uel transitum [2] non habebit, donec mee satisfecerit uoluntati. » Ad hec expergefactus homo, et territus uisione, facto iam die misit pro castellano, predicte ecclesie fundatore, totamque ei patefecit ex ordine uis[s]ionem. Qui mox [3] ad archiepiscopum properans, eum ad suum castrum inuitauit, susceptumque honorifice procurauit, et facta cena precabatur eum, ut dictam ecclesiam consecrare dignaretur. Ad hoc uir sanctus respondit, istud sibi non licere et castellani precibus assentire modis omnibus recussabat. Videns castellanus hoc, incunctatus [4] est uiro Dei minas beate Virginis intentare, totamque anachorite uisionem per ordinem memorauit. Quod sanctus mente pertractans, uidensque non esse secundum Deum illicitum <sed> permissum, diuine uissioni deuotisque precibus assensum tribuens, predictam ecclesiam in crastino dedicauit ; et cum missam et diuinum officium peregisset, gustato pane, cum suis nauim ingressus, cursu prospero ad portum desideratum peruenit. Ex eo autem tempore innumera miracula fiunt in prefata capella, et diuina indigentibus beneficia tribuuntur.

XIV. Alio tempore beatus pontifex uersus Angliam cum tribus nauibus ferebatur, et ecce in mediis maris uorticibus [1] tempestate seuissima ingruente, pene naues et homines mergebantur [2]. Iamque nautis <spe> euadendi periculi paulo minus destituti<s>, quidam melioris spei uir conuersus ad sanctum presulem dixit : « Domine, ecce perimus, succurre [3] nobis tuis sanctis precibus. » Qui cum flexis genibus in agone Deum orasset, statim [4] mare quieuit, et cessauit tempestas, ita ut possent homines admirari et dicere : « Qualis est hic ? quia uenti et mare obediunt ei. »

XV. Quadam alia uice properanti in Angliam et ingresso iam naue<m>, quidam ex ciuibus Dublinie comites se dederunt, sub tanto opilione pericula maris euadere confidentes ; et ecce, cum iam securius mare sulcarent, subito, commotis fluctibus, uentisque seuientibus, tempestas ualida [1] est exorta, adeo ut presentem intentarent omnia [2] mortem. Congregati autem omnes [3] ad patrem

[2] uentum prosperum R. — [3] *Reliquum cap. breuiat ita* R : Quo audito, uir sanctus, licet ante omnino ecclesiam illam consecrare recusasset, amore tamen Virginis gloriose in crastino tam deuote quam spontanee prefatam ecclesiam consecrauit. In hac quoque ecclesia multa beneficia usque in hodiernum diem pie petentibus conceduntur. — [4] non cunctatus B.

XIV. — [1] uoracibus M. — [2] subm. R ; mergerentur M. — [3] surge R. — [4] mox tempestas ad uotum cessauit R, *reliquo omisso.*

XV. — [1] horribilis B. — [2] omnes M. — [3] omnia M.

et patronum, archiepiscopum anxie precabantur, ut suo interuentu cicius succurreret ; mors enim in ianuis uidebatur. At secretarius et amicus Dei : « Confidite », inquid,« nemo uestrum peribit.Nunc ergo audite consilium meum, et [4] iram Dei deuocionis muneribus placate. Ad eius siquidem et beate Virginis matris eius honorem apud Dubliniam ecclesiam nouam construite [5], sicut scitis, ad quam perficiendam dare uos moneo de fructu operum eius qui omnia uobis donat ; promitto uobis in Domino tranquillitatem maris absque uestrum et uestrarum periculo rerum cicius aduenturam. » At illi protinus ad archiepiscopum cum bone uoluntatis hylaritate multa donaria deportauerunt. Erat enim nauis illa multis referta diuiciis. Moxque gaudens in Domino brevi et deuota oratione penetrauit celum,<statimque mari quiescente,redditaque tranquillitate,> Deum omnes et sanctum eius pontificem collaudabant.

XVI. Interea [1] pastor strenuus, uigilans supra gregem sibi commissum, pro quibusdam ecclesie sue causis summum pontificem adire decreuit, Romamque feliciter perueniens, adiutus Dei gratia propositum adimpleuit ; ubi pro libertate Hybernice ecclesie dum facunde egisset et animi eius benignitas atque prudencia manifeste claresceret, regressurus ad propria legatus tocius Hibernie a dompno papa constituitur. Reuersus igitur prospere Hiberniam, commissae sibi legacionis officium cum magna tocius ecclesie libertate perficere satagebat. Quecumque religioni, uel ecclesiarum officiis, uel honestati clericorum deesse uidebat, sufficienter et honeste supplebat, superflua resecabat, recte disposita inuiolabiliter obseruari decernebat. Eratque in zelo legis Domini uelut ignis [2] et quasi adeps separatus a carne ; tantum etiam ministrorum [3] ecclesie execrabatur immundiciam castitatis zelator, tamque efficaciter eos ad continenciam prouocabat, ut

[4] *Residuum cap. ita breuiat* R. « Ad fabricam ecclesie Virginis gloriose nuper Dublinie inchoate de uestris bonis promittite ; et ego uobis ex parte Dei et matris eius tranquillitatem promitto. » Quibus ita facientibus serenitatem aeris mox adepti sunt. — [5] construimus B *(recte)*.

XVI. — [1] *Ita breuiatum in* R : Post hoc uir Dei Romam adiit, et ibidem tam graciosus apparuit, ut summus pontifex legacionis beneficium in tota Hibernia committere sibi non dubitaret. Quo onere et honore suscepto, non sibi, sed Domino et proximo militauit, ut ultra consuetum nostri temporis rigorem contra uicia se armaret. Et incipiens officium sibi commissum a sanctuario Domini, sic peccata ministrorum et sacerdotum ecclesie castigauit, ut quamuis illos a culpa posset absoluere,tamen ne facilitas uenie incentiuum aliis tribueret delinquendi, uno tempore C X L presbiteros de incontinencia conuictos Romam misit absoluendos. Modo etiam consilii puniebat diaconos et subdiaconos. — [2] agnus **M.** — [3] ministerium M.

omnes presbiteros, si de peccato incontinencie conuicti essent, ipsos cum posset archiepiscopus et legatus absoluere, recusabat[4], quin pocius ad Romanam curiam absoluendos a summo pontifice destinabat ; ita <ut>, mirum dictu, quodam tempore centum quadraginta presbiteros de peccato luxurie conuictos Romam miserit absoluendos. Cupiebatque omnes sibi similes fieri, et quam in se gestabat mundiciam, in subditis requirebat, cuius lumbi non tam zona pellicea sed [5] quam aspero cilicio stringebantur ; unde illud apostoli ore iubebat quod opere faciebat : *State succincti lumbos uestros in ueritate.*

XVII. Factum est [1] autem, dum legacionis sue fungens officio, celestis uite pabulo populum reficere conaretur, ut temporalium rerum inopia miserabiliter totam Hyberniam occuparet. Igitur misericordie pastor, assuetus olim operibus pietatis, uidens tempus acceptabile, tempus miserendi pauperum Christi, fenerabatur Domino miserando pauperibus, et totus in compassione pauperum, pensatis eorum miseriis, ipsorum inopiam suam credens, illis secundum suarum facultatum sufficienciam, sed citra sue caritatis largissimam affluenciam, succurrebat. Quingentos namque pauperes supprema depressos inopia per triennium cotidie ad suam recepit elymosinam [2], exceptis aliis circiter trecentis, quos per episcopatum suum continue uestiendos <habuit> et pascendos, quibus omnia ministrabat. Multe enim matres, egestate depresse, paruulos suos, quos nutrire non poterant, necessaria quadam cautela ad ostia iactabant archiepiscopi, et per loca diuersa per que cognoscebant pontificem transiturum. Sciebant enim maternum in eo esse affectum, nec eis posse deesse, qui omnibus gremium pietatis expandens, nemini se negabat. Ille uero non immemor paupertatis et puericie quam pro nobis Iesus Christus assumpsit, qui in die iudicii dicturus est : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis,* et eiusdem dicentis : *Quicumque suscepit unum paruulum talem in nomine meo, me suscipit,* pium [3] se puerorum nutricium exhibuit, et eosdem per diuersa sue diocessis loca hominibus et balliuis suis nutriendos et diligentius custodiendos commendans, ipsis necessaria ministrauit. Et cum [4] talium sit

[4] — saret B. — [5] *om.* B.

XVII. — [1] Factum est.... succurrebat, *ita in* R : Huius temporibus contigit ob culpam populi famem nimis in Hibernia conualescere, in tantum ut multi propter inediam deficerent, et quosdam habundantes tederet uiuere. Quod uidens paupertatis amator, pauperumque pius pastor, supra uiris humanos *(sic)* necessitatibus indigentium studuit subuenire, ut nulli rei parceret, quin pro amore conditoris pauperibus impenderet. — [2] ad mensam suam reficiebat R — [3] *Textum breuiat* R *usque ad uerba* Christi procurabat, *deinde reliquo cap. omisso ad cap. XXV transit.* — [4] et cum....frequencius puerorum *om.* R.

regnum celorum, ipse iam exultans in celis, miseretur nunc in terris frequentius puerorum. Erat autem prefatorum numerus puerorum ferme ducentorum, quandoque maior, quandoque minor, exceptis nonnullis [5] de quibus dictum est, et paruulis quos in domo sua nutricius bonus Christi procurabat. Cum autem predicti pueri iam adulti essent et nutriti, tradi singulis crucem ligneam faciebat, quam in signum baiulantes, prouinchiam circuibant, et sic a prepositis suis et aliis nomen Dei et ipsius pontificis uenerantibus uite consilium et subsidium pueris impendebatur. Videns ergo famem in Hybernia perdurantem et inualescentem miseriam, nauem quandam parari fecit et impleri pauperibus, eosque in Angliam, datis nonnullis sumptibus duci, ubi maior copia uictualium habundabat.

XVIII. Eisdem temporibus, multiplicatis malis in terra, dum quadam die beatus pontifex de Dublinia Vexfordiam iter haberet, quidam de militibus regis, Willielmus nomine, se comitem sociauit, ne forte, si solus esset, incideret in latrones. Sed et scriptor quidam, cum uxore sua paruuloque infante, eidem comitatui causa securioris transitus se iunxit. Ingressi igitur nemus quoddam, latibulum latronum, uiginti quatuor loricati latrones de latebris prodierunt, simulantesque uelle parcere pontifici et suis, petebant ut militem eorum traderent uoluntati, ipse uero cum suis clericis libere petransiret. Ad quos uir sanctus respondit, malle se interfici, quam militem permittere periturum. Quo audito furiis agitati, uiri dyaboli in clericos pontificis seuius irruerunt, et scriptorem predictum inter irruptiones uarias occiderunt. Cuius uxoris miserans archiepiscopus, fecit eidem omni tempore postmodum uictum et uestitum ministrari, puerum uero litteris erudiri, et eum [1] inter clericos suos numerari. Latrones itaque lanceam [2] dirigentes, interponentis se misericorditer equum archiepiscopi confixerunt et sic miles equi presidio de eorum manibus est ereptus. Presul uero, spoliatis clericis, et uariis affectus [3] iniuriis, in proximam deueniens ciuitatem, predictos latrones per internuncios admonuit, quatenus miliciam [4] suam deserentes, correpti ueniam impeterent [5], alioquin ipse cum omnibus presbiteris ciuitatis in eosdem excommunicacionis sentenciam extorqueret [6]. Qui cum omnem penitenciam et correpcionem fugerent, uinculo eos anathematis innodauit. Quod cum cognouissent, et quomodo fieret excommunicacio inquisissent, dixerunt : « Excommunicemus et

[5] pauperibus *add.* B.

XVIII. — [1] quoad uixit *add* B — [2] in milites *add.* B. — [3] ef— M. — [4] mal — B. — [5] impetrarent B. — [6] intorquerent B.

nos archiepiscopum », et accipientes exta [7] bouis furto acquisiti loco stolarum, et accensis lignorum faculis loco candelarum, more lupporum ululabant, clericos irridentes, anathema legentes, et in derissum ecclesie etiam in aqua ipsas faculas extinxerunt. Quorum unus in crastino, ueste licet tectus quatruplici, frigore satis temperato [8] et tolerabili extinctus est. Tercia inde die eorum malicie duce perempto, unus post alium sic periit, quod anno eodem unum superstitem iustum Dei iudicium non reliquit.

XIX. Quadam die apud Dubliniam quidam seruus archiepiscopi iuxta hominum legem ad suspendendum, suis fortasse demeritis, trahebatur. Qui cum ad patibulum peruenisset, rumor ad archiepiscopum est delatus ; qui festinans secutus est, ut hominem liberaret. Videns autem unus ex carnificibus presulem uenientem, timens ne infelix ille ab illorum manibus auferretur [1], caput miseri celerius amputauit. Quod intuens pontifex, dolensque plurimum pro erepto sibi homine, in auctorem mortis eius iaculum malediccionis intorsit. Qui cum uersus Dubliniam cum suis sociis repedaret, super pontem cadens costam [2] protinus fregit, ex qua lessione uitam in breui finiuit, diuine ulcionis iudicio manifesto [3].

XX. Duo uiri in loco sancto apud Dubliniam latrocinium commiserunt ; qui meritis suis percussi a Domino, amentes protinus effecti sunt ; ligatique ad ecclesiam sancte Trinitatis ad archiepiscopum sunt adducti. Quos cum uidisset, misericordia motus est super eos, dataque benediccione, iussit eos a uinculis liberari. Qui soluti, corruentes in faciem diucius uelut mortui corruerunt [1]. Tandem uero sani surgentes uiro Dei <de> recepta sanitate gratias referebant ; quod ille more suo solito fieri prohibebat, et ut soli Deo gratias agerent, uerecundus et humilis hortabatur.

XXI. Quadam die cum duobus episcopis et abbate Thoma Gleanndaloch [1], nepote suo, ad concionem quandam beatus pontifex properat. Cumque iuxta uillam quandam horas dominicas cantaturus descendisset, homo quidam adueniens ad eumdem pontificem exclamauit : « Domine », inquit, « uestram presentiam, non equitum multitudine gloriari decet, sed in hoc quod infirmantibus et angustiatis succurrere studeat [2]. Est enim in ecclesia proxima

[7] *In margine haec nota :* Exta sunt medie pecorum partes, intestina, fibre, secundum Papiam. — [8] —rata M

XIX — [1] aufereretur M *man. pr.* — [2] coxam B. — [3] Sic Dominus quante sanctitatis et gracie apud ipsum suus famulus Laurentius haberetur, quantique ponderis essent eius uerba patefecit *add.* B[1] ; saepius ostendebat B[2].

XX. — [1] iacuerunt B *(recte)*.

XXI. — [1] *om.* B. — [2] studeatis B.

huius uille femina [3] quedam nobilis, que immundo uexatur [4] spiritu, nuper sensum amisit. Ite igitur uos, sicut decet, ad eam, et fundite preces pro ea ad Dominum, ut uestris inclinatus precibus ipsam dignetur sanare. » Recepta simplicis hominis peticione, iubet archiepiscopus ire Thomam abbatem Glenndaloch [1], et orare pro ea. At ille excussabat omnibus modis attingere uel ipsius ecclesie limina, in tantum enim huius infirmita<ti>s homines abhorrebat. Item precepit episcopo de Kylldara, Malachie ; qui se similiter excusans non esse [5] tanti meriti fatebatur, quod demones effugaret. Item hoc ipsum sug<g>essit episcopo Clementi, qui in sua simplicitate respondit : « Libenter, domine. » Erat autem uir magnus et caluus. Quem cum demoniaca conspexisset intrantem ecclesiam, statim ei caluitatem obiecit et in mendaci [6] spiritu contumeliam adiecit: « O calue uilissime, qui te semper consorcio meretricum coniungis, quid hic a me queris ? » Et mox arripiens lapidem proiecit in eum. Episcopus contumeliam simul fugiens et horrorem, ad archiepiscopum cum tremore et confusione egressus [7] est. Tunc demum, sicut simulacionem, sic arroganciam declinans, beatus Laurencius ait : « Ego, si sic necesse est, eam in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti uisitabo. » Cumque ad ecclesie ostium peruenisset, crucis signaculo eam [8] et feminam consignauit. Quem cum uidisset femina miseranda, mox in eum multa dixit opprobria. At ille misertus est [9] miserie, de Domino non diffidens, religari eam precepit. Quam cum manibus attrectasset, pectori eius crucis imprimens signaculum, benedictam aquam ori eius infudit, soloque prostratus, Dominum pro ea suppliciter et breuiter exorauit. Et post recedens, cum iter repeteret per eundem locum post triduum, inuenit predictam feminam sane mentis sanique sensus iamdudum in uia suum [10] reditum prestulantem. Que mox ad ipsum accedens, precibus multis retentum nocte illa cum suis omnibus honorifice procurauit, in signum nimie dileccionis sepe deosculans pedes et manus sancti pontificis, et agens gratias omnipotenti Deo, quod per ipsius merita perfecte foret restituta sanitati.

XXII. Quidam uiri beati mariscallus toto corruptus corpore miserabiliter inflammabatur. De eius salute cum iam omnes medici consilium non haberent, adductus est ad dominum suum, qui protinus ei manum imponens, oransque pro eo: « Ducatur », inquid, « ad hospicium [1], et cum sanatus fuerit, ad pristinum officium reuerta-

[3] femina *bis* M *man. pr.* — [4] *sic* M. — [5] se *add.* B. — [6] mund. M. — [7] regr. B. — [8] eum M. — [9] eius B. — [10] in uiam suam M.

XXII. — [1] suum *add.* B.

tur.» Reductus est ergo domum,et proxima nocte omnis illa corrupcio penitus est effusa, et post dies octo [2] reuersus est, ei grates referens [3] de sanitate sibi per eum diuinitus condonata. Cui uir sanctus respondit : « Non homini, sed Deo gratias referre memento.»

XXIII. In ecclesia [1] beati Martini Dublinie ciuitatis [2] sacerdos, nomine Galimedius [3], ministrabat. Erat [4] autem carus archiepiscopo,pro eo quod eum a iuuentute nutrisset,et eius clericus extitisset. Iste igitur aliquando graui infirmitate depressus, deuenerat ad extrema. Nam cum esse uideretur sine sensu et alitu, mortuus a pluribus dicebatur ; aliqui uero nondum exanimem, sed uelut in extassi positum existimabant ; unde factum est ut tribus exinde noctibus et totidem diebus cor<p>us in medio positum extreme deferrent [5] tradere sepulture. Demum uero adueniens sanctus Laurencius et corpori uelut funeri appropinquans, pietate motus, lacrimans ad mortuum sic affatur : « Care mi, iam mihi locuturus [6] esses, si posses, sed in omnibus fiat uoluntas Dei. » Sic ait flexis genibus, et Dominum tacitus exorauit. Quis autem fuerit affectus orationis demonstrauit [7] effectus exaudicionis. Facta siquidem oratione, quam nouit ille solus Deus qui approbauit, sacerdos prefatus, quasi de graui sompno excitatus, surgens incolumis, gratias egit Deo et beate Marie et beato Laurencio, domino suo, apertisque <in> circumstantes luminibus, querebat quid ibi facerent, uel quanam ex causa illuc pariter conuenis<s>ent. Stupefacti uero omnes et territi in eo quod uiderant accidisse, respondentes dicebant : «Quia triduo iam elapso nullum uite signum habentem, sed quasi mortuum iacentem te propossuimus sepelire. » Ad quos sacerdos : «Nouit Dominus, quod anima mea separata fuit a corpore, et, disceptantibus angelis pro ea, uidi dominum meum, Laurencium, flexis genibus ante pedes Iesu Christi Domini nostri et gloriosse Virginis Marie [8] matris ipsius, pro me humiliter deprecantem ; cuius orationi Dominus inclinatus, animam meam iussit corpori restitui. » Quod beatus pontifex domestica sua et <humili> uerecundia dicto sacerdoti sub pena excommunicacionis iniunxit, ut hoc factum nulli omnino hominum, quamdiu ipse uiueret, presumeret reuelare.

[2] uiribus restauratis ad uirum Dei cum alacritate *add.* B. — [3] refererens M *man. pr.*

XXIII. — [1] *Hoc cap. inscrit* R *post cap. XII. supra ; v. cap. XII notam 10 ; cf. etiam cap.XI notam 4.* — [2] *uerbum contractum et lectu difficile;* quidam R,B. — [3] Galuodius R ; Galuedius B;Caluedius P. — [4] qui uiro Dei ob uite merita erat carus R. — [5] defererent M. — [6] loqut.M. — [7] diuine *add.* B. — [8] et piissime R.

XXIV. Hec [1] de uita et moribus sancti uiri atque eius uirtutibus sunt certissimis accepta testibus ; post annorum multa curricula quasi pauce nobis reliquie iam sunt relicte. Qua occasione et modo, largiente Domino, ad Augensem [2] ecclesiam usque peruenerit, ueritate qua comperi succinte narrare curabo.

XXV. Exorta [1] est siquidem ingens discencio inter regem Anglie Henricum, sub quo passus est sanctus Thomas, martyr gloriossus, et regem Cognoc [2] potentissimum Hybernie, ob quam sedandam se beatus [3] interserens, uenit in Angliam, secum ducens quendam nepotem suum, iuuenem elegantem, ut illum dicto regi Henrico in obsidem traderet, si formam pacis et reconsiliacionis apud eum aliquatenus inueniret. Rex uero Anglie uerbum pacis non acceptauit, sed tyranni pocius crudelitatem aduocans, regali edicto prohibuit ne uiro Dei in Hyberniam pateret portus redditus, omnes marinos portus eidem denegari iussit, qui in Hyberniam tendere credebantur ; sicque beatum Laurencium exulare coegit. Regem igitur in Normaniam transfretantem dictus archiepiscopus in monasterio de Abendema [4] per tres ebdomadas expectauit ; post quas quodam modo affectus tedio, dictum regem sequi pro-

XXIV. — [1] *Lemma addit* B : De transitu b. Laurentii.— [2] Angensem M, *cuius codicis scriptor, sicut et alii scriptores, continuo in hoc nomine scribendo inter* Ang— *et* Aug — *oscitat* ; *nos* Aug. *ubique restituimus*.

XXV.— [1] *Capp. XXV, XXVI ita breuiat* R : Post hec ad sedandam discordiam que fuit orta inter regem Anglie Henricum, sub quo occisus est sanctus Thomas Cantuariensis, et Ruadricum regem Hibernie, uerus pacis amator, Laurencius, Angliam intrauit. Cumque se presentie tyranni ostenderet, non solum uerbum pacis audire ab eo renuit, sed et transitum et portum ad redeundum in Hiberniam regi<o> edicto prohibuit. Sicque uirum sanctum exulem fecit a natiuitatis sue terra. Cumque uir sanctus equanimiter persecucionem crudelis regis tolleraret, secutus est eum in Normanniam, ut si forte ibi magis posset animum a sua feritate reuocare, ut pacem uellet regnorum concedere. Tunc homo Dei febribus corripitur in uia, quibus prepeditur [— tus *codd.*] inceptum. Iter non ualens perficere, declinauit ad quandam abbatiam canonicorum regularium beati Augustini, que erat ad honorem matris Dei dedicata. Videns quoque pius pater, quod infirmitas in membris suis preualeret, omnia ecclesie sacramenta, que ad exitum de hac uita expediunt, deuotissime suscepit. Non multis quoque post hec diebus, ingrauescente morbo, Deoque sanctum suum ad requiem post laborem uocante, anno Domini M° C° LXXX°, XVIII° kal. decembris spiritum celo reddidit, domumque luteam in celestem commutauit. In ipsa autem nocte qua sanctus de hac luce migrauit, admiranda claritas super dictam abbatiam uisa est emicare, ut ab intuentibus ipsa abbatia putaretur celesti fulgure cremari. In hoc quidem mirabili signo ostendit clemensia *(sic)* Dei quam clarus sit, qui tunc de hac uita decessit. — [2] *i. e. Connacht, uel latinius*, Conacie regem. *Hoc nomen prouincie scriptor noster forsitan pro nomine regis habuit ; ita certe* P : et regem Cognothum Hibernie. — [3] pontifex *add.* B. — [4] *Sic* M ; de Abbeduna B[1] ; Abbendoniae B[2]. ; *i. e. Abingdon in comitatu Berkshire.*

posuit, si forte super dicto negocio eumdem magis placabilem reperiret. Ascendens igitur nauim apud Dour, <Witsantum> [5] applicuit, et prosequens regem in Normaniam febre corripitur; qua ingrauescente plurimum, per tres dies afflictus infirmitatis molestia ab incepto [6] desistere cogebatur. Sed contra febris ardorem flamma caritatis pugnabat instancius, et naturam, quam febrile debilitat incommodum, militare sibi fortiter cogebat commodum caritatis et pacis. Ex tunc igitur in ipso itinere locum querere cepit in quo quiesceret, aut forsitan remaneret; iam enim aliquo modo presenserat dissolucionem sui corporis imminere. Sui igitur tabernaculi depossicioni [7] preuidens, tabernaculum non manufactum ex intimo corde querebat, cuius exemplar, prouidente Domino, uiro suo [8] in monte Augi ostensum est. Perueniens enim ad supercilium montis Augi, et inde castrum intuens, et in castro ecclesiam supereminentem attendens, a quibusdam sibi occurentibus in uia cognoscens quod castrum esset Augense in introitu Normonie sub Henrici regis Anglie dominio constitutum, et quod ecclesia esset beate Marie Virginis, in qua canonici de ordine sancti Victoris episcopi [9] Parisiensis Deo et beate Marie Virgini regulariter seruiebant, exhilaratus non modicum, tamquam recepisset de spiritu prophetie Dauid [10], subintulit dicens: *Hec requies mea in seculum seculi, hic habitabo, quoniam elegi eam.* Dataque benedictione cum crucis signaculo, ad prefatam ecclesiam [11] ueniens, oratione profussa [12], se ipsum Deo et beate Virgini recommendans, ad hospicium declinauit et in lecto decubans, uocato eiusdem loci abbate, Ailberto [13] nomine, uiro religiosso, confessione premissa, uite [14] presentis uero uiatico suum ad uitam transitum premuniuit. Hiis peractis, uir uenerabilis ac discretus clericus, nomine Dauid, supra memorati iuuenis pedagogus, ad prefatum regem Henricum iter arripuit ut quod beatus uir de pace procuranda ceperat, ipse iuxta paruitatem suam, diuina interueniente gratia, consummaret. Qui cum regem rationibus quibus poterat emollisset, et eius animum inclinasset ad pacem, quarto die ad sanctum archiepiscopum reuersus est. Relatoque quod fecerat, sanctus presul, quamuis iam morti proximus, uissus est exultasse, et ut facto grates rependeret, quod uerbo nequibat agere, capud suum in illius gremium reclinauit. In quo facto satis intelligendum docuit, prefatum magis-

[5] *sic.* B^{1}; *om.* M, B^{2}; apud Huisantum P. — [6] incesto M (!!). — [7] disposs — M. — [8] sancto B. — [9] *om.* B. — [10] proph. donum B. — [11] *sic.* B; *in* M *uerbum contractum et lectu difficile* (?) abbatiam. — [12] per — M. — [13] Osberto B; (*ita et* Gallia Christiana, XI, 295, *et* Surius); P *nomen omittit.* — [14] uie B.

trum Dauid ipsius spiritum in angustiis mortis iam possitum, de impetrata pace, pro qua in quantum potuit laborauerat, hylarasse. Tercia iterum [15] die postquam sanctus presul aduenerat, ingrauescente febrium dolore, abbatem prememorati monasterii cum suis fratribus aduocari fecit, seque in eorum collegium et fraternitatem recipi postulauit, et libentissime assensum est. Sicque sacrum postulans oleum, extrema unctione unctus est. Cumque de faciendo testamento, ut moris est, moneretur, sic respondisse fertur : « Nouit Dominus quia non habeo nummum sub sole ».

XXVI. Dignum est enim credi quia iam per diuersa misericordie opera, quicquid ad manum habere poterat, uir pius in celestes thesauros transmisisset, uel pocius canonicam professionem memoriter tenens nichil se possidere proprium reputauit, ut qui uiuendum decreuerat secundum regulam cum [1] sanctis apostolis constitutam, in extremo fine dicendo [2] non quicquam omne [3] esse suum, a dicta regula <minime>[4] deuiaret. Sic igitur beatissimi Augustini consors, aut, dicatur [5] ut melius, successor effectus, testamentum nullum fecit, quia, unde faceret, pauper Christi non habuit.

Extunc felix Laurencius ad portum salutis festinans, gemitus atque suspiria penitentis indesinenter Domino offerebat, tam mente quam ore reuoluens illum psalmum Dauidicum : *Miserere mei, Deus, miserere mei, quoniam in te confidit anima mea* . Tale uero penitentis lamentum uiri Dei sanctitati non derogabat in aliquo, sed eandem pocius roborabat. Fertur enim magnum patrem Augustinum inter familiaria colloquia dixisse, quam sepius post perceptum baptismum etiam laudatos christianos et sacerdotes absque digna penitencia exire de corpore non debere, propter quod psalmos Dauidicos, qui sunt pauci de penitencia, sibi scribi ius<s>it, eosque intuens attente legebat in extrema egritudine qua defunctus est ; sicque legens, ubertim ac iugiter flebat.

Beatus igitur Laurencius aquas de superiori irriguo non cessabat haurire, irriguum inferius non contempnens, cum populum suum <morte> pastoris continuo desolandum lacrimabiliter[6] plangeret, lingua materna dicens : « Heu popule stulte et insipiens, quid modo facies ? quis sanabit aduersiones [7] tuas ? quis medebitur tui ? » Sic autem caritatem implebat, ex una parte, quod melius erat, cupiens scilicet dissolui et esse cum Christo, ex altera parte fraternam caritatem [8] attendens, propter subiectum populum,

[15] interim B.

XXVI. — [1] sub B. — [2] *om.* B.[2] — [3] *sic* M ; *om.* B ; *lege forsitan* omnium *uel*, omnino, — [4] *sic.* Sur., *om. codd.* — [5] *Rubricator pro* dicatur *in margine* dicerem *substituit.* — [6] mirabiliter B [2], Sur. — [7] auersiones B. — [8] necessitatem B.

more Pauli, forsitan cupiens diucius remanere. Fidelis autem Deus mercedem laborum eidem reddendam absque dilacione decreuerat. Unde et sequentis ferie cum terminus aduenisset, in confinio subsequentis sabbati spiritum sancti uiri requies eterna suscepit. Sic igitur gloriossus Christi confessor [9] Laurencius, Dublinensis archiepiscopus, et legatus Hybernie, plenus dierum, perfectus et consummatus in operibus bonis, Christi coheres ad Christum transiit [10], XVIII kalendas decembris, anno Domini M° C° XXIIII [11], cuius transitus primo [12] remotius [13] per certum oraculum demonstratus est, et quorumdam presencia prouidente Domino ueneratus. Nam et ea nocte in qua

ortus ab occassu sol inclitus occidit Augi,
cum fuit occassu purior ortus ei [14],

cui<dam> ciui Dublinensi, nomine Vincentio [15] in sompno uisum est, quod, cum esset in ecclesia cathedrali ciuitatis predicte, maius altare super se corruebat, ac penitus frangebatur. Qua uisione turbatus, in mane puplice sompnum referebat, iuramento contestans omnibus et affirma<n>s, dominum archiepiscopum diem extremum clausis<s>e. Quod postmodum, aduenientibus nunciis, compertum est esse uerum; scilicet ea nocte migrasse pontificem qua dictus Vincentius uiderat uisionem. Contigit insuper, Domino procurante, quod celebratis sancti confessoris exequiis statim uenerabilis pater, Alexius nomine, Romane ecclesie cardinalis, et Scotie tunc legatus, affuit. In cuius presencia et multorum aliorum corpus sancti pontificis in medio Augensis ecclesie cum honore et reuerencia commendatum est canonice sepulture, ubi postmodum iacuit annis quinque minus dimedio, tamquam preciosus thesaurus, tunc quidem absconditus, sed suo tempore releuandus [16]. Cuius releuacionis [17] future non modicum precessit indicium. Nam ipsa nocte qua confessor Christi huius mundi tenebras dereliquit, sicut assertione multorum innotuit, admiranda claritas super Augi monasterium ita repente uisa est emicare, ut ab intuentibus putaretur abbacia uel castri domus alta [18] tamquam emisso de celo fulgure concremari. Itaque diuina bonitas dignata [19] est nobis aliquantulum reuelare, qualis et quantus erat qui de hoc mundo illa nocte

[9] *In margine*: Obitus sci. Laurencii. — [10] uespere sexte ferie que transit in sabbatum XVIII° kal. dec. P. — [11] *XXIIII forsan pro* quater uiginti ; millesimo centesimo octuagesi mo B^{1} *(recte)* ; annum Domini *om.* B^{2}, Sur. *Notam plane fatuam in margine* M *add. manus saec. XVII :* Sed uerius fertur ipsum fuisse mortuum anno Domini 1142, ut in Ultorum <annalibus?> reperitur, ibidemque Lorcan o Tuathail appellatur. — [12] *om.* B — [13] remotus M.— [14] eius M.— [15] Innocentio B^{2}, Sur. *et sic infra.* — [16] reuelandus B. — [17] *sic etiam* B. — [18] alia B. — [19] digna M *man. pr.*

transibat. De quo non est arbitrandum temerarium esse, sed magis pium, credere eundem sanctum ad inmarcessibilem [20] lucem transire, ut illius beatitudinis efficeretur particeps, quam o<p>portuno tempore [21] manifestat fidelibus ac largitur beatus et solus potens, Rex regum, et Dominus dominancium, cui est gloria, honor, et imperium, in sempiternum. Amen. [22]

XXVII. Igitur [1] cum per annos quinque, menses quinque, sancti uiri preciossum depositum loco memorato iacuisset humatum, febricitantibus nonnullis interim ad ipsius tumulum fide bona pausantibus, et sanitatem interdum reportantibus, iam instabat Dominus, ut famuli sui merita adhuc in absconso posita, signis manifestioribus et uirtutum miraculis propriis [2] reuelaret. Ecclesia siquidem in qua sanctum corpus iacebat, que nimirum celi regine tantoque eius hospiti minus sufficiens uidebatur, ex sui uetustate minabatur ruinam. Unde factum [3] est ut ea rupta [4] solotenus tumulus beati uiri remaneret sub diuo, bestiis et auibus conculcandus. Moxque consilio celitus inspirato, ne minus honorifice remaneret, assumptum est sanctum eius corpus et ante altare sancti Leodegarii in cripta reconditum est et locatum XV kalendas maii, feria quinta, anno Domini M° C° LXXX° VI°, presentibus abbate et conuentu, aliisque quam pluribus quos tunc contigit aduenisse. Ex tunc uero tot et tanta miracula pro meritis et honore confessoris sui Laurencii omnipotens Iesus Christus declarare cepit, ut [5] odore fracti illius alabastri tota patria repleretur. Ex uillis enim circumquaque proximis et remotis aduenientes infirmi, effectum precibus impetrabant. Reddebatur namque meritis sancti uiri cecis uissus, surdis auditus, mutis loquela, leprosis mundacio [6], debilibus robur,

[20] inaccessibilem B. — [21] suis *add.* B. — [22] Canonizatus est autem isdem b. Laurentius archiep. a summo pontifice Honorio, Reate III ydus dec. pontificatus eiusdem anno decimo *add.* B[2], *et ita fere Surius ; cuius textus hic desinit.* Explicit liber primus de uita et transitu beatissimi Laurentii confessoris, archipraesulis Dublinensis. Incipit secundus de canonizatione ipsius, sanctique corporis eius translatione, et miraculis per eum a Deo factis *add.* B[1]. *Nihil huiusmodi habet* M.

XXVII. — [1] *Capp. XXVII — XXXI de translatione sancti ita breuiat* R : Cum uero fama sanctitatis eius ac miraculorum multorum, que Deus per ipsum fecerat, ad aures pii patris, domini scilicet Honorii tercii, peruenerat, ipsum sollempniter cathologo sanctorum confessorum ascripsit, et suam festiuitatem sollempniter seruari precepit. Translatus autem fuit anno Domini M° CCXXVII° [M° XXVII° R[1] R[2] *man. pr.*] mense maio, VI idus eiusdem mensis, cum tanta sollempnitate et leticia cunctorum, quod longum foret enarrare. — [2] populis B. — [3] facta M. — [4] diruta B. — [5] et M. — [6] munda cutis, robur paral., dem. sana mens B.

paraliticis et demoniacis sana mens, periclitantibus portus salutis, uita defunctis et quibuscumque infirmantibus [7] gratia sospitatis. Ex quibus nonnulla scripta memorie postmodum commendata sunt,ut presenti loco beati uiri canonisacio sacrique corporis ipsius translacio seriatim narraretur.

XXVIII. Tot igitur et tam certis coruscante sancte memorie Laurencio miraculis et portentis, de ipsius sanctitate et gloria fideles Omnipotens nullatenus dubitare permittebat.Et cum iam eleuata super candelabrum lucerna Domini diffusioribus radiis ecclesie [1] Dei lumen preberet, romanis pontificibus felicis recordacionis Celestino et Innocentio per Augensis ecclesie nuncios, de predicti uiri sanctitate et meritis litteras testimoniales plurimas deportantes, humiliter est supplicatum, ut eumdem auctoritate sedis apostolice sanctorum cathologo ascribere dignare<n>tur.Quorum benigna sed suspensiua [2] responsio diu expectare faciens, paulo minus cogebat desperare de tanto negocio impetrando. Sed e contra Dominus clamabat signis uariis et uirtutibus manifestis, confessorisque sui causam agere <uidebatur>; crescebatque in dies plebis deuocio, et perigrinancium [3] animos accendebat. Unde factum est ut anno IX° [4] pontificatus Honorii tertii uenerabilis abbas Guido, tunc Augensis ecclesie unanimi capituli sui uoluntate ad predictum negocium cum difficultatibus [5], laboribus et expensis iam pluries attemptatum, sed nondum desideratum sortitum effectum, uiriliter se accinxit,supposuitque humerum ad laborem uir prudens et strenuus, et ad id peragendum sollicitus et deuotus. Sed quia quot et quanta iteneris laborisque [6] discrimina ob consummacionem tanti negocii dictus abbas pertulerit, qua etiam sollicitudine seu tedio commoratus in curia sit affectus, quippe qui ad eamdem Romanam curiam ob hoc bis in anno properauit [7], longum esset exponere, et delicatis auribus onerossum forsitan uideretur. Pretermissis hiis interim,sancti pontificis canonizacio breuiter est prosequenda. Ad cuius ueritatem certissime <cognoscendam presenti lectioni [8] duxi inserere> litteras autenticas, que a sede apostolica super hoc date sunt, continentes ita.

[7] et debilibus quib. B.

XXVIII. — [1]— sia M. *man. pr.* — [2] suspensiuarum M. — [3] perigritantancium M. — [4] decimo B. *(recte)*— [5] difficilibus B. — [6] itinerisque laboris M. — [7] - auerit B. – [8] dictum *add.* B ; cogn..... inserere *om.* M.

Sequitur canonizacio sancti Laurencii.

XXIX. Honorius[1] episcopus, seruus seruorum Dei, uniuersis Christi fidelibus in Rothomagensi prouinchia constitutis salutem et apostolicam benediccionem. Ineffabilis prouidentia Dei congruentia singulis quibusque temporibus ordinare dispensans, in splendoribus sanctorum ecclesiam suam quasi ex utero genuit, Deum[2] in exordio ipsius nascentis ecclesie crebro miraculorum fulgore mirificans, et ipsorum[3] miraculorum fulgore obstupifaciens gentes ac predestinatos in fide generans Iesu Christi, cuius[4] hec fieri nomine ac uirtute uidebant, ipsos filiorum adopcionis numero aggregauit. Deinde, crescente fidelium numero, et multitudine populi uocati de tenebris ambulante, iuxta Ysaye[5] uaticinium, in lumine Domini Dei sui, mirabilis dispensator in pluuiam fulgura sua fecit, dum signis siue[6] miraculis, que non erant iam fidelibus necessaria, intermissis, super nouos populos[7] pastores, qui eos pascerent scientia et doctrina, sicut per os Ieremie promiserat, suscitauit; doctores ecclesie scilicet, qui terram cordis fidelium ymbre doctrine complerent et extirpatis sentibus[8] uiciorum, eam ad proferendum uirtutum germen et fructum boni operis fecundare<n>t. Ceterum quia, caritate frigescente, ab exercicio boni operis torpet catholicus; errore deuio abducente, delirat hereticus; cecidit,[9] uelamine adhuc super cor permanente, Iudeus; et in tenebris ambulat, sidere lucis nondum sibi oriente, paganus; misericors Dominus, qui neminem uult perire, signa interdum innouat, et[10] miseratus inmutat, ex numero illorum, quos in ecclesia triumphante glorificat, aliquorum fidem et merita in militante miraculis declarando, ut per ea catholici, mentis torpore[11] discusso, ad boni operis excitentur instanciam[12], heretici, errore dimisso, a uicio[13] reducantur ad uiam[14] ueritatis et uitam. Sancte igitur memorie Laurencio, Dublinensi archiepiscopo, apud ecclesiam sancte Marie de Augo Rothomagensis dyocesis, ubi corpus eius feliciter requiescit[15], diuino numine corruscante miraculis, uenerabilis

XXIX. — [1] *Hanc bullam subjungit Messingham textui uitae quem a Surio mutuatus est; unde bullam obtinuerit non liquet.* — [2] dum eos Mess. — [3] in ips. Mess. — [4] in cuius Mess. — [5] — tes iuxta ipsius uat. Mess. — [6] sine M. — [7] populos, *in margine, manu eadem.* — [8] sensibus M. — [9] caecutit Mess. — [10] mirabilia *add.* Mess. — [11] corpore M. — [12] iustitiam Mess. — [13] *uerbum contractum et incertum*; ab inuio Mess. — [14] ad uiam, Iudaei atque pagani, uero lumine cognito. de tenebris et umbra mortis currant ad Christum, lucem, uiam, ueritatem, et uitam. Mess. *Nostra lectio ex homoiotel. orta est.* — [15] claris *add.* Mess.

frater noster, archiepiscopus et dilecti filii capitulum Rothomagense, una cum abbate et conuentu ecclesie supradicte multisque aliis archiepiscopis et episcopis, abbatibus et religiossis uiris, eius uenerabilis uite insignia <et> corruscancia miracula suis nobis litteris intimantes,humiliter supplicarunt<ut> ipsum sancto<rum> cathologo ascribere curaremus.quate<n>us auctoritate,sicut conuenit, apostolica, dignus honor illi exhiberetur in terris, qui, sicut claris signis et euidentibus argumentis apparet, honoratur in celis. Licet igitur quos diuina honorat dignacio, humana deuocio prompto affectu debeat honorare, uolentes [16] in huiusmodi negocia secundum consuetudinem apostolice sedis maturitate debita procedere, prefato archiepiscopo et decano ac thessaurario Rotomagensi dedimus in mandatis, ut super dicti uiri uita et miraculis inquirerent diligentissime ueritatem, et eam nobis fideliter intimarent, ut, ea plene comperta, pro [17] suplicancium desiderio securius annuere ualeremus. Ipsi autem mandatum nostrum cum diligencia exequentes, quia de prefati uiri conuersacione ac uita [18] de partibus istis certificare [19] nequibant, eo quod per partes illas transitum faciens, in ecclesia predicta correptus infirmitate decubuit,<et> infra octauum <diem> ab hac luce migrauit, scripserunt uenerabili fratri nostro, archiepiscopo Dublinensi ut ueritatem super hoc inquisitam eis per suas litteras intimaret; qui citra mare Hybernicum illustris regis Anglorum negociis occupatus, non ualens id inquirere per se ipsum, uenerabili fratri nostro Darensi episcopo, suffraganeo suo, ac priori sancte Trinitatis Dublinensis commisit in huiusmodi negocio uices suas. Ac demum litteras eorum, sanctitatem uite et conuersacionis sepe dicti uiri plenius continentes, suo et ipsorum sigillis munitas, destinauit eisdem, quas una cum depossicionibus testium super miraculis<re>ceptorum nobis sub sigillis propriis transmiserunt. Collegimus autem ex earum serie litterarum, quod sepedictus uir regis et regine Hybernie filius extitit, et ab infancia sacris litteris eruditus, senilem gessit in iuuentute grauitatem, et mundanarum illecebras uanitatum a se, ultra quam etas illa solebat [20], abdicauit. Deinde in archiepiscopum Dublinensem as<s>umptus,sic de uirtute in uirtutem profecit,ut in oratione assiduus,austerus in maceracione proprii corporis ac in elimosinarum largicione profusus, se totaliter Domino dedicauit.Per depossiciones uero testium predictorum constitit euidenter sanctam uitam eiusdem esse tot sequentibus miraculis comprobatam, quod non paruam texeret [21] hystoriam,

[16] tamen *add.*Mess — [17] pio Mess.— [18] per homines *add.* Mess.— [19] — ri Mess. — [20] soleat Mess. — [21] tenet.... uolet Mess.

qui uellet [21] ea singula scribere seriatim. Sed ut non [22] pretermittamus quod claudi gressum, ceci uisum, surdi auditum, muti loquelam, leprosi mundacionem et uariis afflicti languoribus sanitatem ad inuocacionem eius nominis <receperunt> et ea sola que inter cetera emicuerunt miracula, breuiter perstringamus [23]. Nam idem sanctus, immo Deus ob ipsius merita gloriosa, septem mortuos, quorum quatuor triduani erant [24], mirifice suscitauit. De ipsius igitur sanctitate tantis certificati miraculis, diuinumque secuti iudicium quod [25] eius glorificacio nobis tam euidentibus innotuit argumentis, eumdem sanctissimum [26] cathologo sanctorum ascripsimus et an<n>umerandum decreuimus sanctorum collegio confessorum, ac inter eos a Christi fidelibus uenerandum ; statuentes, ut eius ueneranda festiuitas de cetero annis singulis XVIII kalendas decembris sollenniter celebretur. Monemus [27] igitur uniuersitatem uestram et hortamur in Domino, quate<n>us Deum deuotis mentibus collaudantes, et studentes proficere tante uirtutis exemplo [28], eiusdem gloriosissimi confessoris apud Deum suffragia humiliter imploretis [29]. Nos autem de Dei omnipotentis misericordia, et beatorum Petri et Pauli auctoritate confisi, omnibus uere penitentitibus et confessis, qui ad prefatam ecclesiam in die sollemnitatis eiusdem gloriosissimi confessoris, uel infra octauam cum deuocione accesserint, eius orationum suffragia petituri, viginti dies de iniunctis sibi penitenciis misericorditer relaxamus. Datum Reate [30] III idus decembris, pontificatus nostri anno decimo.

XXX. Ceterum, ne minus aliquid de prefato negocio declarari uideatur alicui studioso uel deuoto, sermone breuiato referendus est canonizacionis modus. Deportatis igitur Reate scripturis [1] et testium attestacionibus iuratorum, que recepta fuerant ab abbate uenerabili Guidone in uigilia apostolorum Symonis et Iude, cuncta summo pontifici sunt oblata, qui mox ea domino Nicholao, episcopo Tusculano, quem alias huius negocii dederat auditorem, tradi fecit ; qui diligenter ea discuciens, et fideli librans [2] examine, super his gaudere<se>plurimum et admirari professus est Multis uero causis et impedimentis per dies plurimos intercurrentibus, tandem die precedente uigiliam beati Nicholai ad audienciam et examen dompni pape et fratrum cardinalium omnia inquisicionum

[22] non *om.* Mess. — [23] miracula referamus Mess. — [24] unus triduanus erat Mess. — [25] per quod Mess. — [26] beatum uirum Mess. — [27] monemur M *man. pr.* — [28] — plum M. — [29] — rat M *man. pr.* — ret *man. sec.* apud *add.* M — [30] *man. pr.*

XXX. — [1] scriptis et testimoniis que per assertionem testium iur. recepta B. — [2] libens M.

rescripta memoratus episcopus retulit, tam de miraculis, quam de uita, et pene parte diei tercia in legendo detenta, a dompno Honorio et cardinalibus omnibus diligenti examinacione discussa sunt, approbata et recepta. Cum ergo tam papa quam fratres unanimi consilio [3] hunc beatum uirum pro ipsius meritis [4] sanctorum cathalogo decreuerunt [5] protinus ascribendum, tunc propter absenciam cappellanorum dompni pape, episcoporum, clericorum, et extraneorum, qui iam a curia, tedio affecti, recesserant, id ipsum ad diem sequentem dilatum est. Congregatis uero in crastinum cardinalibus, uocatis ad curiam archiepiscopo Burdagalensi, episcopisque pluribus et personis aliis que pro negociis uariis in curia moram faciebant, recitata sunt breuiter que de uita et miraculis confessoris Dei Laurencii relata fuerant et probata. Consenserunt omnes illum Dei famulum, tantis testimoniis approbatum, sanctorum [6] numero dignissime conscribendum. Tunc summo pontifice de camera procedente, cum iam in kalendario [7] scribi iussisset, conuenerunt cum ipso in ecclesiam perpetue uirginis Marie Reatine ciuitatis cathedralem omnes absque differencia et numero, quotquot locus suscipere poterat spaciosus ; factoque silencio, de beato Laurencio breuem sermonem faciens, testimonia de eo in audiencia [8] omnium iterum legi precepit. Lectis igitur ab episcopo cardinali Nicholao predicto dictis testium, sicut ipse per totam fere noctem laborando acceperat [9], et fecerat annotari, omnes qui <audiere, mirati sunt et gauisi, quippe qui [10]> per depossicionem eorum inter cetera miracula meritis beati Laurencii audierant septem mortuos suscitatos. Factoque demum silencio dompnus papa exultanti animo subintulit in hunc modum : «Quia [11] Dominus noster Iesus Christus huius beati uiri glorificacionem nobis tam euidentibus innotuit argumentis, Nos, de eius sanctitate tantis certificati miraculis [12], eumdem beatum uirum cathalogo sanctorum, collegio confessorum [13] ascribimus et confirmamus. » Ad hoc uerbum summi pontificis, facta est non parua exultacio cleri et populi ; et ipso Te Deum [14] inchoante, ab astantibus cappellanis et clericis et aliis altissonis uocibus in unum concordancium finitum est ; subiuncto uersiculo dixit dompnus papa collectam :

« Da, quesumus, omnipotens Deus, ut beati Laurencii confessoris tui » [15] et cetera, sicut in communi. Et subiunxit [16] cardina-

[3] uoto unan. B. — [4] digne pro meritis B. — [5] decernerent adscrib. B. [6] esse *add.* B. — [7] b. Laurentium *add.* B. — [8] audita M *man. pr. omisso breuiationis signo* ; in auribus, *manu rec. in margine.* — [9] excep — B. — [10] *om.* M (*homoiotel.*) — [11] Deus et *add.* B. — [12] argumentis B (*male*). — [13] sanct. adscribimus, et annumerandum decernimus sanctorum coll. conf. B. — [14] laudamus solemniter, *add.* B — [15] atque pontificis ueneranda solemnitas deuotionem nobis augeat et salutem» B. — [16] diaconus *add.* B

lis : « Benedicamus Domino » sicque terminatis laudibus, canonizacio eius celebrata est.

XXXI. Canonizato [1] itaque sancto Laurencio, prememoratus abbas reddiens cum litteris suprascriptis bullatis in serico, quasi de celo [2] ueniens angelus, die conuersionis sancti Pauli sollenniter et letanter apud Augum<est>receptus. Moxque in laudes et gratias patria commota est uniuersa, et quasi nunc primo sanctus, nunc potissimum facturus miracula beatus Laurencius uidebatur. Unde suscitati omnes eum in suis <in>commodis et necessitatibus solito frequencius atque deuocius inuocabant, nec frustrabat Dominus inuocantes eum. Signa enim et miracula Dominus innouabat, quorum aliqua postmodum subiungentur. Adueniente eciam [3] ad commune gaudium uenerabili uiro Theobaldo, qui tunc [4] sedi metropolitane preerat Rothomagensi, prefixus est dies in octaua Inuencionis sancte Crucis quo sanctissimi confessoris corporalis glebula ad eminenciorem locum cum honore transferretur [5], et inuitate sunt ad hoc sollemne persone [6] ecclesiastice dignitatis et secularis. Appropinquante igitur ante statutum terminum quinto die, prudencium et maiorum consilio prouisum est <ut>, populo nesciente, subtilis et subterranea uia fieret ad sepulcrum, et lumine subportato, omni cum diligencia tocius sacri corporis reliquie leuarentur absque deminucione, si posset fieri, alicuius uel minime porcionis. Hoc enim die sollemni indicto <fieri> non uacaret. Presente itaque Guidone abbate et conuentu Augensi, priore quoque sancti Victoris Parisiensi<s> et canonico [7] eius, duobusque canonicis Rothomagensibus a domino Theobaldo ad hoc missis, secretum factum est quod dixi, sepositoque brachio dextro, sacroque capite, paucisque aliis particulis reseruatis, inuoluta simul reliqua in panno serico forti et honesto, et desuper in sacco ceruino decenter inclussa inibi reponuntur, terraque recluditur quasi ibi manus hominum non fuissent. Anno igitur dominice Incarnacionis M° CC° XXVI° mense maio, sexto idus eiusdem [8] circa auroram dominice diei, multis uenerabilibus personis ecclesiasticis et secularibus presentibus, leuatum est de terre abditis cum honore et reuerencia Christi confessoris egregii sancti Laurencii sacrum depositum a pie memorie patribus archipresule Rothomagensi Theobaldo, et Galfrido Ambiensi [9] episcopo, et loco honesto usque ad horam diei primam [10]

XXXI. — [1] *Lemma in* B : Quomodo translatum est sanctum corpus. — [2] bello B. — [3] *uerbum contractum et incertum.* — [4] huic B. — [5] — ferreretur M *man. pr.* — [6] quam plures *add.* B. — [7] concan — B. — [8] mensis *add.* B. — [9] Ambianensi B. — [10] terciam B.

inuolutum reseruatum est. Circa horam diei terciam, infinito populo diuersi sexus etatis et ordinis, qui conuenerat ad diem festum et pre multitudine dinumerari non poterat, ex omni parte uiam precludente, sacri corporis baiuli ad stacionem in platea ante ecclesiam preparatam auxilio et uirtute precedencium baronum et militum uix attingere potuerunt. Quo loco sermone habito, sanctum corpus, sicut prius dictum est, inuolutum, et in cystella nichilominus obseratum lignea, in maiorem capsulam ad hoc utique preparatam, spectante circumquaque populo, reuerenter elatum [11] est. Allatum etiam sacrum caput, quod cum dextero brachio sepositum supra memorauimus, predictus Rothomagensis pontifex stans in medio turbarum circumquaque populis ostendebat, uertensque illud ad singulos, desideratam uidendi copiam deuotis fidelibus exhibebat. Deinde sacrum feretrum cum corpore ad ecclesiam reportatum cum magnis laudibus Saluatoris, iuxta magnum altare digne est collocatum, ubi ad merita confessoris sui Laurencii declaranda miracula non desinit operari Iesus Christus, qui cum Patre et Spiritu Sancto uiuit et regnat, Deus benedictus in secula. Amen.

Qui cum sit mirabilis in sanctis suis, nimirum uere mirabilem eum in beato Laurencio admiramur, quod nostris temporibus certis prodigiis atque uirtutibus manifestis mirifice decorauit. Quanto namque uir iustus et humilis in ex<t>remis orbis occidentis partibus, uelut sydus eximium et lampas succensa in tenebris lucens et ardens [12], apud homines uitam et merita propria sollicitus studuit occultari, domesticis suis uidelicet distinctius inhibens, ne quid meritor<i>um uel miraculosum de ipso, dum uiueret, narraretur ; tanto sanctitatem ipsius diuina bonitas Galliarum finibus post mortem signis multimodis et <e>uidentibus miraculi longe lateque reuelauit. De quorum innumera multitudine, que diuersis temporibus pro beati Laurencii glorificacione mirabiliter operari dignatus est ipse, qui facit mirabilia [13] solus, ad edificacionem posterorum, et ad deuocionem pigritancium excitandam pauca nempe, sed utique certiora, subsequentibus paginis fideliter annotaui [14], illa uidelicet qu<e> per depossiciones testium iuratorum inquisita sunt primitus conscribendo [15] et, si non eisdem uerbis quibus sunt deposita, tamen eo ordine quo ad audienciam summi pontificis et cardinalium fuere presentata.

[11] illatum B. — [12] ardens *bis* M. — [13] sua *add.* B. — [14] – tatam M. — [15] — da M.

Epilogium [1] breue ad sequentia Miracula.

Huc usque miracula sunt notata, que sub suis inquisitores clausa sigillis, cum his que de uita et moribus beati Laurencii receperant, ad curiam transmiserunt, in quibus uerba simplicia pro maiori parte posita testium iuratorum, et numerus eorumdem in singulis miraculis est adiunctus, ut super his legens uel audiens examinationis facte ueritatem et diligentiam agnoscens, dubietatis scrupulum minime retineret. Et licet que scripta sunt satis superque sufficiant ad memorati confessoris gloriam, et ipsius sanctitatem in populis attollendam, quia multa nimis pro eodem tu, Domine Deus, fecisti mirabilia tua de his que iam ante factam inquisitionem miraculis et post eius canonizationem scripture memorie commendata sunt, nonnulla precedentibus annectenda decreui, tanto nimirum confidentius, quanto eos qui scripserunt religione probatos audiui uel uidi. Non enim decuit illos, quorum erat professio non mentiri, fabricatores esse mendacii, et cultores peruersorum dogmatum ; nec Dei sanctus ipsorum indiguit mendaciis, ut pro illo loquerentur dolum, sed etiam ea que superius dicta sunt, fidem et firmitatem faciunt dicendorum. Ex his ergo quam pluribus aliqua perstringenda sunt.

Epil. [1] *Non exstat hic epilogus in* M.

(Miracula)

XXXII. Fuit [1] autem apud Blangeium [2] adolescens quidam annorum circiter septem uel octo, Rogerus nomine, surdus a natiuitate et mutus, ita etiam [3] ut quod mutorum moris est, non[3] mutiret. Frequentabat autem curiam Henrici commitis in eadem sensuum dampnacione persistens, sicut iuramento testati sunt qui nunc magni nominis existentes, tunc temporis cum eo iuuenes colludebant. Duxerant autem predictum puerum parentes eius [4] ad sanctum Egidium, et [5] sanctum Thomam Cantuarien-

XXXII.— [1] *Post breuem narrationem de canonizatione et translatione sancti.* (Cf. *Cap. XXVII notam* 1) *subjungit* R : « De multis autem miraculis quae pietas diuina per eum fecerat, aliqua hic non piget enarrare. Et primo de septem resuscitatis per eum, de quibus dominus papa in bulla tangit. » (*Ubi notandum quod quamuis bullam canonizationis omittat* R, *contenta eiusdem non ignorat). Deinde, omissis cap. XXXII — XLV, pergit* R *ad cap. XLVI.* In nomine sancte Trinitatis incipiunt miracula ; de Rogero surdo et muto a natiuitate P ; *desunt lemmata in* M. — [2] Blangenim (?) M. — [3] ita etiam, non, *om.* M. — [4] eius *om.* P. — [5] ad P.

sem, et ad alios sanctos plurimos propter eiusdem infirmitatis remedium assequendum. Cumque nichil uspiam impetrasset, audita fama quod [6] ad beati Laurencii tumulum fierent miracula, predicti parentes ipsum iuuenem illuc adduxerunt, ubi protinus Dominus noster Iesus Christus ad sui pontificis merita declaranda[7] et ad fidem populis accendendam [8] predicto surdo et muto utriusque sensus beneficium condonauit. Videres, sicut testati sunt qui aderant, surdum clare omnia audientem, et mutum clare [9] omnia proferentem, ita ut, si [10] diceretur ei : « Rogere, quid est hoc ? [10] » gallice, seu latine, uel anglice, siue quodlibet aliud uerbum, ipse redicebat omnia quecumque in lingua qua [11] ab eo quesita fuerant, uel pronunciari audierat, tunc nesciens significaciones [12] uerborum, quas nimirum processu temporis addiscendo[13] cognouit. Ad quod miraculum concursus populi factus est, et in laudes Domini et beati presulis [14] est acclamatum. Iuratum est autem et probatum per quatuor sacerdotes et duos milites, duosque alios laycos, uiros fide dignos et senes.

XXXIII. Alius [1] quidam de Guerre uilla [2] Ricardus nomine, per sex annos a natiuitate priuatus est loquendi officio beneficioque [3] gradiendi. Qui cum ad sancti Laurencii suffragium fuisset allatus, statim [4] ut intrauit monasterium, clamauit ut deponeretur, quia bene poterat ire. Sicque mutus loquens, et contractus gradiens libere [5] Domini potenciam et beati presulis gratiam expertus est. Ipso Ricardo iurante cum aliis tribus testibus iurantibus probatum est hoc.

XXXIV. In [1] Augensi uilla non dissimile miraculum accidisse cognouimus trium iuratorum testimonio, qui uiderunt. Nam mulier quedam, Heluis, surda et muta, que per annum et dimidium manserat in domo magistri Galfridi Dalibert utriusque sensus carens officio, ad beati presulis tumulum loquelam recepit et auditum. Seruiuit autem in eadem domo predicta mulier plus quam uiginti [2] annis utriusque incommodi perfectum adepta remedium.

XXXV. In [1] eadem uilla Augi quidam homo, Osbertus nomine, de Aduesius [2] in alia infirmitate aliud Domini persensit antitodum[3]. Nocte quadam dum esset in lecto, manus Domini subito cecidit [4]

[6] quod iam ad P. — [7] decuranda M. — [8] — dandam M. — [9] plane P. — [10] si, hoc, *om.* M.— [11] quacumque ut lingua que P. — [12] — nem M. — [13] — di M. — [14] saepius *add.* P.

XXXIII. — [1] De Richardo de Guerreuilla, muto et contracto P. — [2] Guerreuile uel — reuilla P.— [3] et benef. P. — [4] statimque M. — [5] lib. grad. P.

XXXIV. — [1] De muliere surda et muta P. — [2] quinque *add.* P.

XXXV. — [1] De leproso Augi curato P. — [2] *sic* M ; Auesnis P. — [3] *sic* M. — [4] cec. sub. P.

super eum ; percussus est enim a Domino ita [5] ut dexteri oculi palpebra reuersa [6] est inferius, et apertura oris sui uersus sinistram auriculam duceretur. Ex quo leprosus ab omnibus estimatus, maioris et scabinorum uille iudicio eiiciendus edicitur. At ille in tanta animi confusione uouit se ad sanctum Laurencium, et eius auxilium fideliter postulauit ; exauditus est etiam [7] pro sua fide et meritis sancti, sanusque effectus uixit postea multis annis incolumis. Verumtamen ob memoriam miraculi in facie eius remanserunt nonnulla uestigia [8]. Hoc idem Osbertus [9] cum aliis tribus uicinis suis [10] iurauerunt.

XXXVI. Quidam [1] presbiter sancti Willfranni de Abbatis uilla ad id miserie deuenerat, ut leprosus a pluribus diceretur. Et putans cauere sibi de lepra, quadam die fecit sibi minui sanguinem [2] de cubitis, sed post minucionem facies eius apparuit tuburosa, inflata, et deformis, manusque ipsius, arenti scabie rigescentes, lepre testimonium ostendebant. Cum uero euitaretur a sanis, et ipse nichilominus sanos euitaret, memor sancti Laurencii, cuius apud Augum miracula corruscabant, rogauit socium quendam [3] suum, nomine Petrum [4], ut secum ad sanctum Laurencium [5] ire non pigeret. Illo itaque annuente, simul ad sancti tumulum peruenerunt. Vbi dum orationibus deuoti intenderent, leprosus presbiter, Rogerus [6] nomine, in unam fenestram sepulcri caput inclinans aliquantulum obdormiuit. Et cum euigilasset, et respexisset ad socium suum Petrum, qui ipsum retro expectabat, dixit ei Petrus : « Ecce sanus es ; facies tua modo pulcrior est quam unquam fuit. » Respondens Rogerus dixit : « Bene credo ; sentio me omnino alleuiatum et sanum. » [7] Sicque ab illo die et deinceps non notatus de lepra, nec euitatus ab aliquo, effectus sanus [8], per plures annos uixit [9]. Per praedicti autem Petri canonici Premonstratensis ordinis, et alii Petri canonici [10] regularis et Iohannis [11] presbiteri secularis iuramenta prescriptum miraculum habet testimonium [12].

XXXVII. Willelmus [1] clericus apud Blangeium [2], arreptus a demone, furiossus factus est per mensem et amplius ; et cum non

[5] ita a Dom. P. — [6] — sata P. — [7] autem P. — [8] uest. rem. P. — [9] et presbyter suus *add.* P. — [10] suis *om.* P.

XXXVI. — [1] De Rogone sacerdote leproso P. — [2] *om.* P. — [3] quen. soc. P. — [4] Petr. nom. P. — [5] *om.* P. — [6] Rogo P. — [7] fuit. » Et ille eidem Petro respondit : « Bene credo ; sentio enim me... sanatum. » P. — [8] san. eff. P. — [9] uix. ann. P. — [10] Prem... canonici *om.* M. *(homoiotel)*. — [11] nichilominus *add.* P. — [12] mir. assertum est P.

XXXVII. — [1] De Guillermo clerico demoniaco curato. Guillermus P. — [2] Blangenum M.

posset teneri, ligatus forcioribus uinculis ad beatum Laurencium adductus est. Oblatus est ergo ab amicis ad tumulum. Quorum fidem Christus respiciens, pro amore sui sancti perfecte reddidit insanum [3] sanitati. Cumque absolutus a demone et uinculis, ad propria remeasset incolumis, postea Cisterciensis ordinis [4] monachus est effectus. Huius miraculi duo sacerdotes et fidelis laycus [5] fideles [6] testes fuere iurati.

XXXVIII. Apud [1] Augum iuuencula quedam XVIII [2] annorum, honestis orta parentibus, inimici furiis agitata, ligata pedibus et manibus a suis parentibus ad beatum Laurencium [3] est allata. Que meritis sancti pontificis tam plene sanitatis est adepta gratiam, [4] ut a quadam parente sua pallium accipiens, in pace et quiete [5] ad domum suam [6] repedaret [7].

XXXIX. Recenti [1] memoria semper est retinendum quod in Augensi itidem uilla contigit miraculum omnibus pene manifestum, duorum insuper sacerdotum, clerici [2] unius, et ipsius cui contigit iuramentis receptis [3]. Hugo quidam laicus per annum [4] a nequam demone torquebatur, cuius demonis agitatus furiis, homines uulnerabat, manus proprias manduc<ab>at, atque [5] ipsum in luto uolutabat. Tentus uero et ligatus funibus, ad tumulum sancti Laurencii [6] pluries est reductus, ubi tandem instantibus fidelium precibus, meritis sanctissimi confessoris demon fortissimus est expulsus, et homo tociens flagellatus perfecte redditus est sanitati.

XL. Aliam [1] sed similem Christi uictoriam in expulso demone in eadem uilla nouimus accidisse, quam quatuor sacerdotes et alii duo testes iurauerunt. Mulier quedam, uxor Gylleberti Cana [2], nomine Hissibella [3], ab horrendo demone uexabatur. Nam misera femina uinculis astricta eadem disrumpebat, et omnes ad se accedentes turpissime conuiciabatur. Octo itaque diebus et totidem noctibus ad sepulcrum sancti uigilans, tandem sane mentis effecta ad propria meauit [4].

XLI. Quadam [1] die Mercurii circa horam nonam Odo Rabosnel et Asso Cornewalis [2] cum decem aliis sociis suis, piscacionis causa

[3] *additum in margine* M. — [4] *om.* P. — [5] laicus fid. P. — [6] *om.* P.

XXXVIII. — [1] De muliere demoniaca sanata miraculum, quod quinque testium assertione iuratum est P. — [2] decem et octo P. — [3] ligatis man. et ped. ad b. Laur. a suis par. P. — [4] gr. est ad. P. — [5] quieta P. — [6] propriam P. — [7] — dauit M.

XXXIX. — [1] De Hugone furioso P. — [2] clericique P. — [3] — tum P. — [4] et amplius *add.* P. — [5] seque P. — [6] S. Laur. *om.* M.

XL. — [1] De alia muliere furiosa P. — [2] Cheval P. — [3] Ysa — P. — [4] remeauit P.

XLI. — De periculis maris P. — [2] Aszo Cornewaleis P.

nauigantes, in tanto positi sunt periculo, quod nauis eorum submersa [3], et [4] cum ipsis ad fundum maris detrussa est. Ipsi uero cum aliis octo, qui loqui poterant, nec erant prorsus priuati consilio, ad beatum Laurencium se uouerunt. Dumque sic in mortis ianuis huc et illuc a fluctibus uoluerentur, post aliquantulum [5] temporis spacium uenerunt quidam in quodam batello, et collegerunt eos, et sic, patrocinante sancto Laurencio, incolumes euaserunt. Alii duo, qui loqui non poterant, nec (se[6] uouerunt, periclit)ati sunt. Hoc miraculum duo de predictis nau(fragis [7], scilicet Odo et As)so [8], et tercius, Bernardus Leccog [9] iurati tes(tati sunt. Adiecit etiam dictus) Bernardus quod uice alia [10] ad inuo(cacionem sancti Laurencii re)cuperauit rethia sua, ipse et socii sui, (que perdiderant).

XLII. Asso [1] Perte(u)im [2] et Gyraldus [3] Crassus (de Ulteriori Portu, uiri s)enes, iuramento testati sunt quod cum ipsi (cum aliis nauibus portum de Gra)uelingues exissent, oborta est (tempestas magna, ita quod) de morte et periculo imminente p(lurimum anxii terrerentur. Qui inter hec positi) uouerunt beato Laurencio (quod, si eos) sal(uos) de tanta tempestate liberaret, cum oblacionibus suis ipsum peterent, quam cicius ad terram uenirent. Statim (autem post uotum) candela accensa, habens flammam ru(fam, apparuit in prora, quam) ipsi et alii socii nauis uidentes, (ualde confortati sunt. Et cum) aliquandiu candela ibi morata fuisset, (tandem disparuit, et ipsi postea), sedata tempestate, salui (cum rebus suis peruenerunt ad portum).

XLIII. Quidam [1] alii pisc(atores de Vlteriori Portu Radulfus et) Elinandus iurati deposuerunt [2] (quod) cum esse(nt in periculo ma)ris et tempestate magna, et de euassione et s(alute, ut)pote qui inter rupes erant, penitus desperarent, tandem (uou)erunt beato Laurencio ut, si eos eriperet, nauem ceream ipsi off(errent). Statimque [3] post uotum in breuissima hora [4] ipsi cum sociis [5] suis sani [6] applicuerunt.

XLIV. Alii [1] de Vlteriori portu nautae, Ricardus, Albertus et Leodegarius, iuramento firmarunt quod, cum [2] quadam sexta feria ad uesperam intrassent mare piscandi causa, circa noctis

[3] subuersa et subuersa P *(sic)*. — [4] et *om.* P. — [5] — quantum P. — [6] *Litterae et uerba uncis inclusa curuis, abrasa fortiter membranae, in* M *non amplius legi possunt ; supplentur ex* P. — [7] duo predicti naufragi P. — [8] Aszo P. — [9] Le coc P. — [10] alia uice P.

XLII. — [1] Item de periculis maris P. — [2] Aszo Peiteuin P. — [3] Giroldis P.

XLIII. — [1] *Idem lemma* P. — [2] dixerunt P. — [3] et statim P. — [4] harena P. *(perperam)*. — [5] et rebus *add.* P. — [6] salui P.

XLIV. — [1] *Idem lemma* P. — [2] cum *om.* M.

medium exorta horribili tempestate, de remis duodecim quinque, et rudentes omnes [3], et ipsam anchoram per uiolenciam tempestatis amiserunt ; et [4] uidentes omnes iam mortis periculum imminere, ad reclamacionem sepius sancti Laurencii nominis tempestatis naufragium euasserunt, et salui peruenientes ad portum quosdam de remis suis [5] quos perdiderant reparant [6]. Et cum eis obiiceretur quod per septem remos qui eis remanserunt [7] imminens periculum euadere potuissent, dixerunt quod si omnes remi de mundo essent cum eis, nisi per Dei et sancti Laurencii uirtutem euadere periculum [8] non ualerent. Unus etiam illorum [9], Albertus scilicet, auditum unius auris, quem amiserat, ad tumulum sancti recepit.

XLV. Ante [1] littus etiam Vlterioris Portus [2] piscatores eiusdem uille Anguetus [3] et Leodegarius, ut ipsorum iuramento firmatum est, [4] causa piscandi mare intrantes, oborta tempestate magna, in magno [5] periculo mortis constituti sunt. Nam uentorum et fluctuum tempestate seuiente, nauis eorum submersa [6] est, et ipsi sub naui. Sed inuocato sepius [7] sancto pontifice Laurencio, nauis et homines sunt [8] redditi super aquas, que nauis plena fluctibus attracta est littori, et homines per Dei gratiam et sancti Laurencii merita [9] sunt saluati. Istud autem naufragium et euassionem predictus Ricardus cum sociis suis uidit, et nichilominus multitudo uille occurrit nauffragis [10] liberatis.

XLVI. Uno [1] autem [1'] presbitero et aliis quinque iuratis assertum nouimus miraculum quod sequitur [2]. Apud Augum in aqua incidens [3] puer quidam, subtus rotam deuenerat molendini. Cumque clamor immensus populi pro submerso puero leuaretur, duo uiri fide digni cum aliis [4] quam pluribus Waltherus [5] Achardi et Radus de Hedelimont [6] accurrerunt, et deligencius intuentes, uissa fortuitu subito pueri manu, <et> apprehensa, ipsum a flumine extraxerunt [7]. Sed cum esset iam rigidus et extinctus, prenominatus Walterus [8] cum aliis eum ad sanctum Laurencium deuoue-

[3] et rud. omn. *om.* M. — [4] iamque mortis periculo imminente, ad inclamatum saepius s. L. nomen tempestatis etc. P. — [5] de remis s. *om.* M. — [6] reppererunt P. — [7] — rant P. — [8] tantum *add.* P. — [9] eorum P.

XLV. — [1] *Idem lemma* P. — [2] porte M. — [3] Angoterus P. — [4] comperimus P. — [5] magno in P. — [6] subuersa P. — [7] inuocando sepius inuocando semper P. — [8] *om.* M. — [9] mer. Laur. P. — [10] — giis M.

XLVI. — [1] De septem mortuis suscitatis. Primus de puero suscitato apud Augum P. Capp. XLVI — LII *breuiat* R, *omittendo praesertim personarum et locorum nomina.* — [1'] certe P. — [2] sequetur P. — [3] decidens P. — [4] cum aliis *bis* M *man. pr.*; *correxit rubricator.* — [5] Galterus filius P. — [6] Radulfus de Heudlimont P. — [7] manu pueri, ipsum de sub rota extr. P. — [8] Galterus P.

runt, et ad eius tumbam [9] cicius detulerunt. Et cum ibi iacuisset aliquantisper, qui mortuus fuerat, reuixit, [10] et exclamans dixit : « Sancta Maria. » Erat uero tunc decem annorum [11]. Sanus autem postmodum in uita diucius perdurauit [12].

XLVII. A [1] Willelmo Margargente [2] presbitero et aliis quatuor testibus ueritas est iurata de quodam alio puero mortuo suscitato. Ad beati quippe Laurencii tumulum puer [3] est apportatus quem inspicientes singuli mortuum iudicabant. Feria igitur (quarta) [4] cum nocte sequenti expectauerunt parentes ipsius cum eo(dem puero Dei misericordia)m ante sancti Laurencii tumulum, et mane in c(rasti)no suscitatum a mortuis [5] ad propria uiuum puerum [6] gaudentes detulerunt [7].

XLVIII. Apud [1] Augum [2] Hugonis Blundel uxor in lecto puerperii decumbebat, unde [3] infantulum, ut mos est, balneare debuisset. In intemperatam et nimium calidam possitus aquam puer extinctus est. Iuerat [4] autem ipse Hugo [5] ad sermonem magistri Iacobi, qui predicabat de cruce, et clamatum est ei in sermone quod domum ueniret, quia filius suus mortuus erat. Accurrens itaque pater pueri inuenit puerum mortuum [6], quem arreptum ad sancti Laurencii deportauit tumulum [7], ubi ipso patre et populo insistentibus precibus, qui [8] mortuus [9] fuerat per trium miliarium spacium [10], cito est uite [11] restitutus, et [12] postea uixit sex annis. Huius [13] ueritatem miraculi duo presbiteri canonici [14] cum predicto patre et tribus aliis iurauerunt.

XLIX. Willelmo [1] presbitero de Saurei se certo [2] iuramento firmante, cognouimus quod quidam puer de Saurei plusquam quinquennis, Ansbertus [3] nomine, decidit in rotam molendini molentis. Mirumque dictu, rotam [4] pertransiens, portatus est longius ab aqua, et inde extractus, inuentus est sine alitu, et

[9] tumulum P. — [10] reuiuixit M, R[1], R[2]. — [11] decennis P. — [12] — auerat M.

XLVII. — [1] De alio puero suscitato apud Augum P. — [2] Guillermo Marc d'argent P. — [3] *om.* P. — [4] *Cf. cap. XLI notam* 3. — [5] a mortis faucibus R. — [6] *om.* P. — [7] retul. P.

XLVIII. — [1] De tertio puero Augi mortuo suscitato P. — [2] mulier quaedam uolens puerum suum tenerrimum balneare R. — [3] dum autem mater P. — [4] iuerat... mortuum *om.* R. — [5] *om.* P. — [6] pater puerum inuenit mort. P. — [7] sepulchrum P. — [8] qui... spacium *om.* R. — [9] *om.* M. — [10] sp. mil. P. — [11] uite est P. — [12] *reliquum cap. om.* R. — [13] uero *add.* P. — [14] canonice M.

XLIX. — [1] De quarto puero suscitato. Guillermo P ; *hoc cap. ita breuiat* R : Alium quoque puerum sub rota molendini submersum, parentes eum beato Laurencio deuouerunt, ferentes corpus eius ad tumbam sancti. Et ecce parua mora temporis stetit, et puer uiuus erigitur, et laus Deo ab astantibus soluitur, et sanctus Laurencius in maiore ueneracione habetur. — [2] tertio P. — [3] Aubertus P. — [4] rota M.

absque ulla spe uite. Quem extractum de aqua dictus presbiter intuens cum aliis, exanimem et mortuum iudicarunt [5]; suspensus est [6] per pedes ab hora nona usque ad uesperam, quod in casu huiusmodi solet esse remedium succurrendi. Sed spe sua, non uiuente puero [7], sunt frustrati. Pater uero et mater pueri ipsum sancto Lau<rencio> deuouentes, ad ipsius tumbam eum [8] cum dolore detulerunt, ubi gemitibus et precibus [9] exauditis, et reddito uite spiritu [10] puero, causam doloris amiserunt ; nam uixit postmodum puer incolumis multis annis.

L. Tribus [1] itidem testibus, uno sacerdote et duobus aliis, iurantibus, quod sequitur miraculum cognitum est, et probatum. Apud Pontepie [2] quidam puerulus anni circiter et dimidii, nunc autem annorum circiter quadraginta, cecidit in fontem quemdam. Cum uero parentes pueri uidissent ipsum in fonte [3], stupefacti sunt [4], et angustiati ceperunt clamare pre dolore, ad eum accedere non ualentes. Accedentes uero due uicine mulieres, mater et filia, puerum de fonte [5] extraxerunt ; et cum uiderent eum pallidum, frigidum, rigidum [6], [et] ut mortuus adiudicabatur [7]. In aquam calidam possuerunt ipsum [8], si forte rediret spiritus ad membra uitalis [9], membris et sanguine calefactis. Sed non fuit spiritus necque calor [10], nec erat spes quod uite terminus redderetur [11]. Tunc parentes, de beati Laurencii meritis confidentes, uoto facto, ad ipsius tumulum pannis [12] inuolutum puerum attulerunt, et per totam diem ibidem commorantes, et sanctum Laurencium deprecantes, circa uesperam [13] cum reuixisset puer, tandem sanum et incolumem reportauerunt [14] ad domum. Hoc autem memoriale ab euentu fonti remansit, ut adhuc a tota uicinia dicatur : « Hic est fons ubi Ernulphus submersus fuit. »

LI. In [1] uilla Vlterioris Portus filium habebat uir quidam, nomine Osbertus Torquis [2], qui filius dum pisa [3] commederet, foramina singula [4] intrauerunt. Qui protinus nimio dolore flagellatur [5], et effectus niger frigidus et rigidus, a cunctis qui eum intue-

[5] — rent M. — [6] autem *add.* P. — [7] pueri P. — [8] *om.* P. — [9] gementium prec. P. — [10] *om.* P.

L. — [1] De Ernulfo submerso suscitato P. *Hoc cap. multum breuiatur in* R. — [2] Chantepie P. — [3] fontem P. — [4] *om.* P. — [5] de fonte puerum P. — [6] rugidum M. — [7] et, ut credebatur, mortuum P. — [8] ipsum pos. P. — [9] ad mem. uit. sp. P.— [10] neque color *add.* P. — [11] uite ulterius redd. P. — [12] puerum pannis P. — [13] cum circa uesp. P. — [14] reportaneuerunt M.

LI. — [1] De filio Osberti de Vlteriori Portu suscitato P ; in uilla... Torquis qui *om.* R. — [2] Torgis P. — [3] more pueruli com. incaute, unum ex eis per uiam non debitam subintrans, ad mortem puerum usque fecit properare R. — [4] in foramen sub ugula P. — [5] dolore nim. flagellatus P.

bantur diligencius mortuus credebatur. Cum autem [6] ex deuocione fidelium ad beati Laurencii tumulum deportaretur [7], adiungens se quidam pueri corpus exanime [8] deferenti, intulit ei sub hiis uerbis : « Melius esset si [9] hic puer ad sepulcrum portaretur, quam tumulo sancti frustra iam mortuus offerretur. » Sed ut Christus confunderet incredulos, et de sui pontificis potencia et meritis diffidentes [10] inter uerba talia diuinam seueritatem prouocancia mediam sese obiiciens misericordia puerum in ipso itenere [11] suscitauit. Cuius rei ueritatem Osbertus [12], qui predictum puerum iudicauerat mortuum [13] ad sepulturam deferri, et presens erat quando portabatur ad sanctum Laurencium, et in uia reuixit, cum aliis [14] iurantibus iuramento suo firmauit.

LII. Alio [1] siquidem tempore de Saurei [2] infantulus qui fuerat per duos dies [3] quesitus, tandem [4] submersus inuentus est et extinctus. Quin [5] etiam post [6] duos dies ad beati Laurencii tumulum obseruatum instantibus fidelium uotis et precibus ab extinctione sua [7] die tercia suscitatum sanum sui ad propria reportarunt. Huius autem miraculi testimonium inuentum est [8] affirmacione quatuor iuratorum [9].

[6] postea *add.* P. — [7] portaretur P.; puer in ipsa <uia> per beati uiri merita uite redditur et saluti R, *omisso reliquo capituli.* — [8] — mem M. — [9] ut P. — [10] — te M. — [11] diuinitus *add.* P. — [12] Toussaint *add.* P. — [13] et laudauerat ad etc. P. — [14] tribus *add.* P.

LII. — [1] De puero triduano suscitato P. — [2] Sanrei P. — [3] in acquis *add.*P. — [4] tandemque P — [5] qui P. — [6] per P. — [7] *uerbum contractum et incertum ; om.* P. — [8] inuenimus P. — [9] *Hic inserit* R *sex miracula, quae, quod scio, non alibi exstant :*

(I) Alius etiam puer in lacu quodam submersus et tandem inuentus, ad sepulcrum hominis Dei deducitur. Cumque portitores funeris patrocinium sancti Laurencii suppliciter ibi inuocarent, uota eorum Deus ex alto prospiciens, puerum ad propria uiuum atque incolumem reduxerunt.

(II) Aliis quoque puer, cum in pascendis ouibus matris sue esset in campis, impetu ictu<s> fulminis de celo aduenientis interiit. Quem pater ad sancti sepulcrum detulit, et uoto emisso, per sancti merita rediuiuum habere promeruit.

(III) Apud Dypam ciuitatem puer quidam duorum annorum, absente matre, de alto solario in terram duram procidens expirauit. Accurrunt uicini, qui nihil aliud faciendum iudicant, nisi quod de eius sepultura ageretur. Sed mater tam dolens efficitur, quod furiosa a nonnullis putabatur. Cadauer enim pueri per quinque dies inhumatum domi tenuit, nec sepeliri permisit. Cumque pater pueri promitteret seruum se esse in futurum sancti Laurencii, quinta die post hoc puer uite redditur et saluti, ita ut ruine uel lesionis nulla uestigia remanerent.

(IV) Alio etiam tempore puella quedam, annorum circiter sex, domi a parentibus derelicta, subita infirmitate percussa, uisa est expirasse. Quo uisso, mater eius quasi amens effecta, suis clamoribus uiciniam totam ad lamenta concitauit. Pater igitur, dolore plenus, puellam una cum matre beato Laurencio deuouit, et ad mensuram corpusculi eius candelam optulit, et puellam sibi seruituram promisit. Quo facto, ob sancti Laurencii merita uite reddita est et saluti.

LIII. Walterus [1] Le charon [2] de sancto Leodegario et uxor eius, Aelyx [3], habebant infantulum cuius collum horrenda nescio que infirmitas [4] occupabat [5]; erat enim morbosum [6] circumquaque, et intus corrosum. Non huic adhibita multa medicamina remedium aliquod conferebant, sed dum credebantur proficere, pocius officere probabantur. Cum igitur ad beatum Laurencium ex uoto matris infantulus offerretur [7], in ipso mox itenere cepit infirmitas minorare [8], et post presentacionem ad pium tumulum [9] infra [10] octo dies collum omnino est sanatum [11], ita ut in ipso deinceps nullum morbi uestigium appareret. Istud autem miraculum per patrem et matrem et uicinum unum [12] iuratum est.

LIV. Mulier [1] quedam de Pulcherom, Aclaique [2] nomine, dum [3] porcionem piscium commederet, os repente ad digiti dimedium longitudinem in gutture eius ex transuerso subintrauit. Cumque pre dolore per diem et noctem nullatenus posset quiescere, dormire, commedere, nec etiam loqui intelligibiliter, stimulante angustia uouit se beato Laurencio [4], matureque ad eius tumulum [5] profecta est. Cumque iam ecclesiam introisset, cepit quosdam singultus emittere, et ueniens ante tumbam, ibidem cito sanguinolentum euomit [6] os predictum. Sicque uirtute sancti Laurencii [7] curata, gratias agens ad domum suam gauisa [8] reuersa est [9].

(V) Apud Archias puerum quendam annorum sex uel septem, subita morte preuentum, modo simili misericordia Christi ob merita sancti Laurencii de morte reuocauit ad uitam.

(VI) Mulier quedam, uiro Dei et eius miraculis derogans, nonnunquam detestabiliter blasphemabat. Hec semel infantulum suum post se clamantem leui impulsu digiti, ut post se exspectaret, percussit. Festinans igitur ad alia, puerum post se non respexit, nihil putans eum lesionis accepisse. Puer autem mox cecidit iam extinctus. Quod conperiens mater, clamores leuauit, se causam huius flagelli recognoscens. Cumque reatum infidelitatis sue ueraciter confiteretur, sancti Laurencii patrocinium inuocando, puer statim uiuus et sanus surrexit. Quod uidentes qui aderant, laudibus sanctus attol<l>itur, et mater Deo et sancto suo deuocior efficitur. Explicit etc. *(sic)* Incipit uita Kynnici abbatis R[1]. Explicit uita sancti Laurensii *(sic)* archiepiscopi Dublinensis. Incipit uita sancti Colmani Drumorensis episcopi R[2].

LIII. — [1] De puero habenti collum corrosum P. — [2] Galterus Le charrun P. — [3] Aeliz P. — [4] que inf. horr. nescio M. — [5] — pauit P. — [6] ulcerosum P. — [7] afferretur P. — [8] minui P. — [9] pres pueri ad tum. P. — [10] in M. — [11] san. est P. — [12] uicinam unam P.

LIV. — [1] De muliere habente os in gutture P. — [2] de Pucheruin, Aeliz P. — [3] dum porretam comederet, supando eam subintrauit ossellum repente ad digiti dimidium longum in gutt. eius ex trans. P. — [4] ad beatum Laurentium P. — [5] ad eius tum. *om.* P. — [6] — muit P. — [7] sicque Dei uirtute P. — [8] incolumis P. — [9] Ipsa uero predicta mulier coniugata et mater sua cum duabus uicinis huius rei ueritatem iurauerunt *add.* P. *Hic desinit* M *non mutilus* : Explicit uita sancti Laurencii confessoris, archiepiscopi Dublinensis. Incipit uita sancti Cainici abbatis. M. *Quae sequuntur miracula ex* P *supplentur*.

LV. Margareta [1] de Lourei, mulier coniugata, et secundum seculum generosa, filium primogenitum de uiro suo susceperat, quem, ut heredem terre magne, parentes affectu maximo diligebant. Hic itaque, cum sexennis esset, rupture morbo ita grauatus est, ut intestina descendentia ex corruptione sua nigram facerent mentulam, et ad modum duorum pugnorum grossam. Tum auus pueri, senescallus comitatus Augi, secandum ipsum consuluit, et quendam mandans cirurgicum, ipsius cure puerum tradere uoluit herniosum. Quod mater abhorrens, nullo modo uoluit assentire ; dixit enim se malle talem omnibus diebus uite sue custodire, quam mortis periculo expositum ullatenus permitteret hunc secari. Et quadam die postea, puerum in ulnis baiulans, cum ipsius nutrice ad sancti Laurentii peruenit sepulchrum. Et cum ipsum super tumulum posuisset, in huiusmodi uerba prorupit : « Sancte Laurenti, ego do tibi puerum meum, et dedico tibi seruum per quatuor denarios, et me ancillam tuam per totidem annuatim. Et tu ora Deum pro ipso, ut curet eum ; quia non reportabo eum nisi mortuum uel sanatum. » Post hec uerba nutrix accepit puerum in gremio suo, et protinus obdormiuit. Quem cum nollent excitare, ibi diu morate sunt, donec omnes misse sunt in ecclesia celebrate. Tunc euigilans puer, de gremio nutricis exiliit, et cepit currere, qui antea, nisi cum grauitate, incedere non ualebat. Habebat quippe inter crura puluinar, quod intestina descendentia sustinebat. Quod mater intuens, dixit nutrici : « Curre post eum, ne ledat se. » At puer protinus exclamauit : « Mater, eamus ; quia totus sanus sum. » Tunc mater cum nutrice discooperuerunt eum, et, custode sepulchri canonico et aliis inspicientibus, sanatum omnino repperunt. Vixit autem postea ab huiusmodi infirmitate liberatus, et annis succedentibus factus est miles in armis strenuus et accinctus. Huius miraculi predicta Margareta, mater pueri, et auus predictus nobiles testes exstiterunt iurati, et predictorum memoriam habet qui sanatus est.

LVI. Adam [1] Frumont de Septem molis, cum esset annorum uiginti, ita morbo rupture dampnatus est, ut intestinum ualde grossum locum genitalium occuparet, unde et illius folliculi inflatio ponderosa propter sui grossitiem dependens in sacculo portabatur. Vouit ergo se iuuenis ad sanctum Laurentium consilio matris sue. Nocte uero post uotum proxima subsequente, dum sopore correptus quiesceret, uisus est sibi uidere beatum Laurentium uestimentis indutum candidis ad se uenientem, qui extendens eum super men-

LV. — [1] De Robino puero hernioso P.

LVI. — [1] De alio a morbo rupture sanato P.

sam, intestinum, quod ad testiculos descenderat, ad longitudinem uelud unius digiti rescindebat. At ille euigilans, et sanum se sentiens, ad matrem subito proclamauit : « Mater, en », inquit, « sanatus sum. Beatus Laurentius me sanauit. » Et statim retulit parentibus uisionem. Et ex tunc deinceps sanus permansit. Erat autem dictus Adam annorum circiter quinquaginta, et frater suus Iohannes quadraginta, et ipsorum pater Giroldus Frumont amplius quam centum, cum huius miraculi ueritatem iuramento interposito confirmarunt.

LVII. Quidam [1] de Moncellis, Eurardus nomine, et frater suus baculis colludebant ; sed fracto uno eorum, in ipsius Eurardi oculum fractura desiliens, lesione eius oculum excecauit. Obcecatus itaque per anni ferme dimidium, cum multa medicamina adhibita [2] nullatenus profuissent, ad diuinum auxilium recursum est. Mater enim eius, nimis dolens et afflicta, duxit eum ad sanctum Laurentium sub spe bona ; nec frustrata spei sue desiderio, illuminato filii oculo, incolumem et hylarem reduxit ad propria. Hec autem predictus Eurardus, iam quadragenarius, et Bernardus frater eius, et Reinberga, soror eorum, reclusa, religiosa mulier, interpositione iuramenti testati sunt.

LVIII. Guillermus [1], dictus de Canuile, uir annorum circiter sexaginta, et Eremborg, uxor sua, iuramentum prestiterunt, quod idem Guillermus per annum dimidium et amplius uisum amiserat oculorum. Cui ducatum exhibens uxor sua, tedio tandem affecta, sic ait : « Nusquam de cetero te ducam, nisi ad sanctum Laurentium. » Et sic utriusque assensu et uoto, ducatu coniugis ad sancti tumulum adductus est. Ubi dum per noctem ambo in orationibus uigilassent, uir predictus illuminatus, in crastino ad sua cum coniuge gaudens reuersus est, ducem uie amplius non requirens.

LIX [1]. Canu [2] filio Tostani et uxore sua cum alia muliere iurantibus cognouimus quod eorum biennis infantulus in collo habuit bocium, ex quo morbo facies ipsa tantum intumuit, ut per octo dies uisum omnino amitteret ; mater ipsius, dolens inde nimis, et anxia, indiscreta quadam pietate, mortem eius exoptaret. Tandem uero puerum uouentes uterque parens ad beati Laurentii tumulum detulerunt, et insistentes orationibus, post biduum ipsum sanum et incolumem receperunt.

LX. Agnes [1] de Puteo mulier quadragenaria iurataque testimo-

LVII. — [1] De Eurardo illuminato P. — [2] adhibibita P.

LVIII. — [1] De Guillermo de Boueincort illuminato P.

LIX. — [1] De puero de Vlteriori Portu qui uisum recepit P. — [2] *Forsan legendum* : Canuto.

LX. — [1] De Agnete habente retortos pedes, et Ogiua muliere sanatis P.

nium perhibuit de ipsa, quod cum esset paruula, per annos quinque, sicut didicit a matre propria, retortos et reuersos habuerit pedes, ita ut, cum tempus etatis usum pedum exigeret, ipsa nullatenus ire posset. Que deportata a parentibus in quadriga ad beatum Laurentium, reductis in rectitudinem pedibus, et eundi potentia condonata, benignum et uelocem experta est curatorem. Duo uiri de Bouencort sexagenarii iuramento testati sunt, quod predicta mulier, cum nata fuisset reuersis pedibus, per annos quinque ita permansisset, delata ad sancti Laurentii tumulum, sanata et rectos habens pedes reuersa est ; adicientes iuramento, quod Ogiuam nomine, uxorem Osberti diuitis, que nullo modo diu poterat incedere sine potentis, uiderunt ad predictum pontificem cum apodiis iuisse, et inde bene sanam et firmiter ambulantem redire.

LXI. Iuramento [1] Ingeranni sacerdotis et duarum mulierum fidelium subsequentis miraculi ueritas est probata. Apud Augum uisus est iuuenis annorum circiter quindecim, de cuius sinistra nare exibat quasi intestinum grossum, et crescebat cotidie, ita ut, quod nostris temporibus inauditum est, miser ille ex boello illo giro duplici circumdaret caput suum. Moratus est igitur ad tumulum sancti Laurentii cum aliis infirmis per octo circiter septimanas. Et cum multi egrotantes a uariis languoribus curarentur, ipse uero non sanatus quasi frustra prestolari sibi uideretur, et ideo quasi desperaret, dictum est ei a fidelibus, quod ad laudem Dei et sancti confessoris Laurentii ipsius curatio differretur, et, si patienter sustineret, bene curaretur. Post hec autem Omnipotens, ut mentem eius a temptatione, et corpus ab infirmitate sanaret, et ipsius sancti sui merita demonstraret, monstrum illud arescere fecit, et sic in breui cecidit, et adolescens omnino curatus recessit.

LXII. Apud [1] Augum, cum ad ecclesiam construendam carrus plenus lapidibus traheretur, et adolescens quidam annorum circiter quindecim in trahendo alios uellet adiuuare, intendentibus aliis suo conamini, puer inter hec corruit ante plaustrum, et sic iacuit, ut eius tibiam rote omnino conterentes pertransirent. Cum igitur hoc parentes uidentes dolerent, ipsum ad sanctum Laurentium uouentes detulerunt. Et a fratre Matheo canonico, custode operis, oblatus est super tumulum ; et, instantibus fidelium uotis et precibus, sanatus omnino, postea diu in uita permansit. Huius siquidem miraculi ueritatem quinque testes iurauerunt, qui predictum iuuenem contritum uiderunt, et postmodum sanum longo tempore uiuere cognouerunt.

LXI. — [1] De homine habente boellum in nare P.
LXII. — [1] De puero contrito sub carro P.

LXIII. Tribus [1] iurantibus testibus plusquam quadragenariis, qui uiderant, quod sequitur affirmatum est. Apud Augum quidam Galterus Belesoures de flagello percussus est, et accensus pedem igne sacro, qui uulgo dicitur infernalis. Qui cum sancti Firmini Ambianensis auxilium expetisset, reuersus est absque gratia sanitatis. Reseruauerat autem Dominus eumdem sanandum suo presuli sepedicto. Nam cum uxor eius ad beatum Laurentium ipsum adduxisset, meritis illius ardens ille <ignis> extinctus est et sanatus.

LXIV. Emelina [1] minutrix de Augo per annum et duos menses habuit partem fusi in palma infixam ad longitudinem dimidii digiti ex transuerso. Multi uero dixerunt ei, etiam medici, quod sanari non posset, nisi cum malo manus insimul scinderetur. At illa sanioris consilii, de meritis confisa sancti pontificis, semper dicebat : « Sanctus Laurentius curabit me. » In hac ergo fidei constantia et uerbis huiusmodi perseuerans, cum quadam sexta feria dormiret in lecto, sibi uisa est uocem sibi dicentem audisse : « Noli timere ; crastina die, nona incipiente pulsari, sanaberis. » Cum igitur mulier sollicite diem crastinum expectaret, ad horam que ei predicta fuerat, lignum infixum, medicante Dei manu, sponte de manu mulieris cecidit, et nullo adhibito unquam medicamine, omnino sanata est. Hoc ipsius Emeline, iam septuagenarie, et aliorum duorum sexagenariorum testium iuramentis probatum est.

LXV. Altera [1] mulier de Augo, Ysabel nomine, sensum et usum membrorum a cingulo inferius amiserat per tres annos. Sed cum demum allata esset ad tumulum sancti Laurentii, et ibidem biduo representata fuisset, post ad suum hospicium est relata. Vbi non decidens a spe bona, usum et sensum membrorum et inferiorum pedum cepit recipere ; et sic per processum trium mensium de beati [2] Laurentii confidens meritis, plenariam meruit sanitatem. Hoc quoque miraculum duo presbiteri iurati et prefata Ysabel confirmauerunt.

LXVI. Per [1] Robertum presbiterum Calceie plusquam sexagenarium, cum testimonio aliorum trium iuratum est miraculum subnotatum. Apud Augum fuit quedam satis nota in parochia sancte Trinitatis, que cognominabatur Filesac, ita contracta, quod ipsius tali eiusdem natibus per tempus non modicum adheserunt ; unde cum se non posset eripere [2], manibus et genibus trahebat se

LXIII. — [1] De homine curato ab igne sacro P.

LXIV. — [1] De fuso infixo P.

LXV. — [1] *Per incuriam rubricatoris deest lemma, spatio in codice uacuo relicto* P. — [2] *beato* P.

LXVI. — [1] De muliere Augi contracta P. — [2] *sic* ; ? erigere.

super terram. Factum est igitur ut cum plures per beatum Laurentium a uariis incommodis sanarentur, et pro quodam miraculo in ecclesia pulsaretur, spe accensa, arreptis scabellulis, uenit ad beati presulis sepulturam. Vbi cum deuotione et fide supplicans, tacto sepulchro protinus est erecta, multis uidentibus et admirantibus, ab ecclesia sana et incolumis est regressa.

LXVII. Ricardus [1] Folquin, annorum circiter quinquaginta, de matre sua cum tribus aliis testibus sexagenariis iurauerunt ueritatem miraculi quod subscriptum est. Mater siquidem predicti Ricardi, longo attenuata languore, sic contracta fuerat per nouem annos, ut non solum ire non posset, sed nec pedes nec genua possent ab inuicem separari, et eandem oportebat, cum itaque indigeret, et ad lectum et ad necessaria deportari. Quadam igitur die, cum ad focum famuli domus eam assedissent, nimis dolens et afflicta de tam diutina infirmitate, audiensque miracula que tunc primo fiebant per beatum Laurentium, respiciens per fenestram ecclesiam in qua sanctus quiescebat, ingemiscens orauit et dixit : « Sancte Laurenti, ora Deum ut faciat super me uirtutem. » Et cum hoc dixisset, statim mouit unum pedem, et elongauit ab alio. Et admirans, iterum clamauit : « Sancte Laurenti, fac super me uirtutem. » Et iterum mouit alium pedem. Et continuo surgens, uenit ad maritum suum, sutorem, qui erat in operario suo, et exclamauit ei : « Domine, ego uado ad sanctuum Laurentium, qui sanauit [2] me. » Et cum ille stupefactus diceret ei : « Soror, expecta donec sumam capam meam, et ducam te ; » illa sine aliquo adiutorio exiuit domum, et perrexit festinanter ad ecclesiam, gratias agens Deo et beato pontifici ; et postea per uiginti annos cum uiro suo sana permansit. Factum est istud miraculum in uilla Augi celebre, quia fere omnes nouerant eam diu languisse.

LXVIII. Angellus [1] de Augo, canonicus Rothomagensis, et alii quinque testes iurati dixerunt quod mulier quaedam, uxor Rogeri Folet, que per quinque annos et amplius amiserat usum membrorum suorum, et usum comedendi panem et bibendi uinum et ceruisiam, cum in quodam festo Purificationis beate Marie a fidelibus allata fuisset in uanno ad tumulum Sancti Laurentii archiepiscopi Dublinensis, subito sine alterius auxilio surrexit, et titubando usque ad altare perrexit, ibique de pane quo fratres reficiuntur, petito a matriculario et porrecto, gustauit. Post comestionem uero panis deinceps fortiter ambulauit, et pedibus suis sana reuersa ad domum propriam, cum marito suo diu uixit, et ipso mortuo,

LXVII. — [1] De alia muliere Augi languida P. — [2] qui sa *bis man. pr.*
LXVIII. — [1] De alia muliere paralitica curata P.

alteri uiro nupsit. Hic ita predictus Angellus cum alio teste iurato asseruit, quod presens fuerit et audierit, cum [2] prememoratus archiepiscopus ad supercilium montis Augi ueniens, cognoscensque quod in ecclesia sancte Dei genetricis quam uidebat canonici regulares Deo deseruirent, subintulit uersum illum Dauiticum : « Hec requies mea in seculum seculi, hic habitabo quoniam elegi eam. »

LXIX. Hugo [1] de Loverschamps subdiaconus iuratus cum alterius testis iuramento firmauit, quod per annos quinque et dimidium mater sua languerat infirmata. Allata est tandem ad beatum Laurentium in quadriga, et ibidem a languore per benignum medicum, sanctum pontificem, ita plene curata est, ut secunda die postquam aduenerat, ad domum suam propriis pedibus remearet. Que postea diu uiuens per multos annos sanctum Laurentium propriis pedibus sana et incolumis ambulans uisitauit.

LXX. Quedam [1] mulier de Crioleo, Ausendis nomine, quadam nocte manus dextere subito usum amisit, ita quod nullo modo poterat eam mouere, nec etiam eam sentiebat, sed uelud omnino emortua manus dependebat. Cum autem se uouisset ad plures sanctos, nec curata fuisset, tandem nempe se deuouit ad beatum Laurentium, et ad ipsius tumulum, spem de curatione concipiens, cum candela accessit. Et cum ante tumbam consisteret, in infirma manu candelam assumpsit, et eam bene tenens sancto Laurentio obtulit, et oblatione facta manum habens bene sanam et bene potentem multis deinceps annis uixit. Huius rei predicta Ausendis in uiduitate constituta et alie due mulieres bone fame et coniugate testes extiterunt iurate.

LXXI. Osbertus [1] Tourgis et Laurentius Le Coc de Vlteriori Portu sacramento confirmarunt, quod cum quadam uice cordas quibus piscabantur cum hamis in mari amisissent per uiolentiam tempestatis, et diutius eas quesiuissent, unus eorum, imminente denuo tempestate, turbatus dixit : « Sancte Laurenti, nisi nobis reddideris cordas in quibus est tota nostri uictus fiducia, nunquam de cetero te requiremus. » Mira res. Statim namque qui hoc dixerat, cum unco ferreo quo cordas quesitabat ipsas inuenit, et tam [2] ipse quam socii sui cum multitudine piscium eas extraxerunt.

LXXII. Per [1] duorum iuramentum sacerdotum miraculum subscriptum probatum est, qui uiderunt. Apud Abbatisuillam erat

[2] *v. s. Cap.* XXV.

LXIX. — [1] Item de alia muliere languida P.

LXX — [1] De manu arida P.

LXXI. — [1] De captura piscium P. — [2] iam B.

LXXII. — [1] De Rogero gibboso P ; (*lege* : Regnero)

quidam clericulus nomine Regnerus, a natiuitate gibbosus et curuus. Hic itaque, cum esset circiter decennis, ductus est ad beati Laurentii tumulum apud Augum, et inde rediens per plures annos postmodum uixit sanus et erectus.

LXXIII. Per[1] duos canonicos sacerdotes qui interfuerunt et alios testes curationis subscripte ueritas iurata est. Femina quedam, Leiardis de Calceia Augi pro tumore uentris immoderato diu languerat, ita ut tribus mensibus in lecto sui impotens iacuisset. Habebat etiam in digito qui dicitur index, morbus qui superbus appellatur. Tandem uero fixit in animo atque professa est se usquequaque sancti Laurentii tumulum adituram. Cum igitur adiutorio fidelium ad ipsius memoriam allata fuisset uel adducta, ibi uenter eius cepit discrescere, et omnino detumuit, absque alicuius sui corporis ex parte superiori uel inferiori humoris emissione, et facta est gracilis sicut unquam fuerat; et insuper a predicta digiti egritudine curatam se reperiens, multiplicatis Deo et beato pontifici gratiarum actionibus, multis uidentibus et congaudentibus, sana et incolumis ad propria repedauit.

LXXIV. Vir[1] quidam de partibus Andegauensium, Galterus nomine, dum post nonam sabbati illicite seruili operi daret operam, horribili, sed utique iusto iudicio mulctatus est. Factus est quippe tantus tamque uehementissimus eius capitis tremor, tantaque distorsio, ut ipsum caput momentis singulis per motus mirabiles et uarias distorsiones quasi uellet dissolui et abrumpi a corpore simularet. Cum igitur loca sanctorum plurima et oracula peragrans uisitasset, tandem Dei dispositione Augum deuenit, multoque ibi demoratus, ecclesiam beate Marie uirginis frequentans, cotidie beati Laurentii tumulo assistens, et insistens orationibus, ab eodem infirmitatis sue remedium expectabat. Cumque miser ille caput inter tumbe fenestras aliquando, ut mos erat infirmantium, inclinaret, excussum hinc inde suis sese motibus ad lapides collidebat. Fecit autem et custos sepulcri canonicus temptari pluries utrum caput illius hominis posset teneri quietum. Et nullus ita poterat illud tenere quin aliquatenus moueretur. Quadam die dominica post omnium factam in ecclesia celebrationem missarum, dum infirmus ante sancti sepulturam presulis assisteret, cepit anxiari et excalescere, grossioresque gutte ceperunt descendere a capite circumquaque ; et cum diu defluxissent, cessante fluxu aque, cessauit et tremor capitis. A tribus canonicis sacerdotibus curationis ueritas iurata est.

LXXIII. — [1] De muliere inflata P.
LXXIV. — [1] De homine tremorem capitis patiente P.

De la Vie du manuscrit de Ste-Geneviève (G) *citée page 123 note 1, on attend une édition de M. le chanoine A. Legris, d'Eu. Ayant appris que j'allais publier dans les* Analecta *une édition du texte de* M, *M. Legris a bien voulu m'envoyer une copie de* G *qu'il avait faite pour son édition, avec son commentaire préliminaire, une liste de Miracles, et un* Index locorum, *auquel ses connaissances d'histoire locale donnent une valeur toute particulière. On ne saurait trop reconnaître une telle libéralité en faveur d'un inconnu. Malheureusement, mon édition, jusqu'à la fin de l'épilogue, avec l'introduction, était déjà imprimée avant la réception de ces précieux manuscrits. Ainsi je n'en ai pu tirer tout le profit que j'aurais voulu ; et je dois me contenter d'attirer l'attention de mes lecteurs sur quelques points. M. le chanoine Legris pense que la Vie ou panégyrique de Jean Halgrinus est antérieure aux autres Vies, et que le prologue appartient bien à cette pièce ; les écrivains postérieurs, en rédigeant une biographie plus systématique du saint, auraient emprunté à leur prédécesseur son prologue et une partie de ses réflexions homilétiques. Cela est bien possible. Sur un autre point je suis absolument d'accord avec le savant chanoine ; c'est que le texte de* G *est antérieur à celui de* M ; *il est plus long, et contient plusieurs incidents qui manquent à ce dernier. Spécialement, en tout ce qui concerne les négociations qui ont abouti à la canonisation, le récit devient celui d'un témoin, qui a assisté à tous les événements. Il est évident aussi que* G *n'est pas l'original de* R ; *celui-ci, comme j'ai déjà dit, est une compilation abrégée, dans laquelle le texte de* P *est fondu avec un texte semblable à* M. *Toutefois le texte de* M, *quoique abrégé, n'est pas sans intérêt ; et quand l'édition de M. Legris aura paru, le dossier du saint sera complet ; nos lecteurs pourront juger par eux-mêmes des rapports qui existent entre les documents ; les PP. Bollandistes seront également à même de donner dans les* Acta Sanctorum *l'édition définitive de la biographie de S. Laurent de Dublin.*

Quant aux Miracles, la liste citée ci-dessus donne (1) la collection que nous publions ici, suivie de l'épilogue (et c'est bien là sa place) qui dans B[1] *précède ces Miracles ; (2) une deuxième collection de 137 Miracles classés selon leur caractère ; (3) une troisième collection de 77 Miracles, qui paraît identique à la deuxième des collections citées p. 123, note 4.*

Il est à remarquer que de tous les manuscrits de notre texte, c'est B[1] *qui s'approche le plus près de* G.

Les questions que m'a posées M. Legris m'ont obligé de revoir encore une fois la chronologie proposée dans l'introduction, et de modifier un peu les dates antérieures à l'élection de S. Laurent au siège de Dublin. Je dois avouer que l'année 1152 n'est pas, comme j'avais pensé, la date de la mort de Gilla-na-naem II, évêque de Glendalough ; c'est seule-

ment la dernière mention qu'on a trouvée de lui. La première mention qu'on ait de son successeur Cinaed O'Ronan est de 1166. Un Comarba *ou successeur de S. Coemgen, c'est-à-dire un abbé de Glendalough, Dunlang úa Cathail, est mort en 1153 (Four Masters,* s. a.). *C'est lui probablement que S. Laurent a remplacé à l'âge de vingt-cinq ans. Quatre ans plus tard, il a refusé l'évêché du même lieu. On arrive ainsi à fixer la date de la mort de Gilla-na-naem II, et la succession de Cinaed O'Ronan à 1157, date jusqu'ici inconnue ; et les autres dates s'arrangent comme suit : naissance de S. Laurent, 1128 ; retour de captivité, 1140 ; élection comme abbé 1153 ; refus de l'évêché 1157. Il n'avait donc à sa mort que cinquante-deux ans. Mais une vie si agitée et si austère n'explique que trop bien une mort prématurée.*

CHARLES PLUMMER.

Oxford, 12 mars 1914.

INDEX NOMINUM

Index locorum

LE PAPE SAINT PIE V.

Les Archives Vaticanes renferment parmi les mélanges disparates dont se composent les volumes des Varia politicorum, *trois pièces fort curieuses, qui apprennent à mieux connaître le caractère et la vie du grand pontife que fut S. Pie V : I.* Informatione delle qualità di Papa Pio Quinto et delle cose che da quelle dipendono *(t. XI, fol. 30-36v).*

II. Relatione dell' infermità et morte di Papa Pio Quinto et d'altri particolari *(t. XVI, fol. 818-827v).*

III. Vita di Pio Quinto *(t. XVII, fol. 351-362v).*

*Ces pièces ne sont que des copies de la fin du XVIe siècle. Mais, outre qu'elles font partie de recueils où des transcriptions de documents du meilleur aloi alternent avec des originaux inspirant toute confiance, elles portent encore en elles-mêmes des marques d'une authenticité incontestable. Les deux premières relations ont dû jouir d'une certaine vogue à leur apparition. Du num. I, Léopold von Ranke signale un exemplaire à la bibliothèque royale de Berlin ainsi qu'à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan [1] ; on le rencontre aussi à la Bibliothèque nationale de Paris (Manuscr. ital. 203, fol. 362), ainsi que le num. II (ibid., fol. 352) [2]. Aux variantes que j'ai relevées, on pourra se convaincre de la parfaite conformité des textes. Ni l'un ni l'autre ne trahit le nom de son auteur et ne fournit aucun indice, qui permette de le deviner. Mais il est aisé de constater que le premier informateur, très au courant de la curie romaine, surtout des fonctionnaires de second ordre qui tâchaient de se pousser et d'y faire carrière, résidait dans la Ville Éternelle, d'où il écrivait cette lettre d'*avvisi [3] *à quelque haut dignitaire ecclésiastique,*

[1] Le manuscr. de Milan a la cote F. D. 181. (*Die römischen Päpste im XVI. und XVII. Jahrhundert,* t. I, Berlin, 1838, p. 359-64, en note). Le texte des trois bribes rapportées par Ranke est identique au nôtre. L'auteur ne semble pas s'être douté qu'il s'agit d'un seul et même document.

[2] Ranke le signale également (ibid., p. 378, note 1), mais sans indiquer la provenance de son exemplaire.

[3] Ce système d'information devint fort à la mode vers la moitié du XVIIe siècle ; voir la consciencieuse *Étude critique sur quelques recueils d'avvisi* de Dom R. Ancel (*Mélanges d'archéologie et d'histoire,* XXVIII, 1908, p. 115-139). Les *libelli famosi* et les *lettere d'avvisi* sévirent bientôt à Rome avec tant d'arbitraire et de méchanceté, que Pie V finit par les dénoncer comme un danger public. Ce fut un des derniers actes de son pontificat. *Bullarium Romanum,* ad d. 17 martii 1572.

intéressé à s'instruire des manèges d'un personnel inférieur, qui dans l'ensemble lui était fort connu. Pareilles missives étaient ordinairement sollicitées par les nonces du Saint Siège ou par des cardinaux éloignés de la curie apostolique ; l'homme d'affaires, qu'ils entretenaient à Rome, était chargé de les renseigner au sujet des mille surprises de la vie quotidienne. C'est dans ce cercle d'agents ecclésiastiques, voire dans les secrétaireries d'ambassade qu'il faudra chercher à découvrir le nom de l'auteur anonyme.

Le récit de la dernière maladie du pape, de sa mort et des premiers incidents qui suivirent émane apparemment d'un diplomate, très familier avec le Vatican. Ce qui le désigne, c'est le soin qu'il prend de signaler à son maître les candidats papables, et un conflit de préséance, qui vient d'éclater au premier jour des funérailles entre les ambassadeurs de l'empereur et de la république de Venise et quelques cardinaux diacres. Il écrit ce jour-là, qui est un samedi ; or le samedi était choisi de préférence à Rome par les diplomates étrangers pour mettre au point et expédier leur courrier de la semaine. Et comme d'autre part il fait remarquer que le pape est mort le 1er mai, un jeudi, que les cardinaux de Rome tinrent leur première congrégation la veille du jour où il rédigea sa dépêche et que celle-ci fut composée au début des neuf jours de funérailles, les cardinaux devant entrer en conclave le 12 mai [1], il faut en conclure que ce second document date du 3 mai 1572. Le récit d'ailleurs mérite toute créance. Il nous est garanti par une source absolument indépendante et de premier ordre. En effet, dans son Diarium pontificatus Pii PP. V, nempe ab obitu Pii IV anno 1565 usque ad annum II pontificatus Gregorii PP. XIII [2], *le maître de cérémonies, Cornelius Firmanus, rapporte à son tour la première réunion des cardinaux après la mort du pape et l'affront infligé aux ambassadeurs de Vienne et de Venise. Les deux versions sont identiques, comme le montrent les extraits du journal de Firmano, reproduits plus loin en note aux passages correspondants du message diplomatique. Il saute aux yeux en outre que les deux textes n'ont aucun lien de parenté.*

Si l'on examine ensuite à quelle époque fut rédigée la première pièce, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est impossible de la fixer avec rigueur. Trois noms, cités par l'écrivain, vont servir de points de repère pour une détermination approximative : Ormaneto [3], Commendone, Claude Aquaviva. Il est dit en effet que, pour l'exécution des réformes à Rome, le

[1] Cf. plus bas, p. 207, num. 15.

[2] Bibliothèque Vaticane, Ms. 985. Si je ne me trompe, le texte de ce journal n'a jamais été publié.

[3] Notre auteur écrit à tort Ormanetto. Il m'est passé sous les yeux une foule de lettres de ce prélat. Toujours il signe *Ormaneto*.

pape a principalement recours aux bons offices d'Ormaneto : « In disporle, ordinarle et esseguirle poi si vale dell' opera dell' Ormanetto[1] » . Or Nicolas Ormaneto n'arriva à Rome que le 8 juillet 1566, comme il en avise lui-même le cardinal Borromée dans une lettre du 10 de ce mois : « Lunedì sera (8 juillet) gionsi qui à salvamento. Havendo N° S^re inteso « per aviso del Casale ministro di camera della mia venuta... mos- « trò di vedermi volontieri et si degnò raccogliermi con molta benigni- « tà, dicendomi che voleva servirsi di me in questo suo pontificato, et mi « toccò in particolare della riforma di Roma, quale desiderava sopra tutte « le cose[2]. » Il fut ainsi dès son arrivée à Rome associé à la réforme de la cité, et n'exerça point d'autres fonctions, les quatre années qu'il y vécut. Vers le même temps, toujours d'après le même informateur, le cardinal Jean François Commendone jouissait d'un haut crédit à la cour pontificale. Le pape, dit-il, « in consultare li negotii di stato et le relationi dell'altre faccende correnti con principi, volentieri ode il cardinal Comendone, ma molto più Farnese[3]. » Or Commendone fut nommé cardinal le 12 mars 1565 durant la dernière année du règne de Pie IV, tandis qu'il remplissait la charge de nonce apostolique auprès du roi de Pologne. Il se proposait de rentrer à Rome aussitôt après l'avènement de Pie V, lorsque son homme d'affaires, Jean André Caligari, lui annonça à Trente, par lettre du 26 janvier 1566, qu'il avait incessamment à rebrousser chemin et à se rendre à la diète d'Augsbourg : « Nostro Signore ha risoluto », lui écrit-il, « che V.S. Illma non venga altrimente à Roma, ma vada subito in Augusta, ad aspettar il complimento della legatione.[4] » Les Archives Vaticanes conservent toute une liasse de lettres datées de 1566, où Caligari communique à son maître pérégrinant hors de l'Italie, tous les menus incidents de la vie romaine et des réformes de mœurs, tentées par le nouveau pape[5]. Enfin le 9 octobre 1566 il lui fait part que « Nostro Signore ha risoluto col cardinale Alessandrino, che V.S.Illma faccia l'intrata publica et solenne et habbia il concistoro publico[6]. » Cette réception officielle eut lieu le 5 novembre : « Die martis 5 novembris, R^mus cardinalis Commendinus descendens a conventu B. Mariae de Populo associatus a collegio [des cardinaux] venit ad palatium ; ubi, quia novus cardinalis, fuit receptus a Sua Sanctitate in publico Consistorio cum cerimoniis debitis et consuetis[7]. » A partir de ce jour, il se vit

[1] Voir p. 194, num. 3.
[2] Bibliothèque Ambrosienne, Ms. F. 37 Inf., lettre holographe 155.
[3] P. 194, num. 3.
[4] Archives Vaticanes, Serie Principi, t. XXIII, let. 82.
[5] Ibid. Ces lettres constituent un dossier fort instructif pour les débuts du pontificat de S. Pie V.
[6] Ibid., let. 143.
[7] Firmanus, *Diarium*, fol. 38.

mêlé aux affaires importantes de l'Église, qui se traitaient à Rome; et le pape, quoique fort défiant de sa nature, finit par écouter volontiers les conseils du nouvel arrivé : « Volentiere ode il cardinal Commendone ». Cette collaboration intime se prolongea environ deux ans. Le 18 septembre 1568 « Smus Dominus tenuit secretum Concistorium, in quo inter alia fuit destinatus Legatus de latere ad Imperatorem Revmus cardinalis Commendonus, qui tunc erat in civitate Veronae »[1], où il prenait ses vacances automnales. C'est donc entre ces deux dates (5 novembre 1566 — 18 septembre 1568) qu'il faut placer la rédaction de la pièce qui nous occupe.

Il y a peut-être encore moyen de serrer de plus près le second terme. A deux reprises il est fait dans ce document une mention particulière du secrétaire Claude Aquaviva et de son parent Giulio, qui devint cardinal en 1570. On constate une première fois qu'ils étaient très liés avec Don Antonio Carafa, élevé au cardinalat le 24 mars 1568. C'est aussi une date à noter pour l'âge du document. Plus loin on ajoute : « Li Signori Acquavivi incertamente sperano, et si sforzano di rendersi meritevoli appresso il Pontefice. Claudio ha domestichezza con Altaemps ; mediante il vescovo suo fratello, con Farnese et Urbino. Giulio con questi due per le medesime cause...[2] *» Or Claude Aquaviva embrassa la règle de la Compagnie de Jésus le 22 juillet 1567*[3]*. Cet événement imprévu causa une si vive rumeur dans la haute société, que les* Avvisi di Roma *du 26 juillet 1567 en répandirent la nouvelle au-dehors :« Martedì passato,» c'est-à-dire le 22 juillet, « il signor Claudio Acquaviva, fratello del Duca d'Atri, dopo cena si presentò à Sua Santità per ottenere la benedittione, volendo egli entrare nella congregatione deli Teatini*[4]*. Il che intendendo Sua Santità, li disse che vi pensasse bene prima, et ch'egli era giovane nobile et virtuoso, che poteva vivere al secolo et salvarsi, come religioso et huomo da bene. Rispose ch' erano due anni ch' era di questa voluntà ; però che si contentasse di farli gratia della sua benedittione. Il papa replicò se voleva nulla. Rispose che havendo egli sodisfatto alcuni suoi pochi debitucci, che non haveva più bisogno di cosa veruna di questo mondo, nè più altro gli occorreva, che di nuovo supplicarla della sua santissima benedittione. La quale alhora Sua Santità la gli dette in*

[1] Ibid., fol. 71.

[2] Pag. 197 et 199, num. 5 et 7.

[3] A. Astrain, *Historia de la Compañia de Jesús en la Asistencia de España*, t. III, 213.

[4] A cette époque on confondait souvent les Jésuites avec les Théatins. C'est ainsi que l'ambassadeur de France en Espagne parle dans une lettre du 2 janvier 1572 du « duc de Gandie (S. François de Borgia), general de l'ordre des Theatins ». (Douais, *Dépêches de M. de Fourquevaux ambassadeur du roi Charles IX en Espagne 1565-1572*, t. II (Paris, 1900), p. 412.

forma amplissima. Et con essa subito se ne andò al convento di detti Teatini con somma maraviglia di questa corte, per le rare qualità sue, et per essere famigliare et ben amato da Sua Santità sin da principio del suo pontificato [1] ». *Ainsi le document en question est antérieur au 22 juillet 1567, jour où Claude Aquaviva se retira de la cour pontificale, et postérieur d'autre part au 5 novembre 1566.*

La troisième pièce que nous nous proposons de publier est une courte biographie de S. Pie V, qui, outre les détails nouveaux qu'elle apporte, a le mérite d'avoir été écrite avant les ouvrages de G. Catena (1586), J. A. Gabutius (1605) et A. Caraccia da Rivalta O. P. (1615), auteurs bien informés des plus anciennes Vies parues jusqu'ici. Ce précis d'une grande exactitude historique a été composé du vivant de Côme I de Médicis, grand duc de Toscane, « *hora Gran Duca di Toscana* [2] ». *Or Pie V lui conféra ce titre le 27 août 1569, et Côme mourut le 21 avril 1574. L'auteur rappelle encore la cession que fit le cardinal Morone de son évêché de Modène en faveur de Fra Sisto Visdomini de Côme O. P., à savoir le 16 novembre 1571* [3]. *C'est donc entre cette dernière date et le 21 avril 1574 qu'il a composé son opuscule, en ayant soin de cacher son nom, si tant est qu'il ait voulu en faire mystère. Car il s'est trahi, à l'endroit même où il fait l'éloge de Fra Sisto Visdomini, consacré naguère évêque :* « *a cui non molto innanzi havevo io nell' opera che scrissi della* Nobiltà della città di Como, *predetto questa et altre dignità maggiori per il molto valore et per molta bontà c'ho conosciuta in lui* [4]. » *Or il parut en 1569 à Venise un livre, ayant pour titre :* La Nobiltà della città di Como, descritto da Thomaso Porcacchi da Castiglione Arretino, con la tavola delle cose notabili. *A la page 122-24 l'écrivain exalte la large hospitalité qu'il a reçue à Varenna, village situé sur la rive orientale du lac de Côme, dans la maison d'un gentilhomme appelé Menapace Visdomini. Tant le père que ses cinq fils y sont complimentés en des termes fort flatteurs, mais surtout le cadet, Fra Sisto O. P., dont le talent et la vertu présagent les plus hautes destinées:* « *Ma il Padre Frate Sisto, servendo a Dio sotto l'habito de' frati Predicatori, con molto ardore camina non pure al colmo delle scientie, nelle quali in questi suoi verdi anni è consumatissimo, onde per ciò sostentate in Bologna honoratissimamente conclutioni, volsero eleggerlo publico lettor di quel fioritissimo studio, ma anchora alle dignità ecclesiastiche ; in modo che, se alcuno per rispet-*

[1] D'après une copie contemporaine, qui se conserve aux Archives de l'État à Naples, *Carte Farnesiane*, N° 260, fasc. 14.

[2] P. 210, num. 20.

[3] C. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. III, p. 269.

[4] P. 215, num. 25.

to della doctrina et della vita essemplare è degno d'esser promosso a gradi maggiori, egli veramenta ne è degnissimo. »

Nul doute, le précis biographique que nous examinons a pour auteur Tommaso Porcacchi, infatigable érudit du XVIe siècle [1], *qui s'est rendu surtout célèbre par son livre :* L'Isole più famose del mondo, *et ses traductions italiennes d'historiens grecs et latins. Cette dernière entreprise le contraignit à émigrer dès 1559 à Venise ; il y demeura jusqu'à sa mort, qui survint en 1585* [2]. *C'est donc là, selon toute vraisemblance, qu'il se trouva en situation de composer sa Vie de S. Pie V. Venise en effet était un centre d'informations, où affluaient les nouvelles de toutes les cours européennes et de l'Orient* [3]. *Comme les diplomates de la sérénissime république excellaient parmi leurs pareils, ils s'appliquaient à renseigner leur gouvernement avec non moins de circonspection et de vérité que d'empressement. Cela est surtout remarquable au XVIe siècle pour tout ce qui concerne Rome et le Vatican. Il ne faut donc pas s'étonner qu'écrit dans un milieu où l'on était si bien avisé, le petit ouvrage de Porcacchi s'appuie sur une documentation solide et variée. Ce qui surprendra davantage, c'est que les trois pièces, que nous publions aujourd'hui, soient demeurées si longtemps inédites.* V. O.

[1] Voir la liste de ses ouvrages, que l'on pourrait encore allonger, chez Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres,* t. XXXIV, p. 263-70.

[2] Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VII, parte 2a, p. 231 (Modena, 1778).

[3] Ancel, l. c. p. 119.

I

Informatione delle qualità di Papa Pio Quinto, et delle cose che da quelle [1] dipendono.

(Archiv. Vatic., *Varia politicorum*, t. XI, fol. 30-36v).

1. Nostro Signore nacque nel 1504 nella terra del Bosco et la maggior parte del tempo è vivuto [2] con persone humili et religiose, essendosi sin da pueritia essercitato molto in operationi spirituali. Hà l'animo composto, di maniera che poche ò nissuna passione possono in lui, come negli altri huomini ordinariamente sogliono

[1] Quello — [2] visso

potere. Principalmente è pieno d'un santo zelo, et hà volto tutti li suoi pensieri a rimuovere li costumi corrotti, et gli abusi (1) per ridurre l'auttorità di questa Santa Sede à quella grandezza et splendore, che altre volte prima è stata, non pretermettendo in ciò cosa alcuna nè perdonando nè à spesa nè à fatica, secondo che tutte le sue attioni apertamente dimostrano. Et per questo si puo credere che Sua Santità in alcune cose demostri più rigore et severità, che non farebbe, perciochè nel conferire le gratie, come quella che hà solamente consideratione à meriti delle persone, non si cura delle circonstanze, secondo che alle volte sarebbe necessario per qualsivoglia rispetto considerabile, nè à requisitione d'alcuno la giustitia sia punto alterata, ancora che sia senza dare scandalo, et con essempio d'altri Pontefici potesse fare.

2. La natura di Sua Beatitudine è un poco escandescente, et da questo viene che subito ch' essa vede ò intende cosa, che offenda la bontà et candidezza dell' animo suo viene un poco in colera (2) la quale però prestissimo le passa.

Non è di prima impressione, ma pigliata che l'hà, è più difficoltosa à lasciar la cattiva che la buona, et [3] massimamente da quelle persone, che non hà prattica.

Sopra tutto è patiente in ascoltare ognuno et specialmente le persone povere et basse (3), è benigna et mansueta nel rispondere mostrando haver [4] dispiacere quando non può consolare altri di quello ch' è ricercata.

È liberale in [5] donare et sovvenire luoghi pij et à buoni; et in

[3] *om.* — [4] d'haver — [5] nel

(1) La réforme des mœurs fut dès le début de son pontificat la pensée dominante de Pie V. Le 19 janvier 1566, Mgr Caligari écrivait de Rome au cardinal Commendone : « Avanti la coronatione », qui eut lieu le 17 janvier, « Sua Santità fece publicare un bando in effetto contra malos mores dal governatore di Roma, il quale si crede serà observato ad unguem» (Archiv. Vaticanes, *Principi*, t. XXIII, let. 77). Et le 6 février suivant, après avoir rapporté quelques châtiments exemplaires infligés par le pape, il ajoute : « Sua Santità vole che i suoi bandi siano molto osservati, et non vole ciancie » (ibid., let. 91). Même réflexion de la part de Michele Soriano, qui fut ambassadeur de Venise à Rome de 1568 à 1571 : Le pape «è di vita esemplare et di costumi irreprensibili con un sì rigoroso zelo di religione, che vorria l'eguale in ognuno ; e per questo corregge gli ecclesiastici con riforme e con bolle, ed i laici con decreti ed avvertimenti. » (Albèri, *Relazioni degli ambasciatori veneti al senato*, t. X, p. 200).

(2) Michele Soriano (l. c.) observe : « È Sua Santità di complessione collerica e subita, e s'accende in un tratto in viso, quando sente che le dispiace. »

(3) Ibid. : Le pape « è però facile nelle udienze e ascolta tutti ».

beneficare li suoi servitori,secondo il creder de molti, eccede li termini.

È sospettosa, et facilmente non crede alle relationi, et consigli d'altri, perchè sà quanto possono gl' interessi privati et publici.

Alle volte non è rissoluta, come ricercarebbe il bisogno, per non havere esperienza delle cose del mondo. Il che et il molto * potere in lei l'ultime persuasioni in alcune cose ben spesso l'hanno fatto mutare di proposito.

8. In consultare li negotij di stato,et le relationi dell'altre faccende correnti con Principi,volentieri ode il cardinal Comendone (1), ma molto più Farnese, all' auttorità et esperienza del quale molto defferisce (2).

Hà in molta stima il parere di Morone (3) circa l'institutioni et riforme. In disporle, ordinarle et esseguirle poi si vale dell'opera dell' Ormanetto (4), del Binarino, di Giovanni

* *om.*

(1) Voici comment s'exprime à ce sujet l'ambassadeur de Venise à Rome, Paolo Tiepolo, dans un mémoire lu au sénat de la Sérénissime République, le le 12 mars 1569 : « Il cardinal Commendone vien apprezzato per la bontà, ingegno, dottrina ed esperienza delle cose del mondo ; però il Pontefice, che in pochi ha fede, è stato solito cercare il consiglio suo nelle cose più gravi. » (E. Albèri, l. c. p. 186).

(2) Ranke (l. c. p. 354-55) prétend à tort que le cardinal Borromée joua un rôle prépondérant dans le conclave où Pie V fut créé pape. Cet honneur revient au cardinal Alexandre Farnèse. Celui-ci manœuvra avec tant d'habilité et une si sage lenteur qu'il força l'archevêque de Milan à abandonner la candidature du cardinal Morone, pour se rallier à celle du cardinal Alessandrino.

(3) Ceci est d'autant plus surprenant,que dans le dernier conclave Pie V fut l'adversaire le plus irréductible du cardinal Morone, sans qu'il songeât le moins du monde à sa propre exaltation. Car il déclara souvent à l'ambassadeur vénitien, Michel Soriano, « che non pensò mai al papato, et che non andò mai per diverticoli » (Albèri, l. c. p. 201).

(4) Cf. plus haut p.189. S. Charles Borromée, tandis qu'il remplissait les fonctions de secrétaire d'État près de son oncle Pie IV, avait confié à Nicolas Ormaneto la tâche de travailler à la réforme de la ville et de l'archidiocèse. Émerveillé des résultats obtenus en trois ans, il avait vivement engagé Pie V à le mander à Rome. Le 5 juin 1566, il écrit au cardinal Alciato, qu'il lui en coûte énormément de se séparer d'Ormaneto : « V.S. Ill[ma] assicuri poi Nostro Signore che, quantunque il levarmi la persona del detto Monsignore sia come privarmi della mano destra, nondimeno che per servitio di Sua Santità et del ben publico mi par un hora mille anni di vederlo costà, dove spero che Sua B[ne] ne haverà quel frutto ch'ella s'è proposta » (Milan, Biblioth. Ambrosienne, Ms.F. 37 Inf., minute originale 110). Aussi Caligari constate-t-il dans une lettre écrite le 20 juillet 1566 au cardinal Commendone que « dopo la venuta dell' Ormanetto, Nostro Signore preme molto in questa reformatione del clero di Roma, et si fanno congregationi spesse davanti Savello sopra ciò come vicario di Sua Santità, et alcuna davanti

Oliva (1), della natura, costume et fine de quali in questo luogo, se bene non sarebbe in tutto fuori di proposito, nondimeno come non molto necessario alla nostra intentione io lasciarò di parlare.

La Santità Sua naturalmente è gioviale et piacevole, se ben per accidente pare d'altra dispositione; et di qui viene che volentieri domesticamente ragiona con Monsignor Cirillo suo Mastro di Casa (2), il quale con le sue piacevolezze essendo huomo destro et accorto diletta Sua Beatitudine et profitta sempre à se stesso, et ad altri.

Monsignor Datario (3), con l'occasione che hà dell' officio, ogni dì più si accommoda à crescere di grado nella sua gratia, et à farsi conoscere per huomo sincero, et è in[7] tanto presso à Sua Beatitudine che può giovare in altro, che infartrebeneficij.

4. Chi volesse far venire all' orecchie di Sua Santità cose di consideratione, quando non si trovasse altra via, si potrebbe servire dell' opera del Coppiere (4), di Don Serafino (5), et del Guarda-

[7] *om.*

Sua B^ne^, la quale vole in ogni modo reformare questo clero, al quale, come male avezzo et invecchiato ne mali usi, pare troppo aspra questa sferza. Pure bisognerà che la beva » (Archiv. Vaticanes, *Principi*, t. XXIII, let. 115).

(1) Caligari écrit le 27 juillet au cardinal Commendone : « Si continuano le reformationi della reforma di Roma davanti à Savello. Nella quale, oltre i suoi efficiali, v' intravengono Monsr Ormanetto, il Priore di Fuligno et uno Oliva Perusino, tutti homini spirituali et grati à Sua Santità » (Ibid., let. 116). Faut-il identifier le Prieur de Foligno avec Binarino ? Jean Oliva, prêtre de Pérouse, monta sur le siège archiépiscopal de Chieti le 14 janvier 1568 (Eubel, l. c. p. 331).

(2) Le 8 janvier 1566, rapporte dans son *Diarium* le Maître de cérémonies, C. Firmanus, le pape Pie V « deputavit illo mane Magistrum suae domus Reverendum D. Bernardinum Cirillum, qui alias etiam, tempore fel. re. Pauli Quarti eodem officio diligentissime functus fuerat » (Bibl. Vaticane, Ms. 985, fol. 6r). « Molto huomo da bene », au témoignage de l'envoyé Florentin Bobbi (8 janvier 1566, Florence, Archivio Mediceo, filza 3591).

(3) Le 10 janvier 1566 « pontifex deputavit suum Datarium, Revmum D. Archiepiscopum Maffeum »(Firmano,l.c. fol.6v).Marc' Antonio Maffei,archevêque de Chieti jusqu'en 1568, fut compris dans la troisième promotion de cardinaux faite par Pie V le 17 mai 1570.

(4) D'après Paolo Tiepolo (Albèri,l. c. p.175),cet échanson était entré au service du cardinal Ghislieri, le futur pape Pie V, et ne l'avait jamais quitté depuis. Il figure sous le nom de Messer Matteo da Foligno, sur un rôle fragmentaire de la maison de ce cardinal, publié par Moroni *(Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, XXIII, p. 76).

(5) Don Serafino Grindelli, chanoine régulier de Latran et aumônier intime de Sa Sainteté, originaire comme lui de Bosco, près d'Alexandrie en Piémont, ne se distingua point par une extrême délicatesse dans le maniement des som-

robba, il quale però forse anderà più riservato degl' altri due, con quali, havendoli Sua Beatitudine per semplici et buoni, familiarmente ragiona ; et si intende che ne piglia piacere.

Ma volendo stringere qualche prattica importante per cavarne rissolutione, è necessario andare per mezo del Cardinale Alessandrino (1) et del Segretario (2), li quali intervengono in tutte le deliberationi.

Il Mastro di Camera (3) è buono instrumento à queste operationi ; per il che havendo esperienza et giudicio, et continuamente l'orechia del Principe non è maraviglia, che possa mettergli molte cose in consideratione, et anco persuadergliene.

Degli altri Signori, parlando de' vecchi, non vedo chi più facilmente di Theodosio possa far certi officij, il quale hà la cura de memoriali, che si danno a Sua Beatitudine.

De nuovi non sò alcuno che habbia ardito[8] ò ardisca di fare esperienza dell' humanità del Principe, con tutto che il San Galletti

[8] ardire

mes d'argent, que son auguste maître lui remettait pour faire la charité. Il périt de mort violente : on le trouva un matin étranglé dans son lit. (P.L. Bruzzone, *Serafino Grindelli* dans la *Revista di storia, arte, archeologia della Provincia di Alessandria,* XI, 1903, p. 7-20 ; cf. *Analecta Bollandiana,* XXIII, p. 515-16).

(1) Michel Bonelli, neveu du pape et appartenant comme lui à l'Ordre de S. Dominique où il prit le nom de Michel en souvenir de son oncle, fut créé cardinal, le 6 mars 1566, sur les instances de tout le sacré collège. Le pape lui fit d'abord, en consistoire secret, un long sermon sur la dignité et les graves obligations du cardinalat. (C. Firmanus, *Diarium,* fol. 15).

(2) Le 16 janvier 1566, Mgr Caligari écrit de Rome au cardinal Commendone : «Segretario in capite è Messer Hieronimo Rusticucci da Fano, segretario vecchio di Sua Beatitudine », c.-à-d. du cardinal Alessandrino, «giovane cortese et di buona speranza » (Archiv. Vatic. *Principi,* XXIII, let. 75). Son crédit est considérable, s'empresse d' observer l'épistolier dans sa lettre du 6 février 1566: «M. Hieronimo Rusticucci segretario del papa è tanto favorito che è cosa stupenda, et è giovane molto gratioso et cortese. Pour gagner ses bonnes grâces, envoyez-lui un petit présent ». (Ibid. let. 91). L'ambassadeur Paolo Tiepolo accentue encore la note en plein sénat de Venise, mais sur un autre ton. Le pape, dit-il, di chi ha buona opinione difficilmente crede male.... Gli sono andati molti richiami del segretario suo, massime ch'egli accetti presenti, co' quali si afferma ch'egli è fatto ricco di più di scudi 100,000 ; ma quasi che non l'habbia creduto, l'ha conservato nella grazia sua, e gli ha concesso cose che gli fruttano più di scudi 12,000 all'anno ». (Albèri, l. c. p. 175). Le 17 mai 1570, la pourpre cardinalice récompensa le beau zèle du secrétaire.

(3) Le 28 avril 1566, C. Firmano fait mention dans son journal de « R. D. Seraphino Canonico regulari et Alexandrino Casalio magistro Camerae Suae Sanctitatis » (L. c. fol. 22r).

sia assai arischiato, pure et da lui et da altri si può cavare qualche profitto.

Et perchè molte volte può accadere che un solo non sia bastante à finire un maneggio cominciato, non potendo essere per tutto et sempre in un luogo, è ben sapere l'unione, et corrispondenze che sono frà loro, et così ancora l'emulationi et le gare, acciochè l'huomo sappia da chi può haver favore, o impedimento.

5. Li vecchi servitori sono tutti uniti à tenere adietro li nuovi in tutti quelli modi che possono, et la meta loro è di attraversarsi al Mastro di Camera, il quale è seguitato da una parte de nuovi, et tra lui et il segretario è competenza principale [9].

Ma perchè poi ciascuno è mosso de suoi particolari interessi, trà vecchi medesimi come trà nuovi è ancora qualche divisione.

Il Segretario mostra di tener più conto del Coppiere, et di procurar più per lui, che per alcuno degli altri ; di che Giustiniano (1) et Theodosio, che si veggono levare l'occasioni, non poco si gravano. Il Scalco (2) cerca di star bene con tutti et vecchi et nuovi, et si stringe più con Vincenzo Vitelli (3), che con altri.

Il Guardarobba è urtato [10] un poco dal Coppiere, parendoli che si faccia un poco [11] inanzi ; ma esso attende à far li fatti suoi alla muta et è unitissimo con Don Antonio Carrafa (4), sicome sono il Segretario Claudio, et Giulio Acquaviva (5).

Il San Galletti mostra essere amico all'uni et agli altri, se bene adherisce un poco più à quello, et non può tolerare come si dice che li magnati non tengano conto di lui ; et per questo non si accosta nè al segretario nè al Mastro di Camera.

[9] singulare — [10] escitato — [11] (u. p.) troppo

(1) Giustiniano Orsino de Foligno, camérier secret de Sa Sainteté (Arcangelo Caraccia da Rivalta, *Vita del B. papa Pio V* (Brescia, 1622), p. 63.

(2) Du temps qu'il était encore cardinal, Pie V avait déjà à son service le même maître d'hôtel, qui s'appellait Don Francesco Brinosa (P. Tiepolo, l. c., p. 175 ; et Moroni, l. c., vol. XXIII, p. 76).

(3) Le 23 janvier 1566, le journal de C. Firmano (f. 10^{r}) fait mention « Ill^{mi} D. Vincentii Vitelli, capitanei custodiae Suae Sanctitatis ».

(4) Mgr Caligari écrit à son sujet le 26 janvier 1566 au cardinal Commendone : « Il Sr Antonio Caraffa, già coppiere di Paolo 4to, è stato chiamato et fatto cameriere secreto et participante da Sua Santità. Et se vive, lo farà cardinale, perchè è costumatissimo et literato molto, et è tutto di V. S. Illma » (Archiv. Vatic., *Principi*, t. XXIII, let. 82). Il reçut en effet le chapeau de cardinal le 24 mars 1568. Ce fut un prélat d'une éminente vertu et d'un grand savoir philologique. Nommé bibliothécaire S. R. E., il fut à la hauteur de sa tâche. Baronius déclare que sans les appuis du cardinal Ant. Carafa, les *Annales Ecclesiastici* n'auraient jamais vu le jour.

(5) P. 190.

Don Serafino è congionto con il Segretario et con il Coppiere, li quali seguitano Alessandrino (1),et frà loro è grandissima unione.

Il Lucatello è congiunto con il Mastro di Camera, con il quale tengono l'Acquaviva, M. Federigo Donati medico, et l'Ormanetto.

M. Nicolò Vichi [12], auditore di Alessandrino, si attraversa al Segretario, et non s'intende bene in tutte le cose con Monsignor Antimo da Castello (2), contra il Camaiano (3), il quale doppo l'andata del fratello in Spagna non conviene molto con il Mastro di Camera, et non pare da molti giorni in quà più in tanta gratia quanto prima di Sua Santità.

6. Li fini di prenominati, et l'inclinatione che hanno ai Cardinali di questa Corte sono li seguenti per sapere come altri possa guadagnarli, et conseguentemente valersi dell' opera loro.

Ciascuno di essi hà la mira d'acquistarsi [13] utile et honore, ma l'uno più dell'altro.

Il Segretario è di poche parole, ritirato et vigilante in conservarsi la gratia, destro in pigliare occasioni per acquistare et si trattiene con molti Signori,ma più con Farnese (4), et il suo fondamento è in Sua Beatitudine.

Il Coppiere camina per la medesima strada,ma non è tanto riservato nel parlare, et non aspira à grandezza.

Theodosio desidera di essere accomodato un poco meglio, et à questo hà la mira ; et se egli potesse, farebbe certamente più ch'egli non fà, et mostra grande affettione al Cardinal d'Urbino (5).

Giustiniano non hà così elevati desiderij et è inclinato à Sermoneta (6), et Araceli (7).

[12] Vecchi — [13] acquistar

(1) Voir plus haut, p. 196, note 1.

(2) Le 16 juin 1570 « S^{mus} Dominus deputavit suum Datarium R. P. D. Antimum de Marchisinis de Civitate Castelli, qui canonicus S. Petri et Referendarius (C. Firmanus, l. c. fol. 135^{r}).

(3) Dès le 2 juin 1567 «D. Honofrius Camaianus Aretinus Praesidens Camerae apostolicae ». (C. Firmanus, l. c. fol. 51^{r} et 83^{v}). Dans une lettre du 9 décembre 1565 il rappelle au Duc de Florence qu'il est depuis cinq ans au service du Saint-Siège (Florence, Archiv. Mediceo, filza 518/695).

(4) Alexandre Farnèse, créé cardinal par son oncle Paul III, le 18 décembre 1534.

(5) Jules della Rovere, fils du duc d'Urbino François Marie et créé cardinal par Paul III le 27 juillet 1547.

(6) Nicolaus Caietanus de Sermoneta, créé cardinal par Paul III le 22 décembre 1536.

(7) Clemente Dolera, général de l'ordre des FF. Mineurs, créé cardinal par

Il Scalco hà bell' animo, et osserva molto Pacecco (1) et Arragona (2).

Il Mastro di Camera con le carezze et con il mostrare di conoscere il suo valore facilmente si acquistarebbe, il quale hà l'animo elevatissimo, hà grande intelligenza con Gambara (3), et Correggio (4), et stringe sopra tutto con Morone (5).

7. Don Antonio Carrafa stà in grandissima gelosia della gratia di Sua Santità massimamente sperandone gratia et honore, ma lo riconosce per li meriti della sua casa et per li suoi, questo apertamente si tiene con il Camerlengo (6) ; ma più con Buoncompagno (7), Comendone (8) et Sirleto (9), et con le creature di Paolo 4°.

Il Guardarobba insiste nei medesimi vestigij et inchina assai à Santa † '' (10).

Li Signori Acquavivi incertamente sperano, et si sforzano di rendersi meritevoli appresso il Pontefice. Claudio hà domestichezza con Altemps (11), mediante il vescovo suo fratello con Farnese et Urbino. Giulio con questi due per le medesime cause et

'' Croce

Paul IV, le 15 mars 1557 et depuis appelé souvent le cardinal d'Araceli, qui, était la résidence des Généraux franciscains à Rome.

(1) Francesco Paceco, créé cardinal par Pie IV le 31 janvier 1560.

(2) Inico de Avalos, chevalier de l'ordre de S. Jacques, créé cardinal le même jour ; on l'appelait le plus souvent le cardinal d'Aragon.

(3) Jean François de Gambara, créé cardinal par Pie IV, le 31 janvier 1560.

(4) Jérôme de Corrigio, créé cardinal par Pie IV à la même date.

(5) Jean Morone, créé cardinal par Paul III le 2 juin 1542. Il mourut à Rome le 1 décembre 1580, âgé de 72 ans « tota urbe collacrymante » (Eubel, l. c. III, p. 30, note 11).

(6) A l'époque où fut rédigé notre document, le camerlingue S. R. E. était Vitellozzo Vitelli, créé cardinal par Paul IV le 15 mars 1557. En effet «die veneris 19 novembris [1568] hora 2^{a} noctis obiit R^{mus} cardinalis Vittellius, Camerarius, qui nondum pervenerat ad 37 annos. Et officium camerariatus die sequenti S^{mus} Dominus dedit Rev^{mo} cardinali Alexandrino » (C. Firmano, l. c. fol. 74).

(7) Hugues Boncompagno, créé cardinal par Pie IV, le 12 mars 1565, succéda à Pie V sous le nom de Grégoire XIII.

(8) Voir plus haut, p. 189.

(9) Guillaume Sirleto, créé cardinal le 12 mars 1565 par Pie IV. Il mourut à Rome le 6 octobre 1565, « vir excellenti doctrina et pietate ». (Eubel, l. c. p. 46, note 6).

(10) Prosper Santacroce, créé cardinal par Pie IV, le 12 mars 1565.

(11) Marcus Sitticus de Altaemps, créé cardinal, le 31 janvier 1560, par Pie IV, dont il était neveu.

con Amulio (1) et Gesualdo (2) per occasione havute, et [15] con Morone et Gambara per diversi rispetti.

Il Sangalletti seguita Sforza (3).

Et degl' altri, poichè non hanno la mira tanto alto, ciascuno si governa secondo il suo giuditio.

A Sua Santità sono molto confidenti et domestici il Fiscale (4), et il Commissario della Santa Inquisitione ; questo è tutto di Gambara, et quello di Vitello (5), come intendo hà da certi dì in quà acquistato anco il Segretario con un certo modo, di che il tempo sarà buon giudice, &.

II

Relatione dell' infermità, et morte di Papa Pio Quinto et d'altri particulari.

(Archiv. Vatic., *Varia Politicorum*, t. XVI, fol. 818-827v).

8. Cominciò à mezzo Marzo il Sommo Pontefice ad esser travagliato più del solito del mal suo di rene, che s'inacerbì di maniera che cominciò à rendere l'urina mischiata con putredine et sangue ; per lo che vennero i Medici in cognitione come haveva [1] di dentro ulcerate le reni et la vessica, con dubbio anco che [2] havesse la pietra per li acerbi cruciati et dolori, che sentiva nell' urinare (6), senza potervisi dare molti rimedij sì per la qualità del male sì per la vecchiaia, sì anco perchè Sua Santità era mal' obediente a' medici, volendo pigliare troppo gran quantità del suo antico familiare rimedio ch' era il latte d'asina, il quale le [3] causava tal debilitazione di stomaco, che non poteva poi ritenere il cibo.

[15] *om.*

II. — [1] havea — [2] ch'anche — [3] gli — [4] dopoi

(1) Marc Antoine Amulio, créé cardinal dans le même conclave.

(2) Alphonse Gesualdo, créé cardinal le même jour.

(3) Le 2 juin 1567 « D. Ioannes Baptista Bizonus procurator fiscalis » est cité par C. Firmano, l. c., fol.51r.Il remplit en effet un rôle considérable au cours du procès, qui aboutit à la réhabilitation des Carafa, neveux de Paul IV.

(5) Cf. p. 199, note 6.

(6) L'ambassadeur vénitien en parle le 12 mars 1569 comme d'un mal invétéré : « Era tenuto nel cardinalato poco sano, perchè pativa nell' urina grandissimi cruciati quali alcuna volta lo condussero fin presso a morte ; e generalmente si credeva ch'egli avesse la pietra, e non potesse molto vivere » (Albèri, l. c. p. 181).

Onde Sua Santità, se bene pareva migliorata alquanto, nondimeno era declinata, et estenuata molto (1). Non ostante questo, volse dapoi, contra il volere di tutti li medici, lunedì alli XXI del passato andare alle sette Chiese (2), il che gli diede non poco nocimento. Perciò sabbato passato alle cinque hore di notte fù soprapreso da una sincope et mancamento tale, che fù pensato esser morto ; et furono spediti corrieri della sua morte. Nientedimeno si rihebbe per modo che Domenica mattina ammesse il Sr Principe d'Urbino all' audienza et al bacio de' santissimi piedi, il che non havea potuto far prima. La Domenica notte poi gli vennero li medesimi accidenti, ma non però così gravi.

9. Lunedì mattina hebbe in animo di celebrare, ma non potendo andò à messa et prese il santissimo sacramento. Il detto giorno, à mezo dì, li tornò il medesimo mancamento, et più grave che prima, di maniera che credendo il Sr Marc' Antonio Colonna et il Sr Gironimo Bonello (3) che havesse espirato, per ogni buon rispetto, trovandosi Roma piena de soldati, commandarono che fussero serrate [5] le porte di [6] Palazzo Apostolico, et che la guardia de' cavalli leggieri si armasse ; et spargendosi voce per Roma della sua morte, corsero molti armati alle pregioni di Torre di Nona et di Corte Savella per rompere le carceri, et liberare li prigioni, com' è costume di questa città in simili casi. Ma furono trattenuti da questi [7] Signori di casa Savella, finchè giunse avviso [8] non esser vera la morte di Sua Santità, ma essersi rihavuta da quell' accidente. Et subito fù posta diligenza per far marchiare li soldati alla volta di Viterbo, et Sua Santità andò poi così mancando di virtù vitale, che conoscendo mercore [9] vicina la sua fine, si fece vestire da frate per morire nell' humiltà dell' habito del Sacro Ordine suo

[5] chiuse — [6] del — [7] Illmi *add.* — [8] l'avviso — [9] mercole

(1) Le jour de Pâques, 6 avril 1572« Sanctissimus Dominus non interfuit [missae];sed post missam dedit benedictionem ad Cameras Rmi ab Ecclesia [cardinal della Chiesa], quae erat propre lodiam [la loggia] ubi dedit suam ultimam benedictionem solemnem qua melius potuit, et cum magno dolore » (C. Firmano, l. c. fol. 155v).

(2) Or, le 9 avril, il était tellement épuisé et souffrant, qu'il lui fallut plusieurs jours pour venir à bout de la bénédiction des Agnus Dei, sa dévotion par excellence. « Die mercurii 9 aprilis sanctissimus Dominus incepit consecrationem Agnorum Dei; et pluries dies postea fuit sequutus; non enim poterat pati propter suam infirmitatem, et solum incumbebat qualibet die per spatium horae, ut audivi » (ibid.).

(3) Le 4 novembre 1568, « Sanctissimus Dominus deputavit gubernatorem Burgi et capitaneum suae custodiae D. Hieronymum Bonellum, fratrem Rmi cardinalis Alexandrie » (ibid. fol. 73r).

Dominicano [10]; et quella sera le fù data l'estrema untione per mano di Monsignor Sacrista (1).

Giovedì poi il primo di questo su le XXII hore rese la benedetta anima al Sommo fattore nell' anno LXVIII di sua età (2). Il che saputosi subito per Roma, fù fatto un poco di tumulto popolare, et aperte non solo le sudette carceri, ma anco quelle di Borgo. Et il Bargello di Borgo nel volerle difendere fù ferito malamente, et fattosi otto homicidij quel giorno (3), sicome anco hieri seguirono molte questioni.

10. Con la sua morte hà perso [11] la Chiesa de Dio uno veramente [12] pio et santo pastore, osservantissimo della religione, tremendo castigatore de vitij, vigilantissimo et indefesso nelli negotij et nell' officio [13] et solo volto all' honor di Dio, et all' essaltatione di Sua Santa fede. Il quale nella gravezza di tanta infermità in [14] così lunghi cruciati et aspri gemiti hà mostrato un' ammirabile et incredibile patienza et humiltà, gettandosi alcune volte in quelli dolori inginocchioni avanti il Santissimo Crucifisso et pregar sua divina Maestà à liberarlo da tanti cruciati, se però non era à maggior sua gloria à raddoppiarli, et à provedere à sua santa Chiesa d'un buono et utile Pastore, che potesse attendere à tanto peso (4).

[10] domenichino — [11] veramente *add.* — [12] *om.* — [13] suo *add.*— [14] et

(1) « Die lunae 10 maii [1568], in sero, Sanctissimus Dominus deputavit suum sacristam, R. D. Iosephum Pamphilium de Verona, Ordinis S. Augustini, ac etiam magistrum cappellae » (ibid. fol 65v).

(2) « Die iovis, prima maii, hora 22 in circa Sanctissimus Dominus maxima cum devotione migravit ad coelum ; et eius corpus fuit purgatum, mundatum et indutum more solito. Die veneris 2a maii hora 14 fuit delatum corpus Pontificis ad basilicam sancti Petri a canonicis dictae basilicae ; et nullus cardinalis ex ipsius creaturis associavit illud, prout alias servari vidi ». (Ibid. fol. 156).

(3) Ces désordres et ces meurtres étaient traditionnels à Rome, à la mort de de chaque pape. Le dernier biographe de Pie V, M. Paul Deslandres, a eu tort, comme on le voit, de le contester pour le cas de ce pontife *(Saint Pie V*, p. 56).

(4) Tous les diplomates, accrédités à cette époque auprès du Saint-Siège, sont unanimes à admirer le caractère religieux et la sainteté du pape défunt. Voici comment Aurelio Zibramonte traduit son impression dans une lettre, qu'il écrit de Rome, le 1 mai 1572, à son maître, le Duc de Mantoue : « Hora che sone le 22 hore, Sua Santità è passata à miglior vita, havendo con grandissima patienza supportato il gravissimo dolore, in che è stato per l'acerbità del male. Et hieri essendo ravenuta un puoco, diceva : *Auge dolorem, Deus, auge patientiam.* Et confortò gli suoi à non sentir dolore della sua morte, perchè il successore suo sarà huomo da bene, mantenerà la lega, et presto si vedranno effetti notabilissimi contr'il commune nemico. Ho inteso che per il catarro grande Sua Beatitudine non s'è potuta communicare. D'il che ella fu come presage, quando il giovedì santo pigliò il santissimo sacramento per mano del Sr cardinal Alessandrino. Et udendo che Sua Signoria Illma diceva : *Corpus D. N. J. C. custo-*

Così è piaciuto alla bontà divina con simil' esempio di patienza et d'humiltà rendere più chiara la vita et fama sua, et fare quella benedetta anima tanto più meritevole della celeste patria.

11. Ancora che da parenti et intimi suoi sia stato molestato in questa infermità di fare alcuni Cardinali, non hà però voluto consentirli, sicome anco non hà voluto fare l'espeditione di due galere al Sr Michele Bonelli, fratello del Sr Cardinale Alessandrino, con dire di haverli dato assai et che le galere non erano sue, ma della Sede Apostolica. Tanto haveva à cuore [15] Sua Beatitudine questa santa impresa contra il Turco, che sino all'ultime parole hà tenuto ricordato che incaminino li suoi soldati contra il Turco. Et havendo nella sua stanza in un cassettino XIII mila scudi per donare et fare elemosine [16] di sua mano, sebene molti vogliono che fussero per mandarli al Bosco per servitio della sua Chiesa, due giorni avanti la sua morte fece chiamare il Depositario della Camera, et levarli, dicendo che sariano buoni per la lega. Nel che pare che sia assai verificato [17] quel detto dell' Abbate Ioachino, che sin da principio di questo Pontificato è sempre stato attribuito a questo santissimo Papa cioè *Morietur in bello, qui parabit volatum in perniciem impiorum.*

12. Et benchè Sua Beatitudine habbia speso gran somma di denari et fatte molte spese nella venuta del Turco à Seghet, nelle cose di Francia et d'Avignone, et già due anni per le cose della lega contra il Turco et in altre occasioni, con tutto questo s'intende che lascia in Castello oltre a 600 mila scudi per continuare sì degna impresa sicome bene si spera che habbia da continuare, lasciandosi intendere il gran Duca di non voler mancare di dar le sue galere al Sacro Collegio, nel modo che le dava al Papa, et intendendosi anco che il Sr Marc' Antonio Colonna, che stava dubbioso, si sià rissoluto di andare come prima, però che andando martedì ritrovarlo il Sr Cardinal Paceccho et l'Ambasciatore del Re Catholico, gli addimandorono se dissegnava ò nò d'andare. Et Sua Eccellenza rispose che pensava di nò, non essendo forse per contentarsi [18] di lei il nuovo Papa futuro, nè voleva correre pericolo d'esser poi revocato con poca sua [19] riputatione, et molto danno, et spesa. Et venendoli replicato se, quando sapesse di far servitio et piacere [20] à Sua Maestà Catholica, fosse per andare ò nò, Sua Eccellenza rispose di sì. Et all' hora l'Ambasciatore sudetto le presentò una lettera di

[15] cura — [16] elemosina — [17] *om.* — [18] contentare — [19] *om.* — [20] (et p.) *om.*

diat animam tuam, etc., rispose di se : *perducat animum nostram*, etc.» (Mantoue, Archiv. Gonzague, Ms. E. XXV, 3).

Sua Maestà che gli scriveva non dovesse mancare d' andare : il che doverà fare tanto più volentieri, quanto che nella prima congregatione fatta hier mattina dal Sacro Collegio fù confirmato generale della Chiesa tanto benemerito et atto a questo carico.

13. Il corpo di Sua Santità fù aperto giovedì sera, et trovatoli [21] ulcerata la vessica per tre pietre che vi haveva dentro, et hier mattina poi fù portato dalli Canonici in San Pietro con gran concorso di popolo à baciarli i piedi, et di là sarà trasportato alla sua chiesa et monasterio del Bosco, nell' edificatione della quale dicono havere speso intorno a 300 mila [22] scudi.

Detto corpo starà tutto hoggi in San Pietro per sodisfattione delle molte genti, che vanno à vederlo et riverirlo con farli toccare li Rosarij non senza lacrime, come se fusse un corpo santo : cosa invero insolita.

In detta Congregatione di hieri mattina (1) comparse l'Ambasciatore di Spagna, offerendo al Sacro Collegio le forze del suo Re, per servitio et protettione di questa Santa Sede, con mettere anco in consideratione et essortare à proseguir la lega, et gli ordini presi per la guerra contra il Turco.

Gli fù risposto con ringratiare Sua Maestà Catholica dell'offerta et con mostrare ogni prontezza da tutti nelle cose della lega. Et quanto alla causa Toletana (2) pensavano non occorrerli à far altro. Nella qual causa dicono che il Mastro di Camera, mandato à dì passati à portare la rosa alla Regina di Spagna, habbia anco portato al Re la sentenza assolutoria sottoscritta di mano del Papa.

Dopo quel di Spagna comparse in detta Congregatione l'Ambasciator Veneto facendo la medesima offerta, et instanza per le cose della lega ; al quale fù data la medesima risposta.

[21] trovandogli — [22] 30^{m}

(1) « Die Veneris 2 maii... fuit congregatio generalis cardinalium in camera paramentorum, in qua inter alia... fuit ordinatum Marco Antonio Columnae Capitaneo classis Ecclesiae contra Turchas et locatenenti Generalis totius Ligae, quod se praepararet pro expeditione contra Turchas, et sine mora, et fuit decretum quod pecuniae consignarentur pro necessariis... Deinde habuerunt audientiam a collegio cardinalium Marcus Antonius Columna, et oratores Regis Hispaniae et Venetorum » (C. Firmano, l. c. fol. 156).

(2) Il s'agit de l'archevêque de Tolède, Barthélemy de Miranda O. P., véhémentement soupçonné d'hérésie par les juges de l'inquisition espagnole. Pie V dès le début de son pontificat avait appelé à son tribunal la cause de ce prélat et obligé le gouvernement espagnol à lui envoyer à Rome le prévenu. Il ne lui fut pas donné de terminer le procès. La cause fut jugée par son successeur Grégoire XIII, tout à l'honneur de l'archevêque. (Cf. Gabutius, *Vita B. Pii Quinti*, Lib. III, cap. 2 ; *Acta SS.*, t. I de mai, p. 657).

14. Seguì dipoi il Sr Marc' Antonio Colonna, dicendo ch' essendo parso alla santa memoria di Pio Quinto dargli il carico che gli haveva dato, desiderava hora sopra di ciò intendere la mente et il volere di loro Signorie Illustrissime, alle quali per assicuratione loro et servitio della Santa Sede Apostolica, fece anco offerta della persona propria et d'ogni suo potere, sicome anco fù ultimamente fatto dal Sr Paolo Giordano, à quali furono rese le debite gratie.

Et quanto alle cose della lega ne fù data la cura alli Cardinali sopra [23] ciò da principio deputati, aggiungendovi solo gli Cardinali capi dell' ordini. Et sicome la confirmatione del Sr Marc' Antonio Colonna fù fatta per VII mesi, così fù anco deliberato di dar fuori, et depositare il danaro per la parte della Sede Apostolica [24] sarà di bisogno per tutto il detto tempo. Et hoggi il Cardinal Maffeo Vicecamerlengo è andato in Castello à levare denari per l'effetto sudetto et per l'occorrenza[25] del Conclave, et si è fatta congregatione della lega per espedir quanto prima il Sr Marc' Antonio. Et nella Congregatione generale di hieri mattina fù ordinato in oltre che si scrivesse al Gran Duca, che volesse inviare le galere alla volta di Civitavecchia con assicurarlo della restitutione di quelle et dell' osservanza delle constitutioni, che haveva con Pio quinto.

Fù anco confirmato il Governatore di Roma et deputato il Vescovo di Nepe [26] Governatore di Borgo et il Sr Gironimo [27] Capitano generale per la custodia del Palazzo Apostolico et del Conclave (1) con ordine di assoldare 1200 fanti à questo effetto.

Fù dopo letta, et giurata [28] da' Cardinali la Bolla di Pio Quarto sopra la confirmatione del Conclave (2).

Finalmente fù presentata dal Sr Cardinale Alessandrino una lettera della città di Narni, che dava querela che 500 armati della città di Terni fussero usciti à disturbare et occupare li loro confini, menando via bestiami, tagliando arbori, guastando seminati, et facendo altri mali dove che fù ordinato di mandare Commissario M. Giulio Ongarese, già Giudice di Borgo, per obviare ad ogni altro inconveniente, che ne [29] potesse succedere, et [30] pigliar informatione del fatto.

[23] di *add.* — [24] che *add.* — [25] occorrenze — [26] Negri — [27] Girolamo — [28] congiurata — [29] *om.* — [30] per *add.*

(1) Dans la congrégation des cardinaux, tenue le 2 mai, « D. Hieronymus Bonelli, nepos Pontificis defuncti fuit deputatus Capitaneus pro custodia Urbis, episcopus Nepesinus [Donatus Stampa, Officii S. Inquisitionis commissarius] fuit electus Legatus Burgi et Palatii, et fuit confirmatus Gubernator Urbis D. Montes de Valentibus » (C. Firmano, fol. 156r-v), qui fut nommé à cette charge le 22 mai 1570 (ibid. fol. 134).

(2) Bulle *In eligendis ecclesiarum* du 9 octobre 1562.

15. Per sugetti Papabili si sono nominati molti, cioè Morone, Trento, Augusta, Farnese, Montepulciano, Armignach, Lorena, Perugia, Pisa, San Giorgio, Varmiense,Paceccho, Correggio, Ferrara, Santa Croce, Buoncompagno, Crivello, Sirleto, Paleotto, Piacenza, et [31] Albano, pronosticando che la Sede vacante non potrà [32] se non andare in lungo, se la bontà di Dio non ci soccorre sicome bene si spera, et pregasi che sia per fare, per dar presto alla sua santa Chiesa un buon Pastore simile al passato. Quelli però de' quali più si ragiona sono Farnese, et Buoncompagno proposto da Medici ; et Farnese si intende che hà spedito Prospero Caffarelli Gentilhuomo Romano al Re di Spagna, et al S[r] Duca di Savoia (1).

[31] *om.* — [32] potria

(1) Le 3 mai 1572 le représentant du duc de Mantoue à Rome lui écrit : « Fra l'altre della rissolutione ch' ha presa il Sign. cardinale Alessandrino con le sue creature, di non voler andar nella persona d'alcun cardinale, che dubiti poter esser nemico alli Signori Duchi di Ferrara et Firenze ; nel che se persevererà, non è dubio che molti, per ragione humana parlando, saranno eschiusi » (Mantoue, Archiv. Gonzague, Ms. E. XXV, 3). D'autre part, voici les pronostics rapportés le 5 mai par l'abbé de Saint Solutor, envoyé du Duc de Savoie à Rome : Parmi les conclavistes « vi sono molti capi Italiani, i quali non vorranno condescendere alla volontà delli più potenti, sperando che con la stracca s'habbi finalmente da elleggere un suggetto debole et non interessato nelli maneggi di stati, sicome molti sono di parere che così fusse più util cosa per la Chiesa. Et nel numero di questi bassi si nomina il cardinal di Piacenza, il cardinal Sirletto et il cardinal Buoncompagno. Fra li potenti cardinali si nomina Farnese, Ferrara et Montepulciano, per rispetto del Duca di Firenze » (Turin, Archiv. de l'État, Lettere min., Roma, Mazza 6[a]). C'était aussi la pensée que l'ambassadeur impérial, Prosper d'Arco, communiquait à Maximilien II dans sa lettre du 10 mai : Beaucoup croient que le roi d'Espagne fera « ogni possibile per haver papa uno de gli cardinali suoi vassalli, et principalemente di quei più bassi et ch' hanno manco parentelle...Si dice chel cardinal Alessandrino propone per papa il cardinal di Piacenza ; et si crede che lo facci più tosto per non volerlo che per altro, perchè si sa che ordinariamente gli primi che vengono proposti sono exclusi. Il detto cardinale Alessandrino potrà giovar molto a quella parte alla quale si accosterà, perchè ha molti voti ; et si crede che farà finalmente tutto quello che vorrà il Re cattolico » (Vienne, Archives de l'État, Romana). Enfin à la veille du conclave, l'agent diplomatique du duc de Mantoue rappelle les chances des cardinaux Farnese et Buoncompagni : « Questi giorni è stato giudicato qui che fra gli Signori cardinali non vi fosse che havesse meglio di Farnese, presupponendosi che nella persona sua concorressero almeno trenta voti fermi. Nondimeno si vanno raffredando le cose sue et, come si tiene, perchè Alessandrino non sia per dargli gli suoi voti, nel quale Alessandrino, come liberamente Farnese dice, consiste il voler ò non voler che sia papa humanamente parlando... Si tiene che Boncompagno sia eschiuso per opera di Farnese et Ferrara, perchè l'habbino scoperto troppo amico di Firenze, se bene nell' intrinseco si crede che non vi

Questa mattina si sono incominciate l'essequie del Papa ; et dopo capella si è fatta congregatione sopra il dar ordine alle cose del Conclave, nel quale li Signori Cardinali finite l'essequie entreranno alli XII del presente. Et in detta capella è succeduto un poco di dissordine, che sendo andato l'Ambasciatore Cesareo, et quello di Venetia à seder à canto delli Cardinali Diaconi, secondo che li fù mostrato dal Coadiutore del Mastro delle cerimonie, detti Cardinali avvertirono gli Ambasciatori predetti che quello non era luogo loro. Et essi allegavano [33] per loro alcune ragioni ; ma vedendo che la cosa andava in lunga contentione, per men disturbo elessero cortesemente di [34] partirsi di capella (1), havendo [35] riconosciuto il tutto dall' imprudentia del detto Coadiutore, il quale sarà castigato dell' errore con esser cacciato dall' officio, &.

III

Vita di Pio Quinto.

(Archiv. Vatic., *Varia Politicorum*, t. XVII, fol. 351-362ᵛ.)

16. Pochi al tutto de' Pontefici Romani per la memoria che se n'ha da principii bassi o in più breve tempo, o se si guarda à perversi giudicij degli huomini, per più lontana strada son pervenuti à sommi honori nel modo che ci è arrivato Papa Pio quinto, il quale essendo frate privato di san Domenico, et venuto a Roma a piedi, nello spatio di XV anni ottenne il Magistrato della sacra Inquisitione, il Vescovato, il Cardinalato et in ultimo il Papato, nella creation del quale così manifestamente habbiamo veduto esserci con-

[33] assignavano — [34] *om.* — [35] poi *add.*

sia tanta amicitia, quant'è l'apparenza » (Mantoue, Arch. Gonzague, l. c.) Ce fut néanmoins le cardinal Hugues Boncompagni qui, grâce à l'habile initiative du cardinal Morone (C. Firmano, l. c., fol. 159ᵛ), fut créé pape sous le nom de Grégoire XIII, le 13 mai 1572, après 24 heures seulement de conclave.

(1) Voici la version du Maître de cérémonies : « Die sabbati 3ª maii, prima exequiarum papae... fuit magnus rumor inter aliquos cardinales, praesertim Medicem et Caraffam, et oratores Principum, qui, cum cepissent locum in primis sedibus prope portam Cappellae à dextris existentem considerato Introito et cardinales sequentes circulum illas sedes occupare haberent, volebant se ulterius ponere versus ultimos diacones. Quod diacones noluerunt pati ; et plura verba altercatoria fuerunt dicta ab utraque parte. Et tandem oratores discesserunt, nec amplius in exequiis comparuerunt. Ego non interfui, quia eram infirmus » (C. Firmano, l. c. fol. 156ᵛ).

corsa la sola pura et clementissima inspiration di Dio, che quantunque alla elettione di tutti sia concorsa sempre, a questa di lui nondimeno immediatamente è venuta al maggior bisogno della Republica Christiana, per renderne certi ch' egli è con noi sempre, per noi milita et per noi vince. Et perciò havendo il Signore Dio suscitato questo santo huomo, che con l'integrità et innocentia, ma con altretanta severità massimamente dove si trattava di religione et di giustitia, non havea rispetto a gratia o potentia d'alcuno, ci ha voluto avvertire ch' essendo egli sempre a difesa di noi, et a custodia, noi all' incontro emendando i nostri falli et rendendoci in colpa ci mostriamo, per quanto possiamo operare, ringratiandolo et lodandolo, sempre grati di tanti doni, et di tante gratie.

17. Nacque Papa Pio Quinto dell'antica ma homai debole et ridotta a pochi, famiglia di Ghisleri, che nondimeno in Bologna ha la dignità senatoria, et di Quaranta, nel Castello del Bosco del territorio di Alessandria, nello Stato di Milano, l'anno 1505 (1) à XVII di Gennaro, il giorno che si celebra la festa di santo Antonio, et perciò al Battesimo gli fu imposto il nome di quel Santo. Suo Padre si chiamò Paolo, et sua Madre Domenica Augeria: della quale nacquero anco due sorelle, Isabella, Gardina.

Essendo egli in età di XV anni, andò in Voghera a farsi frate di san Domenico, et si fece metter nome fra Michele. Quivi fece professione, et quivi prima, et poi a Genova, et a Bologna diede per alquanto tempo opera agli studij di filosofia et di theologia, et massimamente à casi di conscientia. Hebbe poi titolo di lettore et secondo il costume de' frati lesse filosofia nella terra del Finale a Vigevano, a Casale, et a Ravenna.

Fu fatto Priore a Sonzino et a Vigevano. Et nel Capitolo de suoi frati in Roma fu creato deffinitore.

Predicò alcune volte al Bosco sua patria, et in certi altri luoghi. Et fu Confessore d'Alfonso Davalo Marchese del Vasto, et de suoi figli.

18. Nel Capitolo del suo Ordine celebrato a Cesena, fu messo per Inquisitore contra la malvagità degli heretici nella Città di Como, nel qual officio si diportò in modo, che n'acquistò gran lode. Onde ne fu poi mandato a Bergamo a inquirer contra Vittor Soranzo, Vescovo di quella Città (2), dove essendosi con suo gran pericolo portato honoratamente, andò a Roma l'anno 1551, et quivi

(1) Plus exactement 1504.

(2) « 1558 April. 20, Sua Sanctitas decrevit hodie ecclesiam Berg. vacare attentis haeresibus per *Victorem Superantium* Venetum, praetensum episcopum confessatis, declarans omnia eius acta esse nulla » tiré des Actes consistoriaux, chez Eubel, l. c. p. 147, note 8).

poco dopo fu conosciuto di presentia da Gio : Pietro Carrafa Napolitano, Cardinale, che all' hora era Capo del Consiglio, et del giudicio della Sacra Inquisitione ; il quale prima per fama haveva di lui havuto notitia, et del valore, et dell' industria di esso nelle cose dell' Inquisitione era restato molto sodisfatto. Per la qual cosa essendo morto Fra Theofilo Tropiense, Commissario dell' Inquisitione, egli, per giudicio di Colleghi deputati, fu messo in quel luogo.

Essendo poi il Cardinale Carrafa creato Papa et detto Paolo IIII, fra Michele di Commissario dell' Inquisitione fu prima fatto Vescovo di Nepi et di Sutri (1), et appresso Prete Card^{le} (2) del titolo di santa Sabina (3) et Sommo Inquisitore (4). Indi hebbe da Pio IIII il Vescovato del Mondovì, (5) et mutato il primo titolo, n'hebbe un altro maggiore di santa Maria alla Minerva (6).

19. Morto Pio IIII et essendo vacata la Sede 29 giorni, standosi egli in quella sua perpetua quiete et temperanza d'animo ben composto, senza che a ciò pensasse punto, fuor d'ogni aspettatione delle genti (7) all' improviso divinamente i Cardinali si unirono, tuttochè privatamente ciascuno paresse che fosse per ricusarlo, et communemente tutti à VII di Gennaro 1566 lo dichiararono Pontefice Max^{o}, di che furono capi principali che gli diedero i voti i Cardinali Farnese et Borromeo, ancorchè prima il Cardinale Altaemps gli haveva liberalissimamente offerto il voto, et l'aiuto suo per farlo Papa. Et egli à prieghi di Borromeo et del Cardinale Colonna si contentò di farsi chiamare Pio Quinto.

Il dì della festa di santo Antonio suo natale, entrando egli nell' anno LXII della sua età, inanzi alla Chiesa di San Pietro, da Giulio della Rovere Cardinal di Urbino, secondo la cerimonia degli altri, fu coronato.

Nel principio del suo Pontificato si mise con gran suo pensiero et studio a emendare gli abusi, et ampliare la religione, et a rinovar la disciplina della vita, et dei costumi. Terminò che il Cardinal Gio:

(1) Le 4 septembre 1556.

(2) Le 15 mars 1557.

(3) Le 14 avril 1561.

(4) Le 14 décembre 1558 (Eubel, l. c. p. 37-38, note 8).

(5) Le 27 mars 1560.

(6) Le 15 mai 1565. Il semble qu'il fut tout d'abord créé cardinal à ce titre, qu'il échangea contre le titre de Sainte-Sabine le 14 avril 1561 (Eubel, l. c. p. 39).

(7) Ce n'est pas le lieu de faire l'histoire du conclave fort mouvementé, d'où sortit l'élection du pape Pie V. Mais il est à remarquer qu'au lendemain de la mort de Pie IV, le nom du cardinal Alessandrino passait déjà sous la plume des diplomates, comme un des plus papables.

Francesco Comendone, il quale tornava dalla legatione di Polonia, si ritrovasse presente alla Dieta de' Principi d'Alemagna, intimata da Massimiliano secondo Imperatore in Augusta, in nome della Sede Apostolica : il quale honore anco da Pio IIII a esso Cardinale era stato assegnato.

Non molto dopo diede il suo Cappello da Cardinale a Michel Bonello, figliuol di Gardina sua sorella, frate similmente di san Domenico, il qual giovane costumato, innocente, modesto et devote camina per le pedate di suo Zio (1).

Richiamò amorevolissimamente i Carrafa, che dal suo antecessore erano stati cacciati (2).

20. In questo mezo Solimano, signor de' Turchi, o per l'antico odio suo contra la Casa d'Austria, o per isdegno della vergogna ricevuta l'anno innanzi intorno a Malta, o forse per speranza che havesse d'ottener di presente quel che mai non havea potuto vivendo Carlo V. conseguire, venne in persona con più di 200 mila soldati in Ungaria per andar dove altre volte era stato sotto Vienna. Et dalla parte del mare mandò nell' Arcipelago un' armata di 180 vele, la quale tenendo in timore tutte le riviere nemiche, minaciasse i luoghi soggetti al Re Filippo et l'Isola di Malta; et in questo modo impedisse che dalle parti d'Italia non andasse soccorso all' Imperatore contra cui la guerra era fatta. Ma esso havendo perciò convocato la Dieta Imperiale in Augusta, nella quale i Principi Elettori gli promisero aiuto di 12 mila cavalli, et 60 mila fanti, adunato un buon essercito uscì con esso alla campagna. Il Papa gli mandò aiuto di danari. Emanuel Filiberto Duca di Savoia andò in persona con buona compagnia di cavalieri. Ma poi tornatosene a' suoi Stati, diede aiuto di 400 cavalli. Cosimo Medici, hora Gran Duca di Toscana, vi mandò 3000 fanti pagati. Et Alfonso d'Este Duca di Ferrara andò personalmente con molti gentilhuomini di valore et con 200 cavalli. Di Francia v' andorono il Duca di Ghisa

(1) Il n'en fut pas toujours ainsi. Au début de son séjour à Rome, le jeune cardinal se laissa aller à fréquenter un certain monde, qu'il n'aurait jamais dû connaître. Tous les diplomates du temps, accrédités auprès du Saint-Siège, en parlent dans leurs correspondances. Mgr Caligari, dans sa lettre du 20 juillet 1566, en écrit en termes voilés au cardinal Commendone : « Mi ha detto che ha visto con gl' occhi proprii che Sua Santità ha revocate le facoltà date al cardinale Alessandrino, il quale è in disgrazia sua per quello che le scrissi altra volta. Pare che una mattina, per tempo, Sua Beatitudine lo facesse dimandare et che non fosse trovato in palazzo (Archiv. Vaticanes, *Principi*, t. XXIII, let. 115). Ayant fait pénitence, il rentra plus tard dans les bonnes grâces du pape.

(2) R. Ancel, *Le procès et la disgrâce des Carafa. La révision du procès et la réhabilitation sous Pie V*, dans *Revue bénédictine*, XXVI (1909), 301-324.

giovane di molto valore, et assai altri Signori per desiderio di gloria, et per zelo christiano.

21. Il Papa confirmò a Fabritio Serbelloni et a Baldassar Rangoni alcune castella in feudo perpetuo nel contado di Avignone, delle quali havevan da Pio IIII havuto il feudo; et essendosi quei popoli in sede vacante ribellati, volle che i rebelli fussero castigati.

Applicò alcune Castella di 3000 scudi d'intrata al santo Ufficio della Inquisitione.

Visitò in persona le Chiese di Roma come santo pastore, et tolle diligentemente essaminare com' elle erano ben curate et custodite (1).

Ricevè gli Ambasciatori de' Principi, che vennero a rallegrarsi, et a tutti donò Agnusdei, et cose sacre.

Publicò Bolle (2) diverse contra le donne di mala vita et contra le pompe de' sacerdoti nel vestire.

Sospese i privilegij alla religione de' Cavalieri di san Lazaro (3).

Era in Roma uno Elia Circasso hebreo (4) vecchio et di gran facoltà, il quale essendo stato grande amico del Papa in minor fortuna, et pia et santamente fu ammonito a non dannar l'anima sua. Dalle quali parole compunto Elia, et illuminato dallo Spirito Santo, si convertì alla santa fede nostra et perciò fu solennemente per mano del Pontefice medesimo battezzato in san Pietro con tre suoi figliuoli, et chiamato Michele. Dopo la qual cerimonia volendo Pio V incitare gli altri, et mostrar d'haver havuto caro il guadagno di queste anime, gli concesse tutta la sua facoltà di prima, che importava 40 mila ducati et l'adottò nella famiglia sua de' Ghislieri, dandogli in Palazzo stanze Cardinalizie.

22. Volle che tutti i Vescovi andassero alla lor residentia (5),

(1) Il fit aussi la visite des églises situées hors de Rome. En voici un épisode, rapporté par le conseiller d'ambassade, Francesco Strozzi, dans la lettre qu'il écrivit le 16 novembre 1566 : « Il papa tornò da Porto lunedì... Trovò la chiesa della quale ha cura el cardinal Morone molto ordinata, et lo lodò... Di là andò à Hostia, e trovò la chiesa molto mal tenuta. E tornato qua, ha fatto romor grande col cardinale Pisani, et si dice che gli ha sequestrato tre mila scudi de' frutti, che vuole che vadino in reparatione della chiesa » (Vienne, Archiv. de l'État, Romana).

(2) Ou mieux *bandi*, édits, dont on peut trouver le texte imprimé à Vienne, Archives de l'État, parmi les mss. de la série Romana.

(3) Bulle *Sicuti bonus agricola*, du 26 janvier 1567.

(4) L'histoire de la conversion du Juif Élie, ami intime de Pie V, a défrayé toutes les biographies postérieures de ce pape.

(5) Le 26 janvier 1566, Mgr Caligari écrit au cardinal Commendone: « Nostro Signore deputò tre cardinali Morone, Perosa e Pisa à mandar tutti i vescovi

et diede carico et potestà all' Auditor della Camera che potesse privar qualunque non vi andasse.

Mandò il Vescovo del Mondovì suo Nuntio alla Reina di Scotia, con promissioni di soccorrerla, havendo essa domandato aiuto al Pontefice contra i Baroni di quel Regno heretici che la molestavano (1).

Miracolosamente con la santa sua benedittione et col commandare all' immondo spirito che uscisse, liberò una Donna spiritata, che gli era stata presentata innanzi.

Aiutò la Religion di Malta di denaro per fortificarla. Et essortò in publico Concistoro tutti i Cardinali a riformar le Corti loro, et a procurar che tutti fussero essemplari, diplorando le miserie de suoi tempi per la guerra di Ungaria et per quella, che di nuovo suscitò in Francia fra i Catholici et gli Ugonotti : alla quale mandò Sforza Conte di Santa Fiora con gente in aiuto de' Catholici. Et da Cosmo de Medici Duca di Fiorenza et di Siena hebbe similmente gente pagate per l'istesso aiuto.

Per la qual cosa il Papa terminò di riconoscere in parte esso Duca della prontezza sua, con accrescergli honori et titoli, et così lo creò Gran Duca di Toscana. (2)

23. In Ungheria morì Solimano Gran Turco intorno alla fortezza di Seghetto (3) che egli assediava. Ma Mehemet Bassà tenne secreta la morte di lui ; et intanto spedì a Constantinopoli al successore Selim, ch' entrò in possesso dell' Imperio, et andò all'Essercito. Intanto i Turchi dopo la morte di Solimano presero la fortezza di Seghetto essendovi prima restato morto d'un'archibugiata Nicolò Conte di Sdrim, Barone di sommo valore (4), et vi fu tagliato a pezzi tutto il presidio. Indi levò l'Essercito, et tornò alla volta di Constantinopoli.

A Malta morì Giovan Valletta Gran Maestro di quella Religione,

alla residenza et dice che non si vole servire di niuno di quelli, che sono concorsi qua alla Sede vacante. »

(1) Sur les négociations et la rupture de Marie Stuart avec le Saint-Siège et surtout avec Pie V, voir Pollen, *Papal negociations with Mary Queen of Scots during her Reign in Scotland, 1561-1567* (Edinburgh, 1901, CXLIII-555 pp. *Publications of the Scottish History Society*, vol. XXXVII). C'est une collection unique de documents de toute première valeur. Cf. *Anal. Boll.* XXII, 367-69.

(2) Par la bulle *Romanus Pontifex*, du 27 août 1569 (E. Palandri, *Négociations politiques et religieuses entre la Toscane et la France à l'époque de Cosme Ier et de Catherine de Médicis (1544-1580)*. Paris, 1908, p. 112-26. Cf. *Anal. Bol.* XXX, 501-503).

(3) Soliman le Magnifique mourut au siège de Sziget le 5 septembre 1566.

(4) Le comte Nicolas Zriny opéra des prodiges de valeur dans la défense de a place de Sziget. Il périt, en faisant sauter une grosse tour, qui tua 3000 Turcs.

il quale passò felicemente all' altra vita, lasciando di sè gran fama, per esser morto subito dopo la Vittoria, d' haver salvato quell' isola dall'impeto Turchesco (1).

Fu sostituito in luogo suo Pietro di Monte ch' era Ammiraglio, et fu cugino di Papa Guilio III et è huomo di gran valore et esperienza.

Selim Gran Turco (2) tuttochè prima havesse confirmato le capitolationi del Padre con la Republica di Venezia, nondimeno violando la fede sua, mosse senza alcuna ragione guerra al Senato Venetiano nel Regno di Cipro ; et fatto sbarcare in quell' Isola genti, il primo di Luglio del 1570 andò all' assedio della città di Nicosia; la qual dopo molti assalti la prese per forza ai 9 di Settembre et tagliò tutti a pezzi i difensori, et fece molti schiavi. Per la qual cosa Papa Pio volendo provedere d' opportuno rimedio a tanti danni de' Christiani, essortò Filippo Re di Spagna, et i signori Venetiani a contraher lega insieme : la qual dopo lunghe prattiche fu conclusa, et publicata in Roma a' XX di Maggio 1571, nel qual anno i Turchi havendo in Cipro assediato Famagosta a' 15 di Agosto l' hebbero a patti, non havendo Marc'Antonio Bragadino Capitano et Astorre Baglione Governatore più munitioni da offendere il nemico, et havendola con grande ardore difesa quanto più havea potuto. Mustafà Generale dell' Essercito Turchesco havendo obligato la fede sua di salvar tutti, rompendola poi malvagiamente fece morire i Capitani, et fare schiavi molti soldati, perdonando agli habitatori (3).

24. Intanto unitesi l'Armate del Papa sotto Marc' Antonio Colonna, quella del Re Filippo guidata da Don Giovan d'Austria General della Lega et quella de' Venetiani sotto il Generalato di Sebastian Veniero ; et andate alla volta di Lepanto incontrarono l'Armata Turchesca a Curzolari nel golfo di Lepanto con la quale a' VII di Ottobre attaccarono il fatto d'arme combattendosi dall' una et dall'altra parte con molto ardimento. Ma perchè in molti segni si conobbe apertamente che il Signore Dio, il quale

(1) Le siège de Malte dura du 19 mai au 11 septembre 1565, jour où la flotte se retira.

(2) Selim II (1566-1574) fut sur le trône une manière de roi fainéant ; mais il eut sous ses ordres des lieutenants éminents, formés par son père, Soliman.

(3) Tout cet exposé est d'une rigoureuse exactitude historique. Les historiens sont unanimes à reconnaître que Pie V fut l'artisan principal de la sainte ligue, conclue entre les princes chrétiens en mai 1571, et dont le résultat immédiat fut la glorieuse journée de Lépante. En fait, l'armée chrétienne ne profita guère de son triomphe ; et la marine ottomane, grâce à l'activité tenace de ses chefs, conserva sa prépondérance.

sarà con noi fino alla consumatione del secolo, ci volse aiutare, però la vittoria fu dal canto nostro così grande che mai per ventura non è stata la maggiore in Mare (1). In questa historia mi diffonderei più ampiamente, se convenisse a questo luogo; ma Andrea Menechini da Castelfranco, spirito di sublime et alto intelletto, la scrive diffusamente et con molto giudicio, et spero che tosto sarà posta in luce (2).

Papa Pio V° havuta così felice nuova, et riconoscendola dalla man benedetta di Dio, ne ringratiò con affettuose preci, et con molte supplicationi la Divina Maestà Sua (3) siccome anco per tutta la christianità si fece. Et subito non volendo mancare a così santa et così commoda occasione, spedì Gio. Francesco Comendone Cardinale Legato a Massimiliano Imperatore, et a Gismondo Re di Polonia; Michel Bonello Cardinale figliuol di Gardina sua sorella a Filippo Re di Spagna per negotii, et dopo lui a Bastiano Re di Portogallo, et a Carlo IX Re di Francia per indurgli a entrare in Lega (4) et opprimere in così commodo tempo così gran nemico del nome Christiano.

(1) Sur la bataille de Lépante voir les rapports de Don Juan d'Autriche et d'autres témoins oculaires dans J. Minutoli, *Altes und Neues aus Spanien*, t. I, p. 133-174.

(2) Je ne suis point parvenu à trouver quelque trace de cet ouvrage. A-t-il jamais paru ?

(3) Après la mort de Pie V, ses biographes ont rapporté que le pape avait eu plusieurs visions sur l'issue de la bataille de Lépante. Un document nouveau nous apprend en outre qu'ayant reçu le 20 octobre, par un courrier de Venise, l'annonce de la victoire remportée le 7 du même mois, Pie V raconta à l'agent diplomatique de la petite République de Raguse quels avaient été ses pronostics et comment il en avait discuté avec le cardinal Pacceco, le 16 octobre. Ce jour-là, le pape rencontrant à la congrégation de l'Inquisition le cardinal Pacceco, lui demanda « che giuditio era il suo sopra la armata della lega.Il quale rispose che era cattivo,perchè ella era lontana nelli mari nemici col tempo tanto inanzi,in modo che il mare et le tempeste la combatteranno per li nemici et trattaranno male.Al quale disse Nostro Signore che egli fa giuditio contrario, cioè che stando loro in quelli mari, li nemici, gonfij et furibondi per tante prosperità havute in Cipro,in Albania et per la Dalmatia, usciranno fuori dal golfo di Lepanto overo di Prevesa, et disprezzando li nostri verranno ad assalirli; et spero che Iddio benedetto essaudirà li prieghi di quaiche uno et ci darà la vittoria. Il quale pronostico N. Signore mi raccontò nella detta congratulatione,vantandosi et sodisfaccendo molto. Da Roma.li 24 di Ottobre 1571) » L. Voinovich, *Despeschen des Francesco Gondola, Gesandten der Republik Ragusa bei Pius V. und Gregor XIII. 1570-1573*, dans *Archiv für oesterreichische Geschichte*, t. XCIX, 2, 1909, p. 598).

(4) Les légations du cardinal Commendone et du cardinal Alessandrino furent confiées à leurs titulaires le 18 juin 1571 (C. Firmano, l. c. fol. 154r-v), donc plusieurs mois avant la victoire de Lépante. Le cardinal Bonelli rentra à Rome

25. In Roma Giovanni Morone Cardinale rinuntiò il suo vescovato di Modena in persona di fra Sisto Visdomini da Como frate di San Domenico (1) non pur letterato et di costumi incorrotti, ma dotto et pieno di essemplarità : a cui non molto innanzi havevo io nell' opera che scrissi della *Nobiltà della Città di Como,* predetto questa, et altre dignità maggiori per il molto valore, et per molta bontà c'ho conosciuta in lui. Et poco prima era stato d'ordine del Papa promosso Vescovo della Chiesa et Città di Saluzzo Gio. Maria Topparelli de' Signori nobilissimi di Liagnasco, frate anch' esso di San Domenico ornato d'ogni virtù et innocentissimo (2) ; de quali due Prelati illustri volentieri ho fatto in questo luogo memoria per esser da me conosciuti degni a' quali si attribuisca ogni lode et ogni honore,siccome spero in altri luoghi più opportuni far ampiamente conoscere al Mondo.

Hora questo Papa giamai lasciò di attendere à misterij sacri et agli ufficij publici, et tutto il suo diletto et pensiero era posto nell' utilità, et nella salute publica; con le quali assidue fatiche et attioni dopo l'haver tenuto il Pontificato sin l'anno 1572, questa commutò con una più felice et tranquilla vita, lasciando la Christianità orbata in tempo, che per le molte guerre et travagli si haveva maggior bisogno dell'opera sua. Et veramente tale è stata la vita di così segnalato Pontefice che può benissimo essere essempio ad altri non pure di viver religiosamente, ma d'osservar anco et effettuar la giustitia, la liberalità, et la gratitudine verso quelli i quali si conoscono essere et meritevoli et degni.Nè altro si deve concluder di lui se non che senza dubbio veruno possede et gode hora il premio di tante buone opere la sù presso quello, del quale era egli Vicario qui giù fra noi.

Così sia.

le 4 avril 1572, après avoir donné aux cours d'Espagne, du Portugal et de France une très haute idée de sa vertu, sinon de ses capacités diplomatiques. Il n'accepta aucun des riches présents qui lui furent offerts.Il est vrai que « le Pape son oncle lui a deffendu sur la vie, ne voullant point qu'on puisse dire ny penser qu'il l'ayt envoyé hors de Rome pour briguer dons ny bienfaicts. Et à mon opinion, Sire, que ledict Legat est homme de bien sans taccagnerie ne mallice. On m'a dict qu'il est ung peu collere, mais au demeurant de doulce conversation et sainte vie » (Donais, *Depesches de M. de Fourquevaux*, II, p.413).

(1) Voir plus haut, p. 191-192

(2) Nommé évêque de Saluces, le 3 décembre 1568. Il fut auparavant prieur du couvent dominicain de S. Maria delle Grazie à Milan, inquisiteur et provincial de Lombardie (Eubel, l. c. p. 308).

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

57. — * Rudolf Knopf. *Ausgewählte Märtyrerakten.* Zweite, neu bearbeitete Auflage, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1913, in-8, VIII-114 pp. (= *Sammlung ausgewählter kirchen-und dogmengeschichtlicher Quellenschriften,* zweite Reihe, zweites Heft). Prix : Mk. 2,50, relié Mk. 3.

Le recueil très pratique de M. Knopf, dont la première édition remonte à une douzaine d'années (voir *Anal. Boll.* XXI, 84) a eu un légitime succès. La nouvelle édition contient les mêmes textes, sauf que la version latine de la Passion des saintes Agape, Chionia et leurs compagnes a été remplacée par les Actes grecs publiés depuis par M. P. Franchi. Les textes ont été revus, et nous constatons que M. K. a fait droit à certaines de nos remarques ; mais l'ordonnance de la collection n'a pas été modifiée. Elle s'est enrichie de quelques références bibliographiques. Ces additions auraient pu être plus nombreuses et parfois mieux choisies. A propos de S. Justin il n'est fait aucune mention des travaux de M. P. Franchi (*Anal. Boll.* XXII, 89) et de M. Burkitt (*Anal. Boll.* XXIX, 203).

Le rappel du numéro de la BHL. et de la BHG. aurait été de quelque utilité pour le lecteur. Mais à quoi bon citer les articles de Thompson sur les martyrs de Lyon (*Anal. Boll.* XXXII, 448), et surtout le livre de A. Baumann, qui est un roman historique (*Anal. Boll.* XXVI, 331) ?

Les notes sur le texte de la Passion d'Apollonius parues dans les *Analecta,* XVIII, 50, ne sont pas de Mgr Duchesne mais de M. Max Bonnet (l'erreur est empruntée à Gebhardt), et nos remarques sur le Testament des XL martyrs se trouvent au t. XVII, p. 467-69. L'article de Pargoire, cité à propos de la même pièce sous le titre *Les XL soldats martyrs,* se rapporte à un tout autre groupe, comme le titre exact suffit à le montrer : *Les LX soldats martyrs de Gaza.* Je regrette, pour ma part, que les Actes de Dasius aient été maintenus dans un recueil d'Actes authentiques.

Leur intérêt littéraire est incontestable ; mais je persiste à croire (voir *Anal. Boll.* XXXI, 265) qu'on leur fait trop d'honneur en les admettant en si brillante compagnie. H. D.

58. — *Adolf HARNACK et Carl SCHMIDT. *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. XXXIX, 3, 4. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1913, in-8.

59. — H. GRESSMANN et W. LÜDTKE. *Evagrios Pontikos*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XXXV (1914), p. 87-96.

1°) A. HARNACK, *Das Leben Cyprians von Pontius die erste christliche Biographie* (= XXXIX, v-114 pp.).— La *Vita Cypriani* ou *Vita et Passio Cypriani* (BHL. 2041) fait partie, depuis le milieu du IVe siècle au moins, de ce que l'on peut appeler le *Corpus Cypriani*. Dans la liste de Cheltenham et dans les nombreux manuscrits que l'on connaît, elle est anonyme. Mais S. Jérôme (*De Viris*, 68) nomme Pontius, diacre de Cyprien, comme l'auteur d'une *Vita et Passio* qu'il caractérise de manière à ne laisser aucun doute. C'est bien celle que nous lisons encore, et que Hartel a publiée en dernier lieu avec les œuvres de Cyprien ; sa rédaction remonte, semble-t-il, à l'année 239. M. Harnack, en vue de l'étude approfondie de ce texte, commence par le reproduire d'après l'édition de Hartel à peine amendée en quelques endroits. Les conjectures intéressantes de M. P. Franchi, que nous avons signalées dernièrement (*Anal. Boll.* XXXII, 297), sont restées inconnues à M. H., qui accompagne son texte d'un commentaire courant et le fait suivre d'une traduction allemande que même les latinistes ne jugeront point superflue. A quelle catégorie d'écrits appartient l'œuvre de Pontius et quel profit l'histoire peut-elle en tirer ? Telles sont les questions principales que M.H. s'attache à résoudre. On convient généralement qu'avec les Actes proconsulaires et les lettres la *Vita et Passio* est une source de l'histoire de Cyprien. Toutefois, il est impossible de ne pas constater que la richesse d'information, du moins en ce qui concerne le héros, n'est pas en rapport avec l'étendue de la pièce ; mais on ne niera pas qu'elle ne soit très abondante en indications, pour qui sait la lire, sur l'histoire de l'église de Carthage au milieu du IIIe siècle. Ce n'est pas simplement une Passion, comme certains manuscrits l'intitulent ; le récit des poursuites, du jugement et du supplice du saint n'équivaut guère qu'à la moitié de l'ensemble. Ce n'est pas un panégyrique non plus, dans le sens strict du mot. M. H. consentirait à l'appeler du nom de *Lobschrift*, mais étant donnée la déclaration de Pontius, qui se propose de mettre en lumière les *opera ac merita* de son héros, en tenant compte aussi du choix des faits et de la disposition de l'écrit, il croit que la dénomination de biographie répond le mieux à son caractère. L'auteur a essayé d'y exprimer un idéal nouveau, celui de l'homme antique se fondant avec l'idéal du chrétien et de l'évêque. L'influence de la rhétorique se manifeste moins dans le cours du

récit que la préface ne le ferait attendre, et les intentions véritables de l'auteur ne sont point masquées par la convention. Celle-ci se manifeste surtout dans le style, qui ne manque pas de recherche. La personnalité de Pontius apparaît, dans son œuvre, sous un jour favorable. Il ne se met point en scène plus qu'il ne convient, mais seulement pour faire valoir discrètement, lorsqu'il le faut, sa qualité de témoin. Il fait ressortir les mérites du grand évêque sans chercher à les relever par l'éclat du merveilleux, et le songe prophétique qu'il rapporte avec quelque détail est le seul trait de ce genre qu'il ait admis dans son récit. Tout concourt à faire de la Vie de Cyprien un document des plus dignes d'attention, et M. H. s'attachant surtout à l'étude du vocabulaire chrétien de Pontius, cherche à fixer le type religieux qui se dégage de cette biographie. Le côté dogmatique et liturgique, conclut-il, y est réduit à peu de chose. La piété et l'obéissance, le mérite et l'honneur, la fuite du monde et l'exercice de la charité envers le prochain, une grande importance donnée à la hiérarchie, le tout imprégné d'idées militaires, telles sont les lignes principales du tableau sur lequel se détache la figure de Cyprien.

Nous n'avons pas à insister sur l'intérêt de ces conclusions, alors même qu'elles ne s'imposeraient pas toutes avec une entière évidence. Elles ne seraient pas nécessairement ébranlées dans leur ensemble, si l'on se refusait à adopter les idées de l'auteur sur la catégorie précise qu'il faut assigner à la Vie de Cypien et sur l'influence qu'elle peut avoir eue en hagiographie comme type littéraire. Il y a sans doute encore matière à discussion, et l'intervention de M. Reitzenstein, qui s'est déjà, en d'autres circonstances analogues, séparé de M. Harnack non sans éclat, ouvre un nouveau débat sur le problème des genres littéraires. Nous ne ferons ici que signaler provisoirement et pour y revenir, son travail *Die Nachrichten über den Tod Cyprians*, dans les Bulletins de la jeune Académie de Heidelberg, 20 novembre 1913.

2°) J. Martin, *Studien und Beiträge zur Erklärung und Zeitbestimmung Commodians* (= XXXIX, 4, IV-142 pp.). Depuis que le P. Brewer a proposé la solution révolutionnaire qui abaisse de plus de deux cents ans l'époque généralement assignée à Commodien, on n'a point cessé de se passionner pour ce problème d'histoire littéraire. Le P. B. a groupé autour de lui des partisans, mais il a aussi déchaîné la contradiction. Le camp ennemi ne désarme pas, et voici qu'après le récent assaut du P. d'Alès (*Commodien et son temps*, dans *Recherches de science religieuse*, 1911, n°s 5 et 6), M. Martin à son tour reprend l'offensive. Venant après tant d'autres, il ne pouvait guère prétendre à renouveler le sujet; mais il le connaît bien, et en expose toutes les difficultés, avec la clarté que comportent de pareilles discussions. L'œuvre de Commodien est d'abord étudiée sommairement, puis l'auteur examine tous les passages qui peuvent servir d'attache chronologique. Il affirme nettement que Commodien écrit

au cours des persécutions. L'ensemble des arguments est solide. Sur quelques points, cependant, on voudrait des raisons plus décisives. Ainsi, *Instr.* II, 17, 19 : *Si refrigerare cupis animam, ad martyres i,* n'est pas si évidemment une exhortation à visiter les candidats au martyre que M.M. semble l'admettre, et il n'est pas du tout démontré que ce vers soit comme la traduction de cette sentence de la Didachè, IV, 2 : ἐκζητήσεις δὲ καθ' ἡμέραν τὰ πρόσωπα τῶν ἁγίων, ἵνα ἐπαναπαῇς τοῖς λόγοις αὐτῶν.

Sans aller jusqu'à désigner, avec le P. Brewer, le sanctuaire auquel Commodien envoie ses lecteurs, je n'oserais répéter avec M. M. que « l'idée du tombeau des martyrs se trouve exclue » par le fait. L'auteur s'explique aussi sur la patrie de Commodien ; il est d'avis qu'il est né et a vécu en Syrie. C'est possible, mais c'est loin d'être démontré.

3°) H. Gressmann, *Nonnenspiegel und Mönchsspiegel des Euagrios Ponticos* (= XXXIX,4, 143-65 pp.). Les deux recueils de sentences dont M. Gr. publie le texte grec sont ceux que désigne ainsi S. Jérôme : *Evagrius Ponticus Iberita scribit ad virgines, scribit ad monachos* (Ep. 133 ad Ctesiph.). On les connaissait par la traduction latine de Rufin. L'original grec était inédit. M. G. s'est servi, pour la première pièce (πρὸς παρθένον) du manuscrit grec Barberin. 515 et de deux versions syriaques ; pour la seconde (πρὸς τοὺς ἐν κοινοβίοις ἢ συνοδίαις μοναχούς) de cinq manuscrits grecs (Barberin. 515, Vatic. graec. 703, Athos Protat. 22, Athos Russ. 635, Ottob. 486) et d'une version syriaque.

Dans l'article qu'il vient de publier en collaboration avec M. Lüdtke, l'auteur relève les variantes de la traduction arménienne des deux pièces d'après l'édition d'Evagrius par le P. Sargisean, Venise, 1907. Cette version n'est point faite sur l'original grec, mais sur une traduction syriaque, différente de celles que l'on connaissait jusqu'ici, preuve certaine de la vogue dont Evagrius jouit dans les milieux monastiques de Syrie. La παραίνεσις πρὸς παρθένον serait, d'après M. Gr., spécialement adressée à Mélanie, l'amie d'Evagrius. M. Lüdtke donne, en terminant, quelques indications sur la version slave fragmentaire de l'exhortation aux moines. L'exemplaire grec dont elle dérive l'attribuait à Nilus et non à Evagrius. Elle a été faite, à ce qu'il semble, en Bulgarie au XIVe siècle. H. D.

60. — * Louis Bertrand. *Saint Augustin.* Paris, Arthème Fayard [1913], 1 vol. in-8°, 462 pp. (A paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, 6e période, t. XIV, 1913, pp. 481-524, 726-66 ; t. XV, 1913, pp. 5-49, 241-75, 517-60, 757-94.)

Il y a deux personnages en S. Augustin : l'homme et l'auteur. Et de même que, dans le premier, l'ascète chrétien succéda assez tard au prosélyte tiède et volage, il faudrait distinguer, chez le second, l'évêque dédai-

gneux de la renommée, qui prodigua le meilleur de son zèle et de son talent aux fidèles d'une petite église d'une turbulente province, et l'incomparable penseur dont le génie se dévoila graduellement aux admirations de la postérité. M. L. Bertrand s'est interdit d'étudier le théologien et le docteur. Il a même, proportions gardées, résumé en traits assez sommaires le rôle considérable que le grand évêque d'Hippone joua, de son vivant, au moins dans les agitations locales de l'église d'Afrique. Son attention s'est concentrée avec une prédilection marquée sur la jeunesse d'Augustin et, plus spécialement, sur l'épisode pathétique de sa conversion. Ce drame intérieur, cette crise d'âme comme on dirait aujourd'hui, avec le travail sourd qui la prépare et la renaissance morale où elle s'achève, c'est proprement le sujet qui a tenté la plume de M. B.

L'histoire en a été écrite par le témoin le plus sûr et le mieux informé, par Augustin lui-même. Elle est claire en toutes ses parties et ne laisse place à aucune recherche bien originale sur la substance des faits. M. B. a parfaitement compris qu'il ne fallait pas songer à la renouveler ; mais il n'a pas cru impossible de la rapprocher de nous, en nous transportant au temps et aux lieux où elle se déroule. Il a surtout essayé de nous rapprocher d'Augustin lui-même. A la narration lyrique des *Confessions*, il a substitué un récit plus continu et plus expressif, non pas avec l'ambition de mieux dire, mais avec l'espoir d'aller plus droit à l'âme du lecteur moderne.

Par ce qu'elle a de plus délicat et de plus apprécié, l'œuvre ainsi composée nous échappe. M. B., écrivain, ne relève que de ses pairs. Mais après l'éclatant succès qui vient de saluer son livre, la curiosité se trouve piquée. Le public est en humeur de demander à tout le monde, nous compris, si le *Saint Augustin* de M. B. mérite créance pour les ornements que l'auteur y a mis du sien. Posée en ces termes, la question serait trop vague. Tout d'abord, en ce qui concerne le cadre du récit, il y a, nous semble-t-il, deux parts à faire. Ce que M. B. a observé par lui-même est décrit avec une vérité à laquelle rendront hommage tous ceux qui ont assez vécu en Orient pour revenir de l'éblouissement et de la surprise décevante des premières impressions. Rien de ce réalisme criard et superficiel des touristes qui ont traversé le pays, en quête de visions exotiques. C'est bien le monde oriental vu par des yeux très intelligents, longuement et lentement acclimatés à sa lumière et à ses aspects. Quant à dire jusqu'à quel point ce monde est resté celui où vécut Augustin, c'est une question un peu différente. Et à quelles conditions il est permis d'y ranimer le passé par des évocations archéologiques, autre question. Chaque fois qu'elle se pose, on éprouve l'ennui de se rappeler que M. B. professe une admiration sans réserve pour un romancier célèbre, qui a voulu aussi décrire Carthage et qui a fait de sa méthode, en croyant la justifier triomphalement, des apologies qui sont la négation même de tout sens historique.

Mais peu importe le décor, qui, en mainte partie, est hors d'œuvre. C'est dans le fond même du récit que l'apprêt littéraire se fait parfois trop sentir. Çà et là, le poète perce sous l'historien. Qu'on veuille bien nous entendre ! M. B. a traité ses documents avec la plus évidente probité. Mais, dans son effort sincère pour les comprendre, il lui est arrivé de les interpréter avec une logique en partie conventionnelle, la logique propre aux œuvres de fiction, où tous les actes d'un personnage se déduisent du caractère qu'on lui suppose et qui, pour être intéressant, doit être original. Esprit et sentiment, tout en Augustin portait la marque d'une forte individualité. Pourtant ce n'est pas ce côté exceptionnel de sa nature qui a été décisif à tous les moments de sa carrière, et c'est un peu trop le peindre en artiste que de le montrer toujours, fût-ce au prix de suppositions assez gratuites, dans l'attitude qui répond le mieux à son type idéal. Il n'a pas été constamment lui-même à ce point-là. Son histoire, telle qu'il l'a racontée, est d'une psychologie plus simple et moins tendue. Écrite pour rendre hommage à la grâce divine, elle fait mieux la part des réalités vulgaires et incohérentes qui sont dans la destinée de tout homme venant en ce monde. La rend-on plus vivante et surtout plus vraie en cédant à la tentation d'y chercher des scènes à effet ? Sans doute l'imagination a des droits et il est entendu qu'on n'y regarde pas de trop près si parfois elle les dépasse. Le lecteur est averti ; il sait ou devine la part de conjecture qui se mêle alors au tableau. Mais ces pages brillantes lui restent dans la mémoire, elles modifient la tonalité de l'ensemble et leur reflet se prolonge sur le récit qui les continue.

En quelques rares endroits, le commentaire force décidément le texte par trop de subtilité. Un exemple. Racontant sa première rencontre avec S. Ambroise, Augustin écrit dans ses *Confessions* (V, 13), au sujet du saint évêque de Milan : *peregrinaticnem meam satis episcopaliter dilexit.* M. B. voit dans ces mots : *satis episcopaliter,* « une petite malice à l'adresse du saint » (p. 202), et, devenant malicieux à son tour, il démêle chez Augustin un état hésitant de satisfaction naïve et de désappointement, qui a dû être provoqué par les façons d'Ambroise. Il se demande quelles façons et conjecture là-dessus un peu longuement. Tout cela est ingénieux, piquant, finement trouvé et, en soi, fort vraisemblable. Le malheur est que *satis episcopaliter* dit à peu près l'opposé de ce que M. B. en a déduit. A défaut d'un lexique, le contexte aurait dû l'avertir : *Suscepit me paterne ille homo Dei et peregrinationem meam satis episcopaliter dilexit. Et eum amare coepi primo quidem non tamquam doctorem veri... sed tamquam hominem benignum in me.*

L'entourage d'Augustin, le milieu où il vécut, amis, disciples, rivaux, protecteurs et adversaires, les sectes et les écoles par lesquelles il passa, la société chrétienne et païenne, l'état de l'Église et celui de l'empire sont également décrits, avec l'instinct du coloriste plutôt que par la méthode strictement objective. Sans abuser de l'érudition, il y avait pourtant

moyen de s'entourer d'une information plus rigoureuse. Cette lacune — il faut dire le mot — devient plus sensible à partir du moment où Augustin se trouve mêlé à tous les événements qui agitèrent alors l'église d'Afrique. Mais, comme nous l'avons déjà indiqué, passé le point où s'arrêtent les *Confessions*, M. B. semble perdre pied dans son sujet. Ou plutôt, ce sujet a cessé d'être celui qui l'avait d'abord charmé. Au lieu de se déployer à mesure que les horizons s'élargissent, le récit se hâte vers la fin ; l'histoire s'achève en biographie. Elle ne reprend son ampleur que quand M. B. trouve prétexte à décrire en un large tableau les pompes de la religion païenne ou l'entrée triomphale d'Honorius à Rome, le sac de la ville par Alaric ou l'invasion vandale. Mais alors c'est Augustin lui-même qu'on perd un peu trop de vue dans ces brillantes digressions. Cette remarque faite, il serait sans objet d'insister sur le détail.

Mettant à part la perfection de la forme qui le classe, à un rang d'honneur, parmi les œuvres littéraires, le *Saint Augustin* de M. B. est surtout un livre d'édification. Comme tel, aura-t-il l'heureuse fortune de plaire à tout le monde ? Nous n'oserions le lui promettre. Des censeurs sévères trouveront sans doute à y reprendre quelques fausses notes. Mais avant de se récrier, il ne serait que juste de se rappeler que les *Confessions*, dans le texte original du saint auteur, ont aussi effarouché certaines âmes pieuses. S. Jean Berchmans, à qui le P. Cepari les avait données à lire, les lui remit en disant : *Pater, lectio Confessionum S. Augustini non sapit mihi* (*Vita di Giovanni Berchmans, Fiammingo*, Rome, 1627, p. 59). Cette appréciation n'était pas inutile à rappeler ici, à raison de certains accès de sévérité auxquels l'opinion est sujette [1]. Nous voyons bien à quoi cette sévérité pourrait se prendre dans le cas présent, mais nous croyons voir mieux encore qu'elle serait très injuste si elle ne reconnaissait pas l'inspiration hautement chrétienne qui anime tout le beau livre de M. B. P. P.

61. — *Renardus GOEBEL. *De Ioannis Chrysostomi et Libanii orationibus quae sunt de seditione Antiochensium.* Dissertatio inauguralis. Gottingae, Dieterich, 1910, 1 vol. in-8°, 55 pp.

L'émeute d'Antioche contre Théodose a inspiré plusieurs discours à S. Jean Chrysostome et à Libanios. On n'a guère songé à se demander si ces deux séries oratoires n'auraient pas autre chose de commun que le sujet. M. Goebel s'est posé la question. La partie principale de sa dissertation est consacrée à prouver que Libanios a imité le discours de Flavien (XXI), que M. G. a raison d'attribuer à Chrysostome. Il y a, entre les deux discours, trop de ressemblances de pensée, d'ordonnance et de style qui

[1] Presque en même temps que l'édition originale, M. B. a fait paraître une « édition revue pour la jeunesse » (Paris 1913, 447 pp.).

ne s'expliquent point par l'influence de la rhétorique. Toutes ces ressemblances ne sont pas démonstratives. A celles que M. G. a sagement exclues, nous en ajouterions volontiers quelques autres. Ainsi, par ex., il n'y a rien à conclure du fait que les deux auteurs emploient le verbe κινεῖν (p. 25) pour désigner un phénomène surnaturel. Libanios s'en était déjà servi ailleurs avec la même acception (Cf. *Orat.* I, 86. F. 1, 125, 20. — XXIX, 5. F. 3, 65, 12. — *Epist.* 1242, l. 3. W. 588). Mais cela ne change rien à la conclusion.

Ce premier résultat acquis, il devient probable, de ce chef déjà, que Libanios a connu aussi les homélies II, XII et XIII, et tout à fait certain qu'il n'a pas ignoré les homélies III et XVII. Les autres sermons étaient trop uniment chrétiens pour prêter à une adaptation païenne. Libanios ne se contente pas toujours d'imiter : il corrige parfois les erreurs qui échappent à la parole improvisée de Chrysostome ; M. G. en cite quelques exemples.

Les autres parties de sa dissertation prouvent une solide connaissance de tout le sujet. Un appendice donne une liste chronologique des homélies *de statuis*, marquant un sérieux progrès, et ne cachant pas ce qui reste encore obscur. On regrettera seulement l'omission, dans le tableau, du discours XIX, d'ailleurs daté à la page 2. Quelques questions préliminaires : publication des sermons de S. Jean, son jugement sur les païens, ses relations antérieures avec Libanios sont sobrement et méthodiquement traitées. On me permettra de faire mes réserves sur la solution de la dernière.

Jean fut-il l'élève de Libanios ? Oui, répond M. G., avec un peu trop d'assurance. Sans doute il a su faire parmi les preuves alléguées, un choix plus rigoureux que celui de M. A. Naegele dans les Χρυσοστομικά (cf. *Anal. Boll.* XXVIII, 224) ; mais ce qu'il conserve semble trop peu solide pour légitimer pareille certitude. Rien ne démontre que le σοφιστὴς ὁ ἐμός, lequel était πάντων ἀνδρῶν δεισιδαιμονέστερος, fût Libanios, désigné ailleurs sous son titre officiel de σοφιστὴς τῆς πόλεως. Sans compter l'invraisemblance, signalée par M. P. Maas (*Sitzgsber. Preuss. Akad.*, 1912, pp. 1122 s.), d'un éloge étonné des veuves chrétiennes dans la bouche de Libanios, celui-ci ne manquait pas de rivaux dans la ville (cf. *Orat.* XLIII, περὶ τῶν συνθηκῶν), et de rivaux païens, capables de recourir à des moyens magiques (cf. *Orat.* I, 249. F. 1, 190, 17 s. — *Orat.* XXXVI. F. 3, 225 s.). On a remarqué, non sans raison, qu'à l'époque de la jeunesse de Jean, Libanios semblait être tombé dans un discrédit relatif, contre lequel il s'efforçait de réagir (Cf. L. Petit. *Essai sur la vie et la correspondance du sophiste Libanius*. Paris, 1866, p. 132, et la lettre 123). Quant au témoignage de Socrate, *h. e.* VI, 3, de Sozomène, *h.e.* VIII, 1 et des historiens qui en dépendent, il est singulièrement ébranlé par les inexactitudes qu'on a relevées en cet endroit même chez le principal auteur, Socrate (Cf. O. Seeck. *Die Briefe des Libanius*, dans *Texte*

und Untersuchungen, XXX, 1-2, p. 129); par le silence de Théodoret, qui connaissait de plus près les affaires d'Antioche ; par celui d'Isidore de Péluse, dans ses réflexions sur la lettre supposée du rhéteur à l'évêque ; enfin par celui de Palladios dans la vie de Chrysostome. Ce souvenir leur serait pourtant venu à point pour rehausser le mérite littéraire de leur héros. Libanios lui-même ne fait aucune allusion à Jean, dans ce discours πρὸς τοὺς οὐ λέγοντας (XXXV), où il se plaint du peu de zèle de certains anciens élèves à mettre à profit son enseignement. Tout cela suggère l'hypothèse qu'il a dû se former à Constantinople une légende sur l'éducation de Chrysostome. On y connaissait Libanios, qui y avait débuté avec éclat ; on savait qu'il professait à Antioche du temps que Jean y fréquentait les écoles. Dès lors il devenait tout simple de supposer que le célèbre rhéteur avait fait l'éducation oratoire de son jeune compatriote. Il est vrai que les deux talents ne se ressemblent guère. Mais l'imagination populaire n'y regarde pas de si près. Les nombreux textes que M.G. met en parallèle font toucher du doigt le contraste des deux manières. C'est un résultat qu'on peut retirer par surcroît de son instructive dissertation. J. Misson.

62. — * Friedrich Pfister. *Der Reliquienkult im Altertum.* Giessen, Töpelmann, 1909-1912, in-8, xii-xi-686. (= *Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, V, 1. 2.)

On sera unanime, je crois, à admirer l'effort d'érudition dépensé par M. Pfister dans ce gros volume, pour éclaircir une question plus que jamais à l'ordre du jour, et nous n'entendons pas lui contester le mérite d'avoir épuisé, ou à peu près, les moyens d'information. Malgré plusieurs bonnes tables et des listes diverses qui rendent la consultation plus aisée, l'arrangement de ces nombreux matériaux ne paraîtra peut-être pas aussi lumineux qu'on le souhaiterait ; on a l'impression que l'auteur a élargi son plan au cours des recherches, et a commencé la rédaction avant de l'avoir suffisamment mûri. Il en résulte des répétitions qui nuisent à la clarté, et des développements qui vont bien au delà du titre du livre. Le culte des héros y tient plus de place que le culte des reliques, comme on le verra par ce simple résumé. L'ouvrage est divisé en trois parties : L'objet du culte des reliques ; les reliques comme objet du culte ; histoire du culte des reliques. La première partie comprend les chapitres suivants : 1) Les héros indigènes ; 2) les héros étrangers ; 3) principaux genres de tombeaux de héros ; 4) autres reliques (objets, images, édifices) ; 5) localisations de souvenirs de l'époque des héros ; 6) les héros dans la croyance des Grecs et d'après la critique historique. A la seconde partie se rattachent les chapitres : 7) Lieu de conservation des reliques. Le « Heroon » et le reliquaire. 8) la place du tombeau ; 9) culte pratiqué autour du tombeau ; 10) l'action des héros et de leurs reliques. L'histoire proprement dite s'achève dans les chapitres : 11) Nature, origine et histoire primitive du culte des reli-

ques ; 12) développements jusqu'au commencement de la période alexandrine ; 13) la période hellénistique et l'époque romaine ; 14) le culte chrétien des reliques. Si l'on continue à parcourir les subdivisions de ces différents chapitres, et si l'on s'en tient là, on pourra être tenté de se représenter, dans l'antiquité, des formes de culte que le christianisme n'aurait fait que reproduire ou même continuer, tant sont frappantes les ressemblances de détail. C'est une illusion provenant de la méthode de l'auteur, qui est évidemment parti de l'idée que les Grecs pratiquaient le culte des reliques absolument comme nous.

C'est au christianisme qu'il a emprunté son cadre, et il y a fait entrer de gré ou de force tout ce qui semblait se rapporter à son sujet. Pour le remplir il a parfois fallu généraliser des faits isolés, forcer les analogies. On imagine des *Acta Heroum* parallèles aux *Acta Sanctorum*, Apollodore devient un Jacques de Voragine païen, et la Béotie d'Homère fait penser, d'après M.P., aux calendriers ou martyrologes. On se demande quel rapport peuvent bien avoir les héros géants et le *grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris* avec les mesures de la taille du Christ et de la S[te] Vierge que les pèlerins de la fin du moyen âge rapportaient de certains sanctuaires. C'est d'ailleurs un grand tort de M. P. d'avoir compliqué l'exposé des croyances et usages de l'antiquité, de traits de toute sorte empruntés à l'histoire ou à la discipline ecclésiastique, choisis assez arbitrairement dans toutes les époques et sans aucun souci de la proportion. Il eût fallu traiter le sujet sans le jeter dans un moule chrétien, cela va sans dire, mais aussi sans s'interrompre pour faire des rapprochements qui devaient — le titre du livre l'indiquait assez — s'imposer tout naturellement. M. P. doit s'être aperçu des inconvénients de sa manière, car ses conclusions sont beaucoup plus modérées que les débuts ne le faisaient attendre. Il constate, comme nous l'avons toujours fait nous-mêmes, des analogies entre le culte du tombeau des héros et celui du tombeau des martyrs. Mais les développements de ces cultes sont fort divergents. « Schon die Teilbarkeit der Reliquien und die ihr zugrunde liegende Annahme, dass Teilen von Körpern auch losgelöst vom Ganzen auch wunderbare Eigenschaften innewohnen, fanden wir in der antiken Welt kaum ; in der christlichen Religion treffen wir überall darauf » (p.534). L'antiquité n'a point connu les reliques représentatives dans lesquelles était censée passer la vertu des reliques réelles ; ni l'huile sainte ni les *brandea*, qui furent un moyen si efficace de la diffusion du culte de certains saints, n'étaient en usage chez les Grecs ; et l'on chercherait en vain chez eux ce sentiment qui se manifesta si tôt et avec tant d'ardeur dans les milieux chrétiens, le désir de posséder quelque parcelle d'un corps de martyr ou tout au moins un objet sanctifié par son contact.

Rendant compte du livre de M. P., M. E. von Dobschütz s'étonne de

nous entendre dire que le culte des reliques a été, dans le christianisme, une institution nouvelle (*Theologische Literaturzeitung*, 1913, n.19, p. 587). Ce n'est pas tout à fait en ces termes que nous avons signalé une certaine opposition entre l'antiquité classique et la nouvelle religion. Nous nous sommes borné à souligner l'importance donnée à la relique du martyr, regardée comme le siège d'une vertu surnaturelle, et à constater l'originalité de ce caractère de la dévotion par rapport aux cultes païens (*Les origines du culte des martyrs*, p. 477). Sur ce point nous sommes à peu près d'accord avec M. P., et si celui-ci reprenait jamais le sujet en se mettant exclusivement au point de vue de la religion antique, nous serions bien près de nous rencontrer sur toute la ligne. Ce que l'on appelle proprement et spécifiquement le culte, non pas du tombeau, mais des reliques, n'a point existé chez les Grecs. Une remarque pour terminer. P. 622, M. P. semble mettre en doute l'authenticité des textes de S. Cyprien souvent cités à propos des célébrations d'anniversaires (*Ep.* 12, 2 ; 39,3). Je ne devine pas les raisons de ce scepticisme injustifié. P. 365, à la liste des grottes auxquelles est attaché le souvenir de quelque héros ou homme célèbre, ajouter la grotte de Pythagore à Samos (*Vita S. Pauli iunioris*, 25 ; *Anal. Boll.* XI, 65 ; mieux dans Th. Wiegand, *Milet*, 119). H. D.

63. — * Karl STEINHAUSER. *Der Prodigienglaube und das Prodigienwesen der Griechen.* Inaugural-Dissertation. Tübingen, 1911, in-8°, VIII-38 pp.

Le titre de cette dissertation en résume bien la division et le contenu. Le premier chapitre nous donne, en 20 pages, un aperçu rapide et forcément superficiel des attitudes de la philosophie et de la science grecques vis-à-vis des prodiges, de l'influence des théories philosophiques et scientifiques sur les hommes cultivés et sur le peuple, de l'importance accordée aux prodiges dans la vie religieuse et civile.

Le second chapitre (le plus utile) énumère et classifie les différentes espèces de prodiges connues des Grecs depuis Homère jusqu'aux premiers empereurs Romains. J. B. POUKENS.

64. — * Cl. BUVÉ. *Eenige middeleeuwsche apostellegenden*, dans *Volkskunde*, t. 24 (1913), p. 171-184.

Dans le but d'illustrer l'usage antique de se choisir solennellement un apôtre comme patron spécial, l'auteur publie une série de six légendes, relatives à Saint Mathias, qu'il a rencontrées dans le manuscrit flamand de Bruxelles n° 8843-44. Deux d'entre elles, les nos 4 et 5, se retrouvent, pour le fond, dans les *Acta SS.* febr. III, p. 446, 5 et p. 448, 15. M. B. ne s'en est aperçu que pour la 2de. Quant à la première, il y voit une œuvre originale, due à la plume d'un Limbourgeois d'Outre-Meuse ! Si l'auteur s'était donné la peine de lire les *Acta SS.* aux endroits qu'il indique, il

aurait vu que cette légende (le prêtre négligent de Susteren) était contenue dans l'œuvre du moine de Trèves (12[e] s.), aussi bien que celles du Juif et des chanoines de Meydenbergh.

Les indications concernant l'origine des autres légendes sont à peine mieux fondées. Il est bien hasardeux de dire que les récits du prédicateur dominicain et de la femme allemande sont probablement empruntés au manuscrit du couvent des frères prêcheurs de Soest, en Westphalie, pour la seule raison qu'il s'agit d'un dominicain et d'une Allemande.

La légende des chanoines de Meydenbergh, dont il vient d'être question, ayant été omise par les Bollandistes, l'auteur en conclut qu'ils ont regardé cette narration comme purement légendaire. On suppose donc, qu'en publiant un document, les Bollandistes en garantissent par le fait même la valeur historique. Cela ne dénote pas chez l'auteur une idée fort juste de leur œuvre. J. B. POUKENS.

65. — * Ioannes B. AUFHAUSER. *Miracula S. Georgii.* Lipsiae, Teubner, 1913, 1 vol. in-8°, XVI-178 pp. fac-similé. (= *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana.*)

66. — * N. G. POLITÈS. Τὰ δημώδη ἑλληνικὰ ᾄσματα περὶ τῆς δρακοντοκτονίας τοῦ ἁγίου Γεωργίου, dans Λαογραφία, t. 4 (1913), p. 185-235.

67. — * Orlando GROSSO. *Il san Giorgio dei Genovesi.* Genova, Libreria editrice moderna, 1914, 1 vol. in-8°, 306 pp., gravures sur bois de Pietro Dodero et 8 illustrations hors texte. Prix : Lire 3,50.

68. — * Konrad SANDKÜHLER, *Der Drachenkampf des hl. Georg in englischer Legende und Dichtung von 14. bis 16. Jahrhundert.* Wissenschaftliche Beilage zum III. und IV. Jahresbericht des K. Progymnasiums Pasing. Pasing, Meindl, 1913, 1 vol. in-8, 122 pp.

Il y a trois ans, paraissait une étude approfondie de M. J. B. Aufhauser sur la légende de S. Georges et du dragon (cf. *Anal. Boll.* XXXI, 98 suiv.). Aujourd'hui, c'est toute la série des Miracles du saint qui nous est présentée par le même auteur. A vrai dire, c'est s'exprimer de façon impropre que de parler de série. Anciennement, en effet, ces textes n'ont jamais été réunis en collection. Aussi M. A. a-t-il été obligé de glaner de différents côtés les prodiges attribués à S. Georges. Hagiographes et folkloristes lui sauront gré de les avoir groupés en un même volume de consultation aisée. Des quinze Miracles qui composent la collection, sept avaient déjà été publiés. Le n. 12 (Miracle du dragon) et le n. 13 (Miracle du démon enchaîné) ont été édités dans le précédent ouvrage de M. A. ; la vision de S. Georges, qui forme le n. 15, a paru dans la revue Βυζαντίς (cf. *Anal. Boll.* l. c.). Les pièces les plus étendues (n. 4-7) étaient imprimées depuis longtemps (cf. *Acta SS.* April. III, XXXV-XLV). Pour le Miracle (n. 4), dans lequel le fils de Léon, transporté merveilleusement par le saint, est rendu à son

père (BHG. 688), M. A. a pu utiliser le cod. mosq. 381. Le Miracle (n. 5), les bœufs de Théopiste rappelés à la vie (BHG. 689), est publié d'après le Vatic. 1190. Au manuscrit Ambrosien dont s'était servi l'éditeur des *Acta*, ont été empruntées les variantes ; l'épisode (n.7) du Sarrasin qui décoche un trait sur la statue du saint (BHG. 691) et la vision (n.6) dont fut favorisé un autre Sarrasin dans le temple de S. Georges (BHG. 690) sont édités d'après les mêmes manuscrits que dans les *Acta* ; mais pour la dernière pièce M. A. s'est servi en outre du Vatic. 1130. Parmi les Miracles édités pour la première fois, quelques-uns sont apparentés aux précédents. Ceci est le cas pour le Miracle de l'image transpercée (n. 2), qui paraît un double du n. 7, et pour les nn. 3 et 9, qui rappellent beaucoup le n. 4. La résurrection du soldat (n. 8) fait songer à celle des bœufs de Théopiste. Les autres récits traitent d'une colonne devant servir à une église de S. Georges et miraculeusement transportée (n. 1), d'un gâteau offert au saint et mangé par des pèlerins, qui sont obligés de le payer fort cher (n. 10), d'un certain Manuel tombé entre les mains de brigands et sauvé par le saint (n. 11), de la ceinture de S. Georges qui sert à guérir un paralytique (n. 14). Le n. 6 est présenté sous deux formes différentes : l'une est celle des *Acta*, l'autre celle du Paris. 1190. Au bas des pages sont imprimés les mêmes récits en grec vulgaire ; ils proviennent du cod. de S. Josaphat 308 (s. XIX) de l'Athos. Le même manuscrit a fourni une narration en vers de la Vie de S. Georges. Comme dans son grand ouvrage sur le martyr, M. A. a réservé ici une place à quelques textes latins ; il reproduit la légende du dragon (BHL. 3386) et il édite un autre Miracle d'après le Monac. 14473 et le cod. A 79 du chapitre de S. Jean de Latran à Rome (BHL. 3398 b). La dernière pièce est un extrait du *de locis sanctis* d'Adamnan se rapportant à S. Georges et reproduit d'après Geyer, *Itinera hierosolymitana*. Une table de noms propres et des lexiques grecs et latins terminent le volume. De propos délibéré M. A. n'a utilisé, cette fois, qu'un petit nombre de manuscrits ; trop souvent, en effet, ils présentent des recensions différentes et alourdissent l'appareil critique dans des proportions peu en rapport avec l'importance des textes.

Nous faisons suivre quelques remarques de détail relevées au cours de notre lecture. P. 29, 5 οἰκτίρας, plutôt οἰκτείρας. P. 52, 3 ἔσωμαι, lisez ἔσομαι. P. 55, 11 ὅ τι δὲ αὐτῶν λαλούντων, ἔρχονται je remplacerais ὅ τι, qu'on peut difficilement expliquer, par ἔτι ; cf. un peu plus loin 57,1, le passage parallèle : ἔτι δὲ αὐτοῦ λαλοῦντος, φαίνεται. P. 60, 2 ψάλλατε pour ψάλατε. P. 66, 4 ἰματίων pour ἱματίων. P. 66, 15 n'y a-t-il pas une lacune dans le texte ? P. 65, 14 κομῖσαι, de même ailleurs 109, 12 et 110, 26 ἐπικομῖσαι, 111, 10 ἀκοντῖσαι, 112, 17 ἀτενῖσαι, 112, 20 προσκομῖσαι, 110, 23 ἀπαλλᾶξαι. P. 71, 2 ἀράβω φωνῇ est corrigé dans l'erratum en ἀράβῳ φωνῇ, ne vaut-il pas mieux écrire ἀράβων φωνῇ ? P. 74, 3 σύνους, plutôt σύννους. P. 75, 20 πενηχρὸν, lisez πενιχρὸν ;

ligne suivante ἐν τῷ τοῦ Σινᾶ ὄρος, lisez ἐν τὸ... P. 79, 8 κήρυξε τὸν Χριστὸν, lisez κήρυξαι... P. 82, 9 ἀπαγγείλεις, écrivez ἐπαγγείλῃς. P. 86, 11 νεοτερισθοῦν, plutôt νεωτερισθοῦν. P. 91, 8 au lieu de εἶ τίς difficilement explicable, je lirais ἥτις. P. 92, 21 ταῦτο, ne faut-il pas τοῦτο ? P. 94, 9 ἐδέσπωσεν, lisez ἐδέσποσεν. P. 96, 4 ἀπολλώμενος pour ἀπολόμενος. P. 105, 3 ἡτήσατο pour ᾐτήσατο. P. 108, 1 προσεπιχθῶμεν pour προσεπειχθῶμεν. P. 110, 18 λωποδῦται pour λωποδύται. P. 113, 7 ὑπόλειπον χρόνον pour ὑπόλοιπον. On s'étonne de ne pas trouver dans la lexique des mots tels que ἐδῶ 135, 16 ; ἐσύ 47, 10 ; ἐκερνοῦσαν 59, 2.

L'ouvrage développé de M. Aufhauser sur la légende du dragon renferme un appendice consacré à la poésie populaire grecque. La conclusion était que ces chants sont directement tributaires du récit en prose vulgaire. Tel n'est pas l'avis de M. N. G. Politès. Le thème de S. Georges et du dragon se rencontre fréquemment dans les chansons recueillies en divers points de la Grèce et ailleurs en pays de langue hellénique ; la bibliographie réunie par M. P. en est la preuve. A la fin de l'article, sont publiés quelques spécimens demeurés inédits. Comparant toutes ces pièces avec la légende, M. P. estime que celles-là ne sont pas directement issues de celle-ci. Il est plutôt d'avis que les chants populaires et la légende en prose ont un ancêtre commun, dont, d'après certains indices, il faudrait chercher le berceau en Cappadoce.

P. 225, M. P. donne les résultats d'une collation du codex 39 de la société historique d'Athènes avec le texte publié par M. Aufhauser *(Drachenwunder*, p. 52).

On sait quelle influence prolongée le culte de S. Georges, si populaire en Orient et en Occident, a eue sur les différentes branches de l'art. Malheureusement nous ne possédons pas encore d'étude approfondie sur l'iconographie du saint. Le livre de M. Orlando Grosso est une nouvelle contribution à cet ouvrage d'ensemble, qui un jour sans doute tentera quelque plume experte. La première partie s'occupe de la Passion de S. Georges et des origines de son culte. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas connu l'ouvrage développé de M. Aufhauser sur la légende du dragon. La partie la plus importante, où M. Gr. se sent sur son terrain à lui, examine le côté artistique de la question. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les représentations de S. Georges dans les principales écoles d'Occident, il s'attache surtout à l'iconographie et au culte de S. Georges dans la ville de Gênes. D'après M. Gr., le saint y était honoré bien avant les croisades et son image était peinte sur l'étendard de la république antérieurement à cette époque.

M. K. Sandkühler s'est également occupé de la légende du dragon. Il en étudie les traces dans la littérature anglaise du XIVe au XVIe siècle. Il montre comment toute la littérature ecclésiastique se rapportant à ce

thème dépend principalement, sinon exclusivement, du récit popularisé par la Légende dorée. Dans les romans d'aventure, où le chevalier Saint Georges joue un rôle important, cette influence de Jacques de Voragine est à peine sensible. Nous regrettons de ne pouvoir suivre M. K. dans le détail de cette étude, pleine d'intérêt assurément, mais qui nous écarte trop du domaine qui est le nôtre. V. D. V.

69. — L. Cheïkho. قصة ارشليدوس الحبيس (= *Historia Archelidis reclusi)*, dans *al-Machriq*, t. XIV (1914), p. 92-102.

Au moment où M. A. J. Wensinck faisait paraître le premier volume de *Eastern Saints* (cf. *Anal. Boll.* XXXI, 477), le R. P. Cheïkho songeait précisément à publier la légende d'Archelides d'après un manuscrit arabe provenant d'Alep mais d'origine inconnue, et daté de 1783. Ayant reconnu dans le recueil de M. Wensinck la pièce qui l'intéressait, il ne crut pas devoir renoncer à la mettre à portée de ses lecteurs orientaux. Il l'a donc republiée d'après son manuscrit, collationné sur l'édition de M. B.

Le texte correspond trait pour trait à la recension A de M. Wensinck (t. c. ٢٧-١٧), avec quelques variantes utiles qui seront bien accueillies aussi des philologues occidentaux. Dans sa courte introduction, le P.Ch. adopte (*Machriq*, t. c. ٩٣) le classement des textes syriaques proposé par M. Wensinck. Mieux eût valu se référer à la note de M. W. Weyh (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, LXVI, 1912, p. 758-67).

P. P.

70. — * St. Gaseleb. *Parerga coptica*, I. *De XXIV senioribus apocalypticis et nominibus eorum.* Cambridge, University Press, 1912, in-8°, 42 pp.

On ne s'étonnera pas trop de voir les XXIV vieillards allégoriques de la Jérusalem céleste en possession d'un culte dans l'église copte. Les quatre animaux de l'Apocalypse ont bien reçu chez les Abyssins l'honneur d'une commémoraison liturgique. Ce qui est un peu inattendu, — comme ces choses-là peuvent l'être, — c'est de voir le nom de S. Proclus de Cyzique associé par un faussaire à cette canonisation. Le panégyrique — car tel est bien le caractère de la pièce publiée par M. Gaselee — le panégyrique pour la fête des XXIV vieillards célestes (24 athōr) a été reconstitué à l'aide de fragments dispersés dans trois manuscrits du Musée Britannique, de la bibliothèque de Naples et de la Clarendon Press. Il n'est pas certain que les deux derniers de ces fragments fassent suite au premier, celui où se trouvent le titre et l'attribution à Proclus. Le texte contient une liste des noms des XXIV vieillards. Cette liste a permis à M. G. d'interpréter d'une manière définitive d'autres listes analogues qui se rencontrent dans les

papyrus magiques. Les coptes avaient donné aux vieillards célestes des noms commençant par chacune des 24 premières lettres de leur alphabet. De là vient sans doute que ces noms étaient invoqués sur les enfants qu'on allait initier aux mystères de la lecture. Un manuscrit grec du VI[e] siècle (Vindob. Philolog. Lambec. 141, fol. 32 ; cf. Gaselee, p. 11, note 5) nous a conservé une formule superstitieuse εἰς παιδίον ὅπου νὰ μάθῃ γράμματα. Les XXIV vieillards y sont appelés de noms qui ne rappellent plus aucunement l'ordre acrostiche. Cette liste prouverait que leur invocation spéciale a survécu au fait qui les avait désignés comme patrons de l'alphabet. Elle prouve aussi que leur culte s'est répandu en pays de langue grecque.

Le panégyrique de Proclus est accompagné d'une traduction : *traductionem,* dit M. G. (p. 13), ce qui nous dispense de spécifier en quelle langue elle est écrite ainsi que l'introduction. Dans cette dernière sont insérées trois hymnes bohaïriques en l'honneur des XXIV vieillards. Le synaxaire copte y est cité comme à regret, « quamvis hodie Arabice tantum exstet » (p. 2). Cela veut-il dire qu'il aurait autrefois existé en copte ? P. P.

71. — * W. E. Crum. *Theological Texts from Coptic Papyri.* Oxford, Clarendon Press, 1913, in-8°, viii-205 pp. (= *Anecdota Oxoniensia*, Semitic Series, t. XII).

Le morceau principal de ce recueil est le n° 25 (p. 94-161), où sont réunis de notables fragments d'une Vie saïdique de S. Pakhôme, d'après un papyrus de Lord Amherst. M. Crum les a publiés et traduits comme il sait faire, et c'est tout dire. Quant aux intéressantes questions soulevées par le nouveau document, il s'est délibérément abstenu de s'y engager à fond, voulant laisser le champ libre à M. l'abbé Th. Lefort, qui prépare une édition critique des Vies coptes de Pakhôme. Mais tout en s'effaçant de bonne grâce, il a, semble-t-il, tenu à montrer qu'il a aussi exploré le sujet et qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'y établir par droit de conquête. Son appendice (p. 171-88), sous couleur de signaler à l'attention deux nouvelles versions arabes de la Vie de Pakhôme, est en réalité une étude dense et serrée sur l'ensemble des problèmes qui se posent au futur éditeur du texte copte. Celui-ci du reste est nommé avec honneur dans ces pages qui ne laissent pas la question exactement au même point où il l'avait déjà conduite. M. Lefort s'est empressé de rendre la politesse à M. C. Dans une note très élogieuse, il s'est rangé aux conclusions de ce dernier en les discutant sur quelques points (*Le Muséon,* 1913, p. 323-32). Ses objections portent principalement sur le rang qui revient à la version arabe, publiée par M. Amélineau (BHO. 828). M. C. la croit faite directement sur le copte d'après la rédaction représentée par les nouveaux fragments saïdiques. A quoi M. Lefort oppose que la dite version arabe présente tous les caractères d'une compilation, où sont raccordées tant bien que mal plusieurs traductions ou recensions arabes antérieures. C'est plu-

tôt le ms. du Vatican arab. 172 qui nous montre la Vie de Pakhôme au sortir des mains du traducteur arabe. Du moins y retrouve-t-on mot pour mot le texte de cinq feuillets coptes inédits qui font partie de la collection de M. Pierpont Morgan (Lefort, t c. 328). Il semble assez probable que M. Lefort a ici raison contre M. Crum. Mais ce qui est certain tout à fait, c'est qu'il est prudent d'attendre la publication du dossier complet. Nous voyons, par exemple, que M. C. et M. L. tirent argument d'une même variante où il est dit que Pakhôme fut envoyé par la conscription en Abyssinie. Le premier en conclut (p. 173) que le ms. Paris Bibliothèque Nationale arabe 261, où se lit cette mauvaise leçon avec beaucoup d'autres, contient un texte corrompu et dénaturé. Le second y voit la preuve que le ms. du Vatican, mutilé de ses premiers feuillets, a été rapiécé avec un exemplaire apparenté au ms. de Paris. On entrevoit la conséquence, qui ne laisse pas que d'être probable ; mais on voudrait tout de même s'assurer si le contexte ne permettrait pas de supposer qu'un copiste a lu حبش, « Abyssins » pour جيش, « armée ». Il y va de savoir si la pièce a été falsifiée avec intention.

Outre ce texte relativement considérable, le volume de M. C. contient une série de menus fragments,dont quelques-uns proviennent de documents hagiographiques. N° 4 (p. 15-16).Homélie saïdique sur la Vierge. Quelques lignes, à l'exclusion des autres, semblent se rattacher au texte publié par M. Forbes Robinson (cf. BHO. p. 138). — N° 5 (p. 17-18). Homélie sur la Dormition de la Vierge ? — N° 13 (p. 62-6). Anecdote qui semble provenir du recueil qui est attribué à Pierre l'Ibère et qui a servi de source aux *Plérophories* de Jean de Maiuma. — N° 14 (p. 64-65). Fragment des Actes d'André (cf. BHO. 735). — N° 15 (65-68). Panégyrique de S. Marc. Le fragment nous a heureusement conservé l'incipit de cette pièce. — N° 16 (p. 68-70). Martyre de S. Philothée, à propos duquel M. C. donne une très substantielle bibliographie des anciennes attestations de ce personnage. Il y aurait peut-être lieu d'y ajouter l'indication des églises consacrées à S. Philothée (cf. *Anal. Boll.* XXIV, 396). On notera aussi que le nom du saint ne se lit pas dans le fragment, sauf en un endroit où il a été rétabli par conjecture. — N° 17 (70-73) Passion de S. Philothée, qui se trouve nommé cette fois. L'historiette que l'on reconnaît ici est une contrefaçon évidente d'un épisode de la Passion de S. Georges (comparer la version copte BHO. 310, éd. Budge, p. 30-31 ; voir aussi la Passion de S. Isidore récemment publiée par M. von Lemm ; cf. *Anal. Boll.* XXXII, 468). Le synaxaire copte ne connaît rien de cette anecdote. S'agirait-il ici d'un autre S. Philothée, celui de Bahnasā (Pemǧe) dont parlent les Actes de SS. Apater et Iraï ? (Cf. H. Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*. Paris, 1886, p. 100.) — N° 18 (p. 73-74) Passion de S. Psate (alias *Psote*), la même, semble-t-il, dont M. Winstedt a récemment publié quelques

autres fragments dans les *Proceedings of the Society of the Biblical Archaeology* (Cf. *Anal. Boll.* XXXI, 329). — N° 19 (p. 75-80). Passion de S. Mouï. Apa Mouï (« Léon » ou « Léonce ») n'est pas connu d'ailleurs. Le texte nous en parle comme d'un tout jeune homme ou d'un enfant (ϣⲏⲣⲉϣⲏⲙ, p. 77 ; cf. p. 79). Sa légende paraît avoir été associée à celle de S. Herwoğ ou Herwağ, autre inconnu (cf. *Anal. Boll.* XXXIII, 85). Il aurait subi le martyre à Alexandrie ; mais la leçon qui semble le dire, n'est pas du tout certaine. Ce qui est peut-être plus significatif, c'est que le narrateur ou plutôt le panégyriste cite (p. 78) le témoignage d'un certain Peğōl. Comme cette citation implique par elle-même l'intention d'accréditer le récit, il est au moins probable que le personnage allégué ici n'est autre que le célèbre prédécesseur de Šenouti. La Passion d'Apa Mouï aurait donc été rédigée au Monastère Blanc. C'est, dans l'espèce, une fâcheuse recommandation. — N° 20-23 (p. 80-85). Quatre minuscules fragments de Passions, sans forme ni aspect. — N° 24 (85-94). Un feuillet très mutilé d'une Vie saïdique de Pakhôme, avec d'autres débris qui peuvent être n'importe quoi. — N° 26 (p. 162-64). Histoire d'Ammonius et de l'abbé Apollon. — N° 27 (p. 164-65). Fragment où sont cités — il n'y a pas moyen de voir à quel propos — le nom propre « Hōr » et le martyrium de l'évangéliste S. Marc. — N° 28 (p. 166-67). Vie de l'abbé Cyr, frère de Théodore, par Pambō. — N° 29 (167-70). Fragment de quelque histoire d'anachorète où il est question des Nubiens.

Nous ne promettons à personne qu'il tirera grand'chose de la plupart de ces fragments. Mais celui qui essaiera de les comprendre ne pourra manquer de s'y instruire ; car, en même temps que le texte, il lira les notes de M. C., pleines comme toujours d'une érudition substantielle, de première main et puisée, pour une grande part, à des sources inédites ou peu accessibles [1]. P. P.

72. — *V. Beneševič. *Monumenta Sinaitica archaeologica.* Fasciculus II : *XLVI exempla codicum graecorum Sinaiticorum.* Auctoritate imperialis Academiae scientiarum Petropolitanae, sumptibus legati Porphyriani. Petropoli, 1912.

L'album paléographique que vient d'éditer M. Beneševič peut soutenir la comparaison avec les travaux similaires édités depuis peu en divers pays. Il présente cette particularité, qu'il ne reproduit que des manuscrits appartenant ou ayant appartenu au monastère de Sainte-Catherine du mont Sinaï. La plupart des planches sont faites d'après des codices actuellement à Saint-Pétersbourg, mais d'origine sinaïtique. Si l'on pouvait établir que

[1] N'y a-t il pas une certaine inconséquence à maintenir la forme μάρτυρος, qui fait partout fonction de nominatif, contrairement à la règle appliquée aux autres termes empruntés du grec ?

tous ces codices ont été écrits au même endroit, il y aurait là au point de vue de l'histoire de la paléographie un document intéressant.

Les spécimens ne sont pas rangés d'après l'âge. Pour remédier à cet inconvénient, M. B. a, dans sa préface, dressé une liste des mss. par ordre chronologique. Presque tous sont datés : le plus ancien Sin. 375 (Petr. 343) est de 893, et le plus récent de 1464. La planche 74 représente, il est vrai, un ms. qui porte la date de 833. Le point d'interrogation que M. B. a mis après ce chiffre n'est que trop justifié. Le codex est écrit sur papier et l'écriture ne paraît pas antérieure au XIV[e] siècle. La planche 82 est seule à ne pas avoir été transcrite ; l'écriture en est microscopique et, malheureusement, la mise au point de la photographie était loin d'être parfaite. Dans le premier volume de son catalogue du Sinaï (*Anal. Boll.* XXXI, 82), M. B. renvoyait déjà à l'album paléographique qui a paru plus tard, mais dont les planches étaient tirées avant le dernier voyage de M. B. au Sinaï.

V. D. V.

73. — * A. VENTURI. *Storia dell' arte italiana.* VI, VII, 1, VII. 2. Milano, V. Hoepli, 1908-1913, in-8, XLVIII-1140, LI-832, XXIX-858 pp., nombreuses gravures.

74. — C. BONETTI. *L'arca dei martiri persiani, opera di Giovanni Antonio de Piatti e Giovanni Antonio Amadei (1479-1482)*, dans *Archivio Storico Lombardo,* serie quarta, fasc. XXXVIII (1913), p. 387-402.

Les trois volumes de l'histoire de l'art italien nous sont parvenus avec des retards inusités, qui expliquent que nous ayons paru montrer si peu d'empressement à les annoncer. Les derniers volumes mentionnés dans notre Bulletin (*Anal. Boll.* XXVII, 86) étaient consacrés à la sculpture et à la peinture du XIV[e] siècle. Ceux que nous faisons connaître aujourd'hui, embrassent eux aussi un siècle, et un siècle des plus féconds, le *Quattrocento.* On ne peut assez admirer la puissance de travail de M. Venturi, qui, avec l'enseignement et la collaboration à plusieurs revues, sait mener de front la composition de l'œuvre gigantesque qu'il a entreprise, sans que l'on remarque la moindre trace de faiblesse ou de lassitude. La matière accumulée dans les trois mille pages — ou peu s'en faut — des volumes VI et VII est énorme, et les tables placées en tête de chaque tome, et indiquant les provenances, donnent quelque idée de la peine qu'a coûtée le soin de la rassembler. Ce n'est pas l'Italie seule, c'est l'Europe entière qui se dispute ses chefs-d'œuvre, qu'il a fallu parcourir pour reconstituer ce merveilleux domaine artistique que M. V. décrit avec tant d'enthousiasme. Le tome VI est rempli tout entier par l'histoire de la sculpture au XV[e] siècle. Après avoir étudié les artistes de la transition, M. V. s'arrête longuement à Jacopo della Quercia, dont on admire les bas-reliefs à S. Petronio de Bologne, et à ses grands héritiers toscans, Lorenzo Ghiberti,

l'auteur des portes de bronze du baptistère de Florence, Nanni de Banco et autres. Un chapitre entier est consacré à Donatello, un autre à ses disciples et à ses imitateurs. Viennent ensuite les autres sculpteurs toscans, ceux de l'Émilie, de la Lombardie, de la Vénétie, enfin les romains. Dans le tome VII qu'il a fallu diviser en deux parties, sont passées en revue les grandes écoles de peinture, et nous assistons aux progrès incessants de cet art depuis les maîtres gothiques du commencement du siècle jusqu'aux premières années de Raphaël. Que de grands noms défilent sous nos yeux : Gentile da Fabriano, Benozzo Gozzoli, Pier della Francesca, Filippo Lippi, Botticelli, Ghirlandaio, Lorenzo di Credi, Melozzo da Forlì, Juste de Gand, Luca, Signorelli, Perugino, sans compter ceux d'une célébrité moins universelle dont l'énumération dans les *indici degli artisti* étonne par son abondance. Comme dans les volumes précédents, l'illustration est d'une richesse incomparable (près de 2000 gravures) et M. V. a su en augmenter le prix en reproduisant souvent sur une plus grande échelle des détails remarquables de plusieurs chefs-d'œuvre dont l'ensemble est donné en réduction. La photogravure ne donne pas toujours des résultats absolument parfaits. Mais combien le procédé, en tenant même compte des retouches, est préférable à tous les autres et mieux à l'abri de l'interprétation inconsciente de l'artiste. Comparer les « dessins sincères » exécutés sur des photographies et certes fort beaux du *Recueil de têtes antiques* de M. S. Reinach, aux phototypies de M. V., et l'on n'hésitera pas, au point de vue de l'étude, à préférer ces dernières.

La châsse des martyrs persans Marius, Marthe, Audifax et Habacuc, dont les reliques ont été apportées de Rome à Crémone en 1131 (*Acta SS.* Ian. II, 216, n. 18) et déposées dans l'église de Saint-Laurent, est ornée de bas-reliefs remarquables que M. V. (VI, 898-902) attribue à Pietro da Rho. M. Bonetti, au moyen de divers documents tirés des archives de Crémone, s'attache à faire honneur de cette œuvre d'art aux deux sculpteurs nommés dans le titre de son travail. H. D.

75. — J. SARRÈTE. *Vierges ouvertes, Vierges ouvrantes et la Vierge ouvrante de Palau-del-Vidre*, dans *Ruscino*, revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon, t. II (1912), pp. 5-59, 449-547.

Le premier dessein de l'auteur s'était borné à la monographie de la Vierge dite « ouvrante » honorée dans le village pyrénéen de Palau-del-Vidre. Il a élargi son sujet et c'est ce qui nous vaut un curieux chapitre de l'iconographie mariale rarement traité jusqu'ici. M. S. distingue les vierges « ouvertes » des vierges « ouvrantes. » Les premières « sont des images de la Mère de Dieu figurées creuses dans leur intérieur et ne s'ouvrant pas au moyen d'un ressort quelconque. Elles sont et demeurent en définitive toujours ouvertes, comme leur nom l'indique, parce qu'elles sont dépourvues de volets ouvrants et de charnières mobiles. Ces images de

Marie sont sculptées sur le bois ou sur l'ivoire ou sur toute autre matière massive ou bien encore peintes sur la toile ou sur le verre. » Toutes ces images sont du *type de l'Incarnation.* Elles se classent en trois groupes : 1°) Scène de la visitation. Elle représente la Ste Vierge visitant Élisabeth avec S. Jean visible dans le corps de celle-ci et Jésus visible dans le corps ouvert de sa mère. 2°) Scène de Ste Anne avec Marie. On voit dans le sein ouvert de Ste Anne l'image de la Ste Vierge qui porte aussi dans une échancrure de sa robe le petit enfant Jésus. 3) Scène de la Vierge seule. Elle est représentée avec une figurine de Jésus apparaissant dans son corps quelque peu ouvert. L'auteur fait connaître un bon nombre d'exemples de ce type. Les Vierges ouvrantes sont définies, en général, « des statues de la Mère de Dieu, creuses dans leur intérieur, disposées de manière à ce qu'elles puissent s'ouvrir et se fermer à volonté, soit sur le devant, soit sur le côté opposé, au moyen d'un mécanisme particulier. » Elles sont toujours en bois, en ivoire ou en toute autre matière massive. M. S. propose de les classer en deux groupes : 1) Les Vierges ouvrantes improprement dites ; 2) les Vierges ouvrantes proprement dites, suivant le mode plus ou moins perfectionné du mécanisme qui sert à les ouvrir. La première classe se compose des *Vierges-pyxides,* qui ont le giron creusé en boîtes à hosties, avec le couvercle sur les genoux, s'ouvrant au moyen de charnières, et des *Vierges-ostensoirs.* Celles-ci portent l'ostensoir entre leurs mains au lieu de l'Enfant Jésus ; ou bien c'est l'Enfant Jésus sur les bras de sa mère qui le tient lui-même. Les Vierges ouvrantes proprement dites sont celles « qui s'ouvrent et se ferment, ou bien sur le devant ou bien dans le dos, en un ou deux battants, par le jeu d'un ressort mouvant comme les volets d'une armoire. » Il y a d'abord les *Vierges-reliquaires,* creusées dans leur intérieur et contenant des reliques. Puis les *Vierges-tabernacles,* qui ont au centre de la poitrine une cavité vitrée servant de tabernacle et s'ouvrant en arrière par une porte maintenue sur des gonds. Enfin les *Vierges-triptyques.* « Ce sont des statues de la madone, fendues verticalement, non point dans le dos mais sur le devant, et s'ouvrant au moyen de plusieurs charnières de manière à ce que les volets se déploient en forme de triptyque..... La surface intérieure des panneaux de ces Vierges est peinte ou sculptée. » Les sujets représentés sont le principe d'un nouveau classement : type de la Passion, type de la Trinité, type de l'Incarnation. La madone roussillonnaise, qui a été le point de départ des recherches de M. S., est du type de la Trinité. Nous n'avons fait que résumer, en employant souvent les termes mêmes de l'auteur, ce travail très documenté et abondamment illustré, dont les archéologues comprendront sans peine l'importance. Ils y trouveront mieux qu'une profusion de matériaux à peu près ignorés, je veux dire un cadre très commode dans lequel viendront se mettre à leur place sans effort les monuments analogues qu'on ne manquera pas de découvrir. H. D.

76. — * Fedele SAVIO, S.I. *Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300 descritti per regioni. La Lombardia. Parte I. Milano.* Firenze, Libreria editrice Fiorentina, 1913, in-8°, XX-974 pp. 1 carte, 2 fac-similés. Prix : Lire 20.

77. — * Luigi NEGRI. *La Datiana Historia ed i suoi critici antichi e moderni.* Milano, Tipogr. Pontif. S. Giuseppe, 1911, in-8°, VIII-63 pp.

En tête du tome VII de mai des *Acta sanctorum*, Papebroch publia un traité préliminaire où est discutée la liste des évêques de Milan depuis les origines jusqu'au XIIIe siècle. C'est le même travail, peut-on dire, mais conçu sur des proportions plus vastes, que vient de reprendre le R. P. Savio Ce nouveau livre, malgré son aspect imposant, ne réalise qu'une petite partie de la tâche assumée par l'auteur. Il y a peu d'années, le P. S. publiait un volume sur les anciens évêchés du Piémont (cf. *Anal. Boll.* XVIII, 54 seq.) ; en ce moment il a sous presse ou en préparation des ouvrages analogues sur les diocèses de la Lombardie, Milan excepté, sur ceux de l'Émilie, sur ceux de la Toscane et ceux de la Ligurie. Tous ces écrits sont destinés à former un jour une *Italia sacra*, dont le P. S. voudrait doter sa patrie.

Cette vaste enquête sur les sièges épiscopaux d'Italie révèle chez le P. S. une érudition immense et en même temps une critique très sûre. Dans cette longue série d'évêques qui défilent tour à tour devant le lecteur, tantôt l'auteur rectifie l'opinion d'un prédécesseur, redresse une erreur, renverse une légende, tantôt il présente quelque hypothèse séduisante. Pour base de son travail il a pris les anciens fastes épiscopaux de Milan qui, dérivant en ligne directe des diptyques, ont une haute valeur historique. Il les publie (p. 28-47) d'après quatre manuscrits, celui de l'Ambrosienne C. 133 inf. dont s'était servi Papebroch, et peu avant lui Mabillon, celui de Bamberg C. 47, P.I,8, qui est le plus ancien, le codex E. 24 des archives capitulaires de Milan, aujourd'hui perdu, mais reproduit en bonne partie par Muratori, et le codex de Beroldus de la même bibliothèque (ces deux derniers ne sont que des copies des premiers). Ces listes rattachent les origines du diocèse à l'âge apostolique, tandis qu'en réalité l'église Milanaise ne date que du commencement du IIIe siècle. D'après le P. S. (p. 11), le catalogue fut constitué vers le VIIIe siècle ; le compilateur allongea à dessein les années de règne des premiers évêques, au moins de ceux antérieurs au VIIe siècle, de façon à faire remonter la série des évêques jusqu'à S. Pierre. Fort intéressante est l'observation que présente le P. S. au sujet du procédé, par trop simple, auquel eut recours le faussaire ; celui-ci se contenta, semble-t-il, d'ajouter à divers chiffres un X. L'évêque Constance régna, d'après la liste, pendant XVIII ans ; nous savons par les lettres de S. Grégoire qu'il ne fut évêque que pendant VIII ans. Pour la première moitié du Ve siècle l'hypothèse du P. S. se vérifie exactement ; de Venerius

à Eusèbe le catalogue compte 100 ans ; or on sait que Vénérius était évêque en 401 et Eusèbe en 451. Pour d'autres périodes on constate un procédé analogue. Quant aux cinq premiers évêques, le faussaire usa de plus de iberté ; il ajouta aux années de règne un L ou changea un X en L.

Il n'est pas possible de parcourir une à une les 96 notices dont se compose tout l'ouvrage. L'auteur a compulsé, notamment pour les premiers siècles, tout ce qui avait été écrit sur le sujet ; sans cesse il va aux sources, contrôle et discute les travaux de ses prédécesseurs, jette de la lumière sur des coins obscurs. Une grande importance est attachée, surtout pour les vies plus longues et mieux connues, aux données chronologiques. Quiconque s'occupe de l'histoire de Milan recourra souvent et avec fruit à l'ouvrage du P. S.

Les fastes épiscopaux de Milan ne remplissent pas tout le volume. Une série de dix dissertations en forme comme la seconde partie. En intérêt, elle ne le cède pas à la première. En tête, il y a une dissertation ayant pour objet la *Datiana Historia*. Pour le P.S., cet opuscule, qui traite de la vie des six premiers évêques de Milan, est une œuvre tardive due à la plume de Landulfe, l'auteur de l'*Historia Mediolanensis*. Le P. S. commence par prouver avec Muratori que la *Datiana* est postérieure au VIII[e] siècle ; il rencontre un à un tous les arguments de Biraghi, qui la plaçait au VI[e] siècle ; il établit ensuite par un argument positif que l'œuvre fut écrite au XI[e] siècle. L'auteur de la *Datiana*, pour expliquer comment le cinquième évêque de Milan. Mona, pouvait être le contemporain du vingtième pape de Rome, se rejette sur la longévité des archevêques de Milan : *Perrari, quibus non usque ad grandaevitatem terminus vitae praesentis decucurrerit ;* pareille constatation ne se vérifie ni pour le IX[e], ni pour le X[e] siècle. De 980 à 1071, au contraire, on ne compte à Milan que quatre archevêques, alors que Rome, durant le même laps de temps, vit passer dix-huit papes sur le siège de Pierre. Une comparaison minutieuse de la langue employée dans l'*Historia Mediolanensis* et dans la *Datiana* fait conclure à l'identité des deux auteurs. Landulfe avait d'ailleurs intérêt à publier la *Datiana* sous le voile de l'anonyme. Dans son histoire de Milan il en parle comme d'une œuvre datant de plusieurs siècles ; c'était une manière de donner créance au récit de l'arrivée de S. Barnabé à Milan, qui s'y trouve relatée.

Pour des motifs tirés surtout de la langue, le P. S. attribue au même Landulfe — c'est la conclusion de la deuxième dissertation — la Vie de S. Eustorgius (= BHL. 2776), celle de S. Denys [1] (= BHL. 2168), peut-être aussi la partie de la Passion de S. Barnabé (= BHL. 985) où est relatée l'arrivée de l'apôtre à Milan, la Passion de S. Vital (= BHL. 8703), la Vie de S[te] Marcelline, sœur de S. Ambroise (= BHL. 5223) et celle de son frère S. Satire (= BHL. 7510). Les raisons mises en avant, si elles n'emportent

[1] D'après le P. S. (p. 753 sq.) la Vie BHL. 2169 est la source de BHL. 2168.

pas la pleine conviction, donnent au moins à l'opinion du P. S. une probabilité très sérieuse.

La troisième dissertation s'occupe de la légende de S. Victor, qui, antérieurement déjà, avait fait l'objet des recherches du P. S. (cf. *Anal. Boll.* XXV, 361 seq. et XXII, 493 seq.). Il faut en dire autant de la dissertation suivante consacrée aux SS. Gervais et Protais (cf. *Anal. Boll.* XVII, 464 seq.). La cinquième dissertation traite des SS. Nazaire et Celse, dont le P. S. avait précédemment étudié les Actes (cf. *Anal. Boll.* XVII, 471 sq.). Bien que toute légendaire, la Passion pourrait avoir conservé un détail topographique exact (p. 818).

Dans la sixième dissertation, le P. S. examine, à son point de vue spécial, les données du martyrologe hiéronymien. A propos des saints de Milan, il a remarqué judicieusement, parmi les facteurs qui ont contribué à embrouiller l'hiéronymien, une sorte d'attraction locale (cf. *Anal. Boll.* XXVI, 97). Dès que le martyrologe porte la mention d'un saint milanais, on trouve aux alentours de la notice la série des autres saints de la même cité. Le 30 novembre, l'hiéronymien porte : *Antioc. domni merolae* (E) ; *et in antiocia domni merocli* (W). Le P. S. est d'avis qu'il s'agit ici de l'évêque S. Mirocle qui mourut à cette date. La mention d'Antioche est une addition postérieure. Le 7 août, on lit : *Mediolano Faustini* (B). Faustin n'est pas un saint de Milan et le texte n'est certainement pas primitif. Le P. S., à la suite de considérations fort plausibles, mais un peu longues à relater, propose de lire : *Mediolani Ausenti et aliorum VI*, lecture dont les éléments sont empruntés à la notice du même jour. Le 19 juillet on lit : *In Alexandria natal. scorum Sisinni* (W). Le P. S. pense qu'on lisait autrefois : *Natale sanctorum Sisinnii, Alexandri.* Il s'agirait des trois martyrs d'Anaunia : Sisinnius, Martirius et Alexander. Le nom de Martirius qui complèterait le groupe peut être reconnu dans la forme *Marthori* (E), ou *Partori* (B) ou *Pastori* (W) mentionnée le lendemain. La translation de ces trois martyrs étant commémorée à Milan le 15 août, le P. S. estime que l'hiéronymien rappelle ici la translation faite par l'évêque de Trente, S. Vigile. Le 9 juillet (une faute d'impression fait lire le 19) on a : *Mediolano Moechi* (B), *et in Mediolano meci* (E), *Mediolano Moechi* (W). Le P. S. est porté à croire que le saint en question n'est autre que S. Mocius, le martyr de Byzance, dont, si la mention est exacte, des reliques auraient été transportées à Milan (cf. *Anal. Boll.* XXXI 231). Une raison analogue justifie au 25 décembre la notice : *Mediolani Felicitatis*, qui rappelle la martyre romaine. Notons encore la conjecture du P. S. au sujet de la Passion de sainte Sophie et de ses filles, qu'il suppose avoir été écrite par l'auteur de la Passion des SS. Faustin et Jovita.

Les dissertations qui suivent traitent de la condamnation d'Auxence, l'évêque intrus de Milan, de la basilique milanaise au temps de S. Ambroise,

de S. Satire. Par une étude très fouillée, l'auteur établit que le frère de S. Ambroise mourut en 377, au plus tard en 378. La dernière dissertation a pour objet la liste des saints qui figurent sur le canon ambroisien et sur le canon romain. Il est à noter que S. Barnabé n'était pas commémoré à Milan, alors qu'il l'était à Rome, signe manifeste que la légende de la venue de Barnabé à Milan est de basse époque.

L'étude du P. S. sur l'*Historia Datiana* n'a pas conquis l'adhésion de tous, comme on peut en juger par la brochure de M. l'abbé Negri. Les conclusions du P. S. y sont vivement attaquées. Sur quelques points de détail, M. N. peut avoir raison ; mais il ne semble pas que son plaidoyer en faveur de la haute antiquité de l'*Historia Datiana* ébranle les arguments principaux du P. S. V. D. V.

78. — * Dom Germain MORIN. *Études, textes, découvertes. Contributions à la littérature et à l'histoire des douze premiers siècles.* Tome premier. Abbaye de Maredsous, 1913, in-8, XII-526 pp.

Nous connaissons bon nombre d'estimables érudits qui n'ont qu'à fouiller leurs tiroirs pour donner au public un volume d'études et de textes variés selon leur spécialité. Combien y en a-t-il qui pourraient, en bonne conscience, comme Dom Morin, y ajouter leurs « découvertes ? » *Non cuivis homini contigit*, et j'en connais qui regardent d'un œil d'envie le titre du premier volume de cette nouvelle série des *Anecdota maredsolana*. L'heureux chercheur, le fécond écrivain a raison de ne pas laisser à d'autres le soin de réunir les membres épars d'une œuvre considérable. Souvent « les autres » ne songent nullement à rendre pareil service, et, alors même que l'idée leur en viendrait, ils sont incontestablement moins bien préparés que l'auteur lui-même à entreprendre la besogne. Dom M. commence par une introduction, où il donne un aperçu sommaire de ses travaux avec les indications bibliographiques nécessaires. La liste ne comprend pas moins de 114 numéros, parmi lesquels nous avons à noter particulièrement les n°s 16 : Les vierges martyres de Cologne ; 17 : Le noyau historique des légendes provençales ; 18 : Origines chrétiennes du Bessin (Ste Honorine) ; 28 : Pseudo-Jérôme, lettres apocryphes *de septem ordinibus ecclesiae*, sur l'Assomption de la Vierge etc. ; 34 : S. Augustin : Sermon pour le jour de Ste Eulalie ; 48 : Anonyme du Ve siècle : sermon pour la fête de la Chaire de S. Pierre ; 49 : deux petits discours de l'évêque Petronius (dont un *in natale S. Zenonis)* ; 74 : Le nom de S. Pirmin et l'emplacement de son *Meltis Castellum ;* 94 : Hériger de Lobbes ? poème alphabétique sur S. Ursmer ; 106 : Culte et reliques de saints du pays mosan dans la région de Ponthieu, à partir de la fin du XIe siècle (paru ici même) ; 114 : Revision des homélies et sermons des Pères insérés au bréviaire romain.

Dix numéros figurent intégralement dans le présent volume. Je citerai

d'abord le n° 16, sur l'inscription de Clématius (voir *Anal. Boll.* XXII, 110). L'auteur a maintenu cette phrase qu'il avait écrite dans la première édition de son mémoire : « L'authenticité de cette inscription n'a jamais été sérieusement contestée par personne. » Cela peut être vrai en un certain sens. Mais du moment que les récents éditeurs du C. I. L. se prononçaient contre elle, il y avait lieu, me semble-t-il, d'entrer en discussion avec eux, d'autant plus que la cause n'est nullement perdue (voir *Anal. Boll.* XXX, 362). Dom Morin n'a pas renoncé non plus à son interprétation de l'incise *exceptis virginibus*. A son avis, Clématius défend d'enterrer dans la basilique toute personne qui n'aurait pas gardé la virginité. Pareille clause est sans exemple, et le style permet très bien d'admettre ce pléonasme : défense d'ensevelir dans le sanctuaire des vierges toute autre personne que ces vierges elles-mêmes (*Anal. Boll.* XXX, 339).

L'homélie sur Ste Eulalie (n. 34), si elle n'est pas de S. Augustin, a été certainement prononcée à Hippone. L'allusion aux XX martyrs et aux VIII martyrs l'indique assez (*Les origines du culte des martyrs*, 450). Le manuscrit unique nommait encore avec Cyprien, *Cristina*. Dom M. corrige *Crispina*. La retouche s'impose, mais j'aurais gardé *Eolalia*.

L'article le plus important du volume est intitulé *Arnobe le jeune* (n. 45, 46). Un commentaire sur les Psaumes (*P. L.* 53, 327-570) nous est parvenu sous son nom. On ne s'accorde guère sur le reste de son œuvre. Dom M. n'hésite point, après avoir relevé des expressions communes aux deux écrits et des passages analogues, à lui attribuer aussi le *Conflictus de Deo trino et uno* (*P. L.* 53, 239-322). Puis comparant de la même manière ces deux ouvrages au *Praedestinatus* (*P. L.* 53, 587-672), il lui restitue en outre deux des trois livres de ce traité. Enfin, par la même méthode, il enrichit l'auteur de tout ce qui précède d'une pièce, dont il nous donne la première édition, le *Liber ad Gregoriam in palatio constitutam*, que les manuscrits attribuent à S. Jean Chrysostome. Si ces ingénieuses déductions sont tenues pour définitives — l'on sait assez que les solutions obtenues par le procédé de la critique interne ont besoin de reposer — Arnobe le jeune, qui écrit à Rome au cours du Ve siècle, est un auteur que la critique hagiographique ne doit pas négliger. Non seulement il s'intéresse aux martyrs, connaît les légendes de Ste Symphorose et de Ste Félicité et de leurs sept fils, et la confusion de la martyre Ste Anastasie avec l'éponyme du *titulus Anastasiae*, mais il a l'air de se donner comme rédacteur de plus d'une Passion de martyrs : *scripsimus passiones eorum in generationes alteras* (*P. L.* 53, 471 C), et l'on signale quelques analogies de son style avec la Passion de Ste Agnès (Morin, p. 368). Il sait l'histoire du sanctuaire des SS. Processus et Martinien (*P.L.* 53, 616). Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est qu'il serait un témoin de l'usage de lire à l'église les Passions des martyrs : *quotidie legitur in ecclesia in conspectu Dei quanta mala fecerunt Christo,*

apostolis et martyribus (l. c. 494 D), texte qu'il convient de rapprocher du célèbre décret de Gélase : *Gesta sanctorum martyrum... secundum antiquam consuetudinem singulari cautela in sancta Romana ecclesia non leguntur* (Dobschütz, p. 40).

Le dernier article, *Critique des sermons et homélies apocryphes du bréviaire romain* a été plusieurs fois imprimé. Comme il intéresse beaucoup de personnes, il faut savoir gré à Dom Morin de l'avoir reproduit dans son premier volume qui sera suivi, nous l'espérons bien, de plusieurs autres, où nous retrouverons la même science unie à une égale clarté d'exposition. H. D.

79. — * Ulysse CHEVALIER. *Regeste Dauphinois ou répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné, des origines chrétiennes à l'année 1349*. Tome I, premier fascicule *(ann. 140-1051)*. Imprimerie Valentinoise, 1912, in-fol., 320 col.

80. — * Ulysse CHEVALIER. *Poésie liturgique des églises de France aux XVIIe et XVIIIe siècles ou recueil d'hymnes et de proses usitées à cette époque et distribuées suivant l'ordre du Bréviaire et du Missel.* Paris, Picard, 1913, in-8, XCII-255 pp. (= *Bibliothèque liturgique*, XVI).

« Je ne puis dissimuler ma joie de voir sortir des presses le premier fascicule du *Regeste Dauphinois :* c'est là, comme l'une ou l'autre partie du *Répertoire des Sources* et le *Repertorium hymnologicum* une de ces entreprises que l'on ne commence pas, plus que septuagénaire, sans l'appréhension de ne pouvoir les terminer. Et cependant j'ai confiance, Dieu aidant. » Nos lecteurs, à qui l'infatigable chanoine donne plusieurs fois par an les preuves d'une activité que la plupart des « jeunes » essaieraient en vain d'égaler, partageront cette confiance. M. Chevalier ne nous donnera pas seulement la fin de son Regeste, mais encore les tables du Répertoire hymnologique si impatiemment attendues, une longue série de volumes de la *Bibliothèque liturgique*, et d'autres encore, j'en suis sûr, aussi bons et aussi utiles.

Le *Regeste Dauphinois* contient tout ce que comporte le programme de ce genre de publications et même davantage. M. Ch. ne s'est pas borné à analyser les chartes et à découper les chroniques. Il a compris dans ses annales les épitaphes, que l'on va chercher habituellement dans les recueils d'inscriptions et qui ont l'inconvénient — pour les anciennes bien entendu — de ne se laisser dater que très approximativement. Il y mentionne même des objets, comme (n. 529) ce « *missorium* d'argent ayant appartenu au patrice Agnaric ». Nous ne dirons rien de la partie bibliographique, où l'on aurait bien de la peine à trouver en défaut l'auteur des célèbres *Répertoires*. Pour la Vie de S. Restitut, évêque de Trois-Châteaux (n. 91),

il y aurait à citer la dernière édition, *Acta SS.* nov. III, (1910) 345-48; mais nous ignorons à quelle date l'impression du *Regeste* a commencé.

Les principaux auteurs des hymnes publiés dans le t. XVI de la *Bibliothèque liturgique* sont les deux Santeul, Coffin et Simon Gourdan. Leurs poésies, éparses dans des livres liturgiques hors d'usage, ne sont pas aisées à trouver; le recueil de M. Ch. permettra de juger sur leur œuvre, le mérite des hymnographes. La longue introduction consacrée au mouvement liturgique français au XVII[e] siècle et à chacun des poètes qui figurent dans l'anthologie se lit avec le plus grand intérêt. M. Ch. rappelle ce fait curieux que l'ensemble de la réforme réalisée par l'église de Paris représentait à peu près l'idéal préconisé par la plupart des esprits éclairés du temps et qui faillit prévaloir dans l'esprit de Benoît XIV. Le savant pontife avait reconnu la nécessité de sacrifier la plus grande partie des leçons historiques du propre des saints. Il écrivait à ce propos au cardinal de Tencin : « Tout ce qu'on pourra dire, c'est que voilà une nouveauté qui va diminuer le culte rendu jusqu'à présent à ces saints et il est vrai que le retranchement des légendes fera crier ceux qui tiennent les faits qui y sont contenus pour si certains, qu'ils seraient prêts à se faire martyriser pour en soutenir la vérité. Mais cette critique nous paraît bien moins importante que celle par laquelle on nous reprocherait de faire lire au nom de l'Église des faits apocryphes ou douteux. Or avec quelque attention et quelque habileté que le nouveau bréviaire fût composé, cette critique serait inévitable. » H. D.

81. — * M. Besson. *Monasterium Acaunense.* Fribourg, Fragnière, 1913, in-8°, VIII-212 pp.

Ce n'est pas une histoire du célèbre monastère de Saint-Maurice que vient d'écrire M. B., mais une étude critique de la Vie du saint patron de cette abbaye, et des documents qui concernent la fondation et ses premiers développements au cours du VI[e] siècle. L'ouvrage est écrit avec la compétence d'un spécialiste et la clarté d'un professeur rompu aux meilleures méthodes d'enseignement. Malgré la diversité des documents qu'il avait à examiner M. B. est parvenu à maintenir dans chacune des parties et dans l'ensemble du volume une parfaite unité.

La Vie de S. Maurice a été très diversement appréciée. M. Egli n'y voyait qu'une légende, dont le massacre d'une poignée de défenseurs de leur indépendance nationale, tués à Agaune en 56 par les légions de Galba, aurait été le point de départ. D'après M. Krusch la découverte d'un cimetière gallo-romain, au temps de l'évêque Théodore, donna naissance à une croyance populaire qui prétendait y reconnaître les reliques d'une légion levée en Thébaïde et mise à mort pour sa foi. D'autres historiens ont défendu l'exactitude de tous les détails rapportés par S. Eucher. M. B. s'est mis à un point de vue spécial; il concentre son attention sur le fait principal, le martyre d'un groupe de chrétiens, sans chercher ce qui, dans

les circonstances accessoires, appartient à l'histoire ou à la légende. Voici ses conclusions. En 360 ou peu après, S. Théodore, évêque de Martigny, transféra un très grand nombre de corps saints dans la basilique qu'il avait érigée pour les recevoir. Dès cette époque, ces reliques passaient pour celles de soldats martyrisés moins d'un siècle auparavant ; on connaissait les noms des principaux : Maurice, Candide, Exupère, Victor. Rien n'infirme la valeur de cette croyance. La Passion de S. Maurice, œuvre de S. Eucher, évêque de Lyon, consigne la tradition reçue à cette époque. — On peut assurément souscrire sans témérité au jugement de M. B. Car il est certain que S. Théodore dédia une chapelle aux saints d'Agaune et qu'il y transféra leurs reliques. Que savait-il exactement sur leur nombre, leur profession et la date de leur mort ? Sur ce point nous n'oserions être aussi affirmatif que M. B.

On s'est demandé comment il fallait interpréter une expression de S. Eucher : *corpora revelata traduntur ;* pour en préciser la signification, M. B. a patiemment recueilli un grand nombre de passages empruntés aux écrivains de l'époque mérovingienne. Ces mots peuvent donner à entendre que l'endroit où reposaient des reliques fut miraculeusement découvert, ou bien encore qu'un prodige, opéré à l'intercession d'un défunt, a manifesté sa sainteté. Le mot *revelare* a été ainsi employé par Grégoire de Tours. A ces interprétations, qui supposent une intervention miraculeuse, M. B. en préfère une autre signalée par Ducange. Le mot *revelare* s'emploie parfois pour désigner qu'on a procédé à l'élévation des reliques. M. B. néglige de citer des exemples.

Jusqu'au X[e] siècle, le texte de la Passion de S. Eucher a subi plusieurs interpolations, que M. Krusch a caractérisées avec sa maîtrise habituelle M. B. s'applique à préciser l'époque où elles ont été introduites. Ses conclusions, solidement motivées, diffèrent sensiblement de celles du philologue allemand. La recension X, pense-t-il, remonte à la première moitié du IX[e] siècle, le texte D est antérieur au VII[e] siècle, les interpolations de C et de B furent insérées, les unes au milieu. les autres au commencement du VI[e] siècle. Il eût été utile de publier intégralement les passages propres aux manuscrits de la classe X ; car dans la Passion de S. Piat, écrite vraisemblablement à la fin du IX[e] siècle, l'un de ceux-ci a été reproduit.

Plusieurs historiens ont voulu attribuer à S. Théodore la gloire d'avoir fondé le monastère d'Agaune. M. B. rejette résolument leur opinion. D'après lui, et sa preuve semble décisive, l'abbaye fut créée en 515 par le roi Sigismond. Telle était l'ancienne tradition à Saint-Maurice, et les arguments en sens contraire, tirés de la *Vita Severini* et de la *Regula Tarnatensis*, sont peu convaincants ; la *Vita Severini* est une composition tardive, œuvre du IX[e] siècle, et la *Regula Tarnatensis* ne fut pas celle d'Agaune.

Dans un chapitre spécial consacré aux saints personnages qui au VI[e]

siècle illustrèrent le monastère de Saint-Maurice, M. B. examine successivement la *Passio S. Sigismundi*, la *Vita abbatum Acaunensium* et la *Vita S. Amati*. L'auteur de la *Vita Sigismundi*, dit-il, est trop peu au courant de l'histoire du VI[e] siècle pour avoir vécu avant la fin du VII[e] ou le commencement du VIII[e] siècle ; d'autre part, dès la fin du IX[e] siècle, son opuscule fut utilisé par Adon. On pourrait resserrer un peu ces limites extrêmes en remarquant que l'auteur du martyrologe de Lyon a eu, lui aussi, connaissance de la *Vita Sigismundi* avant l'année 806 [1].

Quant à la *Vita abbatum Acaunensium*, M. B. développe des arguments sérieux pour faire admettre l'authenticité de ce texte et en rejeter vers 550 la date de composition A deux reprises déjà, il a été en discussion sur ce point avec M. Krusch. Bien que M.B. fasse bon marché des objections qui lui ont été proposées au sujet de la latinité de ce document, elles nous semblent très sérieuses. Les règles du cursus sont, sinon régulièrement, du moins généralement observées. Pareil souci d'élégance serait surprenant chez un auteur du VI[e] siècle. En tout cas, il sera prudent de réserver son jugement dans cette controverse aussi longtemps qu'on n'aura qu'un texte établi d'après un manuscrit du XVI[e] siècle. Récemment M. Krusch en a signalé un second, du XII[e] siècle (Londres, Society of Gray's Inn, n° 3) ; mais il a malheureusement été impossible à M. B. de s'en procurer la collation. Une chronique de Saint-Maurice, conservée à l'abbaye dans un manuscrit du IX[e] siècle, n'est pas citée par M. B. On y trouverait peut-être d'utiles renseignements sur les premiers abbés du monastère [2].

Les fouilles entreprises à Saint-Maurice depuis près de vingt ans par le chanoine Bourban ont donné lieu à d'intéressantes découvertes, qui furent communiquées au jour le jour à des revues locales ou à des journaux hebdomadaires. Comme ces recueils sont pratiquement inaccessibles aux historiens étrangers à la Suisse, M. B. aurait utilement pu consacrer un chapitre à exposer les principaux résultats de ces recherches.

L'ouvrage de M. B., qui est la synthèse d'une série d'articles, servira de guide à tous ceux qui voudront étudier les origines de la célèbre abbaye. En précisant les points en litige, en groupant les difficultés et les arguments proposés, en suggérant les conclusions d'une critique prudente, M. B. a rendu aux historiens un service très appréciable. Ses lecteurs lui sauront gré d'avoir reproduit tous les textes qu'il faut avoir sous les yeux pour porter un jugement en connaissance de cause. H. MORETUS.

[1] Quentin, *Les Martyrologes historiques du moyen âge*, pp. 187-88 et 221.

[2] Ce manuscrit est cité par le chanoine Bourban, *Fouilles de Saint-Maurice d'Agaune, l'archevêque S. Vultchaire et son inscription funéraire*. Fribourg, 1900, p. 14.

82. — *Bruno Krusch, Wilhelm Lévison. *Passiones vitaeque sanctorum aevi merovingici.* Hannoverae, 1913, in-4°, VIII-676 pp. (=*Monumenta Germaniae historica. Scriptores rerum merovingicarum.* Tomus VI.)

L'apparition d'un volume des *Scriptores rerum merovingicarum* constitue un événement dans l'histoire de l'hagiographie médiévale. Il ne faut pas moins que l'activité intrépide de MM. Krusch et Levison pour que ces publications se succèdent avec une pareille rapidité. Trois ans leur ont suffi pour préparer le tome sixième et déjà l'on voit approcher le moment où cette série des *Scriptores* sera achevée. A l'assemblée générale des collaborateurs des *Monumenta*, tenue à Berlin en avril 1911, on avait annoncé que ce volume était en cours d'impression et qu'il serait le dernier des *Scriptores rerum Merovingicarum ;* mais dans la suite, l'abondance des matériaux réunis et l'accession de textes, d'abord écartés de la collection, contraignirent les éditeurs à réserver une partie des commentaires pour un septième volume. Tout fait prévoir qu'on n'aura pas longtemps à attendre l'achèvement de cette œuvre magistrale.

Le tome VI a déjà été présenté à nos lecteurs ; grâce à l'extrême obligeance de MM. Krusch et Levison, qui lui communiquèrent leurs épreuves, le regretté P. Poncelet a été en mesure de signaler dans le supplément de la *Bibliotheca hagiographica latina* tous les textes contenus dans les 352 premières pages de ce volume et d'ajouter quelques éditions anciennes qui lui avaient précédemment échappé.

Le présent volume contient seize commentaires. Ce sont ceux I. de S. Erhard de Ratisbonne et de S. Albart de Cashel, II. de Ste Odile de Hohenbourg, III. de S. Didier, IV. de Ste Anstrude, V. de Ste Aldegonde de Maubeuge, VI. de Ste Rictrude, VII. de Ste Bertille abbesse de Chelles, VIII. de S. Bonet, IX. de S. Robert évêque de Salzbourg, X. de S. Wilfrid évêque d'York, XI. de S. Trudon, XII. de S. Lambert, XIII. de S. Landelin abbé de Crespin, XIV. des saints abbés de Lobbes Ursmar et Ermin, XV. de S. Hubert, XVI. de S. Corbinien.

Les commentaires sur S. Bonet, S. Lambert et S. Corbinien sont de M. Krusch, tous les autres ont été écrits par M. Levison. On pourrait en conclure que les deux collaborateurs ont eu une part très inégale à l'œuvre commune ; il n'en est rien. Seulement ils semblent avoir adopté chacun un plan un peu différent. L'introduction de M. L. à la Vie de Ste Odile en fournit un exemple frappant.

Chacun sait combien de polémiques ont été soulevées au sujet de la patronne de l'Alsace et combien sont nombreuses les publications auxquelles elles ont donné lieu. M. L. trouve cependant moyen de condenser en trois pages son étude sur la Vie de Ste Odile. Écartant systématiquement, sans même en rapporter la teneur, les légendes postérieures au XIe siècle, l'éminent critique a vite fait de citer les quelques mentions de la sainte ou

de son monastère, qui se rencontrent dans des documents du X[e] et du XI[e] siècle, et il conclut en ces termes qui méritent d'être cités : *Unde ne id quidem absque dubio constat, etsi satis veri simile est, monasterium saeculo VII° ab Adalrico duce conditum esse, aut Odiliam filiam eius fuisse ; tamen Odiliam quamdam cum initiis coenobii quoquo modo coniunctam esse pro certo habuerim* (p. 28).

M.Kr. au contraire a patiemment approfondi l'étude des légendes tardives concernant S. Lambert ; il y a employé toutes les ressources de sa vaste érudition et toute la pénétration de sa critique. Le motif du meurtre de S. Lambert a fait l'objet de discussions longues et passionnées, et l'accord ne s'est pas encore établi. Bon nombre d'auteurs, anciennement surtout, ont voulu que S. Lambert, comme un autre Jean-Baptiste, ait été victime du courage apostolique avec lequel il aurait reproché à Pépin II ses coupables relations avec Alpaïs. Plusieurs critiques avaient déjà combattu et rejeté cette légende : M. Kr. en donne une réfutation décisive et parvient à signaler dans la tradition manuscrite les étapes successives de la formation de cette légende. C'est une des belles pages de son œuvre.

D'après M. Kr. les choses se seraient passées tout autrement que ne le racontait la légende. S. Lambert aurait obtenu de Clovis III un privilège d'immunité par lequel les terres d'Église étaient soustraites à la juridiction des agents du roi. Irrités de voir diminuer leur autorité, ceux-ci se livrèrent à des vexations contre les bénéficiaires du privilège. Les esprits s'aigrirent, et des personnes appartenant à l'entourage de l'évêque massacrerent Gallus et Rivaldus. Les familles des victimes résolurent de les venger. Dodon, domesticus du roi, s'empara par surprise de l'évêque et le mit à mort lui et toute sa suite. S. Lambert, d'après M.Kr., périt *propter nimiam dominandi cupiditatem* (p. 299), et son trépas fut très différent de celui des martyrs expirant au milieu des supplices pour confesser leur foi.

L'attitude de S. Lambert lors des démêlés entre les gens d'Église et les fonctionnaires royaux aurait pu être précisée davantage, et ceci tout à l'honneur du saint évêque. Très indulgent pour les auteurs du meurtre de Gallus et de Rivaldus, le biographe fait remarquer que le châtiment était mérité, *ex merito eorum*, mais il indique cependant très nettement que le saint jugeait criminelle cette justice sommaire. Se voyant près d'être massacré, par deux fois il exhorta ses compagnons au repentir : *Rei et noxii in crimine necem fuistis, recipite modo quod tunc egistis.... Iesum peccata vestra confitete* (p. 368-70). Et les biographes postérieurs ont soin d'ajouter que l'évêque avait tout ignoré du projet homicide. Sa responsabilité ne saurait donc être engagée.

Quant à l'origine de l'animosité qui régnait entre les clercs et les employés du fisc. M. Kr. le premier croit la découvrir dans une charte octroyée à S. Lambert par Clovis III. Ce document est perdu, mais le sagace critique en retrouve la trace dans la Vie assez fantaisiste de S. Lambert

écrite vers le milieu du XII[e] siècle par Nicolas, chanoine de Liège. Cet écrivain assure que la charte subsistait encore ; il l'attribue cependant à Clovis II, alors qu'elle ne peut avoir été accordée que par Clovis III. Frappé de certaines expressions, empruntées au latin mérovingien, M.Kr. n'hésite pas à admettre l'authenticité de ce document. Cette déduction est assurément ingénieuse, mais faut-il y voir plus qu'une heureuse conjecture ? Cette charte au reste ne prouverait nullement — par elle-même — le désir excessif de S. Lambert de s'emparer du pouvoir temporel. Il faudrait, pour se prononcer à ce sujet avec certitude, connaître les motifs pour lesquels Clovis aurait accordé cette faveur à S. Lambert.

En formulant ces réserves nous ne prétendons nullement affirmer — cela va sans dire — que S. Lambert mérite de compter parmi les martyrs au même titre que les victimes des persécutions. Au cours du moyen âge, on a montré d'inégales exigences pour accorder aux saints l'auréole du martyre. Pour certains d'entre eux il serait difficile de montrer que les conditions requises, d'après la définition actuellement reçue du martyre, se sont toutes trouvées réalisées.

Au prix d'un labeur énorme, M. Kr. est parvenu à établir le texte de l'ancienne Vie de S. Lambert. Parmi les innombrables manuscrits qui nous en sont parvenus il a pu distinguer trois recensions principales et trois abrégées. La plus ancienne (BHL. 4677) se retrouve dans dix-neuf manuscrits, dont deux sont du VIII[e] siècle ; mais ils appartiennent à deux classes distinctes A^1 et A^2. Les différences allèrent s'accentuant ; des correcteurs s'appliquèrent à retrancher les barbarismes des textes primitifs. Deux rédactions nouvelles B et C, allongées de quelques interpolations, circulèrent sous le nom de Godeschalk. L'une d'elles (B) apparaît dès le X[e] siècle, l'autre (C), récente, est sans intérêt. Grâce à ses patientes recherches, M. Kr. a reconstitué le texte de cette intéressante Vie. Il a été excellemment inspiré en reproduisant également les passages les plus importants des Vies de S. Lambert écrites par Étienne (BHL. 4683), par Sigebert de Gembloux (BHL. 4686) et par Nicolas (BHL. 4688).

Soucieux de ne laisser sans solution aucune des difficultés que soulève l'histoire de S. Lambert, M Kr. étudie dans un appendice à son commentaire, le *Libellus de vita et conversione ante episcopatum*, (BHL. 4001). Cette Vie de S. Hubert, à laquelle chacun s'accorde à dénier toute valeur historique, occupe, d'après une théorie récente, une place importante dans le développement de la légende du saint. Le P. De Smedt, de vénérée mémoire, y reconnut une œuvre du XV[e] siècle ; le P. Poncelet au contraire a cherché à prouver que le *Libellus* était une des sources de la *Vita tertia*, (BHL. 4000), qu'il est explicitement cité par le chanoine Nicolas dans la Vie de S. Lambert (BHL. 4688), et fut donc écrit au commencement du XII[e] siècle. Sans doute l'apparition du cerf au jeune chasseur s'y trouve rapportée — et cette légende est tardive — ; mais elle n'appartient pas — le P.

Poncelet le prouve excellemment — à la rédaction primitive. Avec une courtoisie faite d'estime et d'affection pour un savant qui était son ami, M. Kr. combattit un à un tous les arguments du P. Poncelet. En lisant cette réfutation, qui lui avait été gracieusement communiquée, notre regretté confrère avait reconnu qu'un nouvel examen de la question s'imposait, mais il ne s'était pas cru obligé d'abandonner sa théorie. Aussi longtemps qu'on ne possédera pas dans sa teneur originale le *Libellus de vita et conversatione ante episcopatum*, il semble bien malaisé de décider s'il faut admettre l'ancienneté de l'opuscule sur la foi du témoignage du biographe Nicolas, ou la nier à cause des difficultés que soulève le texte et que M. Kr. a si bien mises en lumière.

La Vie de S. Corbinien par Aribon de Freisingen a été étudiée par M. Kr. avec toute l'attention que mérite un document aussi important. Voici ses principales conclusions. Avec M. Fastlinger (cf. XXIV, 298), mais en s'appuyant sur de nouveaux arguments, M. Kr. admet que le saint évêque de Ratisbonne mourut en 725 et que la translation de ses reliques eut lieu quarante ans après. C'est à cette époque, entre les années 765 et 769 qu'Aribon composa la Vie du saint (BHL. 1947). Deux manuscrits du IXe siècle nous en ont conservé le texte original; l'un d'eux, celui de Karlsruhe, provenant de Reichenau, n'avait pas été utilisé jusqu'à présent. Au IXe siècle, dans le but, peut-être, de confirmer la propriété de certains biens, on remania le texte et on l'agrémenta de nouveaux détails ; le célèbre épisode de l'ours y fut alors introduit. Remontant jusqu'au XVIe siècle, M. Kr. étudie les Vies de S. Corbinien écrites par Otton de Freising, Conrad, Pierre Calo, Pierre de Natalibus et Jean de Freiberger, montrant les développements successifs de la légende.

M. Kr. a consacré d'excellentes pages à l'étude de la langue d'Aribon ; en terminant, il assure qu'il y aurait lieu de poursuivre ces recherches et de déterminer quel retentissement exerça l'œuvre d'Aribon sur le style de la chancellerie. Les remarquables éditions des écrits de cet auteur (BHL. 2538-2539, 1947-1948) que l'on doit à M. Kr. ont rendu le travail possible ; ses premières investigations l'ont singulièrement facilité.

Les Vies des saints abbés de Lobbes, Ursmar et Ermin, furent rédigées par leur successeur Anson. M. L. prouve que la *Vita Ursmari* fut écrite avant 776 et la *Vita Ermini*, entre les années 751 et 768 ; il en publie le texte (BHL. 2614 et 8416), ainsi que des extraits de la Vie d'Ursmar par Rathier de Vérone (BHL. 8417), et quelques passages de la seconde Vie de S. Ermin (BHL. 2614^b^).

On connaît mieux l'histoire de l'église et de la localité de Saint-Dizier que celle de leur patron. Ce qui est certain, c'est que le saint mourut avant 737 et que sa fête se célébrait le 17 septembre. Sa biographie était déjà écrite en 1041, lorsqu'on transféra ses reliques à Murbach. Sans lui dénier toute valeur, M. L. la juge peu digne de foi.

Ce fut en 1052 que le pape S. Léon procéda à l'élévation des reliques de S. Erhard, en la présence de l'empereur Henri III. Peu de temps après, et dès avant l'année 1074, la Vie du saint fut composée à la demande de l'abbesse Heilka. Sa légende s'enrichit progressivement de nouveaux détails. On crut qu'il avait eu l'honneur de baptiser Ste Odile, qu'il lui avait rendu la vue, qu'il avait été évêque de Ratisbonne et que S. Hildulphe était son frère. Le plus ancien manuscrit dont M. L. s'est servi pour établir le texte de la Vie (BHL. 2590) date du XIIe siècle.

S. Albart, dont on fit, dès le XIIIe siècle, un compagnon de S. Erhard et de S. Hildulphe, nous est peu connu. Sa biographie (BHL. 128), rédigée dans la seconde moitié du XIIe siècle, entre les années 1152 et 1181 ne mérite aucun crédit. M. L. se demande même s'il n'y a pas eu confusion entre le saint et un évêque irlandais.

La Vie de Ste Bertille contient, avec quelques renseignements précieux, des développements pieux, empruntés aux œuvres hagiographiques les plus en faveur. A en juger d'après le style de ce document, il semble avoir été écrit entre les années 750 et 850.

Donat, l'auteur de la Vie de S. Trudon (BHL. 8321), était peut-être un clerc du diocèse de Metz ; il est certain qu'il écrivit entre 784 et 791. M. L. croit (ses arguments ne nous ont cependant pas pleinement convaincu), que le biographe poursuivait un but intéressé, et cherchait à expliquer comment l'abbaye de Saint-Trond (Sarchinium) était la propriété de l'église de Metz. Le savant critique retrouve même, dans un passage de la Vie, des expressions qui doivent être empruntées à la charte par laquelle S.Trudon faisait donation de l'abbaye de Sarchinium à Étienne, évêque de Metz (p. 266). L'existence de cette charte aurait dû rassurer le biographe et lui épargner toute préoccupation utilitaire. Son opuscule se répandit rapidement : Hériger de Lobbes et les auteurs de la Passion de S. Piat et de la Vie de S. Remacle y trouvèrent matière à emprunt. L'excellente édition du texte est faite à l'aide de quinze manuscrits.

Le biographe de Ste Aldegonde se donne pour contemporain de la sainte ; son style cependant trahit un auteur bien postérieur, du IXe siècle vraisemblablement, car son œuvre a été connue par Raban Maur.

La Vie de Ste Anstrude date de la même époque. A l'exemple de Mabillon, M. L. a retranché de son édition les passages qui n'intéressent pas l'histoire de la sainte abbesse. D'une autre recension plus développée, et qui date du XIIe siècle, il ne donne que quelques extraits, ceux-là même que Mabillon avait jadis publiés.

C'est encore au IXe siècle que fut écrite la Vie de S. Landelin abbé de Lobbes et de Crespin ; elle ne mérite guère confiance. Un des biographes de Ste Walburge (BHL. 8769) et l'auteur de la Vie de Dodon abbé de Walers (BHL. 2207) ont fait des emprunts à cette biographie. M. L. en

publie le texte d'après trois manuscrits, dont le plus ancien est du Xe siècle.

En 907, Hucbald, moine d'Elnone, dédia à l'évêque de Liège, Étienne, une Vie de Ste Rictrude. Peu renseigné sur des événements passés depuis deux siècles, il inséra dans son opuscule de longs développements et des récits étrangers à son sujet. Vu l'importance minime de cette œuvre, au point de vue historique, M. L. n'en reproduit que le prologue.

Témoin oculaire de plusieurs des événements qu'il avait à rapporter, bien placé pour compléter son information auprès de personnages de grande autorité, le moine Étienne nous a laissé une Vie de S. Wilfrid qui compte parmi les documents hagiographiques les plus précieux de son époque. Bien que cet ouvrage ait paru entre les années 711 et 731, peu après la mort du saint, M. L. n'hésite pas, par endroits, à rejeter son témoignage. On y surprend des emprunts faits à la Vie de S. Cuthbert et quelques traces de partialité, chez le biographe.

On connaît peu de détails de la Vie de S. Robert, évêque de Salzbourg. La date de sa mort est incertaine. Il mourut vraisemblablement vers 710. Quelque temps après, en 774, ses reliques furent transférées par l'abbé-évêque Virgile de l'ancienne à la nouvelle église du monastère de Saint-Pierre. Longtemps on a cru que la Vie de S. Robert avait été rédigée à cette occasion. M. L. parvient à démontrer qu'elle est beaucoup postérieure et qu'elle date de la première moitié du IXe siècle. L'auteur s'est inspiré de la Passion de S. Sébastien et du récit de l'apparition de S. Michel sur le mont Gargan.

Cet aperçu ne donne qu'une idée bien incomplète des résultats auxquels ont abouti les recherches de MM. Kr. et L. Il faut consulter ce volume pour se rendre compte de la multiplicité des renseignements qui y sont condensés, et apprécier la sûreté de méthode des savants critiques. Certaines de leurs conclusions pourront paraître sévères. Le sont-elles trop ? Les historiens qui viendront après eux en décideront. Ils verront si toutes les condamnations portées par MM. Kr. et L. doivent être maintenues sans restriction ou s'il y a lieu d'en réformer quelques-unes. H. MORETUS.

83. — J. RIVIÈRE. *Études d'hagiographie albigeoise. La première Vie de sainte Sigolène,* dans *Albia christiana. Revue historique des anciens diocèses d'Albi, Castres, Lavaur.* IIe sér. t. X (1913), p. 401-25.

On se rappelle sans doute (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 209) la belle étude de M. Levison sur la Vie de sainte Sigolène, parue dans le *Neues Archiv*, 1910, p. 219-31. L'article de M. Rivière a pour but principal de la rendre accessible au public cultivé qui s'intéresse à l'histoire dans la patrie de la sainte. L'auteur semble s'écarter un peu de son modèle dans l'appréciation de la valeur historique de la *Vita* Le désaccord n'existe, croyons-nous, qu'en apparence. Réduite au minimum que M. R. fixe à la page 420,

l'historicité serait, croyons-nous, acceptée par M. L., qui d'ailleurs ne l'a jamais niée d'une manière absolue.

Quant aux miracles, le doute semble fort permis, lorsque tout, fait principal, circonstances accessoires et manière de raconter, se retrouve, chez d'autres auteurs, en relation avec d'autres saints. M. R. l'a bien senti, ses affirmations tempérées de réserves et le vague peut-être voulu de certaines formules sont là pour le prouver. J. B. POUKENS.

84.— *André OHEIX. *Saint Viau.* Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, t. 54 (1913), 32 pp.

85. — *André OHEIX. *Notes sur la Vie de saint Gildas.* Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, t. 54 (1913), 37 pp.

La Vie de saint Viau ou Vital (BHL. 8698) ne nous était connue que par quelques extraits, contenus dans un ancien bréviaire de l'abbaye de Tournu, et par une traduction française faite au XVIIe s. par Fr. Merlet, curé de Saint-Viau. On savait en outre qu'Albert le Grand avait utilisé, pour ses *Vies des Saints de Bretagne*, un office manuscrit du saint, disparu lors de la Révolution. M. Oheix a été assez heureux pour en retrouver une copie à la bibliothèque publique de Rennes, ms. 205 (anc. 170). Après avoir rectifié l'hypothèse des Bollandistes sur l'ordre des différentes parties de la Vie (*Vita — Translatio — Miracula* et non *Vita — Miracula — Translatio*), il essaye de déterminer l'époque à laquelle remonterait le ms. original. Les coïncidences entre l'office et les *Gesta consulum Andegavorum* (XIIe s.) ne nous paraissent pas de nature à fournir une argumentation convaincante.

La seconde partie du travail est constituée par l'édition de la Vie et une série de documents sur le culte du saint, s'échelonnant du IXe au XVIe siècle.

Parmi les nombreux travaux hagiographiques de M. O. nous tenons à signaler aussi ses *Notes sur la Vie de Saint Gildas* (BHL. 3541). Elles s'ouvrent par deux séries de variantes, tirées, l'une de la copie d'un ancien lectionnaire de Nantes, attribuée à Albert le Grand (Rennes, ms. 267), l'autre de la *Chronique de Saint Brieuc* (Bibl. nat. ms. lat. 6003 et 9888). La 1re se rapporte aux chap. I, II, III, VI et XXVII, la 2e aux chap. XX-XXV de l'édition de F. Lot (v. *Annales de Bretagne*, XXV, 1910, pp. 346-365 et 493-519). Dans une étude pénétrante, Lot (*Ann. de Bretagne*, XXIII, 1908, p. 247-262) avait soutenu que le manuscrit de S. Gildas de Ruis, utilisé par Mabillon pour ses *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, n'était qu'une copie du ms. de S. Gildas de Ruis, qui avait servi à Joannes a Bosco pour sa *Floriacensis vetus bibliotheca* (1605). Un fragment inédit, faisant partie du chap. XXXVIII et conservé dans une note du P. du Paz (Bibl. nat. ms. fr. 21308), prouve qu'il s'était trompé ; les différences en effet entre l'édition de Lot (Bosco) et ce fragment sont assez considérables. Le tra-

vail se termine par une étude des sources de la Vie de S. Gildas où M. O. essaye de compléter les recherches de Lot, et par une note sur S. Goustan. J. B. Poukens.

86. — * Karl Strecker. *Notkers Vita S. Galli*, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. 38 (1913), p. 57-93.

M.Str. avait terminé son travail,lorsqu'il apprit que M.P.Lehmann était en possession du manuscrit, préparé par P. von Winterfeld pour l'édition de la *Vita sancti Galli* dans les *Poetae latini aevi carolini*, vol. IV. Cette nouvelle, bien qu'elle le contrariât vivement (v. la note 2, p. 59), ne l'empêcha point de publier son étude, et nous ne pouvons que l'en féliciter. Car non seulement il résume fort clairement les articles où von Winterfeld s'était efforcé de démontrer l'authenticité de la Vita, mais il les complète par quelques nouveaux indices d'ordre lexicographique, et les corrige en certains points de détail. Il y ajoute une fort bonne édition du poème, accompagnée d'un commentaire, dont les précisions rendront peut-être encore service à l'édition définitive de la Vita. Avec l'auteur, nous sommes d'avis que dans le fameux fragment I, f (« der langatmige Satz »), il faut lire entre parenthèses les mots *nunc his, nunc illis... est passurus*. Quant à la phrase qui termine ce fragment *(Porro in superioribus...)*, que M. Str. dit ne pas comprendre, ne signifie-t-elle pas tout simplement ceci : « Dans ce qui précède vous avez eu bien raison (et j'allais vous le demander, même sans y être exhorté) de décider sous l'inspiration de la grâce divine, que Walafrid doit poursuivre par lui-même cette affaire si importante, qui n'est pas en proportion avec nos forces. » En d'autres mots, le second interlocuteur, Hartmann, après avoir coupé court à la digression entamée par Notker à propos de Fridoburga, reprend sur le même ton plaisant la pensée énoncée précédemment par son maître, dans le « langatmige Satz ». J. B. Poukens.

87. — * J. de Ghellinck, S. I. *Le mouvement théologique du XIIe siècle. Études, recherches et documents.* Paris, Gabalda, 1914, 1 vol. in-8°, x-410 pp. (= *Études d'histoire des dogmes et d'ancienne littérature ecclésiastique.)*

Depuis quelques années, le R. P. de Ghellinck a publié dans diverses revues un grand nombre d'articles sur la théologie médiévale.Cédant à des instances réitérées,il a groupé ces publications éparses dans des périodiques difficilement accessibles, et les a coordonnées dans un ouvrage d'ensemble en y ajoutant de larges parties inédites. Ceux qui ont suivi de près ces travaux auront sans doute admiré plus d'une fois le sens critique très averti de l'auteur, ses recherches patientes, souvent couronnées par d'heureuses trouvailles, et le soin scrupuleux de ne négliger aucune source d'informa-

tion, si minime fût-elle. Toutes ces qualités nous les retrouvons ici ; mais ce qui fait peut-être encore plus d'honneur au P. de Gh., c'est d'avoir pu dominer ces mille détails et d'avoir présenté sur la théologie médiévale quelques aperçus, larges et vivants. Dans les premiers chapitres nous voyons se préparer de loin, par la renaissance carolingienne, la codification canonique, l'introduction de la dialectique, le grand mouvement qui se dessine au XII[e] siècle et dont l'œuvre de Pierre Lombard, l'auteur fameux du Livre des Sentences, est comme l'aboutissement. La question de la dépendance entre Gandulphe et Pierre Lombard est désormais tranchée en faveur de ce dernier. Le mérite d'avoir donné au problème une solution définitive revient au P. de Gh. Au point de vue des études byzantines, il convient de souligner l'influence exercée à cette époque par le *De fide orthodoxa* de S. Jean Damascène, qui venait d'être rendu accessible à l'Occident par une traduction de Burgundio de Pise. Le chapitre consacré à Jean de Damas et aux différentes traductions de son œuvre avait paru en grande partie dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XXI, 448. Le dernier chapitre traite de la théologie et du droit canon au XI[e] et au XII[e] siècle. On y voit combien ces disciplines se touchaient intimement à cette époque et quels services elles se sont rendues l'une à l'autre. Nous n'avons pas le loisir d'entrer dans de larges développements à ce sujet, ni de parler des nombreux appendices et du remarquable aperçu bibliographique qui termine l'ouvrage. Ce serait trop nous écarter des limites tracées à cette revue ; nous préférons renvoyer le lecteur à de plus compétents que nous (cf., entre autres, le compte rendu de J. Rivière dans le *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, IV, 1914, 70 suiv.). V. D. V.

88. — Giovanni MISCHI. *Gregorio X nella Cronaca inedita di un Vescovo aretino*, dans *Bolletino storico Piacentino*, t. VIII (1913), p. 193-206.

Désireux de contribuer pour sa part à la glorification du bienheureux Pape Grégoire X, M. Giovanni Mischi en a trouvé l'occasion dans un document qu'il a découvert, à la bibliothèque communale d'Arezzo. Ce document est un manuscrit inédit de Mgr Benedetto Falconcini, évêque d'Arezzo (1704-1724) : *Chronicon Ecclesiae Aretinae*. M.M. en extrait, pour les publier, les quelques pages concernant Grégoire X. En 1273, ce pontife visita pour la première fois le diocèse d'Arezzo, dit la chronique, et à cette occasion il attacha à l'église Saint-Ange de Camenza des indulgences qui y attirent encore les pèlerins. En 1275, revenant du concile œcuménique de Lyon, Grégoire X s'arrêta de nouveau à Arezzo. Et c'est là que, atteint de pleurésie, il mourut le 10 janvier suivant. Ses obsèques furent célébrées dans la nouvelle cathédrale Saint-Pierre et son corps déposé dans la chapelle de Saint-Silvestre, où bientôt les miracles se multiplièrent. La partie de l'extrait la plus intéressante est celle qui raconte les péripéties du procès de

canonisation. Mgr Falconcini qui y prit une part active, en parle en connaissance de cause.

Dans le corps de la chronique, sont reproduites deux lettres de Grégoire X. L'une d'elles (11 juin 1274) voit ici le jour pour la première fois. Nous n'en avons trouvé nulle mention ni dans les Registres pontificaux publiés par M. J. Guiraud, ni ailleurs. M. Mischi a pu collationner le texte de Falconcini avec l'original sur parchemin conservé aux archives de la cathédrale d'Arezzo, et il en signale en note les quelques légères variantes. D'autres notes redressent les rares erreurs échappées à l'auteur ou précisent les indications jugées trop vagues. Était-il bien utile de déterminer le jour de la semaine correspondant à chaque date et de rappeler les années extrêmes du pontificat de chaque pape cité ? Mais *quod abundat non vitiat*. Au contraire, si dans l'introduction on esquisse une courte notice biographique du chroniqueur, c'est en se basant nniquement sur un feuillet manuscrit anonyme trouvé aux archives communales. On fait complaisamment remarquer que l'auteur « a eu recours aux documents, ce qui confère à la Chronique un intérêt et une autorité indiscutable » (p. 195). Plus d'un lecteur aimerait peut-être à être renseigné sur la nature et la valeur de ces documents.

Aussi bien, l'intention de M. Mischi n'était-elle pas de s'engager dans une étude critique. Il avoue même que les pages de Mgr Falconcini ne jettent guère de lumière nouvelle sur la vie du grand pontife. Mais il a voulu payer son tribut d'hommage au glorieux fils dont Plaisance est justement fière.

R. LECHAT.

89. — G. J. SCHORN. *Die Quellen zu den Vitae Pontificum Romanorum des Bartolommeo Platina*, dans *Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte*, t. 27 (1913), p. 1*-19*.

Parmi les ouvrages qu'il a utilisés, Platina nous fait connaître lui-même le *Liber Pontificalis*, qu'il cite (dans sa préface et ailleurs) sous le nom de Damase, et l'*Historia ecclesiastica* de Ptolémée de Lucques, dont il invoque souvent le témoignage. Il s'agissait donc moins ici de trouver les sources que de déterminer dans quelle mesure Platina y a puisé. M. Schorn établit que notre humaniste copie consciencieusement toute l'œuvre de Ptolémée et se plaît à prendre pour son compte les citations qui se rencontrent dans sa source. A ce procédé on ne trouve qu'une seule exception : Platina semble avoir vérifié par lui-même les emprunts faits par Ptolémée au « Cusentinus », c.-à-d. à la Chronique de Romuald de Salerne. Il fait même de cet ouvrage un emploi plus large que Ptolémée et parfois n'hésite pas à le lui préférer.

La seconde source principale, le *Liber Pontificalis*, a fourni aussi d'abondants renseignements. Platina s'est servi de la rédaction appelée par Mgr

Duchesne la « recension du XVe siècle ». Certaines interpolations en effet, qui ne se rencontrent que dans cette rédaction, se retrouvent dans les *Vitae Pontificum*.

Il s'en faut que la dépendance de Platina vis-à-vis de ses devanciers se borne aux deux ouvrages qu'il avoue. Il en connaît un troisième, dont il ne souffle mot mais qu'il pille à fond, ce sont les *De Roma triumphante libri X* de Flavius Blondus. Même aux endroits où Blondus se sert du *Liber Pontificalis*, Platina lui reste fidèle, sans toutefois abandonner le *Liber*. Parfois aussi il recourt à Paul Diacre pour compléter ou corriger son auteur principal.

Le travail fort méritoire de M. Schorn ne prétend pas avoir signalé toutes les sources auxquelles Platina a puisé. En sa qualité de bibliothécaire du Vatican, il avait en effet à sa disposition un grand nombre de documents, qu'en humaniste exercé il a peut-être dissimulés sous les dehors d'une composition élégante et facile. J. B. POUKENS.

90. — * Rudolf THOMMEN. *Zur Datierung nach dem Festtag Mariä Verkündigung*, dans *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins herausgegeben von der Badischen historischen Kommission*. Nouvelle sér., t. XXVII (1912), p. 144-149.

On sait que, dans certains diocèses de l'Église catholique, lorsque la fête de l'Annonciation (25 mars) coïncidait avec un jour de la semaine sainte ou de la semaine de Pâques, la célébration en était anticipée ou transférée. Grotefend (*Zeitrechnung des deutschen Mittelalters*, t. I, p. 7 et t. II, 2, p. 208) prétend que cette translation était d'ordre purement religieux et n'entrait pas en ligne de compte dans la datation officielle. M. R. Thommen défend l'opinion contraire et appuie sa démonstration sur un cas étudié avec soin. Les données chronologiques, en apparence si contradictoires, des documents contemporains, lettres et chroniques, sur la date précise de la bataille de Bruderholz en 1499, s'accordent à merveille dès qu'on veut bien remarquer que, le dimanche des Rameaux tombant, en 1499, le 24 mars, la fête de l'Annonciation, pour ne pas coïncider avec le premier jour de la semaine sainte, avait dû être reportée au samedi 23 : plus d'opposition alors entre : « le vendredi avant les Rameaux », et : « la veille de l'Annonciation ».

A propos de cette ingénieuse démonstration de M. Thommen, M. Tumbült, dans une livraison subséquente de la même revue (XXVIII, 1913, p. 519), rappelle un autre cas bien établi où le terme : fête de l'Annonciation, indique, non le 25 mars, mais le 24, pour la même raison. C'est le cas de l'année 1431, signalé en 1899 par Keussen dans le *Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, t. XVIII (1899), p. 132. R. LECHAT.

91. — * Karl Hold. *Austria Sancta, III. Die Heiligen und Seligen Niederösterreichs, seit dem Regierungsantritte der Habsburger.* Wien, Mayer & Comp., 1913, in-8°, VIII-149 pp. (= *Studien und Mitteilungen aus dem kirchengeschichtlichen Seminar der theologischen Fakultät der k. k. Universität in Wien*, t. XI).

Les *Analecta* ont jadis rendu compte (XXX, 327) des deux premiers volumes de la collection *Austria Sancta*. Après les saints du Tyrol, voici, dans le t. III, les saints de la Basse-Autriche, ceux du moins qui vécurent après l'avènement des Habsbourg. Nous constatons avec plaisir que le nouveau fascicule continue de mériter par son objectivité et sa consciencieuse exactitude les éloges décernés aux précédents. Ce n'est pas une œuvre de critique ni de recherches originales que prétend faire la présente publication ; elle vise plutôt à recueillir et à réunir dans un substantiel raccourci les conclusions des meilleurs ouvrages de première main. De la bibliographie parfois assez abondante qui précède chaque notice, l'auteur ne retient qu'un ou deux ouvrages bien choisis et en donne la moelle. Ainsi, sa biographie de S. Stanislas est tirée presque entièrement de la Vita parue dans les *Analecta Bollandiana* (IX, XI, XIII-XIV) ; celle de S. Clément-Marie Hofbauer est surtout redevable à Innerkofler ; celle de Canisius à Meschler et au P. Kröss. On remarque le louable souci de recourir autant que possible aux sources ; nombreuses sont les références à la correspondance de Jean de Capistran, à celle de Pierre Canisius, aux procès de canonisation ou de béatification. Et dans les ouvrages modernes, dont se sert M. Hold, il s'attache de préférence aux textes originaux qui s'y trouvent reproduits.

Comme le fait remarquer la Préface, les neuf saints, bienheureux ou serviteurs de Dieu étudiés dans le présent fascicule, Jean de Capistran, Pierre Canisius, Stanislas Kostka, Laurent de Brindisi, Dominique de Jésus-Marie, Marc d'Aviano, Clément-Marie Hofbauer, Joseph-Armand Passerat, Jean-Baptiste Stöger, ont une caractéristique commune : presque tous se sont signalés dans la lutte contre l'hérésie protestante, dans la lutte contre l'islamisme ou dans les deux. Ce trait commun,joint à plusieurs autres, met entre les Vies d'un Dominique de Jésus-Marie,d'un Laurent de Brindisi, d'un Marc d'Aviano, une singulière ressemblance et, — M. H. en fait l'aveu (p. 93) — rend la tâche difficile à l'écrivain soucieux d'éviter la monotonie. Les saints pourtant sont en général des personnalités fortement accusées. Placées dans des circonstances identiques, leurs âmes réagissent de façons infiniment variées. Aussi nous sera-t-il permis de regretter que M. H. se soit borné au récit chronologique des événements extérieurs de chacune de leurs vies sans s'efforcer — sauf peut-être pour S. Clément-Marie Hofbauer — de pénétrer l'intérieur de ses héros et de nous en exposer la captivante psychologie. R. Lechat.

92. — Michele Bruzzone. *Il monte di pietà di Genova, 1483-1810. Cenni storici*, dans *Atti della Societa ligure di storia patria*, t. XLI (1908), XVI-250 pp., facsimilés.

93. — *P. Serafino Gaddoni, O. F. M. *La storia di un monumento a Giulio II. L'origine del Monte di pietà in Imola*, Carpi, 1908, in-8°, 24 pp. (= *Erudizione e Belle Arti*, Anno IV, fasc. VII-XII).

Il ne faudrait pas que le remarquable travail de M. Bruzzone passât inaperçu des hagiographes. Le fondateur du mont-de-piété de Gênes fut le frère mineur Ange de Chivasso (1411-1495), béatifié en 1753, sur lequel on ne possède que de bien maigres renseignements. Après avoir occupé une haute situation dans le monde, il embrassa, l'an 1444, la règle du séraphique patriarche d'Assise. Ses talents et sa vertu l'appelèrent dès 1463 aux fonctions de vicaire provincial ; dans la suite il remplit à plusieurs reprises la charge de vicaire général. Au cours de sa carrière apostolique il exerça de longues années son zèle dans la ville de Gênes ; et c'est ainsi qu'il fut amené, tandis qu'il y prêchait en 1483 avec un immense succès la station de carême, à recommander à son auditoire, pressuré par l'usure, la fondation d'un mont-de-piété. Il est à remarquer qu'à Gênes les pauvres n'étaient point victimes de la rapacité des Juifs, qui ne pouvaient s'y arrêter au delà de trois jours. Ainsi le saint religieux engageait la lutte contre la sordide cupidité d'exploiteurs chrétiens. Le triomphe ne tarda pas à couronner ses efforts. Par un décret du 23 décembre 1483, le Cardinal Paulo da Campo Fregoso, doge de Gênes, établissait un mont-de-piété, et lui imprimait un caractère plutôt civil que religieux. L'administration en était confiée au comité protecteur du célèbre hôpital de Pammatone, et le père Ange fut chargé d'en rédiger les premiers statuts. Ailleurs on prêtait sur gage, sans percevoir le moindre intérêt d'argent. Contrairement à cette disposition patronnée par le B. Bernardin de Feltre, son confrère de Chivasso imposait à l'emprunteur, outre le gage à fournir, une taxe de 10 °/₀, que l'on tâcherait de réduire à 5 °/₀, dès que les ressources du mont gênois le permettraient. A la fin de l'année, on vendait à l'encan les gages non réclamés. L'argent qui provenait de cette opération, servait en partie à couvrir les dépenses administratives de l'institution ; le reste faisait retour aux anciens propriétaires des objets vendus, et cela au prorata de la valeur marchande de ces objets. Ces sages mesures semblent avoir été suggérées au saint religieux à la suite de l'inspection qu'il dut faire du mont-de-Piété de Savone. Ici on avait reçu du pape Sixte IV la faculté « di creare notari, di leggittimare « bastardi, dispensar matrimoni, eleggere dottori, assolvere casi riservati « alla sede apostolica, purche si pagassero denari a favore del Monte » (p. 27). Tels furent les débuts de l'institut de Gênes, auxquels ne se trouva nullement mêlé, comme le prouve péremptoirement l'auteur, le promoteur par excellence des monts-de-piété, le B. Bernardin de Feltre. Le mont de Gênes, après avoir eu sa période de prospérité, subit les vicissitudes de la

cité. Ceux que ce côté de la question intéresse feront bien de prendre pour guide M. Bruzzone. Ils ne lui trouveront qu'un seul défaut, celui d'aimer trop la flânerie, sans se préoccuper assez d'ordre et de clarté

C'est aussi au zèle et à l'éloquence sacrée des Franciscains qu'Imola fut redevable de son mont-de-piété. L'impulsion fut donnée par les discours enflammés du bienheureux Albert de Cutignola. Le 3 décembre 1512 eut lieu l'inauguration solennelle du nouvel établissement de bienfaisance. On en peut lire chez le P. Gaddoni un récit circonstancié, fort pittoresque, tracé par une plume contemporaine (p. 16-21). Comme souvent, dans des cas semblables, l'opposition vint de gens qui auraient dû plutôt soutenir l'œuvre naissante. Les Dominicains d'Imola auraient voulu que le prêt fut absolument gratuit, tandis que les Frères Mineurs exigeaient de l'emprunteur une légère redevance d'intérêt. De là entre les *Monti gratuiti* et les *Monti misti*, une rivalité, qui dégénérait parfois en véritable nuisance. Le bon fonctionnement de l'organisme fit prévaloir le système des monts mixtes. Tout cela est exposé discrètement et solidement par le P. G. L'autre article de sa brochure n'offre qu'un intérêt local ; c'est l'histoire d'un édicule, bâti à Imola en l'honneur du pape Jules II. V. O.

94. — *Cecilio Gomez RODELES, S. J. *Historia de la publicación « Monumenta historica Societatis Jesu ». Recuerdo del primer centenario de su restablecimiento por Pio VII (1814-1914).* Matriti, Lopez del Horno, 1913, in-8°, 62 pp.

En souvenir du premier centenaire de la restauration de la Compagnie de Jésus par Pie VII, feu le P. Rodeles avait eu à cœur de retracer l'histoire d'une publication importante, les *Monumenta historica Societatis Iesu,* dont la direction pesa durant de longues années sur ses robustes épaules. Cet exposé *bon enfant,* où les détails familiers et personnels abondent, prend souvent un caractère d'intimité touchante et a toute chance de plaire aux gens de la maison. Les étrangers trouveront peut-être que le récit se perd parfois en des méandres et que, sans rien omettre d'intéressant, on aurait pu marcher d'un pas plus leste. Mais tous, tant du dehors que du dedans, seront unanimes à rendre hommage au zèle, à la probité, à l'esprit critique de nos Pères espagnols et à proclamer qu'ils ont érigé un *monumentum aere perennius,* dont la valeur s'étend bien au-delà des limites de l'histoire de la Compagnie de Jésus. V. O.

95. — * B. KRUITWAGEN, O. F. M. *Catalogus van de handschriften en boeken van het bisschoppelijk museum te Haarlem.* Amsterdam, C. L. Van Langenhuysen, 1913, 1 vol. in-8°, XX-326 pp.

Le musée épiscopal d'Utrecht, fondé en 1868, s'est développé rapidement. Jusqu'ici manuscrits et livres étaient signalés dans le guide destiné aux visiteurs. L'importance de la bibliothèque ne cessant de croître, la

commission directrice résolut d'en faire dresser un catalogue spécial et chargea de ce soin le R. P. Kruitwagen. Outre 1199 ouvrages imprimés, parmi lesquels un certain nombre d'incunables ou de livres de la période immédiatement postérieure, la bibliothèque compte 144 manuscrits. Ce qui fait leur prix, c'est qu'ils sont à peu près tous d'origine néerlandaise et de contenu théologique. Près de la moitié sont des livres d'heures ou des recueils de prières destinés aux laïques. Comprenant combien cet ensemble de documents était précieux pour la connaissance de la vie religieuse, régionale surtout, le R. P. Kr. a voulu, par une description très détaillée, faciliter leur tâche aux érudits. En fait de codices hagiographiques proprement dits, la bibliothèque n'est pas riche ; mais les livres liturgiques sont souvent les meilleures sources pour nous renseigner au sujet du culte des saints. A ce point de vue on ne peut que remercier l'auteur du soin qu'il a mis à relever toutes les indications utiles. Des tables abondantes permettent de retrouver facilement, tant pour les ouvrages imprimés que pour les manuscrits, tout ce qui peut intéresser les différentes catégories de chercheurs.

V. D. V.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION.

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Abngenvoort (Fr.) Der Dialog des Palladius über das Leben des hl. Johannes Chrysostomus. Beilage zu dem Jahresbericht 1912-13 des Coll. Augustinianum zu Gaesdonck, in-4°, 16 pp.

Albers (P.) S. J. De Hoogeerwaarde Pater Joannes Philippus Roothaan XXI Generaal der Sociëteit van Jesus en de voornaamste lotgevallen zijner Orde. Met bijlagen en portret. I Dl. (1785-1829), VIII-408 pp., II Dl. (1829-1853), 472 + 18 pp. Nijmegen, Malmberg, 1912, in-8°.

Allard (Paul). Deux récentes controverses. I. Encore la lettre sur les martyrs lyonnais de 177. II. La date du labarum constantinien. Paris, 1914, 21 pp. Extrait de la *Revue des questions historiques*, janvier, 1914.

Ambroise de Lombez. Traité de la joie de l'âme chrétienne. Couvin, Œuvre de S. François, 1914, in-12, 172 pp. (= *Nouvelle Bibliothèque franciscaine*, 1ère série, XXVIII). Fr. 1.

Aufhauser (Johannes B.) Antike Jesus-Zeugnisse. Bonn, A. Marcus, 1912, in-12, 51 pp. (= *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*, von H. Lietzmann, 126). Mk. 1,30.

Bardy (Gustave). Saint Athanase (296-373). Paris, Gabalda, 1914, in-12, XVI-210 pp. (= *Les Saints*).

Baring-Gould (S.) and Fisher (John). The Lives of the British Saints, The Saints of Wales and Cornwall and such Irish Saints as have Dedications in Britain, vol. IV. London, Society of Cymmrodorion, 1913, in-8°, IV-480 pp., illustrations.

Carolidis (P.) Bemerkungen zu den alten kleinasiatischen Sprachen und Mythen. Strasburg, Schmidt, 1913, in-8°, 216 pp.

Czermiński (X. M.) T. J. X. Jan Beyzym T. J. (1850-1912). Ofiara Miłości. Krakow, Czasu, 1913, 244 pp. Illustrations.

De Bojani (F.) Innocent XI. Sa correspondance avec ses nonces. Volume III de la série (1680-1684). Première partie. Affaires politiques. Roulers (Belgique), Jules De Meester, 1912, in-8°, pp. 1102. 1 Planche. — Table alphabétique des personnes et des localités citées dans les deux parties du volume. Roulers, 1913, 14 pp.

Ehwald (Rudolfus). Carmina rhythmica quae feruntur Aldhelmi. Extrait de *M. G. Auctores antiquissimi*, t. XV, pp. 519-537.

Foucart (Paul). Les mystères d'Éleusis. Paris, A. Picard, 1914, grand in-8°, 508 pp. Fr. 10.

Frazer (J. G.) The Golden Bough. Third edition. Part IV Adonis, Attis, Osiris. 2 vol. London, Macmillan, 1914, in-8°, XVII-317 pp. et X-321 pp.

Gallo (Alfonso). Sulla fede da attribuire agli Atti della terza traslazione di S. Giuliana di Nicomedia. Caserta, Libreria moderna, 1912, in-8°, 16 pp.

GASELEE (Stephanus). Parerga coptica, II. De Abraha et Melchisedec. III. Hymnus de Sinuthio. Cantabrigiae, typis academicis, 1914, 24 pp.

GHISTELLES (L. R.) La Vie mystique de Denys Rielandt, Chef-comptable à la Banque Liégoise. (1862-1913). Essai d'une biographie d'âme. Bruxelles, Éditions de Durendal, 1913, in-8°, 32 pp. Fr. 1.

GWYNN (John). Liber Ardmachanus. The Book of Armagh, edited with introduction and appendices. Dublin, Hodges, 1913, in-4°, CCXC-503 pp.

HALPHEN (L). Les entrevues des rois Louis VII et Henri II durant l'exil de Thomas Becket en France. Paris, Alcan, 1913, p. 151-62 (*Mélanges d'histoire offerts à M. Charles Bémont*).

HAUPT (Richard). Nachrichten über Wizelin, den Apostel der Wagern und seine Kirchenbauten. Tübingen, Laupp, 1913, in-8°, VIII-86 pp. (= *Tübinger Studien für Schwäbische und Deutsche Rechtsgeschichte* von F. Thudichum, III, 2). Mk. 2,40.

HÉBERT (Marcel). Jeanne d'Arc a-t-elle abjuré? Étude critique précédée de Jeanne d'Arc et ses Voix et Jeanne d'Arc et les Fées. Paris, Nourry, 1914, in-12, 154 pp. (= *Bibliothèque de critique religieuse*). Fr. 2,50.
— Les martyrs céphalophores Euchaire, Élophe et Libaire. 28 pp. Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, janvier 1914.

HORNE (Émile). Influence sociale de sainte Élisabeth de Hongrie. Paris, Gabalda, 1913, in 12, 128 pp. Fr. 1,50.

HÜLSEN (Ch.) Ostia, die Hafenstadt von Rom, 26 pp. Extrait de *Internationale Monatschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, septembre 1913.

INGUANEZ (D. Mauro) monaco di Montecassino. L'esamerone di Sant' Ambrosio ridotto in versi da Alessandro monaco di Montecassino. Roma, S. Maria Nuova, 1913, in-8°, 36 pp. Extrait de *Rivista stor. Benedettina*, 1913, fasc. XXX-XXXII.

[INGUANEZ (D. Mauro)] monaco di Montecassino. Regesto dell' antica badia di S. Matteo de Castello o Servorum Dei, pubblicato a cura de' monaci di Montecassino. Badia di Montecassino, 1914, in-8°, XL-194 pp., facsimilés.

KIRSCH (J. P.) Die Roemischen Titelkirchen zur Zeit Konstantins des Grossen. Roma, Armani, 1913, in-4°, 27 pp. Extrait de F. J. Doelger *Konstantin d. Gr. und seine Zeit*, Rom-Freiburg, 1913, S. 315-339.
— Römische Martyrlegenden und altchristliche Kirchen Roms. Kempten, Kösel, 1913, in-4°, 16 pp. Extrait de *Festschrift Georg von Hertling zum 70. Geburtstage* am 31. August 1913 dargebracht.

KLOSTERMANN (Erich). Ausgewählte Predigten. I. Origenes Homilie X zum Jeremias, Homilie VII zum Lukas, Homilie XXI zum Josua. Zweite Auflage. Bonn, A. Marcus, 1914, in-12, 25 pp. (= *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*, von H. Lietzmann, 4). MK. 0,70.

KÖHLER (Hermann). Die Ketzerpolitik der deutschen Kaiser und Könige in den Jahren 1152-1254. Bonn, Marcus, 1913, in-8°, XVI-74 pp. (= *Jenaer historische Arbeiten* von Al. Cartellieri und W. Judeich, VI). Mk. 2,20.

LABRIOLLE (Pierre de). Les Sources de l'histoire du Montanisme. Textes grecs, latins, syriaques publiés avec une introduction critique, une traduction française, des notes et des indices. Fribourg (Suisse), O. Gschwend, 1913, in-8°, CXXXVIII-282 pp. Fr. 10.

— La crise Montaniste. Paris, Leroux, 1913, in-8°, XX-608 pp. Fr. 15.

LATYŠEV (V.) Житіе свв. епископовъ Херсонскихъ въ грузинской Минеѣ, 8 pp.

LEGÉ (Vincenzo). Tortona prima del mille ovvero la Leggenda di S. Innocenzo e suo valore storico. Tortona, Rossi, 1913, in-12, 80 pp. Estratto dal giornale settiman. *Il Popolo*.

LEGRIS (A.) La Liturgie Rouennaise en Italie. Extrait de la *Revue des questions historiques*, avril 1913, 11 pp.

LENZI (Furio). San Domnio, vescovo e martire di Salona († 303). Roma, Tipografia editrice Romana, 1913, 78 pp. et 10 planches hors texte.

LIMPENS (Hugolinus). O. F. M. Necrologium conventus Leodiensis dicti de Ierusalem Fratrum Minorum (1487-1794). Ad Claras Aquas, Typographia collegii S. Bonaventurae, 1913, in-8°, 88 pp. Extrait des *Analecta Franciscana*, t. VI.

LITTLE (A. G.), JAMES (M. R.), BANNISTER (H. M.) Collectanea Franciscana I. Aberdoniae, Typis academicis, 1914, 164 pp. Illustrations hors texte (= *British society of Franciscan studies* V).

MANSION (Joseph). Oudgermaansche miscellanea. Lier, Van In, 1913, in-8°, 20 pp. (= *Leuvensche Bijdragen*, XI, 2).

[MARINI (Niccolò)]. Impressioni e Ricordi di viaggi. Oriente. Roma, Bretschneider, 1913, in-8°, XII-194 pp., illustrations et carte de la Palestine.

MARTINEZ (F.) L'Ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles de l'Église. Paris, Beauchesne, 1913, in-8°, X-208 pp. (= *Études de théologie historique*, 6).

MAXIMILIANUS, Princeps Saxoniae. Praelectiones de liturgiis orientalibus. Tom. II. continens liturgias Eucharisticas Graecorum (exceptis Aegyptiacis). Friburgi Br., B. Herder, 1913, in-8°, VIII-362 pp.

MIEDEMA (Rein). De heilige Menas. Rotterdam, W. J. van Hengel, 1913, in-8°, 136 pp., phototypie.

MESNEL (J. B.) Les Saints du diocèse d'Évreux. Ier Fascicule : S. Taurin, premier évêque d'Évreux. Évreux, Hérissey, 1914, in-8°, XX-226 pp.

MONCEAUX (Paul). Saint Cyprien (210-258). Paris, Gabalda, 1914, in-12, 200 pp. (= *Les Saints*).

NOYON (A.) Inventaire des écrits théologiques du XIIe siècle non insérés dans la Patrologie Latine de Migne. Fascicule II (mss. 2492-12019). Paris, Champion, 1913, in-8°, 57 pp. Extrait de la *Revue des Bibliothèques*, 1913.

Officium maioris hebdomadae a Dominica in Palmis usque ad sabbatum in Albis iuxta ordinem Breviarii, Missalis et Pontificalis Romani. Nova editio iuxta nuperrimas praescriptiones (1913) S. RR. C. Taurini, Marietti, 1914, in-12, 452 + 16 pp. Fr. 3.

Oliger (Livario), O. F. M. Il B. Giovanni della Verna (1259-1322). Sua vita, sua testimonianza per l'indulgenza della Porziuncola. Arezzo, Cooperativa tipografica, 1913, 40 pp.

— Il diploma di Arrigo VII per la Verna (con facsimile). Città di Castello, Società anonima tipografica « Leonardo da Vinci », 1914, 6 pp.

Perricone (Enrico). Storia del culto prestato in Palermo alla Madonna di Monserrato. Palermo, Fr. Lugaro, s. a. (1913), in-8°, 92 pp., illustrations. L. 1,50.

Rackl (Michael). Die Christologie des heiligen Ignatius von Antiochien. Nebst einer Voruntersuchung : Die Echtheit der sieben ignatianischen Briefe verteidigt gegen Daniel Völter. Freiburg i. B., 1914, Herder, xxxii-418 pp. (= *Freiburger theologische Studien*, herausgegeben von Hoberg und Pfeilschifter, XIV).

Raynaud (Gaston) et Lemaitre (Henri). Le Roman de Renart le Contrefait, 2 tomes. Paris, Champion, 1914, grand in-8°, xxii-372 pp. et 362 pp., facsimilé.

Reitzenstein (Richard). Die Nachrichten über den Tod Cyprians. Ein philologischer Beitrag zur Geschichte der Märtyrerliteratur. Heidelberg, C. Winter, 1913, in-8°, 70 pp. (= *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*. Stiftung H. Lanz, Philosoph.-historische kl., 1913, 14. Abhandl.)

Rystenko (A. V.) Отвѣтъ г. Хр. Лопареву. Къ вопросу объ изслѣдованіи Легендъ о св. Георгіи. Odessa, 1913, 34 pp.

— Къ литературной исторіи апокрифа о " Восхожденіи Исаіи ". Odessa, 1912, 20 pp.

Sajdak (Ioannes). Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Pars prima, Cracoviae, Gebethner, 1914, in-8°, 340 pp. (*Meletemata patristica*, I).

Schnürer (Gustav). Die ältesten Legenden der hl. Kümmernis (Ontkommer, Wilgefortis), 12 pp. Sonderabdruck aus *Festschrift Georg von Hertling* zum siebzigsten Geburtstage am 31 August 1913.

Schreiber (Georg). Untersuchungen zum Sprachgebrauch des mittelalterlichen Oblationenwesens. Inaugural-Dissertation. Wörishofen, Wagner, 1913, in-8°, 56 pp.

Stählin (Otto). Die christliche griechische Litteratur. München, Beck, 1913, in-8°, paginé iv et 907-1246. Sonderabdruck aus W. von Christ's Griechischer Litteraturgeschichte, 5. Auflage, II Bd., 2. Hälfte.

Tougard (A.) Un curé du diocèse de Rouen sous Louis XIII. In-8°, 34 pp. Extrait de la *Revue catholique de Normandie*, 1913, Évreux.

Vianey (Joseph). S. François Régis (1597-1640). Paris, Gabalda, 1914, in-12, xi-217 pp. (= *Les Saints*). Fr. 2.

Chronologie des Évêques de Salone

suivie de la Chronologie des Archevêques de Spalato [1].

En établissant définitivement la série authentique des évêques de Salone, cette monographie, fortement documentée et illustrée d'excellents fac-similés, jette les premiers fondements de l'histoire ecclésiastique de cette ville. Les fouilles locales, dirigées pendant tant d'années par Mgr Bulić avec un zèle et une sollicitude admirables, l'avaient tout particulièrement qualifié pour mener à bien la critique des sources de cette histoire, travail parfois ingrat, comme le montre le peu de succès obtenu il y a treize ans par mon opuscule : *Storia e leggenda di san Domnio vescovo e martire e delle sue reliquie.*

C'est un des principaux mérites du présent ouvrage, d'avoir ruiné l'autorité d'un catalogue épiscopal, sur lequel Farlati, et d'autres à sa suite, avaient fondé l'histoire ecclésiastique de Salone et de Spalato. Les nouveaux critiques démontrent à l'évidence que ce catalogue, appelé romain pour engrandir l'estime, n'a pas été compilé *ex archivis Romanis puta Indice Archivi Avinionensis, Actis consistorialibus antiquis, Actis consistorialibus novis, seu libris provisionum Apostolicarum* [2] ; c'est le fruit de conjectures, faites de bonne foi par Farlati ou par l'un de ses collaborateurs au grand ouvrage *Illyricum sacrum.* Il ne saurait donc en aucune façon prétendre à partager l'autorité des sources dont on l'a dit extrait. D'où il résulte que l'ouvrage de Mgr Bulić et du Dr Bervaldi est une excellente contribution, non seulement à l'histoire ecclésiastique,

[1] L'article qui va suivre n'est qu'un résumé du livre récent de Mgr Bulić et du Dr. J. Bervaldi : *Kronotaksa solinskih biskupa uz dodatak Kronotaksa spljetskih nadbiskupa (od razorenja Solina do polovice XI. v.) = Chronologie des évêques de Salone, suivie de la chronologie des archevêques de Spalato (depuis la destruction de Salone jusqu'à la fin du XIe siècle)* Zagreb, 1912, 1913, 188 pp. Cet ouvrage, capital en la matière, étant écrit en langue croate, demeurait inaccessible à un grand nombre d'historiens. A notre demande, Mgr Bulić a bien voulu communiquer aux *Analecta Bollandiana* les résultats de ses investigations. Le mémoire qu'il nous a envoyé a été rédigé à l'intention de nos lecteurs par Mgr Cherubini Segvić. Nous y avons ajouté, d'après l'ouvrage original, de nombreux renvois aux sources.

N. D. L. R.

[2] Farlati, *Illyricum sacrum*, I, 329.

mais d'une manière plus générale, à l'histoire locale de Spalato et de Salone.

Voici la liste des évêques de Salone, telle que les savants auteurs l'ont fixée :

I. S. VENANTIUS mart., 250-257.

Jusqu'à présent, S. Venantius occupa la sixième place dans la série. La « Chronologie » en donne l'explication suivante. Voyant juxtaposés, dans les catalogues, les deux noms Domnio et Primus, les copistes ont pris le dernier pour un adjectif se rapportant à Domnio ; en conséquence celui-ci reçut la première place. Mais d'après la légende Domnio a consacré Gaianus et Sympherius : on leur attribua donc les deux places suivantes. Hesychius ayant reçu l'ordination de Sympherius, son oncle, devait naturellement se ranger quatrième. Et comme certains catalogues mentionnent un second Hesychius, qui fut classé cinquième, S. Venantius ne put qu'à grand' peine obtenir enfin la sixième place.

II. S. DOMNIO (Domnius), mart., 284-304, martyrisé pendant la persécution de Dioclétien, le 10 avril. Les auteurs ne traitent pas toute la question, trop connue d'ailleurs ; ils se bornent à fixer l'époque de l'épiscopat de Domnio.

III. PRIMUS, 305-325. C'est le Primus NEPOS DOMNIONES MARTORES de l'inscription de Manastirine [1], omis dans tous les catalogues pour la raison indiquée ci-dessus.

IV. MAXIMUS I, 326-346. L'historicité de cet évêque est assurée par la lettre des évêques schismatiques du concile de Sardique (342), *Maximo Salonarum episcopo Dalmatiae* [2].

V. LEONTIUS, 365-381. Dans les catalogues on trouve à cet endroit un Léon. Les auteurs croient pouvoir l'identifier avec le *Leontius Salonitanus* de la *Dissertatio Maximini contra Ambrosium* [3].

VI. GAIANUS, 381-391. Ce nom se rencontre dans trois inscriptions salonitaines. Les deux premières se trouvent à Manastirine, l'une DEPOSI[*ti*] O SCI GAIA[*ni*]... I KAL. SEP. [4] parle sans doute de Gaianus l'évêque, l'autre, DEPOSITIO GAIANI DIE [5]... est rapportée par De Rossi et Delehaye au soldat martyr de l'épo-

[1] *Anal. Boll.* XXIII, 6. — CIL. III, 14897.

[2] Mansi, *Conciliorum amplissima collectio*, III, 126.

[3] Friedrich Kauffmann, *Aus der Schule des Wulfila. Auxenti Dorostorensis Epistula de fide vita et obitu Wulfilae im Zusammenhang der Dissertatio Maximini contra Ambrosium*, dans *Texte und Untersuchungen zur altgermanischen Religionsgeschichte*, I, 48, 30. 39 ; 49, 2.25.

[4] CIL. III, 14663[1]. — Sur cette inscription et les suivantes v. *Anal. Boll.* XVIII, 393 seq. ; XXIII, 5 seq.

[5] CIL. III, 9548.

que de Dioclétien. Dans la troisième [*Ant*]IOCHIAN[*us Gaia*]NUS TELIU[*s Paulinia*]NUS ASTE[*rius*] [1], s'il s'agit d'un Gaianus, c'est du martyr et non pas de l'évêque.

VII. Sympherius, 391-405. Son existence a été prouvée par l'inscription connue, découverte par Mgr Bulić dans l'abside de la basilique urbaine : NOVA POST VETERA COEPIT SYNFERIUS ESYCHIUS EIUS NEPOS C[*u*]M CLERO ET POPUL[*o fe*]CIT [2]. Elle est confirmée par l'épitaphe, trouvée à Manastirine, [*Depo*]SIT[*io*] SCI SYMEERI EPISC[*opi die... k*]AL[*endas*] IANUARIAS [3]. Ces deux monuments permettent aussi de fixer très approximativement la date de son épiscopat.

VIII. Hesychius, 405-426. C'est un des grands évêques de l'époque de S. Augustin, de S. Jean Chrysostome et du pape Zosime, comme le montrent les lettres des deux derniers [4] et un passage du *De civitate Dei* [5]. Pour compléter les indications qu'on trouve en ces endroits sur son activité apostolique, on peut recourir à l'inscription déjà citée de la basilique urbaine de Salone. On y apprend que Hesychius a collaboré à la bâtisse de cette église et continué l'œuvre de son oncle Sympherius.

IX. Paschasius, 426-443. Il est hors de doute qu'en 443 est mort un évêque de Salone. Se basant sur des inscriptions, quoique mutilées et sans nom [6], et sur les meilleurs catalogues des évêques de Salone, les auteurs de la « Chronologie » concluent qu'il s'agit de Paschasius.

X. Caesarius (?), 443-460, est intercalé ici par suite d'une conjecture, fondée sur les meilleurs catalogues.

XI. Justinus 460-473. Nous connaissons cet évêque par une inscription du cimetière de Marusinac [7], près de la basilique de S. Anastase. Les catalogues le placent au IIe siècle, mais tous les autres indices suggèrent le Ve. A lui aussi, comme à Domnio et ses successeurs, on a fait remonter le cours des siècles, pour rattacher ainsi la série des évêques de Salone à l'âge apostolique.

XII. Glycerius, 474-480. Après une année fort orageuse de règne impérial il fut vaincu par Nepos, renversé par l'empereur Léon et contraint d'entrer dans les ordres. Il devint évêque de Salone en 474.

[1] CIL. III, 12839.
[2] *Anal. Boll.* XXIII, 8.
[3] CIL. III, 14662 ad 9550 + 13153.
[4] *P. G.* 52, 715. — *P. L.* 20, 670, A.
[5] Dombart, II, 414.
[6] CIL. III, 13126, 9542, 14305, 14623, 14899, 14898, 9691.
[7] CIL. III, 14895.

XIII. HONORIUS I, 481-505, est connu par la correspondance du pape Gélase [1], qui l'exhorta à combattre l'hérésie de Pélage. Comme il ressort des actes du concile provincial de Salone (533) [2], André, évêque de Zara, rappela les labeurs d'Honorius pour démontrer la nécessité d'ériger de nouveaux diocèses dans la province.

XIV. IANUARIUS, 505-510. Nous possédons une lettre qui lui a été adressée par Théodoric [3] : *Ianuario viro venerabili, episcopo Salonitano Theodericus rex.* Le roi le presse de payer à un certain commerçant, du nom de Jean, le prix des *sexaginta orcas olei* qu'il avait achetées.

XV. STEPHANUS, 510-527. Denis le Petit fit à son usage une édition latine des Canons [4]. Comme il le dit dans sa dédicace, il n'a pas reculé devant ce lourd travail à cause de sa haute estime pour Étienne. Parmi les évêques de Salone celui-ci porta le premier le titre d'archevêque.Les auteurs pensent qu'il le reçut de l'Orient, parce que à cette époque troublée l'église de Salone penchait vers Byzance.

XVI. HONORIUS II, 528-547. On ne peut mettre en doute la réalité de son épiscopat : les actes des deux conciles provinciaux de Salone (530 et 533) [5] ainsi que la lettre du pape Vigile au diacre Sébastien (550) [6] sont là pour le prouver. Son administration fut marquée par la création de quelques nouveaux évêchés et par la construction de la basilique en forme de croix grecque.

XVII. FRONTINIANUS, 547-554. Victor, évêque de Tunnuna, raconte [7] comment, en 554, il fut exilé par l'empereur Justinien. On le relégua d'abord à Antinoé en Thébaïde, où il demeura huit ans, pour le transférer ensuite à Ancyre.

Il avait encouru la colère de l'empereur par sa lutte pour le maintien des « trois chapitres. » Après la condamnation solennelle par le concile oecuménique et le pape Vigile, Frontinien ainsi qu'une grande partie des fidèles de Salone et du reste de la Dalmatie se séparèrent de Rome. Ces schismatiques reçurent le nom

[1] *P. L.* 59, 30, D.

[2] Thomas Archidiaconus, *Historia Salonitana*, Rački, 15-18, note, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XXVI. — Ces actes, ainsi que ceux du concile de 530 (*ibid.* 13-15, note), sont d'une authenticité douteuse ; seul le cod. Barberinus les contient (v. Rački, 12, note f).

[3] *M. G.* Auct. antiq. XII, 83. — *P. L.* 69, 580, B.

[4] *P. L.* 67, 139, D.

[5] V. note 2.

[6] *P. L.* 69, 46, B.

[7] M. G. Auct. antiq. XI, 203. — *P. L.* 68, 960, A.

de Frontinianistes, comme on le voit dans une lettre du pape Grégoire le Grand à Maxime, évêque de Salone (600) [1].

XVIII. PETRUS, 554-562. Le même Victor de Tunnuna nous apprend qu'à Frontinien exilé succéda l'évêque Pierre, qui combattit avec beaucoup de zèle pour l'extirpation de l'hérésie des « trois chapitres ». Il a bien mérité aussi de l'architecture chrétienne.

XIX. PROBINUS, 562-566, est mentionné par Victor de Tunnuna [2] et Philippe de la Tour, évêque d'Adria [3]. Il paraît avoir adhéré à l'hérésie des « trois chapitres »; il a été en effet consacré par Paulin, évêque schismatique d'Aquilée.

XX. NATALIS, 582-592. Il résulte de la correspondance de Grégoire le Grand [4] que cet évêque, *qui epulis et cotidianis conviviis cum cognatis et amicis vacabat* [5], n'était pas des plus dignes.

XXI. MAXIMUS II, 598-610, successeur immédiat de Natal, dut son élévation à la violence. Le peuple et le clergé avaient élu régulièrement l'archidiacre Honoratus, *vir expertus et gravis moribus.* Mais grâce à l'appui de l'exarque romain, Maxime finit par avoir le dessus, se soumit à l'obédience du souverain pontife et obtint le pallium. Les cinq premières années de son épiscopat sont considérées, à bon droit, comme des années d'interrègne, parce qu'avant sa soumission et l'approbation de Grégoire il ne pouvait légitimement passer pour l'évêque véritable.

Ici devrait se terminer la liste des évêques de Salone. La « Chronologie » y ajoute cependant :

XXII. THEODORUS, 610-614. Bien que les auteurs ne contestent pas formellement son historicité et que son nom se trouve dans tous les catalogues, ils le considèrent pourtant comme fort problématique.

Un appendice sur un certain Eugrafus chorepiscopus [6], ayant vécu au V[e] siècle, clôt la série des évêques de Salone.

Vient ensuite une critique détaillée des catalogues épiscopaux encore existants, qui reculent l'origine du diocèse jusqu'à l'âge apostolique. En doublant, triplant ou même en quintuplant certains noms, ils arrivent à énumérer de 47 à 62 titulaires du siège de

[1] *P. L.* 77, 1092, C ; v. *Bolletino di archeologia e storia Dalmata,* XXVII, Suppl. 1-3, 46.

[2] *M. G.* Auct. Antiq. XI, 205. — *P. L.* 68, 961, C.

[3] Farlati, *Illyricum sacrum,* II, 209.

[4] V. *Boll. di arch. e storia Dalm.* XXVII, Suppl. 1-3, où Mgr Bulić a publié toutes les lettres se rapportant à la Dalmatie.

[5] Thom. Archidiac. *Hist. Salon.* Rački, 15.

[6] CIL. III, 9547. — *Anal. Boll.* XVIII, 406.

Salone. Un seul catalogue, le plus ancien de tous, appartenant à l'évêque Begna-Kožičić de Modruš, se contente de 25. Aucun n'est antérieur au XIII[e] siècle, puisque l'archidiacre Thomas n'en a aucune connaissance. Ils sont le produit de la légende relative à l'origine apostolique de l'église salonitaine, et inventée au VIII[e] ou au IX[e] siècle pour consolider la primauté de l'église de Spalato sur tout l'Illyricum romain.

Ce qui doit étonner même les plus acharnés défenseurs des « glorieuses traditions de la patrie », c'est que les nombreux documents des six premiers siècles de cette église ne contiennent pas d'allusion même lointaine à une origine si noble. Et cependant, aux V[e] et VI[e] siècles, au milieu des luttes et des schismes que traversa alors Salone, il y eut bien des occasions de la faire ressortir.

Une hypothèse, peut-être hardie, des auteurs de la « Chronologie » explique l'abondance des noms dans les catalogues rédigés à des époques différentes : on aurait emprunté ces noms aux anciens diptyques salonitains, contenant les noms des évêques provinciaux.

Chronologie des archevêques de Spalato
(depuis la destruction de Salone jusqu'à la fin du XI[e] siècle.)

I. Jean de Ravenne. Tous les écrivains font commencer la série par Jean de Ravenne, d'abord légat du pape, puis archevêque. L'archidiacre Thomas nous le présente de la même façon [1]. Il ne dit pas quel pontife l'avait envoyé, ni à quelle époque il a vécu. Mais ceux qui défendent la continuité de la série épiscopale de Salone-Spalato depuis les temps apostoliques, savent qu'il a occupé le siège archiépiscopal vers la fin du VII[e] siècle. En attendant, la supposition de Mgr Duchesne [2], qu'un Jean de Ravenne archevêque de Spalato au VII[e] siècle n'a pas existé, n'est pas loin de la vérité. Les auteurs de la « Chronologie » n'osent pas s'associer à cette opinion, néanmoins fort vraisemblable. Depuis la conquête de la Dalmatie par les Croates jusqu'à la domination franque il n'y a pas trace d'évêques dans ce pays. L'archidiacre Thomas, qui a dédoublé le pasteur de Salone, S. Domnio, aura probablement agi de même à l'égard de Jean, l'évêque du X[e] siècle, dont il devait très bien connaître l'épitaphe : *Hic requiscit fragelis et inutelis peccator Iohannis Harchiepiscopus* [3]. Tout récemment encore cette inscription était appliquée à Jean de Ravenne.

[1] *Hist. Salon.* Rački, 33.
[2] *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XXIV, 106.
[3] Farlati, *Illyricum sacrum*, III, 42. — Fac-similé dans *Ephemeris Bihačensis*, planche XXVIII, fig. 4.

II. Pierre, 840-860. La série des évêques de Spalato dont l'existence est historiquement établie commence sous la domination franque. Un document de 852 [1] (époque du duc Trepimir) démontre l'activité de Pierre et l'extension de sa jurisdiction *usque ripam Danubii et pene per totum regnum Croatorum.*

III. Justin, 860-879, ne nous est connu que par l'Archidiacre [2], qui le met au nombre des rares archevêques dont la mémoire s'était conservée jusqu'à son temps. Il le fait vivre en 840.

IV. Marin, 881-886, est mentionné dans les catalogues d'archevêques de Spalato. L'Archidiacre [3] dit qu'il florissait à l'époque du roi Charles et de Branimir, duc de Slavonie. Nous avons également trouvé son nom dans une lettre du pape Étienne VI (885-891) conservée au Musée Britannique [4].

V. Théodose, 887-890, d'abord évêque des Croates, eut sa résidence à Nona. Il devint ensuite archevêque de Spalato. La susdite lettre d'Étienne prouve son existence et son activité apostolique.

VI. Pierre II, 892-912, nous est connu par un document contemporain : un litige ayant surgi entre lui et l'évêque de Nona au sujet de l'église *quae sita esse in Putalo videtur* [5], le duc des Croates Muntimir trancha en sa faveur (892).

VII. Jean, 912-928. Il faudrait écrire Jean II, si on admettait l'authenticité de Jean de Ravenne. L'Archidiacre s'exprime comme suit : *Iohannes archiepiscopus fuit anno domini nongentesimo quarto decimo tempore Tamislavi ducis* [6].

Sous son épiscopat eurent lieu deux conciles provinciaux, tous les deux à Spalato, en 924 et 927. L'authenticité des actes conciliaires est mise en doute par plusieurs écrivains, Lucius par exemple [7]. Le pape Jean X, surnommé le Ravennate, envoya à Spalato comme légats, Jean évêque d'Ancône et Léon évêque de Préneste. Ils devaient présider le concile et régler les questions ecclésiastiques de la métropole concernant la langue liturgique et l'extension de la juridiction des archevêques de Spalato. Les actes de ce concile ne doivent pas être parvenus dans leur teneur originale jusqu'à

[1] V. Račkі. *Documenta historiae chroaticae periodum antiquam illustrantia*, 3, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, VII.

[2] *Hist. Salon.* Račkі, 36.

[3] *Ibid.*

[4] V. *Neues Archiv*, V, 402, nº 9.

[5] Račkі, *Documenta*, 15.

[6] *Hist. Salon.* Račkі, 36.

[7] Dans l'édition de l'*Historia Salonitana* qu'il a publiée, d'après Farlati II, 161. à Amsterdam en 1668. On trouve les actes de ces conciles dans le cod. Barberinus de l'*Historia Salon.* (V. Račkі, *Documenta*, 187, seq.)

l'Archidiacre ; il ne lui en est même arrivé qu'un souvenir confus, qu'il s'efforce d'éclaircir à sa manière.

Je crois que les auteurs de la « Chronologie » font erreur en affirmant que l'évêque de Nona, l'évêque des Croates à cette époque, a exercé les fonctions liturgiques en ancienne langue slovène, que pour ce motif il jouissait d'une grande influence à la cour des princes croates, et qu'il a combattu contre le clergé latin pour le maintien du slave comme langue liturgique. Il est inadmissible en outre, malgré l'affirmation contraire des savants auteurs, que l'évêque de Nona ait été soutenu dans ses efforts par le Saint-Siège, dans le but d'affaiblir les archevêques de Spalato, suspects de tenir pour Byzance.

Avant tout, la question de savoir si des évêques du rite latin ont jamais exercé les fonctions pontificales en ancien slovène n'est pas encore élucidée. Les princes croates n'ont jamais eu ni montré de prédilection pour la liturgie en langue slave. Dans leur propre maison ils n'en voulaient rien savoir : leurs chapelains étaient latins, latine, leur chancellerie. Les évêques de Nona ont eu des controverses avec les archevêques de Spalato au sujet de leur juridiction, qu'ils voulaient étendre à tout le *peuple* Croate, à toute la *nation*, tandis que les archevêques prétendaient l'exercer dans tout le *territoire* de l'ancien Illyricum.

Sous l'archiépiscopat de Jean s'est fortifiée la légende de l'origine apostolique de l'église salonitaine, et de la succession ininterrompue des archevêques de Spalato dans les anciens droits de juridiction de Salone.

VIII. MARTIN, 970-1000. L'intervalle de 42 ans qui sépare son épiscopat de celui de Jean est rempli par deux évêques très hypothétiques, Janvier et Frontinien. L'épiscopat de Martin est attesté par l'Archidiacre [1], par deux documents contemporains probablement falsifiés [2] et par une inscription sépulcrale [3] encore existante dans le périptère de la cathédrale de Spalato.

XI. PAUL, 1015-1030. Entre Martin et lui, un autre évêque doit avoir occupé le siège de Spalato. Les catalogues et l'Archidiacre prétendent que ce fut Pierre [4]. Les auteurs de la « Chronologie » combattent cette opinion, tout en concédant qu'entre Martin et Paul il doit se placer un évêque qu'ils ne sauraient déterminer davantage.

[1] *Hist. Salon.* Rački, 36.
[2] Rački, *Documenta*, 24,28.
[3] *Bullet. di arch. e storia Dalm.* XXXI, 150.
[4] *Hist. Salon.* Rački, 42.

Beaucoup de documents écrits, plus ou moins authentiques, nous parlent de l'évêque Paul : outre la chronique de l'Archidiacre [1] qui nous fait connaître la date de sa mort, signalons d'abord une inscription de 13 lignes sur une colonne de marbre, actuellement au musée de Spalato, puis l'acte de donation du diacre Pierre [2], un psautier de la bibliothèque archiépiscopale de Zagrab (Agram), écrit pour Paul par le diacre Majus [3], enfin le prétendu testament de l'archevêque. Il en existe encore une traduction italienne, due d'après le témoignage de Farlati [4], qui en a donné une version latine, à la plume de Riceputi. Ce prétendu document, après avoir affirmé que l'archevêque Paul est le fils de Praestantius, prieur de Spalato, indique les dispositions testamentaires que voici : *Ego supra dictus archiepiscopus infirmus quidem corpore, sanus tamen mente et spiritu, cum lecto affixus essem annis aggravatus, et non habendo facultates aut pecunias ita ut nemo inveniretur, qui mei curam susciperet preter Prestantium priorem...* Or, si le fils pouvait se dire *annis gravatus* et pour ce motif sans espoir de secours, comment pouvait-il compter sur un père, qui d'après les lois de la nature, devait être non seulement *gravatus* mais *gravatissimus annis* ? Il s'en suit que l'authenticité de ce document est fort suspecte.

Le successeur de Paul fut Dabral [5], avec qui nous entrons dans la pleine lumière de l'histoire.

Si la « Chronologie » avait été écrite, non en croate, mais en une langue plus accessible aux savants qui cultivent l'histoire ecclésiastique ancienne, elle aurait provoqué plus d'intérêt et d'admiration par le grand nombre des questions touchées, et par la force de son argumentation contre des opinions erronées. Cet ouvrage, sans doute, dérange quelques positions acquises et ruine les traditions relatives à l'apostolicité de l'église de Salone-Spalato, mais aussi il éclaire l'histoire ecclésiastique de ces villes et pose les fondements solides du grand édifice à élever par les continuateurs de Mgr Bulić et du Dr Bervaldi.

Donje selo, près Spalato — Don Chérubin SEGVIĆ.
15 janvier 1914.

[1] *Ibid.*
[2] Rački, *Documenta*, 36.
[3] Raćki, *Documenta*, 433, en reproduit le colophon.
[4] *Illyricum sacrum*, III, 117. — Rački, *Documenta*, 39.
[5] *Hist. Salon.* Rački, 43.

Documents relatifs à la Liturgie chinoise.

Le mémoire de François de Rougemont à Jean Paul Oliva.

C'est un peu par un effet du hasard et en marge de mes travaux ordinaires que j'ai rencontré les documents qui font l'objet de cet article. Mes recherches immédiates portaient sur la biographie, et plus spécialement sur l'action scientifique de Ferdinand Verbiest et d'Antoine Thomas, les deux Belges éminents qui occupèrent successivement au XVII[e] siècle la place de directeur de l'Observatoire de Péking (1). Cette déclaration au lecteur, faite ainsi de prime abord, lui expliquera pourquoi il ne peut être question ici que d'une seule des tentatives faites pour l'adoption d'une liturgie chinoise. Il lui sera en outre aisé de comprendre pourquoi ces pièces ont leur place tout indiquée dans les Analecta Bollandiana. *La question de la liturgie chinoise n'est guère connue que par une dissertation de Papebrochius publiée dans le* Propylaeum maii: « *Quibus causis motus Paulus (V) indulsit lingua Sinensibus eruditis communi per indigenas sacerdotes celebrari sacra* [2]. » *Papebroch travailla sur des notes qui lui furent fournies par Philippe Couplet alors procureur de la mission de Chine en Europe. J'ai rencontré non seulement le texte même du mémoire remis à la Propagande par Couplet, dans le but d'obtenir une confirmation indirecte du bref de Paul V en faisant formellement approuver un missel chinois ; mais j'ai encore pu mettre la main sur plusieurs autres mémoires contemporains envoyés de Chine, pour démontrer l'opportunité d'une liturgie chinoise. Ce sont autant de pièces justificatives du mémoire de Papebroch ; car Couplet en eut certainement connaissance.*

Pour la clarté du sujet, rappelons d'abord en quels termes Benoît XIV

[1] Thomas ne fut à proprement parler que vice-directeur, mais il fit l'interim de directeur, depuis la mort de Verbiest, 28 janvier 1688, jusqu'au retour à Péking du titulaire le P. Philippe Grimaldi, qui était en Europe chargé d'une mission officielle par l'empereur Kang-Hi. On fixe, la rentrée de Grimaldi à Péking tantôt à la fin de 1694, tantôt au commencement de 1695. C'est la première date qui est exacte. Une lettre autographe inédite d'Antoine Thomas à Thyrse Gonzalez, datée de Péking, 6 obtobre 1694, débute en ces termes : « Ubi heri audivi ex P. Grimaldi se habere... » qui prouvent qu'à ce jour Grimaldi était déjà à Péking.

[2] *Addenda..... in conatu chronologico-historico ad Catalogum Romanorum Pontificum.* Diss. XLVIII. *Acta SS.* Ed. Palmé, pp. 123-128. Je fais remarquer ici, une fois pour toutes, que je cite l'édition Palmé.

expose dans son traité De Sacrificio Missae [1] *le problème de la liturgie chinoise.*

« Initio saeculi elapsi actum est de facultate celebrandi Divina Officia vernaculo sermone in Sinarum imperio. Eam postularunt facultatem missionarii e Societate Iesu. Paulus V Pontifex die 25 ianuarii 1615 decrevit, ut apud Sinas Missam et Divina Officia Sinica lingua celebrari liceret. Breve etiam expeditum fuit, quod tamen missionariis, qui hoc postulaverant, nunquam traditum est. Renovata iterum est eadem petitio de Missa idiomate Sinico celebranda, cum episcopi quidam ex Gallia ad Sinas perrexissent. Qua de re congregatio habita fuit, quo praeter doctos aliquot cardinales et praelatos, magni nominis etiam theologi convenerunt, ex quorum numero fuit P. Christianus Lupus. Eorum vota cardinalis Albitius in opere suo inseruit De Inconstantia in Fide *par. 1, cap. 34, n. 43* [2] *usque ad num. 50. In ea Congregatione nullum factum est decretum. Innocentio XI, anno 1681* [3]*, missum fuit missale in Sinicam linguam conversum ; cuius approbationem et adhibendi facultatem ut a Pontifice obtineret P. Philippus Couplet, procurator generalis missionum apud Sinas, Romam se contulit ; sed re infecta in Galliam reversus dissertationem scripsit de eius missalis utilitate, si eo uti licuisset. Eius dissertationis praecipuas rationes et capita in propylaeum maii compegerunt continuatores Bollandiani, in eo loco ubi loquuntur de Nicolao I, Hadriano secundo et Ioanne octavo* [4]*. »*

Voici quelques renseignements complémentaires :

Ce fut le P. Nicolas Trigault S. J. de Douai, procureur général de la mission de Chine en Europe, qui obtint, en 1615, le bref de Paul V. Une Vie de Nicolas Trigault, *fort bien documentée, a été écrite, en 1864, par l'abbé Dehaisnes, conservateur des Archives de Douai* [5] *; mais l'auteur donne peu de renseignements sur la façon dont le jésuite s'y prit pour obtenir du pape le fameux rescrit liturgique qui nous occupe.*

[1] Lib. 2, cap. 2, n. 13. *Benedicti XIV Opera...* t. 8 (Venetiis, 1787) pp. 26-27.

[2] *De Inconstantia in jure admittenda vel non.* Opus in varios tractatus divisum. Auctore Francisco Tituli S. Praxedis S. R. E. Presbytero cardinali Albitio. Amstelaedami 1683. I, *De Inconstantia in Fide.* Pars I, cap. 34, n. 43-50. t. I .pp. 374-390.

[3] Cette date est celle où le missel fut reçu à Rome. Verbiest l'envoya de Péking, avec une lettre au pape, le 15 août 1678. Je reviendrai sur le sujet quand je publierai le mémoire de Verbiest à Sébastien d'Alméida, visiteur de la Chine et du Japon.

[4] Benoît XIV fait évidemment allusion ici à la Dissertatio XVIII. *De lingua Slavonica in sacris apud Bulgaros Moravosque recepta hoc tempore et Apostolicae Sedis ea de re judicio (Conatus chronologico-historicus,* pp. 139-141). J'ignore pourquoi il ne cite pas en outre la Dissertatio XLVIII dans laquelle la question de la liturgie chinoise est traitée « ex professo ».

[5] Tournai, Casterman, 1864.

Les évêques français dont parle Benoît XIV sont MM. de la Mothe-Lambert, évêque de Beryte, Cotolendy, évêque de Métellopolis et Pallu, évêque d'Héliopolis, qui quittèrent la France pour l'Extrême Orient, respectivement en 1660, 1661 et 1662 [1]. *Les démarches qu'ils firent à Rome eurent lieu, en 1658.* [2] *Mais cette période précède celle qui a fait l'objet de mes recherches.*

Arrivons au mémoire de Rougemont. Et tout d'abord par suite de quelles circonstances l'auteur fut-il amené à l'écrire ?

On le sait, jamais les missionnaires de la Chine ne mirent à profit les facultés que Paul V leur avait accordées par son indult du 25 janv. 1615. A cette réserve il y a, je crois, une double raison. La principale est la manière quelque peu hésitante dont une autorisation aussi extraordinaire avait été concédée. Pourquoi après avoir autorisé l'expédition du bref, l'avait-on au dernier moment retenu ? Cela méritait réflexion. Les généraux de la Compagnie jugèrent sage de se réserver et de ne pas compromettre l'avenir. Ils ne permirent donc pas à leurs religieux de profiter, pour le moment, des pouvoirs que le pape leur avait octroyés. Les missionnaires, il est vrai, se soumirent sans trop protester. Une raison excellente leur rendait alors la résignation facile. Sous l'empereur Xun-Chi [3], *fondateur de la dynastie Tartare Mandchoue, la religion chrétienne jouissait de la liberté la plus grande. Les missionnaires prêchaient à peu près comme ils l'entendaient. A quoi bon alors un régime extraordinaire de faveur et d'exception ? Mais cette situation brillante, due tout entière au crédit personnel du P. Jean Adam Schall von Bell de Cologne, était des plus précaires. Aussi cessa-t-elle brusquement. Au mois de février 1661 Xun-Chi, encore à la fleur de l'âge, était enlevé par une mort prématurée, laissant le trône à un enfant en bas âge. Cet enfant devait être un jour le grand empereur Kang-Hi, le Louis XIV de la Chine. Le règne de Kang-Hi débuta par une régence. Vers la fin de 1664 Schall fut destitué par le conseil de régence et privé de toutes ses fonctions officielles. Après un emprisonnement de quelques mois, Schall, Verbiest, Buglio et Magalhaens furent confinés dans la résidence des jésuites de Péking avec défense d'en sortir ; les autres missionnaires au nombre de 25 furent exilés à Canton. Ces faits sont racontés avec quelques détails dans ma notice*

[1] *Relation abrégée des missions et des voyages des evesques françois envoyez aux Royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonquin et Siam*, par messire François Pallu, évesque d'Héliopolis (Paris, Denys Bechet, 1668), pp. 8-12.

[2] D'après Albitius qui faisait partie de la Congrégation. (*De Inconstantia in Fide*, t. 1, p. 374, n. 43).

[3] Pour transcrire les noms chinois, les missionnaires se servaient de l'orthographe portugaise. Je m'y conforme, sauf pour quelques noms par trop connus, tels que Péking, Nanking et celui de l'empereur Kang-Hi, que les Portugais écrivaient Cam Hi.

Ferdinand Verbiest, directeur de l'Observatoire de Péking[1]; *je n'en retiens ici que ce qui est indispensable à l'intelligence du sujet.*

Parmi les exilés de Canton se trouvaient Rougemont, Intorcetta, Gabiani et enfin Couplet lui-même, qui tous nous ont laissé des mémoires sur l'opportunité d'une liturgie chinoise. L'exil de Canton dura de 1665 à 1671. Les pères avaient le pressentiment que la situation changerait après la minorité de Kang-Hi ; aussi passèrent-ils une notable partie du temps en réunions et conférences générales, dans lesquelles ils édictèrent des règlements destinés à sauvegarder l'avenir de la mission. La dernière session se tint le 26 janvier 1668 [2].

Pour comble d'infortune, les proscrits, à qui on avait interdit toute communication avec leurs églises, laissaient les chrétiens privés de tout secours religieux. C'était la ruine. Mais combien la situation eût été différente si quelques prêtres chinois avaient échappé à la persécution. Car les jésuites ne s'y trompaient pas : la qualité d'étranger, plus encore que le titre de prêtre catholique, avait provoqué les mesures d'exception dont ils étaient frappés. La nécessité d'un clergé indigène se faisait donc sentir.

Pourquoi, dans l'idée des pères, cette nécessité entraînait-elle par le fait même celle d'une liturgie chinoise ? C'est précisément ce que les mémoires que je me propose de publier vont nous apprendre. Pour le moment contentons-nous de remarquer que, dans l'intention des missionnaires, avoir un clergé chinois est le but ; la liturgie chinoise n'est qu'un moyen pour faciliter ce recrutement indispensable.

Le premier mémoire envoyé à Rome qui exprime cette manière de voir, est celui de Rougemont daté de 1667. L'année suivante Intorcetta quittait Canton pour se rendre dans la ville éternelle, où il défendra les conclusions du mémoire de Rougemont. Verbiest, Gabiani et Couplet interviendront chacun personnellement plus tard. J'emploie avec intention le mot personnellement ; car jamais l'accord entre les missionnaires ne fut complet sur la question. Nous le verrons dans la suite.

Dans l'Introduction aux Lettres inédites de François de Rougemont [3] *où est donné l'inventaire de la correspondance du jésuite fla-*

[1] Publié dans la *Revue des Questions Scientifiques* (Louvain, janvier-avril 1912). Je citerai le tirage à part que je désignerai par le mot : Verbiest.

[2] *Acta Cantonensia Authentica in quibus praxis missionariorum Sinensium Societatis Jesu circa ritus Sinenses exposita est communi consensu Patrum Dominicanorum et Jesuitarum, qui erant in China, atque illorum subscriptione firmata.* Nunc primum prodeunt transmissa ex Archivio Romano Societatis Jesu... Anno MDCC. Sans nom de ville, ni d'imprimeur. La Bibliothèque Royale de Belgique possède un exemplaire de ce petit volume qui est assez rare (V.8564 [6]). On y trouve beaucoup de renseignements intéressants, notamment la liste de tous les missionnaires exilés à Canton.

[3] Publiées dans les *Analectes pour servir à l'Histoire ecclésiastique de la Belgique,* 3e Sér. t. 9 (Louvain, 1913), pp. 21-54

mand, je signalais sous le n° 7 une lettre à Jean Paul Oliva en partie publiée — je préférerais dire aujourd'hui : assez mal résumée — par Bertrand, dans son Mémoire historique sur les Missions des Ordres religieux[1]. *Cette lettre, dont je regrettais de n'avoir pu, nonobstant mes recherches, rencontrer l'original, a été retrouvée par M. l'abbé Joseph Brucker. Au cours d'un Voyage d'études, il l'a découverte à Rome à la Bibliothèque Victor Emmanuel dans le ms. 3386 (Ges. 1257) et s'est empressé de m'en informer* [2].

La lettre de Rougemont à Oliva atteint les proportions d'un mémoire et je n'hésite pas à lui donner ce titre. Le manuscrit de la Bibliothèque Victor Emmanuel est autographe, signé, daté de 1667, mais sans adresse de destinataire. Celui-ci ne peut cependant pas faire de doute ; c'est le P. Oliva, général de la Compagnie de Jésus. Le manuscrit de Rougemont aura probablement été emporté par Intorcetta, lors de son départ de Canton pour Rome. On s'explique ainsi l'absence d'adresse.

Rougemont a relu son manuscrit et y a fait après coup, en marge, de nombreuses additions et corrections. La plupart ne donnent lieu à aucune difficulté ; nous les avons introduites sans observations dans le texte. Parfois, pour être correct ou clair, l'auteur aurait dû, après certaines intercalations, soit modifier les premiers mots de la phrase suivante, soit ménager une transition. Pour obvier à ces négligences, nous avons, en pareil cas, mis les additions entre parenthèses, en avertissant le lecteur, par une note au bas de la page, que la parenthèse est écrite en marge. Enfin deux ou trois de ces additions ne sauraient être aisément introduites dans le texte ; elles ont été imprimées au bas de la page avec la mention : en marge.

François de Rougemont naquit à Maestricht, le 2 avril 1624 ; il entra dans la Compagnie de Jésus au noviciat de Malines, le 27 septembre 1641, deux jours avant Ferdinand Verbiest, qui devint plus tard son ami intime. Rougemont s'embarqua à Lisbonne pour la Chine, le 30 mars 1656 et mourut à Nanking, le 4 novembre 1676. Sa biographie n'a jamais été écrite, car les quelques notes que j'ai données dans l'Introduction des Lettres inédites de François de Rougemont[3] *ne sauraient prétendre en tenir lieu. Rougemont fut un missionnaire de mérite. Son souvenir est resté jusqu'aujourd'hui très vif dans la province de Nanking, où, sauf pendant les années de l'exil de Canton, il passa presque tout le temps de son séjour en Chine. Au moment où il écrivit son mémoire, il était consulteur de la vice-province de Chine.*

H. BOSMANS, S. I.

[1] 2e ed. Paris, Brunet, 1862, pp. 396-398.

[2] Le P. Tacchi Venturi a bien voulu se charger de me procurer la photographie du manuscrit. Je prie mes deux savants amis d'agréer ici l'expression de mes plus vifs remerciements.

[3] Pp. 21-25.

François de Rougemont, à Jean Paul Oliva.

De Quam Cheu Fu, 1667.

Duo sunt de quibus hic quaeritur. Primum, an ex neophytis Sinensibus assumi debeant aliqui ad ordines sacerdotales ? Secundum, an hi patria, an vero latina lingua, in sacris uti debeant ?

Quamvis autem supervacaneum videri possit pluribus ad haec quaesita respondere, cum nulli dubia possit esse utriusque rei, vel utilitas maxima, vel etiam necessitas, quandoquidem illam iam ante quinquaginta circiter annos, Sinensis Missio Admodum R. Patri nostro et per hunc Summo Pontifici proposuit, et sic proposuit ut amplissima potestas et huius et illius rei perficiendae Societati facta sit [1] ; respondebo tamen, et quidem pluribus, eo maxime consilio, ut si qui forte scrupuli quorumdam animis haeserint, evellantur. Fuisse enim, superiori saltem anno, qui dubiis et scrupulis angerentur, vel inde satis est perspicuum, quod modo memoratam potestatem, si non revocari, certe quidem suspendi oportere, respectu Sinicae Missionis, iudicarint.

I. — *Quod igitur ad primum quaesitum attinet* : Respondeo, videri mihi non solum perutile, sed plane iam necessarium, ut Sinae paullatim ad sacros ordines suscipiendos disponantur. Vel enim, posthac favebit Aula sinica legi christianae, vel adversabitur. Si adversabitur, difficillime, maximoque suo periculo, maximo item periculo christianorum, homines Europaei, praesertim plures, rem christianam tueri et conservare hic poterunt. Quod tamen popularibus, seu ipsismet Sinis, multo minus erit difficile, vel periculosum, propter varias causas, quae patebunt consideranti rem diligentius, et revocanti in memoriam, quas ob suspiciones et causas haec ipsa tempestas in qua adhuc versamur contra nos commota fuerit.

Si vero favebit Aula praedicationi Evangelicae, tanta mox incrementa capiet res christiana (quemadmodum speramus a Divina Bonitate), ut prorsus impares futuri simus, Europaei, colligendae messi tam copiosae. Atque eadem fere ratio erit, si tantum permittat Aula christianae legis promulgationem, tametsi proprius quidam favor ab illa non existat.

Et haec quidem declarari possent multo fusius, ponendo ob oculos magnitudinem imperii et frequentiam hominum, qui prope innumeri sunt. Item quanta spes uberrimae messis ostensa fuerit proximis ante persecutionem hanc annis, cum interim difficillimum sit salvos huc perducere missionarios ex Europa (ut nihil iam de

[1] Allusion à *l'Indult* obtenu par Nicolas Trigault. Voir l'Introduction.

sumptibus, qui maximi fiunt, agatur) constare hoc ex iis quos P. procuratores, Trigautius, Semedo[1] Martinez[2], adduxerunt ; postremus certe ex triginta circiter sociis, quorum alios ex Lusitania praemisit, alios secum ipse duxit ex Italia, perpaucos induxit in Chinam, in qua hoc tempore quinque dumtaxat ex tanto numero supersunt[3], caeteris omnibus, quinque vel sex annorum spatio, vel in itinere, vel in ipso prope ingressu Sinarum, mortuis.

Quid ergo consilii ubi mille et quingentis opus fuerit, ut saltem unaquaeque civitas unicum pastorem habeat ? Tot autem et longe pluribus procul dubio opus erit, si quando Rex et Aula christianae rei faveat ; imo si solum non positive adversetur.

Faciamus tamen et modicos esse sumptus qui fieri debeant, et salvos huc pervenire posse quam plurimos ; litterasque et linguam plurium quidem annorum spatio, aliquando tamen addiscere ; cui tamen credibile sit, politicam nationem, et hoc inprimis tempore tam suspecta habentem omnia, et iam olim exteris omnibus tam inhospitalem, passuram esse, homines Europaeos, a quibus iam cognovit vicinis in regnis atque insulis multa esse occupata, in visceribus degere imperii sui, pervagari omnia, discipulos conscribere, cogere coetus, conciliare sibi studia et voluntates hominum, sermone, scriptis, authoritate, gratia, rem suam agere, commercio interim cum Europa sua numquam intermisso ex qua et pecuniae et supplementa sociorum quotannis adveniant ?

Ecquod Europae regnum vel quae tandem respublica patiatur exteros, non dico Asiaticos et diversae religionis, sed Europaeos, sed christianos et sacerdotes et sanctos hoc modo persistere in finibus, nedum in visceribus ditionis suae ?

Quod si novum quid esset vel inusitatum quod hic agitur, merito quis adversari posset sententiae nostrae ; verum ab ipsis Ecclesiae primordiis haec una ubique fuit agendi ratio. Sic Apostoli rem christianam propagarunt ; sic in singulis Europae regnis arbor

[1] Alvare Semedo naquit, en 1585, à Niza, dans le diocèse de Portalègre. Il entra au noviciat, le 30 avril 1602, arriva, en Chine, en 1613, et mourut, à Macao, le 6 mai 1658.

[2] Il s'agit de Martin Martini. Je l'ai suffisamment fait connaître dans mes *Documents sur Albert Dorville. Analectes pour servir à l'Hist. ecclés. de la Belgique*, Louvain, 3e sér. t. VII, 1911 ; pp. 329-383 et 470-497.

[3] En m'aidant de la *Synopsis Annalium Societatis Jesu in Lusitania*... Authore Franco (Augustae Vindelicorum et Graecii, 1726) et du *Catalogus Patrum ac Fratrum e Societate Jesu qui a morte s. Francisci Xaveri ad annum MDCCCLXXII Evangelio Christi propagando in Sinis adlaborarunt* par Pfister S. J. (Shangai, typis A. H. De Carvalho, 1873), je trouve comme étant alors encore en vie : Philippe Couplet, Prosper Intorcetta, Ferdinand Verbiest, Christian Herdtricht, enfin François de Rougemont lui-même.

Evangelica, per exteros plantata, popularium deinde sacerdotum opera paullatim excrevit totumque regnum complexa est. An quod in Europa tota, quod in Armenia, Aegypto, Arabia, Aethiopia, India, et proximis hisce temporibus in Iaponia, vel ipsimet Apostoli, vel alii sanctissimi prudentissimique praesules haud dubitanter fecerunt, in China facere non licebit ? Ex Cretensibus, Aethiopibus, Indis, etc. paucis annis ab audito Christi Evangelio sacerdotes ordinati sunt ; et hac aetate nostra ex Paravis, Malabaribus, Canarinis quotannis ordinantur. Ex Sinis vero, gente litteris et moribus cultissima, octoginta post annis quam christiana veritas eis illuxit, ad sacros ordines admoveri nemo poterit [1] ?

Sed enim vitiosi sunt Sinae, parum firmi et constantes. Sancti, ergo, Cretenses (teste scilicet Apostolo), firmi Aethiopes, constantes Indi ? Imo complures Europaeorum, quam superbi, quam iniqui, quam lascivi quondam erant ! Et tamen, ubi legem Domini susceperunt, legem immaculatam et convertentem animas, quam sancti et immaculati sacerdotes, quam divini praesules ex iis ipsis exstiterunt ! Barbari censebantur Angli ; profecti sunt ad illos Augustinus et socii, fidem susceperunt ; an illuc alii mox aliique sacerdotes Roma submissi ? Nequaquam, sed, ex Anglis ipsis utique neophytis, et sacerdotes et episcopi creati sunt, quorum deinde opera tota gens Christo est aggregata.

Quae narras vera quidem sunt (dicet hic aliquis), sed nondum narrata sunt omnia. In Anglia, quippe, rex ipse Christo nomen iam dederat. Erat igitur isti Ecclesiae, quamvis modo natae, suum saeculare brachium quo coercere improbos, et avertere scandala, et flectere vel etiam frangere contumaces poterat. At vero in hac China quae tandem spes est imperatoris ad Christum convertendi ? Hoc autem non converso, quibus armis tueri poterimus ecclesiasticam disciplinam et authoritatem ? Hic nimirum Achilles est quorundam ; in hoc admirabilem vim faciunt. Sed, ab istis ego vicissim nunc quaero : Christi Ecclesia universalis, quo brachio, quibus armis tutata est ecclesiasticam disciplinam atque authoritatem per trecentos circiter annos ? Quo quidem tempore, praetores ac magistratus omnium fere provinciarum, atque inprimis ipsemet Romanus imperator, totumque adeo Romanum imperium, contra Ecclesiam et Ecclesiae iura et ecclesiasticos omnes identidem coniurabant ; quando pontifices ipsos, promissis, minis, blanditiis, tormentis, ad eiurandam fidem perducere tentabant ; quando sacrilegis, desertoribus, apostatis, non impunitas modo, sed opes etiam et

[1] *En marge :* Mahometismus in China mirabiliter propagatur, non iam per exteros, sed per illos ipsos qui in China sunt nati.

honores et dignitates eiuratae proditaeque religionis ac fidei praemia offerebantur. Quibus tunc armis se suamque disciplinam Ecclesia tuebatur ? Cuius opem brachiumve contra suos apostatas implorabat ? Quibus vinculis haeresiarchas et maxime perniciosos impostores constringebat ? In violatores et contemptores canonum suorum, quibus tandem animadvertebat poenis ? Non aliis poenis (inquies) quam spiritualibus atque ecclesiasticis. Bene habet. Imitabitur, ergo, Sinensis Ecclesia Ecclesiam universalem.

Et quoad Dominus alterum Constantinum in China excitaverit, qui saeculare brachium cum ecclesiastico coniungat, ipsa Divina ope freta et brachio confisa virtutis Dei, spiritualibus armis suis et poenis, se suamque disciplinam et authoritatem, quoad poterit, defendet et conservabit. Quod eo quidem praestabit alacrius, quo maiori cum fundamento sperare poterit imperatores suos, tametsi necdum ad ovile Christi aggregatos, semper tamen Constantino quam Diocletiano similiores futuros.

Sed,quaero nunc rursum,an tribus illis Ecclesiae primis saeculis, cum non modo non faveret, sed gravissime Christianis adversaretur potestas saecularis, uti paulo ante est dictum ; an, inquam, nulli tunc ordines conferebantur ? Nulli creabantur sacerdotes, episcopi, papae nulli ? Hoc enim dicant necesse est, quicumque aliquid roboris inesse volunt superiori responso suo. Verumtamen, ecquis hoc dicat ? Cui non est notissimum, quod inter ipsas Ecclesiae ruinas, et medias inter caedes pontificum, quamvis et haereses et foedi miserabilesque lapsus (testis est Marcellus pontifex) et apostasiae aliaque gravissima scandala non deessent, ordines tamen sacri nunquam sint intermissi, sed in cryptis antrisque subterraneis haud raro collati ; sic ut necessarium videatur, vel damnare hic primitivam Christi Ecclesiam et quod tot tantique praesules, sanctitate, sapientia, martyrio illustres, tam constanter fecerunt ; vel omnino fateri oportebit, quod Sinensis Ecclesia, si quando primitivam secuta fuerit,haudquaquam damnari debeat. Praesertim cum minime nunc agatur ut ordo sacerdotalis temere conferatur et multis, aut non diu et multum probatis ; sed, cum maxima cura et delectu, et quidem paucissimis et iis de quorum fide, prudentia, constantia, securi simus ac certi, quoad humana conditio securos ac certos esse nos patietur, quemadmodum in responso nostro ad quaesitum secundum fusius ostendetur. Amplius dico, ne hoc quidem agitur, ut sacerdotalis ordo cuiquam Sinensium hic et nunc conferatur ; sed, haec ideo disputamus, ut nemini nostrorum posthac dubium sit, quin is conferri, non tantum possit, sed etiam debeat aliquando, utque adeo iam nunc impigre paremus omnia (praesertim in hoc otio nostro pulcherrimaque

occasione, quidquid necessarium fuerit parandi) ut cum deinde perficienda res fuerit, nihil in mora sit quominus illico facileque perficiatur.

Sed, quoniam christianorum sinensium firmitas et constantia paulo ante revocata in dubium fuit, dico sane quod nos octoginta annorum usus, et haec inprimis persecutio (ut de Nankinensi non loquar) praeclare docuit non paucis Sinarum multo plus inesse roboris, constantiae, virtutis, quam speratum fuerat ; quid igitur sperandum, ubi multo copiosior et efficacior gratia cum ipso sacerdotii munere et sacramento accesserit ?

Ex catechistis nostris et iis quos vel maxime putabamus idoneos fore ad sacerdotium, lapsi sunt unus alterve. Non inficior. Sed triginta alii non sunt lapsi. Paucis defuit constantia ; plurimis perseverantia non defuit. Timotheus cecidit ; sed quam praeclare Gregorius consistit ! Cui viro utinam similes aliquot hoc tempore Societas haberet ! Cur, obsecro, volumus ipsa Christi schola et primitiva Ierosolymorum Ecclesia, feliciorem esse ac robustiorem Sinarum nascentem Ecclesiam ? Iudam proditorem, Nicolaum diaconum aliosque ignoramus ?

Apostoli querelas non audivimus ? Ad Timotheum. 1. Quidam aberrantes conversi sunt in vaniloquium volentes esse legis doctores, non intelligentes neque quae loquuntur, neque de quibus affirmant. Item 2 ad Corinthios. 2. Non sumus sicut *plurimi* adulterantes verbum Dei. Non *quidam* (inquit), sed *plurimi* ! Rursus ad Philippenses. 2. *Omnes* quae sua quaerunt, non quae sunt Iesu Christi. Non dicit, *quidam*, non *plurimi*, sed *omnes*. Et tamen inter has querelas et infaustos successus et scandala desinebat Apostolus sacros ordines conferre, sacerdotes, episcopos creare ?

Ephesi vero maioribus natu valedicens, quam diserte ! scio (inquit) quod ex vobis ipsis exsurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se, etc. Tunc primum Epheso discedens hoc sciebat ? Et non etiam ante, quando illos in virtute Spiritus Sancti ponebat episcopos regere Ecclesiam Dei ?

Neque audiendi profecto sunt illi, qui hic nomen authoritatis obiiciunt, velut impedimentum non leve consilii nostri. Nam, quae, vel cuius, est authoritas ista, de qua tantopere laboratur ? An privata cuiusque nostrum ? An publica nominis christiani atque ordinis sacerdotalis ? Si privata nos angit, propterea quod illa sinensium sacerdotum societas aequatura iam sit discipulos magistris. Quaero igitur, si per annos decem rem distulerimus, si per alios octoginta annos, cessabit difficultas ista ? Aequabuntur discipuli magistris, minuetur authoritas nostra. Minuatur sane et si Deo cordi fuerit, tota pereat. An charior nobis erit authoritas nos-

tra quam propagatio, conservatio, perpetuitas rei christianae ? Non angebatur certe curis istis Apostolus quando tantopere gaudebat, vel cum iactura famae suae Christum annuntiari. At (inquies) ipsius Christi caussa, nostra nobis authoritas est necessaria, ut neophytos et multo magis ipsos sacerdotes in officio contineamus. Sit sane. Sed profecto nec illa nobis constabit, tametsi nulli praeter nos sacerdotes sint, si quidem nobis sacerdotalis innocentia et sanctitas defuerit; et si quidem haec adsit, quamvis multi ex indigenis sacerdotio fungantur, numquam tamen non constabit nobis authoritas nostra. Adde, quod nec alia nobis deerunt, quibus tueamur authoritatem nostram et vincamus indigenas Europaei. Et vero, quid, obsecro, detrimenti passa fuit authoritas nostra in Iaponia, quando tot indigenas non solum admovimus ad ordines sacros, sed in Societatem quoque nostram cooptavimus ? Et hoc tempore, in India Orientiali, nonne ex Paravis, Malabaribus, Canarinis, sacerdotium multi suscipiunt ? Num idcirco sacerdotes Europaei, praesertim nostrae Societatis, in India negliguntur aut iacent ?

Iam vero, si nos non privatae sed publicae rationes solicitos habent : quod vereamur ne sinenses isti sacerdotes, vel propter incontinentiam suam, vel propter lucri cupiditatem similesve causas, dati in sensum pravum, proculcent authoritatem suam nostramque, et polluant nomen Domini, huius quidem rei periculum, Deo nos iuvante, longe removebit industria, vigilantiaque nostra et summa quidem solicitudo, de qua in proximo responso agemus.

Habebit etiam res una vim maximam, ut tam privatis quam publicis rationibus feliciter consulamus, utque nobis inviolata constet authoritas nostra, quin adeo haec ipsa mirifice corroboretur atque augescat, novique sacerdotes morem nobis gerant, et nequaquam contra nos insolescant, nobisque facessant negotium, quemadmodum ab catechistis alibi quandoque factum accepimus ; et, quod caput est, ut dicti sacerdotes rite casteque suo munere fungantur, vim, inquam, maximam habebit, si non aliis fere sacri ordines conferantur quam iis quos Societate nostra dignos esse iudicaverimus, et qui parati fuerint eidem nomen dare, imo iam aggregati sint Societati nostrae, uti olim in Iaponia factum esse modo narrabamus.

Erit fortasse qui dicat, probari sibi omnia quae hic asseruntur ; non illico tamen executioni posse mandari ; propterea quod gens et ecclesia sinensis nondum matura videatur esse ad rem tantam. Post annos, igitur, octoginta et amplius, desideratur adhuc maturitas. At certe si tantam flagitassent Apostoli, institutum a Christo sacerdotium una cum ipsis interiisset. Age vero ; quando tandem

matura tantae rei China erit ? Quando nos restituti nostris Ecclesiis et maximis locorum intervallis disiuncti, privatis quisque negotiis et curis obruti, ipsimet nobis haudquaquam sufficiemus ? Vel certe Macaum, ne dicam longius, ablegati (quod avertat Deus) ne litterarum quidem commercium cum sinensibus christianis habebimus? Quando senioribus missionis patribus, quorum inprimis opera tanta res perfici potest, vel in diversa distractis, vel etiam extinctis, nonnisi tres quatuorve tyrones, nec uno quidem loco supererunt ? Quando senioribus christianis quorum fides atque integritas nobis iam perspecta est ad unum mortuis, degeneres et ignoti nobis filii successerint ? Quis non videt offerri nobis et locum et otium et tempus et talem denique occasionem qualem non habuimus umquam, neque umquam deinde habituri sumus ? Quis non videt in hac mora multum esse periculi, et multiplicis quidem periculi ? Quod ut clarius unusquisque perspiciat, clare tandem aperteque hic loquar. Non imponamus, obsecro, nobis ipsi, sed intelligamus haudquaquam penes unos nos esse ius atque arbitrium istius rei, atque adeo, siquidem nos hic tergiversemur, aut etiam procrastinemus, certo nobis persuadeamus alios fore qui sine ulla procrastinatione, nobis vel invitis et repugnantibus, rem perficiant, non sine gravi et fortassis perenni damno rei christianae, dum citra usum atque experientiam vel rerum, vel hominum sinensium, maiori zelo quam successu rem tantam molientur. Nobis interim non alium referentibus fructum meticulosae procrastinationis ac nimiae prudentiae nostrae, quam ut primus clerus qui in Ecclesia sinensi creatus fuerit, intelligat semperque meminerit se invita et repugnante Societate Iesu fuisse creatum. Quamquam levius hoc censeri spernique forte poterit ; sed horret animus expendere alia et infinita prope mala quae timeri prudentissime poterunt, siquidem nobis cunctantibus, ne dicam torpentibus, alii rem aggrediantur et coece perturbateque conficiant, si tamen erit conficere, miscere ac perturbare omnia. Superi ! quae mox scandala existent, quae contentiones atque aemulationes, qui errores et haereses, quae infamia nominis christiani ! Plane scilicet timendum erit, ne quidquid per annos octoginta partum fuit, totum paucis annis amittatur. Contra vero, si nos pro antiquo perpetuoque usu Ecclesiae, paulatim conemur per ipsosmet Sinas in China propagare fidem et conservare, maxime cum eam soli Europaei nequaquam conservare possimus, non solum propter itinerum longinquitatem, et magnitudinem expensarum, sed multo magis propter incredibilem frequentiam hominum et politicam gentis severitatem contra advenas exterosque omnes ; atque adeo si unitis animis studiisque manum admoveamus operi, et omnia sedulo ac mature praeparemus quae

in hunc finem necessaria fuerint ; primum, quam dulce nobis erit hoc otium nostrum ! quam iucundus hic carcer ! quae Societatis, et quod caput est Divini nominis gloria hinc existet ! Quae quantaque messis animorum sperari aliquando poterit, simul atque omnibus rite comparatis, ad ultimam tantae rei executionem superiores processerint ! Ex una igitur ceu lance appendantur haec omnia ; ex altera, quae in contrarium offerri possunt rationes, sive humanae sint illae, seu divinae ; et aequus rerum iudex coram Deo expendat utri duarum lancium plus insit ponderis ac momenti. Unum certe affirmo, quod necesse sit esse ponderis immensi, quod sempiternae saluti unius animi, ne dicam innumerabilium animorum, praeponderet.

Finis responsi ad primum quaesitum.

II. – *Quaesitum secundum.* Patriane lingua, an latina sacerdotes Sinas uti conveniat ?

Respondeo quod uti conveniat patria ; non illa tamen quo promiscuum vulgus, sed qua magistratus et litterati sinici, et hi quidem in suis libris utuntur. (Sermo quo Sinae litterati utuntur in suis libris et compositionibus longius distat a vulgari quam gallicus aut italicus a latino[1].)

Nam primo, perpetuus hic usus fuit Ecclesiae universalis et ab ipsis Apostolorum temporibus, ut scilicet ubivis gentium liturgia constaret idiomate illo quo litterati cuiusque gentis utuntur. Itaque, Syris,Maronitis, Armenis, Aethiopibus, Arabibus, Slavonibus vel potius Moravis, Graecis denique et Latinis, sui quibusque idiomatis olim fuit, hodieque est, plerisque saltem, liturgia. Quin etiam multae nationes propriis plane ritibus, non lingua tantum, utuntur ; quos tamen haudquaquam sequi cogitat haec nova Sinensis ecclesia, cui certum est a Romano ritu non discedere. Sed et Europaei patres, qui in China versabuntur, latine celebrabunt, exceptis iis diebus quibus solemniter celebrandum erit.

Et vero, credibile non est passuros Sinas, gentem usque adeo politicam et quae tanta cum solicitudine et severitate removere consuevit quidquid officere ullo modo potest publicae tranquillitati, non est credibile (inquam) passuros ut in imperio suo vigeat usus peregrinae linguae (quanto minus ut ea scolis publice apertis tradatur) quam magistratus haud intelligant, soli intelligant peregrinae legis ac doctrinae sectatores, quibus intima consuetudo sit ac perpetuum commercium cum exteris hominibus magistris suis.

Quod si principio, propter sacerdotum paucitatem, novitas ista minus offendat, procedente dein tempore,ubi christianorum nume-

[1] Parenthèse écrite en marge.

rus, adeoque et sacerdotum, maior fuerit, utique non poterit non offendere, et suspicionibus calumniisque ansam dare.

Neque hic obiici potest exemplum Iaponicae Ecclesiae. Nam Sinenses a Iaponibus, ingenio, moribus, institutis, regimine politico, studio litterarum, supra quam credi potest, diversi sunt. Atque adeo quisquis Sinarum rerumque sinicarum utcumque peritus est, numquam a Iaponibus ad Sinas argumentum ducet.

Praeterea, si velimus sacerdotes sinas uti latino idiomate, scient mox illi quidquid est arcani rerum nostrarum ; quidquid in sacris scripturis continetur ambigui perplexive; quidquid prima fronte favere videtur sinistrae cuipiam, vel haereticae, vel etiam mahometanae interpretationi ! Imo timendum erit ne Calvini aliorumque haeresiarcharum libri in manus eorum perveniant, maxime si negociatores haeretici portus hosce frequentarint. Nec deerunt fortasse qui alios quoque pestilentes libros ad eos deferant quibus Hispanorum ius ac Lusitanorum in Americam, Philippinas insulas, Indiaeque portus invidiose nec sine calumniis discutitur. Cumque Sinenses acuto callidoque sint ingenio, curiosi etiam cupidique rerum novarum, et cum, Apostolo teste, necesse sit haereses esse, adeoque fieri non possit, ut aliqui non labantur atque apostatent, si non ex ipsis sacerdotibus, ex iis certe, quos ad sacerdotium litteris nostris atque scientiis instruemus, horum unus alterve peritia latinae linguae instructus, quam noxia seminare poterit zizania ! quas pestes et quae venena spargere ! quas excitare procellas contra praecones Evangelii ipsumque adeo Evangelium ! si forte quae ex Europaeis libris cognoverint, sinice reddita, sinicis quoque typis vulgarint !

Iam vero, si non alia quam sua litteratorum lingua, quae sane gravis est ac plena maiestatis (argumento sunt Evangelia in dominicas et festa totius anni, quae P. Emmanuel Dias [1] sinice vertit,

[1] Il y eut dans la première moitié du XVII[e] siècle, deux pères Emmanuel Diaz, missionnaires en Chine. L'un, E. Diaz (senior), fut visiteur de la Chine et du Japon, de 1636 à 1639; l'autre, E. Diaz (iunior), fut vice-provincial de la Chine, de 1626 à 1636, et de 1650 à 1654 (d'après le *Catalogus* de Pfister, cité ci-dessus). L'identité des noms des deux pères et l'analogie des fonctions qu'ils remplirent prête aisément aux confusions. Voici les notices que Couplet leur consacre, dans son *Catalogus Patrum Societatis Iesu qui post obitum S. Francisci Xaverii, ab anno 1581 usque ad annum 1681, in imperio Sinarum Iesu Christi Fidem propagarunt*, publié en Appendice à son édition de l'*Astronomia Europaea* de Verbiest (Dilingae, 1687) :

« XII. P. Emmanuel Diaz (Visitator) Lusitanus, Vanliei Imperatoris anno 29 (1601) venit praedicatum S. Legem in provincia Kiangsi, aliisque locis ; postea rediit in provinciam Quangtung. Macai obiit 1639 et ibidem sepultus. (p. 104.)

« XX. P. Emmanuel Diaz iunior, Lusitanus, Vanliei Imperatoris anno 38 (1610)

stylo gravissimo et digno prorsus Evangelicae doctrinae maiestate) sacerdotes hic utantur, nihil omnino scient, sive de novo, sive de veteri testamento, nisi quod iudicarint veterani pastores huius Ecclesiae, teneram etiamnum et lactentem, et cuius ipsi quoque sacerdotes teneri sint et lactentium instar, tuto scire posse ac digerere; nihil, inquam, reddetur sinice, quod vel neophytis, vel ethnicis offendiculo possit esse. In quem finem Romanus Pontifex benignissime procul dubio indulgebit, quidquid ab hac missione petitum fuerit. Atque ita cessabunt omnes illi metus et pericula quae modo proponebamus[1].

Verumtamen, faciamus inanes esse metus; et pericula, quae tantopere expendimus, esse nulla. Profecto solae difficultates quas olim sinensis missio Patri Nostro Generali proposuit et per hunc Pontifici Romano, absterrere nos debent ab usu latini sermonis in Chinam introducendo. Nam, primo, naturalis quaedam ineptitudo est Sinicae gentis ad linguae istius pronunciationem. Ex. gratia : si velis eos pronunciare τὸ *Deus*, dicent, *Teusu* ; si *corpus*, dicent, *coulpusu* ; si *est*, dicent *esute* ; si *spiritu*, *supilito*; etc, Duas enim litteras *r* et *d* quamvis maxime velint, efferre, qui adulti sunt, non possunt. Finales item *s* et *t* aliasque sic pronunciant, ut adiecta vocali prorsus eas alterent et mutent. Tametsi vero, post examen maturum ac saepius iteratum plurium theologorum, declaratum iam sit ac plane constet formas sacramentales sic quoque pronunciatas posse esse non irritas; decoro tamen consulere perquam difficile erit, dum incondita et plus quam barbara latinitate ista, horae omnes canonicae et missae recitabuntur ; multoque etiam difficilius erit perficere, ut his qui natura timidiores sunt, non identidem pristinae de formis istis dubitationes et scrupuli reviviscant.

In adultis (inquies) haec difficultas habet locum ; in pueris non

venit propagatum S. Legem in provincia Peking, Nanking et aliis locis; dein perrexit in provinciam Chekiang. Denique Tajeingae, familiae Tartaro-Sinicae Imperatoris Nunchy *(sic)* anno 16 cycli 13 anno 26 (1659) diem obiit, sepultus est in Hangcheu ad austrum loci Fangein dicti. Ab eo edita: *Commentaria in Evangelia totius anni, 14 vol.* etc. » Suit la liste de ses autres ouvrages (p. 106).

C'est donc au P. Emmanuel Diaz junior que Rougemont fait allusion. Le *Commentaire* de Diaz existe à la Bibliothèque Nationale de Paris. *Catalogue des livres chinois, coréens, japonais* etc. par Maurice Courant ; 8e fasc. Paris, Leroux, 1912 ; p. 6. N° 6722-6723.... Évangile expliqué des dimanches et des principaux jours de fêtes de l'année; par le P. Emmanuel Diaz junior, jésuite, (1574-1659)... en 14 livres...»

[1] *En marge :* Quod ad scripturam attinet, cum tota hac Ecclesia sic fere agendum videtur, sicut agitur in Europa cum imperita multitudine.

item. Nostri autem consilii est pueros a tenera aetate paullatim informare litteris scientiisque nostris ac bonis moribus solidisque virtutibus instructos, adhaec diu et multum probatos, ad sacerdotale munus tandem promovere. Pulcherrimum cogitatu consilium, sed ut mandetur executioni sane difficillimum. Quaero, namque, pueri, quos dicis, ingenui fortassis erunt, an pretio coempti et servuli ? Si ingenuos vis esse, certe quisquis sinicarum rerum vel mediocriter peritus est facile videt hoc esse difficillimum. Quis enim pater familias, quamvis christianus sit et impense studiosus rerum nostrarum, privari se patietur adolescentulo filio, a cuius proba indole vivoque ingenio, si modo sinicis litteris excolatur (quae unica fere est ad opes et honores via) plurimum honoris atque emolumenti obvenire familiae toti possit ; cui tantae spei in perpetuum renunciare necesse sit, siquidem in disciplinam nostram filius tradatur.

Sed esto ; renunciet huic spei religiosus ac pius pater ; an illico renunciabit et filius ? Qui si forte paternae pietati studioque puer morem gesserit, num arbiter deinde factus rerum suarum, ubi,cum aetate,saeculi amor et ambitio creverit;vel ad aequalium exempla, propinquorum et amicorum invitamenta accesserint, maxime si pater ipse vita iam excesserit, adhuc sibi et in proposito tam arduo constabit ?

Verum age ; demus hoc quoque. Constet sibi adolescens. Quantum negotii facessere nobis poterit vidua mater, nisi probissima fuerit ! Quantum propinqui ! ii praesertim qui egentiores, qui sine liberis et remedium aliquod petentes afflictae senectuti suae, adhaec a religione christiana alieni, vel huius unius odio, sibi adolescentem adoptabunt. Quod si fecerint,quo iure titulove tuebimur ius nostrum ? Quo tandem iudice, vel in quo tribunali caussa non cademus ?

Emantur (inquies) parvuli. Hos educemus et paulatim formemus in sacerdotes. Uno servitutis nomine, quod apud Sinas inviolabile est, difficultates modo memoratas effugiemus. Sic est. Effugiemus aliquas difficultates, sed non opprobrium et infamiam ; quam quidem universalis Christi Ecclesia, sapienter et sancte fugiens, nullo umquam tempore servos ad sacerdotium admisit ; indignum scilicet existimans regalis sacerdotii dignitatem et coronam vilissimo hominum ordini conferre. Effugiemus aliquas difficultates ; sed non effugient servi isti sacerdotes flagellationes publicas, quibus eos excipient, pro arbitrio suo et libidine, per fas et nefas, ethnici mandarini sive magistratus ; cum quibus miseri numquam nisi de genibus agere poterunt, uti iam videmus usu venire Bonziis, qui passim coemptos servulos in discipulos et successores adsciscunt

sibi ; quocirca vilissimi quoque et maxime despicabiles censentur. Sed et nos ipsi quondam experti sumus, sub initia missionis, quando Bonziorum habitu cultuque Chinam ingressi damno nostro didicimus, quam parum sinici magistratus sacerdotio vel religioni deferant, nisi haec litterarius ordo seu gradus, qui unica fere Sinarum nobilitas est, cohonestet.

Iam si promulgando Christi Evangelio humana quoque dignitas et authoritas semper utilis fuit, non raro etiam necessaria (S. Franc. Xaverius cum splendido comitatu Iaponicum regem adiens) [1] ; tunc quidem maxime quando conversioni hominum nobiliorum principumque opera datur ; considerandum unicuique relinquo, quid ab iis sperari tandem possit, quorum vilitas servitusque nulli non erit perspecta. Quis eos, non dico litteratorum sed plebeiorum quoque hominum, nisi admodum commodus modestusque fuerit, audiet ? Quis eis morem geret ? Praesertim cum genus istud hominum, fato nescio quo, vitiove conditionis suae, peraegre soleat exuere totam servitutem, et assumere spiritus illos illamque authoritatem, quam pro officio suo et dignitate sumere oporteret. Quinimo, valde timendum erit ne nobis ipsis atque universo ordini christianorum, sacerdotum labes haec et infamia servitutis adhaerescat ; et ne Sinenses plane sibi tandem persuadeant (quod iampridem non pauci illorum suspicati fuerunt) nos in Europa nostra revera simillimos esse suis in hac China Bonziis et sacrificulis daemoniorum (de vilitate loquor), et tales illic esse magistros, quales hic esse vident discipulos ; quodque non semel obiectum nobis hic fuit, venisse nos in Chinam specie quidem novae legis promulgandae, re autem vera spe lucri vel honoris et vitae commodioris gratia, haud iniuria fuisse obiectum.

Addamus nunc hisce difficultatibus alias sane maximas, quas timere nos oportet, sive ingenui fuerint, sive empti pretio et servi, quos ad sacerdotium cooptaturi sumus ; scilicet, ne ubi adoleverint, pro suae vel aetatis vel gentis levitate susceptam vitae rationem repente deserant ; ne patrio gentis vitio continere se non possint ; quo deinde fiat, ut post expensas maximas et operam plurimorum annorum educationi ipsorum et in litteris moribusque nostris institutioni impensam, nullam tamen operae pretium referamus ; quod utinam nos experientia tot annorum iam nunc non docuisset !

Quod si illis nec constantia defuerit, et adfuerit continentia, credibile tamen non est, passuros esse Sinas christianos, ut cum hominibus modicae aetatis, quales non poterunt non esse sacer-

[1] Parenthèse écrite en marge.

dotes isti, ad haec popularibus suis, uxores, filiae, nurus, ea cum libertate agant, quam sacramentorum usus, poenitentiae inprimis et extremae unctionis poscit. (Nemo adolescentiam tuam contemnat, inquit Paulus ad Timoth. 1. cap. 4., hic autem non modo contemptui, sed etiam sinistris suspicionibus obnoxia est adolescentia.) [1].

Ad extremum (ut iam de loco non agam ubi isti puerorum greges instituendi essent, quae quidem deliberatio plena maximarum difficultatum erit, sive illos intra Chinam, sive extra hanc instituendos esse dicas) quicumque a teneris annis traditi in disciplinam nostram, florem suae aetatis in latinis litteris studiisque gravioribus consumpserit, in sinicis deinde litteris perficere se nequaquam poterunt; totum quippe hominem vindicant sibi litterae scientiaeque nostrae ; et totum rursus hominem vindicant sibi litterae sinenses, ne dicam vitam hominis totam, ut in earum usu et compositione perfici quis possit.Quod si caruerint hoc adminiculo patriae eruditionis iuvenes isti sacerdotes, quamvis ingenui fuerint ac honestissimo quidem loco nati, an existimamus ausuros umquam cum litteratis congredi et de morali vel etiam divina philosophia disputare ? Aut si tantum fiduciae atque animorum ipsis fuerit, an putamus ab ethnicis litteratis aequis auribus auditum iri ?

Etenim, si nos cum simus Europaei, cumque defectum sinicae eruditionis scientiis nostratibus videamur supplere posse, parum tamen nos praestituros esse semper censuimus, nisi sinicas quoque litteras et eruditiones cum nostratibus iungeremus; quid, obsecro, sperari tandem poterit ab iis qui in China nati sinicas litteras vel ignorabunt funditus, vel ab his tam parum instructi erunt, ut civium suorum, maxime litteratorum iudicio funditus ignorare censeantur ? Habet haec postrema difficultas plurimum ponderis, ut mihi quidem videtur et plurimum difficultatis.

Nunc vero, si nos e contrario sequamur Apostolorum exemplum et totius Ecclesiae primitivae, atque adeo presbyteros, id est seniores, ordinibus sacris admoveamus, liberabit nos seniorum istorum et aetas, et maturitas, et eruditio, et honorata conditio, et denique probata virtus, plurimis maximisque curis, quae modo nos angebant ; quippe multo minus ab inconstantia et levitate timendum nobis erit, multoque minus angemur ob incontinentiae periculum tam nos quam caeteri christianorum ; adeoque fidentius hi tradent filias et uxores suas ipsis instituendas, quandoquidem et huic et illi malo mederi soleat aetas provectior,honoratior item conditio; cum futuri sint omnes non litteris tantum, sed etiam gradu suo, quoad

[1] Parenthèse écrite en marge.

fieri poterit, insignes, non minus ordines ipsos, quam doctrinam legemque christianam cohonestabunt, audient illos ethnici, reverebuntur christiani, nos quoque tanto securius utemur eorum opera, quanto diutius pluribusque in rebus spectata virtus eorum prudentiaque fuerit.

Et vero iniuriam missioni gentique sinicae fecerit, qui tam abiecte de illa sentiat, ut inter plurima christianorum millia neget inveniri posse provectae aetatis homines aliquot litteratos eosdemque viduos, qui ad sacerdotale munus rite casteque obeundum idonei videantur. Kiam Cheu in provincia Xam Si, una certe est sinensium ecclesiarum (ut de pluribus iam non agam) in qua viginti circiter litterati sunt ipse flos et illustre exemplum totius christianitatis et Ecclesiae suae.

Denique molestias et difficultates prope innumerabiles ; adhaec pericula quae vincere vix poterimus, declinare omnino non poterimus, hac una via feliciter tandem vincemus ; non sine spe magna iustissimaque futurum brevi, ut ex favore facultatis quam missio sinensis iam olim petendam censuit et opera R[di] P. Nostri a Pontifice Romano impetravit, siquidem illam nunc tandem aliquando executioni mandemus, consequatur « maxima facilitas huius expeditionis promovendae (verba sunt P. Nicolai Trigaultii nomine missionis sinicae ad R. P. Nostrum, quibus et hic deinde ad Romanum Pontificem usus fuit, et ita stabiliendae ut,etiamsi Europaei sacerdotes martyrio omnes afficerentur, se ipsa stare possit; » quod haudquaquam sperare potuissemus in hac ultima persecutione ; quia hactenus tanta fuit, vel fiducia nostra perpetui favoris regii et numquam perturbandae pacis, vel occupationes tot ac tantae quibus in suis quisque ecclesiis detinebamur, ut nec cogitasse quidem videamur de usu tam vetustae facultatis et medii tam utilis tamque necessarii adhibendi. Faxit autem Deus ne docti iam semel, iterum tamen velimus doceri ; et protrahamus moras et procrastinationes nostras ad secundam persecutionem, in qua traditi in custodiam, iterum gemamus orbas esse pastoribus Ecclesias nostras, et seris votis optemus dari Sinas aliquot sacerdotes qui suppleant utcumque vices nostras !

Sit ergo pro clausula responsi huius nostri vox illa quam narrat Papa Pius secundus divinitus auditam fuisse Romae, in eo cardinalium coetu ubi de permittenda Moravis liturgia in usu linguae slavonicae consultabatur : « Omnis spiritus laudet Dominum et omnis lingua confiteatur ei » (Aeneas Sylvius, postea Pius II, in Historia Bohemica, cap. 13) [1].

[1] Voici le texte auquel il est fait allusion : « Referunt Cyrillum cum Romae ageret, Romano Pontifici supplicasse, ut Sclavorum lingua, eius gentis homini-

Profiteor autem duplici hoc responso non aliud mihi propositum esse, quam ut in hoc tanto tamque opportuno otio nostro tot missionariorum, admoveamus tandem operi manum, ut quando deinde superiores nostri iudicabunt Sinensibus aliquot sacros ordines conferri debere, parata promptaque sint omnia, ut sine mora conferri possint.

In Quam Cheu Fu, metropoli provinciae Quan Tum.

Franciscus Rougemont

Anno 1667.

bus, quam baptizaverat, rem divinam faciens uti posset. De qua re dum in sacro senatu disceptaretur, essentque non pauci contradictores, auditam vocem tamquam de caelo in haec verba missam : Omnis spiritus laudet Dominum et omnis lingua confiteatur ei. Indeque datum Cyrillo indultum.» *Historia Bohemica*....Aeneae Sylvii.. (Coloniae, 1532), Cap. XIII,pp. 31-32.

S. RAŽDEN LE PERSAN

Ce n'est pas à nous qu'il conviendrait de déprécier outre mesure une pièce qui nous a paru bonne à traduire. Mais nous tenons à dire immédiatement que celle-ci a moins de fond que de surface. A la juger sur les seules apparences, on inclinerait à la prendre en considération, malgré ses défauts, qui sautent aux yeux. Elle est verbeuse, traînante et vide, et les invraisemblances n'y manquent pas. Néanmoins, il semble, au premier examen, que ce verbiage, avec ce qu'il a de plus inadmissible, doive être mis au compte d'un amplificateur, qui aura développé, par les procédés connus, quelque récit plus ancien. Restent les lignes principales qu'on voudrait pouvoir accepter comme historiques et qui le sont peut-être en effet. Malheureusement, ce fond primitif se dérobe au contrôle, et les objections qui s'élèvent de toutes parts demeurent sans réponse.

Le texte, tout d'abord, est assez mal attesté. G. M. Sabinin l'a publié dans son საქართველოს სამოთხე (Paradisus Hiberiae) [1]. On sait combien ce célèbre et indispensable ouvrage laisse à désirer au point de vue de la méthode philologique. Il ne faut pas s'attendre à y trouver la moindre indication sur les sources de l'édition ni sur la manière dont elles ont été utilisées. Nous essaierons d'y suppléer de notre mieux.

La Passion de S. Ražden est contenue dans un recueil de Vies de saints géorgiens qui a été sommairement analysé par Brosset [2] Le recueil se termine par l'histoire des « saints » Bidzina Dšolaqašwili, Šalwa et Élizbar, trois thawads géorgiens mis à mort par les Perses en 1660 [3]. Rien ne permettant de supposer que ce manuscrit se compose de pièces rapportées, la Passion de Ražden n'y peut être qu'une copie du XVIIe, sinon du XVIIIe siècle. C'est sans doute dans cet exemplaire qu'il faut reconnaître le manuscrit du Musée asiatique d'après lequel Brosset a

[1] Saint-Pétersbourg, 1882, p. 169-80.

[2] *Catalogue de livres géorgiens tant imprimés que manuscrits, anciens et modernes*, dans le *Recueil des Actes de la séance publique de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, tenue le 29 décembre 1837*, p. 142-44.

[3] Brosset, *Histoire de la Géorgie*, 2e partie, t. I (Saint-Pétersbourg, 1856), p. 545.

résumé brièvement l'histoire ou la légende du martyr [1]. *On remarquera que cette notice de quelques lignes à peine se distingue du texte imprimé chez Sabinin, par une variante d'ailleurs sans importance* [2].

*La Passion de S. Ražden est citée dans l'*Histoire de Géorgie *de Dimitri Bakradze d'après les Vies des Pères manuscrites de Šio-Mghwimeli* [3]. *Le document qui répond à cette indication paraît être un recueil des Vies de tous les saints géorgiens* [4] *qui appartient ou qui appartenait au monastère de ce nom* [5]. *Tout ce que nous savons de ce manuscrit, c'est qu'il est daté de l'an 1733, et il n'y a pas lieu de tenter l'impossible pour chercher à en savoir plus long. Bakradze, qui semble éviter avec intention de recourir à l'édition de Sabinin* [6], *a extrait quelques phrases du manuscrit de Šio-Mghwimeli. Elles correspondent à peu près mot pour mot au texte imprimé.*

Un troisième exemplaire de la Passion de Ražden se trouve dans le manuscrit géorgien 170 du Musée d'archéologie ecclésiastique à Tiflis, pp. 433-35, 445-56 [7]. *Ce manuscrit est un recueil des Vies des saints géorgiens, comme le précédent. Comme le précédent encore, il a été écrit en 1733. Et si l'on admet que le volume de Tiflis est numéroté par pages et celui de Šio-Mghwimeli par folios, la Passion de S. Raždcn doit se trouver dans tous les deux au même endroit. Toutes ces ressemblances donnent à réfléchir. Il se pourrait bien que l'exemplaire de Šio-Mghwimeli ait pris le chemin de Tiflis et que nos deux manuscrits n'en fassent qu'un.*

*Enfin la bibliothèque de ce même Musée d'archéologie ecclésiastique possède une autre copie de la Vie de S. Raždcn, aux folios 70 et suiv. d'un petit recueil hagiographique, datant du XVIII*ᵉ *siècle. M. M. G. Džanašwili a donné une brève description de ce volume, qu'il appelle, à l'aventure, un synaxaire* [8]. *Il y a joint de longs extraits* [9] *de la Passion de S. Raždcn, comme spécimens des nombreuses variantes qui la distin-*

[1] *Histoire de la Géorgie*, 1ère partie, t. I (Saint-Pétersbourg, 1849), p. 195, note 10.

[2] Voyez ci-après. p. 309, note 7.

[3] ისტორია საქართველოსი (Tiflis, 1889), p. 174-75.

[4] ცხოვრებანი ქართველთა მამათა. Littéralement : *Vitae Patrum Hiberorum*. Cette dénomination de « Vies des Pères » ne correspond aucunement à celle des πατερικά ou des γεροντικά de la littérature gréco-orientale.

[5] Bakradze, t. c. 289.

[6] Cf. p. 183-84, note 1.

[7] Th. D. Žordanija, Описаніе рукописей Тифлисскаго Церковнаго музея Карталино-Кахетинскаго духовенства, I (Tiflis, 1903), 178-80.

[8] Описаніе рукописей церковнаго музея Духовенства Грузинской Епархіи, III (Tiflis, 1908), 151-52. Ce catalogue forme la troisième partie de l'ouvrage précédent.

[9] T. c. 152-56.

guent du texte imprimé. Au vrai, ces variantes n'atteignent guère que l'orthographe et à peine, çà et là, quelque détail de rédaction. Elles donnent cependant au texte un air semi-archaïque qu'il n'a pas chez Sabinin ou que ce dernier lui a ôté.

Tels sont les témoins que nous restent de la Passion de S. Raždeu le Persan. Il doit très probablement en exister d'autres encore, mais il ne faut pas songer à les atteindre avec les moyens auxquels nous sommes réduits.

De ces maigres renseignements il paraît cependant ressortir, d'abord, que la Passion, dans son état actuel, n'a pas subi de remaniements bien profonds ; ensuite et surtout, que, jusqu'à présent, les érudits locaux n'ont pas trouvé trace d'un document hagiographique plus ancien, dont elle serait une dérivation.

Littérairement, la pièce se présente comme un panégyrique prononcé à la fête annuelle du martyr [1]. *Il faudrait une raison, que l'on n'aperçoit pas, pour soupçonner cette forme d'être une supercherie. Elle servirait donc, si besoin en était, à démontrer que le culte de S. Raždeu est plus ancien que notre légende et que ce n'est pas celle-ci qui l'a créé. Mais il peut lui être antérieur sans pour cela remonter bien haut. Toute la composition du panégyrique trahit la basse époque. Dès la première ligne, on y remarque une réminiscence caractéristique :* Martyrum commemoratione quae umquam Dei martyrumque amantibus saturitas creetur ? *C'est exactement le début du sermon de S. Basile sur les Quarante martyrs* [2]. Μαρτύρων μνήμης τίς ἂν γένοιτο κόρος τῷ φιλομάρτυρι. *Le parallélisme s'arrête là, trop tôt pour qu'on en puisse conclure à un plagiat proprement dit. Mais la parenté des idées n'en est pas moins évidente. Il faut donc croire que le panégyriste de Raždeu a lu ou entendu lire l'homélie de Basile et que la première phrase lui en est demeurée dans la mémoire. Il y a mieux. Notre hagiographe emprunte un exemple à l'histoire des Quarante martyrs* [3] *d'après ce même panégyrique de S. Basile, probablement, à moins que ce ne soit d'après les Actes des martyrs de Sébaste* [4]. *Il connaît également la légende des SS. Adrien et Anatolie* [5]. *Nous pourrions ajouter qu'il fait une autre citation encore beaucoup plus décisive, quand il allègue les Annales de la Géorgie à propos d'un traité de paix qu'il dit avoir été conclu entre le roi de Perse et celui de Géorgie* [6].

[1] რა არს დღეს მიზეზი სიტყუისა ჩემისა და თქუენისა აქა შემოკრებისა : voyez ci-après §, 3, p. 306.

[2] BHG. 1205.

[3] § 15 ; ci-après, p. 313.

[4] BHG. 1201.

[5] BHG. 27-29 ; cf. ci-après, p. 313, § 15.

[6] § 23 ; cf. p. 318.

Mais cette preuve, difficile à exposer pour le moment, deviendra claire de soi quand on aura vu tout ce que notre panégyriste a tiré de ces mêmes annales.

Les quelques allusions ou réminiscences qui viennent d'être relevées suffisent à établir que la Passion de S. Ražden contient des matériaux de provenance très tardive. Une traduction géorgienne de la légende des SS. Adrien et Anatolie existe dans un manuscrit du XIe siècle [1]. *Celle de la Passion des Quarante martyrs et du panégyrique de Basile se trouve déjà dans le manuscrit 55 d'Iviron, qu'on fait remonter jusqu'au Xe siècle* [2], *ce qui ne peut évidemment s'entendre que des dernières années* [3]. *Il n'est guère probable qu'elle remonte beaucoup plus haut, car, selon toute apparence, elle doit être l'œuvre de S. Euthyme l'Hagiorite († 1028). La fin du Xe siècle ou le commencement du XIe formeraient donc la limite extrême, à dater de laquelle la Passion de S. Ražden pourrait avoir été composée, limite plutôt théorique, car, en fait, les possibilités réelles s'arrêtent bien en deçà.*

Le panégyriste ne dissimule pas qu'il écrit à très longue distance des faits. Il célèbre, en termes hyperboliques, la longue série des martyrs qui, durant le cours des siècles, ont imité l'exemple de Raždeu: les deux princes d'Argweth, David et Constantin, massacrés entre les années 731-735 [4], *pendant l'invasion du futur khalife Marwān ; le roi Arčil décapité par ordre d'un autre chef arabe, à une date incertaine, mais qui tombe, peut-être assez tard, dans le cours du VIIIe siècle et pas avant 718* [5] ; *enfin tous les martyrs, illustres ou ignorés, qui vinrent après eux. On ne saurait moins se donner l'air d'un témoin rapproché des événements.*

Ce que l'auteur dit des écrits antérieurs qu'il a consultés n'est ni aussi clair ni peut-être aussi sincère. Il parle en termes vagues de vieux documents et de notices éparses çà et là : ვითარცა ძუელნი მატიანენი

[1] Cf. *Anal. Boll.* XXXI, 314.

[2] N. Marr, Агіографическіе матеріалы по грузинсимъ рукописямъ Ивера dans Записки восточнаго отдѣленія И. Р. Археологическаго Общества, XIII (1900), 62 ; (voir aussi le manuscrit d'Oxford ; *Anal. Boll.* XXXI, 306). L'*incipit* de la pièce rend mot pour mot le texte grec : მარტჳლთა ხსენებითა ვინმე განძლეს მარტჳლ (*al.* მარტჳლთა) მოყუარე... Le panégyriste de Raždeu a reproduit la même pensée en des termes légèrement différents.

[3] Le manuscrit contient presque certainement des traductions dues à S. Euthyme l'Hagiorite.

[4] Voir leur Passion dans Sabinin (სამოთხე, 323-30) ; cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, 245-47. Le synaxaire des SS. David et Constantin a été publié par Brosset, *Éléments de la langue géorgienne* (Paris, 1831), 268-83.

[5] Sabinin, t. c. 331-32. Cette « Passion » du roi Arčil se trouve insérée dans la chronique géorgienne dont il sera question tout à l'heure.

გუაუწყებენ და მიმოგანთესულობაჲნი ესე ვითართა უწყებაჲთანი[1] ...*De cette formule, qui en dit trop en ne disant rien, on peut retenir tout d'abord que le panégyriste n'a pas connu de texte hagiographique contenant l'histoire ou la légende de Ražden, à l'état de récit développé. C'est bien ce qui semble ressortir aussi de la tradition manuscrite. Mais quels sont ces documents anciens qu'il invoque à mots couverts, comme en évitant de s'expliquer ? Ceux qui les chercheront sur ses indications pourront, je le crains, chercher longtemps. Il n'est guère probable qu'ils trouvent autre chose qu'une courte mention insérée incidemment dans la chronique que le panégyriste cite sous le titre de* Vies du Karthli [2]. *Voici ces quelques lignes* : შემდგომად მისსა აღაშენა ეკკლესია ნიქოზისა, საგზებელსა თანა ცეცხლისასა, და დასვა ეპისკოპოსი, სადა-იგი ეფლა გვამი წმიდისა რაჟდენისი, რომელი იწამა სპარსთა მიერ წყობასა ვახტანგისასა : ესე იყო რაჟდენ მამა-მძუძე ვახტანგის ცოლისა, რომელი-იგი პირველ მოიყუანა სპარსთა მეფისა ასული, და მოიქცა იგი ქრისტეანედ, და იქმნა დიდად მორწმუნედ, და იყო ბრძოლასა-მას შინა ძლიერ, და შეიპყრეს იგი სპარსთა, და აიძულებდეს რათამცა უარ-ჰყო ქრისტე : ხოლო მან წმიდამან აღირჩია წარუვალი იგი დიდება და იწამა ქრისტეს-თჳს [3]. Deinde (rex Vakhtang) Nicosiae prope focum ignis [4] ecclesiam aedificavit, in qua episcopum constituit; in eademque corpus sancti Ražden depositum fuit, quia Persis, in bello quod cum Vakhtang [5] gerebant, martyrium passus est. Erat autem Ražden nutricius

[1] Džanaswili, t. c. 152.

[2] ცხოვრებანი ქართუჱლთანი (§ 23 ; cf. p. 316, et ci-dessus, p. 296). Le titre ordinaire est ქართლის ცხოვრება : « *Vie* » ou *histoire du Karthli*.

[3] ქართლის ცხოვრება, éd. *Z.* Dšidšinadze, t. I (Tiflis, 1897), 205. La recension dite de « la Reine Marie » représente exactement le même texte, à un mot près (ქართლის ცხოვრება მარიამ დედოფლის ვარიანტი, éd. E. Thaqaïšwili, Tiflis, 1906, p. 179-80). Une édition critique du *Karthlis tskhowreba* doit être prochainement publiée par M. I. Džavakhow, dans la *Bibliotheca armeno-georgica* de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.

[4] C'est-à-dire, sans doute, « sur l'emplacement d'un autel du feu », comme traduit Brosset (*Histoire de Géorgie*, I, 195).

[5] Wakhtang I Gorgasal, 33e roi d'Ibérie. D'après la chronologie de Wakhoušt il aurait régné de 447 à 499; mais ces deux dates sont bien problématiques. Une recension du *Karthlis tskhowreba*, dite du manuscrit de Baratow, le fait naître en 457 (E. Thaqaïšwili, **Описаніе рукописей библіотеки Общества распространенія грамотности среди грузинскаго населенія**, I, 2, Tiflis, 1903, p. 207) ; une autre, certainement fautive, en 477 (M. I. Džanaświli, **Географія Грузіи**, Tiflis, 1904, xxxi, note 19).

uxoris Vakhtang [1], quam ille primam duxit, regis Persarum filiae ; et ad christianam religionem conversus, fide insignis evaserat et in illo bello fortiter fecerat. Hunc Persae comprehensum adigere voluerunt ut Christum proderet. Verum sanctus gloriam praetulit non elapsuram et pro Christo martyrium fecit.

La Vie du Karthli *est une compilation hétéroclite, qui, sous la forme où nous la lisons, ne remonte pas plus haut que le début du XVIII[e] siècle [2]. Des matériaux plus anciens y ont été englobés, peut-être à l'état original ; mais qui oserait se flatter de réussir à les isoler ? Or le chapitre XXXIII, consacré au règne de Wakhtang I Gorgasal [3], doit être compté parmi les plus altérés. On y reconnaît tous les styles, toutes les mains et toutes les encres. Des fragments d'épopée, de légendes et de récits populaires s'y mêlent à des débris de traditions ou de documents historiques, qui ont traîné on ne sait où.*

La partie du livre qui nous intéresse possède néanmoins une attestation d'une certaine autorité. Il existe une rédaction arménienne de la Vie du Karthli, *en 18 chapitres, qui vont des origines à l'année 1125 (mort du roi David le Réparateur). Cette rédaction, qui dérive certainement du géorgien, passe généralement pour représenter un abrégé du texte original. Cela est possible sans être certain. Au point de vue de la recherche qui nous occupe, il est indifférent que la rédaction arménienne soit un précis fait directement sur la rédaction originale, ou bien une version d'un résumé géorgien, ou enfin une version d'un texte géorgien moins développé, antérieur à la rédaction actuelle. Son témoignage garde pratiquement la même portée dans tous les cas.*

La version arménienne a été conservée dans un manuscrit du XIII[e] siècle, appartenant à la bibliothèque du couvent d'Edšmiadzin. En 1673, il en fut pris une copie qui, au siècle dernier, se trouvait en la possession de l'archevêque arménien de Tiflis et qui servit, en 1830, à en faire une seconde [4], actuellement à la bibliothèque des PP. Mekhitharistes de Saint-Lazare, à Venise. C'est d'après cette seconde copie que le texte fut publié, en 1884, sous le titre de : Համառօտ պատմութիւն Վրաց ընծայեալ Ջուանշերի պատմչի : Histoire abrégée des Géor-

[1] La *Vie du Karthli* nomme cette princesse *Balendoukht*, ბალენდუხტ (éd. Dśidšinadze, pp. 186, 168). L'abrégé arménien (voyez ci-après) porte la même leçon : Բալենդուխտ. Le « manuscrit de Baratow », rapporte que Balendoukht serait morte en 482 (Thaqaïšwili, t. c. 208).

[2] Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*. Introduction (1858), XIV.

Dśidšinadze, t. c. 154-208.

[4] Brosset, *Histoire de la Géorgie*, Introduction, XVII-XVIII. Comparer le même : *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie*. Troisième rapport : *Edchmiadzin. — Ani*. (Saint-Pétersbourg, 1849), 62-63.

giens, attribuée à l'historien Džouanšêr. *L'historien Džouanšêr Džouanšerian, vivait à la fin du VIII*^e^ *siècle* [1]. *Si l'on en croit une note insérée dans la* Vie du Karthli [2], *il aurait rédigé toute la partie de ce livre comprenant les douze règnes qui ont suivi celui de Wakhtang-Gourgasal, jusqu'à celui d'Arčil II inclusivement. Nous n'avons pas à discuter ici cette attribution, non plus que la supposition en vertu de laquelle son nom a été inscrit en tête de l'abrégé arménien. Ni l'une ni l'autre ne peuvent passer sans des réserves et des correctifs dont il est impossible d'entreprendre ici une discussion détaillée. Une seule chose reste claire en tout état de cause. Les parties de la grande chronique géorgienne qui se retrouvent dans le précis arménien datent au plus tard du XIII*^e^ *siècle.*

Voici le passage qui concerne S. Raždan [3]: **Եւ շինեաց Վախթանգ եկեղեցի ի Նիկօզ՝ ե ի վերայ վկայարանին Րաժդենոյ պարսիկ սնուցողի առաջին կնոջն Վախթանգայ, որ հաւատաց ի Քրիստոս, և ի Պարսից բռնադատեալ վասն հաւատոցն՝ ոչ ուրացաւ զՔրիստոս, և սպանին զնա ի բարի դաւանութեանն իւրում՝ ի փառս Քրիստոսի Աստուծոյ, և ի տեղւոջ վկայարանին նորա՝ եղաւ աթոռ եպիսկոպոսի:**
Et aedificavit Vakhthang ecclesiam Nicosiae supra martyrium Raždan Persae (qui fuit) nutricius prioris uxoris Vakhthang et in Christum credidit. Hic a Persis fidei causa vexatus Christum non negavit et occisus est in confessione bona, ad laudem Christi Dei. Ad cuius martyrium episcopi cathedra constituta est.

Cet extrait est, pour le fond, identique à la notice du Karthlis Tskhowreba. *Il paraît abrégé de la rédaction géorgienne, à laquelle il n'ajoute rien, sinon que Raždan était Persan, chose qui va de soi et que l'annaliste géorgien a pu laisser sous-entendue.*

La tradition résumée dans ces deux passages parallèles se trouve donc attestée par un document qui date au plus tard du XIIIe *siècle et qui peut aussi remonter notablement plus haut. D'autre part, ceux qui s'imposeront l'effort de lire jusqu'au bout la Passion de S. Raždan pourront constater que toute la substance en est comprise dans ces quelques lignes rédigées ou transcrites par le compilateur de la chronique. Quand on en a éliminé le remplissage, les contradictions, les lieux communs, les détails de mise en scène par trop invraisemblables et aussi quelques traits d'une invention trop banale ou trop facile, il reste, en tout et pour tout, le petit nombre de faits essentiels qu'on vient de lire dans la relation concise de l'annaliste.*

[1] *Vie du Karthli;* cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, 248.
[2] Éd. Džidšinadze, 265 ; cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, 256.
[3] P. 91.

Sur un point cependant la Passion les dépasse, en affirmant que Raž-den fut le premier martyr de la Géorgie. Mais ce titre, qu'elle fait sonner si haut, est une contre-vérité, et il achève de montrer à quelle source trouble le panégyriste a puisé. Ražden est en effet le premier martyr dont le nom se rencontre dans la Vie du Karthli. *Notre hagiographe, dont tout le savoir vient décidément du même fonds, a négligé de se demander si l'annaliste n'avait pas commis une omission ou un anachronisme. Il a conclu bravement que S. Ražden était le protomartyr de l'Ibérie. En fait, ce titre ne peut être conservé à un chrétien qui serait mort pendant la guerre de Wakhtang contre les Perses. Il revient, sans nul doute, à quelque héros obscur de la génération précédente. L'historien de S. Vartan et de ses compagnons, le prêtre arménien Élisée, témoin oculaire des faits qu'il raconte, affirme à plusieurs reprises, de la manière la plus formelle, que la terrible persécution déchaînée sur l'Arménie en 449-450, par Iazdegerd II, s'étendit également à la Géorgie [1]. Il est extrêmenent peu vraisemblable qu'elle n'y ait point fait de victimes. Si pourtant elle n'en fit pas et que le sang chrétien continua d'être épargné en Géorgie jusque vers la fin du règne de Perōz II (459-484), le premier nom à inscrire au martyrologe de l'église d'Ibérie serait celui de la princesse arménienne Šoušanik, qui mourut pour la foi avant le conflit de Wakhtang avec la Perse.*

Ici encore, c'est à un auteur arménien contemporain qu'il faut recourir pour trouver un fil conducteur à travers le récit épique et la chronologie embrouillée des annales géorgiennes. Les événements connexes au point d'histoire que nous cherchons à élucider se passèrent du vivant et presque sous les yeux de Lazare de Pharp, qui en connut personnellement les principaux acteurs [2] et qui en écrivit l'histoire avec un patriotisme si impartial [3]. Dans son récit, qui va de 388 à 485, Lazare nous apprend que Wakhtang se révolta contre la Perse, pendant la vingt-cinquième année du roi Perōz (484). La cause qui amena ou précipita la rupture fut que Wakhtang avait mis à mort Vazgēn, «le bdeškh impie» (**զբդեշխն զանօրէնն Վազգէն**) [4].

[1] **Եղիշէի վարդապետի վասն Վարդանայ և Հայոց պատերազմին** = *Elisaei doctoris* (liber) *de Vardano belloque Armenorum* (éd. de Venise, 1852), pp. 18, 86-87, etc.

[2] On croit même que Lazare avait, durant sa jeunesse, séjourné en Géorgie, à la cour d'Ašouša, bdeśkh de Gougarq (voyez V. Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, II, Paris, 1869, p. 255).

[3] Les détails donnés par Lazare sur l'intervention des Huns dans les hostilités entre la Perse et les peuples du Caucase, sont confirmés avec une étonnante précision par plusieurs fragments de Priscos Panitas (ed. Müller, *Fragmenta historicorum Graecorum*, IV, Parisiis, 1851 ; fragments 31, p. 105 ; 37, p. 107, et spécialement 41, p. 109).

[4] **Ղազարայ Փարպեցւոյ պատմութիւն Հայոց** Venise, 1892), 406).

Le vice-roi ou le satrape [1] ainsi qualifié, dont le meurtre ou l'exécution légale allumait la guerre entre deux royaumes, devait être en quelque façon le protégé ou la créature du roi de Perse. Il répond ainsi à tous les traits essentiels du bdēškh Vazgēn dont parle la Passion de S^te^ Šoušanik. Ce document, auquel nous consacrerons une étude spéciale, existe en plusieurs recensions [2]. Toutes s'accordent en substance à raconter ceci : Vazgen, bdeškh d'une partie de la Géorgie, était le gendre de l'illustre héros arménien, Vardan le Mamiconien. Par ambition ou par lâcheté, il avait passé au mazdéisme. Il voulut contraindre sa femme Vardanouhi, surnommée Šoušanik [3] à partager son apostasie. Elle lui opposa une résistance inflexible. Son mari, alors, s'emporta contre elle à toutes sortes de violences. Puis, il la fit enfermer dans une tour, où elle succomba après 7 ans de réclusion. Plusieurs détails de ce récit et notamment la chronologie [4] appellent la discussion ; mais, dans son ensemble, la pièce a bonne apparence ; le sujet n'y donne prise à aucune objection décisive. Elle a au contraire de solides points d'attache dans l'histoire générale, et il ne peut être question de la mettre en balance avec la Passion de S. Ražden [5].

Supposons qu'elle ne vaille pas mieux. Ce n'est pourtant pas à bon escient que le panégyriste l'a contredite. Avec la connaissance qu'il montre de l'histoire, il ignore manifestement qu'en plaçant la mort de S. Ražden

[1] Le titre de *բդեշխ* ou *բդեաշխ*, en géorgien პიტიახში, en grec πητιάξης (cf. V. Langlois, *Historiens de l'Arménie*, II, 167, note 2), en syriaque ܦܛܝܫܐ ou ܦܛܫܐ (Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, IV, 221), correspond au terme persan rendu par *vitaxa* chez Ammien Marcellin, XXIII, 6, 14 : *Sunt autem in omni Perside hae regiones maximae, quas Vitaxae, id est magistri equitum curant, et reges et satrapae...*(éd. V. Gardthausen, Leipzig, 1874, p. 323). Les suppositions de tout genre que l'on a faites sur les attributions du bdeškh, prouvent qu'il faudrait peut-être en revenir à la glose d'Ammien, entendue au sens littéral.

[2] Les voici : 1) Passion arménienne (BHO. 1107) ; — 2) Passion géorgienne, plus développée que la précédente (publiée par Sabinin, სამოთხე, 181-92) ; — 3) un abrégé arménien attribué à Moyse de Khoren (BHO. 1108) ; — enfin 4) un abrégé géorgien dérivé du précédent (publié par M. A. Khakhanow, d'après le manuscrit d'Iviron, dont il a été parlé ci-dessus, p. 297 ; cf. Матеріалы по грузинской агіологіи, Moscou, 1910, p. 49-51).

[3] Diminutif arménien de Susanne (« Lys »).

[4] Voir à ce propos une discussion érudite mais un peu confuse de Brosset, *Histoire de la Géorgie*. Additions et éclaircissements (Saint-Pétersbourg, 1851), 76-77.

[5] On ne s'étonnera pas de la trouver utilisée comme source historique par M. I. Džawakhiświli (Ivan Džavakhow), qui toutefois est moins bien inspiré de la citer d'après la recension géorgienne. (ქართველ ერის ისტორია. I. Tiflis, 1908, p. 143-44. Cette *Histoire du peuple géorgien* est l'œuvre d'un érudit de la bonne école, chez qui l'esprit national n'a pas désarmé la critique).

pendant la guerre entre Wakhtang et le roi de Perse, il la date équivalemment de l'année 484. S'il donne à son héros la qualité de protomartyr de l'Ibérie, c'est parce que l'annaliste géorgien qu'il suit aveuglément a rejeté le martyre de Ste Soušanik jusque sous le règne de Bakour III(557-570) [1], *méconnaissant ainsi toutes les données chronologiques contenues dans les Actes de la sainte.*

Ces observations, qui réduisent, peu s'en faut, à rien la valeur propre de la Passion de S. Ražden, ne sont pas sans porter aussi quelque atteinte au texte de la Vie du Karthli *qui a servi de canevas au panégyriste. Sans doute, l'autorité de ce témoignage n'est pas nécessairement compromise par le fait de l'annaliste qui nous l'a transmis ; mais il faut convenir qu'il est assez mal garanti par le contexte où il est encadré. Pour conclure, tout ce que nous savons de S. Ražden le Persan repose, en dernière analyse, sur quelques lignes de provenance inconnue, insérées dans une compilation de basse époque, au milieu d'un passage qui sent fortement la littérature épique et populaire.*

Aucun des anciens livres liturgiques de l'église d'Ibérie ne paraît mentionner S. Ražden. Qu'il ne se trouve pas nommé dans la rédaction primitive du synaxaire géorgien [2], *il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le synaxaire géorgien traduit ou adapté du grec par S. Georges l'Hagiorite, en pays grec et dans un milieu soumis aux influences byzantines, a commencé par représenter une tradition exclusivement grecque. Les saints nationaux ne s'y introduisirent que plus tard. Nous ne prétendons pas non plus tirer un argument décisif du silence des anciens ménées géorgiens, connus sous le nom de* jagdari (იაგდარი). *Ces recueils n'ont pas encore été étudiés méthodiquement. On n'en peut juger que d'après des analyses de manuscrits incomplets ou dépareillés* [3]. *Dans le peu qu'on en connaît, la partie hagiographique dérive tout entière des ménées byzantins. Pourtant les saints du pays y ont aussi trouvé place, au moins par exception. Tel S. Abo de Tiflis* [4]. *On a peine à s'expliquer que S. Ražden*

[1] Éd. Dšidšinadze, 229. Le même anachronisme se trouve déjà dans la petite chronique géorgienne intitulée : *Conversion du Karthli* (მოქცევაჲ ქართლისაჲ, éd. E. Thaqaïšwili, სამი ისტორიული ხრონიკა = *Trois chroniques historiques*, Tiflis, 1890 ; cf. p. 33 ; traduction russe, avec un excellent commentaire par le même, dans Сборникъ матеріаловъ для описанія мѣстностей и племенъ Кавказа, XXVIII, 1900, 1ère section, 1-116 ; cf. p. 40). Cette chronique, dont il a déjà été question ici (cf. *Anal. Boll.* XX, 339), est certainement antérieure au texte actuel des Annales géorgiennes et paraît dater du Xe siècle.

[2] Sur ce document, nous nous en référons à l'analyse qu'en a donnée M. Corn. Kekelidze (Литургическіе грузинскіе памятники въ отечественныхъ книгохранилищахъ, Tiflis, 1908, pp. 228-72).

[3] Kekelidze, t. c. 351-72.

[4] Ibid. 357-380.

n'ait pas reçu pareil honneur, si son culte a réellement les origines que sa légende lui attribue.

La chronique géorgienne et l'abrégé arménien parlent de l'église cathédrale élevée par le roi Wakhtang à Nicozi sur le tombeau de S. Ražden ou pour le recevoir[1]*. La Passion ne semble pas dire que l'église ait eu d'abord cette destination ; mais elle en nomme deux autres que Wakhtang aurait élevées à la mémoire du saint martyr, à Oudžarmo. De ces deux dernières, nous ne savons rien ; elles paraissent, en tout cas, n'avoir laissé aucune trace. L'église de Nikozi est mentionnée, au XVIII*[e] *siècle, dans la géographie de Wakhoušt, qui la décrit en ces termes : « A l'ouest de Meghwrekis, au delà du Liakhwi, se trouve à Nikozi, la grande église à coupole de Ghouthaeba : elle fut construite par (le grand roi) Gorgasal, qui y déposa le corps de S. Ražden. Le même Gorgasal l'érigea en évêché et y plaça un évêque...*[2] *»*

Brosset, qui visita Nikozi, en 1848, y vit deux églises. Dans la plus petite, qui lui parut répondre aux indications de Wakhoušt, on lui montra le tombeau de S. Ražden. Il trouva à cette église « toutes les apparences d'une haute antiquité[3]*. » L'année suivante, égaré par ses propres souvenirs ou mis en garde contre les affirmations de ses guides, il disait le contraire, à peu près sur tous les points, dans une note de son* Histoire de Géorgie[4]*. La comtesse Ouvarow qui a étudié l'église de Nikozi, avec sa haute compétence d'archéologue, estime impossible de la croire très ancienne*[5]*. Ce jugement n'atteint proprement que l'architecture du monument ; mais l'authenticité du tombeau de S. Ražden risque aussi de s'en trouver compromise.*

Sur celle de la légende, nous voudrions pouvoir laisser au lecteur le soin de conclure lui-même. Pour nous, la question n'est pas loin de paraître insoluble, aussi longtemps que la critique n'aura pas réussi à discerner les matériaux qui sont entrés dans les parties anciennes de la Vie du

[1] Ci-dessus, pp. 298, 300.

[2] *Description géographique de la Géorgie*, éd. M. Brosset (Saint-Pétersbourg, 1842), 252. Voir aussi la traduction annotée du texte de Wakhoušt par M. M.-G. Džanašwili (Географія Грзуія, 87).

[3] *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie*, 6me rapport : District de Gori (Saint-Pétersbourg, 1851), 53-55. Ce rapport est daté du 14 novembre 1848.

[4] « J'ai vu, en juin 1848, les deux églises de Nikoz, où rien ne prouve que l'une d'entre elles, telles qu'elles sont aujourd'hui, ait été construite par Gourgaslan ; il ne reste également, dans la plus ancienne, aucune trace du tombeau de S. Rajden » (*Histoire de la Géorgie*, I, 195-96, note 10).

[5] Dans Матеріалы по археологіи Кавказа. IV. **Христіанскіе памятники** (Moscou, 1894), 179-80. A Dsromi, au lieu même où, d'après la Passion, S. Ražden aurait subi le martyre (voyez § 18, p. 316), on voit encore les ruines d'une grande et belle église. La comtesse Ouvarow, qui les a décrites dans le même ouvrage (182-85), ne semble pas y avoir remarqué le moindre souvenir de S. Ražden.

Karthli. *Tout dépend, en somme, de la source qui a pu fournir au compilateur les quelques lignes qu'il consacre à S. Ražden. On ne voit pas de raison décisive pour contester ce qu'il avance. Il est même probable qu'il s'inspire de quelque tradition préexistante. Mais encore faudrait-il connaître cette tradition et savoir d'où elle vient.*

Nous avons traduit la Passion d'après le texte imprimé de Sabinin (= **S***), en notant les quelques variantes significatives des extraits publiés par M. Džanašwili (=* **T***)* [1]. P. P.

[1] Ces extraits correspondent aux parties suivantes de notre traduction : p. 305. titre et l. 1-3 ; p. 307, l. 34- 310, l. 20 : p. 317, l. 4-29.

Mensis augusti die III. Passio et certamen sancti megalomartyris Ražden, qui tempore magni regis Vakhtang a Persis passus est in Hiberiae pago Dsromi.

1. Martyrum commemoratione quae umquam Dei martyrumque amantibus saturitas creetur ? Ipsi namque martyres insatiabili Domini sui amore igne vehementius ardebant : quapropter inter saevos cruciatus atrocissimasque mortes forti animo fuerunt, nec quidquam eos <potuit> separare a caritate Dei, neque ignis neque gladius, neque abscisio membrorum neque laceratio carnium, neque rotarum immanitas, neque ferarum diritas, neque carbonum ardor, neque rogorum ac sartaginum incendia, neque tyrannorum furor, neque ulla praeterea vulnerum et tormentorum gravitas aut crudelitas potuerunt dispergere aut restinguere eam, quae ipsis insita erat, igne ardentiorem Dei caritatem. Sed omnia vicerunt ac superarunt, nec tantummodo laetantes festinabant (ad mortem), sed etiam summa cum cupiditate et aviditate ingenti patiebantur et plurimo cum studio ad martyrium cruciatusque properabant quasi mercedem acciperent. Et re quidem vera (mercedem) reputabant in ignem proici et in ferreis cratibus candentibus extendi, gladiis vero concidi verubusque ignitis transfigi illis (videbatur) quasi in suavibus floribus ambulare. Atqui natura, non alia nescio qua [1] sed infirma illa nostra carnali corporeque humano tam intolerabilia tormenta pertulerunt acerbosque cruciatus patiendi virtutem exhibuerunt. Quippe intellegentiae oculo promissa illa bona contemplabantur quae suavis Dominus pollicitus est ac praecipue considerabant vivificos dolores Servatoris, qui, divinitate quidem impassibilis, propter peccata nostra crucem, mortem aliaque tormenta pertulit,

1.— [1] S : *quia* რამეთუ ; legendum რაითამე.

quae nos immortales fecerunt. Quae omnia penitus animo defigentes sponte sua tam atrocibus tormentis crudelibusque mortis generibus se ipsi tradiderunt.

2. Sed cum benevolus ille supernorum bonorum fons infinitus fervidam eorum caritatem videret igneumque ardorem quo flammis et gladio se impavidi obicerent, iis statim auxilio succurrit occultus, eos confirmavit, invicta virtute circummunivit et ad proelium contra hostes invisibiles accendit. Exinde visibiles quoque hostes vicerunt atque admirabili sua patientia prostraverunt. Immites namque tyranni, quamvis omnia tentassent, voluntatem suam non perfecerunt ; martyres autem voti ac desiderii sui brevi compotes facti sunt. Cernite (igitur) omnipotentis Dei sapientiam, quomodo terrenam hanc naturam confirmaverit et per eam hostis incorporei superbiam nimiamque iactantiam prostraverit atque illos (martyres) facinoribus naturam superantibus idoneos effecerit. Ubi enim habitat ille qui naturas (omnes) transcendit, illic etiam res naturam transcendentes aguntur. Neve quis putet fontem illum bonitatis et infinitum misericordiae thesaurum, etsi quosdam ita confirmet, sicut in sanctorum patientia et vidistis et audistis, alios tamen auxilio destitutos relinquere. Absit ! Eius quippe gratia et auxilia et supernae sollicitudines omnibus affatim paratae sunt quotquot illas sincere flagitant, sicut scriptum est. Verum Dei inhabitationem compararunt eius martyres cum divino amori se dederent ac plene addicerent eiusque mandata studiose servando exsequerentur. Tunc in illis habitatum advenit, prout ipse dixerat fons veritatis :
Ioh. 14, 23. « Si quis diligit me, hic mandata mea servat ; et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. » Id igitur fuit, ut dixi, divinae in illis habitationis principium.

3. Perspicitis quae dicam, o fideles ! aut qui sit hodie orationis meae vestrique conventus causa ? Sed insigne illud lumen, gemmam principemque martyrum sanctum ac ter beatum martyrem Ražden, cum principem martyrum dicam, non omnibus quidem aliis martyribus anteriorem dico. Sed nostrorum, quotquot inter Hiberos claruerunt, martyrum agmen duxit beatus ille. Etenim sicut in Novo Foedere [1] martyrii praerogativa fulget atque protomartyr appellatur Stephanus et cum eo pari honore inter mulieres habetur sancta Thecla, ita, in hac terra nostra, martyrii ianuam posteris martyribus primus ille aperuit, sanguinem suum primus effudit, ceterisque fortitudinis et virtutis exemplum fuit ; nam ante hunc beatum in hac Hiberiae terra nullius martyrium fando auditum est. Sicut enim inter noctis tenebras oritur Lucifer, quem aliae stellae subsequun-

3. — [1] Proprie : *nova gratia* (მადლი).

tur, et cum eo fulgent, ita fuit hic martyrum antesignanus, quippe cui, postquam pro Christo immortalitatis certamen decertavit, <successit> Vakhtang rex invictus [2] — nam hic quoque martyrii corona redimitus fuit ab impiis Persis propter Christum eiusque legem ; — et paulo post, cum advenisset Surdus [3], fratres duo principes Arguethiae [4] sancti David et Constantinus [5] virtute fortissimos se praestiterunt atque martyrio coronati sunt. Deinde rex magnus Artaxer [6] et reliqui porro martyres reges principesque plurimi claruerunt ; neque viri solum, quales fortissimi illi, sed etiam debiles feminae naturaque tenerae fortiter fecerunt, infirmaeque victrices naturae saevis crudelibusque suppliciis impavide se obiecerunt ; non illae quidem ignobiles aut plebeiae sed reginae ex regia domo. Deficiat me tempus enumerantem illorum multitudines, quotquot post sanctum hunc martyrem claruerunt : qui scripto de eorum historia libello celebrati sunt nobisque innotuerunt, vel qui, a nobis ignorati, in caelo inscripti sunt libro vitae.

4. Quid igitur vos pigeat ? Tanta et talia beneficia in passione sancti Raždem posita sunt, qui hoc modo decertavit et adeo fortem se praestitit, ut universos Hiberiae reges et principes, sacerdotes, monachos, omnesque aetates officio obstringeret laudandi sua splendida certamina virtutemque celebrandi et praesertim illius gloriam praedicandi, qui victoriam ei dedit et coronam, Christi. (Et) cum iubeatis me rursus totam eius vitam singillatim sermone decurrere, vosque cupidos sciam audiendi eius morum, certaminum virtutumque exsuperantiam, dicam igitur, ut potero, et exponam quis fuerit et cuias, qua patria et natalibus, cuius aetatis et loci et tandem quam fortiter in certamine obierit. Attamen indignitatem meam vereor : ne forte mei sermonis inscitia aliquid detraham magnis et praeclaris illius triumphis, qui omnes laudationis modos transcendit, angelorum admirationem excitavit daemonique pudorem incussit. Quamquam ab illo qui triumpho eum auxit et corona donavit haec quae pro mea facultate dicam non dedignatum iri confido.

5. Ter beatus ille, sicut vetusta documenta variisque locis dispersae notitiae nos docent, fuit natione Persa, claro et inclito genere

[2] Vid. *Annales Hiberiae* (ed. Dšidšinadze, p. 207-208 ; Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, 198-200).

[3] ყრუ : quo cognomine vocitatum fuisse Maruanum non meminimus (vide supra, p. 297).

[4] Imerethiae provincia (Wakhoušt, 384).

[5] Vid. supra, p. 297.

[6] Is est Arčil rex qui supra memoratus est (p. 297) : De quo nomine cf. F. Iusti, *Iranisches Namenbuch* (Marburg, 1895), 34-35.

principium ortus, ex iis qui ad regem Persarum propius pertinebant. Religione quidem ignis cultor erat, soli lunaeque serviens. Huic etiam regis filia credita fuerat educanda : id enim [1] moris erat apud Persas, ut apud nos Hiberos. Nutricium hunc appellabant et pro magno honore munus eiusmodi principibus optimatibusque suis illi concedebant. Hoc porro tempore magnus rex Vakhtang cum rege Persarum societatem inire cupiebat : a quo in matrimonium petiit eius filiam, cuius nutricius fuerat beatus ille. Itaque nuptiis celebratis, (coniuges) in Hiberiam pervenerunt, una comitante beato. Rex autem Vakhtang summo honore et pari secum dignitate [2], ut principatum eius decebat, beatum habuit ; amplas domos [3] et villas ei donavit ; familiarem et consiliarium eum sibi ascivit, non modo principatum eius nobilitatemque respiciens, sed etiam eius probitatis et honestatis aestimatione ductus. Patriae quippe religioni etiam tum serviens baptizatis tamen nihilo deterius vivebat. Omnibus enim virtutibus quas lex evangelica nos docet ornatus erat : iustitia, sinceritate, misericordia, humilitate, mansuetudine, aliisque virtutibus omnibus quae Deo placent ac probantur. Ideoque omnibus carissimus erat, et cum ipso rege, ob tam excellentem suam indolem, etiam coniunctior.

6. Erat autem beatus Ražden ingenio acer et acutus, et cum videret christianae gentis mores Hiberorumque immotam fidem et religionem, eius animus Christi amore captus est et ignis instar fidei cupiditate exarsit, baptismaque appetiit, qui iam tum praeclare factis baptizatus erat et Dei obsequio signatus. Ad ecclesiam crebro adibat, verba divina et fidei praeconium auscultabat et, ante baptisma, ut dixi, nihilo deteriorem se praestabat iis qui pridem baptizati erant. Accepto autem baptismate virtute cumulatius auctus est, et super eum gratia spiritus effusa ferventius in eo exarsit. Etenim sanctorum historiam perpetuo scrutabatur martyresque praesertim aemulatus vitam eorum et exitum appetebat, sicut ait Salomon sapiens. Orabat (igitur) ut, si Deo liberet, ipse quoque dignus haberetur qui martyrii agone decertaret et immortalitatis calicem ebiberet ; atque in Dei obsequio tanti erat decoris et perfectionis ut eos etiam superaret qui a prima aetate in colendo Deo fuerant educati : qua propter omnibus carissimus erat ac regibus principibusque familiaris.

7. Verum, permittente Deo, Persae christianis bellum indixe-

5. — [1] S : *id autem*.
[2] S : არზანავითა ; T : არზანვითა ; quod glossema ductum ab armenio ***արժանք***.
[3] T : *pagos*.

runt et cum innumerabili exercitu (in eos) ingruerunt. Erat enim (illis) hoc tempore bellum asperrimum et inexplebilis inimicitia adversus christianos, maxime Graecos, et adversus nos quidem Hiberos ideo quod moleste ferebant nostram cum Graecis amicitiam et societatem. Itaque nos secum Graecis infensos fieri volebant. Rex igitur, ut <dixi[1]> e Perside[2] agmen eduxit et cum innumerabili exercitu plurimisque copiis suis ad Hiberorum confinia primum contendit, quos una secum coactos abducere cupiebat. Id autem Hiberi recusarunt neque se illi adiunxerunt, sed in suas arces oppidaque diffugerunt ; nam hoc tempore Graeci opibus destituti auxilium Hiberis ferre non poterant. Tum rex Vakhtang arces oppidaque communivit ; ipse autem Meschetae[3], in urbe regia, consedit. Advenerunt Persae Hiberiamque plurimo exercitu compleverunt atque Meschetam obsederunt. (Inde) tamen[4] repulsi, alii Audšalae[5] consederunt, alii Nakulbakevii[6], et in regione Dighom[7] atque in interiore Hiberia, ultra citraque Cyrum fluvium. Cotidie pugnabatur mutuaeque fiebant caedes. Nam Mescheta lecti milites erumpebant et sine intermissione pugnabant. Modo, victis Persis, in oppidum secure se recipiebant ; modo vincebantur Hiberi et ab illis fundebantur. Sic igitur bellum protractum est ad quartum mensem.

8. Die quodam, more suo, ad pugnam exiit beatus Raždeu. Nam ex amore Christi ardentius etiam quam reliqui Hiberi ad bellum ferebatur. Erat quippe sanctus in proeliis quoque acer militarique virtute probatus et eximius. Saepe enim Christi ope, re feliciter gesta[1], victor redierat et incolumis. Rursus autem in partes Armaz[2]

7. — [1] Om. S.

[2] T : *rex Persarum.*

[3] Vernacule : *Mtzkhetha*, prope Tibilim, ad septemtrionem, antiqua regum sedes.

[4] S : *enim.*

[5] *Awdšala*, pagus in Cakhethia, ad Cyrum fluvium (cf. Wakhoušt, ed. Brosset, 302).

[6] Sive : « *Pristinum Emporium* », in suburbio urbis Armaz, prope Meschetam. (Wakhoušt, t. c. 194). Vide infr. § 8.

[7] Vallis prope Tibilim, quae ad Cyrum fluvium descendit (Wakhoušt, 192). Addit T : *maior autem exercitus pars in regione Mukhran* (simile quid habet Brosset, ex codice de quo supra, p.394-95). Mukhrān seu « *Quercetum* » pagus est, ad occidentem Meschetae (Wakhoušt, t. c. 212).

8. — [1] S, T : *perfectus*, განსრულელი, ut armenio stilo poneretur *կատարեալ*.

[2] Oppidum ad occidentem Meschetae, trans Cyrum fluvium (Wakhoušt, 194). Haec communiter putatur esse Strabonis Ἁρμοζική (*Geographia*, XI, 3, 5 ; ed.C. Müller et F. Dübner, Parisiis, 1853, p. 429), a Plinio dicta *Hamastus* (*Historia naturalis*, VI, 10, 11 ; ed. C. Mayhoff, Lipsiae, 1906, p. 441). Attamen Ἁρμοζική proprie sonat : არმაზციხე, « *Arx Armaz* ».

excurrıt bellumque illis (hostibus) intulit. Hi autem ei perpetuo insidiabantur, volentes eum vivum comprehendere : magnam enim victoriam (sibi fore) aestimabant si vivo illo potirentur, quia moleste ferebant eum christianum esse factum, deserta religione patria, suaeque virtuti deesse nolebant quin eum comprehenderent. Ut igitur (illud) resciverunt Persae qui illic castra habebant, ex utraque parte struxerunt insidias ; prae angustia autem viae impetus in adversam partem fieri non poterat ; itaque beatum Christi militem comprehenderunt vinctumque ad regem Persarum abduxerunt.

9. Rex, cum sanctum Ražden captum esse audiret, vehementer gavisus est, quasi universos hostes suos prorsus devicisset. Ut autem illum adduxerunt ad regem Persarum, rex eum intuitus blando vultu eum allocutus est : « Laetare, (inquit), fortissime Ražden! Pax tecum! Ubinam tanto tempore fuisti ? Quare patriam religionem posthabuisti ut peregrinae religioni te addiceres, quam te non docuerunt maiores tui, atque pro splendenti sole, pro igne, aliisque luminaribus, hominem coleres crucifixum, quem Iudaei necarunt et hunc tibi Deum reputares ? An res tota aliter se habet ? »

10. Respondit autem sanctus : « Profecto sic se res habet ut dixisti, o rex. Christianus enim factus sum. Patriam impietatem deserui neque amplius adoro ignem ardentem, neque solem in obsequium hominis creatum, sed Deum viventem qui fecit caelum, terram, et omnia quotquot in iis sunt, visibilia et invisibilia ; qui habet immortalitatem, et lucem habitat ab aspectu remotam, quem nemo vidit neque videre potest : hic est Deus noster, quem ego confiteor trinitate gloriosum et unica deitate praedicandum ; qui novissimis temporibus ad liberandum genus hominum advenit. Unus de Trinitate corporeus factus est et hominibus assimulatus est, excepto peccato, vitaeque nostrae totum ordinem emensus, tandem in crucem actus est ; nostrate natura mortuus est, nobis immortalitatem largiens ; sepultus est, tertio die resurrexit, ascendit ad caelum, ubi, in eodem unde descenderat sinu, assidet Patri. Et iterum cum gloria veniet, praescito divinitus <tempore>, fideles suos vivificaturus, illos autem damnaturus qui divinitati suae non crediderint. »

1. Tim. 1, 6, 16.

Cf. Hebr. 4, 15.

11. Haec cum clara voce profatus esset Christi martyr, sublimium mysteriorum brevi expositione illa furore tyrannus correptus est. Interim tamen se continuit et benignitatem simulavit, ratus se donis et honoribus pervicturum esse ut illum ad priorem eius impietatem et ad suae voluntatis obsequium reduceret. Rursusque ait: « Audi, Ražden, omissisque his inanibus verbis, manda-

ta mea exsequere ; atque munera et honores tibi largiemur ampliores prioribus, teque dignitatis meae participem faciemus. Tute eris mihi familiaris et amicus carissimus. Sin aliter ages, acerba morte multiplicibusque suppliciis te interficiemus.» Martyr, cum audisset regis verba, leviter subridens ait : « Quae sunt dona honoresque tui, o rex ? Nonne brevissimi sunt et instar somnii diffluentes et fugaces velut umbra ? Nempe <corpus> solvitur sicut fumus, et sicut cinis dissipatur : terreni enim sumus et in terram revertemur. Animus autem immortalis est immortalisque manebit. Quod si mandato tuo morem gererem verbisque tuis oboedirem, nonne tamen et ipse morerer sicut omnes prorsus homines, ac postea, in igne illo qui non exstinguetur, in aeternum cruciarer ? Divitiae (vero) tuae istuc relinquentur. Sin autem pro Christo moriar, immortalis factus ero in aeternum, atque cum illo regnabo et gloria magnificabor interminata. Haec est sententia mea immutabilis. Vos autem, quidquid collibuerit, facitote. Neque tuo mandato ulla ratione oboediam. »

12. Tum vehementiori etiam indignatione repletus est rex impius, praecepitque iis qui coram eo astabant ut faciem eius valide caederent. Qui tam crudeliter eum ceciderunt ut omnes ei dentes comminuerentur : foedatus nempe et contusus est vultus eius, avulsique sunt eius dentes. Et cruore ubertim prorumpente manabat totus locus. Ille autem Domini laudes praedicabat, a quo dignus erat habitus qui pro eius nomine tot taliaque pateretur. Deinde vestibus eum exuerunt nudatumque super lapides acutos traxerunt crudeliterque fustibus verberarunt. Dein postquam multo tempore illum traxerunt, manibus pedibusque ligatum ac ferreis vinculis arte innexum in tenebricosum carcerem coniecerunt, subtracto omni allevamento. Cum autem in carcerem ingressus est, maiore etiam cum animi constantia et ferventiore cum studio Deum laudabat, a quo dignus habitus erat, qui pro Christi nomine sic afficeretur. Quamvis enim corpore captivus esset beatus, animo tamen liber erat et sui potens. Orabat precabaturque Dominum ut se confirmaret neque ab eius auxilio destitueretur, in futuris certaminibus quae sibi sustinenda esse sperabat atque ab eo quoque coronae munere dignaretur in caelo cum sanctis, qui eius causa passi erant et ad exitum usque martyrii sui curriculum emensi.

13. Multo tempore cum in carcere servatus esset, ab amore Dei animus eius nullo pacto deflecti potuerat. Tunc accesserunt Hiberici principes, qui et ipsi cum Persis tunc convenerant et ab impio rege petierunt ut sanctum e carcere educeret dixeruntque : « Nosmet ipsos fortissimi Ražden vades damus. » Et commemoraverunt

eius excellentiam et sapientiam et virtutem, <dicentes>: « Summo honore dignus est ille vir nec decet eum cum eiusmodi ignominia et saevitia interfici. Dimitte eum parumper ut abeat in patriam suam, uxorem filiosque suos, amicos et fratres invisat. Forsitan eorum miseratione et sua de illis sollicitudine (permotus) mandatis vestris parebit nec tam crudeli neci tradendus erit. Casum enim eius graviter dolemus ; et quandocumque iubebitis, protinus nos vobis sistemus. » Illis enixe flagitantibus annuit tandem tyrannus. Sanctum e carcere iussit educi et, salute ei data, domum dimisit eique praecepit ut propediem coram se compareret. Sanctus autem id moleste tulit : quippe dimissionem nolebat qua voti sui compos non statim fieret, et ait : « Haec omnia in me excogitavit diabolus ut fraudis suae artibus proposito certamine me frustraretur et bona quae sanctis parata esse promittuntur, (mihi) interciperet. »

14. Tunc domum suam profectus est sanctus, primumque invisit regem Vakhtang. Cuius conspectum nactus, regem reginamque salutavit. Quem ut agnovit piissimus rex, vehementer gavisus est. Ei obviam processerunt, laete et amice eum osculati sunt peramanterque salutarunt, oscula imprimentes eius oculis et ori, quod propter Christum contusum fuerat omnibusque membris eius excarnificatis. (Tum rex) illacrimans dixit : « Beatus es, fortissime Ražden, terque fortunatum est certamen tuum, quo propter nomen Domini talia tormenta perpessus es : Christi enim stigmata in cor-
Cf. Gal. 6,17. pore tuo portas. » Sic igitur eum confirmabat atque animos addebat in maiora certamina, eumque precabatur ut sibi apud Deum patronus adesset. Deinde ad suos (ille) perrexit eosque salutavit. Qui eum conspicati et immenso gaudio repleti, gratias Deo agebant, ut qui illius aspiciendi spem iam amisissent. Ei blandiebantur, manus pedesque osculabantur et dicebant : « Eheu ! vel nunc demum te sospitem videre iuvat, o beate Ražden. Ab omnibus enim desperatus eras, omnesque te mortuum putabamus. Sed cum te salvum intueamur, non amplius te dimittemus. » Ille autem nihil tale intendebat, neque eorum aspectum et suasiones expetierat ; sed ut erat voto suo inhians, id unum consideratione anticipabat atque mente agitabat.

15. Rursus, paulo post, instigante daemone, uxor eius commoveri coepit, ut prima illa mater (nostra) sanctumque sollicitavit dicens : « Ut quid vitam tuam profundis, teque ipse neci tradis et nos prorsus domo ac parente orbos relinquis ? Istorum praecepto morem gere ; tuae saluti consule et nostrae, ne mala nece te interficiant nosque, te mortuo, acerbis aerumnis et gravi luctu conficiamur. » Alia multa ei dictitabat suadebatque ut hac vita brevissima

frueretur ; gloriae autem sempiternae illi cura non erat neque vitam immortalem recogitabat. Haud enim similis erat matri Maccabaeorum, nec sanctae Nataliae coniugi sancti Hadriani, nec religiosae illi mulieri <matri> unius e Quadraginta (martyribus) [1] ; sed similis erat vulgo mulierum, ignavarum et remissarum. Sanctus vero cum uxoris suae consilia audisset, cum indignatione graviter eam respexit, et dixit : « Vah! mulier qualis fuit Heva aut uxor Iob, quorsum haec perversa consilia mihi ingeris, ut tibi morem gerens fiam sicut Adam, ex immortali mortalis et ex incorrupto corruptioni obnoxius et in terram reversurus. Ne mihi accidat verbis tuis oboedire, ut in perniciem ruam et excludar a vita sempiterna. Quid est dulcius quam Christi causa mortem (occumbere) ? Quandoquidem ipse pro nobis mortem expertus, nos immortalitate donavit : ecquid magni est si nos quoque terreni ac cinerei pro illo moriamur, ut cum illo etiam regnemus ? »

16. Et continuo surrexit et ab illis discessit. Hi dolore oppressi sunt ; ortusque est planctus et lamentatio miserabilis. Sic igitur ab illis digressus est beatus et, nemine arcessente, ubi immortalitatis pugnam primum pugnaverat, illuc eodem rediit, coram impiis tyrannis, ad quos se rediturum esse spoponderat. Illi autem, cum paulisper moratus esset sanctus, eum istuc non iam rediturum esse existimantes, globum equitum confestim proficisci iusserant, qui eum per vim et contumeliam reducerent. Interea beatus sponte sua, neminis arcessitu, quasi agnus ad caedem adveniebat. Illi sancto occurrentes, eum prae nimio dedecore et suppliciis quibus affectus fuerat non agnoverunt atque sciscitati sunt ubinam esset Ražden ille quem quaerebant. Respondit ille : « Ego sum quem quaeritis. » Ilico impii eius caput fustibus atrociter verberarunt, eum <catena [1]> ligaverunt et sic, retro abeuntes, illum ad regem adduxerunt.

17. Tyrannus eum conspicatus iterum verbis urgere coepit ut a Christo descisceret. Et interrogavit eum (dicens) : « Quomodo te habes, fortissime Ražden, et quid consilii tanto tempore cepisti ? Tandemne aliquando admonitus es commodi tui et patientiae qua tamdiu in te usi sumus ? Nos enim miseret virtutis tuae teque immatura morte sublatum nolumus. » Respondit sanctus : « O rex, consilium meum immobile est et immutabile. Nempe ex quo semel patriam impietatem abieci veritatemque cognovi, non amplius possibile est ut denuo ad impietatem revertar deseramque Deum vivum ac tanta certamina, quae Christi causa toleravi irrita faci-

15. — [1] Vid. supra, p. 296.
16. — [1] Suppletum ab editore ; om. S.

am. » Tum rex ampliora etiam quam antea praemia et honores iterum ei polliceri coepit ; ille autem vel maiore quam in primo certamine <constantia> fuit, maioreque audacia respondens, ait : « Nihil prorsus me poterit separare a caritate Dei ; nam omnia perpeti paratus sum. » Rursus (igitur) sicut prius sanctum comprehenderunt, crudeliter verberarunt, raptarunt, eique vim intulerunt ut regis mandato oboediret. Ille autem tacebat nec illis respondebat quidquam.

18. Cum (igitur) eum flecti non posse viderent, vinculis constrictum ad alium principem remiserunt, qui in superiore pago Dsromi [1] castra habebat. Hic iussus est (eum) omnibus artibus urgere, si forte eum a Christo disiungere et ad regis obsequium flectere posset ; si quidem sibi oboediret, eum summo cum honore domum dimittere ; sin autem in priore pertinacia perseveraret, sine ulla misericordia saevis cruciatibus ei vitam adimere, adeoque ei non parcere ut, post eius mortem, corpus eius humo condi nequaquam sineretur. Rursus igitur eum vinctum abduxerunt et ad principem modo memoratum transmiserunt. Qui sanctum conspicatus plurimum *Cf. Luc.* 23,8. gavisus est : cupiebat enim eum videre, quia audita ei fuerat pristina illius excellentia et fortitudo. Benigne igitur eum salutavit et dixit : « Ave, fortissime Raždén ; tune es qui invictam virtutem exhibueras, et supremorum dominatorum violato numine, patriam religionem contempsisti et religionem assectatus es hominis a Iudaeis interfecti ? Age vero, huc ades mihique ausculta. Abice hunc errorem quo deceptus es et cole solem, lunam ignemque splendentem, quorum cultum tibi tradiderunt patres tui, atque honores ac dignitates prioribus ampliores tibi restituentur. Noli mortem huic iucundae sorti anteponere ».

19. Respondit ei sanctus : « Quid me cogitis, impii, ut Deum vivum deseram, qui creavit caelum, terram et omnia quae in iis sunt, serviamque igni ardenti aliisque elementis inutilibus, quae iam pridem aspernatus sum ? Vestros equidem honores ac munera contemptu digna existimo, quae hodie sunt et cras non iam comparent. Asseclas autem vestros omnes et eos qui religionem vestram profitentur, una vobiscum ignis manet numquam exstinguendus aliaque supplicia quibus cruciabuntur in aeternum. Num ignoras iis qui Christi causa mortui sunt destinatam esse immortalitatem et perennitatem et vitam sempiternam in caelo, quas praeparavit Deus diligentibus se ? Iam vero quodcumque vos libuerit *I Cor.* 2, 9. hoc facitote : omnia enim mala propter Christum tolerare paratus sum. » Iudex, cum haec sancti verba audisset, indignatione reple-

18. — [1] Vide supra, p. 304, annot. 5.

tus, iussit illius caput et ora crudeliter contundi. Iterum ei confracti sunt dentes et maxillae ; et saevitiae genera sancto illata sunt eius modi, quae lingua referri nequeant. Ille autem Deo gratias agebat et spiritu laetabatur quod conformaretur passionibus Christi. Rursus eum manibus pedibusque vinctum abduxerunt in carcerem, saevos inter cruciatus : ille omnia cum gratiarum actione tolerabat. Nec praetermisit Christus dominus confortare servum suum neque illum deseruit ; sed in carcere illi se ostendit, eum solatus est atque confirmavit. Sanctus maiori fortitudine auctus est et studio ad propositum sibi certamen. Post dies non paucos beatum e carcere denuo eduxerunt iterumque, sicut prius, eum urserunt ut fidem proderet. Honores et munera ei proposuerunt maxima, pariterque cruciatus et poenas etiam atrociores crudelisque necis genera prioribus peiora, nisi illis oboediret. Sed vir fortissimus animoque plane impavidus iterum cum contemptu eorum verba redarguit et ad graviora tormenta se animose paravit. Rursusque dixit : « Nullo umquam pacto me a caritate (Dei) seiungetis. »

20. Tunc demum impii tyranni, cum omnes artes consumpsissent, de mutanda illius sententia desperarunt. Iusserunt igitur afferri palos ad supplicium ter illius beati. Dixerunt enim viri nefarii : « Quandoquidem in homine qui in palo occisus est spem posuit, aequum est ut ipse quoque in palo moriatur. » Itaque erexerunt hanc stipitem, in qua illum instar Christi clavis affixerunt. Deinde quinque latrones sceleratos insuper adduxerunt, erectisque stipitibus illos cum eo suspenderunt, beato medium locum tenente, sicut Iesus (dominus) noster inter latrones crucifixus. Tum, dispositis ex utraque parte sagittariis, iaculari coeperunt; et sic in eum crudeliter sagittas emiserunt impii, velut beluae efferatae, non more hominum ratione utentium. Sagittae enim ab illis emissae in corpore sancti valide infigebantur. Et idem saepius iterantes impii dirum supplicium illi intulerunt, eiusque corpus totum vulneribus confoderunt, quod e palo dependens dilaniatum et excarnificatum conspiciebatur. Nec iam poterat sanctus diu vitam producere : erat enim homo naturaque morti obnoxius. Tunc igitur exclamavit : « In manus tuas, Domine, commendo *Luc.* 23, 46. spiritum meum ». et sic, tradito spiritu, vita functus est.

21. O ter beati viri labores ! o mors gloriosa (et) transitus ad immortalitatem ! O aemulatio, qua, in ceteris quoque singillatim suppliciis domino suo assimulatus, hoc etiam honore ac munere dignatus est sanctus ille ut, ad Servatoris similitudinem, in cruce etiam moreretur atque inter sceleratos, ab istis quoque, sicut

ille, pro scelerato habitus, qui omni honore et laude fruitur in caelis !

22. Rursus aliud quid illic contigit simile passioni Domini, qui doloris expers, pro nobis passus est. Haud aliter atque in die crucifixionis eius, atrae tenebrae in meridie supervenerunt ; caligo facta est non secus atque in nocte, una cum vento vehemente, ita ut omnes qui illuc aderant dissiparentur et inde aufugientes se occultarent. Custodes vero, quos dux iniquus constituerat ne clam a christianis sancti corpus subduceretur et humo conderetur sed a feris et avibus discerperetur, cum haec nox [1] terribilis facta esset atque densae tenebrae ventusque vehemens, istic consistere non potuerunt. Tunc advenerunt fideles huius pagi et cum iis sacerdos quidam, atque corpus illud plurima passum cum reverentia et sollicitudine extulerunt et in loco occulto condiderunt.

23. Postea facta est summa pax Persas inter et Hiberos. Rex enim Persarum ad Vakhtang regem legatos misit de pace et societate ; foedus inter se ferierunt et facta est pax inter Persas et Hiberos. Exiit itaque rex Vakhtang amboque reges alter alterum invisentes, splendida convivia celebrarunt regalibusque muneribus se mutuo donarunt, sicut nos docent Hiberorum historiae [1]. Dein rex Persarum domum digressus abiit in regnum suum, et exinde summa tranquillitas in Hiberia obtinuit. Haec omnia fecit gratia Christi oratu sancti et gloriosissimi Ražden. Ut enim sanguis Domini summam pacem fecit inter caelum et terram, angelosque inter et homines, sic etiam una cum illo huius sanguis effusus Hiberis idem praestitit, ecclesias nostras servavit et in pace confirmavit. Aliquot postea anni elapsi sunt ; factaque tranquillitate et pace, coepit rex Vakhtang sancti reliquias anquirere. Etenim occulte fuerat depositus a paucis quibusdam hominibus nec quisquam id noverat nisi sacerdos ille a quo eum depositum esse ante memoravimus. Neque martyr ipse latere voluit corpus suum plurima passum, sed illo munerari pium regem illiusque manifestari prodigiosam virtutem. Nocte quadam, sanctus illi sacerdoti se ostendit, gloria et fulgore circumdatus, quem oculi ferre non poterant et dixit : « Surge, presbyter ; ne cesses. Optat rex ut reliquias meas cernat et attrectet. Vade illumque doce ubi istae iaceant, ut quo ei libuerit illas deponat. » Tunc presbyter timore (simul) et ingenti gaudio percitus surrexit et confestim ad regem adiit. Ad quem ingressus, omnia ei retulit : quomodo, quando et ubi sanctum condi-

22. — [1] Pressius : *dies*.

23. — [1] De hac historia, si tamen ea historia est, vide *Annales Hiberiae* (ed. Dšidšnadze, 188-90 ; Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, 179-81).

disset ; qua ratione is nuper sibi visus esset, quid sibi significasset, haec omnia (quae) supra descripsimus, regi nuntiavit.

24. Rex, his auditis, laetitia perfusus est inenarrabili gratiasque egit omnipotenti Deo et illius beato martyri. Statim convocatos regni sui episcopos et multum clerum exercitus sui cum regalibus donis permultis misit ad pagum Dsromi [1], quem supra memoravimus, ubi martyris certamine incliti corpus plurima passum sepultum fuerat. Illuc ut advenerunt conspexeruntque sanctas reliquias, eas summa cum reverentia et studio attrectaverunt atque e sepulcro extulerunt. Odor suavitatis cuiusdam inenarrabilis inde se diffundens implevit totum locum. Dehinc elato (corpore), profecti sunt, inter cantica et psalmos, cum lucernis et cereis multis et ture odoratissimo atque illud transtulerunt in episcopalem ecclesiam Nicosiae [2], quam ipse rex Vakhtang exstruxerat. Rex autem et regina hac de re certiores facti, pro insigni sua religione et ferventi in martyrem studio, cum summa caritate et fide obviam ei longe progressi sunt, (eius reliquias) cum lacrimis osculati sunt et reverenter attrectaverunt ; cum principibus proceribusque suis, pedestri itinere sancti lecticam comitati sunt, Nicosiamque pervenerunt, ubi summo cum decore et honore ter beatum corpus deposuerunt. Festum sollemne constituerunt die augusti tertio, in die passionis (sancti).

25. Post haec autem religiosus rex, ut erat studio flagrans in sanctum martyrem, templum formosum aedificavit in arce Udžarmo [1] titulo sancti Ražden, alteramque eiusdem ecclesiam in agro Udžarmensi, quem Samgori [2] appellant, ad gloriam Divinae Trinitatis unicaeque Deitatis indivisae et incommutabilis, Patris et Filii et sanctissimi Spiritus, cui debetur omnis laus honor et adoratio, nunc et semper et in infinita saecula saeculorum. Amen.

24. — [1] Vide supra, p. 304, annot. 5.
[2] S : *Nikrosi* (ნიქროზს) ; sed infra *Nikosi*. De quo supra, p. 304.
25. — [1] cf. p. 304.
[2] Wakhoušt, 284, 304.

La Compagnie de Jésus et son prochain centenaire.

Le 7 août prochain il y aura un siècle que le pape Pie VII promulguait *Urbi et Orbi* dans une chapelle latérale de l'église du Gesù à Rome la « Constitutio, qua Societas Iesu in statum pristinum in universo orbe catholico restituitur. » C'est l'inscription même placée en tête du document. Cet acte, le plus grave de son pontificat, et dont il s'était souvent entretenu avec le cardinal Pacca durant ses longs mois de captivité à Fontainebleau [1], Pie VII aurait souhaité l'accomplir le jour de la fête de S. Ignace. Mais les cardinaux, chargés d'examiner la teneur de la bulle, mirent un soin si méticuleux à la discuter dans ses moindres termes qu'il fallut la remettre jusqu'à trois fois sur le métier ; et la dernière rédaction, sortie de la plume de Pacca, ne fut prête que pour le 7 août, octave de la fête de notre fondateur. Quarante et un ans s'étaient passés depuis le jour où la Compagnie de Jésus, frappée à mort par le bref pontifical du 21 juillet 1773, s'était résignée à disparaître de la scène du monde, partout où la sentence de Clément XIV lui fut signifiée. Seuls les jésuites de la Russie Blanche, qui, par un premier partage de la Pologne, venait d'échoir à l'impératrice Catherine II, durent, malgré qu'ils en eussent [2], se maintenir dans cette région et y mener une existence assez précaire, leur autoritaire souveraine ayant empêché les évêques de ses états de promulguer les décrets du Saint-Siège. Au demeurant, il importe de noter qu'à aucun moment cette situation anormale n'attira à ceux qui l'acceptèrent la moindre peine canonique, le moindre blâme de la part des chefs suprêmes de l'Église. S'il faut en croire le métropolite Siestrzencewicz, qui n'aimait pourtant pas les jésuites, elle aurait même été tolérée à bon escient par Clément XIV [3]. En tout cas, elle reçut en 1783 l'approbation du

[1] Souvenirs inédits de Pacca, publiés dans *Civiltà cattol.*, Série XVI, tome V (1896), p. 564.

[2] Plusieurs fois les jésuites de la Russie Blanche demandèrent avec instance au premier ministre de Catherine que le bref de suppression fût légalement notifié. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, t. V, p. 50-51.

[3] Ibid. p. 55.

pape Pie VI *vivae vocis oraculo* et une confirmation officielle en 1801 par le bref de Pie VII *Catholicae fidei.* Ce bref était ardemment désiré par nos Pères de Russie.

Quand le P. Gabriel Gruber, procureur général de la Compagnie de Jésus [1], en put lire enfin le texte de ses yeux, il s'en réjouit avec effusion dans une lettre qu'il écrivit de Saint-Pétersbourg le 18 avril 1801 à Mgr Joseph Marotti, secrétaire particulier de Pie VII : *Deo sint infinitae laudes, qui nobis per SSmum Patrem Nostrum Pium VII suae misericordiae thesaurum aperuit. Accepi praecedenti septimana epistolam ab Emo Cardinali Consalvi Secretario Status cum inclusa epistola Suae Sanctitatis ad Imperatorem. Lacrimis prae gaudio temperare non poteram, cum tandem illud breve Apostolicum adveniret, quod ardentissimis votis expetebamus.... Quod nos maximo affecit gaudio est, quod Sua Sanctitas nos in suam immediatam protectionem receperit, ita ut nullus episcopus se immiscere possit* [2]. Cette charte était un immense bienfait. Elle régularisait définitivement l'existence légale des jésuites dans l'empire des tsars, et les soustrayait, selon la remarque du P. Gruber, aux menées ténébreuses des mauvais catholiques, qui cherchaient continuellement à s'ingérer dans nos affaires et aux *manus destructivas,* disons aux manœuvres cauteleuses du Métropolite Siestrzencewicz [3]. Marotti avait appartenu à la Compagnie de Jésus. Professeur au collège romain de littérature grecque et d'éloquence, à l'époque de notre suppression, il attira sur lui les regards de Pie VI, qui le nomma son secrétaire des lettres latines. Il exerça ces fonctions avec autant d'habileté que de dévouement, et s'en fut partager la captivité de son maître à Valence. Tant de zèle et de fidélité lui valurent d'être maintenu à la secrétairerie pontificale sous le successeur de Pie VI. Très attaché à ses anciens collègues [4], il profita de la confiance dont il se sentit bientôt investi, pour décider le pape Pie VII à nous octroyer, sur les sollicitations de l'empereur Paul I, un acte de reconnaissance, qui couperait court aux querelles et aux chicanes tracassières, dont on menaçait de compromettre la tranquillité des jésuites dans l'empire. Gruber a parfaitement conscience de cette puissante intervention de son ancien confrère. Il lui écrit : *Sed quantas nos gratias agere debemus Illustrissimae Dominationi, quam Deus misericors ex sua infinita boni-*

[1] Sur la valeur de cet « homme véritablement extraordinaire », comme le qualifie Joseph de Maistre qui l'avait connu, cf. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège,* t.V, p. 289-291. Il y a lieu cependant de constater qu'il écrivait le latin à la diable.

[2] Lettre inédite, en possession de la Compagnie de Jésus.

[3] Sur ce perfide personnage, voir Pierling, l. c. p. 340.

[4] Page 292-94.

tate ad illum locum evexit, ut suae Societati illud praestare posset quod factum est. Quamdiu existet Societas, tanti beneficii memores in nostris orationibus erimus. Et cette conviction est tellement ancrée dans son esprit qu'un an plus tard, deux jours après son élection au généralat, il rend à Mgr Marotti, le 12 octobre 1802, ce magnifique témoignage : *Sed etiam in fastis, quamdiu existet Societas, successores nostri videbunt, cui post Deum maxime debeamus confirmationem et resuscitationem eiusdem Societatis* [1].

Marotti mourut le 29 janvier 1804. Sa disparition ne ralentit pas l'ardeur de l'auguste pontife ; mais celui-ci eut à compter avec les événements tragiques et autres, qui se précipitèrent en Europe durant dix ans, et au cours desquels il lui échut de donner la mesure de sa foi, de son courage et de sa constance. Quand il lui plut, à peine rentré de Fontainebleau, d'aller jusqu'au bout dans la voie de la restauration et de ressusciter à Rome, à la face du monde civil et ecclésiastique, la Compagnie de Jésus dans la forme même où Paul III l'avait établie, lui rendant en outre le Gesù, siège de son gouvernement, et le noviciat de Saint-André, il était émouvant de voir, observe le cardinal Pacca [2], la joie qui brillait dans le regard des survivants de l'ancienne milice ignatienne. Ils s'étaient traînés jusqu'au sanctuaire de leur jeunesse religieuse, misérables de corps « erano la maggior parte sordi, zoppi, apopletici, e appena reggevansi in piedi col bastone, » mais exprimant dans la vivacité inaccoutumée de leurs visages le désir enflammé de leurs âmes d'assister à la réalisation de leurs longs espoirs, si souvent qualifiés de chimériques. Et quand la cérémonie eut pris fin, chantant leur *Nunc dimittis*, ces vétérans rendirent grâces à Dieu de leur avoir ménagé pour prix de tant d'amertumes la suprême consolation de mourir dans le sein de la Compagnie de Jésus.

Cette joie et cette gratitude, la génération actuelle de jésuites, répandus sur la surface du globe, estime la comprendre, la partager et y puiser un regain de force et de fidélité. Pour qu'on recueille ces fruits dans une mesure plus abondante encore, le P. Albers, bien connu par ses études d'histoire ecclésiastique, s'est avisé de rappeler à ses compagnons d'armes un siècle de travaux, de combats et de souffrances, qui ne furent peut-être pas sans gloire ni profit pour l'Église et la papauté [3]. Quoi qu'en pensent nos adversaires et des amis par trop distraits, ces causes-là nous

[1] Lettre inédite, en possession de la Compagnie de Jésus.

[2] L. c. p. 566.

[3] *Liber saecularis historiae Societatis Iesu ab anno 1814-1914.* Romae, typis Vaticanis, 1914, grand in-8°, XXII-642 pp. avec portrait.

sont sacrées ; et notre unique ambition, soutenue, cela va sans dire, par des principes surnaturels, consiste à les servir avec une abnégation et un dévouement tout militaires. Notre obéissance elle-même, si dénaturée dans certains milieux, se ressent de nos origines ; elle a pour type l'obéissance du soldat ; la consigne du jésuite est de vivre et de mourir au poste qui lui a été confié. Ce qui n'enlève rien d'ailleurs à sa personnalité. Nos annales domestiques attestent à satiété que le premier souci de nos supérieurs a toujours été d'appliquer leur sagacité à découvrir, à développer et à employer les talents, les capacités et les vertus de chacun, tout en le façonnant au moule propre de notre institut.

Le *Liber saecularis* apporte un témoignage éclatant à cette formation de la nouvelle Compagnie. Remarque préalable qui a son importance : l'ouvrage n'est pas du tout écrit dans le ton du panégyrique ou du plaidoyer. La note dominante qui y vibre est une inaltérable sincérité et indépendance d'appréciation en tout ce qui nous touche. Je suis intimement convaincu, que si nos ennemis se donnent la peine de le lire sans passion, ils ne pourront se défendre de rendre hommage à la parfaite impartialité de l'auteur, tout en prisant bien haut sa science critique et l'étendue de son érudition. Ils ne seront pas choqués non plus par des éloges emphatiques, dans le genre des petits poèmes de l'*Imago primi saeculi Societatis Iesu* [1], œuvre de littérature amène et de poésie légère, splendidement imprimée et ornée presque à chaque page de superbes gravures sur cuivre, où nos devanciers du XVIIe siècle ont célébré leur premier centenaire plutôt en artistes qu'en historiens. Dans une lettre du 16 février 1641, le P. Général d'alors, Mutius Vitelleschi, exprimait ses craintes au sujet de la valeur ou de la forme de l'ouvrage : *Librum.... experiri tamen incipio multis, quod pridem formidabam, gravem esse, adeo iam queri coeptum.* Mais après en avoir parcouru, quelques semaines plus tard, une bonne partie, *non modicam partem,* il envoie aux auteurs ce compliment : *Opus luculentum est et ad posteros habiturum, ut spero, commendationem* [2]. C'étaient des fleurs de poésie et de rhétorique. De nos jours, on plane moins dans l'azur ; on aime des commémorations plus positives. Le P. Albers a procédé par tableaux synthétiques d'une assez large envergure ; il est parvenu à y entasser une foule de noms et

[1] *Imago primi saeculi Societatis Iesu, a provincia Flandro-Belgica eiusdem Societatis repraesentata.* C'est un in-folio de 1000 pages, imprimé à Anvers chez Plantin en 1640.

[2] Lettres en possession de la Compagnie de Jésus.

de choses avec netteté, avec méthode, avec clarté, avec une certaine pointe d'émotion, qui jaillit spontanément du sujet, avec le souci constant de soutenir et de renouveler l'attention du lecteur par quelques détails caractéristiques. Au cours de ce long défilé, on remarque sans doute des vides, voire des erreurs. Çà et là l'information est un peu surannée ; une place fort restreinte a été faite aux savants proprement dits ; ici les omissions sont par trop nombreuses. Le style manque de charme et ne reflète guère l'impeccable et élégante latinité de l'*Imago primi saeculi ;* il conviendra qu'à une prochaine édition le grattoir passe par là. Bref, le *Liber saecularis* sent parfois la hâte et participe quelque peu aux imperfections et aux défaillances de tout ouvrage encyclopédique. Il n'en constitue pas moins pour nous un glorieux souvenir de famille, qui n'a rien du dithyrambe ni des revendications outrancières, mais qui réalise le type de l'apologie scientifique, au sens élevé de ce mot. On a l'impression, en fermant le volume, que le jésuite moderne, quoi qu'en ait écrit le pamphlétaire V. Gioberti, n'a pas dégénéré de ses ancêtres.

Il était à présumer que parmi les écrivains de notre ordre, l'heureux événement de notre premier centenaire, *grande mortalis aevi spatium*, provoquerait une filiale émulation. Nos prévisions n'ont point été trompées. Déjà l'Espagne et la France se sont mises en mouvement. Le mémoire du P. Lesmes Frías embrasse une période d'environ un demi siècle [1], depuis l'année 1815 où Ferdinand VII rouvrit les frontières de son royaume aux disciples de S. Ignace, que son prédécesseur Charles III avait en 1767 si brutalement expulsés — en une nuit 6000 jésuites furent appréhendés comme des malfaiteurs, inhumainement entassés dans de mauvais bateaux et déportés en Corse et aux États pontificaux, — jusqu'à l'année où se fit une première séparation administrative en province de Castille et province d'Aragon. Cette division eut lieu en 1863. L'illustration documentaire, prodiguée dans le volume, représente principalement les maisons et les collèges, où nos confrères de la péninsule hispanique ont dépensé leur zèle apostolique. A voir comment l'auteur domine et traite son sujet, d'aucuns regretteront sans doute qu'il ait limité ses annales à cette date. Si les tumultes politiques de 1820 et 1834 eurent une répercussion sanglante parmi les jésuites espagnols et en firent des héros et des martyrs, l'exil et la dispersion de 1868 accumulèrent

[1] *La Provincia de España de la Compañía de Jesús 1815-1863.* Rasseña histórica illustrada. Madrid, 1914, in-8°, 252 pp.

des ruines, qui semblaient irréparables. Que l'on compare à ces conditions désastreuses le haut degré de prospérité auquel nos provinces d'Aragon, de Castille et de Tolède, en proie à des alarmes perpétuelles, ont atteint après quarante ans, combien leurs missions d'outre-mer sont florissantes, on ne pourra s'empêcher d'admirer le courage, l'énergie, l'endurance, la force d'expansion et de vitalité dont sont douées ces troupes aguerries. Avec un peu d'habileté, il n'eût point été malaisé au P. Frías d'introduire ce tableau d'une réelle grandeur dans le cadre de son travail ; on comprend mieux que dans un vaste ouvrage d'ensemble le P. Albers n'en ait ébauché qu'une pâle esquisse.

C'est dans des proportions beaucoup plus considérables que le P. J. Burnichon a conçu le dessein de raconter à ses contemporains quelles furent les vicissitudes de la Compagnie en France depuis un siècle. Le premier volume vient de paraître [1]. Il ne comprend que le récit de seize années, 1814-1830. Il convient d'ailleurs d'ajouter que tout un chapitre, et ce n'est pas le moins intéressant, est consacré à la création de deux sociétés de prêtres, qui s'occupaient de préparer des recrues pour la Compagnie de Jésus, dont on pressentait le rétablissement plus ou moins prochain. Comme il l'écrivait au duc de Parme, Pie VI y songeait dès 1794, à raison des maux incalculables que la destruction des jésuites avait attirés sur l'Europe entière [2]. Ce qui fait la solidité de ce volume, c'est une érudition très variée et une documentation de première main, souvent inédite, capable de satisfaire les critiques les plus pointilleux. Il est incontestable que le P. Albers en pourra tirer avantage pour enrichir, sinon pour amender les pages qu'il a écrites sur l'introduction de la Compagnie en France. La maîtrise de l'écrivain français éclate surtout dans l'art de fondre des matériaux si laborieusement rassemblés. Son récit, parsemé à propos de réflexions personnelles, ne languit jamais ; il est nuancé, étincelant de verve et de rapprochements inattendus. Souvent il prend la tournure d'un examen de conscience, fait avec une pleine sincérité ; les fautes et les maladresses de la Compagnie de Jésus, l'auteur les avoue sans ambages, tout en les replaçant dans l'ambiance et le temps où elles furent commises. Quant aux accusations dont on cherche à nous accabler, il en démêle avec une vive pénétration l'élément spécieux et perfide, réservant à la sottise de nos ennemis ses traits les plus acérés. Jamais sa discus-

[1] *La Compagnie de Jésus en France. Histoire d'un siècle 1814-1914.* Tome Premier : 1814-1830. Paris, G. Beauchesne, 1914, in-8°, XLVIII-568 pp.

[2] Ibid. p. 3, note 1.

sion ne dégénère en polémique artificieuse ou discourtoise. Peut-être s'attarde-t-il dans son introduction à ébaucher la lutte pour l'existence soutenue en France par la Compagnie de Jésus durant un siècle et à plaider les circonstances atténuantes de mécomptes et d'insuccès que le simple exposé des faits rendra plus clairs dans la suite de l'ouvrage. Peut-être encore pourrait-on lui reprocher d'avoir trop laissé dans l'ombre les préférences dynastiques, qui ont dû nuire parfois à l'efficacité de nos ministères en France.

C'est en combinant son récit avec les données du P. Albers, que l'on n'a pas de peine à comprendre par quelles voies beaucoup de jésuites, qui survécurent quelques années à la destruction de leur ordre, aboutirent, sous les noms de Société du Sacré-Cœur de Jésus en Allemagne et de Société de la Foi de Jésus à Rome, à former de nouveaux groupements religieux. Comme on pouvait s'y attendre, une fusion ne tarda pas à s'opérer, et l'institut naissant prit le 18 avril 1799 le nom de Société de la Foi de Jésus, ayant à sa tête un certain clerc tonsuré du diocèse de Trente, Nicolas Paccanari, homme fort remuant, mais peu équilibré et dépourvu de sérieux et de gravité. Cette tentative d'union avait surtout pour but d'aider à la reconstitution de l'ancienne Compagnie de Jésus. Dès qu'on se fut aperçu que le caractère despotique et peu loyal du chef ne seconderait pas les efforts de la communauté, mais y mettrait plutôt obstacle, les défections se produisirent nombreuses. Les Pères de la Foi de France s'empressèrent de se retirer et de solliciter leur agrégation aux jésuites de la Russie Blanche. Après la reconnaissance formelle de ceux-ci en 1801, l'exode fut général ; et l'on put dès lors pressentir que la résurrection de la Compagnie de Jésus dans le monde entier ne serait plus sous le pontificat de Pie VII qu'une affaire de temps. Le 30 juillet 1804, le pape accédait aux instances du roi de Naples et permettait aux jésuites de rentrer dans le Royaume des Deux-Siciles. Ces restaurations partielles se seraient apparemment poursuivies ailleurs sans les guerres qui désolaient l'Europe, sans la dure et longue captivité (1809-1814) que Napoléon I infligea à l'auguste vieillard à Savone et à Fontainebleau.

Mais en 1814 l'empereur, dont la fortune s'écroulait de toutes parts, n'avait plus de raison, tout au contraire, de retenir le pape prisonnier. Victime de la trahison de Joachim Murat, qui par suite de son alliance avec la coalition étrangère comptait bien réunir Rome à ses États de Naples, il préférait encore y replacer « le vieux prêtre », son vainqueur, plutôt que de paraître tolérer la félonie de

son beau-frère, en lui abandonnant l'occupation de la Ville Éternelle [1]. Du reste un revirement considérable s'était opéré en notre faveur dans l'esprit des princes. La plupart désiraient le retour de la Compagnie de Jésus, pour opposer une grande force morale et religieuse aux désordres qui ravageaient la société. Ainsi peut-on s'expliquer comment Pie VII, qui fit sa rentrée triomphale à Rome le 24 mai 1814, ait osé deux mois plus tard, et cela en dépit de l'opposition des sectes philosophiques, qui ne désarmaient pas, proclamer bien haut par sa bulle mémorable *Sollicitudo omnium ecclesiarum* qu'il se rendrait coupable d'une faute bien lourde, *gravissimi enim criminis in conspectu Dei reos Nos esse crederemus,* s'il ne rappelait à la vie une société dont il exalte en les termes les plus élogieux le mérite éducatif et l'infatigable apostolat.

Ce serait une erreur de croire que ces libérales dispositions du Saint-Siège purent s'exécuter sans encombre, sans contrariétés, sans vexations. L'hostilité sourde ou découverte de nos ennemis chercha par des voies diverses à entraver notre marche. Il faut en lire l'exposé complet dans l'ouvrage du P. Albers, dont il constitue la partie la plus neuve, la plus intéressante. C'est un chapitre [2] qui touche à la grande histoire, et où des documents inédits de toute première valeur sont mis à contribution, peut-être avec une légère tendance à la prolixité. On y apprendra encore comment les jésuites devinrent peu à peu suspects au gouvernement russe. Ils formaient alors une province de 358 membres. Dans la nuit du 20 décembre 1815 on les chassait de Saint-Pétersbourg ; et la dernière troupe de proscrits, avec le P. Jean Roothaan à sa tête, quittait le territoire moscovite le 30 mai 1820. On avait attendu par déférence la mort du général Thaddée Brzozowski († 5 février 1820), vénéré comme un saint, pour lui épargner la suprême douleur de voir dispersé le reste de son troupeau. Parmi les causes qui déchaînèrent en Russie la persécution contre la Compagnie de Jésus [3] et auxquelles ce rapide aperçu ne nous permet pas de nous attarder, il en est une dont on a coutume de faire état, et qu'il conviendrait une bonne fois d'écarter.

Il s'agit d'une comtesse polonaise, Marie Narychkine, dont l'empereur Alexandre I avait fait sa favorite. Se confessant un jour à un père jésuite, elle aurait été mise en demeure de renoncer à son commerce illégitime avec le monarque, si elle voulait recevoir l'absolution de ses péchés. Et la pénitente se serait sérieu-

[1] L. Madelin, *La Rome de Napoléon* (Paris, 1906), p. 671-77.

[2] Pag. 5-53.

[3] Burnichon, l. c. p. 184-191.

sement convertie. D'où fureur du tsar contre les jésuites et sa résolution irrévocable de les chasser de ses États. Mais cette histoire fait la part beaucoup trop belle à la dame polonaise et ne se concilie pas avec des documents authentiques. En effet, le 6 mars 1818 le comte de Noailles, ministre de France à Saint-Pétersbourg, écrivait à son souverain : « L'Empereur, pendant « son dernier séjour à Pétersbourg, a vu trois fois Madame « Narychkine, épouse du grand veneur. Il lui a annoncé positive- « ment que ses rapports avec elle ne pouvaient plus être que « ceux de l'amitié et a, dit-on, pris des mesures pour assurer le « sort de deux des enfants de cette dame qu'il regarde comme les « siens. Une semblable conduite est conséquente aux principes « religieux du Souverain de cet empire et à plusieurs faits parve- « nus depuis longtemps à la connaissance du public [1]. » Deux ans plus tard, le 13 avril 1820, le comte de La Ferronays, ministre de France à Saint-Pétersbourg, observait à son tour au sujet de l'empereur : « Je tiens de l'ancien objet de son culte que, lors- « qu'elle revint ici, il ne lui parla que de croix et d'amour divin, « langage assez neuf pour cette dame, qui se plaignit de n'avoir « retrouvé qu'un confesseur dans son amant, et ne songea qu'à « retourner aussitôt que possible à Paris [2]. » Or c'est vers cette date que fut pris par Alexandre I l'édit de bannissement contre les jésuites. Il ne faut donc pas renverser les rôles et faire de Madame Narychkine la convertie qu'elle n'était pas. On sait avec quelle rigueur les ordres de l'empereur furent exécutés.

Ainsi le rôle providentiel de la Russie schismatique pour préserver la Compagnie de Jésus d'une ruine totale prenait fin, à une époque où celle-ci, rentrée en grâce avec le Saint-Siège, commençait à s'implanter vigoureusement sur le sol de l'Italie. L'élection d'un nouveau général était imminente. Le supérieur défunt, Th. Brzozowski, avait désigné, pour y présider en qualité de vicaire général, le recteur de Gênes, Mariano Petrucci. Ce choix ne fut pas heureux. Le nouveau chef intérimaire avait un grand fond de piété et de douceur, mais il manquait de perspicacité. D'humeur versatile et très sensible à la flatterie, il se laissa circonvenir par quelques esprits brouillons. Cédant à des accès de jalousie maladive, il mit tout en œuvre avec ses adeptes pour empêcher la congrégation générale de se réunir. J'admire avec quelle loyauté et quelle franchise le P. Albers décrit les manè-

[1] *L'empereur Alexandre I* par le grand Duc Nicolas Mikhaïlovitch, tome II, p. 270 (Saint-Pétersbourg, 1912).

[2] Ibid. p. 327.

ges artificieux auxquels ces pauvres égarés eurent recours. Un mémoire très serré du Père Rozaven dévoila toutes les ruses des perturbateurs et démontra au pape Pie VII que la partie saine de la Compagnie de Jésus courait risque de succomber sous la pression d'une méchante cabale. L'assemblée plénière des électeurs put enfin se tenir pour nommer le général. Le 18 octobre 1820 la grande majorité des suffrages se porta sur le nom du P. Aloïs Fortis. Ce choix fut ratifié par le pape, qui manifesta aux électeurs sa pleine satisfaction.

Le gouvernement paisible du P. Fortis ne fut guère de longue durée († 27 janvier 1829). On appela à lui succéder, le 9 juillet 1829, le P. Jean Roothaan. C'était un homme dans la force de l'âge — il n'avait que 44 ans, — éminent en vertu, en science et en sagesse, et qui s'était formé pendant seize ans à l'école des anciens jésuites dans la Russie Blanche. Son long généralat († 8 mai 1853) fut extraordinairement fécond. Sous sa direction ferme et prudente, la Compagnie de Jésus, à peine rappelée à la vie publique, prit un essor et une vitalité considérables. Avec le goût des fortes études, elle reconquit bien vite son rang dans les divers domaines de la culture ecclésiastique. Mais si son chef connut les grandes joies de la prospérité, il lui fut aussi donné de boire au calice de toutes les afflictions ; et toujours sa vaillance se montra à la hauteur de son devoir. C'est à juste titre qu'on le reconnaît universellement chez nous comme le second fondateur de la Compagnie de Jésus, et l'on doit se réjouir de voir perpétuer sa mémoire dans nos fastes séculaires par celui qui vient d'écrire sa Vie en deux volumes, qui sont un modèle d'histoire probe et sereine [1].

Il nous a paru tout naturel, en signalant les mérites du *Liber saecularis*, de rappeler, à la suite de son auteur, quelles furent les phases initiales du nouvel institut. Il conviendrait maintenant, pour satisfaire une légitime curiosité, de répondre à cette autre question : La Compagnie de Jésus actuelle s'est-elle toujours montrée digne de l'ancienne ? A-t-elle hérité de son esprit d'apostolat ? de son ardeur à s'occuper de l'éducation de la jeunesse ? Qu'a-t-elle fait pour promouvoir la science, les études classiques, les belles-lettres, le haut enseignement philosophique et théologique ? Dans quelle mesure s'est-elle mêlée par ses publications au mouve-

[1] P. Albers. *De hoogeerwaarde Pater Johannes Philippus Roothaan XXIe Generaal der Sociëteit van Jesus en de voornaamste lotgevallen zijner Orde*, 2 vol. in-8°. Nijmegen, 1912.

ment scientifique du siècle ? A-t-elle produit des savants, des littérateurs, des historiens, des prédicateurs de marque et ses résidences sont-elles d'actifs foyers d'expansion sociale et religieuse ? Tel est à peu près le programme que devait comprendre le mémorial jubilaire de notre ordre. Il nous plaît de reconnaître que l'auteur l'a consciencieusement rempli. Ce n'est pas à dire cependant qu'un œil quelque peu exercé n'y apercevrait des lacunes ; et il ne serait point malaisé à chaque province de la Compagnie de Jésus d'y apporter d'utiles compléments pour une édition ultérieure. Par cette voie l'ouvrage atteindrait vite au degré de perfection qu'il mérite. Ainsi les Belges auront peine à s'expliquer comment on a pu omettre parmi les œuvres apostoliques de leur pays l'Archiconfrérie de Saint François-Xavier. Cette puissante association ouvrière, fondée en 1854 par le P. Louis van Caloen sous le patronage du grand Apôtre des Indes et du Japon, a pour fin principale la conversion de l'artisan par l'artisan. C'est sous cette forme qu'elle est devenue extrêmement populaire en Belgique ; et qu'après de très humbles commencements, — quelques ouvriers se réunissant dans un sous-sol avec leur directeur — elle prit son essor vers d'autres pays et recueillit les plus chaudes sympathies, en Espagne surtout et dans les États-Unis de l'Amérique du Nord. Le dernier recensement de 1909 enregistre plus de 70000 membres pour la Belgique seule, sans compter une foule de personnes qui se rattachent à l'œuvre par les liens spirituels de la prière. Il importe d'ailleurs de remarquer que dès le début, bien avant qu'on entrevît le mouvement social d'aujourd'hui, on prit à tâche d'introduire au sein de l'Archiconfrérie, dans la mesure des ressources dont on disposait, des rouages économiques, tels que caisses d'épargne et de secours mutuels, service médical et pharmaceutique, bourses de travail, bibliothèques populaires ; et c'est l'honneur du P. van Caloen, décédé en 1912 à l'âge de 96 ans, de n'avoir été indifférent à aucune institution bienfaisante capable d'améliorer le sort matériel de l'ouvrier.

En rappelant que la *Société scientifique de Bruxelles*, avec ses deux organes de publicité les *Annales* et la *Revue des questions scientifiques* est avant tout l'œuvre du P. Ignace Carbonnelle [1], il eût été à propos de décerner une mention honorable au Père Julien Thirion, physicien et mathématicien distingué, qui depuis la mort du fondateur en 1889 ne cessa d'être la cheville ouvrière des publications de la société, ainsi qu'à ses collaborateurs jésuites les

[1] Albers, *Liber saecularis*, p. 442.

plus habituels, Guillaume Hahn, Joseph Delsaux, Désiré Lucas, Henri Bosmans, Victor Schaffers, Bruno Lefebvre, Joseph Maréchal, Fernand Willaert. Il faudrait encore discerner dans le grand nombre le philosophe Louis De San dont la Cosmologie révèle un penseur d'une trempe vigoureuse, Joseph de Ghellinck pour ses études de théologie positive, le botaniste AugusteBellynck, le conférencier Théophile Henusse, des prédicateurs de missions comme Isidore Van de Kerckove, Philippe Schoofs, Jean-Baptiste Boone, Charles Verbeek, Auguste Gilliodts, François Lebon ; et la liste n'est point près de finir. Si je regarde du côté de la France et des pays de langue allemande, une foule de noms remarquables se pressent sous ma plume. Mais je laisse à mes collègues de l'étranger le soin d'en faire le dénombrement, de peur d'être à mon tour par trop incomplet. D'autre part, je me permets d'informer le P. Albers que l'auteur du livre fort intéressant *La Congrégation (1801-1830)*, M. Geoffroy de Grandmaison, n'a jamais vécu dans nos rangs.

Parmi les illustrations belges les plus notoires et les plus chères à l'affection de toute la Compagnie de Jésus, on est unanime à porter aux nues le P. Pierre Beckx, qui succéda au P. Roothaan le 2 juillet 1853. Il était né le 8 février 1795 à Sichem, non loin de ce célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Montaigu, qu'à l'exemple de son compatriote, saint Jean Berchmans, il se plaisait à fréquenter. On l'appelait même, étant jeune, le petit Berchmans ; et l'on sait qu'il eut à cœur de promouvoir la béatification de son modèle. Il aimait la vie des saints ; et c'est sans doute en lisant celle de Berchmans, qu'il conçut l'idée de s'enrôler sous l'étendard de saint Ignace. Ordonné prêtre le 7 mars 1819, après avoir rempli quelque temps les fonctions de vicaire à Uccle, près de Bruxelles, il s'en fut, l'automne suivant, frapper à la porte de notre noviciat d'Hildesheim. A cette époque, en effet, les jésuites n'étaient point autorisés à se fixer en Belgique. Quelques années plus tard, en 1826, il devint le confesseur de Ferdinand, duc de Anhalt-Köthen, récemment converti au catholicisme, gagna ses bonnes grâces et séjourna de longues années à sa cour. Ce fut là l'origine d'une carrière qui promettait d'être brillante. En perpétuel contact avec la haute société autrichienne, dont il n'avait pas tardé à se concilier l'estime et la confiance, il avait été chargé plus d'une fois de porter à Rome d'importants messages. Ainsi son crédit croissait et on apprenait à le connaître dans les hautes sphères de l'administration de la Compagnie de Jésus. La révolution de 1848 le ramena quelque temps en Belgique, où il occupa le poste de secrétaire du provincial et, en 1850, celui de recteur du collège de Louvain. Entretemps la

tempête s'étant apàisée, le P. général Roothaan ne vit que lui, pour restaurer la province autrichienne. Le succès couronna pleinement la mission du P.Beckx. Quand, après la mort du P. Roothaan, le provincial d'Autriche, dont on appréciait les belles relations, les capacités administratives et l'éminente vertu, se présenta à la Congrégation générale, la presque unanimité des suffrages le porta au faîte du gouvernement de notre ordre.

Beckx demeura trente ans au timon des affaires. En 1883, sentant défaillir ses forces — il était alors exilé à Fiesole, près de Florence,— il demanda à une nouvelle assemblée plénière de le décharger de ce fardeau, en lui donnant un vicaire général avec droit de succession ; puis il s'en fut à Rome se préparer à la mort et y rendit le dernier soupir le 4 mars 1887, dans l'âge fort avancé de 92 ans et avec la réputation d'un véritable saint. De nos jours encore, quand il arrive aux Romains, volontiers malicieux envers les étrangers, de parler du P. Beckx, ils ne l'appellent jamais que le saint général.

La sainteté fut en effet la marque distinctive de toute sa carrière. Il avait adopté pour maxime de son gouvernement le *fortiter et suaviter* de S. Ignace et de toutes les grandes âmes ; et sa vertu éprouvée ne cessa de l'appliquer avec constance. Le Prince de Metternich le prisait très haut comme un grand connaisseur d'hommes [1], à la fois réservé et entreprenant, un peu lent à se décider, mais tenace, imperturbable, plein de tact et d'aménité, guidé par une extraordinaire rectitude de jugement. Moins instruit, moins cultivé que son prédécesseur, il lui était supérieur par l'art de manier les hommes, de leur inspirer du courage et de la confiance. Quand on lui remit les destinées de notre institut, la situation politique était fort tendue en Europe, et les orages s'amoncelaient de toutes parts. On peut dire que son généralat de 30 ans fut un long chemin de la croix, dont les principales stations furent les proscriptions des jésuites italiens en 1859, des espagnols en 1868, des allemands en 1872 et la dispersion de nos résidences et de nos collèges français en 1880. Lui-même, après la prise de Rome par les Piémontais, fut chassé de la maison professe du Gesù et contraint, dans des conditions particulièrement douloureuses pour le chef d'une famille religieuse, dévouée corps et âme au Saint-Siège, de prendre le chemin de l'exil et de passer les dix dernières années de son gouvernement (1873-1883) sur les sommets solitaires de Fiesole. Étrange vicissitude des choses d'ici-bas, cette retraite

[1] Albers, l. c. p. 110.

cachée ne tarda pas à devenir un sanctuaire visité par des pèlerins de toute condition, désireux de contempler et d'admirer avec respect un vénérable vieillard, dont les traits et le langage respiraient la sérénité d'un sage et la foi d'un saint. Les énergies spirituelles qui l'animaient, qui le soutenaient, il savait les faire passer dans le cœur de ses fils. Admirablement appropriées aux circonstances calamiteuses qu'ils traversaient, les quatorze lettres encycliques qu'il leur adressa renferment, à côté des tableaux sobres et poignants de nos malheurs, des considérations très élevées sur notre vocation religieuse, sur nos devoirs, sur l'esprit de renoncement et de sacrifice. Jamais de parole déprimante, mais des accents vibrants de joie et de reconnaissance, *quoniam digni habiti sunt pro nomine Iesu contumeliam pati.* C'est l'âme d'un patriarche valeureux, se communiquant à l'âme de ses enfants et les préparant à de nouvelles luttes, à de nouveaux triomphes. Et ces triomphes ne furent ni illusoires ni éphémères. Quand, en 1884, il remit le gouvernail aux mains de son successeur, le nombre des membres de la Compagnie de Jésus était passé, en 30 ans, de 5209 à 11480 ; et depuis, ce chiffre n'a fait que croître dans des proportions normales. A l'heure où je trace ces lignes, la Compagnie de Jésus, malgré les persécutions qui ne cessent de l'assaillir et de la disperser, compte 16715 sujets, dont 3619 prodiguent leur dévouement en pays infidèle. Cet élan vers les missions lointaines est un signe des temps nouveaux et n'implique pas, je crois, de fléchissement dans la vivacité de notre esprit religieux. Et tandis que la Compagnie nouvelle renoue les traditions de son ancien apostolat, elle voit couronner ses gloires d'autrefois dans la personne de ses saints et de ses bienheureux. Depuis un siècle, sept jésuites ont été solennellement canonisés par l'Église et 92 ont reçu les honneurs de la béatification, sans compter les vénérables dont la cause se poursuit activement en cours de Rome [1]. Bilan modeste, si l'on veut, mais qui témoigne de l'empressement de la Compagnie actuelle à revendiquer le culte de ses élus.

Au milieu des tristesses qui abreuvèrent continuellement son cœur, le P. Beckx tournait avec complaisance ses yeux vers la province de Belgique, dont la situation stable et les constants progrès lui apportaient un peu de réconfort. Les moindres changements qui s'opéraient dans son pays natal l'intéressaient. Écrivant de Vienne le 30 septembre 1842, il faisait cette curieuse

[1] Beccari, *Catalogus Sanctorum, Beatorum, Venerabilium et Servorum Dei e Societate Iesu* (Romae, 1901).

constatation : « Ab eo tempore quo Belgium ante 23 annos reli-« queram, gravis mutatio in hoc facta est, quod nunc fere ubique « gallica lingua propagatur ; etiam in illis civitatibus, ubi antea « nunquam habebantur sermones gallici, nunc satis sunt fre-« quentes, v. g. Mechliniae, Lovanii, Diesthemii, imo et in ipsa « Campania [1] ». C'était une réaction contre le régime oppresseur que le gouvernement hollandais avait imposé à la Belgique de 1815 à 1830.

Il fut impossible à la Compagnie de Jésus de s'établir à cette époque sur notre sol. Mais quand la révolution de 1830 eut chassé l'étranger et inauguré dans notre pays une ère de véritable liberté, il nous fut aisé de nous implanter en Belgique et notre institut ne tarda pas à y prospérer sous l'égide de nos franchises constitutionnelles et à offrir un refuge hospitalier aux proscrits des autres pays. Grâce à la liberté d'association, il nous était loisible de nous établir à notre gré, de fonder des noviciats, des centres d'études, des maisons d'œuvres, etc. ; et la liberté d'enseignement nous permettait de répondre à la confiance des familles en ouvrant pour l'éducation de leurs fils des collèges en harmonie avec leurs principes religieux. C'est ainsi que l'on vit s'inaugurer coup sur coup le collège Saint-Joseph à Alost et celui de Notre-Dame de la Paix à Namur en 1831, le collège Sainte-Barbe à Gand et celui de Saint-Michel à Bruxelles en 1833, les collèges Saint-Servais à Liège en 1838, Notre-Dame à Tournai en 1839, Notre-Dame à Anvers et Saint-Stanislas à Mons en 1840, Saint-Joseph à Turnhout en 1845, Saint-François-Xavier à Verviers en 1855, l'institut Saint-Ignace à Anvers en 1852, le collège du Sacré-Cœur à Charleroi en 1876, le collège Saint-Louis avec une école d'arts et métiers à Liège en 1896, enfin un second collège Saint-Michel à Bruxelles en 1905 [2]. Si l'on joint à ces 14 établissements de l'enseignement moyen supérieur nos trois grands collèges des Indes Orientales, Calcutta, Darjeeling, Ranchi, et celui de Galle à Ceylan, le nombre des élèves qui en fréquentent les cours peut s'évaluer en moyenne au chiffre global de 10000 élèves. Cette population scolaire laisse assez deviner que la formation et l'éducation de la jeunesse constituent pour les jésuites belges, comme pour bien d'autres provinces de notre ordre, leur principal et, hâtons-nous de le dire, leur plus fécond ministère apostolique. Grâces à Dieu, sur le sol libre de la Belgique aucune mesure vexatoire n'en-

[1] A. M. Verstraeten, *Leven van H. P. Petrus Beckx* (Antwerpen, 1889), p. 517.

[2] Pour l'historique détaillé de ces collèges, voir Alf. Poncelet, *La Compagnie de Jésus en Belgique* (Bruxelles, 1907).

trave le plein exercice de ce droit. C'est ainsi que nos collèges ont acquis un degré de prospérité qui nous reporte à l'âge d'or de notre institut.

En terminant cet exposé rétrospectif de luttes et de travaux, de défaites et de victoires, dont la génération actuelle recueille l'héritage, me sera-t-il permis de faire mention de la corporation bollandienne, de rappeler qu'elle a été aussi à la peine, qu'elle a partagé les vicissitudes de la Compagnie de Jésus et que si elle n'a point sombré dans l'effondrement général de 1773, elle n'en a pas moins connu des jours mauvais et n'a fait dès lors que languir et végéter jusqu'à sa complète destruction en 1794 ? Quand l'orage éclata, le IIIe volume des *Acta Sanctorum* d'octobre, le L^e de toute la série, venait de paraître. On était loin des prévisions du fondateur de l'œuvre. Le P. Héribert Rosweyde, qui en fut le véritable précurseur, recevait le 7 mars 1608 ces lignes du cardinal Robert Bellarmin, auquel il avait exposé son projet : *Probarem consilium tuum per omnia, nisi duo me terrerent : immensitas operis, quae tempus prope infinitum requirat, et magnitudo sumptuum, qui in tanto opere coemendo faciendi erunt*[1]. Jean Bollandus, qui reprit l'idée de Rosweyde et la mit à exécution, n'en estimait pas moins qu'il suffirait d'une génération d'hommes pour parcourir tout le cycle du calendrier liturgique. Il ne tarda pas à s'apercevoir lui-même qu'il s'était trompé dans ses calculs. A l'heure actuelle quatre volumes des *Acta Sanctorum* de novembre ont vu le jour ; et durant ces trente dernières années, on s'est particulièrement soucié d'affiner et de parfaire l'outillage scientifique.

Au lendemain de la suppression de la Compagnie de Jésus,on put espérer un instant qu'avec la protection de l'impératrice Marie-Thérèse l'œuvre bollandienne échapperait au désastre. Après de longs pourparlers, les anciens hagiographes d'Anvers furent autorisés, en 1778, à se retirer à l'abbaye de Coudenberg à Bruxelles, et à y transporter leur bibliothèque. Ils profitèrent des quelques années de répit qu'on leur laissa pour publier deux nouveaux volumes d'*Acta Sanctorum*, le IVe d'octobre en 1780 et le Ve en 1786.

Ce V^e volume comprend un collaborateur étranger, Jean-Baptiste Fonson, chanoine régulier de l'abbaye de Coudenberg. Ce jeune érudit donnait les plus belles espérances, ainsi que le bénédictin français Dom Anselme Berthod, qui fut adjoint en 1785 aux

[1] Lettre originale, conservée à la bibliothèque des Bollandistes.

anciens bollandistes[1]. L'avènement de Joseph II vint jeter le trouble dans la petite communauté de Coudenberg. L'abbaye fut supprimée ; mais, par une faveur spéciale, on accordait aux bollandistes d'aller habiter une partie des bâtiments occupés jadis par le collège des jésuites. Seulement on leur faisait observer que leur hagiographie, du reste inutile, coûtait fort cher et on leur imposait la tâche de produire un in-folio tous les ans. C'était une manière de leur annoncer que la catastrophe finale était proche. En effet, un édit du monarque réformateur décrétait leur dissolution le jour de la Toussaint 1788 et confisquait leur bibliothèque en leur laissant le soin de la liquider. Ils acceptèrent ce pénible mandat, dans l'espoir de tenir réunis tous leurs trésors de livres. Après bien des négociations, ils trouvèrent des acquéreurs au prix de 30000 florins du Brabant dans les chanoines Prémontrés de l'abbaye de Tongerloo. C'est dans cet asile, spontanément offert par l'abbé, que les pauvres proscrits livrèrent à la publicité, en 1794, le VI[e] volume d'octobre[2]. Le recrutement était devenu fort difficile, fort inégal. On comprend que les trois volumes d'*Acta Sanctorum*, parus depuis 1780, se ressentent des conjonctures troublées où ils furent composés. La même année (1794) les troupes françaises envahirent la Belgique et s'attaquèrent avec fureur aux églises et aux monastères. Tongerloo subit la fortune des armes. Ses livres, ses manuscrits, ses trésors artistiques furent abandonnés au pillage et jetés aux quatre vents du ciel. Si l'espace nous le permettait, il serait fort intéressant de suivre les traces de la merveilleuse bibliothèque de nos devanciers. *Habent sua fata libelli.* Mais ces recherches nous mèneraient trop loin.

Le bollandisme resta enseveli au tombeau plus de quarante ans. Cependant, dès 1801-1802, de hauts fonctionnaires du gouvernement français, et même l'Institut de France songèrent à le rappeler à la vie. Mais ces idées ne prirent sérieusement corps chez nos voisins qu'en 1836, sous le patronage de plusieurs évêques et de Guizot, ministre de l'Instruction publique. On en vint même à faire des démarches dans notre pays et à solliciter la collaboration de savants belges. Ces projets réveillèrent chez nous la fibre patriotique. Le gouvernement belge s'en mêla ; et dès le 29 janvier 1837, il obtenait du Provincial des jésuites l'assurance formelle qu'il nommerait incessamment de nouveaux bollandistes, en fixant leur

[1] U. Berlière, *Dom Anselme Berthod*, dans *Revue bénédictine*, t. XVI (1899), p. 192-209.

[2] Article de Ch. De Smedt, dans *Catholic Encyclopedia* t. II, p. 635-37.

résidence au collège Saint-Michel, à Bruxelles. Quatre furent aussitôt désignés : les PP. Jean-Baptiste Boone, Joseph Van der Moere, Prosper Coppens et Joseph Van Hecke ; et le gouvernement, pour témoigner de sa bienveillance, leur alloua une dotation annuelle de 6000 francs. Mais il y mettait une condition, c'était qu'on produirait tous les trois ans un volume de la collection des *Acta Sanctorum*. Cette clause était de sa nature fort préjudiciable à la méthode scientifique ; il en résultait du travail hâtif, peu digéré, insuffisamment documenté et discuté. Il ne faut donc pas s'étonner si parmi les commentaires, parus de 1845 à 1867 dans les volumes VII à XII d'octobre, il en est qui manquent d'assiette scientifique et de vigueur critique. Ç'a été une bénédiction pour l'œuvre que la malveillance d'ennemis politiques nous ait débarrassés de cette onéreuse subvention en 1868. Ils laissaient ainsi, sans le savoir, le champ libre à l'heureuse évolution dont le P. Ch. De Smedt devait être quelques années plus tard l'initiateur et le principal artisan [1].

Depuis lors on s'est engagé dans des voies nouvelles et meilleures. On a compris la nécessité d'appliquer à la publication des textes la méthode strictement philologique, et tout notre effort a consisté en ces dernières années à faire bénéficier les *Acta Sanctorum* des progrès incessants de la science contemporaine, sans briser le cadre fixé par une longue tradition.

En 1882, on créait la revue trimestrielle des *Analecta Bollandiana* qui nous a mis à même de prendre une part plus active au mouvement scientifique de l'époque, de compléter et de corriger les travaux de nos devanciers, au fur et à mesure que nos recherches, nos explorations d'archives et de bibliothèques nous conduisaient à de nouvelles découvertes, et enfin de prendre position, grâce au *Bulletin des publications hagiographiques*, dans les controverses qui surgissent à l'improviste sur divers points d'hagiographie. Les *Analecta Bollandiana* nous ont permis de sortir de l'ordre inflexible du calendrier, qui nous est imposé par les *Acta Sanctorum*, et de mieux mettre à profit certains résultats de nos études hagiographiques, qu'il ne serait pas toujours possible d'insérer dans les volumes de la grande collection.

Plus importants au point de vue de la méthode, sont les instruments de travail créés à côté des *Analecta Bollandiana*. Il est indispensable, pour la connaissance de la tradition littéraire et la constitution des textes d'après les procédés critiques, de se rendre compte de la composition des collections hagiographiques et de

[1] *Anal. Boll*, XXX, p. V et suiv.

posséder un relevé exact des textes dispersés dans les manuscrits. De là notre série de catalogues, qui comprend ceux de la Bibliothèque Nationale de Paris (mss. grecs et latins), ceux de la Bibliothèque royale de Bruxelles et de la Bibliothèque particulière de l'Empereur d'Autriche à Vienne, ceux de toutes les bibliothèques de Rome y compris la Vaticane (mss. grecs et latins), ceux d'une série de bibliothèques moins connues dont voici les principales : Chartres, Gand, Namur, Liège, Mons, Le Mans, Milan, Wurzbourg (mss. latins), Rouen, Naples, Messine, Venise, Naples, l'Escurial et toutes les bibliothèques d'Allemagne, de Belgique, d'Angleterre, pour les mss. grecs.

Un complément nécessaire de ces dépouillements de manuscrits est la série formée par trois ouvrages spéciaux intitulés respectivement *Bibliotheca hagiographica latina, Bibliotheca hagiographica graeca*, *Bibliotheca hagiographica orientalis,* donnant le relevé complet des textes hagiographiques imprimés et de toutes les éditions de ces textes, avec les premiers et les derniers mots de chaque pièce. Par les services qu'ils rendent aux travailleurs non moins qu'à nous-mêmes, ils nous dédommagent du labeur énorme et des sacrifices qu'ils nous ont coûtés. Les *Subsidia hagiographica*, qui comprennent principalement les catalogues et les répertoires, constituent la meilleure partie de notre outillage scientifique.

Ainsi se présente l'œuvre bollandienne, intimement liée au sort de la Compagnie de Jésus. C'est une création belge ; son siège fut toujours en Belgique, soit à Anvers, soit à Bruxelles, et son recrutement exclusivement belge. Il nous a paru tout naturel, à l'occasion de notre jubilé séculaire, d'esquisser dans notre Revue le renouvellement et l'évolution scientifique du bollandisme, avec la pensée de répondre plus que jamais à la confiance de nos chefs *bene, docte, nervoseque scripta vulgando* [1], et en laissant à nos pairs le droit de nous juger et de mesurer le chemin parcouru depuis 1837.

V. O.

[1] Pie X. Lettre adressée le 10 mai 1914 au R. P. Fr. X. Wernz, Général de la Compagnie de Jésus.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

96. — * P. DE LABRIOLLE. *La Crise Montaniste.* Paris, Leroux, 1913, in-8°, XX-607 pp. Prix : 15 fr.

97. — * P. DE LABRIOLLE. *Les sources de l'histoire du Montanisme.* Textes grecs, latins, syriaques, publiés avec une introduction critique, une traduction française, des notes et des « Indices ». Fribourg (Suisse), Librairie de l'Université, 1913, in-8°, CXXXVIII-282 pp. Prix : 10 fr.

Depuis la *Geschichte des Montanismus* de Bonwetsch parue en 1881, tant de recherches nouvelles et de travaux de détail ont éclairé la question et modifié les points de vue, que le besoin d'une nouvelle monographie, fixant l'état actuel de nos connaissances, se faisait sentir dans tous les milieux où l'on s'intéresse à l'histoire des premiers siècles. M. de Labriolle l'a compris, et il faut se féliciter qu'une tâche aussi ardue soit tombée en si bonnes mains. Connaissance approfondie de l'ancienne littérature chrétienne et des travaux modernes, esprit critique pénétrant, talent d'exposition remarquable, rien ne manquait à l'auteur pour nous donner la synthèse désirée, et nous conduire, sans fatigue, à travers le dédale des menus faits et des opinions les plus diverses. L'auteur a jugé qu'il pouvait tenter de « décrire le phénomène Montaniste en distinguant avec le plus grand soin les phases successives de son évolution. » Ceux qui ont essayé de se faire une idée de cette histoire sans le secours d'un guide comme M. de L., seront émerveillés de la clarté de son exposition et de la solidité de ses déductions. M. de L. est le premier à proclamer — et la sûreté de son jugement se reconnaît ici — que son exposé historique ne saurait être définitif. Mais on peut affirmer sans témérité qu'il ne sera pas remplacé de sitôt.

Le plan adopté est aussi simple que naturel. L'auteur étudie en quatre livres le Montanisme oriental primitif, tel qu'il naquit et se développa dans son pays d'origine; les premiers contacts de la « prophétie nouvelle » avec l'Occident ; Tertullien et le Montanisme ; la survie du Montanisme en Occident et en Orient. Par manière de conclusion, M. d. L. cherche à esquisser l'importance et le rôle du Montanisme dans l'histoire de l'Église. Un essai de chronologie du Montanisme primitif achève le volume. Le souci de faciliter au lecteur l'accès des sources et d'éliminer les dissertations encombrantes ont inspiré à l'auteur l'idée très pratique du volume complémentaire, où les textes (au nombre de 229) sont transcrits au long, traduits et annotés. Ce recueil est précédé d'une introduction considérable, dont voici les divisions : Les destinées de la littérature orthodoxe ; Eusèbe de Césarée (analyse des documents relatifs au Montanisme dans le tome V de l'Histoire ecclésiastique) ; Épiphane de Salamis ; les principales sources de l'histoire du Montanisme au IIIe siècle ; les sources de l'histoire du Montanisme au IVe siècle à l'exclusion d' Eusèbe et d' Épiphane ; coup d'œil sur les sources postérieures.

Une analyse de l'œuvre de M. de L. exigerait trop de détails pour pouvoir trouver place ici. Indiquons, comme nous intéressant directement, les pages sur la valeur apologétique du martyre (p. 105), sur l'identification de l'*episcopus episcoporum* dans le traité de Tertullien *De Pudicitia* I, 6, (p. 453-55) avec Calliste plutôt qu'avec Zéphyrin ; (p. 354), sur le passage de S. Jérôme où le clergé romain est rendu responsable pour sa part de la défection de Tertullien, poussé à bout *invidia... et contumeliis clericorum romanae ecclesiae*. La lettre sur les martyrs de Lyon est l'objet d'un examen approfondi (p. 209-244). L'auteur montre fort bien que, malgré l'enthousiasme mystique dont elle déborde, il n'y a rien dans cette pièce « qui rende un son Montaniste. » Les Actes de Perpétue et Félicité ont été plus souvent encore que ceux des martyrs lyonnais dénoncés comme suspects de Montanisme (p. 339-52). Ils se composent, on le sait, de la narration de Perpétue et de celle de Saturus, cousues ensemble par un rédacteur qui les a fait précéder d'une préface. Dans ce rédacteur M. de L. n'hésite pas à reconnaître Tertullien. Les raisons qu'il fait valoir, tirées principalement du vocabulaire et du style, ne manquent pas d'un certain poids. Avouerai-je qu'elles ne me paraissent pas encore entièrement décisives, et que la distraction que l'on relève dans le *De anima*, 55, est bien un peu forte pour un auteur rappelant un de ses propres travaux. Quoi qu'il en soit, M. de L. établit que ni les visions en elles mêmes ni la mention de la bouchée de fromage ne sont des traits spécifiquement montanistes. Quant au rédacteur, il est certainement « en pleine effervescence religieuse ; il s'intéresse passionnément aux débats soulevés autour de la question montaniste ; » mais il n'appartient pas encore ouvertement à la secte. On a cru retrouver aussi des vestiges de Montanisme dans les Actes des SS. Carpus, Papylus et

Agathonice. M. de L. ne partage pas cette opinion, et il a raison. Il n'admet pas non plus l'interprétation communément reçue de cette phrase des Actes d'Acace : *Cataphrygas aspice homines religionis antiquae* etc. Au lieu de l'entendre de la secte montaniste, il y trouve une allusion à la croyance qui faisait passer les Phrygiens pour un des peuples les plus anciens de la terre (p. 490). La valeur des Actes n'est pas discutée par M. de L. On regrettera qu'il n'ait pas cru devoir le faire, et apporter de nouveaux éléments à la solution de cette question controversée. H. D.

98. — * Johann Ernst. *Der Begriff vom Martyrium bei Cyprian.* Extrait de *Historisches Jahrbuch*, t. 34 (1913), p. 328-353.

Dans son ouvrage *Die Anfänge des Heiligenkultus* (p. 62, note 4), E. Lucius avait émis l'opinion, que S. Cyprien, tout en ébauchant une distinction entre *martyres* et *confessores*, a cependant contribué le plus à effacer toute différence entre ces deux titres. Répondant à cette appréciation « sommaire et peu exacte », M. P. de Labriolle essaya de montrer (*Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, I, 53) qu'aux yeux de S. Cyprien « est confesseur... quiconque — y ayant péril à le faire — s'est avoué chrétien, fût-ce en fuyant pour se dérober à l'obligation de sacrifier... Est martyr quiconque a donné sa vie pour la foi. » Cette thèse, un peu trop absolue, a besoin de quelques correctifs, que M. de L. ajoute aussitôt : Cyprien accorde le titre de martyr aussi aux chrétiens morts en prison, et même à ceux qui ont échappé au dernier supplice par des circonstances indépendantes de leur volonté, ou après avoir subi des châtiments particulièrement cruels. D'ailleurs ces principes ne sont pas appliqués avec rigueur ; il arrive à Cyprien « de brouiller les dénominations et de dire « martyr » au lieu de « confesseur », ou au lieu de « martyr et confesseur, là où il veut faire court, ou faire plaisir. »

Ces explications n'ont pas satisfait M. J. Ernst, l'un des savants qui connaissent le mieux les œuvres de S. Cyprien. Il n'admet pas que Cyprien confonde les titres, ni qu'il pose en principe que la peine capitale subie pour la foi soit la caractéristique du martyr. Voici comment il résume à son tour la pensée de l'illustre évêque : 1) Sont martyrs par excellence, κατ' ἐξοχήν, tous les chrétiens qui, ayant confessé leur foi, ont été exécutés, ont succombé aux tortures, ou sont morts soit en prison, soit en exil. 2) Le titre de martyr revient aussi de plein droit (et non par dérogation à un principe) à ceux qui ont subi pour la foi la torture ou d'autres peines corporelles, mais y ont survécu. 3) La confession de la foi, suivie d'emprisonnement ou d'exil, mais sans tortures ou autres mauvais traitements, ne donne droit qu'au titre de confesseur. 4) Du fait que S. Cyprien emploie parfois *confessor* pour désigner un martyr de la seconde classe, on ne peut conclure qu'il brouille les dénominations. Jamais en effet un simple confesseur ne reçoit le titre de *martyr*. L'emploi contraire s'explique facile-

ment ; *confessor* marque le genre, *martyr* l'espèce ; quiconque est martyr est par le fait même confesseur.

Ces conclusions, qui s'appuient sur des documents très complets et généralement bien interprétés, nous paraissent, sinon définitives, du moins fort probables. Elles sont du reste confirmées par l'usage de presque toute l'Église au troisième siècle. J. B. POUKENS.

99. — * Paul MONCEAUX. *Saint Cyprien, évêque de Carthage (210-258).* Paris, Lecoffre (Gabalda), 1914, 1 vol. in-12, VIII-200 pp. *(Les Saints).* Prix : 2 fr.

Cet ouvrage est la réédition, soigneusement revue, des pages consacrées jadis par M. Monceaux à l'illustre martyr, dans le second volume de sa grande *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne.* Nous avons déjà eu l'occasion de dire tout le bien que nous pensons de cette savante publication *(Anal. Boll.* XXV, 349 ; XXXI, 486). Ce qui était vrai alors, l'est encore maintenant ; nous ne pouvons cependant nous empêcher de formuler une réserve. La collection « les Saints » est une collection de biographies visant à présenter les héros chrétiens de la manière la plus vivante et la plus réelle. Ce but sera-t-il atteint par la réimpression d'un chapitre de 52 pages sur la vie et le rôle de S. Cyprien, suivie d'une longue étude littéraire et technique de ses œuvres ? On peut en douter. Quant à nous, nous regrettons bien sincèrement que M. M. n'ait pas trouvé les loisirs nécessaires pour édifier, dans toutes ses parties, une biographie dont peu de savants possèdent aussi bien que lui les éléments divers.

J. B. POUKENS.

100. — * F. MARTINEZ. *L'ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles de l'Église.* Paris, Beauchesne, 1913, 1 vol. in-8°, X-208 pp. *(= Études de théologie historique publiées sous la direction des professeurs de théologie à l'Institut catholique de Paris. 6.)*

Quelles furent au juste les causes qui, au IVe siècle, donnèrent naissance au monachisme ? On a essayé en vain d'attribuer au cénobitisme chrétien une origine païenne ou juive. D'autres, avec M. Harnack, crurent que ce fut par un effet de la « mondanisation de l'Église » à cette époque que beaucoup de chrétiens, fidèles à l'idéal primitif, s'écartèrent de la communauté pour se retirer dans le désert. Ce n'est là qu'une hypothèse dépourvue de preuves. Le phénomène est probablement plus complexe qu'on ne le croit ; et plusieurs facteurs entrèrent ici en jeu. En attendant la solution définitive, l'étude de M. Martinez fournit une utile contribution, qui aidera à élucider la question. M. M. estime « que le monachisme est issu de l'Évangile, que c'est dans l'exemple et l'enseignement de Jésus-Christ et des Apôtres qu'il puise son esprit et sa force, enfin que, grâce aux ascètes des trois premiers siècles, on peut prouver que le monachisme des

siècles suivants repose sur l'enseignement de Jésus-Christ » (p. 16). Pour appuyer sa thèse, il examine, à ce point de vue spécial, les écrits canoniques du Nouveau Testament, les œuvres de l'âge apostolique, Tertullien, S. Cyprien. Clément d'Alexandrie et Origène, qui mirent la philosophie grecque au service de la pensée chrétienne, l'arrêtent plus longuement. Partout M. M. note, comme des traits propres aux ascètes, la pauvreté, la virginité, la mortification, et conclut que « le monachisme est en germe dans l'ascétisme ». Dans cette étude de sources, qui n'avait encore été faite que partiellement, réside le principal mérite du livre de M. M.

Pour une prochaine édition l'auteur ferait chose utile de revoir ses références ; au cours de l'impression, il s'y est glissé plus d'une erreur. P. 151, note 2, au lieu de P. G., XVIII, lisez... XVII. P. 155, note 2 : *Hom. 11 in Lev.* (XI, 374), lisez... (IX, 376). V. D. V.

101. — * M.-J. Lagrange, O. P. *Saint Justin.* Paris, Lecoffre (Gabalda), 1914, in-12, XII-204 pp. *(Les Saints).*

Si une Vie de saint devait nécessairement avoir la forme d'un récit, le R. P. Lagrange aurait raison de faire observer que son volume ne remplit pas toutes les conditions du genre. Nous ne connaissons guère S. Justin que par ses écrits, et ceux-ci ne ressemblent que de très loin à une autobiographie. Comme tous les monuments des premiers âges chrétiens, ils ont été soumis à une critique de la dernière rigueur. Les exégètes, les philologues, les historiens de la philosophie et ceux du dogme, les rabbins et talmudistes ont tour à tour scruté les allégations de Justin, ses informations, ses autorités, les traditions auxquelles il fait écho, les sources où il a puisé et les témoignages dont il se rempare. Sa théologie et son apologétique ont été soumises à un examen, qui, même chez les croyants, ne s'est pas toujours tempéré d'indulgence. Il est devenu impossible de les exposer sans rien dire des controverses qui se sont livrées alentour, et l'obscurité que le sujet comporte par lui-même s'est épaissie de celle que ces discussions parfois chicanières y ont ajoutée. Pour résumer, dans un aperçu rapide, cet ensemble si complexe, qui se prolonge à travers tant de questions différentes, il fallait, comme le P. L., le dominer de très haut. Malgré la fermeté de jugement que le savant auteur a su y mettre, son exposé ne se lirait pourtant pas sans un effort d'attention, n'était le souffle d'admiration généreuse qui court à travers ces pages érudites et qui en rappelle incessamment le véritable but. Il ne s'agit pas de disséquer un système ou de vérifier une réputation littéraire, mais de faire comprendre une grande âme. S. Justin, le philosophe confiant dans la droiture de la raison, le chrétien fier de sa religion, l'apologiste mort pour la foi, est le modèle de cette intrépidité de cœur et d'esprit nécessaire à ceux qui veulent servir la vérité. Il a trouvé dans le P. L., avec un fidèle interprète de sa pensée, un éloquent admirateur de sa vie et de sa noble fin. P. P.

102. — * Gustave Bardy. *Saint Athanase (296-373).* Paris, Lecoffre (Gabalda), 1914, 1 vol. in-12, XVI-210 pp. *(Les Saints).*

Retracer la carrière de S. Athanase c'est faire l'histoire des luttes contre l'arianisme, dont, pendant près d'un demi-siècle, il fut l'infatigable adversaire. Dans l'accomplissement de cette tâche, le biographe n'a que faire des Vies anciennes du saint. Elles ont vu le jour tardivement et sont sans valeur (cf. *Anal. Boll.* XXXII, 307). La véritable source où l'on doit puiser, c'est l'œuvre même d'Athanase. Ici encore il faut bien du discernement. Beaucoup de traités où le patriarche d'Alexandrie parle de lui-même, sont des apologies écrites dans le feu des persécutions. Il est tout naturel qu'on y constate certaines omissions, que les choses y soient présentées nécessairement sous un jour favorable. Bref, la critique a ici son mot à dire. M. Bardy n'a pas reculé devant ces difficultés, et le lecteur a tôt fait de s'apercevoir que l'auteur est maître de son sujet. Il connaît bien cette période, si obscure parfois, de l'histoire ecclésiastique, et il est familiarisé avec les œuvres d'Athanase. Aussi le portrait qu'il nous trace du saint est-il des plus attachants ; on sent le contact continuel avec les sources. Le biographe ne se perd pas dans les longues et arides discussions théologiques. Ce n'est pas qu'il néglige de nous faire connaître les écrits d'Athanase ; il nous en montre la genèse, les analyse et les apprécie rapidement. Mais tout cela est mêlé habilement au récit. Du reste Athanase fut avant tout homme d'action. S'il tint souvent la plume, ce ne fut point par goût de la spéculation. Le livre était pour lui une arme dont il savait se servir à propos pour la défense de la cause à laquelle il avait voué sa vie. Bien des fois il eut des loisirs forcés. Au cours des quarante-cinq ans de son épiscopat il ne dut pas moins de cinq fois quitter sa ville épiscopale. Il resta éloigné d'Alexandrie pendant dix-sept ans, six mois et vingt jours, soit qu'il vécût exilé dans les Gaules, soit qu'il errât en proscrit dans les déserts d'Égypte, souvent traqué par la police impériale. Beaucoup de ses écrits datent de ces époques. Avec l'âge on voit l'ardeur d'Athanase se calmer. M. B. s'entend à souligner certains traits de la figure du saint. Cet intrépide défenseur de l'orthodoxie savait ménager les personnes et demeurait inaltérablement fidèle à ses amis. V. d. V.

103. — * R. Cirilli. *Les prêtres danseurs de Rome. Étude sur la corporation sacerdotale des Saliens.* Préface de M. J. Toutain. Paris, P. Geuthner, 1913, in-8°, XI-187 pp.

De bons juges, notamment M. Toutain, qui s'est chargé de la présenter au public, ont décerné à la monographie de M. C. des éloges auxquels nous nous associons volontiers. Pourquoi faut-il que, sur le seul point où cette histoire d'un sacerdoce païen touche à l'hagiographie, nous soyons obligés de formuler quelques réserves ? Le lieu de réunion d'un groupe de Saliens, les *Salii Collini*, était voisin du temple de Quirinus, et les noms de *Vicus*

Mamuri, Clivus Mamuri conservés par les *Acta Susannae* et le *Liber Pontificalis* (Innocent I) sont en rapport avec cette localisation. L'auteur est donc amené à citer les Actes de Ste Susanne. Mais au lieu de consulter les manuscrits ou du moins une édition de ce texte (BHL. 7937), il a pris le passage dans Baronius, sans reconnaître l'endroit où finit la citation, et en faisant un mélange déconcertant du document et des réflexions de l'historien. Le tout est appuyé de références bibliographiques qui sont une véritable énigme pour le lecteur. On s'aperçoit que M. C. a oublié d'ouvrir les *Formae urbis antiquae* de Kiepert et Huelsen. Un coup d'œil sur les *testimonia* lui eût épargné tous ces mécomptes. H. D.

104. — * *Université Saint-Joseph, Beyrouth (Syrie). Mélanges de la Faculté Orientale*, t. VI. Beyrouth, 1913, in-8°, 528-XVI pp.; 8 planches, figures.

Parmi les articles aussi variés que savants dont les *Mélanges de la Faculté Orientale* de Beyrouth pour l'année 1913 sont remplis comme à l'ordinaire, nous sommes heureux de signaler (p. 493-528) l'étude consacrée par le P. Mar. Chaîne à un « *Sermon sur la pénitence attribué à St Cyrille d'Alexandrie* » Il n'est pas beaucoup question de la pénitence dans cette homélie. Ce que le soi-disant prédicateur en dit n'est qu'un prétexte à raconter deux histoires, dont il tient à dissimuler la véritable intention. Il s'agit dans les deux cas d'un miracle arrivé à l'occasion d'un sacrilège. Une femme manichéenne transperce le pain eucharistique, sur lequel perlent des gouttelettes de sang ; un juif donne un coup de lance dans une croix (ⲤⲦⲀⲨⲢⲞⲤ), d'où le sang jaillit à flots. Ces deux faits seraient arrivés à quelques années de distance, dans la ville d'Alexandrie, et le narrateur, qui se prétend contemporain et témoin de ces événements, se donne pour S. Cyrille d'Alexandrie en personne. Cela suffirait à dénoncer la supercherie. L'éditeur du texte, le P. C., a reconnu, au plus simple examen, que le second de ces miracles est une contrefaçon impudente de l'histoire du crucifix de Beyrouth (BHG. 787-790), qui fut produite d'abord par Pierre de Nicomédie, au second concile de Nicée en 787. (Voir à ce sujet E. von Dobschütz, *Christusbilder*, dans *Texte und Untersuchungen*, XVIII, 1899, p. 280**-83**). On peut ajouter que le premier récit présente également le caractère d'une imitation frauduleuse. Le miracle de l'hostie ensanglantée, quel qu'en soit le fond original [1], est devenu de bonne heure, en Occident comme en Orient,

[1] Il est probable que ce miracle est une forme antérieure de celui qui se retrouve dans la légende de S. Antoine le Qoraïšite (cf. *Anal. Boll.* XXXI, 412, et suiv. ; XXXII, 52). A propos de cet épisode M. l'abbé Nau a bien voulu nous signaler un passage d'Anastase le Sinaïte où est racontée une histoire à peu près semblable (*Oriens christianus*, III, 1903. p. 75-77). Ce serait donc d'Anastase que se serait inspiré, directement ou indirectement, S. Grégoire le Décapolite, qui

le thème de nombreuses légendes édifiantes. Celle que le pseudo-Cyrille a copiée, nous semble, si les avis sont libres (cf. Chaîne, 497), arrangée en vue d'inculquer aux fidèles la bonne habitude d'arriver à l'église dès le commencement de la messe. Notre plagiaire l'a transcrite telle quelle, sans prendre le soin de l'approprier à la moralité différente qu'il prétendait en tirer : transcrite, ou plutôt traduite, car tout semble indiquer qu'il opérait sur un texte grec. Dès la première ligne du discours (p. 499), un contresens saute aux yeux : ⲗⲓⲙⲏⲛ, « port », au lieu de λειμών, « prairie ». Mais cette fausse leçon peut aussi être due à une erreur du copiste copte, d'autant plus que le mot ⲗⲓⲙⲏⲛ revient deux lignes plus bas.

L'histoire du crucifix d'Alexandrie a passé dans le synaxaire copte et de là dans celui d'Éthiopie. On trouvera les deux textes en appendice chez le P. Ch. (520-26). La collection éthiopienne des Miracles de la Vierge, qui est citée (p. 496-97) d'après la notice du catalogue de Zotenberg, a été publiée par M. E. A. Wallis Budge (BHO. 655-657). L'intéressante étude du P. Ch. représente dignement l'hagiographie dans un savant recueil, où l'on regrette seulement qu'elle ne se fasse pas une plus large place. P. P.

105. — * Francesco LANZONI. *Le leggende di S. Cassiano d'Imola.* Forlì, Luigi Bordandini, in-8°, 49 pp. Extrait de « *La Romagna* » 1913.

Il faut être très au courant des procédés usités en hagiographie pour se rendre compte, à la simple lecture des textes enregistrés dans la BHL., du développement de la légende de S. Cassien. M. le chanoine Lanzoni s'est chargé de l'expliquer aux érudits de son pays dans une série d'articles, où l'on reconnaît sa maîtrise habituelle. Il divise les textes en deux groupes : Prudence et les récits qui dépendent exclusivement de lui, d'une part ; de l'autre, les textes qui dérivent à la fois de Prudence et des *Gesta sanctorum Cassiani, Ingenuini et Albuini episcoporum* (BHL. 1627). Le poème, qui est pour nous le plus ancien document, est fort bien analysé. Il n'y avait pas beaucoup de neuf à en dire, et l'auteur ne se décide pour aucune des explications proposées sur l'origine de la légende du supplice par les stylets. La Passion en prose qui s'attache au récit de Prudence est antérieure à Bède, et elle se retrouve abrégée dans les martyrologes historiques. Plus tard (avant 1282), elle fut encore, à Imola, l'objet d'un remaniement où l'on reconnaît des allusions aux luttes de l'époque.

est le modèle immédiat de la Passion de S. Antoine. Un autre récit d'Anastase sur la statue de S. Théodore profanée par les Sarrasins à Karsatas près de Damas (ibid. 64-65), peut avoir pénétré de même dans la Passion de S. Antoine en passant par la forme intermédiaire BHG. 691. Mais ici la ressemblance des deux récits est beaucoup plus lointaine et comporte peut-être une autre explication.

Les *Gesta* ont une origine curieuse. L'antique cathédrale de Sabiona (Säben) dans le Tirol, avait pour patron le martyr S. Cassien. En 994, l'évêque Albuin transporta le siège de l'évêché à Brixen, près de l'église des SS. Étienne et Ingenuinus. La nouvelle cathédrale prit le titre des SS. Cassien martyr et Ingenuinus confesseur. Dans le courant du XII[e] siècle, un hagiographe du pays raconte l'histoire des origines de l'église de Brixen. S. Cassien, de simple patron, est devenu l'apôtre de Sabiona. Arrêté par les païens, il est conduit à Imola, où il devient maître d'école et martyr, de la façon que l'on sait. Son successeur à Sabiona fut Ingenuinus. Enfin Albuinus opéra le transfert du siège, et fut canonisé quelques années plus tard (1141). Cette histoire, où le titulaire de la première cathédrale était devenu le premier évêque et le titulaire de la seconde, le second évêque, passa dans les livres liturgiques de Brixen et dans des recueils de Vies de Saints, comme ceux de fra Bartolomeo de Trente et de Pierre de Natalibus.

D'abord ignorée dans la patrie de S. Cassien, la version nouvelle finit par y arriver, et lorsque, à la suite de graves événements, la translation des reliques du martyr et la consécration en 1271 de la nouvelle cathédrale, l'évêque Sinibaldi commanda au plus célèbre hagiographe de cette époque une Vie de S. Cassien un peu mieux documentée que les précédentes, il lui fit part, sans doute, de la découverte alors récente qui permettait d'élever le martyr au rang d'évêque. Le nouveau biographe, qui n'est autre que l'auteur de la Légende Dorée, se servit de sources diverses, qu'il n'indique pas toutes. Ce sont : le poème de Prudence, la Passion BHL. 1635 e, Usuard, la Vie de S. Pierre Chrysologue, un sermon de Pierre Damien, les *Gesta* (BHL. 1627), un miracle de S. Germain (BHL. 1635 g) où S. Cassien d'Autun est confondu avec celui d'Imola ; probablement aussi la Passion BHL. 1626 etc. M. L. fait remarquer que la plupart des sources de Jacques de Voragine se trouvent transcrites, avec son œuvre à lui, dans un manuscrit du XVI[e] siècle de la bibliothèque capitulaire d'Imola, et il n'est pas éloigné de penser qu'il dérive d'un manuscrit dont l'auteur lui-même aurait fait hommage à l'évêque Sinibaldi.

Nous renverrons, pour les détails ultérieurs, au travail de M. L., que tout le monde lira avec profit. Sur un point, il me reste un doute. M. L. croit que maître Jacques a emprunté à autrui l'interprétation du nom de Cassien : *Qui a fragrancia cassie Cassianus dictus merito putatur.* Pour qui a lu les désopilantes étymologies dont la Légende Dorée est remplie, ce trait paraîtra bien original.

Une remarque pour finir. Le fait de Brixen, où de patron S. Cassien est devenu évêque, s'est reproduit ailleurs, et c'est ainsi que nous avons un S. Cassien évêque de Todi (*Act. SS.* Aug. III, 24), et un S. Cassien évêque de Bénévent (*Act. SS.* Aug. II, 723). Il serait aisé de trouver ailleurs des exemples analogues. H. D.

106. — * Josephus WEBER. *De Actis S. Acacii.* Dissertatio inauguralis quam ad summos in philosophia honores ab amplissimo philosophorum ordine Academiae Wilhelmae Argentinensis rite impetrandos scripsit. Bornensis-Lipsiae, R. Noske. 1913, in-8°, 57 pp.

Les Actes de S. Acace offrent cette particularité que la procédure, en pleine persécution de Dèce, se termine par un non-lieu, prononcé par l'empereur lui-même. La plupart des critiques ont jugé que ce dénouement n'était point banal, que, par conséquent, il n'était pas inventé ; et les uns, comme Tillemont, n'ont pas hésité à étendre à toute la pièce cette appréciation favorable; d'autres — et nous sommes d'accord avec eux — se contentent de ranger la pièce parmi les rédactions qui ont gardé quelque trace d'une source historique. Sous l'influence des idées de M. Reitzenstein, M. W. vient de proposer une nouvelle interprétation de ces Actes. Le récit serait avant tout une composition littéraire, à tendance bien marquée. Pour les chrétiens, en temps de persécution, il n'y avait en général d'autre alternative que de fuir, ou de confesser le Christ, ce qui entraînait l'arrêt de mort. Les Actes d'Acace sont destinés à leur enseigner une autre attitude, moins franche, moins correcte au fond et moins périlleuse. Ils pourront répondre, sans renier le Christ, mais sans le confesser, de façon à dépister le juge, et à lui donner à entendre qu'ils appartiennent à la religion des juifs, laquelle était tolérée. Acace serait le modèle de ces chrétiens rusés qui arrivent à sauver leur corps en même temps que leur âme, et les discours qu'on lui prête embarrassent le juge à tel point que, n'osant trancher le cas, il envoie le dossier à l'empereur, qui prononce l'élargissement du prisonnier.

Il est bien superflu de dire que la littérature des premiers siècles ne contient aucun vestige d'une pareille tentative, et que l'état d'âme qu'elle suppose est tout ce qu'il y a de plus opposé aux dispositions des chrétiens de l'église primitive. De plus, à la simple lecture des Actes d'Acace, on tombe sur une foule de traits incompatibles avec l'interprétation de M. W. Ainsi, par exemple, Acace cite un texte de S. Matthieu (10, 33), *qui me negaverit coram hominibus* etc , et le juge ne s'y trompe pas. Il demande à l'accusé le nom du fils de Dieu. *Respondit Acacius : Iesus Christus vocatur.* Mais M. W. déclare aussitôt que c'est là une interpolation, ou un développement du rédacteur, et il en débarrasse le texte, ce qu'il fait d'ailleurs consciencieusement chaque fois qu'un passage dérange sa théorie (au ch. III il biffe cinq lignes). Les Actes renferment plus d'une phrase peu intelligible, que les manuscrits ne permettent guère de retoucher. Il y a celle-ci, qui a beaucoup tourmenté les éditeurs, et dans laquelle il n'y a vraiment qu'à planter la croix. Marcianus demande des noms. Réponse : *Si proprium nomen meum exploras, Acacius dicor ; at si cordi tibi nomina sunt, vocor Agathangelus et Piso Traianorum episcopus et Menander presbyter.* M. W. croit s'en tirer en mettant entre crochets les mots de *Traianorum episcopus*, et *presbyter*, sous prétexte qu'ils auraient suffi à révéler

la religion d'Acace, et cela donne le sens suivant : « Si vous me demandez mon vrai nom, je m'appelle Acace; et si vous tenez à avoir d'autres noms, je m'appelle Agathange, Pison, Ménandre ». C'est sur ce dernier trait que le juge lève la séance tout déconcerté. On le serait à moins.

Nous n'insisterons pas sur les dangers d'une exégèse qui conduit à de pareils résultats, et nous continuerons à lire les Actes d'Acace, comme on lit beaucoup de pièces du même genre, où, sans subtilité aucune, le rédacteur a mis dans la bouche du juge et de l'accusé un dialogue de caractère apologétique, en prenant ses développements dans les traités qui avaient cours ou dans ses souvenirs. Je ne dirai pas grand' chose des textes publiés par M. W. Les Actes latins ont été collationnés sur un manuscrit de Karlsruhe Aug. XXXII, du IX[e] siècle, le 9290 de Bruxelles du XIII[e] siècle, le manuscrit de Paris Nouv. Acq. 2179. A propos de ce dernier, M. W. se montre peu familiarisé avec l'écriture visigothique. C'est ainsi qu'il transcrit le *t*, dont on connaît la forme particulière, comme *ct*, par exemple, *pactientiam*. M. W. n'a d'ailleurs pas épuisé la série des manuscrits connus, et les incertitudes de la tradition semblent exiger qu'on ne néglige aucun témoin. Ce qui est plus grave, c'est que le texte est établi d'après les principes d'interprétation développés dans la dissertation. Aux Actes latins est jointe la Passion grecque abrégée et malheureusement peu importante, déjà publiée par Latyšev (voir *Anal.Boll.* XXXI, 324),et un synaxaire dont on ne peut guère tirer parti. H. D.

107. — * Émile GRAPIN. *Eusèbe. Histoire ecclésiastique.* Livres IX-X. *Sur les martyrs de Palestine.* Texte grec et traduction française avec un index général des deux ouvrages. Paris, Picard, in-12, 1913. LXXXVI-542 pp. (= *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme* publiés sous la direction de Hippolyte HEMMER et Paul LEJAY.)

Le troisième volume de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe a suivi de près les deux premiers *(Anal. Boll.* XXXI, 335) et vient heureusement achever l'ouvrage de M. Grapin. Désormais on pourra se procurer à prix modéré un excellent texte de l'œuvre capitale d'Eusèbe en même temps qu'une bonne traduction. Les livres IX et X, suivis du traité sur les martyrs de Palestine, forment le contenu de ce volume. Comme dans l'édition de Schwartz, dont M.Gr. reproduit d'ailleurs le texte, la recension longue des martyrs de Palestine, dans la mesure où elle nous a été conservée, court au bas des pages parallèlement à la recension brève. A ce dernier volume ont été réservés également l'introduction et l'index final. Dans celle-là, M. Gr. fait connaître les idées de Schwartz sur l'édition du texte et il fait suivre cet exposé de quelques réflexions personnelles. On y trouve aussi des considérations sur la tradition historiographique d'Eusèbe, sur les différentes éditions et sur les traductions. Ce qui est dit de la traduction de Cousin, datée de 1675 et

la seule qui ait paru en français jusqu'ici, ne fera qu'apprécier davantage le service que M. Gr. vient de rendre au public. Dans la table alphabétique, très abondante, les noms propres de personnes et de lieux sont mêlés à une sorte d'*index realis*. Contrairement à ce qui a été fait pour plusieurs autres volumes de la collection, on a renoncé ici à un index lexicographique.

V. D. V.

108. — * Heinrich SCHRÖRS. *Konstantins des Grossen Kreuzerscheinung. Eine Kritische Untersuchung.* Bonn, Peter Hanstein, 1913, 1 vol. in-8°, VI-70 pp.

109. — Pio FRANCHI DE' CAVALIERI. *Il labaro descritto da Eusebio,* dans *Studi Romani,* t. I (1913), p. 161-88.

110. — *Roma e l'Oriente,* anno III (1913), num. 31, 35-36

111. — * Giovanni BIASIOTTI. *La battaglia di Costantino a Saxa Rubra 28 ottobre 312.* Roma, Guggiani, 1912, in-8, 10 pp.

Les membres du séminaire de théologie de l'université de Bonn ont pris comme sujet de leurs travaux durant le semestre d'été 1913 l'apparition de la croix à Constantin. M. Schrörs, leur professeur, a condensé dans le présent ouvrage le résultat de ces études. Toute la difficulté du problème à résoudre réside dans les témoignages contradictoires qui nous sont venus d'auteurs contemporains. Lactance, écrivain très rapproché de l'événement et bien placé pour être sûrement renseigné, ne dit mot de la vision merveilleuse. A la suite d'un songe qu'il a eu peu avant la bataille du pont Milvius, Constantin fait inscrire le monogramme du Christ sur le bouclier de ses soldats. Dans la harangue officielle adressée au vainqueur quelques mois plus tard, il y a aussi une allusion en termes généraux à la protection spéciale dont Constantin a été l'objet de la part de la Divinité ; de même, sur l'inscription de l'arc de triomphe élevé peu après. D'Eusèbe, et ici la question se complique, nous avons un double témoignage : le plus ancien, celui de l'Histoire ecclésiastique, concorde avec le récit de Lactance ; la Vie de Constantin, postérieure de plusieurs années, entre dans de plus longs détails. Ce que rapporte l'évêque de Césarée, il le tient de l'empereur lui-même, qui lui en a fait confidence. Dans ce récit, il est question pour la première fois de l'apparition de la croix. Ce dernier témoignage, qui, pour M. S., est le plus important, est analysé minutieusement. Entre la vision de Constantin et la bataille du pont Milvius un intervalle de temps assez considérable a pu s'écouler ; plus qu'il n'en fallait pour confectionner le Labarum et consulter les chrétiens. Constantin ne fit part de la vision qu'à quelques amis ; de là l'imprécision des relations plus anciennes. Pour statuer sur la réalité de cette apparition nous n'avons, somme toute, que l'attestation de Constantin. Ce témoignage doit-il être accepté sans plus ? M. S. fait valoir des raisons plausibles pour nous conseiller la réserve. Si la bonne foi de l'empereur ne peut être

suspectée, il importe de ne pas oublier que, plus d'une fois, au cours de sa carrière, Constantin s'est cru inspiré directement par la Divinité, et dans des circonstances qui doivent nous mettre en défiance.

Dans l'étude pénétrante et érudite que, M. Pio Franchi De' Cavalieri consacre à la description du Labarum par Eusèbe, le savant philologue traite lui aussi des témoignages de Lactance et d'Eusèbe. Au lieu de s'attacher, comme le fait M. Schrörs, à infirmer le témoignage de Lactance, il s'efforce plutôt de concilier les récits des deux historiens. La vision de Constantin et la confection du Labarum se placent probablement longtemps avant la bataille du Pont Milvius. Lorsque, à la veille de l'engagement décisif, Constantin fit tracer sur le bouclier de ses soldats le monogramme du Christ, l'opinion générale attribua cet ordre à un songe mystérieux, indépendant, du reste, de la fameuse vision. Pour défendre cette position, M. P. F. fait valoir des raisons très fortes, qui donnent à sa solution, à tout le moins, un haut degré de vraisemblance.

Les fêtes du XVI[e] centenaire de l'édit de Milan ont donné naissance à bien d'autres travaux. C'est ainsi que la revue des Basiliens de Grottaferrata, *Roma e l'Oriente*, a consacré deux numéros entiers à Constantin. Nous ne ferons que rappeler brièvement les articles qui rentrent plus directement dans le cadre de nos études. M. P. Schaskolsky (p. 12-25) s'occupe de la légende de Constantin et du pape S. Silvestre. Cette étude n'est que le prélude, semble-t-il, d'un ouvrage qui examinera à fond les origines de cette légende. Un autre article (p.26-55) traite de l'Invention de la croix. Le texte grec (= BHG. 400) y est comparé au texte latin (= BHL. 4169), tiré du codex Sessorianus 5 *(Catal. Lat. Rom.* 100[56]). Il y a lieu aussi de signaler l'édition de deux pièces grecques assez considérables (pp. 41-48, 309-326, 332-67) : la première est une Vie de Constantin le Grand d'après le Vatic. 822. Le texte en a été préparé par un scrittore de la Vaticane, le Papas Nicola Franco. La seconde pièce est une Vie de S. Silvestre (= BHG. 1633) ; elle n'était connue jusqu'ici que par la traduction latine de Lipomano et par une métaphrase en grec vulgaire. Les éditeurs se sont servis du Vatic. 816 (a.1371) et du Vatic. 1190 (a.1542). D'après une note de Nicodème Hagiorite (Συναξαριστής, II, 9) la Vie aurait pour auteur Zonaras.

Signalons aussi la courte brochure de Mgr Giovanni Biasiotti sur la bataille du pont Milvius. L'auteur paraît bien informé et il a illustré de gravures intéressantes le récit qu'il nous fait de la victoire de Constantin.

V. D. V.

112. — * W. K. LOWTHER CLARKE. *St Basil the Great. A study in Monasticism*. Cambridge, University Press, 1913, 1 vol. in-8°, XII-176 pp.

Malgré l'influence considérable exercée par S. Basile sur l'organisation et le développement de la vie monastique, on n'avait guère jusqu'ici retra-

cé, de ce point de vue spécial, la carrière du grand évêque de Césarée. Le sujet a tenté M. Lowther Clarke, qui s'est acquitté de sa tâche avec une sympathie non dissimulée pour le saint et pour son œuvre. Afin de mieux saisir le rôle joué par Basile dans ce domaine particulier, il importait d'esquisser ce qu'était le monachisme avant cette époque. De 357 à 358, dix ans après la mort de Pacôme, nous voyons Basile visiter dans le détail les institutions cénobitiques de l'Égypte ; de là il passe en Palestine,en Célésyrie et en Mésopotamie. A peine rentré près des siens, il se retire dans la solitude. Les impressions recueillies au cours de ces longs voyages ont sans doute exercé leur influence sur Basile ; mais il était trop avisé pour vouloir introduire en bloc dans sa patrie et imiter servilement ce qu'il venait de voir. Une façon de vivre appropriée à de rudes Égyptiens peu instruits ne convenait pas à tous les tempéraments ni à toutes les situations. Basile était homme à le comprendre ; aussi sa conception de la vie monastique fut-elle personnelle par bien des côtés. C'est à étudier les écrits ascétiques ou, si l'on veut, les conseils de direction laissés par le saint, qu'est consacrée la partie la plus importante et la plus originale du livre de M.L.C. Il y examine les prescriptions édictées par Basile dans sa grande et dans sa petite règle ; il en dégage les principes et les expose avec ordre et clarté. La prière, le travail, une ascèse modérée forment le fond de la vie monastique. Basile semble avoir eu l'intuition des grandes institutions postérieures en rattachant à ses monastères, dans une certaine mesure, l'enseignement de la jeunesse et la pratique des œuvres hospitalières. Ce qui est insinué, p. 119, au sujet de la confession appelle des réserves.

Les derniers chapitres nous montrent combien forte fut l'action exercée par Basile sur le développement ultérieur de la vie monastique en Orient et en Occident. A Constantinople, S. Théodore Studite s'inspire surtout des idées basiliennes dans la réorganisation de son monastère, d'où elles rayonneront plus tard sur les couvents de l'Athos et, par l'intermédiaire de l'abbé Théodose de Kiev, sur tous ceux de la Russie. La règle de S. Benoît est tributaire elle aussi des principes de S. Basile, qui peut être regardé comme un des précurseurs du patriarche d'Occident.

Pour la première et la dernière partie, M. L. C. s'est borné surtout à l'analyse de quelques ouvrages de choix, sans avoir épuisé la liste de ceux qui ont une importance spéciale. L'auteur parle (p. 134) de l'abbé de Saccoudion, oncle de S. Théodore Studite. C'est de S. Platon qu'il s'agit ; un lapsus calami l'a fait à deux reprises appeler Paul. M. L. C. dit aussi que l'oncle et le neveu gouvernèrent pendant quelque temps de concert les monastères de Stoudios et de Saccoudion. Il paraît plus probable que S. Platon, au moins depuis l'établissement des Studites à Constantinople, se retira complètement du supériorat et laissa tout le soin de l'administration à S. Théodore.

V. D. V.

113. — * E. A. Wallis Budge. *Coptic apocrypha in the dialect of Upper Egypt.* Londres, British Museum, 1913, 1 vol. in-8°, LXXVI-404 pp. 58 fac-similés.

Peu d'orientalistes auront donné autant d'éditions princeps et d'aussi somptueuses que M. E A. Wallis Budge. Ses œuvres complètes, destinées sans doute à s'accroître encore, forment dès aujourd'hui une collection unique en son genre pour l'étendue, la magnificence de l'impression, la diversité des sujets et des langues, souvent aussi pour l'intérêt du texte, sinon par l'importance du commentaire. Si elle ne prouvait tout d'abord le savoir et la persévérance laborieuse de son auteur, elle pourrait servir à montrer aussi que le mérite n'est pas toujours condamné à lutter contre des circonstances ingrates. Premier occupant universel d'une réserve incomparable et sans cesse accrue de documents inédits, M. W. B. a joui du privilège d'y puiser à pleines mains, pour des éditeurs et des mécènes qui semblent ressuscités des contes de fées. Il faut ajouter du reste que, tout en maintenant fort habilement et en mettant à profit cette situation avantageuse, il en a pourtant usé avec un certain détachement. Dans tous les sujets dont il a pris possession, avec un faste si vainqueur, il a voulu, dirait-on, laisser quelque chose à faire à scs successeurs moins bien partagés. Des savants distingués n'ont pas dédaigné de recueillir les paralipomènes de M. B. Le présent volume aussi pourra leur fournir une ample moisson d'observations complémentaires.

Les textes qui s'y trouvent publiés et traduits sont empruntés aux manuscrits British Museum Orient. 6804, 7026 et 7024. Ces manuscrits, entrés à la bibliothèque du Musée britannique depuis la publication du récent catalogue de M. Crum, sont décrits dans l'introduction. Le reste de celle-ci est rempli principalement par le résumé des documents compris dans l'édition. Les notes sont assez rares et le superflu y remplace çà et là le nécessaire. Des lecteurs auxquels on cite de l'ancien égyptien ou qu'on laisse marcher seuls, vingt ou trente pages durant, à travers un texte énigmatique, ont-ils besoin, par exemple, qu'on leur présente (p. 297 note 5, p. 298, notes 3 et 4) S. Pakhôme, S. Basile et S. Grégoire de Nazianze ? Pour nous en tenir nous-même à l'essentiel, nous indiquerons ici sommairement les pièces que M. B. a fait connaître. 1. *Le livre de la Résurrection du Christ par l'apôtre S. Barthélemy* (p. 1-48 ; traduction, p. 179-230). C'est le même apocryphe dont des fragments avaient été publiés en 1835 par Dulaurier, sous le titre de *Révélations de S. Barthélemy*, plus récemment, par M. C. Schmidt (*Ein koptisches Fragment einer Moses-Adam-Apokalypse*, dans *Sitzungsberichte der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1891, p. 1045-49), et par M Lacau (*Fragments d'apocryphes coptes* : *Apocalypse de Barthélemy*, dans *Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire*, t. IX, 39-77). Ces fragments appartiennent, dit-on, à deux rédactions différentes. Le texte de M. B. en représente

une troisième, dont on aperçoit assez bien l'ensemble, malgré de nombreuses et parfois importantes lacunes. Pour mieux assurer la valeur documentaire de l'édition, les administrateurs du Musée Britannique ont décidé qu'un fac-similé complet du manuscrit y serait joint au texte imprimé (pl. I-XLVIII). Un tel secours est toujours bienvenu, même de ceux qui n'ont aucune arrière-pensée sur l'exactitude des typographes.

M. B. appelle son texte une version du grec (p. XVII), en ajoutant que l'original en est inconnu. On y découvre pourtant une certaine analogie avec la première partie des *Questions de S. Barthélemy* (BHG. 228). Comme M. Lacau l'a rappelé (t. c. 42, note), le célèbre monastère d'Anba Šnoudi, en Haute Égypte, se flattait de posséder le corps de S. Barthélemy. La légende de l'apôtre devait y être cultivée avec prédilection. Il n'est pas impossible que notre apocryphe y ait été non pas traduit, mais composé en copte d'après un modèle grec, les *Questions de S. Barthélemy* ou quelque autre. On remarquera qu'en plusieurs passages il développe, en l'exagérant, le thème apocalyptique indiqué dans la rédaction copte du *Trépas de S. Joseph le Charpentier*. — P. 10 : ⲥⲁⲗⲱⲙⲏ ⲧⲣⲉϥⲣⲓⲣⲁⲍⲉ (*sic* ; lire : ⲧⲣⲉϥⲡⲓⲣⲁⲍⲉ ; cf. Lacau, p. 48 : ⲧⲣⲉϥⲡⲓⲣⲁⲍⲁ). « Salome the temptress » (Budge, p. 187 ; cf. Lacau, p. 69 : « Salomé qui le tenta »). Ces mots sont une évidente allusion à la sage-femme Salomé des apocryphes de l'Enfance (*pseudo-Matthieu*, XIII, 3-5 ; cf. *Évangile arabe de l'Enfance*, III, etc.).

II. Version saïdique de la *Dormitio Iohannis*. L'incipit correspond à BHG. 912 ; le desinit à BHG. 913. (p. 52-58 ; trad. p. 233-40).

III. *Les mystères de l'apôtre vierge saint Jean* (p. 59-74 ; trad. p. 241-57). Cette apocalypse, qui n'a rien de commun avec l'apocalypse canonique, ni avec le cadre ordinaire des *Acta Iohannis*, n'a rien non plus de très égyptien. Après la résurrection du Sauveur, les apôtres sont transportés miraculeusement par un nuage au mont des Oliviers. De là, Jean est enlevé au ciel sur les ailes d'un chérubin. Son guide lui montre ou lui décrit le Paradis terrestre, Adam après et avant sa chute, l'ordre du monde et les puissances mystérieuses qui gouvernent les grands phénomènes de l'univers. Au nombre de ces puissances, l'archange S. Michel tient l'emploi le plus occupé. C'est lui notamment qui préside à la rosée et aux pluies qui fécondent la terre. M. B. s'est ici souvenu fort à propos d'un panégyrique copte de S. Michel, qu'il a lui-même publié (BHO. 765) et dans lequel il est dit que, le 12 du mois de paoni, S. Michel et les anges adressent leurs prières à Dieu « pour les eaux du fleuve d'Égypte, pour la rosée et pour la pluie » (p. 243, note 2). Cette allusion reflète évidemment notre apocryphe, mais il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que celui-ci s'inspire d'une croyance populaire égyptienne. C'est plutôt l'inverse qui doit être vrai. Au temps de Vansleb, les coptes croyaient — et peut-être le croient-ils encore

aujourd'hui — que la crue du Nil est due à une goutte de rosée qui tombe du ciel durant la nuit du 12 paoni, appelée pour cette raison « la nuit de la goutte », ليلة النقطة. Durant cette même nuit, l'archange Michel vient agiter l'eau du fleuve et en gonfler les flots (cf. V. Bolotov, Михайловъ день, dans Христіанское Чтеніе, 1892, p. 625, note 63). A la bonne heure ! voilà qui est égyptien. Mais notre apocryphe parle bel et bien d'une vraie pluie, qui abreuve le sol et grossit les rivières. On touche ici la preuve qu'il n'est pas né en Égypte et que, pour s'y propager, il a dû se mettre d'accord non pas avec le bon sens copte qui n'est pas difficile, mais avec la météorologie de la vallée du Nil. Quant à le rendre intelligible, on n'y a pas songé. C'est le droit d'une apocalypse d'être obscure, mais la présente l'est, par moments, un peu plus qu'il n'est permis. Autre raison de supposer qu'un traducteur y a mis la main.

IV. *Vie de P. Pesenthios évêque et anachorète, par le prêtre Jean son disciple* (p. 74-127 ; trad., p. 258-334). Rédaction saïdique de la pièce déjà connue en bohaïrique (BHO. 922). Les deux recensions sont séparées par d'assez notables variantes, qui mériteraient une étude approfondie. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons de trouver cette pièce hagiographique dans un recueil d'apocryphes. Mais que diront ceux qui tiennent à la propriété des termes ?

V. *Panégyrique de S. Jean-Baptiste par S. Jean Chrysostome* (p. 128-45 ; trad. p. 335-51). Le titre spécifie que cette homélie est une exégèse de Matth. XI, 7. Il énumère avec assurance les nom, surnom et qualité de l'auteur ; et qui ne lirait que la note 1 de la p. 350 serait induit à penser que M. B. s'en est d'abord laissé imposer par cet aplomb. Simple manière de parler, évidemment (cf. p. LV) ! « Jean Chrysostome » cite parmi les Pères qui ont vécu avant son époque les évêques Théophile et Cyrille (pp. 129, 335). On ne saurait mieux choisir. Le morceau capital du discours est une révélation eschatologique où l'on voit S. Jean-Baptiste investi de la mission de transporter les fidèles, dans une nacelle d'or, au delà du fleuve de feu, que les âmes ont à franchir pour arriver au ciel. Le panégyriste dit l'avoir trouvée « dans les anciens manuscrits que les apôtres ont écrits et déposés dans la bibliothèque de la sainte cité de Jérusalem » (pp. 137, 343) Ici, il faut décidément placer un mot de protestation ; car M. B. paraît bien croire que « Chrysostome » fait réellement une citation (p. 350, note 1 ; cf. pp. LV et LXX). Comment réussit-il à ne pas voir que « Chrysostome » invente impudemment ?

VI. L'instruction ou plutôt le « directoire », ΚΑΘΗΓΗΣΙΣ, de saint Pakhôme est une exhortation ascétique adressée par le saint à ses moines. A peine y rencontre-t-on un trait autobiographique (pp. 172-73 ; 379-80). Elle devra cependant attirer l'attention des futurs historiens de S. Pakhôme.

Enfin, pour être complet, mentionnons que M. B. a imprimé (p. 49-50 ; trad. p. 231-32) le synaxaire éthiopien de S. Barthélemy (pourquoi pas

plutôt l'original arabe ?), et que l'introduction se termine par une note sur la mythologie égyptienne dans la littérature copte chrétienne (p. LXI-LXII). L'ambition première et principale de M. B. c'est, nous l'avons dit, de livrer au public le plus possible de documents rares et inédits. Une fois de plus il l'aura brillamment réalisée. Il a reconquis une nouvelle étendue sur le désert. Ceux qui achèveront de la défricher se souviendront de lui avec reconnaissance. P. P.

114. — * A. LEGRIS. *Les premiers martyrs du Vexin. Saints Nicaise, Quirin, Scuvicule, Pience (11 octobre).* Évreux, Imprimerie de l'Eure, 1913, in-8°, 58 pp.

Le bollandiste De Bye a traité longuement (*Acta SS.* Oct. V) de S. Nicaise et de ses compagnons. Estimant que la Passion de ces martyrs n'avait de valeur historique d'aucune sorte, il ne la publia point. Ce n'est que plus tard que la pièce fut éditée (*Anal. Boll.* I, 628 seq). La question des martyrs du Vexin est aujourd'hui reprise dans son ensemble par M. le chanoine Legris. Il examine tout d'abord les sources qui mentionnent les saints — la plus ancienne est le martyrologe d'Usuard — et nous fait assister aux différentes pérégrinations des corps saints à l'époque de l'invasion des Normands. De là il passe à l'examen de la Passion, qui semble être un décalque de celle de S. Denis (BHL. 2175) et fut composée au XI[e] siècle à Rouen par un moine de l'abbaye de Saint-Ouen. Nicaise y apparaît pour la première fois comme évêque. Grâce à la diffusion dont jouit la Passion, on en vint petit à petit à admettre que le martyr avait réellement occupé le siége épiscopal de Rouen, tandis que chez Usuard il n'est que simple prêtre.

Parlant de l'épisode du dragon qui répand l'effroi dans la vallée de Vaux, M. L. se demande (p. 20) si on ne retrouve pas « dans cette manière de se représenter l'action funeste du démon sur la nature, quelque ressouvenir des croyances scandinaves.» Il y a ici une réminiscence du trait fort répandu de la jeune fille et du dragon qu'on rencontre dans la légende de S. Georges (BHL. 3386) et ailleurs.

Le dernier paragraphe étudie le rayonnement du culte du saint et de ses compagnons dans plusieurs diocèses de France, principalement en Normandie, et dans celui de Liége ; on le retrouve jusqu'à Dublin et en Italie.

Deux appendices renferment l'office de S. Nicaise en usage à l'abbaye de Saint-Ouen et celui usité au Bec et à Notre-Dame de Bonne Nouvelle.

V. D. V.

115. — * J. B. MESNEL. *Saint Taurin premier évêque d'Évreux.* Évreux, Hérissey, 1914, in-8°, XIX-226 pp. (= *Les Saints du diocèse d'Évreux.* Fascicule 1[er]).

Depuis plusieurs années M. M. publie des monographies sur les saints

ébroïciens ; il a conçu le projet de les réunir en une collection sous ce titre *Les Saints du diocèse d'Évreux ;* elle comprendra six volumes consacrés S. Taurin premier évêque d'Évreux, à S.Gaud, aux SS.Laudulfe et Éterne, à S. Aquilin, aux SS. Mauxe et Vénérand, à S. Leufroy. Le second de ces fascicules a déjà paru,en 1912 ; le quatrième concernant S.Aquilin sera une nouvelle édition revue et complétée d'un volume publié en 1909 (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 55-56).

Il a fallu un réel courage à l'auteur pour aborder l'étude de la Vie de S. Taurin et de son culte malgré la complexité des problèmes à résoudre, et, faut-il l'ajouter ? malgré l'exiguïté des résultats qu'on pouvait attendre d'un pareil effort. Au sujet de S. Taurin, nous ne savons rien de précis hormis son nom et sa qualité d'évêque. Aussi ne pouvait-il être question d'écrire la Vie du saint ; il fallait se borner à montrer le peu de confiance que mérite son premier biographe. Quant à l'histoire des reliques de S. Taurin, assez incertaine au début, elle devient incohérente dès le XIIe siècle. Félicitons M. M. de ne pas s'être laissé décourager par l'état si peu satisfaisant de notre documentation.

La Vie de S. Taurin est l'œuvre d'un faussaire, probablement d'un moine d'Évreux, qui vivait au IXe siècle Voulant donner du crédit à son récit, il se pose pour un disciple du saint évêque du nom de Déodat. Si on l'en croit, S. Taurin appartenait à cette phalange d'apôtres que Denys l'aréopagite s'associa pour remplir en Gaule la mission que lui avait confiée le pape S. Clément. Deux recensions de l'opuscule de Déodat nous sont parvenues (BHL. 7990-7991), dont les plus anciens manuscrits datent du Xe et du XIe siècles. L'invention des reliques de S. Taurin qui eut lieu vers l'année 600 et une série de miracles opérés au IXe siècle sont rapportés dans un ouvrage distinct dont il existe aussi plusieurs rédactions (BHL. 7992-7994).

D'accord avec les meilleurs critiques depuis le XVIIIe siècle, M.M. n'accorde aucune confiance à la Vie écrite par Déodat ; cet écrivain s'est inspiré des Actes apocryphes des apôtres attribués à Abdias. C'est là une constatation fort intéressante, et dont l'étude de l'ensemble des Passions des missionnaires qu'on dit avoir été envoyés en Gaule par S. Pierre ou par S. Clément, permettrait de trouver d'autres exemples.

Après avoir apprécié la valeur de l'œuvre de Déodat, M.M. expose dans quelles circonstances son ouvrage fut remanié. Le texte original est conservé dans un manuscrit du Xe siècle (Paris, ms. latin 989). Lorsque, au XIe siècle, l'abbaye d'Évreux étant devenue dépendante de celle de Fécamp, les reliques de S. Taurin y furent transférées, un moine remania la Vie écrite par Déodat et composa pour la fête du saint un nouvel office liturgique. Fécamp devint dès lors un centre de diffusion du culte de S. Taurin.

Quant au récit de l'invention des reliques, le texte primitif en est conservé dans le même manuscrit de Paris. Un moine de Cluny, au XIIe siècle, inséra dans le récit des miracles l'histoire de la translation du corps de S. Taurin à Lezoux (Puy de Dôme), avec l'intention peu dissimulée d'accréditer les prétentions des moines de Gigny sur les restes du saint évêque.

C'est un mérite incontestable de M. M. d'avoir trouvé un système qui précise les rapports existant entre ces différentes recensions et fournit une explication très plausible des altérations successives du texte original. L'intérêt de cette découverte nous fait regretter d'autant plus que l'auteur n'ait pas cru devoir nous fournir une preuve complète. M. M. a utilisé beaucoup de manuscrits, il n'a reproduit que le plus ancien d'après une copie faite par M. Omont. Que n'a-t-il établi le texte en se servant de tous les manuscrits et en indiquant leurs variantes ?

L'histoire des reliques de S. Taurin est, elle aussi, fort compliquée ; on se trouve en présence de deux traditions relativement anciennes et nettement contradictoires. On a cru dès le XIIe siècle posséder à Gigny le corps du saint ; la précieuse dépouille aurait, lors des invasions normandes, été transportée d'Évreux à Lisieux et bientôt après à Gigny. A Évreux cependant, on prétendait encore au XIe siècle posséder le corps du saint évêque. Peu après 1035, date à laquelle l'abbaye d'Évreux tomba sous la dépendance de Fécamp, ce précieux trésor y aurait été transféré. Une portion des reliques — selon M. M. — serait cependant demeurée à Évreux. M. M. rejette la tradition de Gigny et admet celle de Fécamp. Il se peut qu'il ait raison, mais dans l'ignorance où nous sommes du sort des reliques, après la destruction du monastère d'Évreux, il nous semble difficile, sinon impossible de se prononcer avec certitude. Au reste, si l'on admet, comme M. M. et beaucoup d'autres historiens, que le récit de l'invention des reliques (BHL. 7992-7994) est l'œuvre de Déodat, on sera moins rassuré sur la certitude du fait ; l'attestation d'un faussaire est une pauvre garantie.

L'étude des offices liturgiques de S. Taurin occupe une place importante dans le volume. Le plus ancien, qui se trouve dans un manuscrit du Xe siècle, a été composé d'après M. M. (p. 193) au VIIe siècle. Nous laissons aux spécialistes le soin de déterminer s'il peut prétendre à une aussi haute antiquité.

H. Moretus.

116. — * Godefroid Kurth. *Étude critique sur la Vie de sainte Geneviève*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XIV (1913), p. 5-80.

Rendant compte d'une édition nouvelle de la *Vita S. Genovefae*, celle de Künstle (*Anal. Boll.* XXIX, 484), notre collaborateur, le P. H. Moretus, émit l'opinion qu'un examen plus approfondi de toute la question s'imposait, si l'on voulait déterminer avec certitude la valeur respective des trois recensions A, B et C (BHL. 3335, 3334 et 3336), qui se disputaient le

premier rang. Ce travail vient d'être fait de main de maître par un auteur qui jouit d'une autorité incontestable en matière d'histoire mérovingienne. Il a abouti à des conclusions neuves, fort importantes et, à notre avis, des mieux fondées. Donnons-en une idée sommaire au lecteur.

L'on se rappelle sans doute avec quelle ardeur M. Bruno Krusch a toujours combattu l'authenticité de la *Vita* (v. *Neues Archiv*, XVIII, 9-50; XIX, 444-59; *Script. rer. Merov.* III, 204-15; cf. *Anal. Boll.* XII, 470; XIV, 334; XVI, 87). Sa redoutable critique ne découvrit pas moins de vingt-quatre ou vingt-cinq impossibilités, invraisemblances et falsifications dans ce malheureux texte, que l'on croyait, jusque là, un des documents les plus vénérables et les plus authentiques de l'époque mérovingienne. Mgr Duchesne, il est vrai, lui démontra bientôt que la plupart de ses arguments étaient d'une étrange faiblesse (v. *Bibliothèque de l'École des chartes* LIV, 209-24; *Bulletin critique*, 2ᵉ sér., III, 473-76). M. Krusch ne se tint pas pour battu et non sans raison; sur le terrain de la critique externe sa position restait très forte. La famille de mss. A, en effet, qui, de l'avis de M. Kr., se rapproche le plus de l'original, semblait avoir utilisé la *Passio Dionysii*. Elle ne pouvait donc être antérieure au VIIIᵉ siècle; en conséquence l'auteur de la *Vita* qui prétend avoir écrit en 520 est un faussaire. Admettant ce raisonnement, ses adversaires devaient, pour sauver l'authenticité du document, prouver que ce passage était interpolé, ou ce qui revient au même, établir que la famille B, qui ne le contient pas, offrait la rédaction primitive. M. Kohler, qui avait jadis pris ce texte comme base de son édition (*Bibliothèque de l'École des hautes études*, 48), s'y essaya (*Revue historique*, LXVII, 282-320) et, grâce à l'importance exagérée accordée par M. Kr. à la famille A, il obtint un succès apparent. Sans grande difficulté, il put démontrer que le texte B l'emportait en un certain nombre d'endroits sur l'autre. (cf. *Anal. Boll.* XVII, 368). La conclusion cependant dépassait les prémisses, M. Kurth le prouve sans peine. D'abord, l'un des principaux arguments en faveur de A, celui qui est tiré de la langue, n'avait pu être sérieusement réfuté; ensuite on peut montrer avec beaucoup de vraisemblance que le copiste de B abrège son modèle; enfin les bonnes leçons de M. Kohler ne sont pas aussi nombreuses qu'il le pense et prouvent tout simplement qu'en établissant son texte, M. Kr. n'aurait pas dû se servir exclusivement de A.

Le texte publié par M. Künstle est encore inférieur à B. Il fait disparaître presque systématiquement toute expression de cachet mérovingien; il remplace les mots simples et usuels de A-B par des corrections prétentieuses, bizarres, altérant le sens ou supprimant l'idée (cf. *Wiener Studien*, XXX, 208, où M. R. Bitschofsky essaye d'amender certains endroits obscurs); il saute par distraction des passages et des mots essentiels à l'intelligence de la phrase, ou omet intentionnellement des détails qui le choquent ou lui paraissent manquer d'intérêt.

D'accord avec M. Kr. sur la valeur de A comme représentant de l'original, M. Kurth se sépare nettement de lui dans la question d'authenticité. Le texte d'où l'on conclut à la dépendance de la *Vita* vis-à-vis de la *Passio Dionysii* est loin d'être sûr : au lieu de *iuxta traditionem seniorum et revelationem passionis suae* (*Vita*, 17), leçon garantie par la quasi-unanimité des manuscrits, même de la famille A, l'éditeur des *Scr. rer. Merov.* imprime *iuxta traditionem... et relationem...*, qu'il ne trouve que dans deux ms. A. Et fallût-il même lire *relationem*, son hypothèse ne serait prouvée que si *relatio* avait le sens de tradition écrite. Or, la *Passio Dionysii*, supposée contemporaine, ou à peu près, de la *Vita*, distingue clairement *relatio*, tradition orale, de *lectio* tradition écrite (v. *Passio Dion.* 4, dans *M. G.* Auct. Antiq. IV², 102, et non pas 103, comme une faute d'impression le fait dire par deux fois à M. K.). Grégoire de Tours connaissait une distinction analogue entre *relatio* et *historia*. Enfin la *Vita* elle-même se sert toujours de *lectio* pour désigner un texte écrit. Alors que reste-t-il de l'argumentation de M. Kr. ? Il faut en convenir, cette attaque vigoureuse ébranle sérieusement la constatation dont il avait fait la base de son système. S'il veut sauver sa position et continuer à affirmer l'inauthenticité de la *Vita*, il devra riposter.

Il le devra d'autant plus, que son second argument capital, l'utilisation de Grégoire de Tours par la *Vita*, sort de la bataille aussi mal arrangé que le premier. Son adversaire, en effet, rend fort probable l'assertion que voici : « Si Grégoire n'a pas connu la *Vita* lorsqu'il écrivit le livre II de son Histoire des Francs, il y a cependant tout lieu de croire qu'il en a fait la connaissance par la suite. »

M. Kurth ne se contente pas d'avoir sapé les fondements mêmes de la thèse de M. Kr. Il s'en prend aussi « à la multitude des arguments que celui-ci avait disséminés alentour en tirailleurs. » Ici la tâche lui était facilitée par les travaux de Mgr Duchesne et de M. Kohler. Son mérite personnel reste grand néanmoins ; aucun des arguments de ses prédécesseurs ne lui a échappé, souvent il les a précisés ou exposés avec plus de clarté. Signalons en particulier les développements donnés à la preuve tirée des noms de personne, ainsi qu'à la réfutation des prétendues contradictions entre la *Vita* et Grégoire de Tours sur la question des origines franques.

Comme conclusion de sa belle étude, le savant historien revendique hautement l'authenticité de la *Vita*. Celle-ci est vraisemblablement l'œuvre d'un moine de Sainte-Geneviève à Paris, homme lettré, originaire peut-être de Meaux. Sa seule source est la tradition orale ; il ne s'intéresse qu'aux miracles de son héroïne et suppose connues ou n'indique qu'en passant des choses qu'il nous importait de mieux connaître. Il s'ensuit qu'il ne faut pas s'exagérer la valeur historique de la *Vita*, valeur cependant réelle et considérable, puisque c'est le seul texte qui nous renseigne un peu sur la première moitié du VIe siècle en Gaule.

Au cours de son article M. Kurth apprécie parfois sévèrement la méthode de M. Kr.; il faut lui rendre cette justice qu'il ne le fait jamais sans donner ses raisons. Cette franchise un peu rude ne déplaira pas trop, croyons-nous, au savant directeur des Archives de Hanovre, qui aime lui aussi à dire tout ce qu'il pense. J. B. POUKENS.

117. — * G. MORIN *L'écrivain carolingien Hemmon et sa collection d'extraits des Pères pour S. Guillaume de Gellone.* Extrait de *Revue Charlemagne*, t. 2 (1913), p. 116-126.

Récemment D. G. Morin lisait dans l'inventaire des manuscrits de la bibliothèque royale de Stuttgart la description suivante du codex Patr. 63 (perdu depuis 1884) : « 1°.... ; 2° *Emmonis* de qualitate caelestis patriae, de virtutibus, de purgatorio, adventu Christi, aeternis suppliciis.... ex antiquorum Patrum operibus, ad Wilhelmum quemdam, libri III ; 3°.... » Se basant sur la date de ce manuscrit, qui est du Xe s., et sur l'époque des écrivains les plus récents qui semblent utilisés dans le recueil (Isidore de Séville et Bède), Dom Morin conclut que l'auteur des extraits est, sinon Haimon d'Halberstadt, auquel on les attribue communément (v. *P. L.* 118,875), du moins un Haimon bénédictin, de l'époque carolingienne. Quant au personnage illustre auquel la collection est adressée, les données historiques qu'on trouve dans la préface, les titres qu'on lui décerne, ainsi que le tableau de ses vertus ne semblent s'appliquer qu'à S. Guillaume de Gellone.

Si cette hypothèse est exacte, et le savant auteur l'a déjà rendue bien probable, l'ouvrage d'Haimon a été composé entre 806, date de l'entrée de Guillaume au monastère, et 812, année de sa mort. J. B. POUKENS.

118. — * V. N. BENEŠEVIČ. Синагога въ 50 титуловъ и другіе юридическіе сборники Іоанна Схоластика. *(= La collection à 50 titres et les autres recueils juridiques de Jean le Scolastique.)* Saint-Pétersbourg, Kirschbaum, 1914, 1 vol. in-8°, VII-345 pp.

Les œuvres canoniques connues sous le nom de Jean le Scolastique, ou Jean d'Antioche, comprirent à l'origine trois livres distincts : 1) La *Collectio canonum*, distribuée en cinquante titres et précédée d'une introduction et d'un sommaire, dont l'ordre n'est pas exactement celui que les canons occupent dans le corps de l'ouvrage ; 2) le *Nomocanon*, en cinquante titres également, sorte de concordance entre la législation ecclésiastique et la législation civile, représentée ici par les Novelles et le code de Justinien, et, dans de rares exceptions, par le Digeste ; enfin 3) les *Capita ecclesiastica* en 22 chapitres, réduits à 21 par une erreur de numérotage. Ces trois livres, sous la forme que nous venons de dire, furent édités pour la première fois, d'après les papiers de Christophe Justel, par Henri Justel, son fils, et Guillaume Voell, au t. II de la *Bibliotheca iuris canonici*, en 1661. Établie sur un appareil de manuscrits insuffisant, criblée d'incorrections et de

négligences, cette édition princeps, à laquelle manquèrent sans doute aussi les derniers soins de l'auteur, pouvait malgré tout rendre de très utiles services. Malheureusement, au lieu de l'employer d'abord à mieux étudier l'ouvrage dont elle donnait une première idée, on préféra partir de ce texte à peine connu pour faire des découvertes aux alentours. Tandis que certains érudits, sur la foi d'un manuscrit quelconque, cherchaient à déposséder Jean le Scolastique au profit de Théodoret ou de Théodore Balsamon, tel autre, comme Assemani, reconnaissait son œuvre dans des collections syriaques et arabes qui n'y ressemblent guère. Quelques historiens du droit canon, entre lesquels se distingue F. A. Biener, furent mieux avisés. Mais, soit insuffisance d'informations, soit influence des idées préconçues, leurs rectifications ne portent que sur un côté spécial du sujet. Il fut démontré que Jean le Scolastique ne pouvait être regardé comme l'auteur du *Nomocanon*, mais le reste de son œuvre présumée et le rapport de celle-ci aux autres collections canoniques existantes continua d'être l'objet de conjectures capricieuses, dues au hasard de découvertes fragmentaires. La question alla s'embrouillant toujours jusqu'aux travaux du cardinal Pitra et de Zachariae von Lingenthal. Il faut ajouter, à la décharge de tant d'érudits éminents qui y perdirent leurs peines, que la tradition manuscrite de Jean le Scolastique est extraordinairement compliquée et ne peut être élucidée qu'au prix d'une enquête méthodique et complète dans toutes les bibliothèques accessibles. Cette enquête, M. V. N. Beneševič eut l'heureuse idée de l'entreprendre, pour se divertir de ses publications arméniennes, géorgiennes, byzantines et slavonnes. De là est sorti le gros livre que nous avons le plaisir et l'embarras d'annoncer, — l'embarras, parce qu'un aussi savant travail ne pourrait être apprécié que par un spécialiste : nous n'y prétendons pas. L'ouvrage débute par un aperçu rétrospectif de la littérature concernant « Jean le Scolastique comme canoniste ». On imagine, sur ce qu'on vient de lire, que ce chapitre est déjà une longue et peu réjouissante histoire. Viennent ensuite : ch. II (25-212) la description des manuscrits ou classes de manuscrits de la collection dite « en cinquante titres ». Ils sont distribués en 18 groupes, auxquels se joignent les extraits, les fragments, les notices des manuscrits perdus et la traduction slavonne. Puis, ch. III (p. 213-68), l'analyse des parties fondamentales de la « collection en cinquante titres. » C'est proprement un essai de reconstitution du texte primitif. La comparaison des manuscrits y prend vingt grandes pages (224-44) couvertes d'une notation serrée, qui leur donne l'aspect de tables astronomiques. Quelques questions accessoires sont rejetées dans un paragraphe spécial de « scolies » (p. 250-58). Le ch. IV porte comme titre : « Personnalité et œuvre littéraire de Jean III le Scolastique, patriarche de Constantinople » : titre par synecdoque, car, dans ce chapitre, M. B. a traité au long et au large du Nomocanon (p. 292-321) et d'autres livres étrangers à la propriété littéraire du Scolastique. Nous avons

l'agréable surprise de nous retrouver tout à coup en pays connu dans le § 2 (p. 270-83), où est esquissée la biographie de Jean le Scolastique. Le peu qu'on en sait dire est emprunté en majeure partie à la Vie de Syméon stylite le jeune. Cette Vie, encore inédite, ne le restera plus longtemps, car elle sera publiée par M. P. Van den Ven dans une sorte de *Corpus styliticum* dont nous avons commencé l'impression.

Le lecteur est prié de ne pas supposer que nous croyons lui avoir donné une idée complète du livre de M. B. De pareils travaux ne se laissent pas résumer, même par ceux qui peuvent se flatter de les comprendre à fond. Nous ne nous serions pas risqué à en parler, si les juges naturels de M. B. se montraient de meilleure composition. Il s'en est rencontré un pour lui reprocher, sur un ton qui ne sent pas le badinage, d'avoir publié en russe son *Syntagma XIV titulorum* (éd. de la section de langue et de littérature slavonne de l'Académie impériale des sciences, Saint-Pétersbourg, 1906 ; cf. l'introduction du présent volume, VI, note 2). Ce mécontentement contient un hommage peu banal, mais non pas précisément celui auquel M. B. aurait droit. P. P.

119. — Demetrius SPYRIDON. Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Θεοφάνους. Ποίημα Μεθοδίου, πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως, dans Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, t. 12 (1913), pp.88-96, 113-165.

Depuis de longues années on est à la recherche d'un texte complet de la Vie de Théophane le Chronographe par S. Méthode. L'exemplaire que possède la bibliothèque synodale de Moscou cod. 390 (159), était réputé trop lacuneux pour être publié Krumbacher, qui a dû l'avoir entre les mains, écrivait qu'il n'y manquait pas moins de 16 feuillets et exprimait l'espoir de découvrir à l'Athos un meilleur texte. Il ne se doutait pas que le ms. de Moscou renfermait, mais à un autre endroit, les feuillets égarés. C'est à M. D. Spyridon que revient l'honneur de cette trouvaille. Dans le codex de Moscou une Vie de Théophane sans nom d'auteur (BHG. 1789) précède la biographie due à Méthode. Les deux pièces sont écrites de la même main et, sans doute par une méprise du relieur, un cahier appartement à la seconde Vie a été intercalé dans la première. Ces huits feuillets font corps avec le texte de Méthode et comblent exactement la lacune. C'est cette Vie de Théophane dont M. Sp. nous donne aujourd'hui la première édition. Un doute reste encore à lever. Krumbacher avait lu au commencement de la pièce une note marginale indiquant son étendue ; elle portait : φύλλα κθ'. La dernière lettre de cette note est à moitié effacée et, au témoignage de M. Sp., on peut lire κα' aussi bien que κθ'. Si la Vie ne couvrait primitivement que 21 feuillets, nous l'avons tout entière ; sinon il manque un cahier. L'abrégé (BHG. 1791) publié par Krumbacher et par

Latyšev suit pas à pas le texte de Méthode, dans lequel il n'y a pas trace de lacune. M. Sp. croit pourtant qu'à la suite de la Vie de Théophane a pu se trouver celle de Mégalo, son épouse. Elle formerait le contenu du cahier perdu La conjecture paraît peu probable. Mégalo n'a jamais été l'objet d'un culte et nulle part on ne trouve trace de sa biographie. Pour que la supposition de M. Sp. se vérifiât, il aurait fallu que la notice consacrée à Mégalo occupât exactement huit feuillets et que la Vie de Théophane se terminât de son côté après un cahier complet, ce qui ne semble pas être le cas. Celle-ci remplit en effet les feuillets 114-117ᵛ, 102-109ᵛ (cahier complet), 118-126ᵛ. Cette dernière partie compte neuf feuillets, donc normalement un peu plus d'un cahier

Krumbacher qui a étudié avec soin la filiation des différentes biographies de Théophane, a remarqué fort justement que toutes dépendent de l'œuvre de S. Méthode. La connaissance de cette source commune jette-t-elle quelque lumière de plus sur la carrière du Chronographe ? A ce point de vue la nouvelle publication cause plutôt de la déception. Le texte résumé, n'omettant que les longs développements oratoires, renferme presque tous les détails positifs qui se trouvent dans la Vie complète. Quelques indications précieuses nous ont pourtant été conservées par Méthode.

Au cours de sa vie religieuse Théophane changea plus d'une fois de couvent. D'après Méthode, il se rendit tout d'abord à Polichnion, qui était sa propriété, et se mit sous la direction d'un certain Stratège, de qui il reçut la tonsure et à qui il laissa le monastère. De là il se rendit à Calonymos, dans un autre de ses domaines, où une nouvelle maison religieuse fut construite. Des moines envoyés par Théodore Monochir la peuplèrent. Après la mort du supérieur, on voulut nommer Théophane higoumène, mais il refusa cette dignité. Les données fournies par Théodore Studite dans son panégyque du saint (*Anal. Boll.* XXXI, 21) ne concordent pas entièrement avec le témoignage de Méthode. Le Studite ne dit rien du séjour à Polichnion, qui du reste ne fut que passager, mais il affirme que Théodore Monochir donna à Théophane l'habit monastique et que, après la mort du premier supérieur, le saint dirigea la communauté de Calonymos. Stratège et Théodore Monochir ne seraient-ils qu'un même personnage ? De l'île de Calonymos, le Chronographe retourne au mont Sigriane où il entra dans le monastère de Saint-Christophe. D'après Pargoire (Βυζαντινὰ Χρονικά, IX, 44), le couvent de Christophe s'identifie avec celui de Grand-Champ. Cette opinion se concilie difficilement avec le texte de Méthode. Grand-Champ était une terre sise près de Saint-Christophe, et qu'un cultivateur proposa de vendre aux moines. Théophane (S. Méthode et S. Théodore Studite sont d'accord pour l'affirmer), devint le fondateur du couvent élevé en cet endroit. Méthode entre, au sujet de l'achat de cette propriété, dans des détails omis en tout ou en partie par les biographes postérieurs. Désireux d'acheter Grand-Champ mais absolument dénué de ressources, Théophane

s'adressa à des parents qui refusèrent de lui prêter de l'argent. Par l'intermédiaire de quelques moines il parvint à trouver la somme nécessaire : deux livres et demi d'or, μέτρον χρυσίου λιτρῶν δύο ἡμίσεως. Pendant de longues années il travailla de ses mains, probablement en copiant des manuscrits, pour acquitter sa dette.

Les Vies que nous possédions n'étaient pas d'accord au sujet de la date de la sépulture du saint. Le texte de Méthode lève désormais tout doute. Théophane mourut à Samothrace et son corps enfermé dans un cercueil de bois demeura dans cette île jusqu'après la mort de Léon l'Arménien. Dès que Michel (fin de décembre 820) fut monté sur le trône, les disciples du saint allèrent prendre sa dépouille à Samothrace et la déposèrent à Hiéreia, dans le sanctuaire de Saint-Procope. On se trouvait dans une propriété de Grand-Champ située à douze milles du monastère. Comme c'était la semaine sainte, les moines firent halte en cet endroit, jugeant que les fêtes de Pâques seraient la période propice pour faire entrer les restes du saint dans son monastère. Mais à peine était-on à Hiéreia que la foule accourut de tous côtés et qu'éclatèrent des miracles ; le concours du peuple ne s'arrêta point. Pendant une année entière, à entendre S. Méthode, le corps du saint demeura à Hiéreia, et c'est alors seulement qu'eut lieu le transfert solennel au monastère de Grand-Champ, dont Théophane était le fondateur. Le corps fut déposé dans un monument élevé pour lui, à droite, dans l'église. Il est à croire que les préparatifs de la sépulture furent pour quelque chose dans ce long délai. D'après ces indications, la translation aurait dû se faire vers Pâques 822 ; et c'est en cette occasion que S. Théodore Studite prononça le panégyrique du saint, qui nous a été en partie conservé (*Anal. Boll.* XXXI, 19 seq). En réalité, la cérémonie doit avoir eu lieu plus tôt ; en avril 822, Constantinople était assiégée par Thomas et, sur l'ordre de l'empereur, Théodore avec les autres partisans des images était rentré dans la capitale vers ce temps. On ne peut donc prendre au mot l'affirmation de Méthode, d'après laquelle la sépulture de S. Théophane aurait été remise si longtemps.

D'autres détails que nous fait connaître le texte de Méthode n'ont guère d'importance. A la suite de la Vie, M. Sp. a imprimé une notice sur Théophane, tirée des Ménées. V. D. V.

120. — * Michaël HUBER, O. S. B. *Iohannes monachus. Liber de Miraculis. Ein neuer Beitrag zur mittelalterlichen Mönchslitteratur.* Heidelberg, Winter, 1913, 1 vol. in-8°, XXXII-144 pp. (= *Sammlung mittellateinischer Texte* herausgegeben von Alfons HILKA. 7).

Le *liber de Miraculis* de Iohannes Monachus n'était connu jusqu'ici que par une dissertation de Hoferer, où est publiée la première pièce de ce recueil (= BHL. 4232). Le R. P. Huber en donne aujourd'hui une édition complète d'après les manuscrits 17140, 4625, 18621, 14438 et 7993 de la

bibliothèque de Munich, seul dépôt, semble-t-il. où le texte ait été conservé intégralement. Grâce au Vindobon. lat. 739, qui renferme la narration mise au jour par Hoferer, le P. H fut mis en état de préciser les données trop vagues que l'on avait sur l'auteur de la traduction. Originaire d'Amalfi, le moine Jean vécut dans la seconde moitié du Xe siècle ou dans la première moitié du XIe [1]. La dernière partie de sa carrière s'écoula près de Constantinople *in monasterio Panagioton*. Sur le conseil d'un certain Pantaléon, son compatriote, il traduisit du grec une quarantaine de récits édifiants, trouvés dans la bibliothèque du monastère byzantin. Bon nombre sont empruntés au Pré spirituel de Jean Moschus ; d'autres aux histoires de l'abbé Daniel de Scété. Nous remarquons qu'au moins deux de ces extraits sont apparentés par quelque endroit à la Vie de S. Jean l'Aumônier, tels le premier de tous (BHL. 4232) l'Antiphonitis (comparez p. 32, l. 19 suiv. avec Gelzer, *Leontios' von Neapolis Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen*, p. 20, et le Miracle 19, p. 72 avec Gelzer, t. c. p. 42, l. 20 suiv. et p. 43). Le Vatican. lat. 5834, f. 197-198^v, donne également la narration de l'Antiphonitis, un peu abrégée peut-être.

Comme appendice au recueil de Miracles, le P. H. publie une double recension de la légende du crucifix de Sainte-Sophie jeté dans un puits. La première =BHL. 4231 c ; l'autre débute comme BHL. 4231 a et se termine à peu près comme BHL. 4231 c. Un second appendice contient la légende de S. Georges et du dragon empruntée au Vindob. lat. 739, f. 172-174^v et une autre recension d'après le Vatic. lat. 6932 ; celle-ci est déjà signalée dans la BHL. 3396 m et 3396 n. Le *Catal. Lat. Vatic.* p. 196, donne à ce dernier codex la cote 6933 et non 6932. Dans un des Miracles (p. 38, 1 suiv.) il est fait allusion à la légende du puits et le traducteur ajoute *sicut in alio loco pleniter scriptum est*. Pour ce motif le P. H. attribue au moine Jean la traduction des pièces contenues dans le premier appendice. Au sujet de la légende du dragon il conjecture, sans motifs bien plausibles à l'appui, qu'elle fut également traduite par le moine Jean.

Un index des noms propres et un glossaire latin terminent l'ouvrage.

P. 47, 10, on lit : *Ceperunt ergo eum interrogare et flagellare quid egisset.* Au lieu de *flagellare* ne faut il pas *flagitare* ? P. 48, l. 8, on a *sero illa*, ce soir-là et p. 76, l. 21 *omnia qui acciderant* ; ne faudrait-il pas corriger res-

[1] Iohannes Monachus énumère (p. 1, 12) les quatre docteurs de l'Église en Occident : Ambroise, Augustin, Jérôme et Grégoire. Nous renvoyons à ce sujet à une note toute récente du P. J. de Ghellinck (*Le mouvement théologique du XIIe siècle*, Paris, 1914, p. 348 suiv.) ; on y verra que cette liste de docteurs se rencontrait déjà dans les œuvres de Bède le Vénérable. Le passage en question ne peut donc être invoqué, comme semble le faire le P. Huber (p XXII), pour faire descendre Iohannes Monachus à une époque plus basse.

pectivement en *sera illa* et *omnia que acciderant ?* P.61, 23, *exspoliare cum omnibus*, le Clm. 17140 porte *exspoliare eam omnibus*, qui est la vraie leçon. Dans le même manuscrit le texte occupe les feuillets 57-92^v, et non 57-110, comme il est dit p. xxx. V. D. V.

121. — Paul Lehmann et Nonnosus Bühler. *Das Passionale decimum des Bartholomaeus Krafft von Blaubeuren*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. XXXIV (1913), p. 493-537.

Le Passionnaire dont il est question ici a fourni à nos prédécesseurs un certain nombre de textes, par l'intermédiaire du P. J. Gamans, un de leurs plus zélés correspondants. M. Lehmann l'a retrouvé à Fulda, Landesbibliothek, Aa, 96. Laissant à un de ses élèves, le P. Nonnosus Bühler d'Ettal, le soin de le décrire au point de vue hagiographique, d'après notre méthode, il fait en peu de mots l'histoire du manuscrit, œuvre du prieur Barthélemy Krafft († 1496), et en donne la description technique, pour s'arrêter principalement à la comparaison du calendrier, placé en tête du Passionnaire, avec la série des pièces qu'il renferme. Ce calendrier ne répond pas au contenu du recueil, et le principe de sa composition n'apparaît pas très clairement. Ce qui le rend intéressant ce sont les indications bibliographiques, si l'on peut dire, dont il est fourni, par exemple : le 2 janvier, *Macharii ab. apud Thebaidam in Vita Patrum ;* 23 janvier, *Emerenciane v. et m. in passione Agnetis ;* 28 septembre : *Ludmille vidue et m. in passionali Salvatoris* etc. On apprend au lecteur que la Vie du saint fait partie d'un recueil connu, qu'elle forme un épisode d'un récit déterminé ou qu'elle se trouve dans un volume désigné. En relevant les mentions de ce genre dans tout le calendrier on arrive à reconstituer une partie du catalogue de la bibliothèque de Blaubeuren et à donner une idée de la composition de certains volumes. Quelques Vies formaient un numéro séparé : *in libro proprio*, comme celles de S. Grégoire pape, des SS. Cyprien et Justine, de S. Jean l'aumônier. Parmi ces dernières il y avait les *Gesta Barlaam et Iosaphat* dont la commémoraison est marquée au 17 octobre. Un homiliaire est désigné ainsi : *Mathie apostoli in antiquo omeliario in fine*. Plusieurs passionnaires portent un nom : le *Passionale Salvatoris*, contenant avec les Actes des SS. Fructuosus, Augurius et Eulogius un bon nombre d'autres pièces qui sont citées ; le *Passionale Udalrici*, le *Passionale Placidi monachi*, le *Passionale S. Caelestii*, et ainsi de suite. Comme on le voit, nous avons ici un document pour l'histoire des bibliothèques et pour l'histoire de la lecture monastique.

Le P. Bühler publie en appendice deux pièces, une *Vita S. Huperti*, rédaction récente et sans intérêt spécial, et la préface, avec les *capitula* de la Vie de S. Athanase par Adalbert, prieur des SS. Ulrich et Afra, BHL. 731 a (cf. *Act. SS.* mai VII, 548). Nous ne voudrions pas encourager l'emploi de SBHL. en guise de sigle pour citer le supplément de la BHL ;

c'est une complication inutile ; les chiffres nouveaux du supplément s'intercalent dans la première série. P. 494, nos prédécesseurs sont appelés « *fratres* » *bollandiani*. Ce n'est pas la tradition ; on disait plutôt autrefois *Patres Antverpienses*. C'est peut-être à tort que M. Lehmann s'est étonné de la rareté des travaux d'ensemble sur des légendiers du moyen-âge ; il ne cite que celui du P. Poncelet sur le légendier de Pierre Calo (*Anal. Boll.* XXIX, 5 suiv.). Il aurait pu ajouter les études sur le *Sanctilogium*, l'*Hagiologium Brabantinorum*, le *Novale Sanctorum* de Jean Gielemans (*Anal. Boll.* XIV, 5 suiv.), sur le grand légendier Autrichien (*Anal. Boll.* XVII, 24 suiv.), sur le légendier de Windberg (*ibid.* 97 suiv.), sur le légendier de Bödeken (*Anal. Boll.* XXVII, 257 suiv.), sans compter les descriptions très détaillées dont nos catalogues hagiographiques de Paris, de Bruxelles et d'autres offrent plus d'un exemple, et qu'il suffirait de grouper pour avoir une idée très exacte de certaines collections. Voir par exemple les pages consacrées aux *libri Sanctae Mariae de Valcellis* dans notre *Cat. lat. Brux.*, II, 1 et suiv. H. D.

122. — * Robert HERTZ. *Saint Besse, étude d'un culte Alpestre.* Paris, Leroux, 1913, in-8°, 66 pp. Extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions.*

Le culte de S. Besse est spécial à quelques localités des Alpes Grées, plus exactement aux paroisses suivantes : Cogne, dans une vallée tributaire de celle d'Aoste, et, dans le val Soana, qui descend vers le Piémont, Campiglia, Valprato Ronco, Ingria. Ajoutez-y, dans la plaine, la bourgade d'Ozegna et la ville épiscopale d'Ivrée. Le sanctuaire alpestre de S. Besse se trouve entre Campiglia et Cogne, à une altitude de 2047 mètres. C'est une petite chapelle dominée par un grand rocher, visitée tous les ans par les pèlerins de Cogne et du val Soana, le 10 août. La messe y est célébrée solennellement, suivie d'une procession dans laquelle la statue du saint est portée sur les épaules des jeunes gens. L'entretien du sanctuaire et l'organisation de la fête sont confiés aux cinq communes avoisinantes ; chacune d'elles à tour de rôle en a la charge plus directement. La fête du 10 août était, il y a peu d'années encore, un événement dans la contrée. Inaugurée par une rude marche, elle se déroulait pieusement, non sans l'attrait du pittoresque, et, dans des temps plus éloignés de nous, avec des incidents provoqués par des compétitions trop ardentes. Dans la plaine, c'est-à-dire à Ozegna et à Ivrée, la fête de S. Besse a lieu le 1 décembre.

Qui était S. Besse ? C'est fort difficile à dire. La légende fait de lui ou un saint berger assassiné dans ces parages par des concurrents jaloux, ou un soldat de la légion thébaine, ou même (dans les milieux érudits), un évêque d'Ivrée. Ces versions, vraisemblablement indépendantes au début, ont fini par donner naissance à de nouveaux récits où l'on essaie de les harmoniser. Tout cela est très ordinaire, quoique toujours intéressant à consta-

ter, et jusqu'ici M. R. H. a bien mérité de l'hagiographie, en nous livrant le résultat de ses explorations avec « ces précieux instruments de recherche que sont une paire de bons souliers et un bâton ferré », non moins que ses trouvailles dans la poussière des bibliothèques. S'il avait pu répondre avec la même précision aux questions, d'ailleurs fort bien posées, par rapport à ce qu'il appelle la genèse de S. Besse, tous les problèmes seraient résolus à notre entière satisfaction. Il se demande donc 1°) comment expliquer l'organisation spéciale de la communauté groupée autour du sanctuaire et en particulier, la participation de Cogne à une fête du Val Soana ; 2°) pourquoi ce culte a pour centre une roche abrupte de la montagne, à laquelle est lié le nom de Besse ; 3°) d'où vient la croyance en une puissance mystérieuse et tutélaire qui, du sanctuaire, rayonne sur toute la région ? Rien n'empêche de voir, avec M.H., dans la participation du village de Cogne au culte de S. Besse, dont le centre appartient au bassin de la Soana, une preuve à l'appui de la tradition qui ferait de Cogne une colonie campigliaise. Mais on comprend que l'argument ne doit pas être pressé, les crêtes des montagnes n'étant pas des barrières suffisantes à la diffusion d'un culte, et l'introduction d'une dévotion ne se trouvant soumise à aucune règle déterminée. M. H. s'étonne que la communauté de culte ait subsisté après la séparation économique et morale des populations. Il n'y a pas grand mystère dans ce fait d'expérience universelle, et c'est chercher un peu loin la solution de la difficulté — si tant est qu'il y en ait une — que d'avoir recours à la persistance d'un culte antique. « La véritable base du culte de S. Besse, dit M. H., c'est la croyance dans le caractère sacré du rocher autour duquel tout ce culte gravite. » Voilà qui aurait besoin d'être démontré. Ce n'est pas parce que la procession du 10 août fait le tour du rocher abritant la chapelle que les montagnards lui reconnaissent un caractère sacré. Le cortège, pour revenir à son point de départ, doit fermer un circuit dont la roche massive forme tout naturellement le centre. Les pèlerins, ajoute-t-on, rapportent comme souvenir une petite pierre détachée du rocher. Mais c'est là une pratique qui n'a rien de spécifiquement religieux. Combien d'Anglais, visitant Waterloo, s'en vont emportant un petit débris de la ferme de la Belle-Alliance. Il est vrai que les dévots de S. Besse reconnaissent à ces pierres une certaine vertu. Mais il en serait de même chez eux de tout objet sanctifié par le contact des reliques ou du sanctuaire, et ce n'est pas la pierre pour elle-même qui est l'objet de leur vénération. Sans vouloir nier l'attachement obstiné de certaines populations à des superstitions se rapportant à des pierres sacrées, je ne vois pas que le culte de S. Besse rappelle rien de semblable. Pourquoi S. Besse ne serait-il pas un solitaire mort en odeur de sainteté dans la contrée où se célèbre sa fête? La circonstance qu'il s'est formé à son sujet au moins deux légendes divergentes n'est pas un obstacle. Celle qui fait de lui un martyr de la légion thébaine n'a évidemment aucun fondement, pas plus ici que dans d'autres

églises du Piémont (voir *Anal. Boll.* XVI, 334). Mais la légende de Cogne qui le représente comme un enfant du pays, pourrait bien avoir gardé, parmi beaucoup de détails sans valeur, un fond de vérité.

On suppose généralement que le S. Besse de la montagne est le même que celui de la plaine. L'identification n'est pas certaine. Besse, Bessus appartient à l'onomastique du pays et il ne serait pas étonnant qu'il y ait eu deux saints du même nom, d'autant plus qu'il y a deux fêtes à des dates peu rapprochées. Je sais bien qu'il est plus dangereux de dédoubler un saint que d'identifier des homonymes. Mais la question présente est assez obscure pour qu'on se tienne sur la réserve. En appendice, M. H. publie, d'après une copie du chanoine Boggio, les leçons du bréviaire d'Ivrée de 1473 signalées par le P. Savio. Le texte aurait besoin de plus d'une retouche. Quant à la légende, elle offre un mélange des deux versions indiquées plus haut, agrémentées d'un certain nombre de lieux communs. H. D.

123. — * E. A. Stückelberg. *Eine apokryphe Heilige des späten Mittelalters*. Extrait de *Archiv für Religionswissenschaft*, t. XVII (1914), p. 159-64.

124. — * E. A. Stückelberg. *San Lucio (S. Uguzo) patrono degli Alpigiani*. Versione dal tedesco autorizzata e riveduta dall' autore. Lugano, Grassi & C°, 1912, in-8°, 39 pp. illustrations.

Au tome V des *Acta SS.* de juin, p. 88-91, le P. Papebroch a rassemblé très soigneusement tout ce qu'il y avait à dire sur une sainte du nom d'Eurosia, honorée, depuis le quinzième siècle, dans la ville espagnole de Jaca. Tout est suspect dans les origines de ce culte, qui se propagea, grâce aux relations politiques de l'Espagne avec la Lombardie, dans le Nord de l'Italie. C'est ce dernier point que M. S., avec sa précision accoutumée et après enquête personnelle faite sur les lieux, établit dans l'article que nous venons de citer. Un bon nombre de localités appartenant aux diocèses de Milan, de Come, de Crémone, de Pavie et de Novare possèdent des chapelles, des autels, des images ou des reliques de Ste Eurosie, honorée comme protectrice des fruits de la terre. Les plus anciens témoignages remontent au XVIe siècle ; les plus récents sont tout près de nous. La dévotion à la nouvelle sainte aurait été propagée, selon M. S., soit par les soldats espagnols, soit par les Somasques, qui avaient leur établissement principal dans le diocèse de Come. Suivant son habitude, M. S. donne une attention spéciale à l'iconographie de la sainte. Elle s'inspire de la légende et du patronage spécial qui lui est dévolu. M. S. a pris la peine de chercher dans le martyrologe hiéronymien le nom d'Eurosia. Il ne l'a pas trouvé, et constate que le nom d'Eurasius, au 5 novembre, est celui qui en approche le plus. Rappelons qu'Eurasius n'est pas même, au fond, un nom d'homme, mais une transformation de *Aecae*, ville d'Apulie, qui a donné *Ecas*, *Euras (Coras)*, *Eurasius*. Voir *Act. SS. nov.* III, 2-3.

A diverses reprises M. S. s'est occupé de S. Lucien (Uguzo), un saint très honoré des montagnards et dont le culte a rayonné dans dix diocèses de Suisse et d'Italie (Voir *Anal. Boll.* XXX, 123). La monographie qu'il nous donne aujourd'hui est aussi complète qu'on peut la souhaiter. La légende, le nom du saint, la fête (12 juillet, actuellement 16 août), l'antiquité de son culte et sa diffusion (avec plan schématique), les manifestations de la dévotion populaire, les reliques, les pèlerinages, l'approbation ecclésiastique, le sanctuaire principal, le patronage, traces de culte en différentes localités, peintures et statues, tout cela est étudié avec le plus grand soin. Nous souhaitons vivement que M. S. étende ses recherches à d'autres saints de la même catégorie. Sa méthode est excellente et il est mieux placé que personne pour relever les faits qui constituent la principale documentation de l'hagiographe lorsqu'il s'agit de cultes populaires. La compétence spéciale de l'auteur en matière d'iconographie n'a pas besoin d'être relevée. Elle perpétue des traditions de famille. H. D.

125. — * Richard HAUPT. *Nachricht über Wizelin den Apostel der Wagern und seine Kirchenbauten.* Tübingen, H. Laupp, 1913, in-8°, VIII-85 pp. (= *Tübinger Studien für Schwäbische und Deutsche Rechtsgeschichte* herausgegeben von F. Thudichum, n. 10). Prix : Mk. 2, 40.

La « Wagrie » est la presqu'île formée par le golfe de Kiel et la baie du Lubeck. Convertie d'abord au christianisme sous l'influence du Danemark, elle retomba au XI[e] siècle, par suite des révolutions et des conquêtes, dans le paganisme. Wizelin, chanoine de Brême, entreprit en 1125, en compagnie de quelques prêtres zélés, de ramener les Wagriens à la foi. Son apostolat fut couronné de succès, et en 1149 il devint le premier titulaire du siège d'Aldenburg. Il mourut en 1154. Sous son successeur Gerold, l'évêché fut transféré à Lubeck. La Vie métrique (BHL. 8552) et l'épître de Sido (BHL. 8553), qui sont les principales sources de son histoire ont été plusieurs fois éditées, dernièrement encore par Schmeidler dans les *Scriptores rerum Germanicarum*, en 1909. M. H. les réimprime avec une traduction allemande (la première en vers), des notes historiques, une introduction et un bon index. Nos successeurs profiteront de son travail lorsque, au 12 décembre, le tour de S. Vicelinus sera arrivé. H. D.

126. - * J. H. PROBST. *Caractère et origine des idées du bienheureux Raymond Lulle.* Toulouse, Privat, 1912, in-8°, XVI-336 pp., gravures.

127. — * J. H PROBST. *Le Lullisme de Raymond de Sebonde (Ramon de Sibiude).* Toulouse, Privat, 1912, in-8°, 53 pp.

Raymond Lulle a sa place dans les *Acta Sanctorum*. Le P. Du Sollier lui a consacré un ample commentaire (Iun. V, 633-736), où il a réuni d'ex-

cellents matériaux. Mais il n'a pas épuisé le sujet, et la célébration du centenaire de cet illustre personnage († 1315) sera l'occasion, on n'en peut douter, d'une foule de travaux qui nous le feront mieux connaître. Le livre de M. P. n'est pas un écrit de circonstance, mais une thèse de doctorat ayant spécialement pour objet l'étude des idées du grand encyclopédiste catalan, dans tous les domaines qu'il a cultivés. M. P. nous fait connaître successivement Lulle scolastique, Lulle ascétique et mystique, Lulle théologien, anti-averroïste, savant et inventeur, Lulle pédagogue, moraliste et sociologue. Après avoir résumé sa doctrine sur tant de matières diverses, l'auteur s'applique à en déterminer les sources, et se demande ce que Lulle doit aux Grecs, aux Juifs, aux Arabes et aux chrétiens. C'est un plan bien vaste et dont l'exécution suppose des connaissances extrêmement variées.

La critique d'un pareil travail exigerait de même des compétences si multiples, qu'il serait téméraire de notre part de le soumettre à un examen détaillé. On a l'impression, après avoir achevé la lecture du livre, que toutes ses parties n'ont pas été également approfondies. Mais c'est beaucoup d'avoir essayé de suivre un homme comme Raymond Lulle dans toutes les manifestations de son génie, génie étrange et original, qui parut souvent suspect à ceux qui n'aiment que les voies battues. M. P. le défend avec conviction contre ses détracteurs. Pour lui « Lulle est un scolastique très orthodoxe, un passionné, et peut-être un rêveur, mais nullement un hérétique et un raisonneur dangereux pour l'Église. Lulle ne fut ni panthéiste mystique, ni réformateur anarchique, ni rationaliste exagéré. » Il l'appelle un « grand homme d'action franciscain du XIIIe siècle, très écouté et respecté en Espagne, de tempérament antithomiste. » Cette dernière particularité explique bien des oppositions.

Nous aurions souhaité que l'auteur donnât plus d'ampleur à la partie biographique, et que certains points obscurs fussent discutés d'une façon approfondie. Ainsi il admet que Raymond Lulle fut lapidé à Bougie par les infidèles. Mais des critiques sérieux ne sont pas de cet avis et le font mourir de mort naturelle à Palma. Il ne nous est pas indifférent de savoir si oui ou non il a mérité l'auréole du martyre. La notice préliminaire sur les œuvres du bienheureux est également trop sommaire. Avec la liste complète et l'énumération des éditions il fallait donner les résultats du travail critique relativement à l'authenticité des œuvres contestées.

Je ne sais ce que l'auteur veut dire lorsqu'il affirme que l'inspiration de certains livres du bienheureux a été acceptée par l'Église catholique (p. 20). L'Église ne s'est prononcée sur l'inspiration d'aucun livre quelconque postérieur à l'âge apostolique. Plus loin je lis encore (p. 110) : « L'illumination de Lulle est admise par l'Église, puisque le titre des messes de Lulle porte : Messe du bienheureux R. Lulle docteur illuminé et martyr.

Tous les ecclésiastiques qui parlent de lui dans leurs ouvrages l'appellent aussi Docteur illuminé. » Il y a dans tout cela bien des idées confuses.

Le second ouvrage de M. P. est une thèse complémentaire pour le doctorat. Ramon de Sibiude, dont Montaigne a contribué à étendre la renommée, est un Lulliste, qui mourut dans la première moitié du XVe siècle. Il n'eut donc aucune relation personnelle avec le maître, et dès lors il faut le laisser tout entier aux historiens de la philosophie. H. D.

128. — Oswald Menghin. *Die Verehrung des heiligen Peregrinus in den österreichischen Alpenländern, mit besonderer Rücksicht auf Niederösterreich. Eine kulturgeschichtliche Studie*, dans *Jahrbuch für Landeskunde von Niederösterreich*, nouvelle sér. t. XI (1912), p. 117-135.

Le culte de S. Pérégrin Latiosi, de l'ordre des Servites de Marie (1265-1345), se répandit, à la suite de l'ordre lui-même, en Italie d'abord, puis en Espagne. Ce n'est qu'au XVIIe siècle qu'il pénétra dans les provinces alpestres de l'Autriche, pour y prendre une grande extension, surtout après le décret de canonisation (1726). En quête des moindres manifestations de ce culte, M. M. passe en revue les différentes localités autrichiennes où S. Pérégrin est honoré. Innsbruck et surtout Vienne lui fournissent la plus riche moisson. Statues et images du saint, chapelles érigées sous son vocable, processions, sermons, panégyriques, biographies, recueils de prières, de litanies, de cantiques, rien n'échappe aux investigations de l'actif chercheur. Diverses coutumes populaires arrêtent aussi son attention, et de fait, elles ne manquent pas de piquant : à Bade, une fontaine s'appelle *Peregrinusbad*, parce que les infirmes allaient autrefois s'y baigner les pieds (on sait que S. Pérégrin est invoqué pour les maux de jambes) ; en Styrie, des statuettes du saint ornent maint intérieur et le prénom de Pérégrin est très répandu ; à Vienne, les cochers de fiacre se sont formés en confrérie de S. Pérégrin, et les boulangers de Rossau font cuire, en l'octave du saint, un gâteau spécial qui sert de pain bénit. Si les décrets de Joseph II, proscrivant des églises les ex-voto et les statues habillées, causèrent la perte d'un bon nombre de souvenirs intéressants du culte de notre saint, ils ne détruisirent pas la dévotion des fidèles. De nos jours, S. Pérégrin continue d'être honoré en maints endroits. En 1903 et en 19.2, on rééditait encore, à Vienne, telle de ses biographies édifiantes.

Le livre de M. M. suppose une documentation considérable. Les nombreuses références en témoignent. Si l'auteur n'apporte guère de faits complètement nouveaux, s'il n'utilise que les sources imprimées et les sources monumentales, il n'en a pas moins le mérite d'avoir réuni en faisceau une multitude de détails éparpillés de tous côtés. R. Lechat.

129. — * Robert Lechat, S. J. *Les réfugiés anglais dans les Pays-Bas espagnols durant le règne d'Élisabeth 1558-1603.* Roulers, J. De Meester, 1914, in-8°. (= *Université de Louvain, Recueil de travaux d'histoire et de philologie,* 38e fascicule).

Le P. Lechat s'est borné strictement à rechercher quel fut le sort et les vicissitudes des catholiques anglais qui vinrent s'établir dans les Pays-Bas entre 1558 et 1603, à l'exclusion de ceux qui émigrèrent chez nous de l'Écosse et de l'Irlande. D'aucuns regretteront sans doute cette lacune; mais ils ne pourront manquer de reconnaître que dans le champ où il se cantonne, l'auteur a mené son enquête avec non moins d'ampleur que de méthode et de perspicacité. C'est assurément dans la masse de détails, tirés de divers fonds d'archives, que consiste la principale nouveauté de son livre. Sous ce rapport, il n'eût pas été superflu de faire remarquer que le Dr John Storey appartient à cette phalange de martyrs, dont le culte a été reconnu par le Saint-Siège, en 1886. Le P. Lechat souligne encore et commente avec finesse bien des particularités, recueillies par ses devanciers et qui n'avaient pas retenu leur attention. Mais il importe de signaler deux lettres inédites du P. Olivier Manare S. I., l'une adressée au P. Robert Parsons, l'autre au P. Claude Acquaviva, général de la Compagnie. Ces documents de toute première valeur (p. 239-49) jettent un triste jour sur les querelles et les dissensions intestines de gens qui s'étaient imposé les plus durs sacrifices pour sauvegarder leur foi à l'étranger. Pleins de zèle pour le rétablissement de la religion catholique, ils avaient eu le tort de se diviser en faction espagnole et en faction écossaise, adversaires l'une de l'autre, et allaient jusqu'à nourrir le fol espoir d'aider au renversement de la reine Élisabeth. Et ce premier mal s'était encore aggravé par d'ardentes rivalités entre le clergé séculier anglais et les jésuites. Dans toutes ces équipées on retrouve Robert Parsons, un saint homme, un prêtre zélé, mais trop engagé dans la politique, que Manare fut obligé de rappeler à l'ordre et que ces nouvelles découvertes continuent à ne point grandir[1]. V. O.

130. — * Richard Förster. *Die Aula Leopoldina der Breslauer Universität.* Breslau, W. Friedrich, 1912, in-4°, 16 pp. avec gravures et 4 planches hors texte. (= Sonderabdruck aus *Schlesiens Vorzeit in Bild und Schrift,* N. F., VI. Band).

Publication luxueuse où M. F. décrit, commente et interprète, avec de belles représentations artistiques à l'appui, la décoration de la grande salle académique de l'université de Breslau. Ce travail marque l'apogée du style baroque en Silésie. Il fut exécuté en 1731, à l'époque où l'université était encore un collège florissant de la Compagnie de Jésus. Les jésuites de

[1] A la dernière ligne de la page 244, lire *queritur demum* au lieu de *queritur domum*.

Breslau s'adressèrent au peintre morave Johann Christophe Handke, qui avait déjà fait ses preuves en 1717, à leur collège d'Olmutz. Cela fournit à M.F. des points de comparaison, qui l'aident à mettre mieux en relief les progrès réalisés par l'artiste dans son ouvrage de 1731. Toute cette étude est fort bien conduite. V. O.

131. — * F. Delaplace, C. S. S. *La vénérable Mère Anne-Marie Javouhey, fondatrice de la congrégation de Saint-Joseph de Cluny, 1779-1851.* Deuxième édition, revue et refondue par le P. Ph. Kieffer, C. S. S. Paris, Librairie Saint-Paul, 1914, 2 vol in-8°, xxxiv-454 et 490 pp., gravures.

La Mère Anne-Marie Javouhey a été déclarée vénérable au début de l'année 1908 et la cause de sa béatification marche à grands pas vers la solution si ardemment souhaitée par sa nombreuse postérité spirituelle. Nous en prenons occasion pour signaler tout ce qui intéresse l'insigne fondatrice de la congrégation de Saint-Joseph de Cluny. A la vérité, quand on désire se faire une idée nette et précise de son œuvre apostolique, de sa sainteté personnelle, de ses vertus et de son caractère, de son génie des affaires — le mot n'est pas trop fort — et de ses capacités administratives, des premiers épanouissements de sa famille religieuse, de son essai de l'affranchissement des noirs à la Guyane, qu'elle groupe en des agglomérations distinctes, après les avoir diligemment préparés au grand bienfait de l'émancipation, on est toujours obligé d'en revenir à son premier historien, une femme d'élite, la Mère Léontine Fontaine. Celle-ci débuta par l'enseignement ; pédagogue très habile, elle excella dans l'instruction et l'éducation des créoles de la Martinique, quatorze années durant. Rentrée en France à temps pour être témoin des derniers moments de la Mère Anne-Marie Javouhey, elle profita de sa situation de secrétaire générale de l'institut, et s'attacha à réunir et à coordonner les *Annales historiques de la Congrégations de Saint-Joseph de Cluny*, qui en réalité s'arrêtent à l'année 1851, l'année même de la mort de la fondatrice Elle consacra plus de 25 ans d'un labeur tenace et minutieux à s'enquérir, auprès de ceux qui avaient connu l'illustre défunte, des moindres particularités de sa carrière et à composer un dossier d'une minutieuse exactitude La dernière page de cette documentation originale date du mercredi 13 mars 1878. Mais par souci de la vérité, l'auteur soumit sa première rédaction à une revision rigoureuse, qui se prolongea jusqu'au 18 mars 1884. Et l'ouvrage, formant un bel in-8° de 795 pages, ne fut imprimé qu'en 1890, pour demeurer un bien de famille, inaccessible à la curiosité des étrangers.

Entretemps, en 1886, le P. Delaplace fit paraître une vie de *la R. M. Javouhey*, à l'usage du grand public. Et c'est ici que les informations du R. P. Kieffer deviennent extrêmement intéressantes. Ainsi nous apprenons du nouveau biographe que l'ouvrage de son devancier n'est qu'un

arrangement des *Annales*, avec quelques légères retouches de style ; que tout en étant moins laconique que la Mère Léontine sur le douloureux conflit qui éclata entre la fondatrice et Mgr d'Héricourt, évêque d'Autun, adversaire irréductible de la diffusion de l'institut naissant au delà des limites de son diocèse, il aurait été désirable pour la gloire de la servante de Dieu qu'il eût exposé avec plus de détails cette longue et pénible épreuve. Aujourd'hui que tous les acteurs de ce drame ont disparu, le P. Kieffer n'était point tenu à autant de réserve que son prédécesseur. Il a donc raconté largement les différentes phases d'un épisode, qui fait tant d'honneur à la vertu de la fondatrice et met en si belle lumière ses plus brillantes qualités de l'esprit et du cœur. C'est la partie la plus personnelle de son travail de revision, et non la moins édifiante, au sens élevé de ce mot. Puis il a élagué, élagué encore tant de minuties et de redondances littéraires, rétabli dans leur contexte authentique une foule de menues citations des lettres d'Anne-Marie Javouhey, précisé des dates, des faits, des démonstrations, des références bibliographiques, avec le souci constant de donner à son travail l'empreinte d'un véritable livre d'histoire. Bref, cette refonte d'un ouvrage déjà estimable a été exécutée avec méthode et critique ; et il y a tout lieu d'en féliciter l'auteur. Sur un point je me permets de ne point partager sa manière de voir. « Quand on compare la vie de la Mère Javouhey à celle d'autres saints personnages, ce qui frappe surtout, c'est sa parfaite unité » (p. XXVI). J'ai l'impression au contraire qu'à l'instar de bon nombre de fondateurs d'ordre, la Mère Javouhey a tâtonné au début. Elle fut d'abord maîtresse laïque, puis novice chez les Filles de la Charité ; ensuite nouvel essai d'école séculière à Dôle. Après, elle entre à la Trappe en Suisse, pour en sortir quelques mois plus tard. Il me semble que toutes ces fluctuations, qui ont sans doute contribué à étendre l'expérience de la future supérieure, ne constituent pas une « parfaite unité de vie ». En somme, pendant plusieurs années, elle chercha sa voie et elle finit avec le concours de la divine Providence par la trouver et par la parcourir à pas de géant.

V. O.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Batiffol (Pierre). La paix constantinienne et le catholicisme. Paris, Gabalda, 1914, in-8°, VIII-542 pp.

Bonwetsch (D. Nathanael). Texte zur Geschichte des Montanismus. Bonn, Marcus, 1914, in-8°, 32 pp. (= *Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen* herausgegeben von Hans Lietzmann, 129). Mk. 0,80.

Bretz (Adolf). Studien und Texte zu Asterios von Amasea. Leipzig, J. Hinrichs, 1914, in-8°, iv-124 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, Bd. XL, 1).

Cambiaso (Domenico). La processione delle ceneri di S. Giovanni Battista in Genova. Genova, tipografia della Gioventù, 1914, in-8°. 22 pp.

Codice diplomatico Barese edito a cura della commissione provinciale di archeologia e storia patria. Le Pergamene di Barletta. Archivio Capitolare (897-1285) per Francesco Nitti di Vito. Vol. VIII. Bari, 1914, in-4°, lxxxviii-510 pp., 7 facsimilés en phototypie.

Festschrift Georg von Hertling zum siebzigsten Geburtstag am 31. Aug. 1913 dargebracht von der Görresgesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im kath. Deutschland. Kempten, Kösel, 1913, grand in-8°, viii-634 pp., portrait.

Fischer (Ludwig). Die kirchlichen Quatemper. Ihre Entstehung, Entwicklung und Bedeutung. München, J. J. Lentner, 1914, in-12, xii-278 pp. (*Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar*. München. IV Reihe, 3). Mk. 6,20.

Frankenstein (de). En lisant l'Évangile. Paris, Lethielleux, s. a. [1909], in-18, viii-228 pp.

Friart (Norbert). Histoire de saint Fursy et de ses deux frères saint Feuillien évêque et martyr et saint Ultain. Lille, Société Saint-Augustin, s. a. [1914], in-12, 472 pp.

Gougaud (L.) La mortification par les bains froids spécialement chez les ascètes celtiques. Extrait du *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, t. IV, 1914, p. 96-108.

Guéry (Ch.) Culte de Ste Catherine d'Alexandrie à Rouen et à Vernon-sur-Seine. Évreux, Imprimerie de l'Eure, s. a. [1912], in-8°, 116 pp, illustrations.

Hebbelynck (A.) Fragments inédits de la version copte sahidique d'Isaïe. Extrait du *Muséon*, 1913, 51 pp.

Heintze (Werner). Der Clemensroman und seine griechischen Quellen. Leipzig, J. Hinrichs, 1914, in-8°, vi-144 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, Bd XL, 2).

Kekelidze (Korn.). Житіе и подвиги св. Іоанна, католикоса Урһайскаго. Extrait de Христіанскій Востокъ, t. II, 1914, p. 301-48; un fac-similé.

Kirchengeschichtliche Festgabe Anton De Waal zum goldenen Priester-Jubiläum (11 October 1912) dargebracht. Im Auftrage und in Verbindung mit den Kaplänen und Freunden des deutschen Campo Santo in Rom, herausg. von Fr. Xaver Seppelt. Freiburg i. Br., Herder, 1914. xii-488 pp., illustrations. (= *Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte, Supplementheft XX*). Mk. 16.

Kračkovskij (I.). Одна изъ Мелькитскихъ версій арабскаго синаксаря. Extrait de Христіанскій Востокъ, t. II, 1914, p. 389-99.

Legris (A.) Saint Laurent O'Toole (Saint Laurent d'Eu) archevêque de Dublin (1128-1180) Rouen, Cocheux, 1914, in-12, x-152 pp.

LIETZMANN (Hans). Symbole der alten Kirche. Bonn, Marcus, 1914, in-8°, 40 pp. 2e Auflage (= *Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen* herausgegeben von Hans LIETZMANN, 17-18). Mk. 1.

LIVI (Ridolfo). San Bernardino da Siena e le sue prediche secondo un suo ascoltatore Pratese del 1424. Siena, Lazzeri, 1913, in-8°, 14 pp. (= *Bullettino Senese di storia patria*, t. XX, 1913, p. 458-469).

MAYER (Joh. Georg.) Geschichte des Bistums Chur. Livraison 17-21. Stams, Hans von Matt, 1911-14, p. 449-780.

MEARNS (J.) The Canticles of the christian Church eastern and western in early and médieval times. Cambridge, University Press, 1914, in-8°, x-106 pp.

MORÇAY (Raoul). Saint Antonin, fondateur du couvent Saint-Marc, archevêque de Florence. 1389-1459. Tours, Mame, s. a. [1914], XXXII-504 pp.

NAVATEL (Ludovic). Fénelon. La confrérie secrète du pur amour. Paris, Émile-Paul, 1914, in-12, XVIII-346 pp.

OTHON (R. P.) O. F. M. Le bienheureux Gabriel Marie O. F. M. et l'ordre de l'Annonciade. Bourges, Tardy-Pigelet, 1913, in-8°, XXVIII-350 pp. Fr. 3,50.

PEETERS (Paul). Évangiles apocryphes. II. L'Évangile de l'Enfance, rédactions syriaques, arabe et arméniennes traduites et annotées. Paris, Picard, 1914, in-8°, LXX-330 pp. (= *Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme*, n° 18).

STÖCKERL (Dagobert) O. F. M. Bruder David von Augsburg. Ein deutscher Mystiker aus dem Franziskanerorden. München, J. J. Lentner, 1914, in-12, XVI-284 pp. (= *Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München*. IV. Reihe, 4). Mk. 6.20.

ŠUSTA (Joseph). Die Römische Kurie and das Konzil von Trient unter Pius IV. Actenstücke zur Geschichte des Konzils von Trient. Bd. IV. Wien, Hölder, 1914, in-8°, XX-618 pp.

VALIN (Lucien). L'Abjuration de Jeanne Darc. (24 mai 1431). Plaque commémorative. Rouen, A. Gallier, 1913, in-8°, 56 pp.

VON LEMM (Oscar). Koptische Miscellen, CXXXIII, CXXXIV, CXXXV-CXL. Extrait du *Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de St.-Pétersbourg*, 1914, pp. 484-513, 525-40.

WALTHER (Georg). Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Vaterunser-Exegese. Leipzig, J. Hinrichs, 1914, in-8°, VIII-124 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, Bd XL, 3).

WUTZ (Franz). Onomastica sacra. Untersuchungen zum Liber interpretationis nominum hebraicorum des hl. Hieronymus. I Hälfte : Quellen und System der Onomastika. Leipzig, J. Hinrichs, 1914, in-8°, 672 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, Bd XLI).

A nos lecteurs.

Le précédent numéro des Analecta Bollandiana *a paru le 22 juillet 1914.*

En rappelant cette date qui se confond presque avec l'une des plus tragiques de tous les temps, nous voudrions nous excuser de mêler notre modeste histoire au souvenir de ces événements formidables. Mais, au moment de reprendre notre tâche, nous devons dire à nos amis et à nos lecteurs dans quelles conditions elle s'offre à nous, après une interruption de passé cinq années.

Les Analecta Bollandiana *ont subi le sort commun de tous les périodiques qui paraissaient dans notre pays. Revues scientifiques ou littéraires, annales des sociétés savantes, recueils d'érudition, bulletins de recherches techniques, pour ne parler que des organes qui pouvaient se taire sur les préoccupations du jour, l'invasion les a tous frappés de mort ou de léthargie, sans une seule exception qui compte. Les rares publications qui avaient conservé le moyen matériel de paraître se sont arrêtées devant des impossibilités morales, que la conscience nationale, d'un accord unanime, a jugées insurmontables.*

Pour nous, il était même devenu chimérique de songer aux temps meilleurs où notre modeste revue reprendrait vie. Dès octobre 1914, la zone des opérations militaires avait atteint Roulers. Notre dévoué imprimeur, M. J. De Meester, se voyait dépossédé de son matériel : papier, caractères, fournitures typographiques, par un système de réquisitions insatiables, en attendant qu'il fût, en octobre 1917, forcé d'évacuer ses ateliers destinés à la plus complète déprédation. Seule, l'intervention de M. le Prof. H. Zimmern lui permit de sauver à temps la partie de son outillage strictement impossible à remplacer.

Cette longue stagnation n'eut pas même l'avantage d'être pour nous une période de préparation et de recueillement Pour différents motifs qui se devinent, nous étions résignés à ne faire que du travail provisoire. Mais trop souvent le provisoire aussi se trouva irréalisable. La recherche, mainte fois abandonnée et reprise, échouait finalement devant un manus-

cril qu'on ne pouvait voir, devant un livre qu'on ne pouvait se procurer, devant une lettre qu'on ne pouvait écrire. En six occasions, coup sur coup, l'un de nous sollicita, avec motifs à l'appui, l'autorisation de se rendre en Hollande pour reprendre contact avec le monde vivant et suppléer aux ressources défaillantes de nos bibliothèques anémiées : les passeports demandés furent refusés obstinément et, jour après jour, presque tout l'effort de ces lentes années continua de se dépenser en ébauches informes ou de s'égarer dans le vide.

En même temps, des brèches irréparables s'ouvraient dans nos rangs. Pour des raisons d'intérêt général, l'un de nos collaborateurs, le P. Ch. Van de Vorst, détaché de l'œuvre bollandienne le 17 octobre 1917, dut aller prendre la direction de la maison d'études de Louvain. Le 20 septembre précédent, notre doyen d'âge, le regretté P. F. Van Ortroy, avait été emporté par un mal, auquel les épreuves et les émotions des trois dernières années n'étaient pas étrangères. A la suite de ce deuil, la corporation des Bollandistes se trouvait réduite à deux membres, lorsque, le 31 janvier 1918, son Président, le P. Delehaye fut arrêté par la police allemande.

Son crime était celui qui conduisit tant d'autres de nos concitoyens devant les tribunaux, en un temps où nul homme de cœur ne pouvait échapper longtemps à la nécessité de braver des lois iniques, perfidement calculées pour briser la résistance morale de la nation, et où l'accomplissement du devoir envers la patrie opprimée, était, par un odieux abus de langage, qualifié de trahison. Condamné à dix ans de travaux forcés par un simulacre de jugement, après plus de trois mois de détention au secret, il fut transféré au bagne de Vilvorde, d'où il ne fut délivré que peu de jours avant l'armistice du 11 novembre 1918. Comme la plupart de ses compagnons de captivité, il ne profita même pas de l'amnistie promulguée in extremis *et presque aussitôt retirée. Il fallut l'énergique intervention de M. le baron Descamps auprès d'une haute personnalité pour lui ouvrir les portes de la prison, le 30 octobre, lorsque l'armée allemande était déjà en pleine retraite.*

Nous devons à la justice de mentionner ici la louable initiative de M. l'archiviste général de Hanovre, le Dr. Br. Krusch, qui provoqua une requête du conseil supérieur de la commission des Monumenta Germaniae *à l'effet d'obtenir à notre confrère une détention moins inhumaine. Cette démarche, qui honore ses auteurs, demeura sans résultat, comme l'était demeurée l'intervention personnelle de S. E. le Cardinal Gasparri, Secrétaire d'État, au nom de S. S. le Pape Benoît XV.*

La Bibliothèque des Bollandistes, qui fut, le 18 mars 1916, l'objet d'une perquisition à grand fracas, échappa à l'aventure sans dommage appréciable. Un danger plus grave la menaça lorsque, en mars 1918, une partie du collège Saint-Michel fut réquisitionnée pour les services sanitaires de l'armée allemande. Au mois de septembre de la même année, le péril devint imminent. L'occupation s'étendit à l'autre partie de nos bâtiments. Quelques fonctionnaires de l'Administration civile, entre lesquels il nous faut nommer MM. Kisky et Oehler, s'employèrent de leur mieux, à protéger contre l'invasion la bibliothèque et ses accès. Mais leurs bons offices allaient se trouver impuissants et, à la veille de l'armistice, les autorités militaires prenaient encore leurs mesures pour nous expulser des derniers locaux laissés à notre disposition.

Dieu soit loué ! Ces tristes souvenirs appartiennent au passé. Mais les difficultés que ce passé nous lègue continuent de menacer notre avenir. Nous n'apprendrons rien à personne en avouant que les conditions matérielles d'une publication comme la nôtre se sont aggravées dans une proportion redoutable. Nous essaierons d'y pourvoir, avec des ressources nécessairement amoindries, comptant sur l'aide du Ciel et le fidèle concours de nos amis. Il est trop tôt pour dire combien de temps nous suffirons à cet effort. Le présent seul est entre nos mains : le plus sage est de borner notre souci à la peine de chaque jour. Debet in spe, qui arat, arare *(1 Cor. 9, 10).*

La Canonisation des Saints dans l'Église Russe.

Ceux de nos lecteurs qui ont compulsé l'*Annus graeco-slavicus* du P. Martynov auront été amenés plus d'une fois à se demander comment s'est établi le culte des saints de nationalité russe. D'après les idées qu'on se fait communément du monde oriental, il paraît tout naturel de supposer que l'Église « orthodoxe » en est restée, jusqu'à la période moderne, à l'ancienne pratique de l'Église byzantine ; et, à première vue, c'est bien ce que les textes hagiographiques donnent à penser. Quand ils nous font assister à la glorification posthume d'un serviteur de Dieu, les rôles se partagent entre la piété populaire et l'autorité hiérarchique, à peu près comme dans les vieilles légendes grecques des saints et des martyrs. Mais la difficulté commence dès que l'on essaie de déterminer les règles qui limitent en droit et en fait l'initiative des fidèles, et de définir les formes suivant lesquelles s'exerçait le contrôle de l'autorité ecclésiastique. Les unes et les autres ont beaucoup varié suivant les époques et n'ont peut-être jamais été fixées avec une certitude absolue. A l'occasion d'une étude confinant à ces questions, nous avons essayé de voir un peu plus clair dans le sujet. Il nous a paru qu'il ne serait pas inutile de consigner ici les résultats de cette recherche, sans aucune prétention à l'originalité. Ils se réduisent à peu de chose, et ce qu'on y pourra trouver de neuf repose exclusivement sur des textes déjà connus et publiés.

1. Les documents et les faits.

Nous n'avons pas le choix du guide à suivre dans la *terra incognita* qui s'ouvre devant nous. Précisément parce que la ratification du culte des saints dans l'Église russe n'a jamais été subordonnée à des règles universelles. et que la portée doctrinale et canonique de cette ratification est demeurée assez flottante et imprécise, une théorie générale de cette procédure supposerait la connaissance de tous les cas particuliers et, principalement, des cas exceptionnels qui relèvent de l'hagiographie apocryphe ou de la super-

stition populaire. Qui oserait se flatter d'en réunir la série complète? Une enquête de ce genre ne peut s'entreprendre à distance. En Russie même, elle est entrée aujourd'hui, et sans doute pour longtemps, dans le domaine des choses impraticables. Par bonheur, elle avait déjà tenté le zèle d'un érudit, de deux même, si l'on compte la creuse et verbeuse dissertation publiée en 1893 par M. V. Vassiliev, sous le titre d'*Histoire de la canonisation des saints russes*[1]. L'année suivante, le professeur E. Golubinskij, à qui l'on doit également une importante histoire de l'Église russe, reprenait le même sujet dans la revue **Богословскій Вѣстникъ**, *(le Messager théologique)* de Moscou. Ses articles, refondus et complétés, furent republiés dix ans plus tard en un gros volume intitulé : **Исторія канонизаціи святыхъ въ русской церкви** *(Histoire de la canonisation des saints dans l'Église russe)*[2].

C'est un monument de docte et diligente confusion, où les faits positifs sont constamment enlacés, par des hypothèses et des conjectures, à des vues synthétiques. qui donnent un aspect artificiel et fragile à toute la construction. Le lecteur se dira peut-être qu'il doit être possible de dissocier cet ensemble et de replacer les documents ainsi dégagés dans le vrai de la perspective historique. C'est en effet le seul parti à prendre, mais il n'y a pas à dissimuler que cette opération est malaisée et ne comporte qu'une exactitude approximative. Pour des motifs où la probité de l'auteur n'est pas en cause, les matériaux de son œuvre portent la trace des idées préconçues d'après lesquelles il l'a composée. Avant de songer à les remployer, il faut bien dire en quel état nous les livre le répertoire où nous sommes réduits à les chercher.

Les faits qui nous occupent sont groupés, dans l'exposé de Golubinskij, par périodes, où l'ordre chronologique est combiné de façon assez malencontreuse avec d'autres principes de classement.

Première période : depuis l'origine du christianisme en Russie jusqu'au premier synode de Macaire (1547). L'auteur a recueilli dans les textes hagiographiques, dans les livres liturgiques, dans les récits des vieux chroniqueurs et annalistes, 21 cas de « canonisations » antérieurs à cette seconde date[3]. La notice jointe au nom de chaque saint contient un précis des circonstances où son culte s'est établi. Assez souvent, elle se résume à dire que le saint est mort durant la période considérée. Dix-huit autres personnages mentionnés dans les ménologes locaux sont groupés

[1] **Исторія канонизаціи русскихъ святыхъ** (Moscou, 1893).
[2] Moscou, 1903.
[3] P. 40-92.

hors série, on ne voit pas bien pourquoi [1]. A la même catégorie sont rattachés deux cas, où l'autorité ecclésiastique a refusé l'institution du culte [2].

Seconde période : les conciles tenus par le patriarche Macaire en 1547 et 1549. Ces deux synodes, dont les sessions furent très courtes, sont traités comme une époque distincte, parce qu'ils auraient régularisé le culte des saints de l'Église russe par une sorte de canonisation en masse [3]. On verra à quoi se réduisent les faits positifs sur lesquels Golubinskij a construit un vaste et fragile échafaudage de conjectures. Après avoir dressé le catalogue des saints dont la situation aurait été légitimée par les deux conciles [4], l'auteur y ajoute une liste supplémentaire de treize personnages, mentionnés dans les ménologes antérieurs à Macaire, sans qu'on puisse dire s'ils ont jamais été régulièrement «canonisés» [5].

Troisième période : du concile de 1549 jusqu'à l'institution du Saint-Synode par Pierre-le-Grand, en 1721 [6]. Les saints de cette période sont répartis en deux listes : 1) saints dont la date de canonisation est connue, soit un total de 56 noms [7] ; — 2) saints dont la date de canonisation demeure ignorée. Une note préalable [8], dont la rédaction est embrouillée à plaisir, nous avertit que cette seconde classe devrait être subdivisée en deux groupes : d'une part, les saints dont la canonisation, quoique non datée, est pourtant garantie par le fait tout au moins que des églises ou des chapelles leur ont été dédiées, et, d'autre part, ceux pour lesquels cette attestation fait défaut et qui, partant, peuvent avoir été inscrits dans les livres liturgiques par erreur soit involontaire soit frauduleuse. C'est à propos de cette distinction que l'auteur songe pour la première fois à formuler *ex professo* sa définition d'un saint authentiquement canonisé [9]. Marquons cette place, car ni le plan du livre, ni les secours typographiques ordinaires ne nous permettraient de la retrouver.

Par une conséquence assez inattendue de sa définition, Golubinskij n'a pas cru devoir séparer les saints canonisés à une date incer-

[1] Golubinskij. 84-85.
[2] Golubinskij, 86-92.
[3] Golubinskij, 92-109.
[4] Golubinskij, 100-101.
[5] Golubinskij, 107-108.
[6] Golubinskij, 109-69.
[7] Golubinskij, 109-137.
[8] Golubinskij, 137-39.
[9] Golubinskij, 138.

taine de ceux qui pourraient bien ne l'avoir jamais été [1]. Les uns et les autres sont donc confondus dans une liste commune, où ils sont rangés par siècles, d'après la date de leur mort, à moins qu'on n'ait dérogé aussi à cet ordre-là pour mentionner ensemble des saints de même origine, par exemple, plusieurs évêques d'un même siège [2]. Cent-quarante-six personnages défilent dans ce catalogue [3]. A la notice du 146e, l'énigmatique Procope d'Usja, est soudée bout à bout et sans le moindre avertissement au lecteur, une digression sur Ste Anne de Kašin et S. Euphrosyn de Pskov, qui furent solennellement dégradés par le patriarche Joachim, et dont la première, tout au moins, paraît n'avoir jamais existé [4].

Quatrième période : depuis l'institution du Saint-Synode jusqu'à nos jours. Les saints élevés aux honneurs du culte universel durant cette période sont exactement au nombre de cinq [5], dont le dernier fut canonisé en 1896, à l'occasion du couronnement du tsar Nicolas II. On est certain d'en posséder la série complète, remarque Golubinskij, parce que le culte universel d'un saint emporte de soi une notoriété universelle [6] : axiome doctoral, qui n'aurait que le tort de ne rien dire, s'il n'avait en outre celui de jouer sur les mots [7].

Quant aux saints « canonisés pour le culte local », qui ne jouissent pas de cette notoriété universelle, Golubinskij en a dressé une liste [8], qu'il déclare lui-même sujette à caution, pour des motifs dont nous reparlerons [9]. Provisoirement, elle comprend, tout compte fait, quatorze saints, auxquels il faut ajouter Théodore de Totem [10] qui, à raison des enquêtes répétées auxquelles son culte a donné lieu, est traité à part, avant la série chronologique. A cette même catégorie se rattachent trois personnages dont le culte fut abrogé par les archevêques des éparchies compétentes [11].

Les quatre périodes qui viennent d'être indiquées s'étendent sur toute l'histoire du christianisme en Russie. On serait donc porté à

[1] Voir ci-après, § IV.
[2] Ainsi neuf évêques de Novgorod du XIe au XVe siècle sont allés rejoindre deux de leurs successeurs morts au XVIe (p. 157).
[3] P. 139-69.
[4] P. 159-69. Voir ci-après, § IV.
[5] Nous en donnerons la liste en son lieu, dans la suite de cette étude.
[6] P. 169.
[7] Voyez ci-après, § IV.
[8] P. 190-98.
[9] P. 169.
[10] P. 186-90.
[11] P. 198-201.

supposer que tout le martyrologe de l'Église russe s'y trouve résumé. Mais un sous-titre jeté à l'improviste en travers de la page[1], à la fin du chapitre concernant les canonisations de la période « synodale »,vient tout à coup faire remarquer au lecteur que l'hagiographie spéciale[2] de Kiev a été omise ou réservée à dessein. Elle fait l'objet d'un aperçu divisé cette fois d'après l'ordre topographique : saints de la laure des *Peščery*, ou des « Cavernes », — saints de Kiev, — saints de la région de Kiev[3]. L'auteur n'a pas jugé à propos de mettre cette partie de son exposé en concordance avec la division par périodes, adoptée pour les saints de la Russie moscovite. Nous n'essaierons pas de suppléer à cette omission, étant donné le caractère artificiel de ce cadre chronologique. Il suffit de savoir que l'Église de Kiev avait perdu son autonomie et se trouvait soumise à la juridiction des patriarches de Moscou, bien avant l'institution du Saint-Synode : seule date qui fasse époque dans l'histoire de la canonisation des saints en Russie.

Une autre surprise nous attend au chapitre suivant, qui est intitulé : *Les saints russes dans les martyrologes*[4]. Si les mots avaient ici leur sens ordinaire, une telle question ne se poserait plus à la fin d'une étude sur l'institution canonique du culte des saints. C'est dans l'hagiographie liturgique que ce culte trouve son expression directe et officielle, et pour faire le recensement des fêtes approuvées,ce sont les martyrologes, ménologes, calendriers et *typica*,qu'il faudrait consulter tout d'abord. Il paraît qu'en Russie, la pratique se réglait tout autrement. Golubinskij nous apprend que, jusqu'en 1682, les saints nationaux, même les plus régulièrement «canonisés», n'étaient pas inscrits d'office dans les livres liturgiques. On verra tout à l'heure à quel degré les rédacteurs de ces recueils poussaient l'arbitraire ou l'inertie[5]. Cela va jusqu'à dénaturer la notion même du culte public, au moins du culte universel.

C'est après ce chapitre que vient la conclusion du livre sous la forme de *Considérations générales sur la canonisation des saints dans l'Église russe*[6]. On y retrouve, amplifiés et dilués, avec quelques

[1] P. 192.

[2] C'est-à-dire postérieure à la rupture de Kiev avec la Russie moscovite. Les premiers saints mentionnés par Golubinskij : les martyrs Boris et Glĕb, S. Théodose et S. Antoine de Peščery, S. Nicetas, Ste Olga, S. Mstislav, etc., sont des saints de Kiev. Il n'aurait pas été superflu de marquer au lecteur le point à partir duquel les deux martyrologes se dissociaient.

[3] P. 202-23.

[4] P. 223-60.

[5] Voyez ci-après, § III.

[6] P. 261-308.

variantes de fond et de forme, les principes que Golubinskij, en toute candeur et bonne foi, avait posés d'avance, dès le début du livre « pour guider la marche du lecteur »[1]. Il devrait nous être permis de faire ici abstraction de ces vues théoriques, puisque, dans cette analyse, il s'agit uniquement des faits positifs qui en composent la base documentaire. Mais Golubinskij est dans le vrai autrement qu'il ne pense, quand, avec une sincérité parfaite, il prend, comme point de départ de sa longue enquête, un résumé de ses conclusions. La suite du livre achèvera de montrer dans quelle mesure ces principes directeurs ont influé sur le choix, le classement et, jusqu'à un certain point, l'interprétation des faits historiques.

Car le livre ne se termine pas à la conclusion, et celle-ci laisse en dehors tout un côté du sujet. Nous ne parlons pas des appendices, ni des 80 pages d'additions, qui s'emboîtent dans toutes les parties de l'exposé principal, en les disloquant quelque peu. Mais une classe entière de documents, écartés d'abord en vertu d'une délimitation préjudicielle, sont, de la meilleure foi du monde, reversés au dossier après la clôture des débats. Sous le nom de « défunts honorés » (почитаемые усопшіе), Golubinskij a réuni tous les personnages réels ou fantastiques, dont le culte est demeuré, si l'on peut dire, au premier degré de formation[2]. Ils n'ont pas reçu les honneurs propres aux saints, mais des marques de vénération, qui tout de même y ressemblaient fort. On sait combien entre les uns et les autres, la ligne de démarcation est prompte à s'estomper. Elle dépend de la notion canonique du culte public, entendu par opposition au culte privé; et, là même où cette distinction est clairement définie en droit, elle est sujette à s'obscurcir en pratique par une confusion assez naturelle entre le culte illégitime ou non avenu et le culte inexistant. La théologie russe était bien loin d'avoir réduit cette discipline en formules rigoureuses, et, l'incertitude des témoignages s'ajoutant à l'imprécision des idées, toute cette zone frontière de l'hagiologie russe demeure plongée dans le chaos. En veut-on une preuve quasi-matérielle ? Non seulement il arrive à Golubinskij de qualifier « défunts honorés »[3] ceux que d'autres auteurs, interprètes de l'opinion commune, appellent saints[4], mais lui-même se voit trop souvent forcé de reviser son propre juge-

[1] P. 40-43.
[2] P. 309-370.
[3] Nous évitons avec intention de dire « vénérables ». On verra tantôt pourquoi.
[4] Par exemple, Antoine de Zadonsk († 29 oct. 1851), p. 316; Antoine, archevêque de Kamenets-Podolskij († 29 mars 1827), ibid.; etc.

ment. Nombre de personnages qui, dans sa première édition, figuraient au rang des saints, ont été, dans la seconde, relégués au rang inférieur [1]. Assurément, il n'y a pas là de quoi crier à la versatilité. Quiconque a étudié les listes de *praetermissi*, dans n'importe quel tome des *Acta Sanctorum*, ne comprendra que trop bien qu'en ces délicates matières l'hésitation soit permise. Mais précisement parce qu'elle résulte ici des données les plus essentielles du sujet, elle prouve que celui-ci ne se prêtait pas à être délimité *a priori* [2] et que des exemples de culte arrêté à la première phase de son évolution ne pouvaient être exclus, par élimination préalable, d'une théorie d'ensemble sur la canonisation des saints Nous y reviendrons.

D'après ce qui précède, on aura déjà compris que le livre de Golubinskij n'est pas clair; mais nous sommes encore loin d'avoir dit jusqu'à quel point il est confus et combien les renseignements qu'on en peut tirer risquent d'être entachés d'inexactitude. Les tables sont insuffisantes, le plan général est à peine indiqué. Chaque page est comme un raccourci du désordre qui règne dans tout l'ouvrage. Du texte aux notes, c'est un perpétuel enlacement de complications et de redites. Et quelle langue! Un étranger pourrait prendre à son compte l'effort qu'elle lui demande à la lecture; mais il paraît que les Russes eux-mêmes [3] sont déroutés par le

[1] Citons entre autres : p. 314, Abraham de Mirož († 24 sept 1158); p. 315, Alexis l'Insensé, de Rostov († 1781) ; p. 316, Antoine évêque de Vologda († 26 oct. 1585); p. 320, Vassian ou Bassien de Rabov († 12 février ou 21 mai, 1497 ou 1509) ; Dorothée de Jug († 1622) ; p. 323, Eudocie, en religion Euphrosyne, femme du grand-duc Dimitri Donskoj († 22 mai 1389) ; ibid., Euphrosyne, en religion Eupraxie, princesse de Pskov (assassinée le 8 mai 1243); p. 324-25, Élisée de Sumy, moine du monastère de Solovki (vivait au XVe/XVIe s.); p. 325, Ignace de Lomov († 28 déc 1591); p. 326, Innocent, disciple de S. Nil Sorskij († 19 mars 1521); ibid., Irénarque, reclus de Rostov († 13 janv. 1628) ; p. 328, Jean d'Uglič (enfant de 7 ans, assassiné le 25 juin 1663) ; p. 329, Joasaph, reclus de Nižegorod († ca. 1560) ; p. 332, Jean disciple et successeur de S. Corneille de Komel († 16 mai 1548) ; p. 333, Léonide, disciple et compagnon de S. Adrien de Pošekhonje († 1549) ; p. 326, Nicodème, solitaire de Kože-Ozero († 3 juillet 1639), etc.

[2] Cette observation n'a pas échappé à la vigoureuse logique du prof. N. Suvorov, qui, à propos du livre de Golubinskij s'est expliqué sur le même sujet dans un compte rendu de 45 pages (Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія, t. 348, 1903, partie bibliographique, p. 263-308 ; voir p. 283-84). Toute cette forte étude mérite d'être lue. Le professeur Suvorov, qui paraît connaître à fond le droit canonique occidental, a le mérite plus rare chez ses compatriotes d'en parler avec une entière liberté d'esprit. Du point de vue russe, les contradicteurs qu'il prend à partie lui auront sans doute reproché sa position résolument favorable à l'absolutisme césarien, même dans les choses religieuses. Mais en cela encore, M. Suvorov a l'avantage de rester dans la tradition de son Église.

[3] Cf. Suvorov, t. c. 272, 275, etc.

tour insolite de ce style laborieux, enchevêtré, alourdi de redondances, où l'expression simple et directe semble évitée comme à dessein. Ce n'est pas sans regret que l'on doit porter un jugement aussi défavorable sur un ouvrage de réelle érudition, qui dénote partout une âme sincère et croyante, pénétrée d'un profond respect pour l'idéal chrétien. Le livre se clôt sur un aveu d'une modestie touchante, où l'auteur, reconnaissant l'imperfection de son travail, s'en excuse sur son grand âge et se rend avec simplicité la justice d'avoir été jusqu'à la limite de ses forces. Devant de tels motifs, si franchement exprimés, la critique perd ses droits. Nous avons seulement tenu à indiquer, parce qu'il le fallait bien, pourquoi il serait à peu près impossible de traiter à nouveau le sujet d'après les matériaux livrés par Golubinskij. Ceci étant dit, une fois pour toutes, nous espérons qu'on ne se méprendra pas sur la portée de ce qui nous reste à dire.

II. Les institutions primitives.

Un premier fait qui s'aperçoit dans une clarté évidente, c'est qu'à l'origine, le peuple russe, devenu chrétien, n'a guère philosophé sur la règle doctrinale du culte des saints. Il en a adopté la pratique telle qu'elle lui fut transmise par Byzance, avec les dehors traditionnels un peu frustes qu'elle avait pris à la longue dans la conscience populaire. Pour lui, comme pour les bonnes gens du pays grec, les saints sont des personnages qui, en récompense de leurs mérites éclatants, sont entrés par la mort dans l'intimité de Dieu. Dans un sentiment de vénération désintéressée, et plus encore pour s'assurer le bénéfice de leur intercession, il leur rend des honneurs spéciaux, dont la forme extérieure lui est trop familière pour qu'il éprouve le besoin de s'en définir la portée. La persuasion individuelle compte pour peu de chose dans ces manifestations. Un saint qui n'aurait que de rares dévots n'est pas un saint. Il faut l'expansion du sentiment collectif pour donner le branle à la foi des simples. Il arrive que celle-ci se déclare d'emblée, par un transport d'enthousiasme qui coupe court aux lenteurs et brusque les étapes habituelles de la tradition. Mais d'ordinaire, le culte naissant se développe par une évolution progressive, à laquelle concourent la durée, l'accoutumance, la renommée des grâces obtenues, l'entraînement de l'exemple, on pourrait dire la vogue, surtout quand une propagande méthodique s'organise autour de la mémoire vénérée et du tombeau qui en est le siège visible et matériel.

Pourtant, il n'appartenait pas au commun des fidèles de lui donner son couronnement dernier. Pour honorer le défunt et obtenir plus sûrement ses faveurs, le moyen par excellence était la prière liturgique et. avant toute autre, le молебенъ, l'office solennel d'actions de grâces [1]. L'hommage suprême était de le chanter au saint devant un autel ou dans une église dédiée en son nom. Seul le prêtre, et, s'il s'agissait de consacrer un édifice, le pontife, avaient qualité pour accomplir ces rites augustes. En déférant au vœu de la piété populaire, l'autorité ecclésiastique reconnaissait, par le fait, qu'il était légitime dans son objet. En cas de refus, qui n'allait guère sans une réprobation formelle, le nouveau culte était condamné à disparaître. Celui-ci était donc soumis à la ratification du pouvoir spirituel. Mais cette approbation d'ordre disciplinaire n'avait à aucun degré le caractère d'un jugement définitif sur la vie, les œuvres et les mérites du défunt. Il n'entrait dans la conscience de personne que le serviteur de Dieu fût mis, par l'acquiescement de la hiérarchie, en possession légale du titre que, jusque-là, il portait abusivement. Après comme avant, ses fidèles le croyaient saint sur la foi de son biographe, de la tradition établie, de l'affirmation commune ou de la rumeur publique, et non pas en vertu d'une décision autorisée, distincte du fondement historique ou du témoignage sur quoi elle s'appuyait. Bref, la sanction ecclésiastique ainsi entendue ne substituait pas à l'opinion du vulgaire une certitude d'un autre ordre, et sa portée restait la même dans les cas fréquents où le clergé prenait l'initiative des honneurs rendus, par exemple, à un prince, à un évêque, à un fondateur de monastère ou à quelque personnage sorti de ses rangs.

Évidemment, le culte qui s'exprimait par des cérémonies liturgiques devenait du même coup un culte solennisé, auquel toute la communauté chrétienne se trouvait virtuellement associée ; mais ce caractère même se définissait par son effet extérieur et apparent,et non par un principe juridique, comme l'est, dans notre droit canonique romain, la notion de culte public ou officiel en tant que distinct du culte simplement autorisé ou toléré.

Si l'on avait pris la peine de réfléchir à cette canonisation par la voix populaire, on n'aurait pas tardé à voir qu'elle renversait les rôles. A défaut de raisonnement spéculatif, la juridiction des pasteurs, s'affirmant par son propre exercice, finit par établir ses prérogatives. Bien lentement toutefois. Jusqu'au milieu du XVIe siècle [2], écrit un canoniste russe, le contrôle des autorités « se bor-

[1] Voir ci-après, § IV.

[2] C'est-à-dire jusqu'au synode de Macaire ; cf. supr. p. 382.

nait le plus souvent à s'associer au culte déjà établi et à lui donner de la sorte une confirmation *(ratihabitio post factum)* [1] ». Il n'est même pas absolument certain qu'après l'abrogation théorique de l'ancienne discipline, une survivance de la coutume primitive ne soit demeurée au fond des esprits. Dans la relation officielle de la canonisation de Métrophane, évêque de Voronèže, en 1832, on lit ces expressions singulières : « Le Très Saint Synode n'a pas hésité plus longtemps à révéler solennellement à l'Église ce don divin, à sanctionner par la bénédiction de la hiérarchie ce qui jusqu'à présent avait été le fait du zèle privé, c'est-à-dire, à invoquer l'intercession de notre père entre les saints, Métrophane, et à placer dans l'église ses miraculeuses et salutaires reliques » etc. [2]. A moins que cette phraséologie ne veuille rien dire, elle signifie que la réalité morale, qui est le titre de saint, est antérieure à la « bénédiction de la hiérarchie ». L'approbation de l'Église ne crée ou même ne modifie rien. Elle confirme le culte, elle ne l'institue pas.

Nous avons dit le culte : c'est un second terme qu'il importerait de bien définir. Tous les personnages morts en odeur de sainteté n'étaient pas honorés suivant un rite uniforme. L'anniversaire des uns était commémoré par une *panikhida* (панихида, du grec παννυχίς), cérémonie funèbre qui est l'équivalent de notre obit. Pour d'autres, on célébrait l'office solennel d'actions de grâces, le молебенъ, qui répond à notre *Te Deum* [3]. Golubinskij regarde comme acquis et démontré que ces derniers seuls étaient des saints, les autres n'étant que des « défunts honorés » [4]. Il déploie toute une casuistique pour établir que certains monuments funéraires ont un caractère sacré et que d'autres n'en ont pas ; que certaines images placées sur les tombeaux sont des icones et d'autres de simples portraits, même quand la ressemblance y est purement conventionnelle [5]. Mais si fondé que tout cela puisse être en raison, ces distinctions ne répondent pas à deux conceptions radicalement différentes des honneurs rendus à la mémoire des serviteurs de Dieu. Comme preuve de la vénération dont jouissait l'évêque de Voronèže, Métrophane, mort en 1703, l'oukaze qui institua sa fête en 1832, dit en termes exprès que, « depuis son décès, des visiteurs

[1] Eug. Temnikovskij, article « Canonisation des saints » dans l'encyclopédie théologique de N. N. Glubokovskij (Православная богословская Энциклопедія, fasc. 19, Pétrograde, 1907), col. 257.

[2] Golubinskij, 177-78.

[3] Ibid. 42, 278, suiv.

[4] Voir p. 309 et suiv.

[5] P. 273-78 ; cf. Suvorov, 291-92.

empressés continuent de se rendre à son tombeau et demandent à faire célébrer pour lui la *panikhida* [1]. » Et en 1896, le décret de canonisation de Théodore d'Uglič, archevêque de Tchernigov, le dernier qu'ait rendu le Saint-Synode, s'exprime comme suit : « Depuis la mort de ce pieux pontife, arrivée le 5 février 1696, les fidèles n'ont cessé d'aller à son tombeau prier pour le repos de son âme, en se confiant à son intercession auprès de Dieu.... [2]. » Ainsi donc, dans la théologie des documents officiels les plus récents, il n'y avait aucune opposition entre les deux aspects du pieux souvenir rendu à la mémoire des morts : on priait pour le défunt, en implorant sa prière. Faut-il se demander après cela si le vulgaire faisait clairement la distinction !

En pratique, le rite extérieur était bien loin d'être fixé avec une précision rigide. Le молебенъ était célébré abusivement au lieu de l'office des morts [3], et, à la longue, la commémoraison, quand elle ne tombait pas en désuétude, se transformait en fête proprement dite [4]. La tombe vénérée devenait un sanctuaire et le portrait une icone. En d'autres termes, si les deux formes de glorification posthume indiquées par Golubinskij pouvaient à la rigueur être nettement distinguées en principe, en fait, elles n'étaient pas attribuées et décernées par un acte authentique maintenant chacun dans son groupe et à son rang. On voit combien il serait hasardeux d'établir là-dessus une différence essentielle, analogue à celle qui existe, dans l'Église latine, entre la qualité de vénérable et celle de saint ou de bienheureux [5].

A qui appartenait-il d'approuver le culte d'un saint ? Si cette question se rapporte à la période primitive, il faut répondre rondement : à l'autorité qui avait le droit de régler le cérémonial dans le sanctuaire où le culte devait être célébré ; car, en dernière analyse, il ne s'agissait que de cela. Quand on voit, dans les textes, de hauts dignitaires ecclésiastiques procéder en personne à une exhumation ou à une ostension de reliques, c'est parce que la qualité du défunt ou le lieu de sa sépulture rendaient cette intervention toute naturelle. Mais rien ne permet d'affirmer que le clergé des monastères ou des paroisses n'en ait pu faire autant que par

[1] Golubinskij, 176 ; cf. infr. § V.
[2] Golubinskij, 183.
[3] Golubinskij, 278, et pass. ; Suvorov, 284.
[4] Golubinskij. pp. 53, 73-75, etc.
[5] « Il existe aussi dans l'Église catholique, une classe correspondant à nos défunts honorés, et, visiblement, la chose y est plus simple et plus claire que chez nous. » (Suvorov, t. c., 283).

délégation. Il est vrai que ce droit devait tôt ou tard lui échapper, et, en regardant la discipline primitive à travers tout son développement ultérieur, on s'imagine aisément y découvrir en germe tout le système qui en est sorti lentement et par à-coups dans la suite des âges. A mesure que la centralisation s'organisait dans la hiérarchie russe, modelée sur les formes gouvernementales de l'État moscovite, l'institution du culte des saints entra de plus en plus dans les attributions réservées à l'autorité suprême. Il est assez dans la nature des choses que cette tendance, une fois le branle donné, ne s'arrête plus. Après qu'on eut vu des patriarches de Moscou frapper d'interdiction des fêtes instituées par leurs prédécesseurs ou par des métropolites [1], on conçoit que les chefs des éparchies, évêques et archevêques, n'aient plus voulu courir le risque d'un pareil désaveu et se soient dépossédés eux-mêmes d'une prérogative qui jusqu'alors leur avait certainement appartenu. En 1690, l'archevêque Athanase de Kholmogora, sollicité par les moines de Solovki d'autoriser dans leur monastère la fête de Germain, l'un de leurs trois fondateurs, répondit que la chose ne se pouvait faire sans la « bénédiction » du tsar et du patriarche [2]. Cette déclaration d'incompétence, qui est un démenti à toute l'ancienne discipline et qui contredit formellement la théorie de Golubinskij lui-même, nous montre sur le vif l'évolution qui a constamment resserré l'initiative de la hiérarchie inférieure. Aussi, dans les cas relativement nombreux, où les anciens documents hagiographiques parlent d'une fête autorisée ou instituée par un archevêque ou un métropolite, il faut se garder d'en conclure immédiatement que ces hauts personnages agissaient en vertu d'un droit exclusif. On connaît même une cause de « canonisation » qui fut déférée à une juridiction qu'elle ne concernait certainement pas. Si, en 1339, le patriarche de Constantinople Jean Kaleki, fut prié d'autoriser la fête du métropolite Pierre de Moscou († 21 décembre 1326), ce fut, nous assure Golubinskij, pour des motifs politiques, afin de rehausser le prestige du siège primatial de Moscovie [3]. En tout cas, son approbation était jugée superflue, puisque jamais plus dans la suite elle ne fut sollicitée. L'exemple prouve tout au moins qu'en cette matière, les règles suivies depuis l'origine par l'Église russe, — si règles il y a, — n'étaient point établies sur des principes très assurés. C'est uniquement pour la beauté du système que Golubinskij prétend, par exemple, que les higoumènes ou archimandrites qui

[1] Voir ci-après, § IV.
[2] Golubinskij, 133.
[3] P. 67; cf. p. 29.

voulaient instituer une fête locale dans leur couvent ne s'adressaient pas plus haut que l'archevêque de leur éparchie [1], et que les patriarches se sont abstenus de passer sans raison par dessus la tête des archevêques et des métropolites [2]. Même à travers toutes les fictions de son exposé, les textes donnent une impression contraire. D'autre part, il serait également impossible de démontrer que l'on ne s'est jamais dispensé de l'autorisation qui aurait dû être demandée aux autorités diocésaines. Et même si tous les cas historiquement constatés étaient clairs, il resterait à examiner ceux des nombreux saints de toutes les époques, y compris la plus moderne, à propos desquels revient comme un refrain l'invariable formule : « On ne sait rien des origines de son culte » [3]. Si l'on n'en sait « rien », il n'est pas permis d'affirmer que ce culte fut institué par l'autorité suprême du diocèse ou de l'éparchie, car c'est là une hypothèse gratuite, et, conjecture pour conjecture, la plus vraisemblable est de ne pas mêler d'aussi grands personnages à un fait qui a passé complètement inaperçu.

Définie par son effet canonique, l'institution du culte d'un saint est une autorisation de célébrer sa fête. Il y aurait un abus de mots à faire observer qu'une solennité propre à un monastère ou à une église y était obligatoire de par la volonté de ceux qui l'avaient instituée. La chose va de soi et s'explique par diverses raisons : la vivacité des souvenirs locaux, l'esprit de clocher et parfois d'autres intérêts moins relevés, sur lesquels Golubinskij s'exprime avec une parfaite franchise [4]. Mais au delà de ce cercle étroit, à quoi les fidèles étaient-ils tenus vis-à-vis du nouveau saint? A rien. Ils pouvaient, s'ils en avaient la dévotion, l'élever sur leurs autels et lui chanter aussi le молебенъ. Théoriquement, il paraît logique de supposer que l'autorisation de célébrer son culte était valable dans tout le territoire de la juridiction dont elle émanait. Mais, à y regarder de plus près, il devient évident que cette fiction juridique est demeurée sans effet sur la conscience du vulgaire. Le couvent

[1] P. 282.

[2] P. 296.

[3] Voir en particulier le chapitre des saints canonisés à une date inconnue, depuis le synode de Macaire (ci-dessus, p. 382) et toute la liste des « défunts honorés ».

[4] « En second lieu, » (outre le motif pieux de célébrer leurs saints) « ceux qui les glorifiaient selon leurs mérites, trouvaient, dans cette gloire même, une source abondante de prospérité matérielle pour le monastère, où elle attirait les pèlerins et appelait la générosité des bienfaiteurs » (p. 280). Sur les miracles truqués voir notamment p. 78 et p. 285, note à la p. 284.

ou le приходъ (la paroisse) qui adoptent un nouveau saint, reprennent pour leur compte l'initiative de ceux qui ont inauguré son culte. La première institution de sa fête n'est pas un précédent qui fait loi ; c'est un exemple dont églises et fidèles s'inspirent suivant leur dévotion, au gré des circonstances.

Quels furent les facteurs principaux qui étendirent le culte de certains saints au delà de son centre primitif ? La chose importe assez peu à la question de principe dont il s'agit maintenant. Golubinskij, pour qui saint et thaumaturge sont deux termes non pas seulement corrélatifs mais synonymes, explique tout par le rayonnement plus ou moins actif de la croyance aux miracles du saint [1]. En réalité, on voit ici en jeu des causes extrêmement complexes : la personnalité historique du héros, la situation géographique du sanctuaire qui gardait ses reliques, la propagande organisée autour de son nom, la vogue, et mille circonstances fortuites qui montraient aux foules le chemin de son église ou de sa chapelle. La politique n'y restait pas étrangère, et Golubinskij lui-même reconnaît ailleurs qu'une fois adoptés par Moscou, les saints locaux devenaient, — sans nouveaux miracles, — communs en quelque sorte à toute la Russie [2].

Par l'effet de ces influences diversement combinées, le culte, resserré à l'origine autour d'un autel ou d'un tombeau, finit par se répandre sur un territoire plus ou moins vaste. Le saint d'un monastère ou d'une paroisse devient ou tend à devenir un saint « universel », honoré dans toute l'étendue du pays. Mais ce changement s'opère « de soi-même », самъ собою, comme Golubinskij le répète à tout propos [3]. Aucun acte de la hiérarchie n'est requis pour établir le titulaire du culte dans son statut nouveau.

Ce passage librement ouvert d'un rang à l'autre montre bien que les deux dignités n'étaient point séparées par une distinction fondamentale. Il faudrait anticiper sur la suite de cette étude pour définir ici la différence qui les séparait. Mais on comprend déjà que cette différence, ou plutôt cette inégalité, était sans effet sur la pratique du culte, là où celui-ci était en vigueur. Pour mesurer les honneurs dûs à leur saint, ses fidèles n'avaient aucun besoin de savoir si et comment on le fêtait en d'autres lieux.

[1] P. 98.
[2] P. 294.
[3] Voir p. 91 ; cf. pp. 72-74, etc.

III. Les actes officiels de l'autorité ecclésiatique.

Il serait cependant excessif de dire que le pouvoir spirituel se soit toujours borné à ratifier les inspirations spontanées de la dévotion publique. Dès une époque reculée, on le voit intervenir dans le culte des saints par des actes exceptionnels, qui dépassent l'initiative du peuple chrétien. Une ancienne chronique rapporte qu'en 1108 le nom de S. Théodose des Peščery fut inscrit dans le « synodique », à la prière du grand-duc Svjatopolk [1]. Par « synodique », nous déclare Golubinskij, corrigeant ce qu'il avait lui-même avancé dans son histoire, il faut entendre la litanie des saints qui était récitée les jours de fête [2]. En y insérant le nom de Théodose, le métropolite mettait l'ancêtre du monachisme russe sur le même rang que les principaux martyrs et saints de l'Église universelle. Il faut convenir que ceci ressemble fort à une déclaration authentique, engageant la croyance officielle de l'Église nationale.

On serait tenté de reconnaître, à plus forte raison, la même portée aux décrets des conciles tenus à Moscou, en 1547 et 1549, par le patriarche Macaire. Golubinskij et avant lui Vassiliev [3], dissertant à perte de vue sur l'œuvre hagiologique de ces deux synodes, ont réussi à se persuader que le martyrologe russe avait subi à ce moment une revision en règle. Mais les faits positifs résistent à cette conclusion démesurée. Dégonflés de toute interprétation tendancieuse, ils tiennent en peu d'espace [4].

Après que le grand-duc de Moscou, Ivan Vassiliévitch (Ivan IV le Terrible) eut pris la dignité impériale [5], il jugea nécessaire de compléter son œuvre en érigeant l'Église russe en un patriarcat autocéphale, qui hériterait en Orient de la primauté tombée en déshérence depuis la chute de Constantinople aux mains des Turcs. Parmi les titres qui appuyaient cette revendication, l'Église moscovite ne pouvait négliger la couronne de saints et de thaumaturges nationaux, qui attestaient sa vitalité spirituelle et la vérité de sa mission. Pour ce motif, en grande partie politique, que Golubinskij ne dissimule en aucune façon [6], le concile de 1547, réuni par

[1] Pp. 51, 53.
[2] P. 52, note.
[3] T.c. 155-203.
[4] On les trouvera plus sobrement exposés par Golubinskij lui-même, dans son *Histoire de l'Église russe* (Исторія русской Церкви, t. II, Moscou, 1900), 769 suiv.
[5] Voir K. Waliszewski, *Ivan le Terrible* (Paris, 1904), 2e partie, ch. II, § 4. *La réforme religieuse*, 203 suiv.
[6] P. 94.

ordre du tsar, rendit un décret, dont le texte original aurait avantageusement remplacé quelques pages de raisonnements enchevêtrés. Le voici, d'après l'exemplaire du couvent de Pineg, à Krasnagora[1] :

Aux archimandrites, higoumènes, protopopes, popes, diacres urbains et ruraux de Vologda, de Bělo-Ozero et de leurs territoires respectifs, la bénédiction du Révérendissime Macaire, métropolite de toute la Russie.

Par ordre du seigneur et fils de notre humilité, l'orthodoxe, très chrétien et couronné de par Dieu tsar et grand-duc, Ivan Vassiliévitch, autocrate de toute la Russie, et d'un commun accord avec nos fils et coserviteurs de notre humilité, avec Alexis archevêque de Rostov et de Jaroslav, avec Jonas évêque de Suždal et Torusa, avec Joseph[2] évêque de Rjazan et Murom, avec Acace évêque de Tver, avec Théodose évêque de Kolomna et Kašira, avec Sabas évêque de Sarskij et de Podonsk, avec Cyprien évêque de Perm et de Vologda, avec les révérends archimandrites, les révérends higoumènes et tout le saint concile de la métropole russe, nous avons décidé que désormais on ferait la fête des nouveaux thaumaturges de la terre russe, que le Seigneur Dieu, dont ils sont les serviteurs, a glorifiés par une grande variété de miracles et de prodiges, et dont, jusqu'à ce jour, l'office n'était pas chanté publiquement. Nous donc, de par le Saint-Esprit, avec nos fils, les archevêques, évêques et tout le saint concile, nous avons, dans le dit concile, décidé de célébrer suivant le rite anciennement établi par les saints pères :

Dans la ville impériale de Moscou, en l'église cathédrale, dans toutes les saintes églises et tous les sacrés monastères, et dans toutes les villes du grand empire russe, en tous lieux, le 3 mars, l'office chanté et la fête du grand thaumaturge Jonas, métropolite de toute la Russie ;

Le 7 septembre, en tous lieux, l'office chanté et la fête du grand thaumaturge Jean, archevêque de Novgorod ;

Le 1er mai, en tous lieux, l'office chanté et la fête du grand thaumaturge, l'higoumène Paphnuce de Borov ;

Le 17 novembre, en tous lieux, l'office chanté et la fête du nouveau thaumaturge Nicon, disciple de Serge ;

Le 17 mars, en tous lieux, l'office chanté et la fête du grand thaumaturge, Macaire de Koljazin ;

[1] Акты собранные въ библіотекахъ и архивахъ россійской Имперіи Археографическою Экспедиціею И. Академіи Наукъ, I (Pétrograde, 1836), No 213, p. 203-204. La laure de la Trinité à Sergiev-Posad en possède un autre exemplaire, qui se distingue par quelques variantes, que l'on retrouve aussi dans l'abrégé reproduit par Karamzine (Исторія Государства россійскаго, t. IX, Pétrograde, 1821 ; note 87, p. 26).

[2] Lire : *Jonas ?*

Le 11 janvier, en tous lieux, l'office chanté et la fête du nouveau thaumaturge, Michel de Klopsk, qui se fit insensé pour le Christ ;

Le 17 avril, en tous lieux, l'office chanté et la fête des nouveaux thaumaturges, les vénérables pères Sabbatius et Zosime de Solovki ;

Le 10 janvier, en tous lieux, l'office chanté et la fête du vénérable père Paul d'Obnorsk, le nouveau thaumaturge ;

Le 1^{r} juin, en tous lieux, l'office chanté et la fête du nouveau thaumaturge, le vénérable higoumène, Denys de Glušitsk et Vologda ;

Le 30 août, en tous lieux, l'office chanté et la fête du nouveau thaumaturge de Novgorod, le vénérable higoumène Alexandre de Svěrsk [1] ;

Le 13 août, à Moscou, l'office chanté et la fête du nouveau thaumaturge Maxime, devenu insensé pour le Christ ;

Le 21 mai, à Murom, l'office chanté et la fête des nouveaux thaumaturges, le très fidèle prince Constantin et ses enfants, Michel et Théodore de Murom ;

Le 25 juin, à Murom derechef et en tous lieux, l'office chanté et la fête des nouveaux thaumaturges, le très fidèle prince Pierre et la princesse Febronia de Murom ;

Le 2 mars, à Tver, l'office chanté et la fête du nouveau thaumaturge, Arsène évêque de Tver ;

< *Le 8 juillet* [2] >, *à Ustjug, l'office chanté et la fête des nouveaux thaumaturges Procope et Jean d'Ustjug, qui se firent insensés pour le Christ.*

Les saints, dont il est ordonné que la fête soit célébrée en tous lieux, seront fêtés par vous, suivant le rite anciennement établi par les saints pères.

Sera la présente lettre transmise en expédition authentique, sans omission aucune et mot pour mot, à toutes les villes et communes. Que la miséricorde de Dieu et de sa très sainte mère, la prière des saints thaumaturges et notre bénédiction soient toujours avec votre piété, dans tous les siècles. Ainsi soit-il. Écrit à Moscou, l'an 7055, 26 février.

Tel est le document dans lequel Golubinskij, adoptant ou répétant l'exégèse invraisemblable de Vassiliev, a réussi à voir un décret de canonisation collectif. Mais il n'y a pas d'interprétation qui tienne, tant le texte est clair par lui-même. Le synode décide que certains saints, qui n'étaient pas fêtés jusque-là, le seront dans la suite. Il fixe la date de leur anniversaire et le rite de la solennité. Rien de plus. Sans doute, en leur décernant cet honneur, il recon-

[1] Les deux autres exemplaires ajoutent : *Le 23 novembre, le prince Alexandre* [Karamzine : *Alexis*] *Nevskij*.

[2] Suppléé d'après Karamzine.

naît qu'ils y ont droit. Mais ce jugement est laissé implicite ou plutôt il est supposé acquis. Le but principal du décret est purement disciplinaire et liturgique. Le dispositif de la lettre synodale ne contient pas un mot qui dépasse le cérémonial extérieur. Tous les saints qui s'y trouvent nommés étaient déjà en possession de leur titre; leurs Vies étaient écrites, quoique non encore adaptées aux exigences de la lecture psalmodiée. Histoire, tradition ou légende, elles représentent une croyance populaire que la décision du concile n'a pas modifiée. Ce n'est assurément point par une simple coïncidence que les Vies des neuf saints locaux, « canonisés » par le concile, sont un ramassis de lieux communs et de banalités. Vassiliev, qui en fait la remarque, ajoute, pour excuser la plate indigence de ces documents, que le synode n'aura fait reviser que les Vies des saints destinés au culte universel [1]. Nous laissons le lecteur devant la perspective ouverte par cette explication.

Golubinskij ne s'en est pas tenu là. Une Vie du métropolite Jonas, l'un des saints compris dans le décret de Macaire, contient une liste de saints, parallèle au catalogue synodal mais beaucoup plus développée. En soustrayant la première du second et en combinant la différence avec une statistique laborieuse des saints canonisés avant le synode de 1547, Golubinskij se croit en mesure d'avancer que deux autres séries de « canonisations » universelles ou locales ont été promulguées, l'une par un «oukaze» du patriarche antérieurement au concile de 1547, l'autre par un décret rendu au concile de 1549 [2]. Mais toute cette arithmétique repose sur la supposition que l'on possède une vue d'ensemble, exacte et compréhensive, de la tradition hagiographique à cette époque : hypothèse, dont Golubinskij mieux que personne a surabondamment démontré l'inanité.

Que le synode de 1549 ait rendu un décret pareil à la lettre synodale de Macaire citée plus haut, c'est assurément fort probable. Mais ce décret n'est point parvenu jusqu'à nous, et il est complètement vain de prétendre le reconstituer par conjecture. Tout ce que l'on sait des actes de cette assemblée, il faut aller le chercher dans l'histoire du synode de 1551, le célèbre concile « des Cent Chapitres » (Стоглавъ), dont les deux précédents n'avaient été que la préparation. Dans la harangue par laquelle il ouvrit les assises conciliaires de 1551, le tsar Ivan IV s'exprime en

[1] T. c. 183.
[2] Pp. 90-92, 103-107.

ces termes [1] : « En la dix-neuvième année de mon âge [2], les archevêques et évêques, les révérends archimandrites et higoumènes, se sont, sur notre ordre, réunis dans cette ville impériale, auprès de nous et de notre père Macaire, métropolite de toute la Russie ; ils ont soumis au concile les offices des nouveaux thaumaturges, leurs Vies et leurs Miracles ; ils les ont approuvés en séance plénière, et les ont transmis aux églises de Dieu, afin que (ces nouveaux thaumaturges) fussent chantés, célébrés et fêtés, comme tous les autres saints, agréés de Dieu dans tous les siècles, chacun au quantième mensuel convenable, à la date de leur mort et de l'invention de leurs vénérables reliques... » Il est impossible d'épiloguer sur le caractère et la portée des questions soumises au jugement de l'assemblée, dont les travaux sont résumés dans ce compte rendu impérial [3].

Voilà donc à quoi se réduit toute la réforme hagiologique des deux synodes. Pour augmenter le nombre des saints nationaux, le patriarche Macaire a, par ordre du tsar, élevé au rang de culte liturgique le culte populaire dont jouissaient déjà plusieurs saints personnages. Mais s'il l'a rendu obligatoire, il n'en a modifié en rien le fondement traditionnel [4]. Les saints qu'il a « canonisés », ne

[1] Nous empruntons ici la citation de Golubinskij (t. c. 106). Il y a trois rédactions du *Stoglav*, dites longue, brève et moyenne. Golubinskij se devait à lui-même de préférer a priori la plus diffuse. Dans la recension « moyenne », éditée à Pétrograde en 1863, par D. E. Kožančikov, le passage cité par Golubinskij ne se trouve pas. (Voir l'article Стоглавъ par M. Djakonov, dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Brockhaus-Ephron : Энциклопедическій словарь, XXXI, 1 ; Pétrograde 1901 ; p. 666-68).

[2] C'est-à-dire en 1549 (Golubinskij).

[3] Il y a plus d'un point de ressemblance entre le décret de Macaire et les novelles de Léon le Sage et de Manuel Comnène sur les fêtes des saints. Voir à ce propos les réflexions de Suvorov, t. c. 300-303.

[4] C'est ce qui ressort encore plus clairement du cas de S. Corneille, fondateur du monastère de Komelsk, dans le gouvernement de Vologda († 19 mai 1537). A lire Golubinskij, on s'imaginerait que S. Corneille a été canonisé par un concile réuni tout exprès pour examiner sa cause (pp. 120, 226). Mais le texte complet du décret conciliaire ne dit pas tout à fait cela. Qu'on en juge. Le 21 février 1600, le patriarche Job adresse à l'higoumène Joseph de Komelsk un rescrit d'où il ressort ce qui suit : l'higoumène a exposé au patriarche, avec force détails inutiles, que, dans son monastère de la Présentation, il y a une chapelle de S. Théodore le Stratélate, « où sont déposées les reliques du bienheureux Père Corneille le Thaumaturge et, dans une autre chapelle du même monastère, un *martyrium* (храмъ) dédié à Corneille le Thaumaturge, mais non encore consacré, et qu'à l'invocation du bienheureux Corneille le Thaumaturge, se produisent depuis nombre d'années des guérisons d'aveugles, de boiteux et de beaucoup d'autres infirmes. » Le patriarche poursuit : L'higoumène Joseph, « nous a présenté, par devant le concile, les hymnes,

se distinguent pas de ceux qui sont montés sur les autels par simple prescription. Comme ces derniers, ils sont invoqués, par l'effet d'une persuasion qui existe dans l'âme du peuple fidèle, et non en vertu d'une décision péremptoire et irréformable, qui serait devenue proprement le titre juridique de leur culte. Les honneurs dont ils jouissent restent une situation de fait, dont ils peuvent être dépossédés par désuétude ou par révocation.

Est-il même bien certain que le décret synodal ait beaucoup contribué à populariser les fêtes qu'il rendait obligatoires ? Cette question peut paraître bizarre : elle ne l'est pas. Les mesures édictées

l'office, la Vie du bienheureux thaumaturge Corneille de Komelsk et ses Miracles. Alors moi, Job, patriarche de Moscou et de toute la Russie, ayant en session conciliaire, entendu les hymnes, l'office et la Vie du bienheureux thaumaturge Corneille de Komelsk, avec les métropolites, archevêques, évêques, archimandrites, higoumènes et tout le sénat conciliaire, nous avons invité Jonas archevêque de Vologda à témoigner par devant le concile des miracles du bienheureux Corneille de Komelsk, thaumaturge. Et l'archevêque Jonas nous a dit en séance conciliaire que beaucoup d'ineffables miracles sont opérés par la châsse du bienheureux thaumaturge Corneille ; qu'à sa connaissance, ces miracles sont véridiquement relatés, et que la fête du bienheureux thaumaturge Corneille est célébrée dans le monastère, à la cathédrale de Vologda, et dans le district de Vologda. » Le 25 janvier, en séance conciliaire, dans l'église de l'Assomption, à Moscou, « rapport a été fait au tsar et grand-duc Boris Fédorovitch (Godunov) sur les hymnes, l'office et la Vie du bienheureux Corneille de Komelsk, thaumaturge : comme quoi nous avions entendu, en séance conciliaire, les hymnes, l'office et la Vie du thaumaturge Corneille de Komelsk, le tout écrit suivant le rite et l'usage, comme pour les autres saints. Et le seigneur tsar et grand-duc Boris Fédorovitch, autocrate de toute la Russie, avec moi son suppliant auprès de Dieu.... avec les métropolites, archevêques et évêques réunis en séance conciliaire, a statué et ordonné que la fête du thaumaturge Corneille de Komelsk serait solennisée par des vêpres, une veillée de psalmodie et la liturgie divine, dans l'église cathédrale apostolique de l'Assomption de la très pure Mère de Dieu, en la ville impériale de Moscou, le 19 mai, jour de la mémoire du saint martyr Patrikios, évêque de Prusa, ainsi que dans les églises métropolitaines, archiépiscopales et épiscopales de toute la Russie, comme pour les autres bienheureux. Quant au monastère de Corneille, à l'église cathédrale Sainte-Sophie, la Sagesse Divine, à Vologda, aux saintes et divines églises de la banlieue et du district, aux villes environnantes et à tout le territoire de l'archevêché de Vologda, il a ordonné que, dorénavant, la fête de Corneille thaumaturge de Komelsk y serait célébrée le 19 mai. » (Акты Экспедиціи) t. II, 1836. Дополненія, No 222, p. 379-80. On ne voit rien en tout cela qui ressemble à une enquête préalable sur la sainteté d'un personnage à canoniser. L'attestation demandée à Jonas de Vologda sur les miracles de Corneille, est une formalité qui s'imposait, par simple déférence pour l'archevêque présent. Elle se borna d'ailleurs à légaliser le texte liturgique des Miracles soumis à l'approbation de l'assemblée, et il n'en est pas fait mention dans le rapport au tsar. Ici encore toute la procédure se réduit à confirmer les rites d'une fête déjà existante.

en 1551, au concile des Cent-Chapitres devaient assurer une réforme autrement grave qu'une addition au martyrologe, et elles furent promulguées dans un appareil encore bien plus imposant. Quel en fut le résultat effectif ? Un écrivain russe le dit avec une concision lapidaire : « A peu près tous les décrets du concile tombèrent en oubli; tout demeura en l'état, comme si le concile n'avait pas existé et ses actes passèrent au rang de documents historiques [1]. »

Le décret ou les décrets de Macaire ne semblent pas avoir eu un meilleur sort. S'il existe une classe de documents où se reflète au naturel la pratique du culte officiel, ce sont assurément les livres liturgiques d'après lesquels ce culte est célébré. Or leur témoignage, ou plutôt leur mutisme, est un défi à toutes les vraisemblances. Dans l'un des deux manuscrits qui nous ont conservé la lettre synodale de 1547, le codex 241 de la laure de Troïtsa, à Sergiev-Posad, ce document est suivi d'un *typicon*, renfermant le propre des offices, les « *acolouthies* », pour toutes les fêtes de l'année, d'après l'ordre du calendrier. On y chercherait en vain un seul des saints dont cette même lettre synodale ordonnait en termes si formels de solenniser l'anniversaire [2].

Les saints nationaux de moins fraîche date n'y sont du reste pas beaucoup mieux traités. D'une façon générale, jusqu'au milieu du XVI[e] siècle, l'hagiologie indigène n'est représentée dans les martyrologes russes que par exception. Golubinskij, qui note cet incroyable trait de routine et d'incurie, ajoute que le fait n'a pas besoin de preuve, étant, dit-il, « de notoriété publique » [3]. Le livre des épîtres, imprimé à Moscou en 1564, le premier volume édité en Russie, contient un calendrier abrégé, qui, de tous les saints du pays, ne mentionne que les deux martyrs Boris et Glĕb [4]. Lorsque enfin, à partir de 1602, les recueils liturgiques commencèrent à s'ouvrir largement aux saints de Russie, ce fut pour tomber dans un autre excès : quantité d'intrus firent irruption avec les saints authentiques. Il fallut attendre l'édition officielle du *typicon* revisé par le patriarche Joachim [5] en 1682, avant qu'une règle fixe vînt présider au choix qui s'imposait : règle artificielle et inconséquente [6], mais qui avait au moins l'avantage d'éliminer en bloc le plus gros des éléments suspects. Jusque-là, le désordre, la confusion, l'arbitraire avaient régné sans partage.

[1] Cf. Djakonov, t. c. 668.
[2] Golubinskij, 225.
[3] P. 224. [4] P. 225.
[5] Golubinskij, 227.
[6] Voir ci-après, § 4.

Devant ce néant de toute tradition acceptable, Golubinskij en est réduit à conjecturer que le texte même du décret de Macaire et des deux problématiques « oukazes » qui l'auraient précédé et suivi a fait fonction d'annonce martyrologique pour les fêtes décrétées par les deux synodes de 1547 et de 1549 [1]. Sans parler de tout ce qu'il y a de saugrenu à prendre une lettre synodale pour un calendrier, voici le fait brutal qui permet de juger si la diffusion des documents en question est en rapport avec l'emploi qu'on leur prête : de ces trois décrets, qui auraient dû être promulgués et conservés, dans toutes les églises de Russie, l'un est représenté aujourd'hui par deux exemplaires, et les deux autres, s'ils ont jamais existé, ont totalement disparu. Il est impossible de prendre au sérieux la supposition désespérée de Golubinskij. Il était mieux dans le vrai quand il avouait qu' « autrefois, l'universalité du culte s'entendait dans un sens plus étroit qu'il n'est d'usage aujourd'hui » [2], et qu'un saint était moralement fêté partout lorsqu'il l'était dans les principales églises de tout le pays [3]. Cette fois, il n'y a plus rien à répondre, et l'on conviendra que cette interprétation a le mérite de mettre toutes choses au point.

Nous venons de toucher à l'un des côtés les plus déconcertants de toute cette étude. Les livres liturgiques ne sont pas seulement des témoins de l'usage traditionnel. Ils sont encore ou devraient être l'expression officielle et authentique de la volonté qui crée cet usage, l'impose et le maintient. C'est par leur moyen que le saint reçoit en effet le culte public qui est l'apanage et comme la sanction de son titre. On a peine à concevoir que l'autorité qui l'a placé sur les autels ne se réserve pas le soin de l'inscrire au martyrologe, avec ses qualifications spéciales, et d'insérer son office et sa légende dans le propre des saints. La hiérarchie russe paraît avoir oublié ces détails pratiques, et ce laisser-aller paradoxal a persisté jusqu'à l'entrée de l'époque moderne, s'il faut en croire Golubinskij. Nous n'insisterons pas sur les abus remontant à un passé lointain. Que des copistes aient parfois, de leur chef, fait des promotions dans le Paradis et canonisé des personnages réels ou fantastiques [4], le cas s'est vu ailleurs qu'en Moscovie, et il ne compromet que l'église ou le couvent qui auraient suivi la leçon

[1] P. 226.
[2] P. 225. Cf. supr. p. 383.
[3] P. 226. L'exemple invoqué par Golubinskij est celui de S. Corneille de Komelsk, dont il a été question ci-dessus, p. 398 note 4.
[4] Cf. pp. 84, 89, 107, etc.

du manuscrit contaminé. Mais ce qui devient grave, c'est que pareille licence se soit perpétuée après l'introduction de l'imprimerie, quand le texte altéré risquait de vicier la pratique du culte dans la Russie entière. Il faut ici entendre Golubinskij en son propre langage : « ...La confection des listes des saints était abandonnée par le pouvoir ecclésiastique aux typographes chargés d'imprimer les livres et à ceux qui avaient le nom de les corriger (aux rédacteurs qui les préparaient pour l'impression): typographes et correcteurs, d'une part, ne savaient pas assez exactement dans quelle classe de saints, les universels ou les locaux, les différents saints étaient rangés par leur canonisation ; d'autre part et surtout, ils donnaient beaucoup trop libre jeu à leur appréciation et à leur caprice personnels [1].»

Les protes de tout pays ont assez l'habitude de payer pour d'autres coupables. Mais la justification qui est ici essayée aux dépens des imprimeurs moscovites contient un aveu qui porte loin dans la région des principes. C'est donc par la négligence ou l'ingérence de ces subalternes que la distinction entre saints locaux et saints universels fut complètement brouillée dans plusieurs éditions des livres liturgiques. Soit ! Cela veut dire que, passé le moment où ces livres étaient fermés aux saints nationaux les plus régulièrement canonisés, et avant celui où le patriarche Joachim en exclut en groupe tous les saints locaux, il y eut une longue période pendant laquelle les «typographes» décernaient, de leur propre autorité, la canonisation majeure. Pour le commun des fidèles, leurs publications dénaturées avaient force de loi, tant que le pouvoir ecclésiastique ne les avait pas désavouées. Entre les cultes légitimement approuvés et ceux qui passaient pour tels, par la tolérance de la juridiction compétente, le vulgaire ne voyait ni ne pouvait voir aucune différence. Quand cette confusion prit fin, elle avait duré 80 ans. Les titres de chaque saint furent, dit-on, revisés. On en revint aux anciennes règles; mais après la longue éclipse que celles-ci avaient subie, il était devenu singulièrement plus difficile de définir les caractères qui servaient de critérium à la qualité de saint.

IV. La notion canonique de saint.

Quels étaient donc ces caractères, et comment les hagiographes ou théologiens russes ont-ils traduit en termes de loi les notions

[1] P. 227.

empiriques dont se contentait la dévotion populaire ? C'est le moment d'y regarder.

«Le saint canonisé, ou le saint authentique, dit Golubinskij, est celui dont la fête a été instituée et se célèbre [1]. » En un autre endroit, il avait dit plus explicitement : « Le saint canonisé ou saint authentique est celui dont la fête (la liturgie) annuelle a été instituée et se célèbre; en l'honneur de qui ont lieu (se chantent) des *molebny* et que l'on invoque par des prières [2]. » Le trait essentiel de ces deux définitions concordantes, c'est que l'institution de la fête ne suffit pas: il faut que la fête soit célébrée effectivement. Le culte n'est pas seulement un hommage auquel les saints ont droit à raison de la dignité qui leur est reconnue; il est en quelque sorte l'investiture de cette dignité elle-même, une investiture renouvelée et prolongée, faute de laquelle la substance du titre s'évanouit.

Pour fêter un saint suivant la propriété du rite, il faut posséder son office, dont sa légende liturgique (nous dirions: les leçons historiques de ses matines) forme une partie importante. C'est dans ce sens probablement que V. Ključevskij avançait que le synode de 1547 n'a pu «canoniser» que les saints dont il avait par devers lui la Vie et le canon, c'est-à-dire l'office [3]. Golubinskij, qui le réfute par des raisons fort plausibles [4], n'en reprend pas moins à son compte un peu plus loin la même supposition, qu'il érige en règle générale.« L'élévation d'un personnage de vertu héroïque au rang des saints exigeait, dit-il, qu'on lui composât un office et que sa Vie fût rédigée [5]. » Nous ne nous chargeons pas de le mettre d'accord avec lui-même et avec les faits qu'il rapporte en maint endroit de son livre. Les considérations dans lesquelles il entre, en voulant expliquer pourquoi la Vie d'un saint était une pièce nécessaire à sa canonisation, sont un abrégé de toutes les confusions que l'on peut accumuler sur ce sujet [6]. De cette théo-

[1] P. 261.

[2] P. 138 ; cf. supr. p. 382.

[3] Древнерусскія Житія святыхъ какъ историческій источникъ (= *Les anciennes Vies russes des saints comme source historique*, Moscou, 1871), 223.

[4] P. 96, note. Rappelons à ce propos que, dans toute la vieille littérature liturgique, il n'y aurait pas trace d'un office propre de Ste Olga, une des patronnes les plus anciennes et les plus vénérées de la Russie (Golubinskij, 57).

[5] Pp. 288 suiv.

[6] Cette idée d'attribuer à une Vie de saint la valeur d'un témoignage légalisé est d'autant plus extraordinaire que Golubinskij ne se dissimule en aucune façon l'extrême indigence de l'ancienne littérature hagiographique russe (p. 292-93).

rie embrouillée, il faut retenir seulement que, dans la conception spéculative des théologiens non plus que dans le sentiment irréfléchi de la foule, le titre de saint ne se séparait pas du culte qui en est le rayonnement.

Mais ce rayonnement s'étend, suivant les cas, sur des aires inégales. Le titre de saint variait-il avec la superficie du territoire où il était reconnu ? Certains l'ont pensé. En excluant de l'hagiologie officielle, par mesure générale, tous les saints locaux, le patriarche Joachim les frappait d'une *capitis deminutio*, qu'il était permis d'interpréter dans un sens absolu. Aujourd'hui encore, à ce qu'il semble, des théologiens russes estiment que, selon la rigueur du terme, la qualité de saint n'appartient qu'à ceux dont le culte est commun à toute l'Église orthodoxe [1]. C'est un principe qu'on peut défendre, comme offrant le moyen de régulariser enfin une situation demeurée à plusieurs égards inconséquente et ambiguë. Mais, à la réflexion, il faut bien avouer qu'il méconnaît tout le développement historique d'où cette situation est sortie. Comment, dans l'ancienne discipline, les fidèles et même le clergé d'un *prikhod*, perdu au fond des steppes, auraient-ils pu savoir si leur patron était invoqué dans toute la Russie ? Où mettra-t-on les saints dont la fête n'était universelle que nominalement ? (Car enfin, si le saint authentique est celui dont le culte est effectivement célébré, avec les approbations compétentes, le saint universel est celui dont le culte est effectivement célébré en tous lieux.) Et quelle sophistique réussira jamais à dissocier les prescriptions d'un document comme le décret synodal de 1547, qui institue, dans les mêmes formes solennelles, des fêtes locales et des fêtes universelles ? Devant ces difficultés et d'autres semblables, on comprend que Golubinskij se soit résolument prononcé en sens contraire : saint local et saint universel sont deux degrés inégaux dans l'extension d'une même dignité, sans différence essentielle dans cette dignité même. Chaque saint, dans sa chapelle, est l'égal de tous ses pareils, et pour savoir quels honneurs lui sont dûs, ses dévots n'ont pas à faire le compte des *molebny* qu'on lui chante dans le reste du pays. Le lecteur aura déjà tiré lui-même la conclusion naturelle de ces observations. Non plus que les « défunts honorés » de Golubinskij ne répondent aux vénérables de l'hagiologie latine, les saints locaux de l'Église russe ne répondent à nos bienheureux. Ce dernier terme n'a de signification définie que dans l'ensemble d'une dis-

[1] C'est du moins ce qu'il faut conclure du fait que Golubinskij réfute ex professo cette opinion (p. 261 ; cf. supr. p. 393).

cipline que l'Orient gréco-slave n'a jamais connue. « Sur ce point, l'idée du droit canon catholique est plus près de la vérité. La distinction entre saint et bienheureux y est plus tranchée que chez nous ; » tel est l'avis loyalement exprimé par le professeur Suvorov [1].

S'il paraît impossible de contester leur qualité aux saints locaux en général, il ne l'est pas pas moins de garantir que tous la possèdent à juste titre. Faut-il maintenir indistinctement tous les autels érigés on ne sait quand, on ne sait par qui, à des personnages obscurs, sinon tout à fait inconnus ? Plusieurs se dirent, non sans raison, qu'à ce compte, de très choquantes méprises étaient inévitables. Ils essayèrent donc de les prévenir ou du moins de les limiter, en excluant les saints dont la canonisation remonte à une époque incertaine. Évidemment, ce n'est pas la date comme telle qui importe ici; mais ce point de repère chronologique garantit ou, du moins, est censé garantir l'origine régulière du culte. Lorsqu'il se dérobe à toute recherche, il crée une présomption de naissance illégitime, ce qui ne veut tout de même pas dire qu'une « canonisation » clairement datée échappe, de ce chef seul, à tout soupçon d'ingérence abusive ou de supercherie. C'est apparemment pour cette raison que Golubinskij a relégué dans une catégorie à part tous les saints dont le culte remonte à une date inconnue[2]. Mais cette précaution de pure forme ne l'a pas empêché de les maintenir tous en possesion de leur dignité. Du point de vue traditionnel et conservateur, qui est le sien, ce parti était peut-être le seul possible ; il a du moins le mérite d'être logique, du moment que l'on ne veut pas introduire résolument la critique dans ces questions. Le principe ainsi posé est général : « Sont canonisés tous les saints, sans exception, dont la fête, soit universelle soit locale est en vigueur et reconnue par l'Église [3]. » Cela n'exclut pas la possibilité que tel ou tel de ces saints doive sa « canonisation » à une méprise ou même à une imposture. Mais tant que l'Église n'a pas constaté ce vice d'origine et proscrit le culte subreptice, ces saints « restent ce qu'ils sont » [4]. Or « tout saint formellement reconnu comme tel par l'Église, est un saint authentique, puisque, de ce fait précisément, il est un saint canonisé [5]. »

[1] *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, t.c. 288.
[2] Voir ci-dessus, p. 382.
[3] P. 263.
[4] Ibid.
[5] Ibid.

Voilà enfin qui est clair. En matière de culte, possession vaut titre. Une fête célébrée suivant le rite et dans les formes liturgiques est présumée approuvée par l'Église et constitue par elle-même une canonisation valable jusqu'à nouvel ordre. Autrement dit, la qualité de saint peut être à la fois authentique et provisoire.

A s'en tenir aux explications théoriques de Golubinskij, on serait porté à croire que les cas de revision sont limités aux saints dont la canonisation est impossible à dater. C'est une erreur. Simon, l'insensé volontaire de Jurjevets, mort le 4 novembre 1584, fut, en 1635, inscrit au calendrier du monastère de l'Épiphanie en cette même ville, par le patriarche Joachim. Après 87 ans, la ville de Jurjevets étant venue à passer dans l'éparchie de Nižegorod, l'évêque de cette ville, Pityrion, fit une descente au monastère, abrogea la fête de S. Simon, ordonna de détruire son monument et mit sous scellés la galerie qui conduisait à son tombeau, placé dans la crypte. L'histoire ajoute qu'il emporta avec lui la Vie du saint pour l'examiner à fond [1].

Plus étrange encore est l'aventure posthume de la princesse Ste Anne de Kašin [2], morte, dit-on, le 12 août 1337. La légende de cette sainte et même son identité historique sont demeurées enveloppées d'obscurités et de contradictions. Elle n'en eut pas moins les honneurs d'une fête solennelle, instituée en 1650, à la date du 12 juin, par Jonas archevêque de Tver, sur l'ordre du tsar Alexis Mikhaïlovitch. Pendant 27 ans, la fête de la princesse Anne fut célébrée à Kašin et peut-être dans toute la Russie. Mais, en 1677, le patriarche Joachim, après avoir fait procéder à une reconnaissance des reliques de la sainte, jeta l'interdit sur son culte et en abolit toutes les traces avec une précipitation impétueuse, qui tenait de l'acharnement. Le vrai motif qui paraît avoir provoqué cette catastrophe, c'est que la princesse fut trouvée dans son tombeau la main droite repliée sur la poitrine et semblant faire le geste de donner la bénédiction avec l'index et le medius. La bénédiction donnée avec deux doigts au lieu de trois, comme l'avait prescrit le réformateur Nicon, était un de ces rites inviolables dont les *raskolniki* ne prétendaient pas démordre et pour lesquels ils mirent, littéralement, le feu à toute la Russie [3]. Il est probable que le patriarche Joachim voulut à toute force ôter à ces sectaires un argument qui risquait de surexciter encore leur dangereuse folie.

[1] Golubinskij, 199; cf. pp. 126, 551.

[2] P. 159-68.

[3] L'inextricable histoire de ces troubles a été élégamment résumée pour les lecteurs français par A. Leroy-Beaulieu (*L'empire des Tsars et les Russes*, t. III, Paris, 1889, l. II, ch. I : *Le Raskol et les sectes*, p. 327 suiv.).

Pour des motifs qui nous paraissent également futiles, S. Euphrosyn de Pskov, un saint honoré depuis plus de 130 ans dans toute l'Église russe, fut rayé du martyrologe, par le même patriarche Joachim, dans son règlement de 1682 [1]. Son biographe était suspect de recommander l'usage de chanter deux Alleluias, comme dans l'ancien rite, au lieu des trois que prescrivait la liturgie réformée. A aucun prix on ne voulut laisser aux « vieux croyants » ce thème à prédications incendiaires [2]. Des deux périls mis en balance, celui qui pesa le moins fut d'ébranler le fondement même du culte des saints en proscrivant la mémoire d'un personnage régulièrement incrit dans le *typicon* et l'acolouthie de l'Église orthodoxe.

Ces exemples, qui sont loin d'être isolés, peuvent servir de contre-épreuve aux faits que nous avons essayé d'exposer plus haut. Ils montrent à l'évidence que, dans la théologie officielle de l'Église russe comme dans les idées obscures de ses fidèles, le culte, même le plus légitimement impatronisé, est une manifestation extérieure, qui n'implique aucun jugement définitif classant le saint dans sa situation dernière. Il finit comme il a commencé, par une décision purement disciplinaire. Il lui arrive aussi d'être aboli, par un pur accident, comme d'être enveloppé dans la ruine soudaine du sanctuaire qui en était le foyer ; ou bien il tombe lentement en désuétude, et, dans tous ces cas, l'acte qui l'avait institué, disparaît sans laisser de traces. Le saint qu'on ne fêtait plus avait cessé d'être un saint. Mais s'il se rencontrait quelqu'un pour en prendre l'initiative, son culte pouvait être institué de nouveau une seconde fois, comme s'il n'avait jamais existé [3].

C'est d'après cette espèce de droit coutumier, archaïque et rudimentaire, d'où la routine n'excluait ni les bizarreries ni l'inconsé-

[1] Golubinskij, 168 ; cf. p. 104.

[2] Les allusions séditieuses de cet hagiographe furent de nouveau stigmatisées au concile de Moscou, sous le patriarche Joasaph, en 1667 (**Дополненія къ актамъ историческимъ собранныя и изданныя Археографическою Коммиссіею** = *Suppléments aux actes historiques, recueillis et édités par la Commission archéographique*, t. V, Pétrograde, 1853, p. 488), et dans le Règlement ecclésiastique de Pierre le Grand, 2e partie : Affaires générales, § 3 (voir l'édition du P. Tondini, Paris, 1874, p. 36-37).

[3] Golubinskij, 111, à propos de S. Abramios de Čukhloma, dont le culte, établi une première fois en 1553, paraît l'avoir été derechef en 1621. — La fête de S. Joseph, fondateur du monastère de Volokolamsk, dans le gouvernement de Moscou, fut établie, à titre local, le 20 décembre 1578, par le métropolite Antoine assisté de son synode. Le 15 janvier 1589, le métropolite Job, par décret conciliaire, institua une fête locale du grand thaumaturge Joseph, sans référence aucune à un culte déjà existant. Ce même métropolite Job, devenu patriarche, étendit la fête de S. Joseph à toute la Russie, le 1 juin 1591 (Golubinskij, 115—16)

quence, que les honneurs du culte public furent décernés aux saints nationaux de la terre russe, jusqu'à l'institution du Saint-Synode. Si le terme de canonisation signifie nécessairement une décision irréformable, promulguée par acte solennel et authentique, après une procédure instruite en plusieurs instances, devant une juridiction spéciale et tenue à des règles invariables, — il est trop clair que l'ancienne organisation de l'Église orthodoxe ne nous offre rien de semblable, et que Golubinskij a fait au long et au large l'histoire d'une institution qui n'existait pas.

V. La canonisation à l'époque moderne.

La réforme religieuse de Pierre le Grand n'abrogea cette pratique surannée que par voie de conséquence. Le *Règlement ecclésiastique (*ou *Règlement spirituel),* rédigé, comme l'on sait, par Théophane Procopovič, énumère dans sa seconde partie les « affaires générales » réservées à la compétence du Saint-Synode: il n'y est fait aucune mention de la canonisation des saints. Le « collège spirituel » devra reviser les histoires des saints (§ 2), vérifier l'authenticité des reliques (§ 6), exercer une surveillance sur les images (§ 7) ; bref, il devra maintenir dans leur pureté les cultes existants [1]. Quant à l'institution des cultes nouveaux, le rédacteur du règlement paraît n'y avoir pas songé. Encore moins s'est-il mis en peine de déterminer les formes canoniques à observer, le cas échéant. Mais ce que Procopovič oubliait de dire, la logique des choses devait l'imposer fatalement. Le Saint-Synode ne pouvait manquer d'attirer à lui les causes de canonisation solennelle, comme toutes les affaires ecclésiastiques majeures [2], et, du moment qu'il se les réservait, il devait y apporter les méthodes propres à l'esprit administratif et centralisateur, dont il était lui-même l'expression parfaite et le plus bel instrument.

Les saints promus au culte universel depuis l'institution du « Collège ecclésiastique » sont au nombre de cinq :

Dimitri, évêque de Rostov († 28 octobre 1709), canonisé le 27 avril 1757 ; Innocent, premier évêque d'Irkoustk († 26 novembre 1731), canonisé par oukaze en date du 28 octobre 1804, promulgué

[1] Tondini, t. c. 36—43.

[2] M. Temnikovskij mentionne cette innovation en des termes qui donneraient à penser qu'elle résulta d'une décision formelle. Il poursuit : « Cependant, jusque dans la période synodale, il ne fut établi aucune espèce de règle, pas même pour les canonisations décrétant une fête universelle » (dans l'*Encyclopédie théologique* de Glubokovskij, art. cité, 259).

le 1[er] décembre suivant ; Métrophane, évêque de Voronež († 23 novembre 1703), canonisé le 25 juin 1832 ; Tykhon, pareillement évêque de Voronež († 13 août 1783), canonisé le 20 juin 1861, à l'occasion du couronnement de l'empereur Alexandre ; Théodose Uglitsky, archevêque de Tchernigov († 5 février 1696), canonisé par « définition » du Saint-Synode, les 26 juin et 5 juillet 1896, lors du couronnement de feu l'empereur Nicolas II.

Dans ces cinq cas, la procédure civile et ecclésiastique n'a guère varié ; elle a seulement suivi la pente de toute action administrative à se compliquer de formalités supplémentaires. Voici, à titre d'exemple, la suite des faits et des actes officiels concernant la cause de Dimitri de Rostov [1].

Le 21 septembre 1752, en réparant le pavement de l'église du monastère de Saint-Jacques à Rostov, on découvrit par hasard que le corps du métropolite s'était conservé intact. Un peu plus de quatre ans après, en 1756, sur l'ordre personnel de l'impératrice Élisabeth, le Saint-Synode demanda au métropolite de Rostov une relation écrite « des miracles qui s'opéraient au tombeau du pontife ». Une commission fut ensuite constituée pour prendre un supplément d'information. Elle était composée de ce même métropolite et de deux autres délégués ecclésiastiques ; il lui était enjoint de procéder à une reconnaissance des reliques de Dimitri et d'ouvrir une enquête sur les faits miraculeux qui leur étaient attribués. La commission ayant terminé ses travaux dès janvier 1757, présenta à l'impératrice un rapport concluant à l'admission de Dimitri de Rostov au rang des saints. Cet avis fut confirmé par approbation impériale, le 1[er] avril suivant et, le 15 du même mois, le Saint-Synode adressait au métropolite de Rostov, un oukaze portant en substance que, sur son avis conforme, il avait plu à S. M. l'impératrice Élisabeth-Petrovna de « déclarer que les saintes reliques de Dimitri, métropolite de Rostov, sont des saintes reliques dans la propriété du terme, » et d'ordonner que, le 21 septembre, date de l'invention du corps, la fête du nouveau thaumaturge fût célébrée par une veillée solennelle et le chant des *molebny* ; que l'office de S. Dimitri fût rédigé, ainsi que le récit de l'invention de ses reliques, avec sa Vie en appendice, et que le tout fût inséré en due place dans les livres liturgiques. Des ordres ultérieurs seraient donnés quant à la translation du corps. Ils furent en effet expédiés le 25 décembre 1761 et devinrent exécutoires le 25 mai 1763, sous Catherine II.

[1] Golubinskij, t. c. 170-72.

Un second oukaze du Saint-Synode, en date du 22 avril 1757, promulgua solennellement à tout le peuple russe les décisions contenues dans le précédent.

La cause d'Innocent, évêque d'Irkoustk [1], fut moins lestement expédiée,et le détail de la procédure permet de voir dans quel sens la tradition administrative avait évolué. Comme le corps de Dimitri de Rostov, celui du premier évêque d'Irkoustk fut découvert fortuitement, vers l'an 1755, en parfait état de conservation. En 1800, deux sénateurs de l'Empire, en tournée d'inspection dans le gouvernement d'Irkoustk, adressèrent au tsar Paul Ier un rapport sur ce fait réputé surnaturel, avec une brève relation de l'évêque d'Irkoustk sur les miracles accomplis au tombeau de son prédécesseur. L'empereur renvoya l'affaire au Saint-Synode, lequel, après examen, dépêcha à l'évêque d'Irkoustk un dignitaire de rang épiscopal, pour procéder avec lui à un supplément d'enquête. Les deux évêques examinèrent le corps une première fois, le 29 janvier 1801, avec quelques représentants du clergé local, et une seconde fois, les 2 et 3 mars de cette même année, avec le gouverneur civil d'Irkoustk, plusieurs fonctionnaires, le premier magistrat et les notabilités de la ville. Dans l'entretemps, ils avaient fait leur enquête, dont le résultat favorable fut transmis au Saint-Synode, le 5 mars 1801. Deux ans après, jour pour jour, le Saint-Synode invita l'évêque d'Irkoustk à lui notifier les faits nouveaux qui seraient survenus dans l'intervalle, notamment en ce qui concernait l'état de conservation du corps. Il lui représentait que son avis engagerait gravement sa conscience et sa responsabilité pastorale. A cette intimation, l'évêque répondit : que des guérisons continuaient de se produire ; qu'aucune altération n'avait été observée dans l'état du corps ; que le pieux concours des fidèles, loin de se ralentir, allait croissant et qu'en conséquence, lui, évêque d'Irkoustk, croyait l'intercession de son prédécesseur puissante auprès de Dieu. Suivait un précis de 24 guérisons nouvelles, à joindre aux 61 précédemment enregistrées. A l'appui de la consultation épiscopale, le gouverneur général de la Sibérie prit un recours auprès du métropolite de Novgorod et du procureur général du Saint-Synode. Toutes ces démarches aboutirent à un rapport du Saint Synode, qui fut, le 28 octobre, transformé en oukaze par l'approbation impériale et promulgué le 1er décembre de la même année. Il conclut aux propositions suivantes [2] :

[1] Ibid. 173-76.
[2] Полное собраніе законовъ россійской Имперіи (= *Collection complète des lois de l'empire russe)*, t. XXVIII, N° 21.542, p. 724-26.

1) Le corps d'Innocent, premier évêque d'Irkoustk sera mis au rang des reliques officiellement reconnues ; l'évêque d'Irkoustk et son clergé seront chargés de l'exposer, avec les honneurs convenables, à la vénération des fidèles, en l'église de l'Ascension à Irkoustk, au dessus du point de la crypte où il a été retrouvé, ou en quelque autre endroit. La fête du saint sera fixée au 26 novembre, en mémoire de son décès. Avis en sera donné à tout le peuple par oukaze du Saint-Synode. 2) Une veillée solennelle, suivie du chant des *molebny*, sera célébrée avec la libre participation des fidèles. L'office du pontife Innocent sera composé et inséré de pair avec les autres, à son rang et place, dans les livres liturgiques. L'oukaze synodal se termine par une sorte d'arrêté d'exécution, dont la clause finale est que, dorénavant, dans tous les livres liturgiques édités par les deux imprimeries du Saint-Synode et de la laure des Peščery à Kiev, sera insérée sous la rubrique ordinaire, partout où il y a lieu, la mention suivante : « Le 26 novembre, mémoire du décès du pontife Innocent, premier évêque d'Irkoustk, thaumaturge [1]. »

La cause de Métrophane, premier évêque de Voronež [2] marque un retour à des formes de procédure plus archaïques. La relation officielle de sa canonisation atteste que Métrophane, mort en odeur de sainteté depuis plus de 125 ans, avait laissé dans le pays un souvenir vivace. Le peuple chrétien avait gardé l'habitude d'aller prier sur sa tombe et de chanter pour lui l'office des morts [3]. En 1830, l'affluence des pèlerins était devenue assez considérable pour qu'il parût opportun de la signaler à l'attention du Saint-Synode. Cette vénération n'empêcha pas que le tombeau de l'évêque fût ouvert « par hasard », pendant l'hiver de 1831, au cours de certains travaux de réparation, un peu vaguement désignés. L'empereur Nicolas, prévenu par un rapport secret, au début de l'année 1831, prescrivit au Saint-Synode d'examiner l'affaire, « en secret également ». Une commission fut donc constituée, à laquelle il était enjoint « d'appliquer les moyens d'enquête, tels que les prescrit le Règlement ecclésiastique et qu'ils ont été employés dans les cas antérieurs, comme l'invention des reliques du pontife Dimitri de Rostov et Innocent d'Irkoustk [4]. » Sur le rapport de cette commission, le Saint-Synode présenta, le 25 juin

[1] T. c. 726.
[2] Golubinskij, t. c. 176-78.
[3] Cf. supr. p. 390.
[4] Golubinskij, 177.

suivant, à la signature du tsar un oukaze, dont les conclusions seules nous intéressent ici [1] :

« 1. Les restes de l'évêque de Voroneže, Métrophane, en religion Macaire, seront reconnus pour des reliques indiscutablement saintes. 2. Ces restes seront, avec les honneurs convenables, exhumés de la crypte de la cathédrale de l'Annonciation et exposés à la vénération publique, dans un lieu décent et accessible. 3. L'office du révérendissime Métrophane sera célébré d'après le commun des pontifes, en attendant que son office propre ait été composé et approuvé par le Synode. 4. La mémoire du dit pontife sera fixée au 23 novembre, jour de son décès. 5. Et sera le dispositif ci-dessus porté à la connaissance de tout le peuple par oukaze synodal. »

On aura remarqué que ni ce dernier document, ni les deux précédents ne contiennent aucun équivalent de la formule qui, dans le droit canonique occidental, est l'essence même d'un acte de canonisation, à savoir, la déclaration explicite et directe, aux termes et en vertu de laquelle, le personnage canonisé est élevé au rang des saints. Sans doute la réalité qui répond à ce titre est logiquement supposée dans les prescriptions liturgiques qu'ils décrètent ; mais elle y est admise comme en vertu d'une croyance antécédente dont ils ne définissent pas le fondement. Ce n'est que dans les deux dernières canonisations que l'on voit apparaître la clause : « Que feu Théodose, archevêque de Tchernigov,... que Tykhon, archevêque de Voroneže, mort en odeur de sainteté, soit mis au nombre des saints glorifiés par la grâce de Dieu, et que son corps, préservé de la corruption, soit tenu pour une relique sacrée.[2] » Cette variante de rédaction n'a l'air de rien, et Golubinskij ne semble pas l'avoir remarquée. Mais il n'en est pas moins permis de penser qu'elle a été introduite à bon escient, et parce qu'elle a été reconnue nécessaire. Ainsi, à mesure que les principes se dégageaient du clair-obscur de la pratique, l'imprécision de l'ancienne discipline a fini par apparaître. Certains controversistes orthodoxes auront sans doute quelque peine à convenir que la législation de leur Église touchant le culte des saints a été réformée dans le sens de la pratique romaine [3]. Le fait est là pourtant, et ce n'est pas non plus par une rencontre fortuite que l'oukaze insti-

[1] Собраніе Законовъ, 2e série, t. VII, No 5461, p. 402-403.

[2] Golubinskij, pp. 182, 185.

[3] Déjà le terme de « canonisation » a été dénoncé par les intransigeants comme un emprunt aux latins. On a même vu un moment le métropolite de Moscou, Philarète, prendre la tête de ces « conservateurs », dont Golubinskij juge encore nécessaire de réfuter les objections (p. 528-35) ; cf. Suvorov, 264-65.

tuant la fête de S. Théodose de Tchernigov, en 1896, rappelle distinctement le style et l'allure de nos bulles de canonisation.

A tout prendre, la ressemblance demeura imparfaite. Golubinskij, qui a le bon sens de ne pas s'émouvoir du reproche de latinisme, estime que, sur ce point, les institutions des deux Églises sont à peu près identiques. Voici ses paroles dont on appréciera la bonhomie conciliante: « Entre la mise au rang des saints usitée chez nous, orthodoxes, et la canonisation latine, il n'y a pour le fond des choses, absolument aucune espèce de différence. Dans notre Église orthodoxe, on met au rang des saints les héros de la vertu, honorés par Dieu du don des miracles, exactement comme dans l'Église catholique romaine, on canonise les défunts, réputés de vertu héroïque, qui passent pour thaumaturges. Pour l'accessoire, il y a cette différence que, chez les catholiques, l'enquête sur les miracles et leur vérification est plus longue et plus compliquée que la nôtre, et que la canonisation est promulguée dans une cérémonie spéciale et extrêmement imposante qui n'existe pas chez nous [1]. » C'est aller trop loin dans l'autre sens, et il conviendrait de s'assurer d'abord si ce qu'on appelle longueur, complication, voire minutie [2], ne tient pas à une conception plus rigoureuse de la méthode. Entre la procédure judiciaire en plusieurs instances, qui prépare de longue main le jugement de notre congrégation des Rites, et l'information inquisitoriale, rapide et sommaire, sur laquelle le Saint-Synode prononce sans débats contradictoires proprement dits, il reste tout de même une distance appréciable. La différence est plus profonde encore dans les principes qui servent de règle supérieure à l'examen des causes, surtout s'il est vrai que, dans le droit canonique orthodoxe, l'archétype officiel de la sainteté soit celui que Golubinskij nous dira dans un instant. Et il reste à se demander quel degré d'écartement ces divergences atteindraient, si l'on pouvait faire entrer en ligne de compte les survivances de la pratique antérieure à Pierre le Grand.

Car, outre les cinq canonisations «universelles» qui viennent d'être rappelées, nombre de canonisations locales ont été prononcées, depuis l'institution du Saint-Synode. De celles ci, quelques-unes seulement ont été déférées à l'autorité suprême. « Dans la plupart des cas, dit M. Temnikovskij, les choses continuent de suivre le train usité au XVII[e] siècle et auparavant [3]. » Des saints

[1] P. 531.
[2] P. 285, note à la p. 284.
[3] Art. cité, col. 259.

obscurs ont surgi, comme sous l'ancien régime, dans l'ombre de chapelles ignorées. Il est même impossible de faire le compte exact de ces nouveaux venus. La liste qu'en a dressée Golubinskij, au prix de laborieuses recherches, est une compilation provisoire, sujette à pécher par excès et par défaut. « A l'heure qu'il est, écrivait encore en 1907 M. Temnikovskij, il n'existe pas de catalogue authentique des saints canonisés par l'Église russe [1]. »

VI. Saint et thaumaturge. Culte des reliques. Superstitions.

Pour n'être pas trop gravement incomplète, cette rapide étude doit mentionner au moins les caractères ou les signes que la théologie orthodoxe regarde comme démonstratifs de la sainteté. S'il faut en croire Golubinskij, la preuve par excellence, ou plutôt le critérium unique qui résume et comprend tous les autres, c'est le don des miracles. Saint et thaumaturge sont deux termes équivalents et interchangeables, avec cette différence seulement que le premier se démontre par le second. La sainteté, qui est d'ordre invisible, a pour manifestation extérieure le miracle, qui en est la preuve nécessaire et suffisante [2].

Si ce principe exclusif se laissait défendre en raison, il resterait encore à le mettre d'accord avec la tradition primitive. L'Église russe ne l'a certainement pas hérité de la théologie grecque. Au moment où les Slaves recevaient de Byzance la foi chrétienne, le culte des saints avait déjà traversé en Orient une assez longue évolution ; mais il n'avait pas dévié à ce point de la pensée originelle d'où il avait germé, au premier âge de l'Église, sur la tombe des martyrs [3]. Golubinskij lui-même est forcé de reconnaître que S. Vladimir Svjatoslavić, l' « évangélisateur » de la Russie, fut, par exception, canonisé non comme thaumaturge, mais comme émule des apôtres (ἰσαπόστολος) et de Constantin le Grand [4]. « Par exception » est bien trouvé ; mais voilà donc un

[1] Ibid. col. 258.

[2] Cet axiome est affirmé ou supposé tout le long du livre ; voir spécialement pp. 40, 94-96, 264-71.

[3] Cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs* (Bruxelles, 1912). Ch. III. *L'invocation des martyrs*, 120 suiv. Golubinskij ne fait pas difficulté de reconnaître que l'Église grecque n'a jamais admis la règle de ne canoniser les martyrs qu'en qualité de thaumaturges. Mais il paraît ne pas se douter que, le culte des saints étant une extension du culte des martyrs, il est irrationnel de l'établir tout entier sur un fondement qui méconnaît cette origine.

[4] Pp. 63, 268. Golubinskij est également forcé de constater que plusieurs archevêques de Novgorod, enterrés dans leur cathédrale, y sont fêtés annuellement,

saint à qui aurait manqué, « par exception », le caractère essentiel de la sainteté. Ceux qui l'ont mis sur les autels n'avaient pourtant pas conscience de déroger à une règle aussi absolue. « Ne vous étonnez pas, très chers frères, s'il n'a pas fait de miracles après sa mort ; beaucoup de saints personnages n'ont pas fait de miracles, et n'en sont pas moins des saints... » Qui parle de la sorte ? Le propre biographe de Vladimir, dans la Vie de ce saint, qu'il écrivit au XII[e] siècle et qui fut publiée par Golubinskij en personne [1]. Mais celui-ci, tout occupé à chercher dans son texte la preuve que Vladimir a été canonisé un peu aussi pour les miracles qu'on espérait de lui, cite ces paroles sans remarquer qu'elles ruinent le fondement historique de sa théorie.

Elles ne démontrent cependant pas que cette théorie n'ait point triomphé depuis le XII[e] siècle. Le pouvoir surnaturel qui, à l'origine, était regardé comme l'un des privilèges distinctifs de la sainteté, prit aux yeux du peuple russe une importance de plus en plus prépondérante et démesurée. Dès une époque difficile à préciser mais assurément très ancienne, la règle posée par Golubinskij semble bien être devenue l'expression de la croyance générale. Le saint a disparu sous le thaumaturge. Ses dévots l'ont proclamé saint parce qu'il a fait des miracles ; ils l'invoquent pour qu'il en fasse de nouveaux, et quant à l'héroïsme de ses vertus, l'éclat de ses prodiges le leur garantit si bien qu'il les déshabitue d'y regarder.

De tous les miracles classiques en hagiographie, la persistance exceptionnelle de la forme humaine dans un cadavre après l'inhumation était considérée comme l'un des plus démonstratifs. La foi ou plutôt la crédulité populaire y attachait une importance, dont l'origine lointaine pourrait remonter au mode de sépulture usité à la sainte laure des Peščery à Kiev [2]. Les abus en vinrent à ce

sans qu'on ait aucun souvenir de miracles opérés à leur tombeau (p. 268). Ces contradictions n'ont pas échappé à M. Suvorov (*Journal du Ministère de l'Instruction publique*, t. c. 289-90).

[1] Исторія русской церкви, I, 1, 2[e] éd. (Moscou, 1901), 225-38.

[2] Исторія канонизаціи святыхъ, 63. Tout le monde connaît de réputation la nécropole des Пещеры, où 73 corps saints, revêtus d'ornements précieux étaient exposés dans des cercueils ouverts et le sont sans doute encore aujourd'hui, si les derniers bouleversements les ont respectés. Le lecteur se demandera peut-être comment le même fait extraordinaire s'est répété au moins 73 fois au même endoit. La question ne date pas des derniers progrès de la critique, et nous n'avons pas le moyen de la résoudre en connaissance de cause. D'autres n'y font pas tant de façons et prononcent tout uniment le mot de reliques momifiées. Le terme et la chose, en tant qu'ils impliqueraient une supercherie, échappent à notre appréciation. Voyez pourtant ci-après, p. 417.

point qu'en 1667, au concile de Moscou, dans un décret rendu en commun avec Païsius, patriarche d'Alexandrie et Macaire, archevêque d'Antioche, le patriarche Joasaph porta l'interdiction suivante [1] : « Pour les corps qui à notre époque seraient trouvés exempts de la corruption, gardez-vous de les considérer comme sacrés avant un examen compétent et sans l'approbation du concile, attendu que beaucoup de corps trouvés intacts et sans corruption ne sont point tels pour cause de sainteté, mais appartiennent à des défunts morts en état d'excommunication et sous l'anathème de leurs archevêques et évêques, ou bien sont demeurés intacts et inaltérés après violation des lois et préceptes de Dieu et de ses ministres. Que si vous voulez honorer quelqu'un comme saint [2], il faut au préalable, même si son corps a été retrouvé dans le dit état, que l'affaire soit examinée à fond, sur des témoignages dignes de foi, par devant le grand et souverain synode de l'archevêque. »

Malgré cette interdiction solennelle, la superstition populaire doit être restée vivace, puisque Golubinskij prend encore la peine de démontrer théologalement que la conservation extraordinaire d'un corps n'est pas une condition suffisante pour canoniser le défunt [3]. Son livre prouve, à peu près à toutes les pages, que dans l'ancienne discipline, elle n'était pas non plus une condition nécessaire à cet effet. Il faut bien croire pourtant que des esprits sérieux défendent encore l'opinion contraire, puisque Golubinskij ne dédaigne pas d'y opposer une réfutation en règle [4]. Peut-être doit-elle un renouveau de faveur au fait que les canonisations solennelles prononcées par le Saint-Synode ont débuté toutes les cinq par une invention de reliques échappées à la décomposition.

Épargnés par la destruction ou soumis à la condition commune, les restes du saint se sont graduellement substitués à l'objet principal de son culte. C'est auprès de son tombeau que le thaumaturge commence d'être honoré et l'ostension de ses reliques tend à devenir une cérémonie inséparable de la canonisation. Les documents, tels qu'ils nous sont livrés par Golubinskij, ne permettent pas d'affirmer que cette règle soit absolument générale ; mais tous les exemples connus induisent à penser qu'elle n'a guère subi d'exception. Pour l'âme simple de la foule, sinon devant la théo-

[1] *Suppléments aux actes historiques*, t. c. 488 ; cf. supr. p. 407, note 2.

[2] Une glose marginale du manuscrit porte en cet endroit : « *Lis à ce sujet le livre de Nicon de la Montagne Noire et tu seras éclairé.* »

[3] P. 301 suiv.

[4] P. 297-300.

logie officielle, les reliques représentent la personne même du saint. Elles sont le siège de la puissance surnaturelle qui attire les suppliants. De bonne heure, leur pouvoir est interprété dans un sens étrangement matériel. Les corps saints qui passent pour avoir fait des miracles sont exhumés dans l'espoir qu'ils en feront davantage [1].

Encore si, par son intention première et principale, ce culte naïf, pour ne pas dire grossier, était un hommage aux vertus éminentes des serviteurs de Dieu. Mais, à force d'être recherchée pour elle-même, l'efficacité miraculeuse attribuée aux reliques fit trop souvent oublier le mérite dont elle était censée être le signe et la récompense. Dans les monastères russes de l'Athos, il était de règle d'exhumer, au bout de quelques années, tous les défunts morts sur la sainte montagne, afin de voir ceux qu'il plairait à Dieu de glorifier par des prodiges ou des manifestations surnaturelles [2]. La même coutume paraît avoir été jadis observée à la laure des Peščery, à Kiev [3], apparemment par un effet de la croyance, sévèrement dénoncée dans le Règlement spirituel, « que tout homme inhumé là est sauvé, même s'il est mort impénitent [4]. »

Ainsi entendu, le culte des saints tend à se vider de sa signification morale et se réduit à des pratiques extérieures, les plus exposées qu'il soit à la superstition, aux impostures et à toutes les aberrations de la crédulité. Tous les abus contre lesquels les papes et les conciles eurent tant de peine à lutter en Occident, foisonnèrent en Russie avec une fertilité que trop de causes contribuaient à renforcer : le mysticisme imaginatif et un peu chimérique de l'âme slave. le développement incomplet des institutions canoniques de l'Église russe, l'insuffisance de la culture théologique dans une partie considérable de son clergé, l'absence complète de toute instruction religieuse et profane dans la très grande masse de la population et jusqu'à l'immensité des distances, qui annulait le contrôle et la surveillance de l'autorité supérieure. Nous ne répéterons pas une dernière fois que, à ce point de vue aussi, les cultes les plus intéressants à connaître sont précisément ceux dont on ne sait rien,et qui se sont formés obscurément, par germination spontanée, dans le tréfonds populaire.

Mais sans chercher au delà des renseignements rassemblés

[1] P. 76.
[2] P. 48.
[3] P. 206-207.
[4] 2e partie. Affaires générales. § 4 (Tondini, t. c. 39).

par Golubinskij, on peut recueillir dans ses pages une collection d'exemples bien caractérisés, où les honneurs rendus au saint n'ont aucun rapport avec le souvenir de ses vertus. La vénération publique fait explosion après trois, quatre, cinq cents ans et davantage, sur la tombe d'un mort dont elle ne savait plus rien [1]. Le culte de S. Élie, archevêque de Novgorod, mort le 7 septembre 1186, est institué en 1439, sur la foi d'un songe [2]. D'autres débutèrent par moins que cela. Une sorte de vénération aveugle se prend à tout ce qui offre l'apparence d'une relique et les «miracles» qu'elle obtient trouvent créance en haut lieu avec une facilité déconcertante. Deux moines du monastère de Solovki, qui se noient dans la mer Blanche, en 1544, sont enterrés sur le rivage. Leur tombeau, sans autre raison connue, attire une affluence pieuse et, en 1624, ils sont canonisés par le patriarche Macaire, après une enquête confiée au métropolite de Novgorod [3]. Moins de vingt-cinq ans après, deux autres moines de ce même monastère de Solovki, se noient comme les premiers en traversant la mer Blanche ; ils sont, comme eux, inhumés sur le rivage et finissent pareillement par être canonisés, en 1694 [4]. Un prince de Rostov, Vassilko Constantinovitch, tombé aux mains des Tatares dans une bataille et mis à mort par ces infidèles, peut, avec quelque vraisemblance, passer pour martyr sans autre preuve [5]. Mais comment reconnaître cette qualité à un enfant de sept ans, Jean Čepolossov, tombé victime de la vengeance d'un ouvrier de son père [6] ? A la faveur d'autres équivoques non moins grossières, on voit figurer, soit parmi les «défunts honorés» soit parmi les saints, un fondateur de monastère, assassiné par des brigands qui ont pillé son couvent [7] ; Cyrille de Velsk, un bailli de village, qui, voulant fuir la colère de son seigneur, s'est noyé dans des conditions qui

[1] Exemples recueillis sur deux pages consécutives du livre de Golubinskij : Gérasime de Vologda, mort, semble-t-il, le 4 mars 1178, n'est pas fêté avant l'année 1691. — Vladimir et Agrippine, princes de Ržev ; mal connus : auraient vécu vers le premier quart du XIII[e] s. ; fête instituée à la fin du XVII[e] s. — Basile Vsevolodovitch, prince de Iaroslav, mort le 8 févr. 1249, et son frère Constantin, canonisés un peu après 1501, lors de l'invention de leurs reliques. Nous omettons le grand-duc Georges Vsevolodovitch et deux autres « martyrs » du XIII[e] siècle, dont le culte, institué au XVII[e] s., peut reposer sur le fait, historiquement connu, de leur mort héroïque (p. 140-41).

[2] Golubinskij, 73.

[3] P. 125.

[4] P. 133.

[5] P. 141.

[6] P. 328.

[7] P. 154-55.

ressemblent à un suicide et qui ne fut dépossédé de son culte qu'après un siècle et demi [1] ; un enfant de sept ans, Artème de Verkola, abattu par la foudre dans les champs [2].

Il serait sans intérêt de prolonger cette énumération à moins d'entrer dans des développements qui dépassent les limites de ce travail. Mais si l'on veut prendre sur le fait la superstition en voie de créer un culte abusif, il faut lire les quelques pages consacrées par M.I.P. Kuznetsov-Krasnojarskij à l'histoire du « Vieillard Sibérien », Fédor Kuzmič [3]. Une légende, assez accréditée pour avoir donné lieu à une longue controverse, s'est formée autour de ce mystérieux personnage, que la rumeur populaire persiste à faire passer pour l'empereur Alexandre I. Son nom est demeuré caché et les prénoms sous lesquels il est connu ne sont pas les siens. On ne sait rien de son origine. Le recteur du séminaire de Tomsk, qui alla le voir en 1859, dans un village de ce gouvernement, rapporta de sa visite l'impression que Fédor Kuzmič était « un théologien uniate de la Russie occidentale, ou bien un philosophe mystique et un franc-maçon [4]. » Sur d'autres, Fédor Kusmič fera plus probablement l'effet d'un esprit dérangé. Avant d'aller échouer en Sibérie comme exilé volontaire, il avait mené une vie errante dans la Russie d'Europe, et avait séjourné quelque temps chez le métropolite de Moscou, Philarète, dont il reçut au départ la bénédiction. Durant les vingt ans qu'il passa en Sibérie, il vécut en solitaire, changea plusieurs fois de résidence pour éviter la notoriété qui s'attachait à lui, et ne laissa que le souvenir de quelques actes et propos extravagants. Il s'éteignit à Tomsk, le 20 janvier 1864, après avoir, comme d'ordinaire, refusé les sacrements. Mais voici où commence l'inexplicable : cet étranger, mort en dehors de la communion officielle, fut cependant enterré dans le monastère de Saint-Alexis et, sur sa tombe, fut placée une croix avec l'inscription : « Ici repose le corps du grand et béni vieillard, Théodore Kuzmič. » Le gouverneur de Tomsk fit effacer les mots « grand et béni », et les autorités compétentes durent prendre des mesures pour contenir la dévotion intempestive des visiteurs qui affluaient au tombeau de Fédor Kuzmič.

En terminant cet aperçu, nous tenons à dire bien haut que,

[1] P. 150.

[2] P. 128.

[3] Историческій Вѣстникъ (= *Messager historique*), LX (1895), 550-54 ; cf. Golubinskij, pp. 343-44 ; 578.

[4] Kuznetsov-Krasnojarskij, t. c. 551.

d'une manière générale, les chefs spirituels de l'Église russe ne peuvent être rendus responsables des extravagances où leurs fidèles sont souvent tombés en croyant honorer les saints. Que les pasteurs aient, en plus d'une rencontre, suivi le troupeau qu'ils devaient conduire, la chose est trop certaine et ne peut être contestée. Mais avec des lumières parfois insuffisantes et une autorité trop peu vigilante ou trop mal obéie, la hiérarchie russe a montré constamment, dans ses actes officiels, une conception élevée de la sainteté et un profond respect de l'idéal évangélique. Elle a droit à cet hommage et il y aurait de l'injustice à le lui refuser. Il nous sera permis d'ajouter que chacun de ses efforts pour réprimer ou prévenir les écarts d'une piété superstitieuse, l'a ramenée d'autant vers la pratique romaine. Et quand elle voudra se définir à elle-même le fondement et l'esprit de ce culte des saints, qu'elle s'est habituée à regarder d'un point de vue trop spécialement rituel ou disciplinaire, elle se rencontrera avec la théologie catholique dans une tradition qui remonte aux premiers temps de l'Église universelle.

P. P.

Saint Almachius ou Télémaque

Théodoret, dans son Histoire Ecclésiastique, après avoir raconté la mort de Théodose et le partage de l'empire entre ses deux fils, rapporte le fait suivant : « Honorius, qui avait reçu pour sa part l'Europe, abolit les combats de gladiateurs qu'un vieil usage avait établis à Rome, voici à quelle occasion. Un ascète nommé Télémaque était venu de l'Orient à Rome dans cette pensée. Pendant que se donnait l'abominable spectacle, il entra lui aussi dans le stade, et étant descendu dans l'arène, il essaya de séparer les combattants. Les spectateurs de ces cruautés s'en irritèrent, et possédés de la fureur du démon, qui se délecte de l'effusion du sang, ils lapidèrent le prytane de la paix. Ayant appris ce qui s'était passé, l'excellent empereur le plaça au nombre des glorieux martyrs et mit fin à ces criminels spectacles [1]. »

Dom Morin [2] ne s'explique pas le silence des contemporains au sujet d'un événement aussi public et aussi éclatant, et il rapproche du texte de Théodoret un passage connu du livre *De promissionibus et praedicationibus Dei*, (III, 38, 43), où est également raconté l'exploit d'un moine de cette époque. Voici comment s'exprime l'anonyme :

> «Apud urbem Romam specus quidam fuit, in quo draco mirae magnitudinis mechanica arte formatus, gladium ore gestans, oculis rutilantibus gemmis, metuendus ac terribilis apparebat. Huic annuae deuotae uirgines floribus exornatae eo modo in sacrificium dabantur, quatenus insciae munera deferentes gradum scalae, quo certe ille arte diaboli draco pendebat, contingentes, impetus venientis gladii perimeret, ut sanguinem funderet innocentem. Et hunc quidam monachus bene ob meritum cognitus Stiliconi tunc patricio, eo modo subuertit. Baculo, manu, singulos gradus

[1] *Hist. eccl.* V, 26. Le récit de Jean de Nikiou (éd. Zotenberg, p. 456) dérive de Théodoret.

[2] *Le dragon du Forum romain* dans *Revue Bénédictine*, XXXI (1914), 321-26.

palpando, inspiciens, statim ut illum tangens fraudem diabolicam reperit, eo transgresso descendens, draconem scidit, misitque in partes, ostendens et hic deos non esse qui manu fiunt [1]. »

« Ne serait-il pas possible, ajoute Dom Morin, que le prétendu moine, venu d'Orient à Rome pour mettre un terme aux combats de gladiateurs, ne fût autre, en réalité, que notre moine destructeur du dragon et de son glaive homicide? » Et il fait valoir que, de part et d'autre, le héros est un moine, un moine qui met fin aux pratiques sanguinaires du paganisme, que les deux faits sont censés se passer aux environs de l'an 400, à Rome, et dans la région du Forum. Il tire aussi argument de la date, les calendes de janvier, assignée par les martyrologes historiques à S. Almachius, le double de Télémaque. Comme dans le *De promissionibus* la descente à la caverne du dragon mécanique, identifié avec le dragon des *Acta Silvestri*, avait lieu, d'une part tous les ans, de l'autre aux calendes de chaque mois, la date serait un nouvel indice favorable à la thèse.

Disons d'abord que ce dernier argument n'est pas fort concluant. Il est bien vrai que dans les Actes de Silvestre il est question d'une cérémonie mensuelle : *magi cum virginibus sacrilegis descendebant semel in mense*, mais on ne voit pas qu'elle soit fixée aux calendes, et loin de pouvoir tirer parti d'une combinaison des deux textes, il y a lieu de constater qu'ils se contredisent, l'un parlant d'un fait qui se répète tous les mois, l'autre d'une offrande annuelle, sans date marquée.

La localisation des deux faits dans la région du Forum n'est pas non plus si claire. En supposant toujours qu'il s'agit, chez l'anonyme, du dragon de S. Silvestre, nous sommes amenés il est vrai, au pied du Palatin, près de Sancta Maria Antiqua. Mais Théodoret lui, parle du stade, qui n'est pas voisin du Forum. Je sais bien que le mot ne doit pas être pris à la lettre et qu'il peut désigner quelque autre lieu de spectacle, comme serait le cirque ou l'amphithéâtre. Mais s'il en est ainsi, le terme n'a plus aucune valeur comme expression topographique. D'ailleurs le *apud urbem Romam* de l'anonyme africain est bien moins précis encore, et si l'on admet avec Mgr Duchesne [2] que le récit pourrait bien se rapporter

[1] *P. L.* 51, 835. Sur les textes relatifs au dragon voir Duchesne, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XVII (1897), 30-36.
[2] *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, l. c. 34.

au dragon de Lanuvium [1], il n'y a plus lieu de faire état du voisinage du Forum.

Mais tout cela et d'autres considérations que l'on pourrait présenter en vue de diminuer la valeur du parallèle ne mènerait pas à des conclusions bien fermes, s'il était vrai que Théodoret soit seul à raconter l'épisode de Télémaque. Nous l'avions admis tout d'abord [2], pour avoir accepté sans discussion l'avis de Tillemont, qui juge que l'histoire de S. Almachius n'a rien de commun avec celle de Télémaque. « Ils n'ont rien de semblable, dit-il, que quelques lettres de leur nom, que le mot de gladiateur est dans l'une et l'autre histoire et qu'ils ont tous deux souffert à Rome [3]. » Et il continue à plaider la distinction, en insistant beaucoup sur les difficultés, sans faire valoir aucune des raisons décisives qui doivent nous faire reconnaître dans le héros d'un récit hagiographique indépendant de Théodoret le moine Télémaque lui-même.

Nous avons fait allusion plus haut aux martyrologes historiques qui ont conservé la mémoire de S. Almachius. Ils ne sont pas les premiers à parler de lui. Leur notice n'est pas seulement empruntée à une Passion plus ancienne, mais cette Passion est d'une assez respectable antiquité pour avoir été résumée par le rédacteur du martyrologe hiéronymien [4]. C'est un des rares morceaux narratifs dont le texte est commun au fragment de Lorsch et aux représentants de la plus ancienne recension du martyrologe E et D. La rédaction n'offre aucune difficulté.

> Kal. ianuarias... Natale Alamachi (Almachi *D)* qui iubente Alypio (Asclepio *E,* Alipio *D)* urbis praefecto cum diceret hodie octauas (octauiae *E,* octauae *D)* dominicae diei (dei. coeli *E)* sunt cessate a superstitionibus idolorum et (et a *D)* sacrificiis pollutis a gladiatoribus hac de causa occisus est.

Qu'il soit question dans cette notice du même personnage et du même fait que dans le chapitre de Théodoret, c'est ce qui ne fera de doute pour personne. Un chrétien zélé qui vient déranger la foule dans ses plaisirs et trouve la mort au milieu des gladia-

[1] Voir C. A. Böttiger, *Kleine Schriften*, I (1857), 128-429.

[2] *Anal. Boll.* XVI, 252.

[3] *Histoire des empereurs*, notes sur l'empereur Honoré, XVII.

[4] Sollerius, dont la notice sur S. Almachius est excellente *(Martyrol. Usuardi*, 2-3), est étonné de rencontrer ce passage historique dans l'Epternacensis. Il se demande si le copiste n'a pas pu l'emprunter à Bède ; mais il ajoute très sagement que la solution dernière dépend de l'étude des manuscrits de l'hiéronymien. Ces manuscrits, qu'il ne pouvait connaître, donnent raison à ses hésitations.

teurs, cela ne s'est pas vu deux fois à Rome vers le commencement du V[e] siècle, et les « quelques lettres » communes aux deux noms d'Almachius et de Telemachus, que Tillemont affectait de traiter de quantité négligeable, achèvent d'établir l'identité des personnages. Le martyrologe hiéronymien nous a conservé ici les grandes lignes d'une Passion antique que Théodoret n'a pas lue, mais dont la substance est conforme au récit qui lui est parvenu par une autre voie. Nous possédons ainsi deux versions d'un même fait qu'il serait téméraire de révoquer en doute. Que faut-il en retenir ? Les deux récits peuvent-ils se concilier et au besoin se compléter ?

N'oublions pas que l'hiéronymien ne nous livre qu'un résumé. Ce résumé ne dit rien des antécédents d'Almachius, et la Passion originale faisait peut-être de lui le moine oriental venu à Rome avec l'intention d'exercer son zèle contre les restes de l'antique superstition. Rien non plus, dans l'abrégé, de la façon dont il exécuta son dessein. On l'entend exhorter le peuple à renoncer à la superstition et tout aussitôt entrent en scène les gladiateurs qui le tuent. Comment était-il arrivé là ? Ici encore, point de contradiction avec Théodoret, dont l'explication est fort naturelle. Le moine est descendu dans l'arène, et c'est là qu'il harangue les combattants et la foule. Il est aussitôt massacré par les spectateurs, s'il faut en croire Théodoret, par les gladiateurs eux-mêmes, suivant l'hagiographe. Et ce dernier ajoute que ce fut sur l'ordre d'Alypius, préfet de la ville.

Le préfet Alypius est un personnage historique. Il apparaît comme *praefectus urbi* en 391 dans le code Théodosien (XIV, 2, 2), et n'est autre que le fameux Faltonius Probus Alypius, le correspondant de Symmaque [1]. Le rôle qu'on lui prête ici n'est nullement de fantaisie. La police des spectacles faisait partie des attributions du préfet de Rome : *quies popularium et disciplina spectaculorum ad praefecti urbi curam pertinere videtur* [2]. C'était au préfet de punir les perturbateurs et nous savons qu'il ne reculait pas, pour rétablir l'ordre, devant la répression sanglante [3]. L'intervention du préfet Alypius ne manque donc point de vraisemblance, et l'on imagine facilement que, poussé par les clameurs de la foule, il ait pu charger les gladiateurs de châtier le téméraire qui se permettait de troubler les amusements populaires.

[1] *Epist.* VII, 66-71, *M. G.* Auct. antiq. VI,1, p. 195-196.

[2] *Digeste*, I, 12, 1, §. 12.

[3] Vigneaux, *Essai sur l'histoire de la praefectura Urbis à Rome* (Paris, 1896,) 206-207.

Mais si la présence du préfet Alypius accentue le caractère historique de la narration, elle crée une sérieuse difficulté de chronologie. Théodoret place le fait sous Honorius, et le préfet Alypius ne se trouve en exercice que sous le règne précédent. Il ne servirait de rien de supposer une distraction chez l'historien et de la corriger en substituant au nom d'Honorius celui de Théodose. La suppression définitive des combats de gladiateurs [1] n'était pas un fait accompli à l'avènement de son successeur, nous le savons par Prudence, qui adjure ce dernier de mettre le sceau à l'œuvre commencée par son père.

Adripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
quodque patri superest successor laudis habeto.
Ille urbem vetuit taurorum sanguine tingi,
tu mortes miserorum hominum prohibeto litari ;
nullus in urbe cadat cuius sit poena voluptas
nec sua virginitas oblectet caedibus ora [2].

Théodoret était donc bien renseigné lorsqu'il faisait honneur au fils de Théodose de ce grand acte d'humanité. Il n'affirme pas expressément, il est vrai, qu'il fut la conséquence immédiate de l'exploit du moine Télémaque ; mais tout le récit le donne à entendre, et Théodoret croyait bien que l'empereur avait pris sa décision sous le coup de l'émotion du drame. Dès lors, il ne reste que deux manières de concilier l'historien avec l'hagiographe. Ou bien Alypius, préfet de Rome en 391, reprit ses fonctions sous Honorius. Ou bien Théodoret rapproche des événements qui furent en réalité séparés par plusieurs années.

La première solution ne s'impose pas, mais elle ne se heurte pas à des difficultés de principe. Le préfet de Rome était à la nomination de l'empereur ; la durée de son mandat n'avait rien de fixe et il n'est pas prouvé que ce mandat n'ait pu être renouvelé après un intervalle. Il semble même qu'un préfet contemporain d'Alypius se soit vu, à quelques années de distance, confier le même poste une seconde fois. Nous avons une série de constitutions adressées en 395, à Andromaque, préfet de Rome. En 401 de nouveau, Arcadius et Honorius écrivent *Andromacho p. u.* [3]. Godefroid, et avec lui Seeck [4], proposent de lire ici non *praefectus urbi*, mais *praefectus praetorio (Gallia-*

[1] Les textes relatifs à la suppression des combats de gladiateurs ont été réunis par Friedländer, *Sittengeschichte Roms*, II⁸, 424-26.

[2] *C. Symmach.*, II, 1122-26.

[3] *Cod. Theodos.*, XI, 28, 3.

[4] *M. G.* Auct. antiq. VI, 1, p. *CLXXXIII*, n. 936.

rum), pour cette raison, sans doute, que la préfecture urbaine ne s'attribuait qu'une seule fois au même personnage. Mommsen n'est pas de cet avis. *Probabile est*, dit-il, *eum praefecturam urbanam bis administrasse* [1]. Il est donc possible, à la rigueur, que sous Honorius, Alypius ait repris ses fonctions, et se soit trouvé dans l'occasion de sévir contre le moine importun.

On dira peut-être qu'il n'est point nécessaire de recourir à cette hypothèse, puisqu'il est probable que le préfet d'alors s'appelait non point Alypius mais Asclepius. *Qui iubente Asclepio urbis praefecto* est la leçon de l'Epternacensis. Mais ce manuscrit est isolé. Les autres portent Alypius ou Alipius, et c'est aussi la forme que Bède trouvait dans son exemplaire de l'hiéronymien [2]. Asclepius, nom qui manque dans la série des préfets de Rome, est une de ces déformations comme les manuscrits de l'hiéronymien en comptent tant.

L'autre moyen de concilier Théodoret avec les données de la Passion de S. Almachius consisterait à placer la scène du stade sous Théodose, et la suppression des jeux sanglants sous Honorius. Ceux qui sollicitèrent l'empereur de faire ce grand acte lui auraient rappelé la généreuse tentative du moine qui avait eu lieu quelques années auparavant, et Honorius aurait tenu à donner une sorte de consécration à son édit en décernant à Almachius, sans doute après entente avec l'autorité ecclésiastique, les honneurs réservés aux martyrs.

Ceux qui trouveraient cette solution un peu forcée, seraient de mon avis. Il ne resterait, si on la rejette comme la première, qu'à contester l'exactitude du renseignement de l'hagiographe par rapport au préfet de Rome alors en fonctions. Après tout, pour juger du document, nous en sommes réduits à suppléer par conjecture aux maigres données d'un résumé de quelques lignes et, s'il est vrai qu'il représente pour nous un récit historique très ancien, nous ne sommes pas obligés pour cela de conclure que l'auteur écrivait sous l'impression encore fraîche des événements et était parfaitement renseigné sur tous les détails. Le rédacteur de l'hiéronymien avait-il seulement sous les yeux la rédaction primitive, et la *Passio Almachii* n'avait-elle pas déjà subi, comme tant d'autres, des remaniements ? Nous l'ignorons. Mais qu'elle soit historique dans sa substance, on ne saurait le contester.

Il ne sera pas nécessaire de s'occuper de la notice d'Almachius dans les martyrologes historiques. Bède et tous les autres

[1] *Theodosiani libri* XVI, t. I (Berolini, 1905), 618.

[2] Quentin, *Les martyrologes historiques*, 110.

après lui sont tributaires de l'hiéronymien. Le petit Romain ajoute, en la résumant, un détail qui n'est pas dans la source: *Romae sancti Almachii, decollati sub Alippio urbis praefecto.* Quoi que l'on puisse penser de l'origine et de la composition de ce martyrologe, rien ne donne à soupçonner ici un emprunt à quelque autre document qui aurait précisé le genre de mort subi par le martyr : la décollation.

Pour en revenir au moine destructeur du dragon, alors même que l'on regarderait son histoire comme suffisamment attestée, il n'y a vraiment pas de raison suffisante de le confondre avec le Télémaque de Théodoret. Les moines du IVe et du Ve siècle ont pris une part active à la lutte contre l'idolâtrie, les cérémonies et les superstitions païennes, et s'il est avéré que l'ami de Stilicon a mis en pièces une machine à la fois ridicule et redoutable, il ne s'ensuit pas qu'un autre ascète n'a pu exercer son zèle dans le stade ou dans l'amphithéâtre. Mais il sera permis de montrer quelque défiance à l'égard de l'auteur africain qui rapporte la curieuse anecdote du dragon. Il a beau s'intéresser aux choses d'Italie et de Rome : cela ne suffit pas pour être à l'abri de l'erreur ou protégé contre les informations fantaisistes. Surtout quand on est crédule. Et notre pseudo-Prosper ne l'était pas à demi, puisqu'il se laissait conter que, de son temps, il se pratiquait à Rome ou aux environs des rites qui étaient de véritables sacrifices humains [1], et il est juste de ne pas attacher grande importance à un récit destiné à jeter le ridicule et l'odieux sur le paganisme expirant.

Il n'est peut-être pas inutile de dire un mot d'une dernière hypothèse, fort ingénieuse assurément, mais qui n'a plus sa raison d'être du moment que l'on rend au récit de Théodoret son caractère historique. Il s'agit de savoir comment s'appelait le héros de l'histoire du dragon, supposé identique au martyr du stade. Dom Morin se reportant au martyrologe hiéronymien à la date du 1 janvier s'exprime ainsi : « L'auteur — il venait de citer le travail de A. Urbain sur le martyrologe de Rome — fait remarquer qu'au lieu de la fabuleuse Martina qui n'a jamais existé, le manuscrit de Berne marque à ce même jour *Martini martiris*, et même le cod. E[2] *Martini monachi.* Si cette dernière variante était paléographiquement plus autorisée, on serait presque tenté d'y reconnaître le vrai nom du moine, anonyme dans le pseudo-Prosper, affublé par

[1] Sur la question des sacrifices humains on peut consulter F. Schwenn, *Die Menschenopfer bei den Griechen und Römern*, Giessen, 1915.

Théodoret du vocable visiblement inventé de Télémaque[1]. »

Le nom de Martinus se trouve dans le contexte suivant du Bernensis : *Romae via appia coronae et milites triginta et Martini martiris*. On n'hésitera pas à rétablir *Romae via appia coronae militum triginta martyrum*, et à reconnaitre dans le nom de *Martinus* un doublet dont l'origine est une abréviation mal résolue : *mart<ini>* pour *mart<yrum>*. Le titre de *monachus*, dans un manuscrit dont l'autorité ne s'impose pas, n'a pas d'autre provenance. On a écrit *m<onachi>* pour *m<artyris>*.

Quel était donc le vrai nom du martyr ? Almachius ou Telemachus? Nos deux sources sont là-dessus en désaccord. Ce n'est pas parce qu'il nous paraît «visiblement inventé» que nous écarterions celui de Telemachus. Beaucoup de grecs, depuis le fils d'Ulysse, ont porté ce nom, et rien n'empêcherait qu'il eût été celui d'un héros chrétien. Mais la tradition du martyrologe hiéronymien remontant à un récit rédigé dans le pays même, semble réclamer nos préférences. Almachius ou Almacius est d'ailleurs un nom plusieurs fois signalé à fin du IVe siècle[2].

H. D.

[1] *Revue Bénédictine*, t. c. 325.
[2] *Thesaurus linguae latinae*, I, s. v. Almacius.

Le Liber Miraculorum S. Cornelii Ninivensis.

L'abbaye Norbertine de Ninove possédait autrefois un manuscrit intitulé : *Liber Miraculorum S. Cornelii Ninivensis*. Plusieurs historiens du XVIIe et du XVIIIe siècles l'ont cité. Miraeus, dans ses *Donationes Belgicae* [1], en imprima deux extraits que M. Holder-Egger reproduisit dans les *Monumenta Germaniae* [2]. Une portion plus considérable en fut éditée par le P. Suyskens, en 1753, au tome II de septembre des *Acta Sanctorum* [3]. Le bollandiste utilisait, sauf quelques omissions, une copie, elle-même incomplète, prise à son intention par un chanoine de Ninove. Puis le manuscrit original avait disparu. Les passages supprimés par Suyskens virent le jour en 1901 dans les *Analecta Bollandiana* [4] avec quelques-uns des chapitres négligés par son modèle et conservés dans un codex du XVIIe siècle du *Museum Bollandianum*. C'était une compensation partielle à la perte de l'original.

Or voici que l'exemplaire même de Ninove vient d'être retrouvé à New-York par M. le Professeur Rockwell dans la bibliothèque de l'*Union theological Seminary*. Il se trouvait parmi les 13.500 volumes du bibliophile allemand Léandre Van Ess, achetés en 1838 par l'université américaine. Van Ess lui-même l'avait sans doute acquis lors de la suppression des couvents [5].

L'édition que le distingué professeur de New-York nous donne du texte intégral retrouvé mérite tous éloges. Nous n'y regrettons qu'une chose, l'absence d'un index alphabétique.

A vrai dire, l'histoire ne s'y enrichira pas d'un grand nombre de faits nouveaux. Si en maints endroits le manuscrit révèle, en les réparant, de petites lacunes de l'édition de Miraeus, seuls

[1] Lib. II, c. 41 et c. 54.
[2] *M. G.* Scr. XXV, 553-56.
[3] P. 769-77.
[4] T. XX, 182-97.
[5] *Liber Miraculorum S. Cornelii Ninivensis*, ed. William Walter Rockwell (Göttingen, 1914), 18 seq.

les chapitres II-VII, XXVIII-XXX et LXXII étaient entièrement inédits.

Mais la possession du texte intégral et original a mis M. Rockwell en mesure d'étudier la composition de l'ouvrage et d'en déterminer la date et l'auteur avec plus de précision qu'on ne l'avaït fait jusqu'ici. Dejà le P. Suyskens, dont M. Holder-Egger et les *Analecta Bollandiana* adoptèrent l'opinion, y avait distingué deux parties, consacrées l'une à l'histoire de l'abbaye, l'autre aux faveurs dues à la vénération des reliques du saint. L'examen de l'œuvre entière confirme ce jugement et montre que les deux parties sont même à peu près indépendantes.

Le *Liber Miraculorum* proprement dit comprend les chapitres I à XXXI et L à LXXVI. Après avoir narré les hostilités auxquelles l'abbaye fut en butte de la part de divers voisins et desquelles la sauva et la vengea la protection de son saint patron, il rapporte une série de guérisons miraculeuses opérées, pour un bon nombre, sous les yeux mêmes de l'auteur. L'autre partie, intercalée dans la première (ch. XXXII-XLIX), porte le titre : *De fundatione Ninivensis abbatie ;* elle retrace l'histoire de l'abbaye depuis sa fondation, en 1137, jusqu'après la mort de l'abbé Ranulphe, survenue en 1246.

L'aspect paléographique du manuscrit attesterait à lui seul cette dualité de composition. Le *Liber Miraculorum* proprement dit est tout entier de la même main. La comparaison des écritures permet d'en identifier le scribe avec le calligraphe qui, de 1182 à 1196, exécuta une série de diplômes pour l'abbaye. Des rapprochements ingénieux amènent en outre M. Rockwell à reconnaître avec une haute probabilité en ce personnage le Henri de Sualma dont une note marginale du *De fundatione* (fol. 18) fait l'éloge.

Le *De fundatione* ne présente pas la même unité d'écriture : la plume a passé par cinq mains différentes. Toutes néanmoins semblent avoir travaillé avant la fin du XIII[e] siècle ; et de plus, à part la continuation due à la 3[e] de ces mains et les brèves additions faites par la 4[e] et la 5[e], cette portion de l'ouvrage a dû être mise par écrit en même temps que l'autre, puisqu'elle se présente au milieu de celle-là sur des folios évidemment laissés libres intentionnellement par le premier scribe. M. Rockwell fixe ce travail à l'année 1199. L'argument qu'il esquisse n'apparaît pas péremptoire à première vue ; on souhaiterait qu'il l'eût un peu développé et

mis en meilleure lumière. En attendant, nous préférons nous en tenir à la formule moins précise mais plus prudente des *Analecta Bollandiana* [1] : « liquet ipsum (faute d'avoir sous les yeux le manuscrit on ne songeait pas alors à distinguer plusieurs scribes ni plusieurs auteurs) ante extremum saec. XII miracula S. Cornelii litteris mandasse. »

Si du scribe nous portons nos recherches sur l'auteur de l'ouvrage, il conviendra de distinguer encore entre les deux parties. Le recueil des Miracles de S. Corneille peut, par une conjecture assez fondée, être attribué à celui-là même qui le mit au net, au chanoine Henri de Sualma. Quant à l'histoire de la fondation de Ninove, nous jugeons, avec M. Rockwell, plus sage et plus prudent de ne pas avancer de nom. Les indices à invoquer en faveur de Henri de Sualma ou en faveur de son frère Arnold ou de l'abbé Steppo sont tout à fait insuffisants.

Ce n'est pas seulement sur ses propres origines que le texte retrouvé du *Liber Miraculorum* jette une lumière nouvelle ; il éclaire aussi par comparaison une autre production, à peu près contemporaine et beaucoup plus connue, la *Chronique* de Baudouin de Ninove. De la confrontation des deux œuvres ressort cette conclusion : tout ce que Baudouin raconte de l'abbaye de Ninove et de ses patrons les seigneurs de Grimberghen, à de très rares exceptions près, il l'a emprunté au *Liber Miraculorum* ou au *De fundatione*. Nous aurons tout à l'heure l'occasion d'en signaler un exemple.

Du point de vue hagiographique, deux passages sont à relever dans la partie neuve de l'édition de M. Rockwell. Ils ont trait à deux bienheureux de l'abbaye de Ninove fort peu connus, Arnulphe de Felseca [2], frère convers, et Arnold de Sualma [3], chanoine et pendant trente-trois ans curé de la paroisse. Dans quelle mesure ces pieux personnages ont-ils droit au titre de bienheureux ? La chose est discutable ; nous y reviendrons plus loin. Mais puisque les rares auteurs qui prononcent leur nom s'accordent à les honorer de ce titre, nous

[1] T. c. 183.

[2] Felseca ou Velseca = Velsique-Ruddershove, commune de la Flandre orientale, arrondissement d'Alost, à 17 km. O.-N.-O. de Ninove. Cf. Fr. De Potter en J. Broeckaert. *Geschiedenis van de gemeenten der provincie Oost-Vlaanderen*, 5e reeks: *arrondissement Aalst*, 5e deel (Gent, s. a.), *Velzeke-Ruddershove*, p 2.

[3] Sualma, sans doute Nederzwalm-Hermelghem, commune de la Flandre orientale, arrondissement d'Audenarde, à 9 km. N.-E. de cette ville.

nous croyons justifiés à mettre sous les yeux de nos lecteurs les passages du *Liber Miraculorum* qui les concernent. Dans ces courtes lignes en effet on reconnaîtra aisément la source, peut-être unique, à laquelle ont puisé, directement ou indirectement, tous les écrivains qui ont parlé de nos personnages.

L'éloge d'Arnulphe de Felseca constitue le chapitre 44 du *De fundatione*. Il se trouve au folio 21ᵛ du manuscrit [1], c.-à-d. dans la portion écrite par la quatrième des mains qui travaillèrent à la mise au net de l'ouvrage. Il a donc été tracé après l'année 1217 [2]. En voici la teneur:

[XLIV] Post eum vocatus est ad hanc pastoralem cure dignitatem domnus Radulfus, anno gratie M° CC° IX° [3] circa paschalem festivitatem. Cuius temporibus quidam sutor de Felseca, Arnulfus nomine, longo tempore apud nos conversatus est sine querela, adeo religiose et fideliter se in omnibus agens, ut mirum in modum in terris positus licet laicus et operi sutorio deputatus paradisi amenitatem semper videretur habere pre oculis. Hic adeo totus insistebat caritatis operibus, ut dominicis vel festivis diebus pauperes, viduas et languentes visitaret et etiam per vicinas parrochias discurreret [4], deferens et distribuens pauperibus de bonis ecclesie alimenta et tegumenta cum magna caritatis affluentia. Cum autem placuisset ei qui omnia ordinat quando vult et quomodo vult ut diutinos labores eius digna mercede remuneraretur [5], contigit, ut in vigilia ascensionis Domini quandam scalam [6] a via processionis crastine temptaret amovere, que desuper cuidam ostio [7] appodiabatur, statim ipsum ostium [8] eiectum a cardine dictum Arnulfum percussit in cerebro ; et sic paucis diebus supervivens cum palma martirii migravit ad Dominum, anno Domini M° CC° XV°.

[1] Rockwell, 99.
[2] Rockwell, 23.
[3] Ce chiffre est le résultat d'une correction dans le manuscrit.
[4] Éd. *decurreret*. Le manuscrit porte *descurreret*.
[5] L'édition, et sans doute aussi le manuscrit, ont *remunerari*.
[6] Ms. *sclalam*.
[7] Ms. *hostio*.
[8] Ms. *hostium*.

Le premier auteur, à notre connaissance, qui, quatre siècles plus tard, ait arraché à l'oubli le nom d'Arnulphe de Felseca est le prieur de l'abbaye norbertine de Saint-Michel d'Anvers, le P. Jean Chrysostome Van der Sterre. Son *Natales Sanctorum candidissimi Ordinis Praemonstratensis*, paru à Anvers en 1625, accueille parmi les gloires de l'Ordre l'humble frère cordonnier du monastère de Ninove :

9 Iunii. Quinto Idus Iunii. In Coenobio Ninivensi, obitus B. Arnulphi de Felseca, Conversi Ordinis Praemonstratensis. Qui opificio sutor, coelestem in terris vitam agens, et charitatis operibus mirifice intentus, diutini laboris sui dignam mercedem accepturus, migravit ad Dominum [1].

Il suffit de rapprocher ce libellé du texte du *Liber Miraculorum* pour constater que Van der Sterre a résumé celui-ci très exactement et lui a même emprunté plus d'une expression.

Or Van der Sterre semble avoir inspiré presque tous ceux qui parlent d'Arnulphe de Felseca. La *Bibliotheca Praemonstratensis Ordinis* de Le Paige [2], en 1633, copie mot pour mot Van der Sterre. C'est pour avoir rencontré le nom d'Arnulphe dans Van der Sterre et dans Le Paige que les anciens Bollandistes, en 1698, lui ont accordé une brève mention parmi les *Praetermissi* du 9 juin, tout en avertissant leurs lecteurs, en critiques judicieux, qu'à leur passage à Ninove, ils n'avaient remarqué aucun vestige d'un culte rendu à l'ancien convers. L'allusion trop concise des *Annales breves* de Du Pré (1645) : *A. D. 1212. Floret sanctitate Arnulphus de Felseca conversus ecclesiae Ninoviensis* [3], ne permet pas de décider à qui cet auteur a demandé son information. Peut-être ses *Annales* en deux volumes, conservées manuscrites à Laon [4], seraient-elles moins laconiques et révéleraient-elles encore une fois la même source. Les termes dans lesquels les *Sacrae litaniae Ordinis Praemonstratensis*, imprimées en 1650 dans le diocèse de Malines, invoquent le B.

[1] L. c. 69.
[2] Paris, p. 515.
[3] Ed. I. V[an] S[pilbeeck] (Namurci, 1886), 20.
[4] Mauritius Du Pré, *Annales Ordinis Praemonstratensis*, 2 vol., 1629 et 1641, Ms. Bibl. de Laon. Cf. Du Pré, *Annales breves*. t. c. p. VIII.

Arnulphe [1] trahissent à première vue leur parenté avec le *Natales Sanctorum* :

Beate Arnulphe, in conversatione tua coelestis, in charitatis operibus assidue, in laboribus indefesse, in perpetua aeternitate requiem adepte, ora pro nobis.

La même dépendance saute aux yeux dans la mention d'Arnulphe de Felseca en deux nécrologes de l'abbaye de Ninove conservés aux archives de l'État à Gand [2]. Ces deux nécrologes sont de la fin du XVIIe siècle. Comme a bien voulu le constater à ma demande M. R. Schoorman, conservateur de ce dépôt, ils portent l'un et l'autre la même notice, tracée d'une même écriture postérieure à celle des manuscrits :

Beata memoria Arnulphi de Velseka Ecclesie nostre fratris conversi, qui vilis opificio sutoris, omnem tamen conversationem habuit in coelis.
(Et en marge) obijt 1215.

Exceptionnellement quelques hagiographes sont allés puiser directement à la source. Van Craywinckel, compilateur d'un légendier flamand de l'Ordre de S. Norbert, traduit littéralement notre passage du *Liber Miraculorum* et ne s'en cache pas : « *Van desen spreckt de Chronijcke van t'selve Clooster aldus* : *Arnulphus etc.....* » et en marge : « *Ex archivis Ninov.* » [3]. Nous n'avons pu nous procurer l'ouvrage de Pierre de Waghenare auquel se réfère Lienhart [4]. Mais comme chez ce dernier la notice du B. Arnulphe n'est que la reproduction un peu délayée du même

[1] Cf. editio nova cura I. V[an] S[pilbeeck], (Taminiae, 1893), pp. 5 et 30.

[2] Inventaire de l'abbaye de Ninove, n. 30, 11, f° 161 et n. 134, f° 10. Le n. 134 a été cédé récemment au dépôt des archives de Gand. Quand M. Rockwell l'a consulté, il appartenait aux archives générales du Royaume à Bruxelles. Le nécrologe du XIIe s. (*Invent. de l'abbaye de Ninove*, n. 30, 8) n'est pas encore rentré de Göttingen où il avait été envoyé en communication à M. Rockwell avant la guerre. Nous n'avons donc pu vérifier si la même addition y avait été insérée au sujet du personnage dont nous nous occupons.

[3] *Legende der levens en de gedenck-weerdige daden van de voornaemste Heylighe, Salighe --- die in de Witte Ordre van den H. Norbertus... uytgheschenen hebben*, II (Antwerpen, 1665), 41.

[4] Petrus Waghenare, *De Personis sanctitate illustribus*, fol. 141. Cf. Georgius [Lienhart], *Ephemerides hagiologicae Ordinis Praemonstratensis* (Augustae Vindelicorum, 1764), 164.

passage, nous avons tout lieu de penser que de Waghenare lui offrait précisément ce texte ou sa paraphrase.

Encore ces auteurs sont-ils, eux aussi, tributaires de Van der Sterre pour le titre de bienheureux accordé à Arnulphe et pour la date du 9 juin assignée à sa mémoire.

De quelle autorité Van der Sterre lui-même peut-il ici se réclamer? Rien dans les lignes du chroniqueur de Ninove n'insinue que le bon frère convers ait été placé sur les autels. Ce qui aura séduit Van der Sterre, ce sera l'éloge très accentué des vertus du vénérable religieux et la palme du martyre gratuitement décernée à la victime d'un simple accident. Sans doute une note marginale du *Liber Miraculorum* porte : *Nota. De B. Arnulpho converso.* Mais cette note est fort postérieure en date à la publication de Van der Sterre. M. Rockwell [1] croit y reconnaître l'écriture de Ferdinand de Moor, abbé de Ninove, qui en 1693 remania le nécrologe de son abbaye, y traçant de sa main diverses additions et peut-être, entre autres, la notice du B. Arnulphe de Felseca que nous reproduisions plus haut. Dira-t-on qu'en assignant à la mémoire du B. Arnulphe la date du 9 juin, qui ne se lit pas dans notre texte, Van der Sterre se conforme à la tradition dont il attesterait par le fait même implicitement l'existence ? C'est possible. Mais il est tout aussi plausible d'admettre qu'à l'exemple de maint compilateur de martyrologe, il a précisé lui-même de son mieux l'indication un peu trop vague du chroniqueur [2]. D'après celui-ci, le frère survécut quelques jours à son accident, survenu la veille de l'Ascension. En 1215 l'Ascension tombait le 26 mai. Quelques jours plus tard mènent donc au début de juin. Ayant à célébrer, le 6, le B. Tancrède et, le 12, le B. Hroznata, assez naturellement Van der Sterre fixa le B. Arnulphe au 9, juste au milieu de l'intervalle laissé libre entre ces deux dates.

L'étroite dépendance littéraire de tous les auteurs vis-à-vis du *Natales Sanctorum*, l'absence totale dans leurs notices d'un apport qu'on puisse attribuer à la tradition vivante, seraient de nature à entretenir l'impression qu'aucun culte ne fut jamais rendu au B. Arnulphe. Seules les litanies font exception et montrent qu'en 1650, — et encore en 1663 et en 1716, où parurent deux éditions flamandes [3], — les fidèles adressèrent leurs

[1] T. c. 9 et 99.
[2] Les deux nécrologes conservés à Gand portent : *quarto Idus Junij*, c.-à-d. 10 juin.
[3] Cf. *Sacrae Litaniae*, ed. Van Spilbeeck, 5.

prières au frère Arnulphe de Felseca. Mais le nom de ce bienheureux fut-il inscrit aux litanies parce que les fidèles avaient coutume de l'invoquer, ou bien plutôt les fidèles ne commencèrent-ils pas alors à l'invoquer, uniquement parce qu'ils le rencontraient dans leurs litanies? On ignore qui rédigea ces invocations et à quelle époque elles remontent; si elles existaient antérieurement à 1650 ou si elles ne furent pas composées de toutes pièces en vue de l'impression. Et d'instinct on se sent ramené à la même supposition : le seul titre du B. Arnulphe à y figurer ne fut-il pas sa présence au catalogue de Van der Sterre, dont s'inspire plus d'une autre invocation des mêmes litanies?

L'autre religieux de Ninove sur lequel nous voulions attirer l'attention est un peu moins ignoré que son confrère [1]. Tous les ouvrages signalés plus haut comme mentionnant Arnulphe de Felseca citent aussi Arnold de Sualma [2]. Mais bien des auteurs qui se taisent sur le convers font l'éloge du pasteur de Ninove. Ainsi quelques lignes au moins célèbrent sa mémoire dans le *De viris sanctitatis opinione illustribus* de Miraeus [3] et dans l'*Ordinis Praemonstratensis chronicon* du même [4], dans l'*Auctarium ad Natales Molani* de de Raisse [5], dans le *Gouden kalender* de Wyckmans [6], dans l'*Historia archiepiscopatus Mechliniensis* de Van Ghestel [7]. Wills, ou plus exactement Wichmans, lui a consacré une de ses épigrammes [8]. Pierre de Waghenare en a fait autant [9]; enfin il occupe une place dans

[1] Cf. *Acta SS.* Ian. II, 452.

[2] Van der Sterre, *Natales SS.* 31 ; *Sacrae Litaniae*, t. c. 26 ; Du Pré, *Annales breves*, 20; Van Craywinckel, o. c., I (Mechelen, 1664), 201; Lienhart, t. c. 26 ; Le Paige, t. c. 515.

[3] Miraeus, *De viris sanctitatis opinione illustribus ex Ordine Praemonstratensi* (1613), ed. I. Van Spilbeeck, à la suite de Augustini Wichmans, *Epigrammata de viris vitae sanctimonia illustribus ex Ordine Praemonstratensi* (Taminiae, 1895), 30.

[4] Coloniae Agrippinae (1613), 169.

[5] De Raisse, *Ad Natales sanctorum Belgii Joannis Molani auctarium* (Duaci, 1626), 10v.

[6] L. Wyckmans, *Gouden kalender der belgische heiligen en gelukzaligen* (Brugge, 1883), 6.

[7] Van Ghestel, *Historia sacra et profana archiepiscopatus Mechliniensis*, II (Hagae Comitum, 1725), 200.

[8] A. Wichmans, *Epigrammata*, t. c. 18.

[9] P. de Waghenare, *S. Norbertus... vario carmine celebratus* (Duaci, 1650), 451.

deux arbres hagiologiques de l'Ordre de Prémontré, dessinés vers 1617 par le graveur Charles de Mallery [1].

L'éloge d'Arnold de Sualma est pourtant moins développé dans le *Liber Miraculorum* que celui d'Arnulphe de Felseca. Il y forme une addition introduite au bas du folio 18 par la main qui écrivit au folio 21 et 21^{v} la continuation dont fait partie la notice sur le F. Arnulphe [2]. En voici le texte :

> Henricus quoque de Sualma [3] et frater eius Arnulfus, viri gloriosi in vita sua, quorum Henricus in scribendis, corrigendis et illuminandis libris et armario ampliando miram habuit efficatiam, Arnulfus autem fere per XXXIII annos presbyter parrochialis, cum in cimiterio esset sepultus [miraculis prodentibus, ad ecclesiam parrochialem deferri et ibidem meruit sepeliri], anno Domini [MCCXXI] [4].

Si la renommée d'Arnold de Sualma est plus répandue que celle d'Arnulphe de Felseca, il le doit à la *Chronique* de Baudouin qui lui consacre quelques lignes, tandis qu'elle ignore le frère Arnulphe :

> Anno sequenti [1221] frater Arnoldus de Sualma canonicus Ninivensis, vir religiosus obiit. Qui fere per 33 annos presbiter parochialis ecclesie Ninivensis, cum in cimeterio monasterii sepultus esset, miraculis prodentibus, ad ecclesiam parochialem deferri et ibidem meruit sepeliri [5].

Or la Chronique de Baudouin a été beaucoup plus exploitée par les historiens que le *Liber Miraculorum*, non seulement à partir du jour où elle fut livrée à l'impression, ce qui arriva

[1] I. Van Spilbeeck, *Iconographie Norbertine*, I (Gand, 1893), pp. 12 et 23.

[2] Rockwell, t. c. Introduction, pp. 23, 25; cf p. 90, note f.

[3] Nous avons dit que M. Rockwell le considère comme le scribe qui écrivit la majeure partie du *Liber Miraculorum*, et même, avec assez de probabilité, comme l'auteur de cette partie.

[4] Rockwell, t. c. 91. Les mots entre crochets sont suppléés par M. Rockwell d'après la Chronique de Baudouin (*M.G.* Scr. XXV, 541), la dernière ligne de la page du manuscrit ayant été rognée par le relieur.

[5] *Balduini Ninovensis Chronicon*, ed Holder-Egger, *M. G.* Scr. XXV, 541.

dès 1731 [1], mais déjà au siècle précédent.

De même que toutes les notices d'Arnulphe de Felseca dérivent d'une source unique, de même on peut sans grand risque d'erreur faire remonter à la chronique de Baudouin tout ce que les auteurs énumérés plus haut ont trouvé à dire sur Arnold de Sualma. Seuls, Le Paige [2] et Lienhart [3] ajoutent aux données de Baudouin quelques précisions, dont la teneur n'interdit pas tout soupçon sur leur bien-fondé.

Mais en remontant jusqu'à Baudouin nous n'avons pas encore rejoint la source première et originale, car, le lecteur l'aura certainement constaté, Baudouin ne fait lui-même que copier très fidèlement, ici comme en beaucoup d'autres endroits, le *Liber Miraculorum.*

Pour Arnold de Sualma comme pour Arnulphe de Felseca, la découverte de M. Rockwell nous a donc mis en possession du texte authentique et probablement unique sur lequel repose tout ce que l'on sait à leur sujet. Il valait, nous semble-t-il, la peine de le constater ici.

En finissant signalons une curieuse note en flamand, ajoutée au XV[e] siècle sur la partie restée libre du folio 8[v]. Aux malheureux atteints de la «maladie de S. Corneille» — épilepsie ou peut-être ergotisme — elle prescrit un singulier mélange de jeûnes à observer, de précautions hygiéniques à prendre et d'aumônes annuelles à envoyer à Ninove. De ces pratiques qui sentent la superstition, on trouvait déjà quelques préludes dans les récits du *Liber Miraculorum.*

R. LECHAT, S. I.

[1] Dans Ch.-Louis Hugo, *Sacrae antiquitatis monumenta,* II (Sancti Deodati, 1731), 59-190. Elle fut rééditée par J.J. De Smet, *Chronicon Bulduini Ninoviensis ex autographo* (Bruxellis, 1840), puis par Holder-Egger, t. c. 521-46.

[2] *Bibliotheca Praemonstratensis Ordinis* (Paris, 1633), 515.

[3] T. c. 26.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

132. — * *Der Heiligen Leben und Leiden anders genannt das Passional.* Erster Band : Winterteil ; Zweiter Band : Sommerteil. Leipzig, Insel-Verlag, 1913, 2 vol. in-8°, 445-511 pp.

Les Vies des saints et les Passions des martyrs dont se compose ce recueil ont été imprimées la première fois à Augsbourg en 1471, plusieurs fois réimprimées depuis. La base de l'édition présente est la dernière d'Augsbourg, celle de 1513 ; un certain nombre de légendes ont été empruntées aux recueils similaires édités à Cologne en 1485, à Lubeck en 1492, à Zwolle en 1490. Les gravures sur bois qui précèdent chaque légende sont pour la plupart celles de l'exemplaire de Lubeck. Elles sont fort intéressantes, et expriment bien la piété naïve qu'exhale la Légende Dorée et tous ses dérivés.

L'auteur anonyme qui a entrepris cette publication, la fait suivre d'une quarantaine de pages d'épilogue où il s'explique très clairement sur la nature du recueil et sur la préparation qu'il lui a fait subir. Les considérations sur l'origine et le développement de la légende méritent d'être lues ; elles sont d'un homme instruit et d'un homme de goût. Le « Passional » n'est pas seulement un livre intéressant pour l'histoire de la langue ; il a une valeur esthétique considérable, et c'est un document important pour l'étude du sentiment religieux. Pour le bien comprendre, il ne faut pas le lire avec les yeux du critique, mais se faire, si possible, une âme d'enfant et entendre ces belles histoires comme on écoutait jadis les contes merveilleux qui ont bercé nos premières années. Elles nous transportent dans un monde de paix et de lumière, et disposent l'âme à recevoir l'enseignement que l'exemple des saints porte toujours en lui.

Nous ne chercherons pas querelle à l'auteur, qui a eu la bonne pensée d'attirer l'attention du public sur un livre trop longtemps négligé, à propos de quelques menues inexactitudes. Ainsi, ce n'est pas Pape-

broch mais Bollandus qui a écrit sur la Légende Dorée les réflexions insérées dans la préface générale des *Acta Sanctorum*. H. D.

133. — * Max Päpke. *Das Marienleben des Schweizers Wernher. Mit Nachträgen zu Vögtlins Ausgabe der Vita Marie Rhythmica.* Berlin, Mayer und Müller, 1913, in-8°, vi-182 pp. (= *Palaestra*, t. LXXXI), Prix : M. 5.60.

La *Vita beate virginis Marie rhythmica* (BHL. 5347), composée au XIII[e] siècle, a donné naissance à trois poèmes allemands, auxquels elle a servi de modèle. Ce sont la Vie de Marie de Frère Philippe le Chartreux, celle de Walter de Rheinau et celle enfin qu'on a coutume d'intituler Vie de Marie de Werner le Suisse. Cette dernière fait l'objet du livre de M. Päpke.

Sur son âge et sa patrie, le poème de Werner nous apprend aussi peu que rien : l'auteur a eu cependant l'heureuse idée de se nommer (v. 10). Le manuscrit qui nous a conservé la Vie de Marie date de 1382 : l'œuvre elle-même ne doit pas être de beaucoup antérieure.

Ce qui est intéressant avant tout c'est le rapport de fond et de forme entre le poème allemand et son modèle. Une chose tout d'abord paraît bien établie par M. P., et non sans élégance, c'est que le texte de la *Vita rhythmica* dont s'est servi Werner n'appartient pas à la recension qui est à la base de l'édition de Vögtlin (1888) et dont le ms. Clm 12518 (= M) est le témoin, mais à une autre recension, représentée par un groupe (*Z**) de manuscrits de Zürich, de Berlin et d'Einsiedeln. Ce qui le démontre surtout, c'est l'usage fait par Werner de gloses ajoutées au texte de la *Vita* et qui se trouvent dans le groupe *Z** mais manquent totalement dans M. Ces gloses, M. P. les publie en appendice de son étude.

Pour ce qui concerne la dépendance de forme, la Vie de Marie occupe le milieu entre la traduction fidèle qu'est l'œuvre de Walter de Rheinau et le poème de Frère Philippe, qui est une très libre imitation de son modèle. Tantôt Werner résume la *Vita*, tantôt il la développe ; ici il ajoute, là il retranche : à tout prendre, il semble qu'il y ait chez lui un goût pour l'amplification auquel il s'efforce de résister sans y réussir toujours.

Puis laissant le modèle, M. P. étudie quelques traits de la physionomie littéraire propre de Werner. Werner n'est guère poète ni narrateur ; c'est un prédicateur. Il a écrit une œuvre d'édification religieuse. C'est encore un inquiet et un batailleur ; il s'en prend aux choses et aux gens : au péché originel, au diable, aux mécréants, aux hérétiques, aux Juifs.

Si pour la composition de l'œuvre, la connexion entre la *Vita* et le poème de Werner est fort étroite, pour tout le reste il y a naturelle-

ment une plus grande indépendance. Ainsi les influences très marqués du latin sur sa langue ne proviennent de la *Vita* que pour une faible part. La Vie de Marie nous fait assister à une phase dans le développement de la prose allemande : celle-ci lutte pour s'émanciper de la tyrannie du vers sans oser encore s'en dégager.

La deuxième partie du livre est une étude de linguistique. Elle analyse avec méthode et en détail la langue du poème pour autant qu'elle se fait connaître dans l'usage des rimes. Ces caractéristiques une foi obtenues permettent à M. P. de fixer avec vraisemblance le pays d'origine de Werner : quelque canton du Nord de la Suisse, aux confins de la Souabe, serait sa patrie. C'est donc une confirmation de l'opinion admise jusqu'ici.

Les 60 dernières pages contiennent, sous forme d'appendice, des suppléments et des corrections à l'édition de la *Vita rhythmica* de Vögtlin. On y trouvera entre autres choses les gloses latines dont il a été question.

J. M. Hanssens.

134. — * Stephan Beissel, S. I. *Wallfahrten zu Unserer Lieben Frau in Legende und Geschichte.* Freiburg im Br., Herder, 1913, in-8°, xii-514 pp. 124 gravures.

Les deux ouvrages du P. Beissel sur le culte de la sainte Vierge au moyen âge en Allemagne, et aux XVIe et XVIIe siècles en tous lieux (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 199, XXX, 474) trouvent dans l'histoire des pèlerinages un complément utile. Il ne manque pas d'amateurs pour collectionner des images et des monographies de sanctuaires. Combien y en a-t-il qui s'imposent la corvée de classer ces matériaux ou seulement de lire les livrets distribués aux pèlerins ? Chacun d'eux peut paraître parfaitement insignifiant. Un groupement méthodique amène parfois d'intéressants résultats et fait pénétrer la lumière dans des coins inexplorés de l'âme populaire. Les compilations de Gumpenberg, de Scherer, de Riccardi et autres du même genre sont peu utilisables dans ce but, sans le guide que le P. Beissel offre au chercheur. La distribution de son livre fera aussitôt apprécier les services qu'il est appelé à rendre. Il est divisé en deux parties : histoire des pèlerinages ; liste des principaux pèlerinages. Nous n'insistons pas sur cette dernière partie. On pourrait y signaler des lacunes ; mais l'auteur aurait le droit de répondre qu'il n'a entendu enregistrer que les sanctuaires les plus importants, et renvoyer à l'abondante bibliographie qui accompagne chaque chapitre Il est pourtant permis de trouver que la documentation du P. B. est tout à fait insuffisante en ce qui concerne le pays grec (Türkei, Griechenland, Palästina und Kleinasien), pour equel, il est vrai, on manque de travaux d'ensemble.

La partie importante du livre est celle qui se présente comme une histoire des pèlerinages. Elle se développe dans les chapitres suivants : 1. Pèlerinages de la Vierge en général. 2. Légende des pèlerinages de la Vierge. Elles sont classées sous quelques rubriques : images trouvées sur des arbres ; statues faites du bois de ces arbres ; images placées auprès d'une source miraculeuse ; images trouvées dans le roc ; images respectées par les flammes ou entourées de lumière ; images qui reviennent à leur point de départ ou ne se laissent point déplacer ; images qui suintent de la sueur, du lait, de l'huile, des larmes ; adaptation de vieilles légendes. 3. Apparitions de la Sainte Vierge : à des hommes ou des femmes ; à des enfants. 4. Guérisons miraculeuses et grâces obtenues. 5. Valeur religieuse et artistique des images, des lieux de pèlerinage. 6. Provenance et remplacement des images. 7. Les noms. 8. L'iconographie. 9. Images habillées et couronnées. 10. Ex-votos. 11. Les pèlerins. 12. Honneurs rendus aux images par les villes et les princes. 13. Églises des lieux de pèlerinage.

Comme on le voit, le livre est conçu moins comme une histoire que comme une suite de dissertations où sont élucidées beaucoup de questions de détail. Il n'est pas facile d'en tirer un tableau d'ensemble, et comme il arrive souvent, le morcellement n'est pas toujours un élément de clarté.

Quatre points principaux méritent d'attirer l'attention. D'abord la chronologie des pèlerinages de la Vierge. Ceux dont l'histoire remonte au moyen âge sont en minorité, et on s'étonne du grand nombre de sanctuaires dont l'origine date du XVII[e] et du XVIII[e] siècle.

L'importance religieuse des lieux de pèlerinage devrait être bien mise en lumière. Les images vénérées par les peuples ne sont pas toutes des images miraculeuses, et ce n'est pas toujours l'attrait des manifestations surnaturelles qui met en mouvement les foules. Certains sites consacrés, certaines églises invitent à la prière ; on aime à s'y réunir et à y accomplir ses devoirs religieux. Le fruit principal de beaucoup de pèlerinages célèbres consiste dans la fréquentation des sacrements et c'est ce qui explique que les ordres religieux se soient montrés empressés à desservir des églises où leur apostolat trouvait tant d'occasions de s'exercer.

Le rôle de la légende doit être déterminé dans les cas particuliers. Souvent elle influe assez peu sur le développement du pèlerinage, et bien des fois elle naît tardivement. Elle n'est alors que l'histoire poétique des origines, et la plupart des pèlerins l'ignorent ou ne la connaissent que vaguement. C'est peut-être sur les légendes des sanctuaires de la Vierge que le livre du P. Beissel jette le plus de clarté. On entrevoit le moyen de les ramener à un petit nombre de motifs, partout les mêmes, et ce fait seul suffit à les classer.

Il y a enfin la grande question des miracles et faveurs spirituelles obtenues dans les lieux de pèlerinages. Elle se heurte aux difficultés connues. Certains faits sont insuffisamment attestés ; d'autres sont hors de contestation, mais on hésite à se prononcer sur leur caractère. Le P. B. a sur tout cela quelques bonnes pages que l'on voudrait un peu plus incisives. On ne peut nier que le recours à la Sainte Vierge ne soit pour beaucoup de pieux fidèles une source de grâces et de bénédictions ; mais aucun fait en particulier ne s'impose à la foi du chrétien.

Pour l'erratum, nous noterons p. 16, forêt de Soignes au lieu de Soignies ; p. 211, la chapelle de Woluwe, près de Bruxelles, n'est pas dédiée à la Mère des Douleurs, mais à une bienheureuse Marie dite « la douloureuse » dont le culte est tout local (voir *Act. SS.* Iun. III, 650). Les indulgences données à cette chapelle par douze prélats d'Avignon en 1363 sont citées comme remarquables pour l'époque. L'usage, ou si l'on veut, l'abus des lettres collectives d'indulgences était déjà en vigueur avant la fin du XIIIe siècle. H. D.

185. — * Edward Gibbon. *The history of the Decline and Fall of the Roman Empire edited with introduction, notes and appendices by* J. B. Bury. London, Methuen & C°; [1914], 7 vol. in-8°, cartes, plans et illustrations hors texte.

Il serait assez oiseux de disserter sur Gibbon, d'avoir l'air de découvrir ses mérites et ses défauts, sa philosophie de l'histoire un peu simpliste, son ton sarcastique, la disproportion des parties de son exposé. Constatons qu'en Angleterre sa vogue n'a guère baissé, puisque l'édition revue et annotée par M. Bury (1896-1900) est épuisée et redemandée, malgré l'énorme travail accompli par les philologues et les historiens en ces dernières années, et bien de nature à accentuer les lacunes d'un ouvrage commencé dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. M. Bury a mis toute son habileté à le rajeunir. Une introduction sommaire mais très intéressante, des notes concises, et à la fin de chaque volume des appendices sur des sujets spéciaux, discussion de sources, bibliographie, etc., tout cela est bien venu, mais exigerait déjà, dans bien des cas, une nouvelle mise au point. Exemple : tome II, note 21 sur S. Georges, le mémoire de Krumbacher aurait dû être cité, et sur l'ancienneté du culte du saint il y avait peut-être lieu de renvoyer aux notes réunies dans les *Légendes grecques des saints militaires.* Nous ne pouvons passer sous silence l'illustration, confiée à M. O. M. Dalton, du British Museum. Le choix des sujets, qui ont tous une valeur archéologique, est aussi remarquable que la reproduction est soignée. Tous ces avantages réunis mènent à conclure que, quiconque veut lire Gibbon, doit se servir de la dernière édition de M. Bury. H. D.

136. — * Theodor Schermann. *Aegyptische Abendmahlsliturgien des ersten Jahrtausends in ihrer Ueberlieferung dargestellt.* Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1912, gr. in-8°, VIII-258 pp. (=*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, t. VI, 1-2).

Bien que ce livre ne se rattache que de loin à nos études spéciales, nous tenons cependant à en faire au moins soupçonner toute la valeur, en le caractérisant brièvement.

Depuis une bonne dizaine d'années, on a retrouvé un certain nombre de documents, concernant la liturgie de la Messe en Égypte. Ces trouvailles ont fait concevoir à M. Schermann le désir de nous mettre sous les yeux un spécimen du développement de la liturgie orientale.

Il en trouve les premières sources dans Clément d'Alexandrie, Origène, Denys d'Alexandrie, le papyrus liturgique de Dèr-Balyzek (*Anal. Boll.* XXX, 333) retrouvé par M. Flinders-Petrie, le Règlement ecclésiastique égyptien, et les Canons d'Hippolyte. Après en avoir fixé la date et discuté la valeur, il en tire une description fort détaillée des différentes parties de la Messe en Égypte du IIe au IVe siècle : la prière des fidèles avec baiser de paix et oblation des dons ; l'anaphore (prière d'action de grâces, épiclèse, récit de l'Institution, anamnèse, 2e épiclèse, communion) ; la formule finale.

L'auteur suit la même méthode pour les deux périodes suivantes. La première, allant du IVe au VIe siècle, subit l'influence de la liturgie syrienne ; la seconde, du VIe au Xe siècle, est caractérisée par le recul de la langue grecque au profit des langues nationales, le copte en Égypte, l'éthiopien en Abyssinie. Le volume se termine par un chapitre intéressant sur la langue des liturgies grecques d'Égypte.

J. B. Poukens.

137. — * Ludwig Fischer. *Die kirchlichen Quatember. Ihre Entstehung, Entwicklung und Bedeutung.* München, Lentner, 1914, in-8°, XII-278 pp. (=*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, IV sér. t. 3).

La célébration des quatre-temps remonte à une haute antiquité. Déjà ils étaient signalés par le pape S. Léon comme une institution ancienne. Leur origine n'en reste pas moins enveloppée d'obscurités. Dans la première partie de son livre, M. Fischer rappelle les diverses opinions émises à ce sujet et les soumet à la critique. Les quatre-temps n'ont pas été institués par les apôtres. Ils n'ont pas été empruntés aux cérémonies juives. Doit-on les regarder comme un succédané chrétien des *Feriae messis, vindemiales* et *sementinae* des Romains ? C'est la théorie de Dom Morin (*Revue Bénédictine*, XIV, 337 suiv.). Cette hypothèse, qui a rencontré beaucoup de faveur, est minutieusement examinée et rejetée à son tour. Pour M. F., les quatre-temps datent du IIIe siècle et ont été établis par le pape

Calliste. Célébrés d'abord trois fois par an, après la Pentecôte, en automne et en décembre, ils le furent plus tard, probablement déjà à l'époque de S. Léon, également pendant le carême et méritèrent ainsi leur nom de quatre-temps. Ce sont avant tout des jours de jeûne solennels, qui, au début, se seraient maintenus à côté du jeûne hebdomadaire des jours de «station». Dans une seconde partie, l'auteur étudie en détail la liturgie des quatre-temps, en particulier celle du samedi des quatre-temps, dont l'office compte parmi les plus vénérables de la liturgie romaine et rappelle les antiques vigiles célébrées pendant la nuit du samedi et se terminant par le messe du dimanche matin. A partir de S. Gélase, les quatre-temps constituent l'époque normale des ordinations. A cette circonstance, ils doivent vraisemblablement leur maintien et leur diffusion. Au cours des âges, bien d'autres institutions, tant civiles que religieuses, se sont rattachées aux jours de quatre-temps. On peut en suivre le développement dans les dernières parties de l'ouvrage, qui témoignent de recherches étendues et ne manqueront pas d'intéresser historiens et folkloristes.

En Allemagne, les quatre-temps, à côté d'autres appellations, ont reçu celle de *Goldfasten*, jeûne d'or. De même le dimanche qui suit le samedi des quatre-temps est appelé parfois *goldener Sonntag*, dimanche d'or. Différentes hypothèses ont été proposées pour expliquer l'origine de cette épithète. M. F. les passe en revue (p. 188 suiv.), sans aboutir à une conclusion ferme. Rappelons à ce propos que, dans les Pays-Bas, de nos jours encore, se célèbre le mercredi des quatre-temps de décembre une messe solennelle appelée la Messe d'or, *De Gulden Mis*. Il y a peu d'années le R. P. Kruitwagen consacrait une étude approfondie à cette question dans *De Katholiek*, tomes 130 et 131 (voir *Anal. Boll.* XXVII, 90-91), et concluait que la Messe d'or a été nommée ainsi parce qu'on la regardait comme la messe par excellence, celle qui possède une efficacité particulière. Entre les quatre-temps de décembre et la Messe d'or il n'y a, semble-t-il, historiquement, qu'un lien accidentel. Mais les considérations du P. Kruitwagen pour expliquer la dénomination de Messe d'or, valent peut-être aussi pour le *Goldfasten*, d'autant plus que la Messe d'or n'était pas inconnue en Allemagne (A. Franz, *Die Messe im deutschen Mittelalter*, 282 suiv.). A noter qu'en néerlandais les quatre-temps s'appellent *quatertemperdagen* et non pas *tamperdag*, comme le dit M. F. (p. 185). Un usage propre à l'Allemagne, au moyen âge surtout, était de faire célébrer aux jours des quatre-temps des messes pour les défunts, de prier pour eux, de distribuer des aumônes à leur intention. Il paraît douteux qu'on puisse faire remonter cet usage à la fin du VIII[e] siècle. On ne voit pas que le texte du synode de Reisbach sur lequel s'appuie M. F. (p. 212) : *Statuerunt... ut cum consilio vel voluntate omnium pro re-*

medio animarum elcemosinas esse faciendas quater in anno... vise de façon spéciale le culte des morts. V. D. V.

138. — * R. Miedema. *De heilige Menas.* Rotterdam, W J. van Hengel, 1913, in-8°, IX-135 pp. 1 fac-similé.

Plusieurs savants, parmi lesquels feu le Prof. K. Krumbacher, ont constaté qu'il manque une monographie méthodique et complète sur l'histoire et la légende de S. Ménas dans les anciennes littératures chrétiennes. Cette monographie restait encore à écrire, même après les belles publications de Mgr Kaufmann. M. R. Miedema s'est chargé d'en doter le monde savant. Ce n'est pas là un sujet que l'on puisse faire tenir en 130 pages de moyen format. Mais M. M. n'a voulu que «répondre dans une certaine mesure au vœu exprimé par Krumbacher», (p. 13) et il l'a fait comme il le dit, sinon comme il l'entend. Dans ce but il a d'abord (ch. II) dressé un inventaire «critique» , aussi complet que possible de tous les manuscrits contenant des textes relatifs à la Vie ou aux Miracles de S. Ménas. Ce travail avait déjà été accompli en majeure partie et de main d'ouvrier par Krumbacher lui même (*Miscellen zu Romanos.* Munich, 1907, 49-70; cf. *Anal. Boll.* XXVII, 425). M. M. s'est donné une peine infinie pour le compléter en y comprenant aussi les textes orientaux (à l'exception des textes arméniens BHO. 745, 748-50). Le produit net de cette longue et laborieuse enquête n'est guère réconfortant. La littérature copte n'a rendu que des bribes insignifiantes; la littérature arabe trois notices de synaxaire (en réalité, l'une de ces trois est un fragment de Passion, Vatic. arab. 171[4]); la littérature syriaque, deux exemplaires d'une Passion et une hymne; la littérature éthiopienne, rien au delà de ce que l'on connaissait déjà par les travaux de M. G. A. Wallis Budge et du P. Chaîne (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 121, 124). Nous notons en passant, comme une de ces rectifications que M. M. offre volontiers à autrui, que le fonds d'Abbadie se trouve maintenant à la Bibliothèque Nationale de Paris (cf. Miedema, 30). Un autre chapitre, le troisième, est consacré à l'épigraphie et aux monuments figurés. Plusieurs ostraca et incriptions coptes où S. Ménas est nommé avec d'autres saints, y sont publiés in extenso. La part de l'iconographie est formée principalement des fameuses ampoules de S. Ménas, sur lesquelles à peu près tout l'essentiel a été dit par Mgr Kaufmann. Mais si ces grossières images et, en général, les anciennes représentations de S. Ménas sont maintenant assez bien connues, leur interprétation reste douteuse sur plusieurs points, et les considérations de M. M. n'y font pas encore la lumière complète. Il faut en dire autant du chapitre suivant où est analysé le contenu des textes littéraires concernant S. Ménas (p. 54—70). M. M. divise le sujet en 5 parties : enfance de S. Ménas ; sa profession et

son caractère ; son martyre; ce qu'il advint de ses reliques ; ses miracles, et pour chacune de ces rubriques, il prend comme texte fondamental, le récit le plus développé, tantôt le grec, tantôt l'arabe ou l'éthiopien : une regrettable manière de créer la confusion sous les apparences de la clarté. Les appendices contiennent quatre pièces relatives à S. Ménas: la Passion grecque (BHG. 1250), republiée d'après 12 mss., la Passion latine de Mombritius (BHL. 5921), d'après 15 mss., avec les «voornaamste varianten» de cinq autres; la seconde Passion latine (B H L. 5922) et un abrégé latin inédit, ces deux derniers chacun d'après un seul manuscrit.

M. M. professe sur la manière d'éditer un texte une théorie de juste milieu entre la chimère d'une exactitude ultra-parfaite et certain éclectisme qu'il caractérise d'un mot très dur, emprunté à Krumbacher, et qu'il accuse d'avoir souvent causé à la science plus de tort que de profit (p. 17). Il faut ajouter, pour être complet, que c'est à nos prédécesseurs et à nous-mêmes que ce discours est adressé, non point par Krumbacher, mais par M. M. parlant en son nom propre, ce qui change bien quelque chose à la portée de la leçon. Quant à la méthode ainsi opposée à celle « que l'on suit trop souvent dans les *Acta Sanctorum* et les *Analecta Bollandiana* » (Miedema, p. 17, note 2), on a déjà pu voir par ce qui précède que M. M. lui-même en prend et en laisse suivant les cas, et l'application qu'il en fait ne suffit pas à la recommander. A quoi bon collationner onze manuscrits, si cela ne conduit qu'à les abandonner tous les onze pour maintenir les fautes d'orthographe contenues dans un douzième ? Exemple (p. 11, l. 13): ἐφ' ὑψιλοῦ (sic). Et là dessous, note critique : tous les manuscrits ὑψηλοῦ..(« tous les manuscrits », parce que le texte fondamental est mis à part et n'a pas même de sigle dans l'appareil critique). Même page, l. 21 : τῇ ἑξῆς ; note : sept manuscrits ont : ἑξῆς. (Même page, l. 4 : τὸ ἐκεῖνον μόνον, ὁρᾶν ; l. 14 : τὶς καὶ πόθεν ; l. 27 : [θεός] φῶς ἔστι). P. 97, l. 12-13 παῖδων, φρονοῦντων ; tous les mss. moins un : παίδων, φρονούντων ; l. 17 : πείραν ; tous les mss. πεῖραν. (Même page, l. 16 : εἴ τί μοι). P. 98, l. 27 : καθεστηκῶς ; tous les mss. : καθεστηκώς. (Même page, l. 5 : ἐγὼ γάρ μου ; l. 6 : ὅς καὶ ; l. 13 : ἤσθου ; l. 17 : καταπτοῆσαι με ; l. 21 : ὅυ ὁμολογῶ ; l. 25 : υποκρινόμενος). P. 101, l. 2-3 : ἕλκεσθαι, ἕλκόμενος (sic) ; tous les mss. moins un : ἕλκεσθαι ; ἑλκόμενος ; l. 22 : ὑπεκδραμῶν (sic) ; tous les mss. moins un: ὑπεκδραμών. (Même page, l. 3 : κατάπερ ; l. 14 : λοζίζεσθαι). P. 102, l. 10 : κατήληπτο ; tous les mss : κατείληπτο ; l. 12 : εὐχὴ τοὺς λόγους ἐπισφραγίσας ; tous les mss. moins un : εὐχῇ (Même page, l. 11 : στάδιου; l. 23 : πέρι)...

Et cetera, et cetera ! Pourtant nous ne voudrions pas commettre l'injustice d'imputer indistinctement toutes ces peccadilles à la « mé-

thode » de l'auteur. Mais celle-ci doit au moins répondre des résultats derniers auxquels elle l'a conduit. Le livre de M. M., qui est proprement une dissertation de doctorat, se termine par une série de « thèses », dont les trois premières concernent S. Ménas. La seconde (p. 133) est ainsi libellée : « De voorstelling van Menas tusschen twee kameelen is jong en dankt haar ontstaan òf aan de legende van de monsters in de zee, die koppen hebben als van kameelen... òf aan de legende van den kameel die de reliquieën van den heilige moet wegdragen en door zijn weigering de plaats van begraven aangeeft. » Comme il n'y a guère de choix qu'entre ces deux explications et que la première est à peine probable (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 124, note), voilà une thèse qui n'en apprend pas long. Dans le détail du commentaire philologique, même flottement. M. M. n'est pas certain que le mot *ketwa* du texte éthiopien corresponde au Κοτυάειον de la Passion grecque (p.55, note 1), mais il retient du texte arabe que Ménas s'appelait *Amîn*, et il s'appuie sur ce nom appellatif (*Amîn* = « Fidèle ») pour expliquer la formation du nom de Ménas (p. 88). A quelle époque et dans quelle littérature place-t-il donc l'origine de la légende ? M. M. aurait bien pu nous le dire, puisqu'il sait si pertinemment de quoi on a fabriqué, non pas l'histoire, mais le personnage même de S. Ménas. Car, pour lui, il n'y a pas de S. Ménas. Son culte est une survivance païenne, où se retrouvent confondues dans le plus étrange amalgame, des réminiscences d'Osiris, de Horus, d'Harpocrate, d'Anubis et d'Ammon. C'est le sujet de sa première thèse (p. 133), indiqué dans le chapitre qui sert d'introduction (p. 1-15) et longuement développé dans le ch. V : « Geschiedenis of legende » (p. 71-90) avec force références, citations et avis conformes. Dans le nombre, figure (p. 74, note 2) un passage des *Légendes hagiographiques*, où l'on a fait remarquer que les images de S. Ménas entre deux chameaux sont du même type que celles de Horus entre ses deux crocodiles, comme si le rapprochement de ces motifs ornementaux mettait le moins du monde en question la personnalité historique de S. Ménas (cf. H. Delehaye, *Les Origines du culte des martyrs*, 255-57). Nous avons le regret de dire à M. M. que ses autres preuves nous paraissent de même aloi, et que la méthode qui lui a permis d'en composer pareil bouquet, apporte aussi à la science, puisque science il y a, autre chose que du profit. P. P.

139. — A. Wilmart. *Une version latine inédite de la Vie de saint Antoine*, dans *Revue Bénédictine*, t. XXXI (1914), p. 163-73.

Feu le P. A. Poncelet a signalé dans le supplément de la BHL. sous le n. 609e une traduction latine de la Vie de S. Antoine, demeurée inconnue jusque-là. Il l'avait trouvée dans la bibliothèque du

chapitre de Saint-Pierre à Rome *(Catal. Lat. Rom. 3[15])* et la regardait comme une autre recension de la traduction d'Évagrius. Ce qui le confirmait dans cette opinion, c'est que la pièce se termine par l'épilogue même que ce dernier avait ajouté à la Vie (BHL. 609). Dom Wilmart ayant examiné de plus près ce texte, constata qu'il se trouvait en présence d'une version très littérale, totalement différente de celle d'Évagrius et à laquelle le caprice de quelque scribe ajouta l'épilogue bien connu. En soi, il n'y a rien de surprenant à rencontrer une double traduction latine d'un même texte grec. Toutefois, étant donnée la grande diffusion du texte d'Évagrius, il peut paraître étrange que quelqu'un se soit attelé à une méchante traduction d'une œuvre dont on connaissait et possédait partout une excellente interprétation. Ce fait, joint à la rareté de la version littérale (on ne connaît jusqu'ici que l'exemplaire du chapitre de Saint-Pierre), suggère à Dom W. l'idée que la traduction, antérieure à celle d'Évagrius, fut faite presque aussitôt après l'arrivée du texte grec à Rome, donc peu après 365 ; car c'est vers cette date que l'on place généralement la composition de la Vie d'Antoine par Athanase. Devant le succès de la traduction d'Évagrius, qui parut vers 370, ce premier essai fut vite oublié et ne se conserva qu'à Rome même. La conjecture de Dom W. paraît plausible. La traduction latine, qui est très littérale, serait en ce cas un témoin de valeur pour la constitution du texte grec de la Vie d'Antoine. Reste à voir pourtant si ailleurs on ne trouvera pas d'autres exemplaires de ce texte. A cause de l'épilogue, plus d'un chercheur n'y a peut-être pas regardé d'assez près et a cru qu'il se trouvait en présence de la traduction partout répandue. Dom W. n'a édité que les premiers et les derniers chapitres de la Vie. Il est à présumer que dans le corps même de la traduction on retrouve les mêmes caractéristiques qu'au commencement et à la fin. V. D. V.

140. — A. Hulshof. *De legende van Sinte Kunera*, dans *Nederlandsch archief voor Kerkgeschiedenis*, nieuwe serie, t. X (1913), p. 7-17.

Sainte Cunera, honorée principalement à Renen dans le diocèse d'Utrecht, n'est connue que par des textes dont le caractère légendaire est aisément reconnaissable (voir *Act. SS.* Iun. II, 562), et dont les sources principales sont peut-être à chercher dans les chansons de geste. Il existe plusieurs versions néerlandaises de la Vie de S[te] Cunera, et son sanctuaire fut célèbre au cours du moyen âge. En 1491 fut commencée la belle tour de l'église de Renen, endommagée par un incendie en 1897, entièrement restaurée en 1908. Une bonne partie des frais de construction fut probablement couverte par les offrandes recueillies au moyen de lettres d'indulgences. M. H. publie une de ces lettres datées du 13 octobre 1475. Elle est donnée à Rome par dix-huit cardinaux,

d'après une formule consacrée, à la sollicitation de Louis de Leefdaal, bourgeois de Renen. Le parchemin, auquel sont appendus les sceaux des cardinaux, est orné de miniatures, et l'on voit l'image de S[te] Cunera portant au cou l'écharpe qui, d'après la légende, servit à l'étrangler. La revue *Eigen Haard*, 1912, p. 155, en a publié un fac-similé.

H. D.

141. — Odoardo Maturo. *Antica leggenda ed inni inediti di S. Terenziano vesc. di Todi*, dans *Archivio per la storia ecclesiastica dell' Umbria*, t. I (1913), p. 239-47.

Publication d'un texte de quelques lignes sur S. Terentianus de Todi; il est tiré d'un légendier de la Laurentienne *S. Croce*, Plut. XXXV sin. Cod. 9 c. 58, et est suivi de deux hymnes en l'honneur du même saint provenant d'un codex du Vatican dont la cote n'est pas donnée. Le tout est précédé d'une courte dissertation sur l'apostolicité de l'église de Todi. Les preuves que M. O. Maturo apporte à l'appui de sa thèse paraissent bien peu consistantes. V.d.V.

142. — Joannes Phocylides. Ὁ ἅγιος Θεόγνιος ἐπίσκοπος Βιτυλίου, dans Νέα Σιών, t. XIII (1913), p. 605-611.

143. — Joannes Phocylides. Μιχαὴλ πρεσβύτερος καὶ σύγκελλος Ἱεροσολύμων, dans Νέα Σιών, t. XIII (1913), p. 733-49.

M. J. Phocylides a composé, à l'intention des lecteurs de Νέα Σιών, deux courtes biographies de S. Théognius, évêque de Bitylie et de S. Michel le Syncelle. Il a utilisé pour la première les Vies anciennes éditées autrefois dans les *Analecta* (BHG. 1786, 1787). Le texte publié par M. Schmidt (BHG. 1296, 1297) lui a fourni la matière de la seconde. Il s'est servi aussi pour celle-ci de l'étude très fouillée que fit paraître il y a quelques années le R. P. Vailhé (cf. *Anal. Boll.* XXIII, 365). M. J. P. n'a visé qu'à écrire des articles de vulgarisation sans portée scientifique.

V.d.V.

144. — * Vincenzo Legé. *Tortona prima del mille ovvero la Leggenda di S. Innocenzo e suo valore storico*. Tortona, S. Rossi, 1913, 79 pp.

145. — Fedele Savio. *Gli Atti di Innocenzo vescovo di Tortona*, dans *Rivista di storia, arte, archeologia della Provincia di Alessandria*, t. XXII (1913), p. 241-52.

146. — Id. *San Calocero e i monasteri di Albenga e di Civate*, dans *Rivista storica Benedettina*, t. IX (1914), pp. 44-59, 103-108.

147. — Id. *Un antica notizia martirologica dei SS. Faustino e Giovita e di altri SS. Bresciani*, dans *Brixia Sacra*, t. V (1914), 16-24.

Il y a quelques années paraissait dans les *Analecta Bollandiana* (XV,

5-72, 113-159, 377-399) une importante étude du regretté P. Savio sur la légende des SS. Faustin et Jovite. Il y montrait que la recension longue éditée par lui était plus ancienne que les textes connus jusqu'alors. Au cours de l'introduction, il établit aussi que S. Marcien, regardé jusque là comme évêque de Tortona, devait vraisemblablement être identifié avec S. Marcien, évêque de Ravenne. A cette dernière conclusion on pouvait opposer la Passion de S. Innocent, évêque deTortona, où est racontée l'invention du corps de S. Marcien. Dans un appendice, le critique prévenait l'objection. Tout en admettant l'existence de S. Innocent, il s'attache à prouver que sa légende ne mérite guère de créance. Cette thèse est vivement combattue par le chanoine Vincenzo Legé, qui, dans une brochure toute récente, cherche à établir l'historicité des Actes de saint Innocent. Où l'érudit chanoine a certainement raison, c'est lorsqu'il prouve que la Passion du saint n'est pas postérieure à l'*Historia Datiana*, mais constitue au contraire une de ses sources. D'ailleurs le P. S., dès 1904, bien antérieurement au travail du chanoine Legé, avait repris ce sujet et ses conclusions, demeurées inconnues à son adversaire, attestent le parfait accord des deux critiques sur ce point. Il n'en va pas de même ailleurs. Le P. S. montre, avec arguments à l'appui, que la Passion date probablement du Xe siècle, et ne saurait, comme le voudrait son contradicteur, remonter au VIe siècle. Nous ne croyons pas non plus que la preuve tirée de la suscription de la lettre écrite en 356 par S. Eusèbe de Verceil, sur laquelle s'appuie principalement le P. S. pour établir que Marcien ne fut pas évêque de Tortona, ait été ébranlée. Néanmoins la brochure du chanoine Legé n'est pas inutile. Quiconque s'intéresse à l'histoire monumentale de Tortona, y trouvera des détails à glaner.

Le P. S. a eu à se défendre contre une autre attaque. M. Accame revendique pour S. Calocère la qualité de martyr local d'Albenga, tandis que le P. S. voit plutôt dans ce saint l'évêque de Ravenne du même nom, dont le corps fut transféré à Albenga au VIIIe siècle, en même temps que celui de S. Marcien à Tortona. Sur ce point aussi le P. S. a su maintenir et renforcer son ancienne position.

Au cours de ses recherches à la bibliothèque de Bologne, le P. S. a eu l'occasion d'examiner de près d'anciennes notices martyrologiques se rapportant aux SS. Faustin et Jovite et à d'autres saints de Brescia. Le contenu de ces notices montre à l'évidence qu'elles ne dérivent pas des recensions courtes de la légende, mais qu'elles dépendent de la recension longue. Comme l'archétype du manuscrit de Bologne remonte au IXe siècle, la recension longue de la légende des SS. Faustin et Jovite peut revendiquer le même âge, confirmation nouvelle de la thèse défendue par le P. S. dans nos *Analecta*. A la fin de l'article, l'auteur donne une nouvelle édition des trois notices en

question. Ce sont celles des SS. Faustin et Jovite, celle de S. Calocère et celle de S. Antidius. V. D. V.

148. — M. JUGIE. *Les homélies de saint Germain de Constantinople sur la dormition de la sainte Vierge*, dans *Échos d'Orient*, t. XVI (1913), p. 219-21.

149. — M. JUGIE. *La vie et les œuvres d'Euthyme patriarche de Constantinople*, dans *Échos d'Orient*, t. XVI (1913), pp. 385-95, 481-92.

150. — M. JUGIE. *L'église de Chalcopratia et le culte de la sainte Vierge à Constantinople*, dans *Échos d'Orient*, t.XVI (1913), p. 308-312,

151. — M. JUGIE. *Abraham d'Éphèse et ses écrits*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXII (1913), p. 37-59.

Pendant longtemps les avis ont été partagés au sujet de trois homélies sur la Dormition de la Vierge (BHG. 1119, 1135, 1155). Les uns les attribuaient à S. Germain I de Constantinople († 730) ; d'autres à Germain II († 1240). En faveur de la première opinion, Ballerini a fait valoir dans sa *Sylloge* (Rome, 1855) un argument très sérieux : les trois pièces font partie d'un ms. du XI[e] siècle, le Vatican. 455. Comme l'âge d'un manuscrit non daté peut être sujet à contestation, une preuve en plus n'est pas à dédaigner. C'est le R. P. Jugie qui vient de la fournir. Les homélies en question sont citées sous le nom de S. Germain par un écrivain du XII[e] siècle, Michel Glykas. Le témoignage se lit dans l'ouvrage récent de Mgr. S. Eustratiadès: Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια (t. I, Athènes, 1906, p. 263 et 264).

Dans un autre travail, paru peu après, le P. J. s'occupe de S. Euthyme († 917), qui fut, lui aussi, patriarche de Constantinople. La carrière de ce saint nous est bien connue par un panégyrique d'Aréthas (BHG. 652) et principalement par une Vie contemporaine (BHG. 651), éditée par De Boor. Mettant à profit ces différents documents, l'auteur retrace en quelques pages la biographie d'Euthyme. La seconde partie de l'article a pour objet l'œuvre littéraire du saint. Au témoignage de l'auteur du Βίος, elle a dû avoir quelque importance. Le P. J. est parvenu à signaler trois de ces écrits: un canon conservé à l'Athos (Lambros, cod. 771) et deux homélies en l'honneur de la Vierge. Le Laudianus 69 de la Bodléienne (*Catal. Gr. Germ.* 416?) contient la première, qui traite de la Conception d'Anne. L'autre (BHG. 1138) est consacrée à la fête de la ceinture de la Vierge et des langes du Seigneur. Elle fut écrite, d'après les manuscrits, par le moine Euthyme et a été attribuée, paraît-il, à Euthyme Zigabène. Cette attribution ne saurait être admise, puisqu'on trouve le sermon dans un manuscrit du X[e] siècle et que «Euthyme Zigabène a vécu à la fin du XI[e] siècle et au commencement du XII[e] siècle». Le P. J. estime que le discours fut prononcé entre 880 et 886. Aux écrits d'Euthyme indi-

qués ici, il y a lieu d'ajouter une autre homélie sur la Conception de Ste Anne. Elle est conservée dans la bibliothèque de la ville de Leipzig, cod. CLXXXVII (Rep. II, 26), fol. 84-87 (*Catal. Gr. Germ.* 235*).

Le texte original de l'homélie sur la ceinture de la Vierge paraîtra prochainement dans la *Patrologia Orientalis*. C'est la préparation de cette édition qui, vraisemblablement, a été pour le P. J. l'occasion d'un court article sur l'église de Chalcopratia à Constantinople. Les archéologues identifient communément cette église avec la mosquée de Zeineh-Sultan. L'accord n'est plus le même lorsqu'il s'agit de fixer la date de la construction de l'édifice. Pour les uns, le temple fut construit par Vérine, femme de l'empereur Léon (457-474). D'autres, parmi lesquels Théodore le Lecteur, regardent l'impératrice Pulchérie comme fondatrice de l'église. Le P. J. allègue en faveur de la première opinion un passage de l'homélie d'Euthyme dont nous venons de parler.

A la suite d'un article sur Abraham d'Éphèse et ses écrits, le P. J. publie deux homélies de ce saint : la première, qui traite de l'Annonciation de la Vierge, est tirée du ms. 625 (anciennement 542) de la bibliothèque de la ville de Lyon (XIIe siècle) ; la seconde est éditée d'après les mss. 1174 (XIIe siècle) et 1190 (XVIe) de la Bibliothèque Nationale, et a pour objet la fête de l'Hypapante ou Présentation de Jésus-Christ au temple. Pour cette dernière pièce, le bollandiste Matagne avait signalé (*Acta SS.* Octob. XII, 762) un troisième manuscrit, le Taurin. CXLVIII (C. VII. 18), fol. 33v-40. La partie du ms. où se trouve le discours a été sauvée lors de l'incendie de la bibliothèque de Turin, mais fut fortement endommagée par les flammes (*Inventario dei codici superstiti*, Torino, 1904, p. 417). De l'examen de ces deux écrits il résulte qu'Abraham vécut vers le milieu du VIe siècle. Il fut un des premiers, d'après son propre témoignage, à prononcer un discours le 25 mars pour le jour de l'Annonciation. Plus anciennement la fête se célébrait aux alentours de la Noël et c'est à cette date qu'il faut rapporter les homélies antérieures traitant du même sujet. A peu près en même temps que l'édition du P. J. avait paru avec d'amples prolégomènes une édition des deux mêmes textes due à Michel Krascheninnikov: *Sancti Abramii archiepiscopi Ephesii sermones duo*, Jurjev (Dorpat), 1911. Nous aurons à revenir sur cette importante publication. V. D. V.

152. — S. SALAVILLE. *La primauté de saint Pierre et du pape d'après saint Théodore Studite (759-826)*, dans *Échos d'Orient*, t. XVII (1914), p. 23-42.

L'étude publiée aujourd'hui par le R. P. Salaville sur la primauté de saint Pierre et du pape d'après saint Théodore Studite a paru en latin, il y a quelques années, dans les *Acta conventus Velehradensis* (Prague, 1910, p. 123-134). On sait que l'abbé de Stoudion eut plus d'une fois au

cours de sa carrière recours au siège apostolique (cf. *Anal. Boll.* XXXII, 437). Le P. S. a recueilli dans l'œuvre du saint les citations qui se rapportent à la primauté de Pierre et s'efforce de montrer combien la croyance de l'higoumène de Constantinople est d'accord sur ce point avec celle de l'Église latine. L'auteur nous permettra de relever un passage où nous pensons devoir nous écarter de son interprétation. Dans une lettre du Studite (II, 66, *P. G.* 99, 1292, A) on lit : Εἰ γὰρ τοῦ κορυφαίου εἰσὶ διερρηγμένοι, τῶν τε ἑτέρων τριῶν πατριαρχῶν, δηλαδὴ καὶ τοῦ Χριστοῦ, ὅς κεφαλὴ τῶν προειρημένων. Le P. S. traduit (p. 41) : *S'ils sont séparés du Coryphée, ils le sont aussi des autres trois patriarches ; ils le sont donc aussi du Christ, qui est la tête de tous ces chefs.* Il serait plus exact de dire : *S'ils sont séparés du Coryphée et des autres trois patriarches.....*

La particule τε ne saurait s'expliquer dans la première interprétation. Il suffit d'ailleurs de se rappeler que Théodore ne fit pas seulement des démarches à Rome, mais encore chez les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie. V. D. V.

153. — * A. Legris. *Saint Laurent O'Toole (Saint Laurent d'Eu) Archevêque de Dublin (1128-1180).* Rouen, Cacheux, 1914, in-8°, IX-152 pp.

Sous un titre quasi identique à celui-ci, M. Legris publiait en 1908 une plaquette dont les *Anal. Boll.* (XXVIII, 229) louèrent la sobriété et la solidité. Nous n'hésitons pas à décerner les mêmes éloges à la biographie complète et développée que l'auteur nous donne aujourd'hui. Ce n'est point encore l'étude critique que souhaitait le recenseur de la première esquisse et dont aurait assurément besoin l'histoire du saint archevêque. Mais pour fuir tout appareil savant et offrir une lecture facile et bienfaisante, le récit n'en est pas moins consciencieux et à la hauteur de l'état actuel des documents. Tout en suivant de très près l'ancienne Vie latine éditée par Surius, M. L. n'a négligé aucune des autres sources d'information et a renouvelé l'intérêt du récit en replaçant son héros dans le cadre plus large et si mouvementé de l'histoire générale de l'Irlande. Et ce n'était que justice, puisque l'archevêque de Dublin joua dans cette histoire un rôle de première importance. R. Lechat.

154. — * Émile Horn. *Influence sociale de sainte Élisabeth de Hongrie.* Paris, J. Gabalda, 1913, in-8°, 125 pp.

Si par influence sociale on entend un rôle éclatant joué dans la politique des États, des modifications profondes apportées aux rapports des différentes classes de la société ou un changement de direction donné à leurs aspirations, on sera déçu par le titre de ce livre. Ce que M. Horn s'est attaché à mettre en relief dans sa sainte de prédilection, c'est cette action inconsciente mais réelle qu'exerce imman-

quablement autour de soi toute personnalité orginale, éprise d'idéal, vertueuse, dévouée. Épouse et mère de famille exemplaire, châtelaine secourable, véritable incarnation de la charité envers les malades et les abandonnés, S[te] Élisabeth ne put manquer d'être pour la société de son temps, et elle demeure pour ceux qui liront cette édifiante étude, un stimulant à la générosité et à l'abnégation chrétiennes. La multitude d'œuvres de miséricorde qui, de nos jours encore, se fondent sous son vocable sont une éloquente attestation de son influence. R. LECHAT.

155. — * Joseph CARNER. *Floretes de sant Francesch, Versio catalana. Prolech del R. P.* RUPERT. Barcelona, Gili, 1909, in-32, XXXI-213 pp.

156. — * T. DE WYZEWA. *Les petites fleurs de S. François d'Assise (Fioretti) suivies des considérations des très saints stigmates. Traduction nouvelle d'après les textes originaux.* Paris, Perrin, 1912, in-12, XXVI-374 pp. gravures.

157. — * Arnaldo DELLA TORRE. *I Fioretti di S. Francesco con Introduzione et Commento.* Torino, Paravia [1909], in-12, LVI-286 pp. (= *Biblioteca Italiana ordinata per le Scuole normali e secondarie, Collezione Paravia).*

158. — P. Andrea CORNA. *Nove Capitoli aggiunti ai Fioretti di S. Francesco da un ms. della Landiana di Piacenza,* dans *Bollettino storico Piacentino,* t. III (1908), p. 109-113.

La littérature des *Fioretti* s'est enrichie d'une Version catalane de ce petit chef-d'œuvre. Il faudrait connaître à fond la langue du terroir, pour apprécier à sa valeur le travail du traducteur. Mais on en fait le plus vif éloge dans la préface et l'on n'hésite pas à y voir une création originale, comparable aux plus beaux ouvrages, dont le poète Joseph Carner a gratifié la langue catalane, « et qui se dressent comme des bornes milliaires sur la route séculaire parcourue par la vie littéraire de notre peuple (p. XXIII). » C'est dans ce ton quelque peu lyrique qu'est rédigé le reste de la préface. L'auteur y développe un thème, qui n'est pas précisément nouveau dans le domaine ascétique, à savoir que la personnalité de S. François d'Assise s'adapte à tous les temps, partant à notre siècle ; il se dégage de sa vie une claire et éternelle leçon de justice sociale (p. XII). Mais l'esprit du séraphique conducteur d'hommes se réflète particulièrement dans les *Fioretti.* « Peu importe l'absolue fidélité historique des récits contenus dans ces pages. Il n'en est pas moins certain qu'on y respire un parfum très pur de sérénité d'âme, qu'on y perçoit des visions de candeur et d'exquise simplicité, des accents d'harmonie plus céleste qu'humaine (p. XX). » A noter que le traducteur a laissé de côté les considérations des stigmates.

Le besoin ne se faisait guère sentir d'une version française des *Fioretti* ; nous en étions suffisamment pourvus. Ce qui ne nous empêchera

pas de rendre hommage au travail de M. de Wyzewa et de le reconnaître supérieur à celui de ses devanciers. Le style coule de source, il imite dans la perfection le tour limpide et naïf, la précision minutieuse, le charme frais et sonore de la phrase italienne. De ce succès littéraire nous étions convaincu d'avance. Ce qui a piqué davantage notre curiosité, c'est de lire en sous-titre que le traducteur avait fait son ouvrage *d'après les textes originaux.* En réalité, il s'est contenté de ne point quitter des yeux le latin des *Actus B. Francisci et sociorum eius*, publiés par M. P. Sabatier en 1901 (cf. *Anal. Boll.* XXI, 443-47). Or personne n'ignore dans le monde de l'érudition combien on est encore loin d'en posséder une édition définitive. En outre, lorsqu'il s'agit d'un texte aussi notoire que celui des *Fioretti* et d'une facture littéraire bien supérieure à l'original latin, il était superflu de recourir à quelqu'une des trente-six recensions latines des *Actus*, que recèlent les bibliothèques ; mais, vu le scrupule d'exactitude que le traducteur apportait à son ouvrage, on aurait été enchanté de savoir quelle édition italienne il comptait suivre ; car des variantes il y en a toujours, et plusieurs ne manquent pas d'intérêt. M. de W. cherche assez facilement dans la critique interne la solution de problèmes historiques et littéraires. C'est ainsi qu'il croit avoir découvert que les *Fioretti*, l'italien bien entendu, est un produit des deux génies ombrien et toscan. Donnons-lui acte de sa trouvaille, et acceptons-la sous bénéfice d'inventaire.

Veut-on connaître dans quel esprit M. A. della Torre a rédigé le commentaire qui accompagne son édition classique des *Fioretti* ? Il commence par déclarer qu'il ne croit pas au miracle « nel senso che l'intende la Chiesa (p. IV). » Ainsi, tout en admettant le fait de la stigmatisation de S. François, il consacre une note interminable (p. 175-93) à réfuter les plus extravagantes inepties qui ont été inventées pour nier ou expliquer la réalité du phénomène et il finit par conclure que rien n'empêche de l'attribuer à la force créatrice de l'imagination. Que l'application intense de cette faculté puisse provoquer des exsudations sanguines, soit; mais des excroissances charnues, la science médicale le nie (*Anal. Boll.* XXVII, 482-83). Et c'est sous cette forme que se présentent les stigmates des mains et des pieds dans le séraphique patriarche d'Assise.

En second lieu, l'auteur estime la valeur historique du *Speculum perfectionis* bien au-dessus de l'œuvre biographique de Thomas de Celano, pour la raison toute simple qu'il renferme moins d'éléments merveilleux. Or, dans le domaine de l'hagiographie, la source la plus pure est celle qui a été le moins contaminée par des infiltrations merveilleuses. Évidemment. Mais ce principe, invoqué à tort et à travers par M. Paul Sabatier et ses disciples, suppose que la comparaison porte sur des textes similaires, parvenus jusqu'à nous dans leur intégrité originale. Le

Speculum perfectionis, quelle qu'en soit la recension, n'a pas ce caractère primitif ; et maint chapitre révèle des traces d'amputation et de condensation. La préférence de M. della Torre pèche donc par la base.

Durant ces dernières années la science historique semblait avoir établi avec assez de solidité que les *Fioretti* ont été directement extraits d'un recueil latin plus considérable, les *Actus B. Francisci et sociorum eius*, dont on rencontre beaucoup d'exemplaires dans les bibliothèques. Ce résultat de la critique n'a pas l'heur de plaire au nouvel éditeur. Dans une longue et prolixe Introduction, il s'évertue particulièrement à montrer, sur la foi de Wadding, qu'il a existé un *Floretum* latin identique aux *Fioretti* italiens. J'ai démontré autrefois que l'autorité du chroniqueur irlandais est nulle en l'occurrence (*Anal. Boll.* XXVII, 487-91) et que, si l'on veut aboutir à une solution par cette voie, il importerait, pour raisonner à bon escient, d'exhiber un exemplaire ms. du *Floretum* ainsi délimité. Jusqu'à présent on n'a rien trouvé, et l'on cherchera encore longtemps en vain.

Même stérilité d'efforts pour attribuer la paternité de ce recueil factice à Hergolin de Montegiorgio. M. Garavani a écrit à ce sujet deux mémoires embroussaillés, dont je n'entends pas reprendre la réfutation (ibid. p. 488-92). On ne pouvait pas choisir de guide moins avisé.

Enfin, au lieu de se perdre dans des discussions oiseuses sur le développement ultérieur du *Floretum* et sa valeur historique, il y avait à s'imposer un travail bien plus utile pour les étudiants auxquels s'adressait cette nouvelle édition des *Fioretti*. En parcourant quelques pages du texte italien usuel, on ne tarde pas à être frappé du grand nombre de lectures mauvaises qui le déparent. C'est le cas pour l'édition revue par le puriste Antoine Cesari, et qui a été depuis reproduite si souvent. On aurait pu l'amender fort à propos, en y substituant aux endroits les plus maltraités des variantes sûres, que l'examen de quelques bons manuscrits aurait infailliblement indiquées. Nous en avons donné la preuve ailleurs. Pourquoi ne s'est-on pas astreint à ce travail de revision? Il eût beaucoup mieux servi la cause des *Fioretti*, que des dissertations à perte de vue sur des points actuellement insolubles. Je l'ai dit et je le répète, en dehors de l'examen méthodique des manuscrits, il n'y a aucun progrès sérieux à espérer, et l'on continuera à piétiner sur place.

Le P. A. Corna signale quatre manuscrits du XV[e] siècle, qui appartiennent à la bibliothèque Nationale de Modène, et dont le contenu semble répondre assez bien aux 53 chapitres habituels des *Fioretti*. Il est en effet à remarquer que, dans plusieurs codices, les chapitres 1 et 2 n'en font qu'un. Dans la bibliothèque Landiana de Plaisance, un ms. des *Fioretti*, datant de 1434, renferme neuf chapitres, qui ne se recontrent pas d'ordinaire dans le recueil italien. Ils proviennent de diverses compilations latines fort connues et ont été reproduits par G. B. Passerini dans son édition des *Fioretti*.

† V. O.

159. —* Paul Sabatier. *Examen critique des récits concernant la visite de Jacqueline de Settesoli à saint François*, dans *Opuscules de critique historique*, fasc. XV (1910), p. 289-332.

160. — * Paul Sabatier. *L'Incipit et le premier chapitre du Speculum perfectionis*, dans *Opuscules de critique historique*, fasc. XVI (1910), p. 333-68.

Dans la première partie de son article sur Jacqueline de Settesoli, M. P. Sabatier a réuni avec soin et commenté agréablement des souvenirs historiques, qui semblent se rapporter pour la plupart à l'illustre dame romaine et à sa famille. Chemin faisant, il ne se lasse pas, selon son habitude, de semer des conjectures, mais, soit dit à son éloge, sans se départir cette fois d'une sage retenue. L'avenir nous apprendra lesquelles de ces idées nouvelles sont en état de résister à l'examen de la critique.

La seconde partie rouvre le débat sur la visite de Jacqueline à S. François mourant. Il est aisé d'entrevoir où tendent les efforts du critique. Des deux versions principales, qui nous ont conservé le souvenir de cette suprême entrevue, celle du *Speculum perfectionis* (ch. 112) est la plus ancienne, la plus autorisée ; le récit qu'en a fait Thomas dans son *Traité des miracles* (nn. 37-39) ne peut lui être préféré. Telle est la thèse de M. Sabatier, lequel n'a rien perdu de ses illusions au sujet d'une médiocre compilation, qu'il s'est donné la tâche, depuis tant d'années, de remettre en honneur.

Dans le cas présent, voici comment il cherche à justifier ses préférences. Il importe avant tout de noter que les deux narrations ne se superposent point ; Thomas de Celano rapporte une scène d'un poignant effet dramatique, dont le *Speculum perfectionis* ne souffle mot. Que si l'on considère la partie commune du morceau, la facture littéraire en est bien inférieure dans le *Speculum* à celle du biographe officiel de S. François. C'est une raison aux yeux de M. Sabatier pour reconnaître le privilège de l'ancienneté au récit du *Speculum*. Tandis que Celano se contente de dire d'une façon générale que Jacqueline apporta au maître défaillant le mets qu'il souhaitait, le compilateur du *Speculum* précise la nature de ce mets : c'était une pâtisserie garnie de frangipane, que les Romains appellent du nom de *mortariolum*. Nouvelle preuve en faveur de la priorité du *Speculum*. Enfin le merveilleux éclate davantage dans le récit de Celano, que dans celui du *Speculum* ; c'est le signe d'une évolution légendaire plus caractéristique, d'un éloignement plus marqué de la réalité documentaire. Et M. Sabatier insiste sur le fait que là où l'auteur du *Speculum* dit simplement: *Et mirum certe !* Celano s'écrie : *Et ut nil desit miraculo*... Sur quoi le critique ajoute sérieusement : « La différence matérielle des deux mots est petite, leur distance morale est considérable » (p. 311). Est-ce bien sérieux?

Pour ma part, ce qui m'intrigue singulièrement, c'est que, dans le récit du frère Léon, écrit, comme le prétend M. S , avec le reste du *Speculum* au lendemain même de la mort du fondateur, aucune allusion n'ait été faite à la scène déchirante, qui se déroula près du cadavre du séraphique stigmatisé. De la description que Celano en a tracée, avec une émotion profonde, je détache pour l'édification des lecteurs le passage principal : *Seorsim igitur illa* [Jacqueline], *tota madida lacrimis, clanculo ducitur, et proiecto inter brachia amici corpore :* « Haeccine, » *ait vicarius* [le frère Élie], « quem dilexisti vivum, teneas et defunctum. » *Calidioribus illa super corpus lacrimis irrigata, flebiles voces et singultus ingeminat, et languidos iterans amplexus et oscula, solvit velamen ut videat revelatum. Quid plura ? Contemplatur pretiosum illud vas, in quo et thesaurus latuerat pretiosus, quinque margaritis ornatum.* La suite met en relief la merveille des stigmates. Qu'à propos de Jacqueline de Settesoli, l'auteur du *Speculum perfectionis* ait négligé de parler des divines cicatrices du maître, on le conçoit aisément. Mais le tableau de la douleur tragique de la grande dame romaine devant la dépouille mortelle de son saint guide et ami était le complément logique du récit de sa dernière visite au moribond, qui lui était si cher. Si le frère Léon, avec le tempérament résolu et ardent qu'on lui prête, n'en a point reproduit les traits essentiels, c'est qu'il n'est point l'historien de la première heure que l'on prétend. On constate en effet qu'après les temps héroïques de l'Ordre, les biographes de S. François, par crainte apparemment que cette démonstration si passionnée et si réaliste ne scandalisât les masses, ne se sont plus permis d'y faire la moindre allusion : ni S. Bonaventure, qui pourtant mentionne le nom de Jacqueline dans sa légende de S. François, ni son secrétaire, Bernard de Besse qui résume, d'après Celano, l'entrevue de Jacqueline avec le saint encore vivant, ni le compilateur du *Speculum perfectionis*, dont la plupart des franciscanisants s'accordent à placer la rédaction définitive vers 1318. Quant à la parfaite authenticité de la scène près du cadavre, nous en avons pour garant, quoi qu'en pense M. S., la probité même de l'écrivain. J'ai fait remarquer jadis [1] que Celano revint d'Allemagne en Italie en 1224, l'année où le séraphique patriarche d'Assise fut gratifié des stigmates. Ces empreintes sacrées, il déclare lui-même qu'il lui fut donné de les contempler du vivant du saint et après sa mort. Si la scène de désolation féminine près du cadavre se passa dans le plus grand secret, il dut l'apprendre du vicaire général, Élie, qui y assista. En faut-il davantage pour adhérer au témoignage du biographe officiel ? On aura beau faire, Celano restera toujours la première, la grande autorité pour l'histoire de S. François.

L'Incipit et le premier chapitre du Speculum perfectionis n'ont guère porté bonheur aux théories émises par M. S. sur le caractère primitif

[1] *Anal. Boll.* XVIII, 100.

de ce recueil. Cette fois il espère triompher en jetant du lest. Les paroles du début : *Istud opus compilatum est...* et l'avis qui suit incontinent : *Nota quod B. Franciscus fecit tres regulas...* , sont des notes marginales de quelque lecteur sérieux, des gloses adventices qui ne faisaient point partie du texte original ; elles sont donc à éliminer. Quant au chapitre 1, il rentre, comme les chapitres 52 et 71, dans la catégorie des interpolations : la différence de style le montre à suffisance. Rien ne s'oppose à y voir une adjonction tardive, exécutée par le frère Léon lui-même. Il peut très bien se faire que la substance en ait été empruntée à la légende de S. Bonaventure : dépendance fort vraisemblable, me hâterai-je d'ajouter, et que personne ne songera à contester. Et c'est en invoquant avec sa virtuosité habituelle le système des remaniements apportés par le frère Léon à son œuvre, que M. Sabatier tâche de sauver la thèse qui lui tient tant à cœur. Enfin le style de ce premier chapitre, qui tranche tellement sur le reste, n'empêche pas d'attribuer la rédaction du chapitre au frère Léon, qui savait sans doute conformer sa manière d'écrire aux scènes qu'il avait à raconter. Il est à craindre que ce procédé critique ne cause quelque émoi.

A ceux qui seraient tentés de trop rajeunir le susdit chapitre, M. S. oppose la douzième des grandes fresques qui représentent dans l'église supérieure d'Assise la vie de S. François (p. 355). Il n'hésite pas à y voir la mise en scène du Ier chapitre du *Speculum perfectionis*, à savoir le Christ, vengeant François des attaques des ministres contre la règle. Il paraît que Giotto a exécuté cette peinture avant 1304 ; et l'art suivant toujours la légende soit orale soit écrite, on ne peut point dater la composition de ce chapitre des alentours de 1318, date fatidique sans cesse jetée à la tête du savant français par ses adversaires ; et la logique des choses demande qu'on la place avant la fin du XIIIe siècle.

M. H. Thode, l'auteur d'un remarquable ouvrage sur *S. François d'Assise et les origines de l'art de la Renaissance en Italie*, est d'un tout autre sentiment [1]. Dans la fresque en question, il lui semble reconnaître une apparition du Christ à S. François en extase, telle que Bonaventure la décrit dans sa Vie du séraphique patriarche (X, 4). Cette interprétation a le don d'émoustiller la verve de M. S. Il va jusqu'à reprocher à M. Thode de manquer de rigueur scientifique et de céder trop aisément à ses préjugés (p. 357). L'imputation est grave, et il est bon de se souvenir que M. Thode a porté au système critique de son contradicteur et à l'authenticité du *Speculum perfectionis* les plus rudes coups (*Anal. Boll.* XXV, 380-82).

Dans le présent litige, Mgr Faloci Pulignani a dû se prononcer

[1] Traduction française, t. I, p. 147.

en faveur du professeur d'Heidelberg [1]; et la preuve qu'il a fournie me paraît irréfutable ; c'est l'interprétation même de l'artiste qui a peint la fresque. Celle-ci, comme toutes les autres fresques, avait été ornée d'une inscription explicative, qui de nos jours est presque effacée. Elle était déjà fortement entamée au XVIe siècle ; néanmoins on était parvenu alors à en lire quelques bribes. En s'aidant de ce déchiffrement partiel et du texte de Bonaventure, et en recourant aux lumières de quelques religieux habitués à contempler la décoration artistique de leur église, Mgr Faloci Pulignani a réussi, à force d'application, à reconstituer de l'inscription bon nombre d'éléments, qui rappellent à ne pas s'y méprendre la phrase de Bonaventure. Le critique a mis les deux textes en présence ; il est impossible de nier leur étroite parenté. Peut-être M. S. objectera-t-il que pareil argument est trop exposé aux défaillances du subjectivisme? † V. O.

161. — * Dagobert Stöckerl, O. F. M. *Bruder David von Augsburg. Ein deutscher Mystiker aus dem Franziskanerorden.* München, Stahl, 1914, in-8°, xvi-284 pp. (= *Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München,* IV sér. t. 4).

Après Pfeiffer, Preger, Lempp, Jellinegg, ses propres confrères de Quaracchi et tant d'autres, le P. Stöckerl reprend l'étude des œuvres de David d'Augsbourg. De la vie de ce saint et zélé franciscain du XIIIe siècle, on connaît peu de chose; tous les détails que l'on possède sur lui, l'auteur les ramasse, sans s'y attarder, dans la notice biographique qui ouvre son travail. Il soumet pourtant encore une fois à un sérieux examen la question fort controversée : David fut-il le maître des novices de Berthold de Ratisbonne? Sans déclarer le problème définitivement résolu, il se prononce pour l'affirmative avec Lempp, Hecker et les éditeurs de Quaracchi, contre Eubel, Rieder, Kränzler et le P. Michael. Au demeurant, l'intention du P. S. n'est pas de faire la biographie de David mais de présenter une étude d'ensemble de ses œuvres, et un exposé de ses idées ascétiques et mystiques. Ces idées méritent d'autant plus de retenir l'attention qu'elles peuvent être considérées comme représentant celles de toute la génération franciscaine qui suit immédiatement. David, en effet, exerça de longues années la charge de maître des novices. Pour être moins apparente et moins célèbre que celle du puissant orateur populaire que fut son compagnon Berthold, son influence n'en a pas été moins profonde et moins décisive, sur son ordre d'abord et par celui-ci sur son temps. Nous ne suivrons pas le P. S. à travers tout son exposé. Signalons comme particulièrement intéressante la position prise par David dans la brûlante querelle de la pauvreté. Sa

[1] *Miscellanea francescana,* XIII, 31-32.

grande âme éprise d'idéal n'a pas de termes assez élogieux pour exalter cette vertu fondamentale et si évangélique; à lire telles de ses expressions, on le prendrait pour un Spirituel. Mais David a l'esprit trop pratique pour ne pas comprendre les exigences de la vie et du milieu dans lequel l'ordre doit déployer son action. Avec une sincère obéissance il accepte donc, comme une nécessité, les adoucissements accordés par le Souverain Pontife à la rigueur primitive de la règle. Mais on sent qu'il ne les accepte qu'à regret. Il est émouvant de le voir se débattre contre la difficulté d'accorder ces accommodements avec le maintien de la règle de S. François. La justification à laquelle il aboutit est toute juridique: ce n'est pas le religieux ou la communauté qui possède, c'est un procureur, représentant non les frères mais les donateurs, qui possède tous leurs biens. Les frères n'en conservent que l'usage. Fort bien. Mais n'est-ce pas là un trompe-l'œil, une vaine fiction de casuiste ? Et au point de vue pratique, le religieux ne garde-t-il pas, sauf le mot, tous les avantages de la propriété — et tous ses dangers, — en flagrante opposition avec l'esprit de S. François? Non, si la lettre de la règle est abandonnée, l'esprit en demeure; l'évolution est conforme à la pensée du fondateur, qui, en astreignant ses fils à la plus stricte pauvreté, voulait leur inspirer le détachement mais n'entendait certes nullement mettre la moindre entrave à leur action sur la société au milieu de laquelle ils vivraient.

C'est comme mystique surtout que David s'est acquis un nom dans l'histoire ; c'est donc à juste titre ses vues mystiques que le P. S. s'attache le plus longuement à mettre en lumière. On a, il est vrai, contesté la légitimité de cette réputation du franciscain d'Augsbourg. Contre Pfeiffer et Lempp, le P. S. montre que si la vraie mystique consiste essentiellement dans l'union parfaite de l'âme avec Dieu, David est un mystique. Sans doute, il ne plane pas continuellement dans les sphères sublimes de la contemplation. Mais la purification de l'âme et le travail obscur de l'ascèse sont le chemin nécessaire pour s'élever à l'union divine. C'est bien ainsi qu'il les présente. D'ailleurs, avec le bon sens et le jugement droit qui le caractérisent, il met ses disciples en garde contre les manifestations extraordinaires qui ne sont nullement essentielles à la mystique, et souvent en sont une contrefaçon,

L'exposé du P. S., clair, animé, agréable à lire, est basé sur une étude scientifique des documents. Dans un copieux appendice, les ouvrages, tant allemands que latins, attribués à David d'Augsbourg, sont soumis l'un après l'autre à un examen critique très serré. L'authenticité de la troisième lettre aux novices, de quelques prières et de quelques traités du Verger spirituel reste seule douteuse aux yeux de l'auteur.

R. LECHAT.

162. — P. Giacinto Picconi da Cantalupo. *Serie cronologico-biografica dei Ministri e Vicari provinciali della minoritica provincia di Bologna, con la giunta di storiche notizie concernenti l'ordine e segnatamente la Provincia.* Parma, Tipogr. della SS. Nunziata, 1908, in-8° VIII-520 pp.

Comme le titre l'indique suffisamment, le livre du P. Picconi est rédigé sous la forme d'un répertoire et dans un ordre strictement chronologique ; les chapitres et les événements qui y sont signalés sont toujours rattachés au personnage principal dont on décrit le gouvernement.

La valeur d'un pareil ouvrage dépend beaucoup des sources qui étaient à la portée de l'auteur. A partir du XVe siècle les archives de la province de Bologne sont riches en informations de toute espèce ; et j'ai pu constater que le P. P. y a puisé avec un souci constant de l'exactitude. Pour la période antérieure, il s'en est tiré comme il a pu ; et ce n'est pas sa faute, s'il s'est vu souvent dans la nécessité de citer les Annales de Wadding. Les différents Index qui terminent le volume en font un utile instrument de consultation. † V. O.

163. — * I. Pacheu. *Jacopone de Todi, Frère mineur de Saint François, auteur présumé du Stabat Mater (1228-1306).* Paris, Tralin, 1914, in-12, IV-402 pp.

Consciencieux travail de vulgarisation, dont les cent premières pages résument convenablement ce que l'on sait de la vie et de l'œuvre poétique du célèbre frère mineur de Todi. L'auteur s'appuie avec trop de complaisance sur l'autorité de Wadding. Or celui-ci ne fait qu'exploiter une légende, éclose on ne sait trop comment, au XVe siècle, sans lien traditionnel avec le passé : aucun écho ne s'en laisse percevoir dans la Chronique des XXIV généraux ni dans le livre des *Conformités* par Barthélemy de Pise, deux compilations fort touffues du dernier quart du XIVe siècle. Il y aurait eu profit, au contraire, à consulter quelques-uns des articles parus dans le périodique *Augusta Perusia,* en 1905, à l'occasion du sixième centenaire de la mort de Jacopone (cf. *Anal. Boll.* XXVIII, 231-234). En outre, en prenant connaissance de l'article publié dans la *Nuova Antologia,* fasc. 828 (1906), par un des érudits qui possèdent le plus à fond la littérature jacoponesque, M. A. Teneroni, le critique se serait convaincu que de la fameuse pièce *O Papa Bonifazio, Molt'hai giocato al mondo,* les strophes les plus injurieuses pour la mémoire de ce pape sont apocryphes. Le poète lyrique est apprécié avec plus de vérité que l'écrivain satirique, et le choix des poèmes qui forment le corps du volume, achève de donner une idée assez juste du chantre populaire que fut Jacopone. En général

la traduction est fidèle, rigoureuse même, et ne manque pas d'aisance [1]. † V. O.

164. — * L. Marcel. *Les livres liturgiques du diocèse de Langres. Étude bibliographique.* Deuxième supplément. Paris, Picard, 1912, in-8°, XII-108 pp.

Lorsque, il y a plus de vingt ans, la revue rendait compte de l'ouvrage de M. l'abbé Marcel sur les livres liturgiques du diocèse de Langres (*Anal. Boll.* XII, 290), on pouvait se demander avec raison si la matière avait été épuisée. Désormais, après les deux suppléments qu'a fait paraître l'auteur, il est probable que bien peu de documents auront échappé à ses investigations [2].

L'ordonnance est restée la même que dans l'ouvrage principal. Une partie traite des manuscrits, l'autre des imprimés. Parmi ces derniers sont cités quelques incunables. De certains imprimés rares, on indique même divers propriétaires. L'auteur d'ailleurs a soin de signaler, à propos de chaque numéro, où se trouve l'ouvrage qu'il décrit, quand bien même il serait mis en vente chez quelque libraire, comme c'est le cas pour plusieurs manuscrits de valeur. M. M. n'a probablement pas connu le catalogue de la Vaticane que le P. Poncelet fit paraître en 1910. Il y aurait trouvé une description minutieuse des trois premiers manuscrits dont traite son ouvrage. Les tables systématique, historique, topographique, analytique, qui terminent le volume faciliteront grandement les recherches. V. d. V.

165. — * A. Legris. *La liturgie rouennaise en Italie.* Extrait de la *Revue des questions historiques,* t. 93 (1913), p. 450-60.

166. — Adelgott Schatz. *Eine Litanei zu den Tiroler Heiligen,* dans *Forschungen und Mitteilungen zur Geschichte Tirols und Vorarlbergs,* t. IX (1912), p. 108-117.

167. — J. L. Jansen. *Litanie van de H. Patroonen des Aartsbisdoms van Utrecht,* dans *Archief voor de geschiedenis van het Aartsbisdom Utrecht,* t. XXXIX (1913), p. 333-39.

168. — * J. Burlet. *Les calendriers liturgiques des Heures manuscrites n°s 3 et 4 de la bibliothèque municipale de Chambéry.* Extrait de *La Savoie littéraire et scientifique,* 1913, 3e trimestre, 11 pp.

[1] Page 76, note, lire *volebat* au lieu de *nolebat*.

[2] Voici pourtant un détail que nous signalons à l'auteur. Décrivant le bréviaire de Langres 1604, il disait (p. 169) : « Nous ne connaissons aucune partie d'été de ce Bréviaire. » La bibliothèque des Bollandistes en possède un exemplaire.

169. — * C. Caeymaex. *Calendriers liturgiques*. Extrait de *La Vie Diocésaine*, bulletin du diocèse de Malines, t. VII (1913), fasc. VIII, 11 pp.

170. — * Domenico Cambiaso. *La processione delle ceneri di S. Giovanni Battista in Genova*. Genova, Tipografia della Gioventù, 1914, in-8°, 22 pp.

171. — * Elias Reyero, S. I. *A quién se debe el oficio de la Aparicion de Santiago apostol*. 2e éd. Santiago, Tipografia del Seminario, 1914, in-8°, 18 pp. Extrait de *Boletin oficial del Arzobispado de Santiago*, num. 2089.

M. le chanoine Legris a étudié sur quelques exemples typiques l'influence de la liturgie rouennaise en Italie. En Angleterre, la conquête des Normands amena toute une révolution dans les calendriers locaux. De même à Naples et en Sicile, l'invasion normande a laissé des traces dans le domaine de la liturgie. L'étude du savant chanoine a eu surtout pour objet le martyrologe de Pulsano, petit monastère bénédictin de l'Italie méridionale, à trois milles du Mont-Gargan. Ce document acquis par l'ancienne bibliothèque des Bollandistes, fut utilisé par Du Sollier qui en a publié des extraits dans les *auctaria* au martyrologe d'Usuard (*Acta SS*. Iun. VI). Ils ont été étudiés par M. L. et de leur examen il ressort « que le *Pulsanense* dérive d'un martyrologe français, plus vraisemblablement rouennais. » Poursuivant ses recherches, l'auteur est parvenu à retrouver deux martyrologes, celui de La Croix-Saint-Leufroy (XIIe siècle, ms. lat. 5549 de la bibliothèque Nationale) et celui de Saint-Michel du Tréport (XIVe siècle, ms. Y 36 de la bibliothèque de Rouen), dont la parenté avec le *Pulsanense* saute aux yeux. Ces trois martyrologes appartiennent à une même famille et se rattachent au monastère de Saint-Ouen de Rouen. Comment le *Pulsanense* a-t-il pénétré en Italie ? Au XIe siècle, deux moines de La Croix-Saint-Leufroy prenaient la route de la Péninsule. L'un d'eux, Guitmond, devint archevêque d'Aversa, province de Naples ; l'autre, Robert, devint abbé du monastère de Saint-Laurent dans la même ville. Ce sont eux vraisemblablement qui apportèrent au delà des Alpes le martyrologe de leur abbaye, sur lequel fut copié, au siècle suivant, le *Pulsanense*.

M. Adelgott Schatz a reproduit un opuscule allemand fort rare, semble-t-il, imprimé en 1718, réédité en 1904 à Burggräfler, et contenant des litanies des saints du Tirol. Au nom de chaque saint qu'on invoque est jointe une courte notice de deux ou trois lignes. Il s'en faut que tous les saints invoqués appartiennent au Tirol. L'auteur, qui a fait précéder ces litanies d'une courte introduction, suppose que l'éditeur anonyme en a puisé les matériaux dans les œuvres hagiographiques du P. Matth. Rader S. I.

Accordons aussi une rapide mention à d'anciennes litanies néerlandaises de l'archidiocèse d'Utrecht, rééditées par M. J. L. Jansen d'a-

près un vieil opuscule imprimé à Louvain, au XVIIe siècle à ce qu'il semble. Elles renferment les noms de tous les patrons de l'archidiocèse.

Dans son étude sur deux livres d'Heures de la bibliothèque de Chambéry, M. l'abbé J. Burlet constate que, contrairement aux indications du catalogue, ces deux manuscrits n'ont point une origine savoyarde. La liste des saints qui y sont cités semble démontrer que le ms. 3 est un calendrier hagiographique ayant appartenu à un monastère d'Augustins ou de Prémontrés de la Champagne. Le ms. 4 paraît plutôt être l'œuvre de religieux franciscains d'Italie. M. B. estime que ces heures ont été écrites un peu avant 1450. Bernardin de Sienne, de l'ordre de S. François, canonisé en 1450, n'y figure pas encore.

C'est sur les calendriers liturgiques imprimés qu'a porté l'étude de M. le chanoine Caeymaex. En s'occupant de l'*ordo* de l'archidiocèse de Malines, l'auteur a eu l'occasion de compulser la collection des *Directoria* des diocèses de Gand et surtout de Malines, et il y a relevé quantité de détails parfois curieux. A l'époque de la révolution française, le calendrier républicain est employé concurremment avec le calendrier grégorien. Sous l'empire, on trouve au 15 août la Saint-Napoléon. Souvent le directoire était interfolié et le prêtre en profitait pour noter à leur date telle particularité ou tel événement de la vie privée ou publique. Cela composait une espèce de journal qui, parfois, ne manque pas d'intérêt.

Depuis plusieurs siècles, la procession des cendres de S. Jean-Baptiste à Gênes est célèbre. Elle sort encore régulièrement chaque année, le premier dimanche après Pâques. Au cours de la procession, a lieu la bénédiction de la mer. L'antique liturgie locale de toutes ces cérémonies, a été conservée, et l'on saura gré à M. D. Cambiaso d'avoir mis à la portée d'un plus grand nombre ce curieux document. La cérémonie s'ouvre par le chant des litanies. Au nombre des saints invoqués figurent non seulement les patrons de la ville mais encore les bienheureux et les bienheureuses qui ont quelque attache avec la cité.

Dans une courte dissertation, le P. E. Reyero établit que l'office de l'apparition de S. Jacques, accordé par Benoît XIV aux Églises d'Espagne pour la fête du 23 mai, a comme auteurs le P. Clément Recio et le P. Joachim Láriz. A ce dernier revient la composition des hymnes. Voilà qui confirme, au moins en partie, ce que disait Sommervogel (*Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VI, col. 1568) du P. Clément Recio : « Il aurait composé le nouvel office de S. Jacques, avec la célèbre hymne : *Iacobum celebret.* »

V. D. V.

172. — Gabriel HANOTAUX. *Jeanne d'Arc*, dans *Revue des Deux Mondes*, 5e période, t 57 (1910), pp. 246-84, 481-522, 721-53 et t. 58, pp. 5-37, 241-89, 481-528.

173. — Gabriel HANOTAUX. *Jeanne d'Arc*. Paris, Hachette, 1911, in-4°, XIII-421-XII pp. nombreuses illustrations [1].

174. — C. DE MALEISSYE. *Les lettres de Jeanne d'Arc et la prétendue abjuration de Saint-Ouen*, dans *Revue des Deux Mondes*, 6e période, t. I (1911), p. 610-42.

175. — Lucien VALIN. *L'abjuration de Jeanne d'Arc* (24 *mai* 1431). *Plaque commémorative*. Rouen, A. Gailier, 1913, in-8°, 56 pp.

176. — C. DE MALEISSYE. *La prétendue abjuration de Jeanne d'Arc et la plaque commémorative de Saint-Ouen, à Rouen* dans *Revue des Deux Mondes*, 6e période, t. XX (1914), p. 583-621.

177. — Hans PRUTZ. *Studien zur Geschichte der Jungfrau von Orléans* dans *Sitzungsberichte der K. Bayer. Akademie der Wissenschaften*, Philos.-philolog. und hist. Klasse, 1913, 2. Abhandlung, 108 pp.

178. — Hans PRUTZ. *Die Briefe Jeanne d'Arcs*, ibid. 1914, 1. Abhandlung, 50 pp.

179. — * H. DUNAND. *Jeanne d'Arc*, 2e édition. Paris, P. Lethielleux, s. d. in-16, 277 pp.

180. — A. PARAT. *Jeanne d'Arc dans les pays de l'Yonne*, dans *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 4e sér. t. XV (1910), p. 229-96.

Le livre de M. Hanotaux n'est pas une pure reproduction des six articles qu'il avait d'abord publiés dans la *Revue des Deux Mondes*. Outre certaines retouches de style, l'auteur a cru utile de donner satisfaction à la curiosité de ses lecteurs, en plaçant en tête de sa première rédaction une courte et « simple histoire de Jeanne d'Arc » (p. 3-38). De la sorte on sera sans doute disposé à faire un effort plus calme et plus soutenu pour suivre l'exposé critique des « Quatre mystères de la Vie de Jeanne d'Arc », qui forment la matière du livre II. Vers la fin, tout un nouveau chapitre, un chapitre considérable (p. 351-64), est consacré à la Légende et à « la fausse Jeanne d'Arc ». Une dernière innovation consiste dans le grand nombre de gravures sur bois, qui ornent aux bons endroits le texte de la composition définitive. Ces représentations naïves, tirées ou inspirées d'exemplaires authentiques du XVe siècle, rappellent des scè-

[1] Les deux articles que M. A. Coville a fait paraître dans le *Journal des Savants* (1912, p. 193-204 et p. 249-58) sous le titre *La Mission de Jeanne d'Arc*, sont un compte rendu de l'ouvrage de M. Hanotaux. La note élogieuse y domine, corrigée de quelques réserves sur des points infiniment obscurs de ce long mystère. A signaler encore la recension bienveillante de M. J. Guiraud, dans la *Revue des questions historiques*, t. XCII (1912), p. 151-62.

nes vécues on contemplées par l'héroïne. Elles forment une documentation par l'image de très réelle valeur.

On se plaira longtemps à relire la merveilleuse histoire ou l'épopée de la Pucelle sous la forme brillante dont M. H. l'a revêtue. Sans être érudit de profession, l'auteur n'en a pas moins étudié à fond son sujet, et l'on ne tarde pas à apprécier l'étendue et la solidité de son information.

Sur le « mystère » de la personnalité de Jeanne d'Arc, M. H. n'admet point les explications qui furent longtemps à la mode. « Considérer Jeanne, une personne si droite et si vertueuse, si parfaitement équilibrée, si entière, comme une détraquée, une désordonnée, victime de tares physiologiques ou de lésions cérébrales, cela échappe complètement à la conception que nous avons normalement de la maladie et de la santé. Pendant les trois années qu'elle passe sous le verre grossissant de l'histoire, pas un acte vil, extravagant, incohérent ou seulement médiocre, pas une fausse note, hilarante ou mélancolique. Cette hardiesse, cette gaieté familière et sincère, cet entrain dans la bataille, devant les grands de ce monde, devant ses juges, dans sa prison, cette attache énergique à la plus noble des vertus féminines, la chasteté, est-ce là la tenue physique et morale d'une malade ? En sa pleine et vigoureuse activité, elle présente, au contraire, la réunion la plus extraordinaire de facultés puissantes, admirablement pondérées. »

A côté du « mystère » de la vocation et des exploits militaires de la Pucelle, l'épreuve de son délaissement et de sa condamnation décèle un abîme de perversité humaine. Jalousée et sacrifiée par Charles VII, qu'elle avait fait oindre roi à Reims et dont l'ingratitude ne lui arrachera jamais aucune plainte, victime des intrigues bourguignonnes, que sa droiture et sa finesse percèrent à plusieurs reprises, vendue pour 10,000 écus d'or aux Anglais, qui ont juré d'anéantir son prestige par le supplice infamant du bûcher, la sainte, la martyre n'a laissé paraître, malgré un long emprisonnement, aucun signe de lassitude ni de découragement. En contemplant le rapide déclin de sa carrière, la pensée se reporte comme d'instinct vers la vie de son maître Jésus. Comme lui, l'humble captive a confondu ses accusateurs avec une inflexible logique ; loin de courber le front devant des juges perfides et implacables, elle s'est moquée gaiement des pièges qu'ils tendaient à son orthodoxie et elle a crié jusque dans les flammes sa sincérité, sa fidélité à Dieu et au roi.

A bien des énigmes qui s'entrecroisent au cours de cette ténébreuse tragédie, la psychologie sagace de M. H. a pu donner une solution satisfaisante. Il a soumis les personnages d'avant-scène à une analyse pénétrante. En les étudiant dans leur ambiance naturelle et en poussant le souci de l'information exacte jusqu'à scruter leurs antécédents, son sens diplomatique, affiné par une longue expérience, lui a permis de démêler les fils d'une politique retorse et ambitieuse. De tous les acteurs de premier

rang et des groupes sociaux qui s'agitent autour d'eux, sa plume brillante a tracé des portraits de vie intense, qui sont une des grandes nouveautés de son livre. Que de lumière et d'attrait il en rejaillit sur la trame du récit ! Personne n'a expliqué avec autant de finesse et de clarté le « mystère » de l'abandon de la Pucelle, et par quelles menées cauteleuses elle est tombée, victime des universitaires de Paris (p. 285) plus encore que des Bourguignons et des Anglais. On sait d'ailleurs avec quel succès les Anglais ont travaillé depuis à la réhabilitation historique de Jeanne d'Arc : il suffit de citer les noms de Fr. Lowell et A. Lang. Shakespeare, comme le fait justement remarquer M. H. (p 403), les avait déjà devancés au XVI[e] siècle. Tandis que dans son drame *Henri VI* il représente l'héroïne marchant au supplice, il lui met sur les lèvres la plus noble justification de sa conduite.

Néanmoins, jusque dans ces dernières années, un léger nuage semblait toujours envelopper une phase angoissante de son procès, celle que l'on est convenu d'appeler la scène de l'abjuration. C'est au point que la Ville de Rouen, malgré un vif désir de glorifier la Pucelle, laissa planer quelque doute sur sa constance, dans la plaque commémorative qu'elle lui dédia en 1891 au cimetière de Saint-Ouen. On y déclarait en effet que « Jeanne d'Arc, le jeudi 24 mai 1431, *subit l'abjuration*, prélude de son martyre » (Valin, p. 5.).

Ce fut là une infâme supercherie fabriquée de toutes pièces par le trop fameux évêque de Beauvais, Pierre Cauchon. Depuis bientôt un quart de siècle, la critique française s'est appliquée à dégager les éléments légendaires de cette tradition. M. le comte de Maleissye vient de reprendre la thèse. Voici le pivot de son argumentation.

A partir du 9 novembre 1429, la Pucelle avait appris à signer de son nom de *Jehanne* les messages qu'elle expédiait. Il nous est parvenu trois lettres autographes de cette époque portant sa signature.

Or elle n'a point apposé son nom au bas de la cédule d'abjuration, mais une simple croix. Et la croix, elle ne s'en est jamais servie, est-il dit au Procès, que pour avertir les gens de son parti de ne point exécuter ce qu'elle écrivait (1[er] art., p. 621). Ruse de guerre, en somme.

D'où la conclusion inéluctable : si elle n'a point signé de son nom, elle n'a pas abjuré.

Ce raisonnement a tellement ébranlé la municipalité de Rouen, que, malgré l'avis contraire de son rapporteur, M. l'avoué Valin, elle décida de substituer à la plaque de 1891, une autre, beaucoup plus atténuée, à savoir : « Jeanne d'Arc subit *l'odieuse épreuve dite de l'abjuration* » (Valin, p. 53). M. de M. aurait souhaité une rédaction radicale, comme par exemple : *refusa toute abjuration*. Telle est la conclusion de son second article, où il achève de dissiper les scrupules et les arguties procédurières de son honorable contradicteur. M. Valin a notamment eu le

tort de parler des difficultés que présente devant les tribunaux une expertise en écriture. Soit. Mais il ne peut en être question, dans le cas de Jeanne d'Arc, puisque l'authenticité des trois lettres que l'on produit et de leurs signatures ne fait de doute pour personne.

Dans ses *Studien*, M. H. Prutz s'inspire de la *Vie de Jeanne d'Arc* par Anatole France, dont il partage le scepticisme et qu'il couvre de fleurs, tout en lui reprochant dès le début de manquer «de méthode scientifique». Une première étude a pour objet le poème dramatique du XVe siècle connu sous le nom de *Mistère du siège d'Orléans* (p. 9-38). Pour accroître l'importance de son travail, l'auteur prétend que l'on regarde ce fatras indigeste de 20 500 vers comme une des sources de l'histoire de Jeanne d'Arc. Supposition absolument gratuite, mais qui lui procure le facile avantage d'en attaquer le contenu en plusieurs points et d'abaisser la date de sa composition jusqu'à l'année 1480. Si nous en avions le temps et l'espace, nous lui montrerions aisément que la date 1435, proposée par les éditeurs du Mystère, est au moins tout aussi plausible. Mais le critique est en proie à l'obsession de rajeunir et d'avilir tout ce qui touche à la vie de la sainte et de l'héroïne. On peut s'en rendre compte en parcourant les deux autres études dont se compose son mémoire, *La Mission de la Pucelle d'Orléans* (38-68) et *Chinon* (68-108). L'auteur y dépense une certaine érudition et beaucoup de sophistique pour établir que la biographie de la Pucelle est le produit tardif d'une tradition légendaire, créée dans le but d'exalter l'âme française et de raviver sa confiance en les destinées providentielles de son pays. Il veut bien reconnaître à la vierge guerrière du courage personnel ; mais il lui dénie absolument toute capacité militaire, et le reste est à l'avenant. Les paradoxes et les idées aventureuses de l'écrivain allemand m'ont cependant rendu service. Elles m'ont aidé à comprendre comment un dramaturge allemand a pu mettre à la scène une Jeanne d'Arc amoureuse, — et amoureuse d'un Anglais ; et qu'il ait ravalé l'histoire jusqu'à supprimer le bûcher de Rouen pour faire mourir la Pucelle dans une rixe, sous les yeux d'Isabeau de Bavière et d'Agnès Sorel ! (Hanotaux, l. c. p. 407). Et ce dramaturge n'est autre que Schiller.

L'article concernant les Lettres de Jeanne d'Arc est écrit dans le même esprit de démolition et le même ton de persiflage. M. Pr. commence par noter que, depuis la guerre de 1870-1871, la vogue de la libératrice d'Orléans a toujours grandi au contact de la politique; que les cléricaux (*sic*) et les royalistes se sont évertués à s'emparer de cette grande figure guerrière et y ont réussi en obtenant de Rome à beaux deniers comptants sa béatification (18 avril 1909); qu'actuellement on ne se donne pas de cesse dans ce milieu enfiévré, qu'on n'ait conquis pour l'héroïne les suprêmes honneurs de la canonisation. Cela requiert non seulement un généreux concours financier, mais encore une production littéraire intense, qui détermine à

propos l'irrésistible courant de l'opinion publique. Puis après avoir fait la réflexion inattendue que les lettres de Jeanne d'Arc n'ont jamais été soumises à un examen qui épuise la matière, l'auteur s'est attelé lui-même à cette besogne, pour aboutir à cette jolie conclusion: «Il ne m'est pas démontré que, parmi les secrétaires au service de la Pucelle, il ne se soit pas trouvé un clerc, capable de lui tenir la main pour l'aider à griffonner sa signature Jehanne.» Restons-en là !

Sous une forme substantielle, vive et attrayante, M. le chanoine Dunand, l'auteur d'*Études critiques sur Jeanne d'Arc*, résume sa grande biographie de l'héroïne, parue en trois gros volumes in-8°. Pour captiver et instruire le vulgaire, le consciencieux écrivain n'a pas cru qu'il fallût s'écarter un instant de l'histoire vraie et critique. Son petit volume, riche en leçons patriotiques, mérite à tous points de vue d'être recommandé aux propagandistes de la gloire de Jeanne d'Arc.

Enfin on trouvera d'utiles renseignements à glaner dans la monographie de M. l'abbé Parat sur l'état calamiteux des pays de l'Yonne au XVe siècle et l'itinéraire suivi par Jeanne d'Arc, qui traversa jusqu'à trois fois cette région désolée. † V. O.

181. — * Raoul Morçay. *Saint Antonin, fondateur du couvent de Saint-Marc, archevêque de Florence, 1389-1459*. Paris, Gabalda, [1914], in 8°, xxxii-504 pp. portrait, fac-similé.

Élevé au siège archiépiscopal de la capitale même de l'humanisme, promoteur actif du mouvement de réforme religieuse du XVe siècle, prélat très consulté des Souverains Pontifes, écrivain prisé par les historiens pour ses *Chroniques*, par les théologiens pour une *Somme morale*, qui pendant cent cinquante ans contribua à former la conscience chrétienne de l'Europe, S. Antonin de Florence possède certes autant de titres que bien d'autres illustrations du *Quattrocento* à retenir l'attention de la postérité. Aussi peut-on s'étonner qu'il ait attendu si longtemps en notre siècle une biographie digne de lui. Cette lacune vient d'être comblée avec beaucoup de bonheur par M. l'abbé Morçay. Sa Vie de S. Antonin est composée avec goût, écrite avec aisance et peut légitimement prétendre aux faveurs du grand public. L'auteur a tenu à faire revivre son personnage sous tous ses aspects et à ressusciter autour de lui le milieu qui autrefois entoura et conditionna son existence. Qu'il nous peigne le religieux, l'évêque ou l'écrivain, il croit avec raison ne pas s'éloigner de son sujet en s'attardant à décrire les mœurs du temps, les rivalités des Albizzi et des Médicis, ou les vicissitudes de l'humanisme à Florence. Et ce n'est pas le moindre charme de ce livre d'y voir le saint se mouvoir, austère et serein, dans ce cadre brillant et agité de la Renaissance, coudoyer les coryphées de l'humanisme, assister à la pompeuse

réception de l'empereur byzantin à Florence, s'intéresser à l'œuvre artistique de Fra Angelico, prendre, au besoin, position dans les dernières luttes de la liberté contre la tyrannie naissante des Médicis.

La sincère admiration de M. M. pour l'homme et pour le saint ne l'empêche pas de résister à la tentation trop commune aux biographes de surfaire leurs héros. A travers tout le livre, saint Antonin nous apparaît comme l'homme du juste milieu. Il a une volonté énergique mais il ne se départ jamais d'une sage modération. L'idéal qui l'anime s'allie à l'esprit positif du juriste et au sens pratique de l'administrateur, qui toujours percent en lui. Il n'aura rien plus à cœur que de propager dans son Ordre la réforme de Catherine de Sienne, mais il ne fera en cela que suivre fidèlement et continuer le B. Dominici. Dans la direction des consciences, il respectera trop l'action de la grâce pour s'imposer aux âmes avec l'impétuosité d'un S. Jérôme ou la force persuasive d'un S. François de Sales, mais son peu de goût pour la spéculation le tiendra également éloigné de la méthode impersonnelle et toute intellectuelle d'un S. Augustin ou d'un Bossuet. Comme évêque, il paraîtra parfois sur la scène politique, mais il s'empressera d'en descendre dès que l'intérêt de ses diocésains cessera de l'y retenir. Il n'était nullement adulateur du pouvoir : on a exagéré son amitié pour Cosme de Médicis ; il n'est pas davantage un précurseur de Savonarole. Si ses préoccupations exclusivement religieuses lui donnent peu d'inclination pour le mouvement humaniste, c'est à tort que M. Uzielli a voulu voir en lui un adversaire déclaré du renouveau des lettres anciennes. Bref « esprit sensé et admirablement équilibré », voilà marqué en deux mots tout le caractère d'Antonin.

M. M. s'est abstenu de faire la moindre allusion aux miracles si nombreux attribués au saint par les biographes. Les juge-t-il tous légendaires ? Il eût valu la peine de s'en expliquer. Car à priver son héros de ce reflet particulier que donne à la physionomie d'un saint la *fama miraculorum*, il a modifié notablement le portrait traditionnel de l'archevêque de Florence. Si les recherches critiques de M. M. ont pu aboutir à des conclusions fermes en une matière si délicate, il nous excusera de lui en vouloir un peu de sa timidité à nous en faire part.

Aux biographies contemporaines du saint, l'auteur a ajouté toute une documentation nouvelle des plus instructives : livres de comptes, minutes de notaires, correspondance administrative. On sera heureux de trouver en appendice, éditées pour la première fois, les plus intéressantes de ces pièces. On y trouvera aussi les passages originaux d'une source de grande valeur, dont Papebroch soupçonnait l'existence et qui n'a été découverte que depuis une vingtaine d'années, la biographie du saint par son propre notaire Baldovino Baldovini. R. LECHAT.

182. — *Jaarboek der Koninklijke Vlaamsche Academie voor taal-en letterkunde*, XXI-XXVII. Gent, Siffer, 1907-1913.

183. — L. De Wolf. *De gewezen muurschildering uit de Speelmans-kapel te Brugge. Met een algemeen woord over 't Volto Santo en over S. Ontcommere*, dans *Biekorf*, t. XXIV (1913), p. 18-119.

Sous le titre de *Dietsche Kalenders*, MM. E. Gaillard et W. De Vreese ont entrepris la publication des calendriers flamands, que l'on rencontre en si grand nombre dans les manuscrits, et qui n'ont guère été étudiés jusqu'ici. Les deux premiers (1, 2), tirés des manuscrits de la Ville de Bruges 336, 334, ont paru dans l'Annuaire de l'Académie flamande 1907 ; la série se poursuit dans le même recueil, dont presque chaque volume apporte quelques nouveaux spécimens. Les manuscrits ont été empruntés aux dépôts les plus divers : Gand, Bibliothèque 1335 (cal. n. 3), 205 (n. 23), 1437 (n. 26), 209 (n. 4) ; Gand, Archives communales 160, 6 (n. 5), 93, 11 (n. 9) ; Bibliothèque de Weimar O, 82 (n. 6) ; musée Czartorisky 2943 (n. 7), 2946 (n. 8), 3024 (n. 11), 3091 (n. 12) ; Bibliothèque des Servites d'Innsbruck 10, A (n. 10) ; Bibliothèque de Stuttgart theol. 140 (n. 13), brev. 11 (n. 16) ; Florence, ms. Olschi (n. 14) ; Anvers, Bibliothèque F. Rosel (n. 15) ; Bibliothèque de l'Université de Groningue (n. 17) ; Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg Goll. O. V. I. 1° 2 (n. 18), Goll. O. V. I. 3° (n. 19), Goll. O. V. I. 7° (n. 20), Goll. O. V. I. 10° (n. 22), Goll. O. V. I. 40° (n. 25) ; Bibliothèque de l'Académie XX. J. XVII min. (n. 21) ; Bibliothèque R. Van Marle, Paris, (n. 24). La collection est loin d'être complète et on devine que les savants éditeurs ont des réserves qui alimenteront longtemps encore l'annuaire de l'Académie. Les calendriers sont publiés avec soin, et précédés de bonnes introductions où l'on fait ressortir les particularités remarquables. Lorsque la publication sera plus avancée et que les principes d'un classement se dégageront de l'ensemble, on pourra songer soit à un corpus des calendriers néerlandais soit au moins à un choix des principaux d'entre eux. On verra mieux alors ce que l'hagiographie, la liturgie et la chronologie peuvent retirer de ce genre de documents. Nous n'entrerons pas ici dans le détail. Ce serait infini. Je relèverai en passant, dans le calendrier 5, au 8 novembre, la mention *der iiij troenhouders* que l'éditeur a raison d'identifier avec les Quatre Couronnés. Mais *troenhouders* ne veut rien dire, et il faut lire sans doute *croenhouders*, ceux qui tiennent des couronnes. Il est intéressant de remarquer, dans le calendrier 14, la formule *iiij steenhouwers*, conforme à l'histoire, mais inusitée dans le langage populaire. On sait que le culte des Quatre Couronnés est très populaire en Flandre.

Dans plusieurs calendriers figure au 19 juillet ou au 8 octobre la vierge *Ontcommer*, qui n'est autre que Ste Wilgeforte ou Liberate (voir *Légendes hagiographiques*, 233). Je relève à ce propos la remarque que

le culte de cette sainte, très répandu dans le nord des Pays-Bas, était presque inconnu dans le sud. Les intéressantes recherches de M. De Wolf ne confirment pas cette opinion. On s'est demandé si une fresque de la Speelmanskapel (chapelle des ménestrels) de Bruges, représentait Ste Ontcommer plutôt qu'un crucifix revêtu d'une tunique. Des recherches très sérieuses ont amené M. De Wolf à conclure qu'il s'agissait bien d'une image du Christ, sorte de réplique du Volto Santo de Lucques. Les ménestrels n'ont pas introduit à Bruges le culte de Ste Ontcommer; mais incontestablement ce culte y a été en honneur et a laissé des traces. Il est probable que des recherches bien conduites, comme celles de M. De Wolf, permettraient de constater que cette bizarrerie hagiographique a eu quelque succès dans d'autres villes de Belgique.

H. D.

184. — * Guy Daval, O. F. M. *La Bienheureuse Bonne d'Armagnac (1434-1457). Avec un aperçu historique sur la vie et l'influence de sainte Colette.* Paris, Bloud, 1912, in-12, LXVIII-186 pp., illustrations.

La vie de la bienheureuse Bonne d'Armagnac est l'histoire bien simple et touchante d'une jeune fille de haut lignage, vouée par ses parents, dès avant sa naissance, à la vie du cloître, mais qui n'éprouve aucune envie de seconder leurs pieuses aspirations. Bonne passa au contraire les vingt premières années de sa jeunesse à caresser des projets mondains. Puis sur le point d'entrer dans l'état du mariage, elle se sentit soudain bouleversée de fond en comble et s'en fut, au grand contentement de son père, revêtir la bure franciscaine au monastère royal des clarisses de Lézignan dans le Narbonnais. La grandeur du sacrifice lui valut une prompte récompense. Le 4 janvier 1457 elle s'éteignit doucement dans le Seigneur. On ne tarda pas à l'invoquer comme une sainte, et son tombeau devint un lieu de pèlerinage, fort fréquenté par les populations environnantes.

Avec ces données, fournies par un hagiographe de la fin du XVIe siècle qui se réclame au surplus d'une légende antérieure, le R. P. Guy Daval a pris à tâche d'étoffer une Vie d'une juste étendue, en y mêlant force considérations sur les maisons d'Armagnac et de Bourbon, d'où notre bienheureuse était issue. Comme d'autre part, Ste Colette a eu des relations avec les parents de Bonne, ç'a été le moyen d'enrichir encore la matière, en introduisant dans le récit l'illustre réformatrice de l'ordre de S. François en France, au XVe siècle. Ce personnage a tellement fasciné l'écrivain, qu'il lui consacre une longue introduction, où il examine l'influence politique, sociale et religieuse exercée par Ste Colette sur les princes de son temps. C'est un sujet fort délicat en vérité. Si elle a joui, par exemple, d'un sérieux crédit auprès du duc de Savoie, Amédée VIII, comment n'a-t-elle pu l'empêcher de troubler la chrétienté, en

se faisant proclamer antipape sous le nom de Félix V ? Le P. Daval voudrait encore pour beaucoup que Ste Colette ait connu la bienheureuse Jeanne d'Arc. Mais les preuves qu'il en fournit ne dépassent guère un faible degré de probabilité. † V. O.

185. — * F. L. [Francesco LANZONI]. *Un nuovo documento sopra il beato Giacomo Filippo Bertoni,* dans *Bolletino diocesano di Faenza,* t. I (1914), p. 84-86.

Extrait d'un manuscrit, tout récemment retrouvé à la Bibliothèque communale de Faenza, le *Liber consiliorum conventus S. Andreae de Faventia* de l'ordre des FF. Prêcheurs. Il ressort de la délibération conventuelle, faite le 31 mai 1483, que le lendemain de sa mort († 25 mai 1483), à raison même des miracles qu'il opérait, *qui, ut dicebatur, clarebat miraculis,* le bienheureux Giacomo Filippo Bertoni, de l'ordre des Servites, fut honoré avec éclat par les habitants de cette ville. C'est un témoignage à noter pour l'histoire de son culte. † V. O.

186. — * Hugolinus LIPPENS, O. F. M. *Necrologium conventus Leodiensis dicti de Jerusalem Fratrum Minorum (1487-1794).* Extrait des *Analecta Franciscana,* t. VI, p. 309-392.

Édité suivant toutes les exigences modernes et annoté avec une sobre érudition, cet obituaire est une contribution utile tant à l'histoire locale du pays mosan qu'à celle du couvent franciscain « Hors Château », dont la fondation remonte à l'année 1243. On rencontre déjà en 1232 des traces de l'établissement des Frères Mineurs à Liège. Les généalogistes ne seront pas les derniers à se réjouir de cette publication ; même les hagiographes et les liturgistes y trouveront à glaner. Pour la partie ancienne du nécrologe, le R. P. L. n'a eu à sa disposition qu'une copie de 1610 « renovatus anno Domini 1610 » ; mais il y a de sérieuses raisons de croire que si l'on a introduit dans l'original des additions et des corrections, elles ont été faites à bon escient. † V. O.

187. — Benigno FERNANDEZ, O. S. A. *Investigaciones acerca del culto del Beato Mauricio Proeta,* dans *La Ciudad de Dios,* t. XC-XCV (1912-1913).

En vue du procès de canonisation du B. Maurice Proeta, religieux Augustin du couvent de Castellon de Ampurias, mort vers 1545, le R. P. Fernandez poursuit de laborieuses recherches dans les dépôts d'archives et dans les bibliothèques de Catalogne. Une succession d'articles nous livre, sans beaucoup d'ordre et au caprice de ses trouvailles, le fruit de ses travaux. Avec une charmante simplicité le savant nous met au courant de toutes ses démarches, de ses espoirs, de ses déceptions, de ses joyeuses surprises.

Le meilleur de sa publication consiste en une copieuse liste bibliographique des manuscrits et des imprimés où il a trouvé — ou espéré trouver — des renseignements sur son saint confrère. Ce soin de signaler même les livres qui ont trompé son attente pourra paraître étrange ; il se justifie pourtant : ainsi les chercheurs futurs sauront qu'il est inutile de parcourir de nouveau ces ouvrages-là. Après chaque livre signalé, une note plus ou moins longue renseigne le lecteur sur la nature et le contenu de l'ouvrage, recueille, et occasionnellement discute, les données qu'il fournit sur le B. Maurice, ou parfois — pour se dédommager sans doute de la maigreur du butin — sur l'histoire de l'Ordre de S. Augustin en général. Car il faut avouer que la longue liste, quand on la presse un peu, se réduit à un minimum de matériaux utiles. Presque toutes les données littéraires dépendent du *Compendio historial* de Massot. Parmi les pièces d'archives, les seules un peu importantes sont les actes notariés des miracles du bienheureux, qu'avait déjà utilisés le même Massot. D'autres pièces fournissent sur le bienheureux, sa famille ou son culte, quelques minimes détails. Le P. F. n'a pas cru inutile d'en publier plusieurs dans toute leur étendue, tel l'acte de fondation (4 mars 1549), par Éléonore Proeta, mère de Maurice, d'une messe hebdomadaire pour les membres défunts de sa famille ; telle une bulle de Benoît XIII (29 mai 1728), où se rencontre une mention de l'office chanté en la fête du B. Maurice.

Le panégyrique creux et ronflant d'un prédicateur du début du XIXe siècle ne présente vraiment pas beaucoup d'intérêt. Les « *gozos* », espèce de cantiques populaires que l'on chantait le soir en famille, intéresseront au moins les folkloristes. Il est regrettable que plus d'une faute d'impression ait échappé dans la publication de ces documents.

Le désir manifeste du P. F. est d'établir que le culte du B. Maurice a commencé très tôt après sa mort. L'existence de ce culte dans la seconde moitié du XVIIe siècle est incontestable. Mais pour le faire remonter à la fin et même au milieu du XVIe siècle, le R. P. doit forcément se contenter de conjectures qui, sans être dépourvues de toute vraisemblance, demanderaient plus ample confirmation. Des différentes données éparpillées et parfois répétées au cours de ses articles, nous pouvons, semble-t-il, retenir les résultats suivants: 1° Dès 1728 au moins, on chantait solennellement l'office, au couvent de Castellon, en la fête du B. Maurice, le 20 février En 1673 déjà, une pieuse personne fondait une messe, avec chant de « *gozos* », en l'honneur du bienheureux. 2° Dès les premières années du XVIIe siècle, Maurice Proeta était généralement tenu pour un saint ; l'historien Navarro, en 1612, le mentionne comme tel, et Pujades, en 1609, reproche à Domenech de l'avoir omis dans son *Historia general de los Santos.... de Cataluña* publiée en 1602. 3° Depuis 1559 au moins, la congrégation des teinturiers de Barcelone célè-

bre annuellement la Saint-Maurice le 22 septembre. Ce fait serait pleinement concluant si l'on savait de quel S. Maurice il s'agit; le P. F. convient que les documents ne conduisent jusqu'ici qu'à une probabilité en faveur de S. Maurice Proeta. 4° Enfin, que la mère du bienheureux lègue au couvent où a vécu son fils la maison où il était né et avait passé sa jeunesse, cela ne suppose pas nécessairement, ni même probablement, qu'elle considérât cet immeuble comme consacré par le séjour d'un saint; le simple souvenir pieux d'un fils tendrement aimé suffit à expliquer pareille donation. Que, dans la fondation d'une messe pour ses parents défunts, la même Éléonore Proeta mentionne nommément son époux et son fils Michel, sans aucune allusion à son fils Maurice, cela peut évidemment se justifier par l'opinion qu'aurait eue cette mère de la sainteté de Maurice. Encore ne faut-il pas de l'opinion de la mère conclure trop vite à l'opinion commune des habitants de Castellon. Mais toute autre interprétation de l'omission serait-elle vraiment «toujours violente et insuffisante» (t. XCII, p. 362)? Serait-il si invraisemblable d'imaginer, p. ex., qu'Éléonore avait déjà fondé une autre messe pour l'âme de son fils Maurice? ou bien qu'elle s'en remettait aux suffrages abondants que ne manqueraient pas d'offrir pour leur confrère en religion les PP. Augustins? ou enfin ne se rencontre-t-il pas encore aujourd'hui de braves personnes persuadées que les religieux n'ont pas besoin des prières des laïcs? Les conjectures du P. F. demandent donc de nouveaux documents pour forcer notre pleine adhésion. Nous ne doutons pas d'ailleurs que sa belle ardeur ne les lui fasse trouver. Et nous attendons avec confiance la biographie du B. Maurice Proeta, qu'il ne pourra manquer de nous donner.

R. Lechat.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

* Aigrain (René). *Sainte Radegonde (vers 520-587).* Paris, Lecoffre, 1918, in-8°, XI-181 pp. (= *Les Saints*).

* Allier (Raoul). *La compagnie du Très-Saint-Sacrement de l'Autel à Toulouse. Une esquisse de son histoire.* Paris, Champion, 1914, in-8°, 152 pp.

* Ambroise de Lombez. *Traité de la joie de l'âme chrétienne.* Paris, Librairie Saint-François, 1914, in-12, 172 pp. (= *Nouvelle Bibliothèque franciscaine*, 1e série, XXVIII).

* Bréhier (Louis). *L'Art chrétien, son développement iconographique des origines à nos jours.* Paris, Laurens, 1918, in-4°, 456 pp., illustrations.

* Bremond (Henri). *Sainte Catherine d'Alexandrie.* Paris, Laurens, s. d., in-12, 64 pp., illustrations (= *L'Art et les Saints*).

* Bruck (Walther). *Das Martyrium der hl. Apollonia und seine Darstellung in der bildenden Kunst mit 100 Abbildungen.* Berlin, H. Meusser, 1915, in-4°, XII-152 pp. (= *Kulturgeschichte der Zahnheilkunde in Einzeldarstellungen*, II).

* Brüning (Gertrud). *Adamnans Vita Columbae und ihre Ableitungen. Inaugural-Dissertation zu Bonn.* Halle (Saale), E. Karras, 1916. Aus der *Zeitschrift fur celtische Philologie*, XI, 2, 1916, p. 213-304.

* Clay (Rotha Mary). *The Hermits and Anchorites of England.* London, Methuen, 1914, in-8°, XX-272 pp., illustrations.

* Cornill (Carl Heinrich). *The culture of ancient Israel.* Chicago, The Open Court publishing Co., 1914, in-12, 168 pp., illustrations.

* Couzard (R.) *Sainte Hélène d'après l'histoire et la tradition.* Paris, Bloud, 1915, in-16, IX-240 pp.

* Demimuid (Mgr). *Saint Jean de la Croix (1542-1591).* Deuxième édition, Paris. Lecoffre, 1916, in-8°, VIII-211 pp. (= *Les Saints*).

* Duriez (Georges). *Les apocryphes dans le drame religieux en Allemagne au moyen âge.* Lille, Giard, 1914, in-8°, 112 pp.

* Duriez (Georges). *La théologie dans le drame religieux en Allemagne au moyen âge.* Lille, Giard, 1914, in-8°, 646 pp.

* *Essays on the early History of the Church and the ministry, by various writers*, edited by N. B. Swete. London, Macmillan, 1918, in-8°, XX-446 pp.

* Frédégand d'Anvers, O. M. Cap. *Étude sur le P. Charles d'Arenberg, Frère mineur Capucin (1593-1669). Lettre-préface de M. J. Van den Heuvel.* Paris, Librairie Saint-François, 1919, in-8°, XXXI-375 pp., illustrations.

* Frenken (Goswin). *Die Exempla des Jacob von Vitry.* München, C. H. Beck, 1914, VI-154 pp. (= L. Traube, *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mitteltalters*, V, 1.)

* Gennep (Arnold van). *Religions, mœurs et légendes. Essais d'ethnographie et de linguistique.* Cinquième série. Paris, Mercure de France, 1914, in-16, 218 pp.

* Girard (Pierre), T. O. *Saint Elzéar de Sabran et la bienheureuse Delphine de Signe.* Paris, Librairie Saint-François, 1912, in-12, X-119 pp. (= *Nouvelle Bibliothèque franciscaine*, 1re série, XXIII).

* Göller (Emil). *Der Ausbruch der Reformation und die spätmittelalterliche Ablasspraxis in Anschluss an den Ablasstraktat des Freiburger Professors Johannes Pfeffer von Weidenberg.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1917, in-8°, VIII-178 pp. Sonderabdruck aus dem *Freiburger Diözesan-Archiv.* Neue Folge. Achtzehnter Band (der ganzen Reihe 45 Band).

* Göller (Emil). *Repertorium Germanicum.* Bd.I. *Verzeichnis der in den Registern und Kameralakten Clemens' VII. von Avignon vorkommenden Personen, Kir-*

chen und Orte des Deutschen Reiches, seiner Diöcesen und Territorien, 1378-1394. Berlin, Weidmann, 1916, grand in-8°, XVI-182* -250 pp.

* GRAAF (J. J.) *Nederlandsche doopnamen naar oorsprong en gebruik.* Bussum, P. Brand, 1915, in-12, 28-CLX pp.

* GRENTE (Georges). *La Bienheureuse Marie-Madeleine Postel (1756-1846).* Paris, Lecoffre, 2e édit. 1917, in-8°, XVI-213 pp. (= *Les Saints*).

* GRENTE (Georges). *Saint Pie V.* Paris, Lecoffre, 2e édit, 1914, in-8°, X-253 pp. (= *Les Saints*).

* GUERLIN (Henri). *Sainte Thérèse.* Paris, Laurens, s. d., in-12, 64 pp., illustrations (= *L'Art et les Saints*).

* HAUPT (Richard). *Nachrichten ueber Wizelin, neue Folge. Sido, die Prager Handschrift und Zugehöriges.* Verbesserter Sonderdruck, hierzu ein Bilderheft : *Altwagriche Baukunst.* Preetz, Hansen, 1916, 46 pp. Extrait de *Zeitschrift der Gesellschaft für Schleswig- Holsteinische Geschichte*, Bd. 45.

* HITCHCOCK (F. R. Montgomery). *Irenaeus of Lugdunum. A study of his teaching, with a foreword by H. B. Swete.* Cambridge, University Press, 1914, in-12, VI-367 pp.

* KAUFMANN (Carl Maria). *Handbuch der altchristlichen Epigraphik*, Freiburg im Breisgau, Herder, 1917, in-8°, XVI-514 pp., 254 illustrations.

* KIRCH (Conradus), S. J. *Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae.* Editio II. et III. Friburgi Brisgoviae, B. Herder, 1914, in-8°, XXXII-624 pp.

* KRESSER (Gebhard). *Loretos Feuerprobe. Historische Untersuchung.* Graz und Wien, Verlagsbuchhandlung « Styria », 1914, in-12, VI-110 pp., 2 illustrations.

* KUCKZYNSKI (Joseph). *Le bienheureux Guala de Bergame, de l'ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Brescia, paciaire et légat pontifical († 1244).* Thèse présentée à la Faculté de Théologie de l'Université de Fribourg. Estavayer, H. Butty et Cie, 1916, in-8°, XIV-209 pp.

* LEHMANN (Paul). *Vom Mittelalter und von der lateinischen Philologie des Mittelalters.* München, C. H. Beck, 1914, VI-154 pp. (= L. TRAUBE. *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, V, 1).

* LEVISON (W.) *Eine Aufzeichnung ueber Kölner Kirchen aus dem 11. Jahrhundert* (= *Ztschr. der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, Bd. 37, Kanon. Abt. 6, 1916, p. 386-91).

* LEVISON (W.) *Wilhelm Procurator von Egmond und seine Miracula Adalberti.* Extrait du *Neues Archiv*, Bd. 40, 1916, p. 793-804.

* LEVISON (W.) *Noch einmal Ermoldus Nigellus und das Formularbuch von Saint-Denis.* Extrait de l'*Historisches Jahrbuch*, Bd. 37, 1916, p. 683-92.

* *The Life of St-Humphrey (Saint Onofrius) Hermit by the Abbot Paphnutius translated from the Vitae Patrum by Dean* KAVANAGH. London, Burns and Oates, s. d., in-8°, 40 pp., gravures.

* LINDEMANN (Hubertus). *Florilegii hebraici Lexicon, quo illius vocabula latine et germanice versa continentur.* Friburgi Brisgoviae, B. Herder, 1914, in-8°, VIII-82 pp.

* Manning (Bernard). *The People's Faith in the Time of Wyclif.* Cambridge, University Press, 1919, in-8°, XVI-196 pp.

* Marguillier (Auguste). *Saint Nicolas,* Paris, Laurens, s.d., in-12, 64 pp., illustrations (= *L'Art et les Saints).*

* Marin (L'abbé). *Saint Nicolas, évêque de Myre.* Paris, Lecoffre, 1917, in-8°, XVI-203 pp. (= *Les Saints).*

* Martin (Henry). *Saint Martin.* Paris, Laurens, s. d., in-12, 64 pp., illustrations (= *L'Art et les Saints).*

* May (Johannes). *Die heilige Hildegard von Bingen aus dem Orden des heiligen Benedikt (1098-1179).* Kempten und München, Kösel, 1911, in-12, XII-564 pp., illustrations hors texte.

* Mesnel (J. B.) *Les Saints du diocèse d'Évreux :* 3e fasc. *Saint Laud, évêque d'Évreux à la fin du VIe siècle. Saint Éterne, évêque d'Évreux vers 670.* Évreux, Ch. Hérissey, 1915, in-8°, 81 pp. ; 4e fasc. *Saint Aquilin, évêque d'Évrevx dans le dernier quart du VIIe siècle (673- 695 ?),* 1916, 126 pp.; 5e fasc. *Les Bienheureux Martyrs d'Acquigny S. Mauxe et S. Vénérand, Ve ou VIe siècle,* 1917, 118 pp ; 6e fasc. *S. Leufroy, abbé de la Croix, première moitié du VIIIe siècle.* 1918, 156 pp.

* Meyer (W.) *Der Rythmus ueber den h. Placidas-Eustasius* (= *Nachrichten der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen,* Phil. hist. Klasse, 1915, 2. Heft, p. 227-87).

* Meyer (W.) *Die älteste lateinische Fassung der Placidas-Eustasius Legende* (Ibid., 1916, 5. Heft, p. 745-800).

* Müller (Gregor). *Cîteaux in den Jahren 1109-1119.* Bregenz, Teutsch, 1916 in-8°, 63 pp. Sonderabdruck aus der *Cistercienser Chronik,* XXVIII.

* Nicolaers (Joseph). *Levens der H. Ida van Leeuw (De Lewis) en van den Eerbiedw. Dionysius van Leeuw (De Lewis) bijgenaamd den Karthuizer.* Tongeren, Collée, 1914, in-8°, 2 voll , 136 et 162 pp.

* Pesch (Tilmannus), S. I. *Institutiones logicae et ontologicae quas secundum principia S. Thomae Aquinatis ad usum scholasticum accommodavit.* Pars I *Introductio in philosophiam. Logica.* Editio altera, abbreviata, emendata, novis aucta a Carolo Frick S. I. Friburgi Brisgoviae, B. Herder, 1914, in-8°, XXII-684 pp.

* Pourrat (P.) *La Spiritualité chrétienne, des origines de l'Église au moyen âge.* Paris, Gabalda, 1918, in-8°, VII-502 pp.

* Reyero (Elías), S. J. *Misiones del M. R. P. Tirso Gonzales de Santalla, XIII Prepósito General de la Compañía de Jesus, 1665-1686.* Santiago, Tip. editorial Compostelana, 1913, in-8°, XXXII-696-8 pp.

* Rieder (Karl). *Regesten zur Geschichte der Bischöfe von Constanz von Bubulcus bis Thomas Berlower, 517-1496.* III. Bd. 1384-1436, 3. und 4. Lieferung. Innsbruck, Wagner, 1913, in-4°, p. 185-358.

* Russel (Bertrand). *Mysticism and Logic, and other Essays.* Third impression. London, Longmans-Green, 1919, in-8°, VII-234 pp.

* SCHERMANN (Theodor). *Die allgemeine Kirchenordnung, frühchristliche Liturgien und kirchliche Ueberlieferung.* Paderborn, Ferdinand Schöningh, I. Teil, *Die allgemeine Kirchenordnung des zweiten Jahrhunderts*, 1914, in-8°, VIII-136 pp. — II. Teil, *Frühchristliche Liturgien*, 1915, X-437 pp. — III. Teil, *Die kirchliche Ueberlieferung des zweiten Jahrhunderts*, 1916, VIII-176 pp. (= *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, Dritter Ergänzungsband).

* SEPP (B.) *Zur Vita Corbiniani des Bischofs Arbeo von Freising.* Extrait du *Zehntes Sammelblatt des histor. Vereins.* Freising, 1915, in-8°, p. 22-29.

* SERTILLANGES (A. D.) *Sainte Geneviève.* Paris, Laurens, s. d., in-12, 64 pp. illustrations (= *L'Art et les Saints*).

* SERTILLANGES (A.D.) *Saint Louis.* Paris, Laurens, s. d., in-12, 64, pp., illustrations (= *L'Art et les Saints*).

* SETON (Walter W.) *Some new Sources for the life of blessed Agnes of Bohemia including a fourteenth century latin version and a fifteenth century german version.* London, Longmans-Green, 1915, in-8°, 176 pp., illustrations.

* SHORTT (L. M.) *Lives and legends of English Saints.* London, Methuen, 1914, in-12, XVI-312 pp.

* SINGER (Charles). *Studies in the History and Method of Science.* Oxford, Clarendon Press, 1917, in-4°, XIV-304 pp., nombreux fac-similés et photogravures.

* SMIT (E. L.) *De Oud-Christelijke Monumenten van Spanje.* 'S Gravenhage, Nijhoff, 1916, in-8°, VII-158 pp., cartes, fac-similés.

* TIXERONT (J.) *Précis de patrologie.* Paris, Lecoffre, 1918, in-8°, XI-514 pp.

* UBALD D'ALENÇON. *L'âme Franciscaine.* 2e éd., Paris., Librairie Saint-François, 1913, in-12, VIII-140 pp., gravures (= *Nouvelle Bibliothèque franciscaine*, 1e série, XXVI).

* VAN SANTEN (J.) S. J. *Leven van de heilige Angela Merici, 1474-1540, stichteres der Orde van de Zusters Ursulinen, naar de beste bronnen bewerkt.* Utrecht, Dekker, [1915], in-8°, 264 pp., portrait.

* VASSAL-PHILLIPS (O. R.) *The Work of St. Optatus, Bishop of Milevis against the Donatists, with Appendix, translated into English with notes critical, explanatory, theological and historical.* London, Longmans-Green, 1917, in-8°, XXXV-438 pp., carte.

INDEX SANCTORUM

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt

ERRATA

A la p. 74, l. 1, lisez Théodose au lieu de Théodore ; l. 3, BHO. 238 au lieu de BHO. 258.

P. 383, au lieu de Théodore de Totem, lire Théodore de Totma.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

ADERAT IN APPENDICE

WETTEREN. — TYPIS IULII DE MEESTER & FIL.